Père Jean-Dominique Fabre



# Le père
# Roger-Thomas Calmel

*Un fils de saint Dominique au XXe siècle*

Clovis

Père Jean-Dominique Fabre o.p.

# LE PÈRE ROGER-THOMAS CALMEL

1914-1975

*Un fils de saint Dominique au XX^e^ siècle*

Clovis

2012 : 1re édition
BP 118 – 92 153 Suresnes Cedex
Tél. 01 45 06 98 88 – Fax 01 45 06 05 44
www.clovis-diffusion.com

ISBN 978-2-35005-120-8

## Remerciements

Nous présentons nos vifs remerciements à toutes les personnes qui ont collaboré à la réalisation de cette biographie du révérend père Calmel, spécialement aux dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus de Brignoles et à Mlle Yvette Evrard, ainsi qu'à tous ceux qui ont mis à notre disposition son abondante correspondance.

Selon la volonté expresse du père Calmel, certains documents non définitifs ne purent être publiés comme tels. Il écrivait le 12 décembre 1954 :

> Tous les papiers et notes que je peux laisser, je désire qu'ils soient remis à mère Hélène (Claire-Marie) Jamet parce que c'est elle qui est la mieux à même de les comprendre et corriger ; beaucoup de ces papiers en effet n'ont pas leur forme définitive. Elle en disposera comme elle voudra.

# PRÉFACE

Bien connu pour son appui aux religieuses dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus dans l'organisation de leurs principes d'enseignement et d'éducation catholique et dans leur résistance au modernisme, le père Roger-Thomas Calmel, religieux dominicain et prêtre, reçoit enfin cette biographie, écrite elle-même par un frère prêcheur.

Je ne mentionnerai du père Calmel que deux choses :

– D'abord le souvenir ineffaçable d'un religieux sans compromis, qui prêcha aux séminaristes d'Écône une retraite (1974) fortement enracinée dans la doctrine de saint Thomas, dans laquelle il encouragea vivement les hésitants à ne faire aucune concession aux inventions de la « nouvelle religion ».

– Et l'affirmation si nette, que la persécution dont sont victimes les clercs et catholiques fidèles, et la « relégation » qu'ils ressentent de la part de « l'Église conciliaire » est un témoignage, un martyre : être confesseur de la foi à cette époque, c'est un grand honneur que Dieu nous fait. Un tel témoignage est absolu. Il n'est possible que si nous sommes des âmes de prière. Notre position n'est tenable que si nous avons une âme de martyr.

Mgr Marcel Lefebvre portait une grande estime au père Calmel. Associant ce dernier au père Emmanuel, curé du Mesnil Saint Loup, le prélat écrivait : « Ce sont les deux grands auteurs spirituels de notre temps, ils sont profondément thomistes, ce qui donne une assise solide à leur spiritualité. »

Découvrons donc au cours des pages qui suivent le religieux contemplatif, l'apôtre, le prêtre, le formateur de religieuses enseignantes, le confesseur de la foi et le martyr spirituel, et l'écrivain d'*Itinéraires*, la revue qu'il contribuera à faire connaître et fructifier par sa plume combative et sa défense de la foi et de la messe catholique.

Écône, le 7 mars 2012.
Bernard Tissier de Mallerais
Évêque auxiliaire de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X

# INTRODUCTION

*Celui qui est posé dans mon bras comme un nourrisson qui rit,*
*et qui ne s'occupe de rien,*
*et qui voit le monde dans les yeux de sa mère, et de sa nourrice,*
*et qui ne le voit et ne le regarde que là,*
*celui-là m'est agréable, dit Dieu* [1].

À la manière de tous les nouveau-nés, Roger Calmel découvrit le monde à travers les yeux de sa mère, pareils à un miroir. Or, en ce 11 mai 1914, quelle lumière éclairait le regard de cette jeune femme qui venait de mettre au monde son premier-né ? C'était bien sûr, outre le visage de son fils, la joie et la fierté du nouveau papa, M. Matthieu Calmel, puis la maison de Fourquiès, le domaine, les champs et la campagne riante et prometteuse du printemps. D'emblée, M^me^ Héloïse pensait aussi à l'église paroissiale de Sauveterre, située au bas du coteau, au fond de la vallée de la Lémance, à cinq kilomètres, où aurait lieu le baptême, dès le surlendemain. De là, son regard s'élargissait à tout le pays, au Lot-et-Garonne tant aimé, à ses sombres forêts, ses vallons, ses villages anciens et ses châteaux qui parlaient à tous de l'histoire mouvementée de la contrée.

Suivons attentivement le regard de la jeune maman pour tâcher de comprendre ce que sera plus tard son fils Roger. Car les grands yeux noirs de ce dernier étaient vraiment nés pour voir. Dès son jeune âge, il sut observer les

1 - Charles Péguy, *Le mystère des saints Innocents*, Œuvres complètes, La Pléiade, 1967, p. 686.

choses et les gens, les interroger par un simple coup d'œil, et se laisser imprégner de la grande sagesse que Dieu leur avait octroyée. S'il est vrai qu'un cep de vigne adulte possède dix kilomètres de racines et de radicelles, et que celles-ci déterminent sa vivacité et sa richesse, le futur fils de saint Dominique reçut de son pays et des siens une marque qui explique beaucoup de choses de la mission que Dieu lui réservait dans son Église. Lorsqu'il prêchera plus tard sur la famille, sur le travail sain et équilibrant de la terre ou sur la chrétienté, le père Calmel parlera d'expérience.

# 1

# Les racines

### *À l'école de son père*

MADAME HÉLOÏSE Calmel jouissait malheureusement d'une santé très fragile. Victime d'hypertension et de problèmes cardiaques, elle eut toujours beaucoup à souffrir de la vie rude et incertaine de la campagne. De plus, à la naissance du petit Roger, elle eut la douleur de ne pouvoir l'allaiter. L'isolement et la pauvreté du ménage faillirent même mettre en danger la vie de l'enfant. « J'avais peur que tu meures », écrira bien plus tard le pauvre papa à son fils[2]. C'est une voisine, mère d'un nourrisson, qui sauva le petit avant qu'on pût le descendre à la ville et le placer chez une nourrice.

Malgré sa faible santé, Mme Calmel s'occupa avec héroïsme du foyer, qui allait s'agrandir d'un deuxième petit enfant, Jean, en 1916, et de deux autres, Jeanne et Simon, après l'armistice.

Cependant, il semble que Roger Calmel a été formé et impressionné surtout par la personnalité de son père. Ce dernier lui donna en effet dès l'âge de quatre ans l'image d'un chrétien attaché à son foyer et à sa terre, d'un véritable pauvre, travailleur et généreux, et surtout d'un homme de foi.

Il convient de s'arrêter un peu sur la figure de ce père profondément chrétien, tant elle influença celle de son fils prêtre.

---

2 - Lettre de Matthieu Calmel, le 7 juillet 1963.

***L'amour du foyer***

À l'heure où de nombreux hommes fuyaient les joies et les devoirs de la vie familiale, Matthieu Calmel manifestait un amour singulier pour son foyer. À ce titre, les lettres qu'il envoya à sa femme durant la guerre sont particulièrement éloquentes. Car la rudesse de la séparation ne faisait qu'augmenter son affection pour les siens.

En avril 1916, alors qu'il entend une chanson qui vante les beautés du vent, il ne peut s'empêcher de rêver : « J'ai pensé : si je pouvais aller aussi vite que la brise qui passe, je serais vite à vous. Car c'est pour ce côté que j'ai le plus d'attrait. »

Certes, il était prêt à donner sa vie pour sa patrie, mais l'appel du foyer restait en lui toujours très vif, d'autant plus qu'il était victime d'une maladie qui l'empêchait de se battre sur le front :

> J'aime beaucoup la France, et près de vous encore il me semble que je l'aimerais mieux. J'aurais bien voulu aller jusqu'au bout pour elle sans défaillance, jamais. Mais la maladie, la méchante, s'est logée en mon corps et il me semble aujourd'hui que ce n'est que près de vous que je retrouverai, pas peut-être toute, mais au moins encore quelques parcelles de cette jeunesse que j'ai goûtée et que je n'ai connue pour ainsi dire qu'avec toi, puisque j'ai vécu si peu avec ces chers petits anges[3].

Un an plus tard, le soldat laissait passer toute sa tendresse d'époux et de père, et son esprit profondément chrétien, dans une lettre qui donne une belle image de la vie chrétienne qui honorait alors les campagnes françaises :

> Ma bien chère épouse,
>
> Merci de ta bonne lettre, merci pour le billet de cinq francs. Le petit Roger doit être beaucoup espiègle ? Si quelquefois il est cause que tu te fâches, il te fait quand même rire par ses caprices.
>
> Si ici, quelquefois, je suis ébouriffé comme l'oiseau dans une cage, c'est que sans doute j'ai de la souffrance au corps, au cœur aussi comme un oiseau prisonnier et qui doit souffrir beaucoup, lorsque vient le printemps de ne pouvoir confier à ses bouquets de verdure et de fleurs, son amour et ses chants, il lui manque son nid.
>
> Ô le nid si doux et si tendre qu'est le foyer, où de petites mains et de tous jeunes cœurs attirent les pensées, petits mignons à qui rien ne manque, qui sont heureux sans doute sous l'aile de leur maman. J'envie

3 - Lettre de Matthieu Calmel à sa femme, Tours, le 7 avril 1916.

> ce bonheur que vous avez d'embrasser chaque jour ces bras potelés et nus. Je ne puis me résoudre, vois-tu, à oublier même quelques instants.
>
> (...) C'est plus fort que moi, jamais je n'ai pu m'y faire, jamais je ne m'y ferai et, tant que je vivrai, il y aura en mon cœur de la place pour vous et pour la France aimée.
>
> (...) J'aimerais mieux, pourtant, ta douce voix, ou leurs larmes, ou la franche gaieté que nous goûtions en famille, la pure gaieté que nous goûtions tous les deux. Les jolis bouquets de fleurettes des champs. Ces fraises dans les roses, et, ses [*sic*] ébats si francs, si joyeux dans nos prés et nos bois. Ces grands jours de bonheur après le mariage, ces berceaux tant aimés que je n'ai vu que deux fois, comme j'aime cela. (...) Ces fêtes de Pâques sont toutes proches, que ces pensées nous rapprochent de Dieu et nous parlent d'espérance et nous rapprochent du Ciel. Pâques, qui trouvera chez nous la prairie émaillée de pâquerettes, l'oiseau joyeux et les arbres en fleurs; fleurissons nos âmes de la grâce divine, pures comme le lys. Donnons-nous tout entier à celui qui est le maître du monde. Confions-nous à lui, il nous réunira, et si beaucoup reviennent sincèrement à lui, certainement le monde aura de nouveau la paix. Je vous embrasse, à tous au revoir,
>
> Calmel Matthieu[4].

Il écrit à la même époque :

> Je ne veux penser, je ne veux vivre que pour le bien, le vrai, le beau, le juste, choses que j'aime de toutes mes forces. Je sais que vous me remplacez tous auprès de ces petites fleurs si délicates: petit Jean (un an), mignon Roger (trois ans), et que le plus pur respect les entoure. Mais, maman, veille! Veille bien sur eux. C'est ton devoir d'être la mère vigilante et forte, sans reproche toujours, tu seras ainsi, comme tant d'autres, admirable[5].

Ce bon paysan du haut Agenais donnait à sa femme et à ses enfants l'exemple d'une vie chrétienne profondément surnaturelle mais aussi bien incarnée, d'une charité tendre et douce, d'un sens aigu des réalités de la patrie et de la guerre.

### *Une âme d'artiste*

L'amour du foyer familial était orné, chez Matthieu Calmel, par un sens poétique élevé. Il savait goûter, en menant les bêtes, « les prés fleuris dans

4 - Lettre de Matthieu Calmel, à Faguières, le 27 août 1917.

5 - Lettre de Matthieu Calmel, 1917.

la fraîcheur du soir[6] ». Plus tard, au couchant « d'une vraie journée printanière », il écrira : « J'ai admiré beaucoup de fleurs, j'ai vu des hirondelles et du feuillage nouveau : tilleuls, noisetiers et lilas, rosiers, églantiers, tous ces arbres ont des feuilles bien tendres[7]. » Plus tard, au milieu des souffrances, de la maladie et des deuils, il trouvera le réconfort tout à la fois dans la force des sacrements et dans les merveilles de la nature :

> Nous prenons les agneaux aux champs. Comme c'est beau. Il y en a une vingtaine. Ils gambadent. C'est un plaisir de les voir s'amuser. Ils sont tout blancs, sans tache. (...) Le bon Dieu va me donner un peu de force et je marcherai. Je trouverai les petits écureuils très éveillés et je serai heureux de les voir sauter de sur un pin sur l'autre. Puissions-nous les voir et nous aurions une joie de plus[8].

Ce bon chrétien qui eut une vie si rude avait vraiment des yeux pour observer et un cœur pour admirer. Le printemps, bien entendu, avait ses préférences. Après avoir chanté la beauté de la nature, il écrira depuis son fauteuil de malade :

> On a de grosses violettes qui embaument, des crocus jaunes, des pissenlits, des tapis d'herbe verte. Que c'est délicieux à voir. La Providence n'oublie pas de renouveler la nature et je soupire et je crie que c'est beau. Ah si j'avais des ailes, si je savais voler. (...) Les pommiers ont de gros bourgeons prêts à éclater, des violettes, des clochettes, des œillets qui sont prêts à fleurir. Que de beauté dans tout ce que je vois. Mais ce qui est le plus charmant, c'est les oiseaux. Il est venu un groupe de dénicheurs. Ils ont fait deux tournées. Le soir, ils étaient une vingtaine. Ils sont revenus le lendemain. Ç'a été fini, mais il [le pommier] est échenillé complètement. Tous les ans il fleurit et porte de grosses pommes[9].

Et l'agriculteur prolonge sa lettre par une description minutieuse de ces fameux insecticides à plumes.

Par ailleurs, l'admiration de M. Calmel pour les beautés de la nature était liée à un goût prononcé pour les lettres. Lors de ses campagnes de guerre et de ses séjours de convalescence dans les hôpitaux militaires, le soldat lisait volontiers des poésies et les apprenait par cœur. Le 26 janvier 1968, il pouvait

---

6 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 5 août 1935.
7 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 27 avril 1963.
8 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 3 février 1965.
9 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, mois d'avril 1965.

encore citer à son fils un long cantique à sainte Thérèse d'Avila qu'il avait appris cinquante ans plus tôt.

Le fait n'était pas rare dans la contrée, tellement on avait gardé les mœurs de la chrétienté. Au soir d'une lourde journée de travail dans les champs, on aimait à se retrouver chez l'un ou l'autre pour se conter de belles histoires. Dès 1932, malheureusement, on note une baisse générale dans le niveau de ces veillées qui contribuaient tant, autrefois, au charme et à la beauté de la vie sociale :

> Ce dernier jour nous étions sept bouviers, et le soir les conversations n'ont pas manqué. Nous avons eu une séance de gramophone où les chansons variées ne manquaient pas. Tout cela était peu intéressant. Mais cependant, on nous a lu, pour clôturer la veillée, quelques pages sur Jasmin, sa poésie, quelques récits de sa vie [et M. Calmel de raconter ici à son fils un passage qui l'a bien amusé]. C'était très intéressant et j'aurais mieux aimé une longue lecture que les chansons plutôt trop bêtes. Ce qu'on nous a lu sur Jasmin était tout en patois [10].

On voit à quelle école le futur père Calmel fut formé et d'où lui vint son regard chrétien sur les choses ainsi que son amour de la littérature.

### *À la sueur de ton front*

Il serait toutefois erroné de se figurer la vie au foyer rural comme le lieu idyllique d'une douce villégiature. Le citadin, lorsqu'il vient à la campagne, aime à se reposer à l'ombre d'un tilleul, le visage caressé par la douce brise du soir. C'est légitime, c'est même fort bien. Mais pour l'agriculteur, la terre n'est pas seulement riante, elle est aussi très sérieuse. Elle est le lieu du travail de Dieu et des hommes. Et, dans le cas des tout petits propriétaires terriens de la vieille campagne française, l'ouvrage prenait souvent la forme d'un esclavage tyrannique. Pour survivre, car il s'agissait de cela, il fallait peiner tous les jours que Dieu fait. Et ceci à Gagnol peut-être plus qu'ailleurs.

Matthieu Calmel avait lui-même été formé à bonne école. Son fils prêtre pouvait témoigner, vers la fin de sa vie :

> Ce coin de feu en aura vu, des souffrances. Ma grand-mère paternelle s'y est tenue des années et des années à prier et à lire la Passion, souffrant de rhumatismes tellement déformants qu'elle en était presque réduite à l'immobilité. Je l'ai connue. J'avais trois ans et demi à sa mort. Ah ! Que les saints de nos familles se souviennent de nous [11] !

10 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 29 mai 1932.
11 - Lettre du père Calmel, le 16 mars 1972.

Lorsque le jeune papa acquit le corps de ferme de Gagnol après la guerre de 1914, celui-ci était en très mauvais état. La maison ne comportait qu'une grande pièce au plafond bas calciné par la fumée, sans salle d'eau. La grande cheminée, où l'on faisait cuire les plats, était la seule source de chaleur. Dans les premiers temps, il pleuvait même à l'intérieur. L'exploitation était de petite taille. On y cultivait le blé, l'orge et l'herbe pour le bétail, un peu de vigne pour le vin de la maison, et quelques noyers complétaient avantageusement la nourriture. On élevait quelques belles Garonnaises jaune pâle. Les vaches de cette race originaire de Marmande, dans le Lot-et-Garonne, donnaient peu de lait, mais elles étaient réputées pour leur bonne viande, et les bœufs étaient volontiers utilisés pour le travail, notamment sur les quais, à Bordeaux, pour l'embarquement et le débarquement des marchandises. C'était la fierté de la ferme. À cela s'ajoutaient quelques moutons, un ou deux cochons et des poules.

Cette toute petite exploitation suffisait à alimenter la maisonnée, pourvu que le temps fût propice et que l'on travaillât avec acharnement et savoir-faire.

La correspondance de Matthieu Calmel illustre bien la rude vie du paysan. Selon les saisons, ce sont les labours, les semailles du blé et de l'avoine, les foins, les fagots, les vignes à planter, à tailler, le bois de pins à entretenir, les bêtes à nourrir. Il faut se battre sur tous les fronts, d'autant plus que la crise économique « oblige les générations pas du tout capitalistes, qui ne vivent que de leur travail, à s'ingénier à plus d'économie, à plus d'attention, à une meilleure organisation du travail ». L'agriculteur fait face : « Nous luttons, nous travaillons peut-être trop physiquement, ce qui empêche un progrès moral plus grand. Mais il le faut [12]. » Dans ce travail harassant, il est aidé par son fils Jean, « toujours très vaillant [13] », dont il est visiblement fier :

> Ton frère, de nature ardente, généreuse, travailleur à l'excès, docile aux influences bonnes. Depuis un mois que je fais tout pour le modérer, le conseiller, ne pas le quitter, j'apprécie ces qualités.

Néanmoins, jamais une plainte ne sort de la bouche du chrétien. Il voit le bon côté des choses et se consacre sans compter à son devoir d'état. Il écrit même, non sans humour, en réponse à une lettre de Roger, alors séminariste à Toulouse :

---

12 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 12 mars 1933.
13 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 29 mai 1932.

> Tu as un travail monotone. Le nôtre est très varié. C'est très intéressant, la vie agricole. Il faut s'occuper un peu de tout, des étables, des labours, des bois, des ruches, du pigeonnier, des poules [14].
>
> Je t'assure qu'à la campagne nous ne connaissons pas du tout le chômage et qu'il nous semble chaque jour n'avoir rien fait, tant il nous reste à faire pour le lendemain [15].

### *La magnanimité*

L'esprit chrétien de cette famille de paysans se manifeste en particulier dans la facilité avec laquelle tous rendent des services à leurs voisins. Loin de s'enfermer chez soi, on ne recule devant aucun effort pour aider autrui dans le besoin. M. Calmel semble avoir brillé tout particulièrement par ce désintéressement efficace.

En octobre 1931, dès qu'il a fini les vendanges qui annoncent un bon vin, « mais pas très abondant », il se rend au hameau de Fourquiès pour aider aux vendanges, puis il y revient bientôt pour les foins. Sans tarder, il commence alors à ramasser les châtaignes. Et, malgré la très faible récolte, il pense au directeur de la maison où se trouve son fils : « Je ferai mon possible pour en envoyer un colis à M. le supérieur [16]. »

Au printemps de 1932, alors que la main-d'œuvre fait défaut aux alentours, au lieu de se lamenter sur le malheur des temps, le chef de famille retrousse ses manches :

> Nombre de voisins sont en retard à cause du temps trop pluvieux, manque de bras, maladie. Aussi, trois jours j'ai travaillé chez autrui. La première journée à Laulanier pour lui semer le maïs, un jour chez Carlos pour labourer la vigne, un jour chez M. Fauvel pour le pigeonnier [17].
>
> Car ayant beaucoup souffert moi-même, je veux faire quelque chose pour que les autres souffrent moins que moi. Je voudrais que l'on reconnaisse que ceux qui sont franchement catholiques savent faire mieux que les autres pour le bien de tous [18].

---

14 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 8 février 1934.
15 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 25 février 1934.
16 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 12 octobre 1931.
17 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 29 mai 1932.
18 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 14 février 1934.

La bienfaisance de M. Calmel allait, bien entendu, aux plus pauvres et aux plus abandonnés. Ainsi, on vit un jour le paysan de Gagnol descendre au village chargé d'un bon sac de grain pour le sonneur de cloches :

> Demain, je vais à la messe pour la famille Gerveaux. En y allant, je porterai le blé et le maïs pour le sonneur de cloches. Il ne faut pas l'oublier, ce brave, qui ne manque jamais ses *angelus*, et qui sait sonner pour détourner les orages. Car songe combien je serais malheureux, moi qui n'ai que le travail pour tant de personnes, si l'orage détruisait tout [19].

C'est l'unité typiquement chrétienne entre la piété, la charité fraternelle et le travail assidu pour les siens qui apparaît dans ces lignes.

Car la foi catholique n'est pas une conception purement livresque. Elle est une vie, elle purifie et dilate le cœur et dirige tout le comportement. Voici, par exemple, comment cet authentique chrétien voyait les relations sociales et économiques :

> Je pratique toujours cette honnêteté qui est au-dessus de ce qui serait juste. Et ainsi la paix se maintient. Par un travail acharné, avec ton frère, nous luttons contre les difficultés de la vie. Vivre au milieu de tant de choses, les administrer, ne pas s'en servir, cela demande beaucoup de force morale et un grand amour de Dieu et la volonté sincère pour ne pas déplaire au prochain [20].

M[me] Calmel elle-même, malgré sa faible santé, n'hésite pas à suivre l'exemple de son mari en donnant de son temps et de ses forces pour autrui. Il lui arrive de quitter le domicile familial pour deux ou trois jours, avec ses plus jeunes enfants, pour se rendre au hameau de Fourquiès et y faire la cuisine de personnes âgées [21]. Néanmoins, elle trouve la générosité de son mari parfois excessive. Inquiète à juste titre de la survie de la ferme de Gagnol, elle ne voit pas d'un œil rassuré son mari se dévouer avec tant de facilité au service des autres. Mais Matthieu Calmel a le cœur ainsi fait qu'il ne peut voir sans broncher la misère du prochain. Lui-même s'en excuse dans une lettre à son fils :

> Nous sommes pris chaque jour pour rendre service. On n'ose pas refuser. Et quelquefois on part deux. Jusqu'à présent, nous avons fait Brice, Aillot, Girardel, Lesgranges, Fourquiès, Boulogne, Bartal, Fonsalade. Demain, le Buquet-Bas, reste Buquet-Haut, Guillouty. Nous avons aussi aidé Carlos. Chacun s'adresse à nous. Je ne sais pourquoi. Nous

19 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 11 janvier 1933.
20 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 11 mars 1935.
21 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 12 mars 1933.

> sommes bien, je crois, les seuls où tous les voisins viennent demander secours. Notre travail en souffre peut-être un peu. Ta maman trouve bien un peu. Mais nous apportons beaucoup de bonne volonté. Nous l'encourageons à patienter encore trois ou quatre jours en attendant. Notre tour arrivera de dépiquer, et ce sera fini pour une année.

Dieu bénit visiblement une telle générosité :

> Nos travaux ont marché quand même. Nous avons planté des navets, des choux au Carretals, environ six mille. Beaucoup cette année n'ont pas eu de plants. Nous avons eu l'avantage d'en avoir beaucoup. Nous avons porté le bois à la scierie pour faire le tonneau. Car les vendanges s'annoncent belles. (...) Ce matin, avant d'aller tous les deux dépiquer à Bathal, nous avons curé les ruches, elles étaient pleines de bon miel. J'en ai porté un présent aux voisins. J'ai vendu le veau de Fromente. Il était très beau. Il pesait environ 116 kg.
>
> (...) Enfin, nous sommes tous en bonne santé. Nous avons beaucoup de travail, mais nous avons du courage[22].

## *La vie de prière*

Où cet homme, affaibli par les suites de la guerre et souvent malade, trouve-t-il une telle ardeur dans le travail ? Dans la foi et dans la prière. Une piété simple et authentique anime toute sa journée, ses joies et ses peines. Tous les jours, surtout au soir de sa vie, il lit la messe dans son missel, ainsi que la *Revue du Rosaire*. En famille, ce bon père exige la prière quotidienne en commun, sauf empêchement majeur[23]. Tous les ans, malgré la grosse fatigue, on n'omet pas de fêter la Saint-Jean : « six feux, sonnés par le clairon, on saute par-dessus. J'ai fait la prière à haute voix, on y a répondu pieusement et, après nous être souhaité une bonne nuit, nous avons bien dormi[24]. » Bien entendu, tout le petit monde de Gagnol se rend à la procession de la Fête-Dieu, et, autant que possible, on participe au pèlerinage diocésain de Notre-Dame de Peyragude[25].

---

22 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 8 août 1934.

23 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 11 mars 1930.

24 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 29 juin 1930.

25 - « J'ai passé un très bon dimanche à Peyragude. J'ai bien prié. J'ai communié. Il y avait assez de monde à toutes les messes. L'église était pleine. Une très belle procession. On a chanté des cantiques à la Vierge. Il y avait beaucoup de simplicité, beaucoup de piété. Tout le monde respirait la paix. » (Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 21 mai 1963)

Surtout, la prière accompagne la vie quotidienne et les lourds travaux de la ferme. Car plus que nul autre peut-être, le cultivateur ressent sa dépendance du Maître du ciel et des saisons :

> Nous allons tous bien. Demain M. le curé dira la messe pour les récoltes. Nous prierons Dieu de nous les conserver. Car tu sais, je ne suis pas comme le pépé ou la Mathilde. Je compte plus sur Dieu que sur l'argent. L'argent à moi ne fait pas ma force. Une année sans récolte nous rendrait très malheureux [26].
>
> Depuis ton départ, je puise fort dans le portefeuille qui cette fois est tout petit. Je demande souvent au bon Dieu la santé, la sagesse, la prudence, la patience. Mais il faut que je lui demande aussi un peu des biens temporels un peu plus abondants. Jésus ne refusera pas [27].

Sorti sain et sauf d'un accident, le bon chrétien élève tout de suite son cœur vers le Père de tous les dons [28]. Et, lorsque le printemps de 1966 tardera à venir, Matthieu Calmel, alité suite à une congestion, lèvera son âme vers le Ciel :

> Il fait froid (...). Que le bon Dieu nous envoie son soleil et nous serons heureux, les oiseaux chanteront, les morilles grandiront, la joie sera en nous [29].
>
> Le temps ne veut pas briller. Que le bon Dieu se manifeste, car nous souffrons beaucoup [30].

En 1932, déjà, la libre-pensée et les rationalistes s'appliquaient à répandre leurs erreurs dans le peuple des campagnes. Ils trouvèrent en M. Calmel une foi profonde qui se tenait bien au-dessus des chimères de la pensée moderne. La réaction de bon sens et d'intelligence chrétienne du père annonce déjà l'antimodernisme farouche de son fils :

> Dimanche, un peu avant vêpres, j'ai eu une conversation avec une personne qui m'a dit que des personnes compétentes lui avaient dit que l'on allait modifier notre religion, parce que, comme on nous l'a enseignée, on s'est trompé. Rien ne lui prouvait que Notre-Seigneur était venu en 1932 à Noël à Sauveterre. Il m'a dit que la science de la préhistoire n'était pas pour détruire la religion mais pour la fortifier.

---

26 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 29 mai 1932.
27 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 11 janvier 1933.
28 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 9 décembre 1933.
29 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 22 avril 1966.
30 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 28 avril 1966.

> Quant à moi, que nos premiers ancêtres aient eu le crâne différent des hommes qui vivaient du temps du Sauveur, peu m'importe. J'admets les mystères. Je crois fermement. J'ai eu tellement de preuves de la miséricorde et de l'amour du Sauveur. Dans les épreuves aussi terribles que j'ai vécues, tant de douleurs physiques et morales qu'il [dans lesquelles il?] m'a consolé. Je sais bien, moi, que si les hommes se trompent, lui, mon Dieu, ne se trompe pas, et qu'il se plaît à consoler et à aimer les âmes fidèles et de bonne volonté. Aussi je suis sans inquiétude car mon cœur bat toujours plein d'amour pour mon Dieu, Jésus mon Sauveur[31].

Pourtant, la vie commune, sur les hauteurs de Gagnol et de Fourquiès, n'est pas facile. À l'extrême pauvreté économique s'ajoutent des inimitiés et des jalousies familiales qui empoisonnent les relations de voisinage. Souvent, il faut refréner les mouvements d'impatience et de susceptibilité de la nature déchue. C'est dans la prière et dans l'exemple des saints que Matthieu Calmel puise alors la force de vaincre le mal par le bien :

> Tu réussis peu dans ton apostolat. Il te le semble peut-être. Dans les luttes terribles que j'ai toujours soutenues pour défendre et faire triompher le bien, que d'insultes j'ai eues, que de souffrances j'ai endurées. Mais je n'ai jamais changé. Je lutte, je tiens, j'use l'ennemi. Je prie et peu à peu, autour de moi, je constate quelque amélioration[32].

Dans une nuit difficile, une grande malade de la famille subit une grave crise où elle injuria violemment, pendant une longue heure, Matthieu Calmel et les siens. La réaction du chrétien est admirable. C'est celle d'une âme qui voit tout à la lumière de la foi et qui pardonne de bon cœur :

> Les heures bénies que le bon Dieu a faites pour refaire les corps et refaire l'esprit sont quelquefois troublées par de vilains caprices. Samedi, vers 2 heures du matin, sans que rien n'ait pu le faire prévoir, on a déversé sur nous des flots de mensonge, de haine, de méchanceté. Jamais encore, je n'avais soupçonné que le matérialisme, l'avarice puissent pénétrer les cœurs et les corps jusqu'au point de mettre l'esprit tout à fait déraisonnable et le corps complètement bouleversé. Car le visage reflète le vice qui s'y peint. J'ai placé quelques rares paroles à l'orage qui a duré peut-être une heure. J'ai prié, j'ai dit à Héloïse de prier. J'ai prié de bon cœur, je n'ai pas eu le moindre trouble. Au réveil,

31 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 11 février 1933.

32 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 12 mars 1933.

> j'ai gentiment donné une belle orange. Donné les soins dévoués comme à un petit enfant sans la moindre rancune[33].

Il se dégage des témoignages relatifs à Matthieu Calmel et de sa correspondance l'image d'un chrétien aux vertus solides et à la foi simple. Il avait certes ses rudesses et ses combats, mais il était un travailleur acharné et résigné, un cœur prodigue et miséricordieux, un homme où la nature et la grâce ne forment qu'une vie au service de Dieu et du prochain. Deux expressions nous semblent résumer le message de l'agriculteur à son fils, message exprimé par la parole et par l'écrit, certes, mais surtout par la vie de tous les jours :

> Travaille, prie, aime toujours beaucoup, beaucoup, les petits et les humbles[34].
>
> Je suis sincèrement heureux de ton calme au travail. C'est ce qu'il faut. J'ai l'expérience : calme, patience, persévérance, ténacité, confiance absolue en Dieu[35].

C'est le résumé d'une vie. C'est le langage d'un père profondément catholique.

Telle fut l'école dans laquelle Roger Calmel reçut les premiers rudiments de la vie chrétienne. Et cette image du père, sa parole de sagesse, son amour de la terre et sa foi intensément vécue marquèrent pour toujours l'âme du futur prédicateur. Car la vraie paternité n'est pas seulement celle du corps. C'est celle de la vertu et de la foi, celle de l'équilibre et de la persévérance, celle de l'audace face au danger et celle de la générosité. De plus, on sent passer dans les lettres de M. Matthieu à son fils la joie et la fierté de retrouver dans ce dernier, décuplées par la grâce de la vocation, les joies et les pensées les plus profondes de son âme. Suite à une lettre « si claire, si lumineuse » de son fils, le père répond non sans émotion : « Elle me console, m'encourage, me fait du bien. Ce sont les mêmes idées que les miennes. Ton cœur bat comme le mien[36]. »

Les conseils et les bons exemples qu'il avait prodigués portaient déjà de beaux fruits, et il connaissait désormais la joie toute paternelle de se savoir dépassé par celui qu'il avait élevé au prix de tant de souffrances.

---

33 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 14 février 1934.
34 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 11 janvier 1933.
35 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 14 février 1934.
36 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 15 janvier 1936.

### *Le paysan*

Il faut élargir le regard, quitter Gagnol et ses habitants et visiter les environs pour comprendre le futur père Calmel. Car un fils digne de ce nom est non seulement l'héritier de sa famille proche, mais aussi de ses pères, des ancêtres qui ont construit et civilisé le pays et qui se sont battus pour le défendre. Deux choses semblent avoir marqué particulièrement le caractère de Roger Calmel : la sagesse du paysan et la nécessité du combat pour la cité chrétienne.

### *La sagesse de la terre*

La ferme de Gagnol et le hameau de Fourquiès se tiennent sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Lémance, dans le Haut-Agenais. Le village de Sauveterre-la-Lémance se situe à la limite du Quercy et du Périgord noir, qui doit son nom à ses sombres forêts. L'agriculture est pauvre sur ses hauteurs et la vie y est rude. Les sols calcaires nourrissent volontiers de petits chênes, des genévriers, des acacias, des charmes et des châtaigniers. Quelques noisetiers, des figuiers et des tilleuls viennent enrichir les petites propriétés. Dans toute la région, le terrain accidenté ne permet pas de grandes exploitations. Chacun vivait, à cette époque, sur une toute petite parcelle de terrain et, au prix d'un lourd travail et d'une sage prévoyance, utilisait les richesses de la polyculture et d'une modeste basse-cour.

La précarité de cette économie, surtout avec le début de la mondialisation, faisait peur à beaucoup qui croyaient bien faire en fuyant les travaux des champs pour chercher fortune dans la ville. D'autant plus que la vallée de la Lémance, bien arrosée et fertile, offrait de belles perspectives. Il y avait déjà de nombreux pépiniéristes, mais aussi les cimenteries et les fours à chaux, de petites industries et manufactures tout au long de la rivière. En outre, l'accès à la vallée est facilité depuis longtemps par le chemin de fer qui conduit à Montauban et Toulouse. Ces avantages techniques contribuèrent beaucoup à l'exode qui dépeupla les collines agricoles et appauvrit la région d'une main-d'œuvre jeune et travailleuse.

Cependant, cette désertion ajouta sans doute à l'amour de la terre et à la fierté de ceux qui eurent le courage de résister à l'attraction de la ville. Le corps de ferme de Fourquiès, où naquit Roger Calmel, est doté d'une grange dont le portail en anse de panier porte la date de 1731. La belle maison d'habitation présente à l'étage une galerie couverte qui lui donne un charme irrésistible. Fallait-il quitter ces petites merveilles de bon sens et de savoir vivre, le grand air et la belle lumière du jour pour aller s'entasser dans les villes

industrialisées ? Car malgré la rusticité de la vie, on aimait la beauté de la campagne, le grand air, la juste liberté qui favorise la vie de l'esprit et la paix.

Aujourd'hui encore, les derniers représentants de cette génération permettent de deviner le bonheur et la sagesse des paysans d'alors. D'une voix chantante, roulante et cadencée par des éclats de voix, la fermière vous dira qu'elle ne regrette rien. « Il ne faut pas que je me plaigne. Je suis assez bien. Il n'y a rien plus, mais on a le grand air. On n'est pas mal. Que voulez-vous, la vie est ainsi faite, il faut la prendre comme elle vient. Aujourd'hui, il n'y a plus que trois jeunes (c'est-à-dire d'une cinquantaine d'années !) Autrefois, ils étaient nombreux. On s'aidait. » Et pourtant, M^me^ Georgette Calmel, épouse de Jean, avait trois malades à soigner chez elle, dont son beau-père, Matthieu Calmel, victime d'une congestion cérébrale qui le clouait au lit. En plus de la cuisine et des travaux de la ferme, elle devait descendre tous les jours au lavoir, au bas du coteau, portant un sac de linge sur la tête et un autre sous le bras, puis remonter le linge alourdi par l'eau. « Mais, vous dira-t-elle, dans la vie, il faut se battre, il faut marcher et ne pas se laisser aller. On était jeune, il fallait travailler. »

Cette population agricole a beaucoup souffert, certes, mais elle a manifesté une force et une sagesse hors du commun.

Le père Roger-Thomas Calmel resta attaché toute sa vie à ces trésors de générosité et de bon sens qui semblaient naître et pousser comme naturellement des lieux et des circonstances. Il garda toujours un vif amour du pays où il naquit et grandit. Du reste, si, par impossible, il l'eût désiré, le bon Père n'aurait pas pu cacher son origine, tant son accent était marqué. Souvent, les oreilles non habituées devaient le faire répéter, tant il roulait les « r » et tapait les finales. Et il cultivait volontiers, dit-on, cet accent inimitable.

Il semble que le père Calmel ait surtout retenu de son pays natal, la profonde sagesse du terroir. Être sage, en effet, c'est connaître le fond des choses, non pas d'une façon livresque, mais par goût, comme par connaturalité ou par instinct. Puis, c'est ordonner, découvrir l'ordre que Dieu a mis dans ses œuvres et placer ainsi chaque chose à sa place. Enfin, le sage a un don pour juger, pour appeler bien ce qui est bien et mal ce qui est mal.

Laissons la parole au fils de Gagnol, lorsque, beaucoup plus tard, il eut la joie de revenir au pays. Il chante tout d'abord la sagesse de l'expérience et de la vie qui vient de cet amour secret des choses que Dieu fait :

> Et si d'aventure vous avez la chance de rencontrer un de ces paysans qui ont passé leur vie comme au temps d'Hésiode ou de Virgile, mais

> éclairés de la lumière du Christ, nourris de ses sacrements et dévots de Notre-Dame, si vous avez conversé avec eux, vous aurez été frappés de la densité contemplative de leurs propos. Le discours de ces paysans se développe sans hâte, mais comme il est sûr et juste, comme il est incapable de contenir une parole qui ne soit nourrie de réflexion sur leur art, ou sur la condition humaine, ou sur les mystères révélés du Seigneur Dieu. Quels trésors de finesse, d'humilité, de simple docilité aux lois et aux limites des êtres et des choses. Ce qu'ils vous exposent sur les traditions éprouvées de l'élevage du porc ou de la brebis, sur la manière de réparer les murailles en bordure de chemins, sur la conservation des bonnes graines, sur la profondeur différente des labours selon la nature différente des semailles, tout cela révèle beaucoup de sensibilité et de cœur.
>
> À les écouter vous comprenez que le travail des champs est pour eux un art véritable; qu'il n'est jamais isolé d'une source contemplative; il est même impossible que cette dénaturation puisse survenir. Toute leur vie fut occupée par l'action extérieure, par la culture et l'élevage – et d'abord par l'entretien et le gouvernement de leur famille –, mais leur vie ne fut pas livrée au primat de l'action. Non seulement ils ne furent point talonnés par l'horaire, non seulement les loisirs occupèrent une bonne place, mais surtout ils portaient en eux, ils sauvegardaient spontanément un fond de recueillement et de méditation[37]...

Puis, la connaissance qui jaillit de l'amour et de la vie fait découvrir l'ordre des choses, elle engendre un profond respect de la nature et le goût pour le travail bien fait. Il revient au sage d'ordonner:

> Quand nous traversons par exemple un de ces petits villages languedociens, quand notre regard au détour du sentier, découvre une vieille ferme ou une vieille chapelle, il nous suffit de regarder avec un peu d'attention pour admirer la sûreté, l'intelligence, la solidité de ces architectures rustiques. Tout a été aménagé avec sagesse, posé avec amour, aussi bien la charpente que les ferrures, aussi bien les pierres du seuil que les briques taillées de l'encadrement de la porte. On se dit qu'une sensibilité spirituelle très affinée, très vigoureuse vivait dans ces artisans, qu'ils avaient hérité d'immenses trésors de sagesse et qu'ils ne les avaient pas dispersés[38].

Cependant, le paysan n'est pas un rêveur. Il sait trop qu'il n'a pas droit à l'erreur et que sa négligence mettrait la vie des siens en danger. Car la nature

---

37 - « La Contemplation des saints », *Itinéraires* n° 76, septembre-octobre 1963, p. 184.

38 - « La Contemplation des saints », *Itinéraires* n° 76, septembre-octobre 1963.

ne pardonne pas, et elle est même parfois cruelle. Le viticulteur combat le mildiou, l'agriculteur prévoit la sécheresse et la myxomatose des lapins. Il est sans cesse sur le qui-vive. Il sait que l'ennemi guette et qu'il est sans pitié. Sa sagesse va jusque-là. Et c'est certainement dans ses racines paysannes que Roger Calmel puisa sa lucidité et sa vigilance dans les choses de la foi. C'est à Gagnol, d'abord, qu'il reçut un amour de la vérité et de la vie qui va jusqu'à la haine de l'erreur et du poison des âmes. Il revient au sage de juger.

Voici comment s'exprimait la sagesse du paysan lors d'une visite au pays :

> Je viens maintenant de parcourir une partie de la propriété, repassant par des chemins où je n'étais point passé pratiquement depuis quarante-cinq ans... En un demi-siècle, comme la friche a gagné ! Comme l'utilisation des gros tracteurs a modifié cette campagne qui n'est pas du tout comparable aux grandes étendues du « Pays-Bas » ! La sagesse ancestrale des paysans de ce pays les conduisait à ne cultiver que de petites enclaves de bonne terre au milieu de grands bois à flanc de coteaux. Si l'on acceptait encore maintenant cette limite, on connaîtrait une prospérité certaine. Pour l'accepter, il faudrait beaucoup plus que de l'intelligence, plus même que l'indépendance de caractère : il faudrait avoir choisi un genre de vie modeste, à l'image de Nazareth.
>
> La petite vigne que je bêchais jadis avec mon frère, durant la semaine de Pâques, n'est plus qu'une friche, une friche fertile si on peut dire, car la terre, dans ce coin, n'a pas la stérilité d'un causse ; une autre vigne où j'aidais mon père quand il la plantait est devenue un bois de jeunes pins. Bien sûr, les gros tracteurs n'avaient rien à faire dans ces enclos ; on ne cultive pas un jardin de fleurs avec des bulldozers [39].

### *Le combat pour la cité chrétienne*

Une autre leçon attendait le fils de Gagnol, au-delà des collines qui barraient l'horizon. Dès que l'on descend dans la vallée et que l'on circule un tant soit peu, on découvre des bourgs et des villages qui sont, écrits en lettres de pierre, de vrais livres d'Histoire. Déjà Sauveterre-la-Lémance possède un imposant château du XV^e^ siècle, et Saint-Front-La-Lémance une église fortifiée qui rappellent à tous les périls des guerres de religion. Tout autour, se cachent des villages blottis autour de leurs châteaux forts, âgés, pour la plupart, de plus de six cents ans. Cuzorn et Sauveterre furent construits pendant la guerre de cent ans, Bonaguil et Biron datent du siècle qui suivit. Gavaudun

---

39 - Père Calmel, lettre du 14 février 1969.

présente le spectacle imposant et très représentatif de ses hautes murailles en forme de nef, perchées sur un piton rocheux. C'est dans cette commune que s'établit, à la fin du XIe siècle, le monastère de Saint-Sardos, dépendant de l'abbaye de Sarlat. Le magnifique prieuré fut incendié le 25 novembre 1569 à l'initiative de l'aubergiste qui était protestant, et Martin Rigal, le seul religieux restant alors dans les murs, fut brûlé vif. À compter des années 1560, la population resta en majorité protestante pendant plus d'un siècle.

Un autre témoin du passé était cher à la famille Calmel comme à tous les diocésains d'Agen : le sanctuaire de Notre-Dame de Peyragude, où la Vierge Marie, sur son rocher, veille sur le pays depuis plus de mille ans.

Un lieu de culte marial y est attesté dès avant l'an mille. En 1212, la croisade de Simon de Montfort contre les Albigeois amène le terrible siège de Penne-d'Agenais, à l'issue duquel le château et la chapelle furent totalement ruinés. Saint Dominique, qui suivait la croisade pour y prêcher, dut certainement prier ici Notre-Dame. En 1563, durant les terribles guerres de religion, les troupes de Blaise de Montluc assiégèrent à nouveau Penne-d'Agenais et ruinèrent à nouveau la chapelle. En 1653, la peste ravagea le pays, après les inondations de la Garonne. Les échevins de Penne gravirent la colline et firent vœu de rebâtir la chapelle et d'y venir en procession chaque 15 août. Le vœu et les prières furent exaucés et la peste cessa miraculeusement. En 1794, les révolutionnaires détruisirent complètement la chapelle, mais grâce à la sagacité d'un chrétien, la petite statue fut soustraite au pillage. C'est en 1849 qu'un petit sanctuaire fut reconstruit. Depuis lors, des grâces nombreuses manifestent le désir de Notre-Dame d'être honorée en ce lieu.

C'est donc d'abord dans les murs des villages et dans les sanctuaires de son pays que le petit Roger Calmel apprit ses premières pages de l'histoire de la France et de l'Église. Tout, autour de lui, témoignait des combats dont la région avait été le théâtre lors de la guerre de Cent ans, des guerres de religion et de la Révolution. Dès ses premiers pas et ses premières courses dans la campagne riante, l'enfant comprit que la vie était sérieuse, que la foi et la chrétienté étaient des réalités tellement nobles qu'elles mobilisaient toutes les forces vitales de l'homme. Les anciens étaient allés jusqu'à donner leur vie pour sauver la foi et la patrie, les autels et les foyers, *pro aris et focis*.

Faut-il s'étonner, alors, que la vie du fils de saint Dominique fut, par la suite, un combat incessant pour la défense de la vérité et de la vie chrétienne ? Car la lutte pour la vie et pour le pays avait été purifiée et comme transfigurée, chez lui comme chez ses ancêtres, par les eaux du baptême.

### *Fils de l'Église*

Né le 11 mai 1914, l'aîné des Calmel fut porté dès le 13 sur les fonts baptismaux. Il y reçut le nom de Roger.

L'église de Sauveterre-la-Lémance est de style néogothique. Aujourd'hui elle est ornée par les statues des grandes saintes françaises, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et sainte Jeanne d'Arc, et de celles de saint Barthélemy, de saint Antoine de Padoue et du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Le vitrail central représente le Sacré-Cœur. Surtout, l'église paroissiale doit son intérêt architectural à une très belle chapelle latérale médiévale, Notre-Dame de Capelou, enrichie de fresques très anciennes et d'une belle *Pietà*. Comme il était facile, dans ces humbles églises de village, de croire en la communion des saints ! L'enfant, avant même de le savoir, était accueilli par une grande famille de grands frères et de grandes sœurs qui lui souriaient et lui parlaient du Ciel.

Que se passa-t-il, en ce grand jour, dans l'âme du nouveau baptisé ? Cela reste bien sûr le mystère de Dieu. Mais le père Calmel resta toute sa vie très marqué par la grâce de son baptême. Dans ses entretiens, dans le ministère de la confession, dans ses prédications orales ou écrites, il revenait sans cesse sur le jour béni du baptême. Quelques mois avant de mourir, lors d'une conférence donnée à des novices dominicaines, il mettait en lumière la grande grâce de ce jour et le soutien quotidien de nos saints protecteurs. Ces derniers, disait-il, « nous aident à être fidèles à la grâce de notre baptême. (...) Plus on avance en âge et plus on sent que c'est cela seul qui importe : être trouvé fidèle à la grâce de notre baptême[40]. »

Dès que l'âge et la santé le lui permirent, le petit garçon se rendait tous les dimanches avec la famille à la messe dominicale. On faisait alors sans broncher les cinq kilomètres à pied, au début, puis en vélo, plus tard. On faisait aussi la procession de la Fête-Dieu au village. Une ancienne se souvient du boulanger, un peu sauvage, qui ne pratiquait pas, mais qui disait : « Quand je vois un prêtre, je le respecte, car je le reconnais à son habit. »

Les enfants suivaient le catéchisme à l'église de Sauveterre, le jeudi vers 11 h 30, assuré par M. le curé. Parfois, ce dernier montait jusqu'à Gagnol. Il visitait alors les familles des environs et s'invitait pour le déjeuner.

Les souvenirs qui nous sont parvenus au sujet du curé de Sauveterre-la-Lémance sont très succincts. On sait qu'il était un bon prêtre, un vrai pasteur

---

40 - Conférence aux novices, Saint-Pré, Brignoles, le 30 décembre 1974.

qui aimait ses brebis et les menait au Ciel. Cependant, pour se faire une idée du clergé qui guida le petit Roger Calmel dans ses premiers pas sur la voie de la vie chrétienne, on ne manque pas de renseignements historiques. Nous écouterons un des témoins de cette époque, qui conquit par la suite l'enthousiasme du père Calmel, Ernest Psichari.

Après sa conversion définitive, en 1912, le lieutenant de cavalerie du régiment de Cherbourg fit la connaissance du clergé normand. Il fut tout de suite conquis par la cordialité paternelle de ces curés de paroisse, par leur vie toute tournée vers le Ciel, par leur haut niveau intellectuel et par leur hospitalité toute simple. Déjà, il pensait écrire un ouvrage dont le titre serait : *Le rôle précieux du clergé dans la société*, dans lequel il projetait d'insérer une étude sur le curé d'Ars.

Le témoignage de Psichari intéresse notre étude dans la mesure où il s'étend aux curés du Périgord et du Lot-et-Garonne qui virent naître et croître les Calmel. En 1913, alors qu'il était stationné à Cherbourg, il fit une vaste campagne dans le Sud-Ouest, passant avec ses soldats par ces belles régions. Alors, « il demandait comme une faveur d'être logé chez le curé. Il s'inquiétait des besoins de la paroisse, de la mentalité des habitants, s'informait des œuvres ou des patronages en cours ou en formation[41]. »

Le jeune converti fut saisi d'une vive admiration pour le clergé français d'avant-guerre. « Je n'ai vu, écrivait-il au curé de Mussidan, durant notre longue traversée de la France, que de bons et saints prêtres, et ce clergé de France, j'ai appris à le connaître et à l'admirer[42]. » Surtout, il relevait « le dévouement et le labeur intellectuel » des prêtres qu'il avait rencontrés. « Dans nos campagnes françaises, dit-il, la seule maison qui serve de refuge à la vie de l'esprit, c'est le presbytère[43]. »

À un autre prêtre, Psichari affirmait :

> Que dire de notre clergé? Beaucoup de catholiques – et non des moindres – trouvent bon de faire la moue lorsqu'on parle des prêtres, des prêtres de Jésus-Christ! Il faudra que je dise un jour ce que vous autres vous ne pouvez pas dire. Il faudra que je dise, si Dieu m'en donne la force, que ce clergé est admirable, qu'il est pénétré des plus mâles vertus chrétiennes, qu'il est plus grand peut-être qu'il n'a jamais

---

41 - Témoignage du commandant Charpentier, *in* A.-M. Goichon, *Ernest Psichari d'après des documents inédits*, Louis Conard, 1933, p. 300.

42 - Lettre à l'abbé Reygeaud, *in* A.-M. Goichon, *op. cit.*, p. 301.

43 - *Ibid.*

> été. Au village comme à la ville, le presbytère est le seul endroit où se réfugie l'intelligence – car je n'appelle pas de ce nom la pauvre intelligence dépravée des « intellectuels » – le seul où il y ait vraiment de la vie, le seul où l'on soit assuré de trouver toujours, non seulement des hommes de cœur, mais des hommes ayant la plus fine compréhension de toutes choses, le sens le plus droit, la raison la plus déliée. On dit qu'il n'y a plus de saints aujourd'hui. Ah ! si l'Église me le permettait, je dirais bien qu'il y en a encore, et où ils sont[44] !

Sous la haute direction de saint Pie X et de bons évêques, le clergé français, dans sa grande majorité, a su profiter des condamnations et des vexations de la troisième République pour intensifier sa vie intellectuelle et spirituelle. Roger Calmel profita largement des bienfaits de ce climat profondément et tout simplement surnaturel que les prêtres faisaient régner dans leurs paroisses.

Ceux-ci furent un cadeau du Ciel pour préparer les chrétiens aux calamités de la guerre qui allaient s'abattre sur la France.

### *Les leçons de la guerre*

Le joyeux chant des rossignols, des merles et des pinsons accueillit la naissance de Roger Calmel. « C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau », dit le cantique. Certes, mais en cette année 1914, le printemps était chargé d'une terrible menace, celle de la guerre. Les journaux, les discours, les prévisions la disaient inévitable. On se rendait à vive allure vers un cataclysme mondial.

C'est dans ce climat que naquit l'aîné des Calmel et qu'il vécut tout au long de ses quatre premières années. Certes, la riante vallée de la Lémance ne fut pas déchiquetée par les obus comme les vastes plaines de Lorraine ou de Picardie. Mais les hommes avaient été mobilisés et se battaient au loin. Au pays, on attendait des nouvelles qui tardaient à venir. Tous les jours, on craignait de voir venir la dépêche déchirante qui annoncerait la mort d'un fils, d'un mari ou d'un père. On vivait dans les larmes, dans l'inquiétude et dans l'incertitude du lendemain. Et pourtant la vie continuait. Les femmes et les vieillards devaient assurer la relève, travailler double et s'occuper des enfants.

Le petit Roger n'eut pas besoin de longues leçons de catéchisme pour comprendre que cette terre est une vallée de larmes et le lieu du « tu travailleras à la sueur de ton front » de la Genèse. L'absence de son père et les terribles

---

44 - Lettre à l'abbé Tournebise, *in* A.-M. Goichon, *op. cit.*, p. 301-303.

nouvelles que l'on recevait du front, et les années elles-mêmes qui suivirent l'armistice de 1918, marquèrent beaucoup le caractère de l'enfant. Ces fléaux humains lui posèrent très tôt les graves questions auxquelles il s'efforcerait plus tard de répondre : Qu'est-ce que la vie humaine ? Qu'est-ce que la France ? Qu'est-ce que la chrétienté ?

### *Une hécatombe*

La guerre de 1914-1918 se présente tout d'abord sous son jour le plus hideux, celui d'un charnier inhumain. Les soldats qui survécurent à ces terribles combats restèrent discrets sur les horreurs qu'ils avaient connues, comme on se tait sur un cauchemar inavouable. Mais les quelques témoignages directs qui nous sont parvenus suffisent à nous saisir d'effroi. Les vagues de fantassins montant à l'assaut des lignes allemandes et accueillis par des salves de mitrailleuses, les corps déchiquetés des morts ou des blessés suspendus aux barbelés comme du vieux linge, surnommés pour cela « les étendoirs », les gaz toxiques. Dans le fracas des combats, écrit un officier, « on marche sur les cadavres et les monceaux de cadavres ; les fragments de cervelles, les touffes de cheveux sur des lambeaux de peau sont accrochés çà et là aux parapets. (...) Quand la rafale de quatre ou de six obus de 210 arrive sur un point, c'est un tremblement de terre dans les ténèbres et dans le feu. (...) Ce sont des minutes de fin du monde[45]. » « Pauvre France ! s'écrit le commandant du Plessis. Jamais pareille dévastation ne s'est vue nulle part... Ici le feu a brûlé jusqu'aux entrailles mêmes du sol... La terre est labourée, fouillée, déchirée jusque dans ses profondeurs sur d'immenses étendues, brûlée par les gaz délétères dont l'odeur fétide saisit à la gorge. L'enfer est vraiment venu au jour[46]. »

On était loin, alors, du paisible travail des coteaux de Gagnol. Et pourtant c'était la triste réalité qui atteignait les Français jusqu'au plus intime de leur corps. D'autant plus qu'à ces maux physiques s'ajoutaient ceux des cœurs et des âmes. Tel soldat vient d'apprendre la mort de sa femme et de son dernier fils, tandis qu'il doit monter à l'assaut avec le fort pressentiment de ne plus revenir et de laisser ici-bas un fils de trois ans et demi. Tel autre, lorsqu'il rentre chez lui trouve la maison vide parce que sa femme a quitté le foyer. Et tous les morts laissent une foule de veuves et d'orphelins.

---

45 - Tony Catta, *Chemins de grâces : Joachim du Plessis de Grenédan*, 1870-1951. Éditions de Bellefontaine, Arccis, 2008, lettre du 17 juin 1915.
46 - 4 octobre 1918. Fait très symbolique : dans ces régions dévastées, il a fallu attendre 1925, soit sept ans après le cessez-le-feu, pour réentendre des oiseaux chanter.

Les chiffres sont là, en effet, pour donner une idée de la véritable hécatombe qui décima l'Europe. S'il est très difficile d'estimer le nombre de victimes civiles du conflit, le nombre des militaires est mieux connu. Un million cinq cent mille soldats français moururent au front ou de leurs blessures, tandis que l'Allemagne perdit un million huit cent soixante-cinq mille soldats (en comptant le front de l'Est). Dans la seule bataille de la Somme, en 1916, lors de la grande offensive du 1er juillet, 120 000 soldats partirent au combat, dont une majorité d'Anglais du Corps expéditionnaire britannique. Le soir, 60 000 étaient hors de combat, dont environ 20 000 morts. On devine l'effet de telles nouvelles auprès de la population.

Une telle saignée de la population jeune et travailleuse était-elle inévitable ? Un exemple qui fut particulièrement sensible au père Calmel suffira à répondre, celui qui coûta la vie à cet officier qu'il considérera plus tard comme un saint, Ernest Psichari[47]. Ce dernier sert alors dans le 2e régiment d'artillerie coloniale, commandée par le général Raffenel. Pour les unités, les 19-21 août 1914 se passent en ordres et contre-ordres, en départs soudains et en stationnements indécis, sans que l'on ait pu manger ni dormir convenablement. Le 21 au soir, ils reçoivent l'avis d'attaque pour le lendemain. On leur donne de faux renseignements : l'ennemi serait à vingt ou vingt-cinq kilomètres. Cependant dans les villages, les populations belges leur signalent des feux dans la forêt de Neufchâteau et des Uhlans un peu partout. Les Allemands ont fait d'importantes réquisitions, « il y en a dans la forêt ». L'état-major répond que les Belges voient des Allemands partout...

Malgré tout, on fait avancer les troupes françaises sur les routes, à découvert, en plein jour. Elles se font bien sûr facilement dénombrer par les avions allemands volant bas.

Le 22, ordre de marche : « Aujourd'hui, marche de 33 kilomètres. Arrivée à Neufchâteau à 11 heures. Cantonnement. Aucune rencontre à prévoir. »

Dès 6 h 30, la bataille commence. Un escadron du 6e dragons est envoyé, sabre au clair, face aux positions allemandes. Il est anéanti par les balles ennemies. Le capitaine fait alors porter un billet au général Montignault : « Impossible d'avancer. L'ennemi est là en force. » Peu importe ! Les ordres de l'état-major arrivent serrés et formels : « Ne vous arrêtez plus. L'ennemi est à 35 kilomètres à l'est de Neufchâteau. »

---

47 - Henriette Psichari, *Ernest Psichari, mon frère*, p. 224-231, d'après le livre du colonel Grasset, *La surprise d'une division, Rossignol-Saint-Vincent*, Berger-Levrault, 1932.

La cavalerie est envoyée, mais elle est incapable d'avancer. Puis les 1[er] et 2[e] régiments d'infanterie coloniale sont jetés dans la forêt pour passer à tout prix. Ils chargent à la baïonnette. Le général Raffenel voit ses soldats massacrés, mais il insiste, il faut passer. Des chefs de bataillons sont tués, des capitaines, des lieutenants, qui sont facilement repérables grâce aux galons d'or de leurs képis. C'est une tuerie impitoyable. Le régiment de Psichari est alors pris en embuscade, il reçoit des obus de l'est et du sud. Tout le monde comprend que l'on va à la mort.

Alors qu'il serait encore temps de reculer, les ordres du général Raffenel se répètent : « Il faut tenir à Rossignol à tout prix, en attendant les renforts qui ne sauraient tarder. » Les hommes savent qu'ils n'arriveront pas.

À 16 heures, c'est l'assaut des Allemands sur le village de Rossignol en flammes. Les pertes sont innombrables, c'est un charnier. Le colonel Guichard Motguers signifie au général Raffenel que les pertes sont effroyables, que les renforts ne peuvent arriver, et demande de replier son régiment plus au sud. « Non, c'est à Rossignol qu'il faut tenir », répond le général. Les renseignements lui arrivent, pressés et précis. À un moment, le général disparaît. On le cherche, il n'est plus là. On retrouva son cadavre le soir seulement, près d'un talus, portant une mystérieuse blessure à la tête. Beaucoup de soldats crient à la traîtrise et disent qu'on est vendu...

Malgré la défaite assurée et l'absence de soutien de la part des hommes, Ernest Psichari veut aller jusqu'au bout de sa mission d'officier chrétien. Il passe partout pour encourager et apaiser les hommes. Il emporte son ami Cherrier au poste de secours. Lorsqu'il revient, il est tué à bout portant par un soldat allemand. Nous sommes le 22 août 1914.

Cette fin tragique ne fut malheureusement qu'un cas parmi des milliers. Comment expliquer cette série lamentable d'erreurs militaires si graves ? Dans un article remarquable publié en 1968, le père Calmel montrera son indignation :

> Bernanos, qui avait été mobilisé pendant toute la guerre de 1914-1918, qui savait la somme d'héroïsme chrétien qui s'était dépensé pendant quatre ans, au fond des tranchées boueuses ou dans les attaques terriblement meurtrières, Bernanos revenu du front n'a jamais admis le silence ou l'aveuglement de ceux qui auraient dû comprendre et parler. C'était le devoir des « bien-pensants » et des prêtres de montrer le visage chrétien de tant de sacrifices et de mettre en accusation le système qui était à l'origine de ces hécatombes. Le jacobinisme d'État imposé à la France et, partiellement, à la plupart des autres pays par

la Révolution de 89, la conception totalitaire de l'État a rendu possible la conscription universelle, la mobilisation de peuples entiers et des tueries sans précédent. Tout cela aurait été impensable sous une monarchie chrétienne[48].

Beaucoup d'officiers de cette génération, en effet, avaient été formés selon les principes de la Troisième république qui, quelques années auparavant, persécutait les chrétiens et bafouait les lois de l'Église. Les politiques et certains officiers supérieurs voyaient cette guerre comme une sorte de campagne électorale à la gloire de l'idéologie régnante. Plus il y aurait de morts, croyait-on, plus le parti au pouvoir serait content et plus la France anticléricale prouverait son prestige. Dans les « creutes » du Chemin des Dames, on montre encore aujourd'hui le lieu où se tenaient les réunions des généraux américains francs-maçons, à partir de juillet 1918.

### *Un sacrifice propitiatoire ?*

L'exemple de Psichari, qui tenait tant à cœur au père Calmel, est symbolique. Un officier chrétien d'une grande piété, tertiaire dominicain, après avoir accompli un dernier acte de charité et revenu au combat pour défendre une place indéfendable, offre sa vie, le chapelet au poignet, au cours d'un affrontement qui aboutit au désastre par la faute des chefs français, lors d'une guerre dont le motif profond était la destruction de l'Europe catholique. Une situation apparemment aussi absurde avait-elle un sens ?

On notera tout d'abord que les horreurs et les erreurs de la Grande Guerre n'eurent pas raison du loyalisme et de l'esprit chrétien de beaucoup de soldats. Bien au contraire, les maux de la guerre réveillèrent de nombreuses consciences assoupies et furent l'occasion d'un véritable mouvement de conversion et de pénitence. D'autre part, si beaucoup ne se battaient que pour récupérer l'Alsace et la Lorraine dans une vision très humaine des choses, et si les souffrances de la guerre servaient souvent de prétexte pour oublier Dieu et pour chercher un soulagement dans le plaisir, un bon nombre de chrétiens espéraient de ce conflit une résurrection de la France catholique.

Le commandant du Plessis, par exemple, attend un bouleversement général de l'Europe d'où partirait « la rédemption de la France, le triomphe de l'Église, le triomphe du Sacré-Cœur et du roi de France, son serviteur[49] ». Il

---

48 - « Le prêtre et la Révolution », *Itinéraires* n° 127, novembre 1968, p. 38.
49 - Tony Catta, *op. cit.*, p. 130.

écrit à son fils sa foi dans le triomphe de nos armes, « dans la venue du règne de Dieu, au sein d'une grande paix – la paix catholique et française[50] ». On se tenait donc à « l'aube du salut pour la France et du règne de Jésus-Christ[51] ». Comme beaucoup de soldats, il voyait dans les horreurs du combat la souffrance voulue par Dieu pour la réparation des péchés de la France et pour son renouvellement[52]. « Je suis entré dans la rude vie de la grande pénitence », écrit-il à sa femme le 16 juin 1915.

Le même esprit animait Ernest Psichari : « Nous savons bien nous autres, écrit-il, que notre mission est de racheter la France par le sang[53]. » Et juste avant le départ pour la guerre, début août 1914, il dit à un prêtre : « Je vais à cette guerre comme à une croisade parce que je sens qu'il s'agit de défendre les deux grandes causes auxquelles j'ai voué ma vie[54]. »

On retrouve cette mentalité dans la fameuse *Prière d'un officier savoyard*, du sous-lieutenant Jacques Jacquier, sous-lieutenant au 97e de ligne, tué à l'assaut d'une tranchée, le 16 juin 1915, à l'âge de 22 ans :

> Que de douleurs il y a sur la terre de France ! Est-ce le prix de sa rédemption ? Je l'espère... Heureux ceux qui la verront victorieuse, pénitente et pieuse.
> Ne devons-nous pas être les premiers à nous offrir, nous que l'amour de Jésus crucifié a sauvés et que sa grâce remplit ? (...)
> Nous avions formé le projet de servir la France, comme le Christ servit le monde, par l'influence de notre vie et par notre travail. Peut-être nous est-il réservé de la sauver comme le Christ sauva l'humanité par son sang et sa mort ?

Un dernier témoignage achèvera ce tableau de la France catholique de 1914. Joseph H., chef de bataillon au 114e régiment d'infanterie, mourut au combat le 10 mai 1915. La veille de sa mort, le 9 mai 1915, il écrivait à sa femme la lettre suivante :

---

50 - Tony Catta, *op. cit.*, à son fils Jean, le 25 octobre 1915.

51 - Tony Catta, *op. cit.*, 8 décembre 1914

52 - Le 19 juin 1917, le commandant du Plessis consacra son bataillon au Sacré-Cœur de Jésus. Quelques semaines plus tard, en exécution d'une circulaire du ministre de la Guerre, circulaire Painlevé du 29 juillet 1917, l'autorité militaire interdira les consécrations de troupes au Sacré-Cœur et le port de l'emblème sacré, encerclé des couleurs nationales, épinglé au képi ou sur la capote. Le chef chrétien commentera dans sa correspondance : « Le gouvernement est hardi contre Dieu seul. »

53 - Ernest Psichari, *Les Voix qui crient dans le désert*, p. 189.

54 - Lettre à l'abbé Bailleul, *in* Henri Massis, *La vie d'Ernest Psichari*, L'Art catholique, Paris, 1920, p. 56.

9 mai – 2 h 30 du matin

Ma chère petite Germaine,

Nous allons attaquer. Il se peut que Dieu veuille que je tombe. Dieu sait que c'est me sacrifier, à cause de mon profond amour pour toi et mes enfants. Mes parents aussi pleureront.

Mais, vois-tu, chère petite, il est bon que les hommes sachent mourir; nous vivons à une époque bien triste pour la France car elle renie Dieu. J'espère que notre mort apaisera la colère divine et qu'elle reviendra à la belle doctrine du Christ.

Ne te désole pas trop, ma pauvre petite Germaine, élève bien tes fils, sois énergique avec eux, n'en fais pas des poupées mais des hommes.

Moque-toi de l'argent, tu sais que l'argent perd le monde. Fais le bien autour de toi par charité et pour l'exemple.

Au revoir, ma pauvre petite, accepte avec résignation toutes les peines de la vie. Si Dieu, que j'implore en ce moment de toute mon âme, veut bien me rappeler à lui, je ne cesserai un seul instant de penser à toi et de prier à ton intention.

Allons, courage, chère petite, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les chers enfants.

Au revoir ! à toi pour l'éternité.

Pauvre femme, pauvres enfants, pauvres parents !

Joseph.

De tels témoignages ne donnent pas envie de mener une vie facile et douillette. Ils appellent plutôt au don de soi et à l'héroïsme. Cet esprit si authentiquement et si tendrement humain des générations de l'avant-guerre, cette vie tellement chrétienne qu'elle culminait comme tout naturellement dans le sacrifice suprême, furent le milieu qui vit naître et grandir le petit Roger Calmel. On comprend alors que les leçons de la guerre aient tant occupé l'esprit de l'enfant, puis du religieux et du prêtre dominicain tout au long de sa vie. Souvent, il y revenait, dans ses écrits et dans ses entretiens privés.

Qu'est-ce que la France ? Qu'est-ce que la chrétienté ? Quelle est la part de la nature et celle de la grâce dans la mort du soldat ? Quel est le sens de la mort de toute une élite[55] et de tant d'innocents ? Un tel sacrifice peut-il rester vain ? Quelle sera l'issue de ces déchirements[56] ? Quelle est la réponse

---

55 - Sans oublier la foule de penseurs et de chefs naturels qui furent fauchés par la guerre, on se souviendra que trois mille sept cents prêtres moururent à la guerre. Dans le seul couvent dominicain du Saulchoir, une trentaine de jeunes dominicains furent tués de 1914 à 1918.

56 - Dès le lendemain de l'armistice, le 13 novembre 1918, le commandant du Plessis prédisait la « décomposition de l'Europe », et disait sa crainte « que cette paix n'ouvre la porte à des jours

véritablement catholique à ces conflits qui font trop le jeu de celui qui est « homicide depuis les origines » pour plaire à Dieu ? Et dans quelle mesure le chrétien doit-il participer à ces mêlées menées par le « prince de ce monde » ? Le père Calmel s'efforcera tout au long de sa vie de donner une réponse à toutes ces questions.

Dans un combat comme le nôtre, écrira-t-il dans un article sur Ernest Psichari, combat qui est humainement perdu d'avance, lorsque les troupes sont trahies par leurs chefs, le chrétien garde le devoir de se battre, d'œuvrer à la défense et à la reconstruction, en mariant au plus profond de son cœur l'ardeur du combat et la paix du vainqueur :

> L'Église de la terre sera toujours militante parce qu'elle sera toujours le royaume de Dieu dans un monde de péché. Le combat chrétien ne cessera pas avant que nous soyons entrés dans le paradis. Mais, au sein même de la lutte, lorsque nous faisons l'expérience que tout manque et que, dans l'immédiat, la défaite est assurée, il nous est possible non seulement de ne pas rugir de fureur et de désespoir, mais de goûter la joie que Dieu donne et la douceur de sa consolation, si du moins nous recevons avec foi l'illumination de sa parole dans la simplicité de notre cœur[57].

Où le soldat puisera-t-il cette force et cette paix ? Précisément dans la certitude de pouvoir unir ses peines à la passion du Christ, dans la foi en l'efficacité surnaturelle du sacrifice, même dans le cadre d'une guerre injuste :

> Chez les meilleurs, la mort sur le champ de bataille avait la portée d'une immolation volontaire pour les iniquités de la France et d'une intercession auprès de Dieu pour que la patrie se détourne de ses maîtres d'erreur et de péché et qu'elle fasse pénitence. Péguy, Psichari, Pierre Dupouey, Augustin Cochin, Pierre Villard et des frères d'armes par centaines de mille, qui étaient baptisés et portaient dans leurs veines quinze siècles d'hérédité chrétienne, avaient donné leur vie « pour que chrétienté continue ». Mais les rhéteurs officiels qui péroraient sur l'estrade pavoisée de drapeaux, lors des inaugurations de monuments aux morts, n'hésitaient pas à déclarer que tant de sang noblement, chrétiennement versé devait hâter le triomphe des plus froides abstractions et de la dévorante idéologie laïciste : démocratie, progrès, liberté. Il n'est

---

encore pires que ceux que nous avons vécus depuis quatre ans ». « Les trônes tombent comme des châteaux de cartes. Il y a de bien sombres jours en perspectives. »

57 - Père Calmel, *Sur la tombe de Psichari*, *Itinéraires* n° 124, juin 1968, p. 204 et sv.

pas jusqu'à la mort de Psichari, le merveilleux tertiaire de notre Ordre, qui n'ait dû subir cette sorte de confiscation et de détournement[58].

Comme pour manifester ce lien indissoluble entre les combats de la patrie et ceux de la foi, la Providence guidera une dernière fois le père Calmel sur les lieux de l'héroïque résistance militaire de 1914-1918. Du 12 au 17 avril 1975, quelques semaines avant sa mort, il put se rendre en Lorraine et visiter une dernière fois l'ossuaire de Douaumont. À cette occasion, il écrivit la note suivante que l'on trouva sur son bureau après sa mort :

> Dimanche du bon Pasteur. 13 avril 75, visite à Douaumont.
>
> La matière les a écrasés brutalement et sans distinction, mais proche de chacun d'eux se tenait le bon Pasteur et la plupart j'espère, auront béni sa présence et seront morts en paix.
>
> Dépassons l'impression hallucinante du carnage gigantesque, pensons dans la foi à quel point le Christ fut proche de chacun d'eux. (...) Châtiment de Dieu, visite de Dieu miséricordieux, sacrifice héroïque pour la patrie, mais chez beaucoup sacrifice explicitement chrétien. (...) La résistance de Verdun aurait dû aboutir à instaurer des institutions de vie et d'ordre et non de mensonge et de décomposition. Si cela eût été, la résistance de Verdun aurait procuré un certain salut temporel. Il n'en fut rien. La république révolutionnaire a volé leur héroïsme à des centaines de milliers de jeunes ; mais le Seigneur Dieu l'a recueilli. Il l'a fait fructifier pour leur salut éternel ; qu'il lui plaise de le faire fructifier pour un renouveau temporel de notre patrie.

C'est bien ce rétablissement du royaume de Dieu sur la terre, dans les âmes, les familles et les sociétés politiques, qui allait désormais mobiliser les énergies de Roger Calmel.

---

58 - Père Calmel, *Le prêtre et la Révolution*, *Itinéraires* n° 127, novembre 1968, p. 39.

# 2

# La vocation

Après les terribles séparations et les frayeurs de la guerre, on goûta de nouveau à Gagnol les joies de la vie de famille. La Providence avait veillé sur le foyer des Calmel. À cause de sa maladie, le soldat avait été épargné par les horreurs du front et put reprendre les travaux de la ferme. Car on n'eut guère le temps de se lamenter sur les malheurs du temps. C'est à ce moment, semble-t-il, que l'on acquit la toute petite exploitation de Gagnol qui était alors en très mauvais état. Il fallut se mettre à l'œuvre avec acharnement pour rattraper le temps perdu et pour nourrir la pauvre famille qui s'agrandissait.

Dès qu'il fut en âge, on envoya le petit Roger à l'école primaire de Sauveterre-la-Lémance. Il parcourait vaillamment tous les matins les cinq kilomètres à pieds. « Ça réchauffe », disent les anciens aujourd'hui encore. L'aîné, accompagné bientôt de son frère Jean, déjeunait chez des amis de la famille, les parents de sa future belle-sœur, car il n'y avait pas de cantine, et l'on remontait le soir sur les hauteurs de Gagnol.

Roger était ardent, nous dit-on, et obstiné. Et les rigueurs de l'après-guerre, les récits qu'il entendait sur les combats passés et sur la décadence présente de la France firent de lui un enfant réfléchi. Car un grand désir de jouissance s'emparait des Français qui se traduisait, entre autres, par une augmentation vertigineuse des divorces [1], dont les conséquences désastreuses augmentaient

1 - Pour le seul tribunal de la Seine, le nombre des demandes de divorces fut de 10 853 en 1913. Il s'élevait à 16 477 en 1919, sans parler des cas non soumis à l'assistance judiciaire. Et il croissait tous les mois en 1920. « Le divorce est presque à la mode ; divorcer est passé dans les mœurs, comme de ne pas payer son propriétaire. » (Henri Bordeaux, *La crise de la famille française*, Flammarion, 1921, p. 22)

le vide moral et psychologique que créait l'absence des morts. À l'étranger, on assistait à l'écroulement de l'empire catholique d'Autriche-Hongrie au profit de la politique maçonnique des Nations-Unies. À l'intérieur du pays, la France retombait dans les mêmes erreurs qui avaient abouti à la guerre. Face à ces maux, on ne faisait pas de longues théories, à Gagnol. Matthieu Calmel n'appartenait à aucun parti, mais il travaillait pour survivre, il avait la foi et il priait. À cette école d'une vie chrétienne laborieuse et priante, Roger comprit que le mal était dans les âmes avant d'être dans les cœurs. Ce qui augmenta certainement son goût pour l'étude déjà exceptionnel pour son âge. Bien plus tard, le père Calmel aimait à rappeler les bases solides qu'il avait reçues à l'école primaire, et qu'il avait déjà lu, à l'âge de dix ans, *La douce France* de René Bazin. Il avait deviné, comme par instinct, que la véritable revanche serait d'ordre spirituel et moral avant que d'être politique. Très tôt, « il savait ce qu'il voulait. À onze ans, il avait l'instinct d'être prêtre. Quand il allait à l'école, il voulait monter des chapelles. Bientôt, il voulut être missionnaire, mais sa santé ne le lui permit pas [2]. »

En 1926, l'enfant de Gagnol reçut le sacrement de confirmation des mains de l'évêque d'Agen, dans l'église de Saint-Front-sur-Lémance, qui se prête si bien à ce sacrement. Fortifié pour résister aux diverses invasions, ce sanctuaire du XIe siècle prêche par son architecture que la vie sur terre est un combat et que l'Église est militante. L'avenir montrera que l'enfant ne reçut pas en vain l'onction qui fit de lui un soldat chrétien, ni la grâce de l'Esprit-Saint :

> La confirmation, écrira-t-il, nous donne une foi illuminée; illuminée pour voir Dieu et nos frères et nous-mêmes parce qu'il met dans nos cœurs un nouveau feu d'amour. Parce qu'il est un Esprit d'amour, parce qu'il agit comme une effusion d'amour dans l'Église entière et dans chacun des chrétiens, le Saint-Esprit est un esprit d'apostolat. Par lui l'Église est une mère féconde. Par lui l'Église est toujours à la Pentecôte et ses conquêtes ne s'arrêtent pas [3].

Bien plus tard, il reviendra sur cet événement qui marqua son âme pour toujours :

> Esprit-Saint qui êtes venu en moi au baptême, à la confirmation, donnez-moi de vivre de vous. Donnez-moi d'être votre témoin [4].

---

2 - Témoignage de Mme Georgette Calmel, épouse de Jean, le frère cadet du père Calmel, le 19 juin 2010.

3 - Note du 24 mai 1953.

4 - Extrait d'un sermon, Pentecôte 1968.

***Le petit séminaire de Bon-Encontre***

En juin 1926, le jeune Roger quittait l'école primaire. Qu'allait-il devenir ? Certes, son désir de devenir prêtre et missionnaire s'affermissait, mais sa santé restait fragile et les revenus de la ferme de Gagnol ne suffiraient certainement pas aux frais d'une pension. Bien conseillé par le curé de Sauveterre-la-Lémance et appuyé surtout sur son immense confiance en la Providence, Matthieu Calmel accepta d'envoyer son fils au petit séminaire du diocèse d'Agen à Bon-Encontre. Roger y entra donc en sixième, en octobre 1926, pour y rester jusqu'à la fin de sa Philosophie, en juillet 1933.

Le témoignage de ses condisciples permet de suivre d'assez près cette étape si importante de la vie du futur prêtre.

Grâce à la bonne formation qu'il avait reçue à l'école paroissiale de Sauveterre-la-Lémance, Roger, dès les premières années, se montra bon élève, sans toutefois se distinguer du reste de sa classe. Il manifesta cependant déjà un amour passionné pour les belles-lettres et pour la poésie. Il montra, dès ses premières classes de latin, une rare acuité de jugement. Il écrira en 1959 :

> Je me souviens d'avoir appris avec émerveillement les premiers paradigmes des déclinaisons : *rosa, dominus, civis*, la rose, le maître, le citoyen ; tout un univers. Mais pourquoi fallait-il que les exercices de traduction qui suivirent fussent invariablement des phrases insipides où il n'était plus question que de sanglier et de champ du beau-père ? Les paradigmes me faisaient rêver ; les exercices m'ennuyaient [5].

Du reste, ce goût pour les lettres était lié et servi par une imagination inventive, débordante et communicative. Un de ses amis, qui fut son camarade d'école pendant sept ans, raconte le fait suivant :

> Je me souviens qu'en cinquième, il avait composé une longue épopée, retraçant – disait-il – les exploits d'un de ses aïeux qui avait été au service de Napoléon. Épopée en patois (nous dirions aujourd'hui en occitan) et qu'il déclamait avec fougue, lors des promenades du jeudi.

On retrouvait là le fils de Matthieu Calmel, son amour de la famille et du pays, et son aptitude à s'exprimer en vers.

Toutefois, l'adaptation de Roger à cette vie de pensionnaire n'alla pas sans heurts. Lui qui était né et avait grandi dans le grand air et qui aimait tant gambader librement dans les prés et les forêts dut faire preuve d'une grande force de volonté et d'un véritable esprit d'abnégation pour se plier à la discipline

5 - Père Calmel, *École chrétienne renouvelée*, Téqui, 1958, p. 143.

rigoureuse du petit séminaire. Une lettre de sa tante Marie Castayne nous laisse deviner les difficultés de son neveu. Ce dernier lui avait avoué que sa « vie est pleine de mille petits soucis ». La parente s'inquiéta donc de telles nouvelles. Peut-être les grossit-elle un peu, mais elle s'appliqua à l'aider de son mieux:

> Aurais-tu quelque chose qui te fasse de la peine? Tu dois tout dire à M. le supérieur ou encore à ton confesseur. L'un et l'autre sont là exprès pour te donner de bons conseils et t'aider à surmonter les difficultés inévitables de la vie. Le démon est rusé, il peut te tracasser pour te faire tomber. Il peut te faire voir certaines choses sous un jour défavorable pour te dégoûter peut-être de ta sainte vocation. (...) Oh! oui, il me tardera de savoir que tu ne souffres plus. Les souffrances morales sont les plus pénibles, tu ne dois pas les garder pour toi. (...) Dans tes visites au Saint-Sacrement, dans tes ferventes communions, dis au bon Jésus de t'aider à devenir un bon petit séminariste. Tes ennuis, confie-les à Jésus et à ceux qui te dirigent. Tu voudras bien me dire si tu ne souffres plus. La souffrance est le partage des amis du bon Jésus. Que cette pensée t'encourage.

Cette lettre, imprégnée d'esprit chrétien et de tendresse fait apparaître une fois de plus le milieu dans lequel Roger Calmel avait vu le jour et par lequel il fut porté et encouragé tout au long de ses études.

### *La vie intellectuelle*

Au cours de sa classe de troisième, Roger Calmel connut une transformation qui frappa son entourage. Manifestement l'enfant avait compris quelque chose. Désormais âgé de quinze ans, le sens de la vie chrétienne et des circonstances dans lesquelles il aurait à la mener lui devint une évidence. Les richesses de la vie spirituelle réclamaient de lui un engagement plus radical, et il ressentit d'une manière irrésistible le grave devoir qu'il aurait de se battre contre la décadence de son pays et, après les ruines physiques et morales de la guerre, de reconstruire. Il n'y avait plus de temps à perdre. En octobre 1929, Roger Calmel entra dans une nouvelle étape de sa vie qu'il ne quittera jamais plus.

Son frère Jean fut, dans les travaux des champs, un travailleur infatigable, « de nature ardente, généreuse, travailleur à l'excès ». Roger le sera désormais pour les choses de l'esprit. Ardent et persévérant en tout ce qu'il entreprenait, il se jeta avec acharnement dans les études.

> Dès la troisième, témoigne un de ses anciens condisciples, il a fourni un travail inimaginable pour un jeune de cet âge. Il ne perdait jamais une minute, prenant des notes et lisant sans arrêt.

> Lorsque nous nous rendions en rang et en silence de la salle d'étude au réfectoire ou à la chapelle, il emportait toujours un livre... Ainsi, au cours d'une année, - simplement pour développer sa mémoire - il avait appris par cœur deux pièces de Racine (dont Athalie) (...) Dès lors et jusqu'en philo, il fut le meilleur élève de la classe; et en fin d'année, il raflait tous les prix; et cependant la compétition était sévère entre les élèves.

Cette passion pour l'étude et ce travail acharné avaient certes quelque chose d'excessif. Cependant, ils s'expliquent par la volonté obstinée et désormais consciente de servir l'Église et son pays. Du reste, dès ce jeune âge, on trouve chez le futur père Calmel ce désir d'assimiler les grandes richesses humaines et chrétiennes qui avaient fait la grandeur de la France. Il veut apprendre par cœur les grands auteurs pour s'identifier à ces trésors de pensée et de vie. On le voit désireux de recevoir, autant que faire se peut, la pénétration intellectuelle, la clarté de l'éloquence, la richesse de l'imagination, la vivacité de l'âme, la force de volonté et le sens de l'honneur des anciens.

Une telle ardeur dans le travail contribua sans doute à donner à Roger Calmel un aspect tendu et un peu rude. Il lui arrivait même souvent, au cours de la nuit, de réveiller ses camarades de dortoir par ses cauchemars au cours desquels il récitait les textes latins, grecs ou allemands qu'il avait appris dans la journée. Ce qui n'était certes pas du goût de tous! Il sut toutefois conquérir l'amitié de beaucoup de ses condisciples, comme en témoigne la correspondance qu'il entretint toute sa vie avec certains d'entre eux. Le petit séminariste avait une « légendaire sévérité », mais il gardait à l'égard de tous sa simplicité, « sa grande bienveillance, sa serviabilité et sa charité[6] » qui gagnent les cœurs.

Lorsqu'il avait à encadrer de plus jeunes que lui, il faisait preuve d'une intransigeance qui laissait transparaître le fils de la campagne. Mais personne ne lui en tenait rigueur. Le même témoin rapporte:

> Les garçonnets que nous étions, nous redoutions ces paires de gifles, magistralement appliquées, lorsque les avertissements ne suffisaient pas, et qui finalement ne nous empêchaient pas de continuer les chahuts au dortoir ou au réfectoire, pas plus qu'elles ne nous empêchaient d'aimer et d'admirer Roger Calmel.

Un autre ancien camarade ajoute à ce portrait une note très juste et termine en soulignant une faiblesse qui poursuivit le père Calmel jusqu'à la fin de sa vie:

---

6 - Témoignage de Charles Arrivets, directeur du journal *L'Opinion*, de septembre 1975.

> Roger Calmel avait sur moi l'avantage de la sagesse innée, d'une sévérité et tenue de langage, aux heures et lieux autorisés, qui n'étaient cependant pas de la rudesse; il montrait une ardeur au travail toujours soutenue, tout à l'opposé de mes heures ou jours de fantaisie; beaucoup plus mûr que les enfants de son âge, doué en grec plus qu'en mathématiques, légèrement déficient pour le chant, mais voulant réparer à force de volonté l'absence d'un don de la nature, il passait des heures de certaines récréations à pianoter sur un harmonium poussif pour rectifier le plus possible ses erreurs de tonalité.

Malgré sa volonté opiniâtre, jamais il ne put venir à bout de ce handicap. La presque totalité des gens qui parlent du père Calmel aujourd'hui souligne d'emblée ce trait : « Il chantait faux ! » Et un de ses anciens confrères du couvent dominicain de Toulouse en 1951 ajoute même avec humour : « Il chantait faux, sauf lorsqu'il rêvait ! [7] »

Ce n'est pas faute d'avoir essayé de se corriger ! Car le fils de Gagnol était loin d'être défaitiste, et il aimait chanter. Beaucoup plus tard, pendant ses années de ministère, il lui arriva de demander à une sœur dominicaine qui le conduisait en 2 CV, de lui apprendre le « ton solennel » du dialogue de la préface qu'il devait utiliser prochainement. La sœur s'arma de tout son savoir-faire et de sa patience, mais en vain. Après quelques essais infructueux le Père sourit et conclut : « Je continuerai de chanter le ton ordinaire », et naturellement toujours aussi faux [8].

Heureusement, le petit séminariste Roger Calmel eut plus de succès dans le domaine des études. Voici quelques-uns de ses titres scolaires. En classe de première, en 1932, il obtient une « 2e mention » à l'épreuve de composition française, (sur 69 participants), du concours interscolaire organisé par l'Institut catholique de Toulouse pour les établissements catholiques de son ressort. À la distribution des prix au petit séminaire de Bon-Encontre, le 16 juillet 1932, il est inscrit dix-neuf fois au tableau d'honneur du Séminaire, obtient neuf premiers prix et il est nommé seize fois (à peu près dans toutes les matières, sauf en mathématiques).

Le 15 juillet 1933, il est reçu au baccalauréat, section philosophie, avec mention assez bien. Au concours interscolaire organisé par l'Institut catholique de Toulouse, il obtient le 1er prix (avec médaille) de dissertation

7 - Témoignage du père N., le 9 janvier 2010.

8 - À la mort du père Calmel, une ancienne élève des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, qui l'avait connu à Toulon, écrivait : « Maintenant, il chante, et il chante juste ! »

philosophique (sur 48 participants). À la distribution des prix, il est inscrit dix-huit fois au tableau d'honneur, obtient neuf premiers prix et il est nommé quatorze fois.

On devine la fierté et la joie de Matthieu Calmel qui, tandis que son fils planchait sur des devoirs et des dissertations, épuisait toutes ses forces pour garder l'exploitation de Gagnol et pour surmonter la crise économique qui frappait de plein fouet l'agriculture française. Le candidat, quant à lui, ne semble pas avoir été effleuré par le démon de la vanité. Il était tellement émerveillé par le royaume de la vérité qu'il découvrait jour après jour, que les honneurs humains ne l'atteignaient pas. Il faisait son devoir comme les gens du pays, tout simplement, et il le faisait avec amour.

Pour le jeune Roger, le danger était ailleurs. C'était tout d'abord celui de perdre, en raison du surmenage, une santé qui était déjà très fragile, et ensuite de faire de la recherche de la connaissance le but de toute sa vie, de réduire sa consécration à Dieu à une consécration à la science. Cette dernière n'allait-elle pas nourrir un égoïsme latent ? N'allait-elle pas le renfermer sur lui-même ? Un jeune prêtre qui le connaissait bien lui envoya un jour un avertissement qui, sans doute, n'était pas sans fondement. Prétextant du besoin où il se trouvait d'une formule de chimie pour faire faire à ses élèves « de petites analyses de physique des terrains », il saisit l'occasion pour mettre son jeune ami en garde contre le zèle excessif dans l'étude :

> Merci, mon cher ami, et dites-moi que vous passez des vacances reposantes. Je vous connais trop pour ne pas craindre qu'elles soient laborieuses à l'excès. Permettez à mon amitié de souhaiter qu'elles ne le soient que doucement et suavement ? (...)
>
> N'avez-vous pas compris ou même senti déjà qu'un des graves dangers d'une vie intensément intellectuelle, c'est de faire oublier au chrétien, au prêtre qui s'y livre, sa raison d'être, sa fin essentielle, qui est de faire aimer Jésus-Christ ? Que d'intellectuels par ailleurs, même laïques, sont d'ardents apôtres et d'autant plus précieux que plus savants. Ce sont des sages, ceux qui ne cherchent que la gloire de Dieu, repoussant du pied comme trop indigne d'eux toute recherche égoïste de cette chose décevante qu'est la gloire humaine.
>
> Pardonnez ces considérations toujours de saison à votre tendrement dévoué en Notre-Seigneur[9].

---

9 - Lettre de l'abbé F. Bormis à l'abbé Roger Calmel.

Manifestement, Roger Calmel était bien entouré et ne manquait pas de conseils salutaires pour garder la pureté de sa vocation. Cependant, l'élève avait déjà trouvé la solution à ces difficultés bien réelles de la vie d'étude, du moins à partir de sa classe de philosophie. Et il les avait découvertes dans son étude elle-même.

L'ancien directeur du petit séminaire de Bon-Encontre écrit en effet au sujet de son ancien élève la joie et l'empressement avec lesquels celui-ci avait découvert saint Thomas d'Aquin :

> Pour l'année de philosophie, il me revient un souvenir : l'étonnement émerveillé de son professeur de philosophie à qui l'élève avait emprunté l'ouvrage de Jacques Maritain *Les degrés du savoir*, ouvrage qui venait de paraître, ouvrage difficile, dont le professeur avait sans doute parlé dans son cours. Et l'élève avait lu entièrement l'ouvrage. C'est peut-être là qu'il avait commencé à découvrir saint Thomas d'Aquin, à travers Jacques Maritain (deux auteurs qui sont désignés comme ses « auteurs favoris » par le supérieur du séminaire Pie XI trois ans plus tard) [10].

Le père Calmel racontera plus tard, non sans amusement, l'enthousiasme avec lequel il dévora l'ouvrage de Maritain. Il en apprit par cœur de longs passages qu'il récitait, sans préavis, à son entourage :

> Ce fut par *Les degrés du Savoir* que j'abordai la pensée de Maritain. C'est une description métaphysique de la vie de l'esprit, avec ses différenciations, ses lois, sa règle primordiale d'objectivité. C'est un ouvrage mémorable de philosophie réflexive (...) Je fus tout de suite ébloui par l'étendue de la réflexion, le sens de l'être, le sens des hiérarchies dans l'ordre du connaître ; je fus captivé par les résonances spirituelles et poétiques. Certaines phrases s'étaient mises à chanter toutes seules dans mon intelligence et dans mon cœur.
>
> Mes voisins de réfectoire me taquinaient lorsque je faisais (approximativement) de telles citations, ou d'autres aussi splendides, au beau milieu d'une conversation de table. – Je savais que j'étais loin de tout comprendre dans ce *Distinguer pour unir*, mais je savais encore plus que je me mettais à l'école de saint Thomas et que mon esprit aurait ainsi le moyen de respirer et de se donner au Seigneur [11].

La Providence avait fait à cet apprenti philosophe la grâce de choix de lui donner un professeur qui était délibérément thomiste. Ce qui contribua

10 - Rapporté par l'ancien supérieur de Bon-Encontre.
11 - « Le "testament" de Maritain », *Itinéraires* n° 112, avril 1967, p. 134-135.

beaucoup à donner au jeune élève une pensée sûre et souple, une compréhension juste des grands principes de la réalité naturelle – celui, en particulier, du composé substantiel de la matière et de la forme – la vision de l'homme comme celle d'une unité entre le corps et l'âme, et le goût de la sagesse qui cherche la vérité sur un sommet. Ces premiers pas de Roger Calmel dans la pensée thomiste furent déterminants pour le restant de sa vie.

Qui plus est, c'est le réalisme même de saint Thomas d'Aquin qui donna au futur dominicain la solution au problème que soulève à tout étudiant consciencieux la poursuite assidue de la vérité. Si la vérité consiste en une construction subjective de l'esprit, si la science consiste à fabriquer de belles idées et à se complaire dans sa propre curiosité intellectuelle, alors, oui, l'étude approfondie de la philosophie constitue un véritable danger. Bien au contraire, Roger Calmel apprenait à l'école d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin que la réalité et l'essence des choses sont indépendantes de nous. Certes, ce n'était là que la confirmation du bon sens paysan qui l'habitait depuis son enfance, mais qui prenait désormais une lumière et une force irrésistibles. La véritable connaissance mendie aux choses leur lumière. Elle ne consiste pas à se regarder soi-même et à se complaire dans cette vision, mais bien plutôt à contempler la réalité extérieure à soi. Ainsi, plus on connaît, plus on s'oublie soi-même pour disparaître dans la lumière, plus le regard de l'intelligence se simplifie. En définitive, la philosophie thomiste est contemplative dès ses premiers balbutiements.

Le futur frère Marie-Thomas Calmel recevait en classe de philosophie les grandes directions intellectuelles qui feront de lui par la suite un véritable penseur.

Il est certain, cependant, que son ardeur au travail et son enthousiasme auraient pu être un véritable danger pour son équilibre physique et mental s'ils n'avaient été réglés et apaisés par une vie spirituelle proportionnée.

### *La vie spirituelle*

En même temps qu'il se lançait dans une intense vie d'étude, Roger Calmel connut à l'âge de quinze ans une transformation spirituelle importante. Sans cesser d'être joyeux et apprécié par ses compagnons pour « sa gentillesse, son entrain et son esprit vif », l'adolescent manifestait de plus en plus un sérieux et une maturité au-dessus de son âge. Avec le temps, il devenait plus secret, toujours un peu tendu, et observait scrupuleusement le règlement qu'il voyait comme le moyen providentiel pour atteindre la sainteté. « Par son travail, écrit un de ses anciens condisciples, sa piété, son obéissance, il fut toujours

un modèle, et parfois un reproche pour nos gamineries. » Manifestement, la grâce travaillait ce cœur généreux mais porté aux excès, pour l'éclairer et le pacifier. Cette âme ardente et obstinée commençait avec détermination son ascension vers Dieu.

À l'âge de seize ans, il reçut la soutane avec ses camarades du petit séminaire. À cette occasion, ses parents lui envoyèrent une lettre qui traduit bien leur esprit. L'orientation de plus en plus franche de leur fils vers le sacerdoce leur méritait sans aucun doute des grâces d'intelligence et de force :

> Mon cher fils,
>
> Nous partageons la joie que tu éprouves en pensant que bientôt tu vas prendre la soutane. Oui, comme toi je suis très heureux, ta maman aussi. Tout le monde te verra avec bonheur revêtu du saint habit [12].

On peut d'ailleurs se faire une idée de la qualité de la vie spirituelle du candidat à travers quelques-unes de ses lectures. En classe de seconde, il reçoit le livre de l'abbé Thellier de Poncheville, *La vie divinisée*, dédicacé par l'auteur « au séminariste R. Calmel » à la date de novembre 1930. Cet ouvrage traite de la vie mystique en ces termes :

> Pour les grands privilégiés de l'ordre surnaturel, l'intimité est si parfaite qu'ils sont déjà au seuil de la contemplation éternelle : le Ciel aura-t-il encore beaucoup à leur révéler ? Sans prétendre à cette perfection exceptionnelle, nos vies sont invitées à la même association intime avec notre Dieu. C'est son idéal, pourquoi n'est-ce pas le nôtre ?

Quelques mois plus tard, le séminariste griffonne ses premières impressions en marge du livre, en regard du passage que l'on vient de lire : « Capital ! Je ne le sais qu'à dix-sept ans ! »

Puis, à la remarque de l'auteur : « Sans prétendre à cette perfection exceptionnelle... », il s'indigne :

> Comment et pourquoi pas ? Mais dites donc comment : ce qu'a pu Augustin, Calmel, Calmel ne le pourrait pas ? Ce serait rude ! Avec un ami comme Jésus, je ne le pourrais pas ; tous deux, mon Jésus, nous ne le pourrions pas !

L'apostrophe traduit fort bien l'ardeur et l'audace spirituelles qui embrasent déjà le cœur du garçon, qui entend bien conduire jusqu'au bout cette ascension vers le bonheur de l'union à Dieu qu'il a entrevu.

---

12 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 8 mars 1930.

D'ailleurs, les nouvelles qui lui arrivent régulièrement de Gagnol ne peuvent que stimuler son zèle pour la prière. Son père lui écrit :

> Nous traversons une crise terrible de démoralisation due au manque d'éducation chrétienne. Pas assez de foi, pas assez de cran, surtout pas assez de confiance en Dieu qui secourt toujours ceux qui l'aiment dans toutes les grandes épreuves de la vie. Lui seul donne le courage de les supporter. Dans la famille tout va bien, on travaille, je ne cède pas, j'aime. Mais autour de nous que de désordres. Je ne te donne aucun détail sur les récents suicides du voisinage mais prions beaucoup. Car le mal est grand [13].

Certes, ce travail profond de la grâce dans l'âme du petit séminariste créait une distinction de plus en plus nette avec le commun de ses camarades, mais elle occupait trop de place dans son cœur pour le paralyser. Une anecdote de la vie à Bon-Encontre fait apparaître l'état d'esprit de Roger Calmel vers la fin de sa scolarité. Un de ses anciens camarades raconte :

> Ses condisciples – et moi-même – inventaient de temps à autre quelque bonne farce – pas méchante – pour détendre l'atmosphère très austère de la maison. Il souffrait de notre légèreté et parfois nous rappelait à l'ordre. En philo, le professeur n'ayant pu assurer son cours, nous en avions profité pour « chahuter » un peu. Et notre ami Roger, énervé de ne pouvoir travailler en paix, se lève pour crier : « Mais Dieu nous voit ! » Cette phrase dépeint le personnage !

En effet : se savoir en présence de Dieu, voir l'ordre et le règlement comme la voix de Dieu, défendre les droits de Dieu quoi que l'on puisse penser de lui, voilà ce qui définissait déjà le fils de Gagnol alors qu'il prenait son élan vers le sacerdoce.

Un autre témoignage a été conservé de la vie intérieure de Roger Calmel à cette époque charnière de la vie. Alors qu'il n'était qu'en classe de seconde, il composa une consécration à la sainte Vierge Marie qui dénote une maturité spirituelle étonnante pour un garçon de cet âge. Il y allie la tendresse enfantine à une grande sûreté doctrinale, l'esprit chevaleresque à une grande confiance en Dieu. Voici le texte de cette consécration :

> Ô Marie, Vierge très pure, ma bonne mère, je viens aujourd'hui m'agenouiller à vos pieds et passer avec vous un contrat d'amour. Je vous consacre mon cœur, mon corps, mon âme ; je vous confie ma vocation,

13 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 29 juin 1930.

mes intérêts du temps et ceux de l'éternité; je vous dirai mes joies et mes peines.

Vous me conduirez chaque matin à la table sainte, vous serez avec moi à l'heure de l'épreuve et je serai pour vous l'enfant le plus aimant.

Pour signer ces promesses et m'unir à vous par une chaîne ininterrompue de prières et d'amour je veux chaque jour, Ô ma mère, être fidèle coûte que coûte à la consécration : *O Domina mea...*

Chaque samedi je m'imposerai une petite mortification en votre honneur et, à chacune de vos fêtes je vous renouvellerai mon doux contrat.

En retour de ces promesses, Ô Vierge immaculée, donnez-moi votre cœur pour aimer Jésus et pour accomplir comme vous toutes ses volontés. Aidez-moi à acquérir les vertus qu'il désire de moi, à m'oublier toujours, à travailler uniquement pour Dieu et sans crainte du sacrifice. Sans cesse je compterai sur votre perpétuel secours pour être toujours ce que Jésus me veut. Je suis à lui, je suis à vous, ma bonne mère.

Donnez-moi chaque jour votre sainte et maternelle bénédiction jusqu'au dernier soir où votre Cœur immaculé me présentera dans le Ciel au cœur de Jésus pour vous aimer et bénir sans fin. À Dieu, ma bonne maman, ton petit page te salue[14].

À l'évidence, l'œuvre de Dieu s'accentue dans l'âme de cet enfant. À partir de sa classe de troisième, précisément à l'âge de quinze ans, le fils de Gagnol prend une orientation, il fait des choix, il donne à sa vie intellectuelle et à sa vie intérieure une direction qui détermineront sa vie tout entière. À la lettre, il vérifiait le fameux adage qui dit : La vie entière dépend de quelques « oui » et de quelques « non » que l'on prononce à l'âge de quinze ans.

14 - Roger Calmel, élève de seconde.

# 3

# L'Institut catholique de Toulouse

La ferveur spirituelle et intellectuelle de Roger Calmel au cours de ses dernières années au petit séminaire de Bon-Encontre le disposait tout naturellement à suivre l'appel au sacerdoce. Au fil des mois, son intuition initiale s'imposa comme une évidence, il serait prêtre. Ce ne fut donc une surprise pour personne lorsque le fils de Gagnol frappa à la porte du grand séminaire du diocèse d'Agen. Cela en fut une, en revanche, lorsque ses supérieurs, d'emblée, le destinèrent à l'Institut catholique de Toulouse. Cette année 1933 voyait précisément la naissance du séminaire Pie XI, sous les auspices de la fameuse université catholique. Pour favoriser la formation philosophique et théologique du clergé, on avait décidé de réunir les clercs les plus capables dans deux maisons : le séminaire Léon XIII accueillerait de jeunes prêtres, tandis que le séminaire Pie XI recevrait les candidats au sacerdoce sélectionnés par leurs supérieurs dans les diocèses de la région apostolique du Midi [15].

Roger Calmel commençait donc en octobre 1933 une vie nouvelle. Cependant, plutôt qu'un virage spectaculaire, cette entrée au séminaire représentait pour lui la confirmation et l'intensification d'une impulsion initiale. La vie du futur père Calmel ressemble en effet à la course d'une flèche qui, lancée un beau jour de printemps depuis la colline de Gagnol, connut une nouvelle accélération à chaque nouvelle étape de sa vie et continua sa trajectoire, fidèle à la direction du départ, jusqu'au jour de sa mort. Ou, si l'on préfère, il fut semblable à un arbre qui grandit d'une manière homogène tout

15 - À la rentrée de 1938, le séminaire Pie XI comptait 139 élèves.

au long de sa vie parce qu'il avait été planté dans une bonne terre, celle d'une vie de famille travailleuse et profondément chrétienne.

Du reste, le jeune séminariste allait avoir besoin d'un profond bon sens et d'un grand équilibre pour suivre ses études dans le milieu toulousain. À la différence de l'esprit bon enfant et scolaire du petit séminaire, en effet, le séminariste Calmel allait trouver dans la grande ville une ambiance tendue, agitée par les grands problèmes de l'heure. Les professeurs affichaient des tendances fort diverses, qui se reflétaient dans les séminaristes.

Dans le chanoine Louis Caperan (1884-1962), par exemple, Roger Calmel trouvait un défenseur zélé des droits de l'Église et de la Tradition. Bien informé sur la laïcité républicaine, il en montrait les origines dans les philosophes des lumières et dénonçait énergiquement la coupure qu'elle instaurait entre la nature et la grâce :

> Incontestablement, les idées qui animeront la foi laïque prennent leur premier élan dans l'*Encyclopédie* de Diderot, dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et son *Essai sur les mœurs*, dans le *Contrat social* de Rousseau et la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Le message nouveau proclame la tolérance universelle, dissocie la morale et le dogme, conçoit et propose une honnêteté naturelle indépendante du catholicisme traditionnel et distincte de la religion.

En revanche, l'Institut catholique de Toulouse était dirigé depuis 1932 par un jeune recteur très en vue, ancien élève du séminaire parisien de Saint-Sulpice, Bruno de Solages (1895-1984), qui allait lui insuffler un nouvel esprit. Philosophe et théologien proche du courant personnaliste, il exerça une grande influence, au-delà des limites de la ville, sur les démocrates chrétiens et les catholiques sociaux du Sud-Ouest. Au début des années trente, l'abbé de Solages écrivit un article qui fit sensation. Le modernisme a totalement disparu, affirmait-il, mais les problèmes qu'il avait posés demeuraient; il fallait donc désormais reprendre le travail inachevé. En d'autres termes, le magistère de l'Église, à travers saint Pie X, avait réussi à faire taire les novateurs, mais il ne leur aurait pas donné de réponse satisfaisante. L'article fit une forte impression sur le jeune père Yves Congar, dont il sera question plus tard. Sous le pontificat de Pie XII, suspecté à juste titre d'approuver les idées du père Teilhard de Chardin, Mgr Bruno de Solages sera convoqué à Rome. Mais, grâce à la protection de Mgr Montini, le futur Paul VI, il fut reçu en audience par le pape auprès duquel il sut se défendre. On le retrouvera plus tard aux côtés des pères de Lubac et Congar, et du protestant Oscar Cullmann, dans le groupe « Fidélité et Ouverture » du cardinal Daniélou.

Ces tendances qui devenaient de plus en plus évidentes au sein du corps professoral ne pouvaient manquer de se retrouver chez les séminaristes. Avec la fougue de leur âge, ces derniers cristallisaient les deux courants de pensée d'une façon radicale et polémique. Roger Calmel appréciait fort peu cette tension si peu propice à l'étude, et, à l'occasion, il s'en plaignait à son père. Ce dernier encourage alors son fils à prier, car l'entente fraternelle « sera encore une grâce que le bon Dieu vous donnera [16] ».

Le motif du litige était autrement sérieux que les jalousies ou la méchanceté des uns et des autres. Il s'agissait d'une orientation fondamentale de la vie chrétienne que le père Calmel résumera plus tard : « À l'université catholique où j'étudiais la philosophie, il était souvent question, parmi les élèves, de Charles Maurras et surtout d'Emmanuel Mounier [17]. »

De même qu'il avait vu le jour dans les terribles déchirements de la guerre de 1914, ses études ecclésiastiques allaient prendre leur essor sur un champ de bataille. Il convient de se faire une idée de la situation si l'on veut mesurer à sa juste valeur la réaction de l'abbé Roger Calmel et la pensée qu'il développera par la suite.

## *L'Action française*

Le Midi de la France, plus peut-être que toute autre région, avait été secoué par l'« affaire » de l'Action française. Qui n'avait présent à l'esprit tel prêtre ami dégradé pour avoir manifesté ses sympathies au journal monarchiste, ou tel chrétien notoire, un parent peut-être, auquel on avait refusé la sépulture ecclésiastique pour les mêmes raisons. Le sujet de la condamnation du 29 décembre 1926 et des peines qui l'avaient suivie restait, en 1933, une plaie vive dans beaucoup de cœurs. De quoi s'agissait-il au juste ?

Les déficiences doctrinales de Charles Maurras n'étaient un mystère pour personne et aucun des catholiques qui croyaient pouvoir collaborer à son journal ne se faisait illusion. Le père Calmel résumait ainsi le problème :

> Tels sont les points qui ont été très bien vus par Maurras : les bienfaits du catholicisme romain, la dévotion à la Vierge, le rôle de la communion des saints. Mais il a achoppé sur le mystère du mal [18]. Il a mis la foi de côté, bien qu'il ne conçoive le relèvement de la France que

---

16 - Lettre de Matthieu Calmel, Gagnol, le 19 avril 1934.
17 - Père R.-Th. Calmel, « Le cléricalisme inversé », *Itinéraires* n° 63, mai 1962.
18 - Charles Maurras disait avoir perdu la foi à l'âge de quinze ans, lorsqu'il devint subitement sourd.

> chrétiennement. Sans la foi, il n'y aurait pas de France. Il le pense, il le sait, il ne le dit pas. Ce n'est pas une pensée vitalement chrétienne [19].

L'objet de la condamnation de l'Action française était donc d'un autre ordre. Il avait une dimension politique et une dimension religieuse.

### *La diplomatie vaticane*

Dans ses relations avec la France, le Saint-Siège se trouvait dans une situation très délicate. Après les mesures anticléricales de la Troisième république et la loi de séparation de l'Église et de l'État, le clergé avait retrouvé un certain droit de cité grâce à l'héroïsme dont il avait fait preuve lors de la grande guerre. En 1918, l'Église était donc toujours hors la loi, tout en étant acclamée par les foules. Pour ne pas perdre les avantages qu'apportait à l'Église cette situation de fait, certains ecclésiastiques cherchaient à tout prix à entretenir avec les gouvernements, quels qu'ils soient, les meilleures relations diplomatiques possibles. Telle était la position, en 1925, du Secrétaire d'État, le cardinal Gasparri, et du pape Pie XI lui-même. À l'inverse, une bonne partie du clergé français, formé à l'école de la fermeté du saint pape Pie X, voulait tenir haut le drapeau de la vérité catholique et des droits de l'Église.

C'est ainsi que, en mars 1925, les cardinaux et archevêques français réunis en assemblée évoquèrent le problème des lois laïques et des « mesures à prendre pour les combattre ». Ils publièrent un texte, composé en grande partie par le père Janvier o.p. qui irrita au plus haut point le pape, le cardinal secrétaire d'État et le nonce, Mgr Cerretti. Celui-ci vit cette déclaration épiscopale comme « un blâme à la conduite du Saint-Siège de Léon XIII à Pie XI ».

À la suite d'un entretien avec le cardinal Gasparri (mai 1925), l'ambassadeur de France au Vatican, Doulcet, écrivait à Briand :

> D'une manière générale, il entre (très) volontiers dans vos vues pour la pacification des esprits et désire contribuer à l'œuvre de détente et de conciliation par une action appropriée sur l'épiscopat. Il a déjà, de lui-même, pris des dispositions pour empêcher les manifestations collectives de l'épiscopat à l'égard des pouvoirs publics et le Saint-Père exhorte au calme et à l'union les évêques qui se succèdent à Rome [20].

Pour sauver coûte que coûte les relations diplomatiques avec le gouvernement français, le Vatican entendait constituer un épiscopat et un clergé ouverts

---

19 - Propos recueillis à Cotignac le 31 janvier 1971.

20 - *In* Philippe Prévost, *L'Église et le ralliement, histoire d'une crise (1892-2000)*, CEC, 2001.

à une telle politique. Or pour cela, il fallait réduire la résistance de ceux qui s'en tenaient à la position de saint Pie X et critiquaient haut et clair les lois laïques.

Lors d'un entretien privé, le chargé d'Affaires de France auprès du Saint-Siège, Charles Arsène Henry, félicita le cardinal Gasparri de ce que c'était lui, désormais, qui s'occuperait de choisir les évêques. Henry en fit le rapport suivant à Briand :

> La réaction du cardinal fut plus forte encore que je ne l'espérais : se dressant tout droit, il me dit par trois fois « Vous avez mis le doigt sur la plaie ! » Puis parlant avec volubilité, il me dit qu'à l'avenir en effet les évêques français seraient choisis avec plus de circonspection et ne seraient plus comme ces dernières années, nommés « sur des renseignements venus d'on ne sait où » (...) « Nous allons voir, m'a dit encore le cardinal, ce que les évêques de France vont dire sur l'Action française. »

De fait, lorsque le nouveau nonce du pape, Mgr Maglione, arriva à Paris à la fin de 1926, il entreprit de renouveler l'épiscopat.

> Conseillé par le père assomptionniste Merklen, directeur de *La Croix*, le père dominicain Bernardot, le père jésuite Desbusquois et le sulpicien Verdier, le nonce suggère à Rome où il est écouté, le choix de personnes marquantes, dégagées des formations politiques conservatrices, assez accentuées au point de vue social, et décidées à mettre en œuvre les vues de Pie XI [21].

Ce fut la génération des évêques Liénart, Feltin, Suhard.

La condamnation de l'Action française fut donc l'occasion de « purifier » le clergé de France pour le rendre plus docile à la politique du Saint-Siège. Tous les évêques furent obligés de mêler leur voix à cette mesure. On procéda à des intimidations contre les récalcitrants, la plupart des prêtres suspects de sympathie pour l'œuvre de Maurras se virent écartés des postes importants.

### *Le retour des modernistes*

Quelles qu'aient été les intentions des autorités romaines, cette condamnation eut des effets importants dans le domaine religieux. Bien plus tard, le père Calmel résumera cette époque :

> L'équivoque de la condamnation de l'Action française, c'est que c'était une manière détournée d'atteindre saint Pie X et les ennemis du modernisme.

---

21 - Adrien Dansette, *Histoire religieuse de la France contemporaine sous la III<sup>e</sup> République*, p. 742.

> Répression inouïe pendant douze ans. L'épiscopat français a capitulé (Lettre du cardinal Andrieu en 1926 : odieuse, fausse, approuvée par Pie XI sans discernement). Toute la résistance au modernisme était ligotée et l'épiscopat fut nommé en conséquence – Puis vinrent les « accords Briand » (trois candidats proposés par diocèse) [22].

Le journal de L'Action française avait été en effet un point de ralliement de nombreuses personnalités profondément catholiques qui trouvaient là le moyen de se retrouver, de se soutenir et de s'entraider dans le combat contre les erreurs du temps. Parmi les sympathisants de l'Action française se trouvaient d'éminents ecclésiastiques et théologiens, comme le cardinal Billot, dom Besse, les pères dominicains Pègues, Vallée, Garrigou-Lagrange, Clérissac, qui étaient de vigoureux défenseurs du thomisme et de l'antimodernisme. Se joignaient à eux de grands intellectuels tels Henri Massis, Louis Bertrand, Henri Bordeaux, Henri Ghéon, Jacques Maritain. Cette génération voulait être « tout à la fois catholique, thomiste et maurassienne [23] », tout simplement. On voyait l'Action française comme le moyen de concilier « l'idée de nation avec l'idée catholique sur le terreau commun de l'anti-modernisme [24] ».

Cette élite religieuse et intellectuelle gênait considérablement les modernistes et leur rappelait trop l'humiliation qu'avait représentée pour eux leur condamnation par saint Pie X. C'est pourquoi les principaux agents de la campagne contre le journal de Charles Maurras furent les principales têtes du mouvement novateur.

Dès 1909, Maurice Blondel avait écrit un article dans la *Semaine sociale de Bordeaux*, « Catholicisme social et monophorisme. Controverses sur les méthodes et les doctrines », dans lequel il dénonçait « l'incompatibilité entre l'idéologie maurrassienne et le christianisme ». Il revint à la charge par trois écrits, d'octobre 1926 à l'été 1927. Le plus célèbre fut un numéro spécial des *Cahiers de la Nouvelle Journée* d'octobre 1926 intitulé : « Un grand débat catholique et français. Témoignages sur l'A.F. » Son intention était claire : « Tel qu'il est, écrit-il, il suffira sans doute à irriter le père Garrigou-Lagrange, Maritain et quelques autres, même de ceux qui, sans être ou pour ne plus être

---

22 - Propos recueillis à Cotignac, le 31 janvier 1971.

23 - Ph. Chenaux, *Entre Maurras et Maritain, une génération intellectuelle catholique (1920-1930)*, Cerf, Paris, 1999, p. 225. *In* Prévost, *op. cit.*, p. 314.

24 - *In* Philippe Prévost, *op. cit.*, p. 227.

d'A.F., vont à la théocratie et se réclament sinon de Pie X comme Maurras, du moins de Boniface VIII, interprété d'ailleurs à leur manière.[25] »

Quelle ne fut pas la surprise de Blondel lorsqu'il apprit le très bon accueil que ses écrits reçurent à Rome. Le pape Pie XI mentionna explicitement le Cahier de la Nouvelle Journée et, quelques jours plus tard, fit envoyer à chacun des collaborateurs du Cahier une lettre personnelle transmise à la fin d'octobre par la nonciature. Blondel eut la joie de recevoir cette lettre du nonce : « Le Saint-Père ayant pris connaissance de l'article intitulé "Les conclusions d'une expérience personnelle" que vous avez publié dans les *Cahiers de la Nouvelle Journée* (n° 10), me charge de vous exprimer Ses augustes remerciements pour cet exposé dont la lecture Lui a causé une vive satisfaction. » Lors d'une audience privée accordée à Eugène Duthoit, Pie XI lui dit son contentement et son désir « que les idées présentées fassent l'objet d'une "haute vulgarisation"[26] ».

Le pape alla jusqu'à prescrire aux évêques qui venaient à Rome la lecture de ce fameux *Cahier*. Blondel plaisantait à ce sujet : « Il paraît que je suis *persona grata* au Vatican », « nous voici "littérature canonique" ! »

Cette joie fut partagée par nombre de ses amis et leur donna des ailes. Car, pour Maurice Blondel et les siens, il s'agissait bien d'un combat doctrinal. Il fallait s'en prendre au thomisme et à l'antimodernisme. Un an après la condamnation, Blondel constatait que les thomistes « sentent que les affaires de l'A.F. et l'attitude de certains des leurs comme Billot, Pègues, Noël, Garrigou, etc., portent un coup à leur prétention d'être les représentants exclusifs et impeccables de la pure orthodoxie[27] ».

La condamnation de l'Action française fut donc bien le signal d'une contre-attaque des modernistes et des libéraux. Car si les personnalités les plus en vue furent mises à l'écart, tels le père Pègues, le cardinal Billot, l'abbé Le Floch, le père Janvier, il y eut des renvois plus discrets ou des « mutations » dans tous les séminaires de France. La plupart des défenseurs du thomisme qui formaient les séminaristes et les scolastiques furent discrètement

---

25 - *In* Jacques Prévotat, *Les catholiques et L'Action française, Histoire d'une condamnation, 1899-1939*, Fayard, 2001, p. 424.

26 - Lettre à Maurice Blondel de son gendre Charles Flory, à qui Duthoit avait fait un compte-rendu de l'audience. *In* Jacques Prévotat, *op. cit.*, p. 424.

27 - Lettre de Maurice Blondel, le 15 février 1928, *In* E. Fouilloux, *Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II, 1914-1962*, Desclée de Brouwer, 1998, p. 75 ; *In* Philippe Prévost, *op. cit.*, p. 319.

ou ouvertement mis de côté. La porte était ouverte aux novateurs. Maurice Blondel s'en réjouit explicitement :

> Votre heure vient, le déblaiement de l'A.F. qui déconcerte tant d'esprits nous ouvre un champ plus libre et plus sûr, plus fécond aussi, puisque les jeunes gens qui se trouvaient dans de fausses doctrines et dans un état d'esprit qu'on peut dire mauvais et stérilisant, vont avoir à chercher des explications et des directions telles que celles que vous pouvez leur fournir[28].

Force est de constater que la nouvelle génération allait se laisser séduire par le courant de nouveauté et de liberté qui se présentait à lui. En 1932, Jacques Maritain pouvait affirmer que les séminaristes français se jettent « sur les idées confuses » du philosophe d'Aix (Blondel)[29].

Le père Calmel écrira à la fin de sa vie :

> Entre les deux modernismes, il y eut la sauvage condamnation de *l'Action française;* dans cette affaire lamentable un pape très autoritaire n'arriva pas à comprendre que ses opérations répressives, étant menées comme il le faisait, n'auraient d'autre issue que désastreuse : d'abord l'écrasement des catholiques attachés au *Syllabus,* ensuite l'avènement d'un épiscopat non opposé aux erreurs modernes ; quant à la fameuse *Action catholique* elle n'y trouverait d'autre avantage que de se politiser et de s'infléchir dans la direction du socialisme[30].

Le séminaire Pie XI de l'Institut catholique de Toulouse ne faisait pas exception. D'autant plus que son recteur, l'abbé de Solages, manifestait ouvertement son attachement aux idées nouvelles. Dès 1930, alors qu'il était encore à Paris, il écrivit dans *La Vie intellectuelle,* à la demande du père Bernardot, un article où il défendait l'ouvrage de celui-ci *Pourquoi Rome a parlé* dirigé contre l'Action française[31].

---

28 - Lettre de Maurice Blondel à Archambault le 5 octobre 1927, *in* E. Fouilloux, *op. cit.*, p. 74-75, cité *in* Prévost, *op. cit.*, p. 319.

29 - *In* E. Fouilloux, *op. cit.* p. 76.

30 - *Itinéraires* n° 184, juin 1974, p. 146. Un an plus tard, le père Calmel précisera sa pensée en résumant ainsi la fin de cette condamnation : « écraser les catholiques attachés au *Syllabus*, mettre en selle les modernistes écartés par saint Pie X ; disqualifier les chrétiens qui enseignaient l'Évangile en tenant qu'il est inconciliable avec le monde, serait-ce le monde moderne ; laisser le champ libre à toute la collection des ecclésiastiques mondains, chimériques et arrivistes qui, au nom de "l'esprit missionnaire", multipliaient les salamalecs serviles aux suppôts de Satan » (recension de la « Réclamation au Saint-Père de Jean Madiran », *Itinéraires* n° 190, février 1975, p. 6).

31 - *In* E. Fouilloux, *op. cit.*, p. 75.

***Emmanuel Mounier (1905-1950)***

D'après le témoignage du père Calmel, ce n'est pas Maurice Blondel qui retenait l'attention de ses confrères du séminaire, mais plutôt le jeune Emmanuel Mounier qui commençait alors sa brève carrière d'écrivain.

Le jeune professeur de philosophie (au lycée du Parc, à Lyon) et sa revue Esprit (depuis 1932) crurent trouver dans le personnalisme la solution à « la crise de l'homme au XX^e siècle ». À l'heure où Roger Calmel fait ses études, Mounier a déjà publié des ouvrages qui manifestent une grande maturité intellectuelle[32]. On trouve un résumé de sa pensée dans *Qu'est-ce que le personnalisme,* de 1947. Son style alerte et souvent incisif était fait pour plaire à ces jeunes, insatisfaits de leur époque et assoiffés de nouveauté. Et il ouvrait avec audace une voie qui trouvera son plein succès dans le concile Vatican II.

Sa méthode, tout d'abord, est significative : c'est dans la pensée moderne qu'il veut puiser ses principes. Il reçoit de Descartes son *cogito* qu'il voit comme « un acte d'un sujet autant qu'intuition d'une intelligence, l'affirmation d'un être qui (...) se pose avec autorité dans l'existence » (p. 14-15). Par ailleurs, pense-t-il, les exagérations de Hegel ne doivent pas faire oublier « ce que le personnalisme doit à Leibniz et à Kant, et la dialectique de la personne à tout l'effort de la pensée idéaliste ». Plus précisément, c'est Maine de Biran qui est « le précurseur du personnalisme français », dans la mesure où il « cherche le moi dans l'effort moteur par lequel nous pesons sur le monde ». Mounier salue au passage Kierkegaard qui « affirme l'irréductible jaillissement de la liberté », et il remercie Marx « qui reprochait à Hegel de faire de l'esprit abstrait, et non de l'homme concret, le sujet de l'Histoire, de réduire à l'Idée la réalité vivante des hommes, (...) et qui provoque toute la pensée contemporaine à se dégager des mystifications idéalistes, à prendre pied sur la condition commune des hommes, et à lier la plus haute philosophie aux problèmes de la cité moderne » (p. 18).

En définitive, « la personne n'est pas un objet que l'on sépare et que l'on regarde, mais un centre de réorientation de l'univers objectif » (p. 19), elle est source d'explication, elle est créatrice.

Néanmoins, Mounier ne veut pas tomber dans l'erreur de l'existentialisme brut qui a tendance à isoler l'homme et à voir autrui comme un danger

32 - *La pensée de Charles Péguy,* 1931 ; *La révolution personnaliste et communautaire,* 1934 ; *De la propriété capitaliste à la propriété humaine,* 1934 ; *Manifeste au service du personnalisme,* 1936 ; *Anarchie et personnalisme,* 1937 ; *Personnalisme et christianisme,* 1939.

(« L'enfer, c'est l'autre » disait Sartre). C'est pourquoi il voit la communication et la vie avec d'autres comme un fait primitif de la personne et du personnalisme. La personne est avant tout relation à autrui, « communion » qui la « libère », qui est l'occasion d'« une fécondation mutuelle » (p. 39). La vie humaine se ramène alors à une « dialectique » entre « l'affirmation d'absolus personnels » et « l'édification d'une unité universelle du monde des personnes ».

En raison de son point de départ qu'il avait pris dans la pensée contemporaine, Mounier en vient à considérer la personne comme une relation, l'existence comme une action (p. 90) en mouvement continuel vers l'être (p. 75-76).

Ce principe conduit le philosophe personnaliste à définir « l'éminente dignité » de la personne (p. 79). C'est pourquoi « accepter la souffrance et la mort pour ne pas trahir la condition humaine (...) est l'acte suprême de la personne » (p. 76). Le martyr et le saint ne sont, en conséquence, que des témoins de l'humanité.

Pour christianiser la philosophie moderne, il suffira de dire que Dieu se tient au-delà de cette tendance : « Le personnalisme chrétien va jusqu'au bout : toutes les valeurs se groupent pour lui sous l'appel singulier d'une Personne suprême. » Dieu est « la valeur des valeurs », il est l'aboutissement du subjectivisme personnaliste.

Emmanuel Mounier réussit apparemment le tour de force de réconcilier la pensée contemporaine et un certain christianisme. Chez lui, tous les domaines du savoir et de la vie sont revus à la lumière de ces découvertes : la morale, l'art, l'Histoire, la politique. Sur ce dernier point, il est facile de constater l'accord presque littéral entre les propos du philosophe et les écrits des plus hautes autorités ecclésiastiques au temps du concile Vatican II : « Le monde s'internationalise en fait de plus en plus. Il n'est plus de nation indépendante au vieux sens du mot. (...) L'unité mondiale devra se faire tôt ou tard » mais à condition, entre autres, « que les nations renoncent à la souveraineté totale, non pas au profit d'un superimpérialisme, mais d'une communauté démocratique des peuples. » Et puisque désormais, « le christianisme n'est plus seul », il nous faut en prendre notre parti et travailler à une « chrétienté nouvelle », c'est-à-dire à « la communauté des chrétiens dans le Christ, mêlés aux autres hommes pour l'œuvre profane » (p. 120-122)[33].

---

33 - Comparer avec Jean XXIII, *Pacem in terris*, 1963, et Vatican II, constitution *Gaudium et spes*.

C'est à cette source que buvaient une bonne partie des séminaristes de l'Institut catholique de Toulouse, avec les encouragements de leurs professeurs. Ils trouvaient en Mounier les grandes notions qui seront développées trente ans plus tard au concile Vatican II : L'Église doit se mettre à l'école de la pensée moderne, y puiser le « culte de l'homme » et de la « dignité de la personne humaine » qui débouchent tout naturellement sur la liberté religieuse et la participation loyale de l'Église à l'établissement d'un gouvernement mondial.

On le voit clairement, Maurras et Mounier représentaient beaucoup plus que deux penseurs antagonistes. Deux mondes, deux conceptions de la vie, de l'homme et de la tradition s'affrontaient dans les joutes des jeunes clercs toulousains et même, dans certains cas, à l'intérieur des consciences.

### *La réponse du bon sens*

Quel parti Roger Calmel devait-il prendre ? Allait-il se jeter dans la mêlée pour discuter, juger, décider ? Il convient de comprendre la réaction du jeune séminariste, tant elle révèle son esprit et la vie intellectuelle qu'il entretiendra tout au long de sa vie.

Tout d'abord, fidèle à ses origines paysannes, l'abbé Calmel ne se payait pas de mots. Il connaissait trop la situation réelle du pays pour se lancer dans des débats idéologiques. L'incompétence et l'instabilité des gouvernements de gauche[34], les scandales qui se succédaient, et surtout les lois contre l'Église ne lui donnaient nulle envie de négocier avec les socialistes. Quelques mois avant son entrée au séminaire Pie XI, la lettre dans laquelle il mentionnait à son père le triste état de la France reçut cette réponse pleine de bon sens :

> Bien cher fils,
>
> Oui, les choses vont mal en France et ailleurs. Mais aussi, pourquoi a-t-on divisé la France en deux camps : la France des surmenés et la France des favorisés ? Il suffit que je me reporte en 1914 où l'on commençait à créer des injustices dans les allocations. Et ainsi jusqu'à nos jours. Partout c'est le mécontentement qui gronde. Aussi le peuple est aigri. Et je n'ai confiance en aucun parti, parce que tous ceux qui ont gouverné depuis la guerre n'ont fait que favoriser les uns au détriment des autres[35].

Bien informé sur l'état du pays et du monde, le séminariste transmettait à son père les nouvelles qui pouvaient l'intéresser. Au début de l'année 1934, il

---

34 - Après le ministère d'Herriot (mai-décembre 1932), cinq ministères se succédèrent de décembre 1932 à février 1934.

35 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 8 février 1933.

lui raconta la propagande communiste et le désordre que les Russes orchestraient en Chine pour gagner cet immense empire à la révolution. Or, cette révolution, Matthieu Calmel l'avait sous les yeux :

> À Sauveterre, je sais qu'il y en a qui vantent le régime de la Russie. Et dimanche, un monsieur me disait : oui, là-bas, c'est la bonne vie, les riches ne sont pas si bien. Il faudrait, me disait-il, que l'État s'occupe de tout. J'ai peu discuté avec lui. J'ai compris que nous étions tout à fait opposés.
>
> (...) Jeanne en est à l'histoire, au commencement de la Révolution. Qui sait si en ce moment aussi, il ne se prépare pas quelque chose de semblable. Espérons que la douceur bientôt fera place à la violence, et qu'une grande charité régnera parmi les hommes [36].

En vérité, les troubles sociaux qui sévissaient partout en France, et spécialement dans la capitale, étaient dus en grande partie au régime lui-même. Les problèmes du pays ne relevaient pas d'une question de personnes, comme voudrait le faire croire la division arbitraire entre « droite » et « gauche », mais bien de la Troisième république elle-même et de ses lois. Le problème est fondamentalement politique :

> Nous prions. Nous voudrions une France belle et unie. Et elle pourrait facilement l'être avec quelques réformes énergiques dans les lois qui mettraient plus de confiance entre les citoyens ou éviterait beaucoup le chômage. Car j'en connais qui n'occupent (n'embauchent) personne uniquement parce qu'ils ont trop de responsabilités coûteuses, accidents et assurances sociales. Quant à ce maudit argent qui soulève tant de désordre à Paris [37] ! S'il n'y avait pas eu dans le temps tant de banquiers pour courir les campagnes, pour exploiter la faiblesse, l'égoïsme, l'ignorance d'un grand nombre, moins de défiance, plus de charité aujourd'hui animerait le monde [38].

Du fond de sa campagne, M. Calmel s'informe sur la situation politique. Quand éclate l'affaire Stavisky (décembre 1933 – 9 janvier 1934), il reçoit une brochure qui met à nu la corruption et l'incurie des gouvernements successifs qui dirigent la France :

> Cette brochure, j'en lis quelquefois quelques pages le soir. Et je constate en effet que nous avions une équipe de gouvernants peu brillante

---

36 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 8 février 1934.

37 - Allusion aux émeutes du 6 février 1934 à Paris.

38 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 11 février 1934.

concernant l'honnêteté. Si chaque Français, quand viennent les élections, pouvait soupçonner ce qui se cache au fond de bien des candidats, on se garderait bien de voter pour les francs-maçons[39].

Les coulisses de la politique n'intéressent guère le séminariste à cette époque, mais les remous successifs lui donnent de belles « leçons de choses » sur la subversion qu'il aura à combattre à l'avenir. D'autant plus que, aux yeux de son père, ce sont surtout les hommes qui manquent à la France. Plutôt que de gémir sur le malheur des temps, l'heure serait plutôt à former une élite et des familles profondément catholiques. Car le tissu social de l'ancienne chrétienté est de plus en plus paganisé.

Depuis que tu es à Toulouse, lui écrit son père, nous avons trois nouveaux décès à Sauveterre. (...) Aucune naissance ne vient compenser ces vides. Beaucoup semblent paganisés par le travail et l'amour du gain[40].

En juillet 1938, l'abbé Calmel eut la grande joie de participer à une première messe solennelle d'un de ses confrères, récemment ordonné. La beauté de la journée fut cependant ternie, aux yeux du séminariste, par la tenue des assistants. La réponse de son père manifeste bien le fléchissement des fidèles catholiques, beaucoup trop prompts à suivre la mode du monde :

Oui, tu signales certains détails qui ne dénotent pas la même délicatesse du milieu de X. Par exemple, moi-même je me souviens avoir réprimandé doucement ton frère quand pour la première fois je lui ai vu porter des chemises si courtes avec manches très courtes, ce qui est aujourd'hui courant. Mais ici cependant les manches sont portées longues jusqu'aux coudes. Il n'y a certainement pas dans ces tenues la moindre pensée impure pour ceux qui sont purs. Mais c'est regrettable qu'ils suivent un courant de laisser-aller au contact de mauvaises compagnies, qui aussi porteraient des habits trop fragiles qui pourraient bien choquer et faire rougir. Ceux qui s'habillent de la sorte (agissent) sans assez réfléchir que leur âme de chrétien doit leur faire choisir ce qui élève le plus, aussi bien dans les habits que dans les lectures[41].

Le bon chrétien trouve dans son humilité le premier remède à cette situation. Commençons par nous-mêmes, devenons et formons des catholiques résolus et audacieux. Au sujet des événements de Chine déjà mentionnés, Matthieu Calmel répond à son fils :

---

39 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 25 février 1934.
40 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 9 décembre 1933.
41 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 5 août 1935.

> En France, s'il n'y a pas de désordres aussi graves qu'en Chine, c'est bien grâce à l'élite catholique, qu'un bon nombre encore tient bon pour la droiture, la justice, la vertu et je ne fréquente aucun café, aucun cinéma[42].

Que chacun fasse donc ce qu'il peut et doit faire pour la formation d'une telle élite. Que chacun aille jusqu'au bout du pouvoir que la Providence lui a donné : dans la cité pour les uns, dans le village, le métier ou tout simplement dans la famille pour les autres. C'est à nouveau le bon sens paysan qui transparaît dans la lettre suivante :

> Tu me parles que l'on vous fait des conférences sur le mariage chrétien, sur la famille chrétienne. Hélas, depuis ma jeune enfance jusqu'à nos jours en ai-je constaté des fautes pour détruire et ruiner la famille. Et pourtant si la France doit vivre forte et belle, il faut des familles qui soient de même. Et elles ne se façonneront fortes et belles qu'autant que la religion chrétienne les pénétrera et agrandira en elles ces nobles sentiments que vos cœurs bien purs de prêtres savent communiquer aux âmes généreuses et dociles[43].

C'est à cette politique que Roger avait été formé, celle du terrain, et à laquelle il restait fidèle. La vie réelle lui avait inculqué des principes réalistes qui le protégeaient par avance de toutes les utopies. Dès son enfance, il avait été thomiste avant même de le savoir.

### *Le séminariste*

Par ailleurs, Roger Calmel était tout autre chose qu'un chroniqueur de revue politicarde ou qu'un prétendant au pouvoir, il se savait et voulait être séminariste, voué à Dieu et à l'étude de la vérité. Car, pour comprendre le danger du personnalisme de Mounier il fallait une solide armature métaphysique ; pour juger objectivement Maurras et son œuvre, comme l'avait fait saint Pie X, il fallait avoir acquis une maturité intellectuelle au-dessus de la moyenne. Comment pouvait-on prétendre résoudre cette question délicate alors que l'on ne savait pas encore poser une question ? La Providence ne lui demandait pas de s'ériger en juge, mais de choisir un maître. C'est pourquoi, dans l'ambiance un peu électrique de Toulouse, le jeune séminariste ne se laissa pas détourner de son devoir, il eut la grâce de s'élever d'un coup d'ailes

---

42 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 8 février 1934.

43 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, Gagnol, le 25 février 1934.

au-dessus des querelles du jour. Après avoir mentionné les deux auteurs qui envenimaient l'esprit et les récréations de ses confrères, il ajoute avec candeur :

> Je ne lisais ni l'un ni l'autre. J'étais absorbé, enthousiasmé par la *Somme théologique* et les ouvrages de Maritain[44].

Beaucoup plus tard, il racontera :

> Au temps où je me plongeais dans *Les Degrés du Savoir* (et dans *La Philosophie bergsonienne*, rééditée vers la même époque), des condisciples me disaient : « Que pensez-vous donc tirer de ces vieilles histoires de scolastique ? Ce n'est point par là que Maritain est intéressant ; c'est par l'*Humanisme intégral.* » J'étais plus que sceptique sur leur appréciation et l'*Humanisme intégral* me laissait mal à l'aise. Certes j'étais enthousiasmé par quelques-uns des thèmes les plus importants : rebâtir une chrétienté, reconnaître le temporel comme fin intermédiaire, se sanctifier dans le profane. Cependant, (...) était-il bien sûr que cette fameuse nouvelle chrétienté dût avoir la physionomie qu'il décrivait ? Il était beaucoup question par exemple *des citoyens divisés de croyance* et de leur cohabitation pacifique[45].

La réaction du jeune séminariste face à de telles querelles est très significative non seulement de son tempérament, mais de la grâce qui l'habitait. Comme son frère travaillait avec acharnement et parfois même avec excès dans les champs de Gagnol[46], l'abbé Roger se livrait de toutes ses forces au travail de l'esprit. Bien que l'étude lui semblât parfois un peu monotone[47], il s'y livrait avec calme et persévérance[48]. C'est la vérité qui le captivait, et non l'erreur. Il avait suffisamment de jugement et de sens chrétien pour percevoir le danger des nouveautés, même de celles distillées par un maître aussi prestigieux que Jacques Maritain, mais il ne s'y arrêtait pas. Ce n'était ni le temps ni le lieu pour le faire[49]. L'heure était à la découverte de la sagesse.

Ce travail assidu allait conduire l'abbé Calmel à une lumière qui devait lui servir de phare tout au long de sa vie. Il est précisément, entre 19 et 22 ans, à

---

44 - Père R.-Th. Calmel, « Le cléricalisme inversé », *Itinéraires* n° 63, mai 1962.

45 - « Le "testament" de Maritain », *Itinéraires* n° 112, avril 1967, p. 127.

46 - « Ton frère est toujours excessivement vaillant. Plus le travail est pénible, plus il est heureux » (lettre de M. Calmel, le 9 décembre 1933).

47 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, le 8 février 1934.

48 - « Je suis sincèrement heureux de ton calme au travail. C'est ce qu'il faut. J'ai l'expérience : calme, patience, persévérance, ténacité, confiance absolue en Dieu. » (Lettre de Matthieu Calmel à son fils, le 14 février 1934)

49 - Ce n'est qu'à l'âge de soixante ans que le père Calmel donnera un jugement définitif sur l'œuvre et la pensée de Jacques Maritain. Voir *Itinéraires* n° 181, mars 1974, p. 190-193.

l'âge où la personnalité intellectuelle achève de se former, où l'esprit acquiert des goûts et fait des choix qui demeurent à jamais. Comme il le dit lui-même, c'est saint Thomas d'Aquin qui conquit son intelligence, saint Thomas dans le texte et à travers les explications qu'en donnait Maritain [50]. C'est le thomisme qui donnerait la réponse aux problèmes du temps et de tous les temps. C'est à cette sagesse qu'il fallait revenir si l'on voulait faire quelque bien aux hommes.

Comment Roger Calmel aborde-t-il alors saint Thomas d'Aquin ? Il voit la pensée du docteur commun ni comme un système, ni comme un moment de l'Histoire, mais comme une école de pensée et de vie. Il l'écoute avec la docilité d'un fils pour, avec lui, regarder les choses comme elles sont. Parmi les lectures du séminariste, nous retiendrons deux textes que le père Calmel citera en 1958 dans un ouvrage où il analyse les principes de l'enseignement chrétien [51]. Pour former droitement et chrétiennement les esprits, et leur donner la vigueur intellectuelle dont ils ont besoin pour affronter le monde moderne, il faut les conduire à saint Thomas. Mais précisément, cette approche doit éviter deux écueils, dont Jacques Maritain sut protéger ses lecteurs.

Contre ceux qui accèdent à saint Thomas d'Aquin comme on ouvre une encyclopédie, qui prétendent le connaître jusqu'au plus petit *ad tertium*, ou qui lui demandent la solution toute faite aux questions du temps, Maritain répond avec justesse :

> Incomparablement cohérent, lié en toutes ses parties, le thomisme n'est cependant pas ce qu'on appelle un « système ». (...) Le mot système évoque l'idée d'une liaison mécanique ou tout au moins d'un assemblage comme spatial de parties, et par suite d'un choix d'éléments, sinon arbitraire au moins personnel, comme toute construction d'art. (...) Au contraire, il est essentiel au thomisme d'exiger que tout ce qui est de la construction et de la machinerie soit rigoureusement subordonné à ce qui est de l'activité immanente et du mouvement vital de l'intellection : ce n'est pas un système, un *artefactum*, c'est un organisme spirituel. (...) C'est qu'à vrai dire le thomisme est une œuvre « commune ». On n'est pas thomiste parce que dans le magasin des systèmes on fait choix de lui comme d'un système parmi les autres, comme vous choisissez une paire de souliers dans un magasin de chaussures, (...). À ce compte-là, il serait plus stimulant de fabriquer soi-même un système à sa mesure. On est thomiste parce qu'on a renoncé à trouver dans un

50 - Après avoir enseigné à l'Institut catholique de Paris de 1914 à 1933, Jacques Maritain se trouvait alors au Pontifical Institute of Mediaeval Studies de Toronto, au Canada (1933-1941).
51 - Père R.-Th. Calmel, *École chrétienne renouvelée*, 1958, rééd. Téqui, 1990.

système fabriqué par un individu la vérité philosophique, cet individu s'appelât-il *ego*, et parce qu'on veut chercher le vrai – soi-même certes et par sa propre raison – en se faisant enseigner par toute la pensée humaine, afin de ne rien négliger de ce qui est[52].

Par ailleurs, si la tentation des érudits est d'attendre de saint Thomas un système tout fait qui les dispense de la docilité et de la conversion, d'autres le considèrent uniquement comme le maillon d'une chaîne, comme le témoin d'une époque, comme une étape importante certes, mais transitoire de la pensée humaine. Jacques Maritain critique sévèrement cette manière de voir :

> Il y a une manière d'étudier saint Thomas qui consiste à lire d'abord Kant, Bergson et Blondel[53], puis Aristote, puis les Pères, puis Avicenne et Averroès, puis au besoin Pierre Lombard ou Alexandre de Halès, puis enfin les écrits de saint Thomas dans l'ordre chronologique (des fragments de tout cela, bien entendu, car la vie est courte), afin d'éclairer saint Thomas à la lumière de la philosophie moderne, et de discerner tout ce qu'il a reçu de ses prédécesseurs, tout ce qu'il a ajouté, au cours de son processus évolutif individuel. Cette méthode prise comme règle de discipline intellectuelle, est vaine et stérile. Parce qu'elle revient à traiter saint Thomas comme un objet qu'on juge, – et à faire comme si on avait déjà la science, alors qu'il s'agit d'acquérir la science.
>
> À condition qu'elles soient faites avec la lumière nécessaire, et qu'on n'attende pas trop d'elles, de telles recherches et comparaisons seront bonnes, et nécessaires, – en particulier l'étude approfondie des philosophes modernes, – mais à qui sera parvenu déjà à l'âge adulte du savoir. Pour les *incipientes*, elles sont causes d'enflure, non de science.
>
> L'autre méthode consiste à se placer réellement à l'égard de saint Thomas dans la situation du vivant qui reçoit, en face du vivant qui donne, de celui qui est formé et illuminé, en face de celui qui forme et illumine ; afin que saint Thomas nous apprenne à penser et à voir, afin de progresser sous sa conduite dans la conquête de l'être intelligible. Cette méthode est bonne et féconde, elle met l'âme dans la vérité de son état, pour la conduire à la vérité des choses[54].

---

52 - J. Maritain, *Les degrés du savoir*, Desclée de Brouwer, 1932, préface. Cité par le père Calmel *in École chrétienne renouvelée*, ch. 17, Première leçon de philosophie, p. 117-118.

53 - Comment ne pas penser aux séminaristes qui se croyaient capables de se mettre à l'école d'Emmanuel Mounier, et à travers lui de la philosophie moderne, avant même d'avoir connu, vis-à-vis de saint Thomas, la docilité du disciple et de l'enfant ?

54 - J. Maritain, *Le docteur angélique*, Hartmann, Paris, 1929, p. 229-233, *in École chrétienne*, (voir annexe 3, page 603) : Sur la bonne manière d'étudier saint Thomas, p. 198-199.

Prévenu contre ces deux travers des commençants, et aidé de la pénétration intellectuelle dont il avait déjà fait preuve au petit séminaire, l'abbé Calmel pénétra petit à petit dans l'esprit de saint Thomas. Que retint-il de ses premières années de philosophie ?

Deux aspects du thomisme semblent avoir marqué particulièrement le séminariste. La notion, tout d'abord, de philosophie chrétienne. Si saint Thomas d'Aquin fut un éminent philosophe, et il le montra suffisamment dans ses commentaires d'Aristote, il voyait sa philosophie comme une servante de la théologie [55]. Il la pratiquait largement et la défendait hardiment, mais il la considérait dans un climat de foi, intégrée dans une synthèse de pensée et de vie. Le thomisme authentique distingue soigneusement les objets et les méthodes des sciences, mais il les unifie dans une vision de sagesse. Ses développements philosophiques sont authentiquement philosophiques, tirant leurs conclusions de la réalité naturelle, mais il reconnaît humblement ce que la philosophie, œuvre de la raison naturelle, doit aux certitudes surnaturelles de la Révélation, et il procède avec d'autant plus de précaution qu'il sait par la foi les conséquences désastreuses que peut avoir la plus petite erreur sur les principes ou sur la méthode. On retrouve effectivement dans toutes les œuvres du père Calmel ce soin, parfois un peu tendu, de faire œuvre de philosophe explicitement et actuellement chrétien. Dans les quelques classes de philosophie qu'il donnera ici ou là, il s'appliquera systématiquement à remonter aux grandes vérités révélées, pour bien montrer comment les principes de l'ordre naturel trouvent leur place dans la synthèse chrétienne. De même, si ses écrits n'enseignent jamais la philosophie *ex professo*, ils sont émaillés de considérations philosophiques, ils sont animés d'une forte pensée thomiste.

D'autre part, le principe qui semble avoir le plus séduit l'étudiant en philosophie fut le « composé hylémorphique ». Aidé en cela par ses origines paysannes et par son sens artistique, l'abbé Calmel comprit avec profondeur l'unité, en toute réalité corporelle, de la matière et de la forme. Les choses ne sont pas l'agglomérat de particules unies accidentellement, elles forment un tout. Elles ne résultent pas de la juxtaposition fortuite de deux éléments, elles sont l'union d'un principe indéterminé, la matière première, et d'un principe déterminant, la forme substantielle. Elles ont une unité inimitable, une nature et une activité qui leur est propre, et une finalité. Avec Aristote et saint Thomas, le jeune séminariste voyait les réalités matérielles dans leur unité intrinsèque, dans leur harmonie, dans leur vie, dans leur beauté. À la différence

55 - Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 1, a. 8, ad 2.

de Platon qui imaginait la forme substantielle des corps ou l'âme des vivants comme une Idée séparée et plus ou moins prisonnière de la matière, le jeune thomiste apprenait à saisir les principes de la réalité naturelle comme inséparables. Il devint un passionné de l'être substantiel et de l'équilibre des choses. Cela se verra en particulier dans sa conception de la psychologie, de l'enseignement, de l'art, de la liturgie et de l'autorité.

Il y avait autre chose, cependant. Si les joutes du séminaire et les sympathies inquiétantes de beaucoup de ses confrères et même de ses professeurs pour les idées nouvelles stimulaient l'abbé Calmel au travail, elles lui ouvraient les yeux sur le devoir de la prière et de la sainteté sacerdotale. Si l'élève de Bon-Encontre s'était étonné déjà de la légèreté enfantine de ses camarades, le séminariste de Toulouse eut beaucoup à souffrir du laisser-aller de ceux qui se destinaient à la prêtrise. Avec le recul des années, le père Calmel pouvait livrer au public la déception qu'il avait ressentie lors de ses études toulousaines. Ses impressions sont utiles pour comprendre la pente que prenait alors le clergé français et la bienveillance croissante de ce dernier pour les erreurs du modernisme :

> À l'origine de l'impureté du regard sur le monde, à l'origine de l'impiété filiale, il convient peut-être de signaler l'affadissement de l'esprit sacerdotal. Il me paraît que c'est jusque-là qu'il faut descendre si l'on cherche à percevoir les raisons dernières pour lesquelles tant de prêtres réguliers et séculiers se sont pliés plus ou moins facilement à la trahison de la messe, de la doctrine, de l'Écriture. Quel était en effet vers 1930-1935, lors des années tournantes de la condamnation de l'Action française et du lancement de l'Action catholique, quel était, sauf exception, l'esprit qui régnait alors dans les séminaires de France que j'ai pu connaître ? N'était-il pas admis comme chose allant de soi que la perfection, je veux dire la perfection surnaturelle, la parfaite charité, est bonne peut-être pour les religieux ; mais si l'on n'est pas un prêtre dans un Ordre il est entendu qu'il n'y a pas à tendre à la sainteté ; comme il est entendu que la messe doit être exécutée d'une manière sans doute rubricalement correcte mais qu'enfin elle *n'est pas l'acte de la plus haute contemplation* selon la grande parole de saint Vincent Ferrier[56] et qu'elle ne commande pas la sanctification du prêtre. L'esprit dominant était celui de la médiocrité spirituelle, du refus délibéré de la perfection, de la connivence avec les erreurs modernes en vue d'une réussite

56 - « *Missa est altius opus contemplationis quod possit esse* » (saint Vincent Ferrier, *Serm. Sab. Post Dom. Oculi*).

> apostolique infaillible. Le choix décisif, choix non désapprouvé par les évêques, était indivisiblement celui de la correction cléricale et de l'arrivisme ecclésiastique en prenant le chemin inouï de ce qu'on appellerait bientôt l'ouverture au monde. Voilà le signe sous lequel se sont formées des générations de futurs prêtres, du moins en France, dans les années 30-35. Auparavant je n'ai pas le moyen direct d'en juger. (...) L'esprit de ces jeunes prêtres extérieurement corrects était déjà fermé au mystère de la messe et à ses rites sacrés; leur regard sur le monde était déjà celui de féroces arrivistes illusionnés et complices; leur cœur était d'une immense impiété à l'égard d'un saint Pie X, du concile de Trente et de tant de saints et de saintes, de vierges et de docteurs qui, à les entendre, empêchaient depuis quatre siècles (au moins) la sainte Église d'avancer et de prendre les tournants historiques[57].

Témoin de cette décadence qui gagnait peu à peu un bon nombre de ses confrères, l'abbé Calmel comprit qu'il devait prendre de la hauteur. Loin de s'arroger le devoir de juger et de condamner, il s'adonnait à la prière et à l'étude. Par le silence et la docilité, il marchait vers les sommets de la sagesse et de la science. Celui qui serait plus tard un champion de la foi, un défenseur intrépide de la vérité et de la sainteté de l'Église sut se taire quand il le fallait et se mettre à l'école de grands maîtres. Il put par la suite pourfendre l'erreur parce qu'il avait aimé la vérité et qu'il avait consenti aux sacrifices nécessaires[58] pour la découvrir en profondeur. Surtout, il avait frappé à la bonne porte, celle de saint Thomas d'Aquin qui allait le conduire bientôt à son père saint Dominique.

---

57 - « Réclamation au Saint-Père », *Itinéraires* n° 190, février 1975, p. 10.

58 - Est-ce l'excès de travail qui joua des tours à sa mauvaise constitution ? Mais les nouvelles de sa santé qu'il envoie à sa famille ne sont pas bonnes. Dans une lettre écrite le 5 août 1938, son père regrette sa maladie et lui prêche le repos.

# 4

# Le novice dominicain

Appliqué à l'étude avec l'ardeur qui le caractérisait, le jeune abbé Roger Calmel entrait peu à peu dans la joie de la vérité. Du reste, son cœur et son âme étaient tellement comblés par les merveilles que lui livraient la Tradition et saint Thomas d'Aquin, qu'il n'était guère porté à regarder ailleurs. Sa vocation sacerdotale s'affermissait paisiblement au fil des mois, selon ce qui lui semblait être les plans de la Providence : il serait prêtre, tout simplement, un prêtre animé d'un grand zèle pour la doctrine, tout consacré au saint sacrifice de la messe et au bien de ses paroissiens, un prêtre diocésain attaché à une terre et à une cure.

Cependant, à la fin de sa troisième année, le séminariste fut saisi par une grâce vive et insistante. À n'en pas douter, il devait quitter le séminaire Pie XI et demander à être admis dans l'ordre de saint Dominique. Ce fut alors ce qu'il appellera son « entrée brusquée dans l'Ordre à la fin de l'été, en 36[59] ». « J'avais toujours voulu être prêtre, témoignera-t-il plus tard, mais je ne regardais pas du tout du côté de saint Dominique » quand, « brusquement, à 22 ans », lui vint cette vocation de frère prêcheur[60].

## *Fils de saint Dominique*

Quels furent les motifs d'un virage aussi brusque ? Il faut noter tout d'abord que ce choix, pour un ecclésiastique, d'entrer dans l'ordre dominicain n'avait rien de singulier. Le cas s'était présenté très fréquemment dans les débuts

59 - Père R.-Th. Calmel, lettre du mois de mai 1971.
60 - Lettre du 4 août 1961.

de l'Ordre. Et plus récemment, les grands restaurateurs des dominicains en France avaient été prêtres séculiers : le père Jandel, le père Lacordaire, le père Cormier, et tant d'autres.

Par ailleurs, pour soudain qu'il fût, ce choix de l'abbé Calmel n'avait rien d'une rupture. C'est dans sa préparation au sacerdoce qu'il trouva sa vocation dominicaine. Ébloui par la sainteté sacerdotale, par le devoir d'union à Dieu inhérent à la vie du prêtre, il sentit le besoin de plus de renoncement. Pour être un saint prêtre, se dit-il, je dois quitter davantage et le monde et moi-même, je dois ressembler davantage à Jésus prêtre et donc, aussi, à Jésus victime, je dois me consacrer plus largement et plus simplement à la contemplation de la vérité. C'est ainsi qu'il fut invité par la grâce à frapper à la porte d'un ordre religieux essentiellement sacerdotal[61].

En outre, le jeune séminariste reçut la grâce particulière de saisir la grande richesse des grands ordres religieux. Lors de ces trois années d'études au séminaire Pie XI, il avait été souvent en contact avec les dominicains de Toulouse. Il avait entendu leurs cours et leurs prédications, il avait fréquenté la *Revue Thomiste,* il avait pu participer aux festivités de l'anniversaire de la canonisation de saint Dominique (1234-1934) qui furent célébrées, en Languedoc, avec une particulière solennité. En étudiant saint Thomas d'Aquin, en fréquentant les grands frères prêcheurs de son temps, il avait pu se faire une haute idée de leur Ordre. Et selon son habitude, il ne se contenta pas d'une connaissance ou d'une admiration superficielles. Il arrive si souvent que des postulants à un ordre religieux observent celui-ci comme ces oiseaux qui visitent un grand arbre, sautent d'une branche à l'autre, picorent quelques baies, puis s'envolent vers d'autres lieux faute d'avoir compris la richesse qu'ils abandonnent. L'abbé Calmel, au contraire, saisit non seulement la sève généreuse qui coulait dans l'arbre de saint Dominique, mais il sut aussi deviner la vigueur surnaturelle et l'épanouissement que gagnerait son sacerdoce s'il était reçu dans un tel Ordre. Un an avant sa mort, il exprimera fort bien son état d'esprit, lorsqu'il plaignait les ecclésiastiques qui

> n'ont pas idée de ce que c'est, pour un prêtre, d'être livré au grand souffle d'un Ordre du fait d'y être entré à fond. (...) Nous ne saurons jamais assez, nous ne saurons qu'au Ciel de quelle faveur Dieu nous a comblés

---

61 - Sur le devoir de sainteté du prêtre, et d'une sainteté contemplative, voir les développements du père Calmel *in Les Mystères du Royaume de la Grâce,* (1972-1975), DMM, édition de 1990, p. 274-277.

> en nous appelant à la suite d'un saint fondateur. Il y a un charisme des grands ordres et des flots de grâces qui accompagnent ce charisme[62].

Or le charisme qui séduit l'abbé Roger Calmel fut celui de saint Dominique. Dans cette âme de lumière, il trouva le père qu'il cherchait pour son âme et pour son sacerdoce. Le père Vayssière, qui allait bientôt recevoir le fils de Gagnol à la vêture, avait écrit, le 21 avril 1935, une lettre circulaire adressée aux pères et frères dominicains de la province de Toulouse qui eut un grand retentissement[63]. Il y développait les grandes lignes de la dévotion des fils de saint Dominique à leur père, la vie qu'ils doivent puiser dans le cœur de leur saint fondateur. Car, écrivait le provincial :

> De même que Dieu a donné à son Christ une grâce plénière, capitale, qui, de son cœur s'épanche sur tout le corps mystique, de même à saint Dominique, comme aux divers patriarches de la vie religieuse, il a donné cette plénitude de la grâce dont doit vivre leur descendance. (...) La gloire des fondateurs d'Ordre, (...) c'est de revivre eux-mêmes dans l'âme de leurs enfants.

Le père Vayssière prenait l'exemple du père Cormier, de qui il avait reçu l'habit de l'Ordre, et qui fut béatifié par la suite. C'est chez lui que le père Vayssière avait puisé une telle dévotion si filiale à saint Dominique :

> Au cœur de ce père vénéré, saint Dominique vivait dans une intensité de pensée et d'amour vraiment admirable : le regarder, l'étudier, l'imiter, le revivre, c'était son incessant besoin. « Ô Dominique, disait-il souvent, venez et vivez en nous. » (...) Il disait : « Tout instaurer en saint Dominique » : *Instaurare omnia in Dominico*, c'est-à-dire tout encadrer de son souvenir, tout animer de son esprit, tout vivifier de sa grâce, tout consommer dans sa charité. Idéal magnifique qui ne peut que séduire nos âmes, vouées à une même vocation.

Tel est le Père qui séduit le cœur de l'abbé Calmel. En saint Dominique, il trouvait une source qui déverserait dans son âme sacerdotale une vie surabondante. En lui, il pourrait réaliser le grand idéal qui était apparu au cours de ses études et de ses prières, celui d'une profonde union à Dieu qui déborde en miséricorde pour les âmes.

> Saint Dominique, continue le père Vayssière, habite sur les plus hauts sommets, les sommets de Dieu ; là se dresse sa tente intérieure et

---

62 - Lettre du 14 avril 1974.

63 - Père Marie-Étienne Vayssière, « La dévotion à saint Dominique », tiré à part de *La Vie dominicaine*, 1935.

> apostolique. Dans sa vie, Dieu n'est pas un simple souvenir, une halte rapide, un incident passager, c'est un séjour habituel, un permanent contact, une communion incessante à tout ce qu'il est, un écoulement sans fin de tout son être en lui; sa vie est un regard toujours avide, un désir jamais assouvi, un élan qui toujours soulève. (...) Ce n'est pas tout. De même que la vie de Dieu n'est pas entièrement dans le mystère de ses communications intimes, mais qu'elle s'épanche encore au-dehors dans l'irrésistible élan d'une infinie bonté, de même que la vie de Dominique ne s'épuise pas dans la divine plénitude qui est son partage: elle fait rejaillir à l'extérieur sa surabondance, et de là sa vie apostolique, son zèle dévorant, les conquêtes de son apostolat. (...) À l'exemple du Dieu de son cœur, qui se donne pleinement sans jamais sortir de lui-même, Dominique se livre, lui aussi, aux âmes sans jamais descendre des hauteurs où il habite, sans jamais sortir de la société du Dieu qui le possède.

C'est ce dominicain-là que l'abbé Roger Calmel voulait devenir, et qu'il devint en vérité, comme la suite le montrera. Toute sa vie se résumera désormais en ceci : être et demeurer, en toutes circonstances et tous les jours davantage, le fils de saint Dominique.

Attiré par un tel idéal, l'abbé Calmel demanda son admission dans l'ordre dominicain. Cependant, cette entrée soudaine dans l'ordre de saint Dominique ne fit pas la joie de tous. M^me^ Calmel connaissait bien son fils et sa fragile constitution. Et, en bonne mère, elle s'inquiéta pour l'avenir de son petit Roger. Par ailleurs, la bonne paysanne s'était habituée à la vocation sacerdotale de son fils. Elle se réjouissait même de le savoir prêtre du diocèse d'Agen, non loin du pays et de la maison paternelle. Celui qu'elle chérissait tant ne lui serait-il pas enlevé ? Pourrait-elle bénéficier encore de ses visites toujours si consolantes ? Ce n'est qu'au bout d'un an, lorsqu'elle put visiter son fils au couvent de Saint-Maximin, que la bonne maman put retrouver la joie, qui ne cessait pas d'être méritoire. Le père Calmel écrira beaucoup plus tard:

> Le 12 septembre 1937 (je m'en souviens comme si c'était hier) ma mère qui avait eu tant de chagrin de mon entrée dans l'Ordre était venue me voir – au dixième mois de mon noviciat – et elle m'avait dit : « Puisque tu es si heureux, je le suis aussi [64]. »

---

64 - Lettre du 12 septembre 1974, de Saint-Yan.

## *Le père Vayssière*

En frappant à la porte de l'étroite rue Espinasse, en octobre 1936, l'abbé Calmel n'entrait pas seulement dans un couvent. Il demandait à entrer dans l'ordre de saint Dominique, et plus précisément dans la province dominicaine de Toulouse. Car un dominicain est dit « fils » non pas d'un couvent déterminé, mais de telle ou telle province. Il est adopté par elle comme un enfant, il y reçoit un esprit de famille que l'Histoire et les hommes ont formé. Or la province de Toulouse était alors profondément marquée par la personnalité du père Marie-Étienne Vayssière, qui en assumait la charge de provincial depuis 1932. Il faut comprendre la grâce particulière de celui que beaucoup considéraient de son vivant comme « un saint dominicain[65] », pour se faire une petite idée de la formation spirituelle qu'allait recevoir le jeune aspirant qui, jusqu'à sa mort, garda une profonde admiration pour son premier maître.

Né le 29 octobre 1864, le futur père Vayssière entra dans l'ordre dominicain en 1887, où il fut saisi par la grâce de « cette âme de cristal[66] » que fut saint Dominique. Il reçut l'habit dominicain des mains du bienheureux père Cormier, le 3 août de la même année. Dès son noviciat, il se lia d'une profonde amitié avec le père Pègues, à tel point que leurs condisciples pouvaient dire : « On ne les sépare plus, on les appelle "les deux théologiens". »

Terrassé par une grosse fatigue cérébrale juste après avoir été ordonné sous-diacre, le frère Marie-Étienne Vayssière put cependant être ordonné prêtre le 19 septembre 1891. Étant alors incapable d'assumer le rude ministère de la prédication dominicaine, il fut assigné à la Sainte-Baume, la fameuse grotte qui abrita sainte Marie-Madeleine, où il resta du 30 avril 1900 à 1932.

L'anéantissement de ses facultés intellectuelles marqua profondément sa spiritualité. Dans les rudes épreuves qu'il traversa dans les années 1920-1923, il écrivait :

> L'anéantissement (la kénose) a été la grâce dominante de ma vie. Je voudrais pouvoir le faire comprendre aux autres, savoir l'exprimer. C'est une pauvreté qui m'a amené à la Sainte-Baume, grâce primordiale. C'est elle qui m'a suivi toute ma vie… Perte de mémoire, anéantissement physique, impossibilité de prêcher, etc. Dieu supplée en quelque sorte, minute par minute. C'est lui qui fait tout. L'anéantissement est une grande grâce. La nuit obscure aussi. Il est indispensable de passer

65 - Père Rzewuski (lire Gévouski), *À travers l'invisible cristal*, Plon, 1976, p. 416.
66 - Frère Philippe Devoucoux du Buysson, o.p., *Cahiers de la Sainte-Baume* n° 7, « Un maître spirituel pour tous, le père Marie Étienne Vayssière », p. 27.

> par là, à l'exemple de notre Sauveur. Il s'est anéanti lui-même[67]. Il nous faut être si vides, si purs, si dépouillés de tout, et de soi-même surtout, pour aller à lui, et lui être l'instrument souple et fécond qu'il veut trouver en nous... Ce dépouillement si nécessaire et si total, lui seul peut le réaliser, et il le réalise quand on se laisse faire, quand on se livre sans réserve à son bon plaisir, avec foi, confiance et amour.

À l'issue d'une longue nuit vécue avec un esprit de foi héroïque, le père Vayssière fut gratifié d'une grâce mariale insigne. C'est la sainte Mère de Dieu qui le sortit de son trou, pour ainsi dire. À la fin de sa retraite annuelle au mois de février 1923, après cinq années de nuit intérieure et de combat spirituel, le grand dominicain connut enfin une sorte de « résurrection » :

> En 1923, tout semblait abandonné. Cette année-là, je faisais ma retraite avec les livres du père Matteo. Le dernier jour, comme je m'agenouillais pour faire ma consécration au Sacré-Cœur, une force irrésistible sembla me pousser à la faire à Marie... Ce fut le 11 février 1923, le commencement d'une voie nouvelle où Marie, de plus en plus, mit son empreinte sur moi[68].

Cet homme de foi avait compris par expérience la dimension franchement contemplative de la vie dominicaine, et il s'appliquait à la transmettre à d'autres. Le père Rzewuski, qui passa plusieurs semaines auprès du père Vayssière en 1931, témoigne :

> Sur place, j'ai pu observer comment il vivait lui-même sa doctrine. Sa confiance en la puissance d'une prière contemplative pour le corps mystique était très convaincante. Je lui ai souvent entendu dire que, dans ce domaine, on agit beaucoup plus par ce qu'on est que par ce qu'on dit ou fait. Il avait le sens profond de la vie contemplative et de sa nécessité pour l'apostolat. Ce qui m'attachait personnellement à lui, c'était aussi sa bonté, son regard limpide et cette manière de savoir écouter[69].

Par ailleurs, dès le début de son sacerdoce, le père Vayssière fut animé d'une profonde dévotion pour le saint sacrifice de la messe. Lorsqu'il célébrait, « il était tout transporté en Dieu. Son visage diaphane s'illuminait ; ses yeux, tantôt fermés, tantôt levés vers le ciel, exprimaient la tension totale de tout son être. Il versait parfois d'abondantes larmes. Tout cela sans ostentation[70]. »

---

67 - In M.-D. Poinsenet, *Sur la route sans bagage – Biographie du père Marie-Étienne Vayssière*, S.O.S, p. 271.
68 - M.-D. Poinsenet, *op.cit.*, p. 189.
69 - Père Rzewuski, *op. cit.*, p. 415.
70 - *Ibid.*

Cette vie profondément contemplative et apostolique allait rayonner sur les frères dominicains de la province de Toulouse. Dès que le noviciat et le couvent d'étude furent restaurés à Saint-Maximin, le 28 janvier 1920, le père Vayssière en devint le confesseur extraordinaire. Non contents de ces visites trimestrielles, les frères étudiants aimaient à monter à la Sainte-Baume pour s'entretenir avec le saint religieux qui avait gagné leur respect et leur admiration. À tel point que, en 1928, l'« ermite » de la Sainte-Baume fut élu prieur du couvent de Saint-Maximin. Le choix était des plus judicieux en raison des troubles dont il sera bientôt question. Mais le père Vayssière refusa. En revanche, il dut accepter son élection comme prieur provincial, le 14 septembre 1932, à l'âge de 68 ans. Il restera à son poste jusqu'à sa mort, le 14 septembre 1940.

C'est à ce titre que l'éminent dominicain reçut l'abbé Roger Calmel dans l'Ordre, en octobre 1936, et qu'il lui transmit l'esprit qui l'animait : une confiance théologale en la puissance de Dieu qui agit dans la faiblesse de l'homme, une dévotion filiale et simple à Notre-Dame du Rosaire[71], le culte de la messe, une théologie et une vie authentiquement contemplatives, un amour filial et docile à saint Dominique. Tels seront les grands axes de la pensée et de la vie du père Calmel.

### *La vêture*

C'est un jeune ecclésiastique de petite taille (1 mètre 63), aux cheveux châtain foncé, qui se présenta au couvent dominicain de la rue Espinasse, à Toulouse, en octobre 1936.

Après le temps de postulat de règle, le jeune postulant fut accepté à la vêture qui fut fixée au 7 décembre. Le matin de ce grand jour, le père Bruckberger demanda au jeune candidat de l'accompagner à la basilique Saint-Sernin pour lui servir la messe : il voulait la célébrer à la chapelle du déambulatoire où était vénéré le chef de saint Thomas d'Aquin dans une belle châsse dorée.

---

71 - « Le père Vayssière était aussi un grand dévot du rosaire. Un jour qu'il était allé à Marseille en autocar, il me dit en revenant avoir récité durant ce voyage douze rosaires ! » (Père Rzewuski, *op. cit.*, p. 418). À ceux qui lui exprimaient leur difficulté dans la récitation du chapelet il répondait : « Allez ! ce n'est pas là l'important ni l'essentiel ; ce qui l'est, c'est le regard sur Dieu. » (Père Rzewuski, *op. cit.*, p. 419). Le matin même de sa mort, le père Vayssière écrivit ces quelques mots : « *Ave Maria*. Ma gloire à moi sera le reflet qui jaillira du front de ma mère. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. »

> Je me vois encore marchant vite sur la place du Capitole et le long de la rue du Taur, silencieux, à côté du grand *Bruck* qui avançait à grands pas. C'était le jour de ma prise d'habit, et on m'appela frère Marie-Thomas. *Bruck*, qui le savait, m'avait choisi exprès comme servant de messe à l'autel de saint Thomas.

On devine la joie de l'ancien séminariste à la nouvelle qu'il porterait désormais le nom du prince de la théologie qu'il vénérait tant et qui lui avait fait tant de bien jusqu'à cette heure. Cela signifiait tout un programme de vie et de prédication auquel il ne faillira jamais. Quelques années plus tard, le père Calmel, qui aimait unir son nom de baptême à celui de religion, résumait ses impressions à travers une poésie tout à la fois plaisante et priante :

> Je m'appelle Roger Thomas.
> Rodrigue est un nom de prouesse,
> Thomas c'est silence et sagesse.
> Que va-t-il advenir de moi ?
> Avec des saints si différents ?
> Je viens à vous, Vierge Marie.
> Vous me garderez puissamment.
> Vous ferez que mon cœur, ma vie
> Dans la doctrine et les combats
> Soit digne des saints que je prie,
> De saint Roger et saint Thomas[72].

La joie de cette cérémonie restait tout de même modérée. Car, malgré ses nombreux échecs et la valse régulière de ses gouvernements, la Troisième république restait fidèle à son anticléricalisme. La situation des religieux était des plus précaires. Beaucoup étaient encore en exil[73], et ceux qui étaient tolérés devaient subir les vexations des lois. Leur situation est fort bien décrite dans un tract publié par la DRAC (la ligue des Droits des Religieux Anciens Combattants) entre les deux guerres, que le père Calmel gardait précieusement :

> Les religieux sont hors la loi dix fois :
> – Hors la loi une fois, parce que seuls en France, ils ne peuvent librement s'associer. Si trois bonnes sœurs veulent se réunir pour soigner les malades ou prier le bon Dieu, il faut, chaque fois, faire voter une loi spéciale à la Chambre et au Sénat (loi du 1er juillet 1901, art. 13).

---

72 - Le 2 janvier 1960.
73 - La communauté du couvent du Saulchoir ne reviendra de Belgique qu'en 1939.

– Hors la loi deux fois, parce que seuls en France, après avoir été autorisés par une loi, il suffit, sans procès, sans délit et sans recours possible, d'un simple décret en Conseil des ministres pour les supprimer (art. 13).
– Hors la loi trois fois, parce que seuls en France, ils peuvent être poursuivis et condamnés sans que la loi ait défini en quoi consistait le fait qui leur est reproché : le délit de congrégation ; leur sort est laissé à l'arbitraire des juges.
– Hors la loi quatre fois, parce que seuls en France, une fois « autorisés », ils seraient tenus sous peine de prison et d'amende, à montrer « à toute réquisition » leurs livres, les comptes détaillés de leurs recettes et dépenses et l'état nominatif de tous les membres (art. 15) ; régime de suspects.
– Hors la loi cinq fois, parce que seuls en France, ils ne peuvent figurer sur le testament d'un frère, d'une sœur, d'un oncle, sans que ce testament soit présumé nul comme fait au profit de la congrégation (art. 17).
– Hors la loi six fois, parce que seuls en France, ils n'ont pas le droit de posséder ou d'acquérir le moindre immeuble, même pour élever des orphelins ou soigner des vieillards, sans être présumés personne interposée, ce qui rend l'acte d'acquisition annulable à toute époque, même trois, quatre, cinq ans après l'achat (art. 17).
– Hors la loi sept fois, parce que seuls en France, une fois chassés de chez eux, ils ne peuvent même pas chercher asile chez des amis sans les exposer à l'amende et à la prison, pour reconstitution d'établissement congréganiste (art. 13, 14, 16).
– Hors la loi huit fois, parce que seuls en France, autorisés ou non, on leur interdit l'enseignement de tout ordre et de toute nature. Fussent-ils agrégés, docteurs ou membres de l'Institut, ils ne peuvent enseigner, pas même à lire et à écrire, pas même à raboter une planche ou tracer un sillon (loi du 7 juillet 1904 ; loi du 25 juillet 1919 sur l'enseignement technique).
– Hors la loi neuf fois, parce que seuls en France, la présence d'un seul dans une maison d'enseignement ou de bienfaisance suffit à autoriser la fermeture (art. 14).
– Hors la loi dix fois parce que, seuls en France, après avoir été utilisés à l'étranger et aux colonies, ils se voient traités dans leur propre patrie, comme des indésirables et des parias.

Une loi frappant de tant d'exceptions d'honnêtes citoyens,
– qui consacrent leur vie au soulagement des malheureux, au soin des malades, à l'éducation des enfants,

- qui portent à l'étranger le bon renom de la France,
- qui n'ont pas marchandé leur sang pour la défense du pays,

est une loi injuste et mal faite...

Décidément, le père Calmel fut poursuivi par la guerre, politique ou religieuse, tout au long de sa vie. C'est dans un climat de persécution latente, ou pour le moins de suspicion, qu'il porterait désormais les livrées de saint Dominique, comme le drapeau d'un soldat du Christ et de l'Église.

### *Saint-Maximin*

Dès sa vêture, le jeune frère Marie-Thomas fut envoyé au couvent d'études de Saint-Maximin, dans le Var, pour y commencer son noviciat. Il y restera jusqu'en 1941.

Lorsqu'on arrive en voiture par la route d'Aix-en-Provence, on est saisi par le monument majestueux construit sur une légère colline et regroupant les maisons du village, resserrées autour de lui comme les poussins sous les ailes de la poule. La rue principale de Saint-Maximin conduit le voyageur au pied de la façade ouest de la basilique, qui lui livre une étrange impression. Jamais la construction de l'édifice, en effet, ne put être achevée, et la nef se termine par un mur aux pierres dépareillées. La basilique Sainte Marie-Madeleine donne ainsi au visiteur son premier message : la beauté de la terre ne peut être que partielle, la vie la plus réussie ne sera que caduque ; regarde vers le Ciel, passant, pour trouver la perfection.

Aussitôt entré dans l'édifice, le postulant est invité à écouter son langage de pierre. Avant d'ouvrir les livres ou même de s'entretenir avec ses maîtres, il reçoit sa première leçon de vie dominicaine des antiques monuments qui vont l'abriter durant de longues années.

Lorsqu'il arriva pour la première fois sur les lieux, le père Lacordaire exprima ainsi son admiration : « Saint-Maximin, miracle de pierre et de lumière ! » En effet, une fois qu'il a franchi le portail d'entrée, le visiteur est saisi par la hauteur de la voûte gothique, par l'élégance des colonnes, par la lumière que laissent entrer avec abondance les larges vitraux de la nef. C'est une vision de paix qui invite doucement à la prière. Le novice comprenait d'emblée ce qui l'attendait : il était venu pour apprendre à prier [74].

---

74 - Le père N. suivit de près le frère Calmel puisqu'il entra dans l'Ordre en 1943. À la question de savoir s'il régnait dans la communauté de Saint-Maximin un esprit de prière, il répond sans hésiter : « Oh, oui ! Les bâtiments y portaient. »

Du reste, cette majestueuse église n'est pas une cathédrale mais une basilique, c'est-à-dire un lieu de pèlerinage. Elle est un écrin de pierre qui protège et honore les reliques d'une grande sainte, la pécheresse convertie, la contemplative de Béthanie, le témoin de la résurrection du Christ, sainte Marie-Madeleine.

Un texte daté du Vᵉ ou VIᵉ siècle raconte que sainte Marie-Madeleine, après de longues années de dure pénitence et de silencieuse contemplation, mourut « le onzième jour avant les calendes d'août » (22 juillet), au lieu même où se trouve la crypte de l'actuelle basilique :

L'évêque Maximin, prenant le très saint corps de Marie-Madeleine, l'embauma de divers aromates et le plaça dans un honorable mausolée et éleva sur ses bienheureux membres une basilique d'une belle architecture[75].

Les fouilles archéologiques de 1994-1996 ont mis à nu les fondations et ont donc confirmé l'existence d'un baptistère et d'une basilique que l'on doit dater entre le IVᵉ et le VIᵉ siècle.

On perdit malheureusement les traces des restes de la sainte de Béthanie à partir du VIIIᵉ siècle, au temps des invasions musulmanes. En 1267, les moines de Vézelay crurent avoir trouvé ces reliques. Mais le très petit nombre des ossements qu'ils découvrirent laissait à penser que la totalité du corps de la sainte se trouvait ailleurs. Le fils de Charles Iᵉʳ, le futur Charles II, alors prince de Salerne, neveu de saint Louis, fit entreprendre des recherches pour retrouver en Provence le tombeau de l'apôtre de la résurrection du Christ. Il découvrit effectivement les restes de sainte Marie-Madeleine, le 9 décembre 1276. On les trouva dans un tombeau d'albâtre du IVᵉ siècle, avec un écriteau portant ces paroles :

> L'an 710 de la nativité de Notre-Seigneur, le sixième jour de décembre, dans la nuit et secrètement sous le règne du très pieux Eudes, roi des Francs[76], au temps des ravages de la perfide nation des Sarrasins, ce corps de la très chère et vénérable sainte Marie-Madeleine a été, par crainte de la dite perfide nation, transféré de son tombeau d'albâtre dans ce tombeau de marbre, après avoir enlevé le corps de Sidoine, parce qu'il y était mieux caché.

---

75 - Ces renseignements historiques sont tirés principalement du texte du père Ephrem Lauzière o.p., *La basilique de la Madeleine à Saint-Maximin en Provence*, édité en 2003 par la Fraternité sainte Marie-Madeleine. Le père Lauzière (1907-2000) fut professeur au couvent de Saint-Maximin pendant de longues années jusqu'au départ des dominicains en 1957.

76 - Il s'agit d'Eudes, duc d'Aquitaine, ayant légitimement droit à la titulature de « roi des Francs ».

L'élévation du corps de la sainte eut lieu le 5 mai 1280, en présence des archevêques, évêques et abbés provençaux, et du comte lui-même. On déposa les ossements dans une chasse d'argent enrichie de divers ornements d'or, réalisée par un des meilleurs orfèvres de Charles II. Dès lors, les pèlerins ne cessèrent d'affluer. Le petit prieuré de Saint-Maximin était alors tenu par deux ou trois bénédictins de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. Celle-ci était en sommeil et ne pouvait assurer ni le culte des reliques ni l'accueil des nombreux pèlerinages et pèlerins. C'est pourquoi le comte demanda au pape de confier la garde de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume aux frères prêcheurs, auxquels le liait une vieille et fervente amitié. Le pape écrivit quatre bulles dans ce sens les 7 et 8 avril 1295. Là-dessus, Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, accorda toutes sortes d'exemptions à ceux qui viendraient s'installer autour de la basilique pour survenir aux besoins des pèlerins. Ce fut l'origine de la ville de Saint-Maximin. Dès le 19 novembre 1295 le roi soutint la construction des bâtiments et finança avec largesse leur réalisation.

Les dominicains acceptèrent et entreprirent aussitôt la construction d'une église et d'un couvent d'une ampleur considérable. Avant la fin de l'année 1295, vingt frères furent assignés à Saint-Maximin et quatre à la Sainte-Baume. Au chapitre général de Venise, en 1297, les capitulaires proclamèrent unanimement Marie-Madeleine comme seconde patronne de l'Ordre.

La première tranche de travaux ne dura que trois ans et demi, de telle sorte que le chœur de l'église put être bénit dès 1300. Dès la fin de 1316, la communauté put se transporter dans les murs du couvent. Ils n'en sortirent que par les violences sacrilèges de la révolution de 1789. Les religieux ne revinrent qu'en 1859 avec le père Lacordaire, soit après un exil de 70 ans.

C'est donc là, aux pieds des reliques insignes de sainte Marie-Madeleine, à l'école et dans la grâce de « l'apôtre des Apôtres », que de nombreuses générations de dominicains allaient être formées à la vie apostolique. Dès leur entrée, l'immense basilique de pierre et de verre leur donnait l'image de leur Ordre, de son œuvre de lumière et de pacification dans l'Église et dans le monde. De même que ce monument majestueux plongeait ses fondations dans la crypte silencieuse de sainte Marie-Madeleine, le ministère de la prédication prendra ses racines, sa vitalité et sa force, dans la vie contemplative. Comme le lieu où mourut la sainte forme le centre de la basilique et du couvent, le cœur à cœur avec Dieu, la « meilleure part » (Lc 10), le *Rabouni* (« Mon bon Maître », Jn 20) de la grande convertie serait la source cachée et vitale de la vie dominicaine.

Néanmoins, le jeune frère était mis en garde, par le monument lui-même, contre toute sorte de mysticisme qui se jetterait dans le surnaturel à l'état pur pour fuir les réalités humaines et les combats de cette terre. Cette splendide basilique, en effet, ce cloître et les bâtiments conventuels ne sortirent pas de terre par l'opération du Saint-Esprit. Il fallut beaucoup de travail, beaucoup d'intelligence et de ténacité, la collaboration de nombreux corps de métiers unis par une autorité compétente ; il fallut la protection des autorités politiques et les larges aumônes des riches. En un mot, la basilique Sainte-Madeleine de Saint-Maximin fut une œuvre de chrétienté. C'est à la sagesse, surtout, et à la piété du comte de Provence et roi de Sicile, Charles II, que l'Église et l'ordre dominicain sont redevables de cette merveille provençale. Neveu de saint Louis, père du futur saint Louis de Brignoles, grand ami des frères prêcheurs, défenseur du pape Boniface VIII, Charles II représentait fort bien la France catholique du XIII^e^ siècle. C'est lui qui découvrit la crypte et les reliques de sainte Marie-Madeleine, c'est lui qui obtint du pape l'arrivée sur place d'une communauté dominicaine et qui fit mener avec succès les premiers travaux de construction de ce qu'on appelle à juste titre le couvent royal de Saint-Maximin.

En visitant le couvent, le jeune novice voyait à l'évidence que la vie religieuse et la prière contemplative, le ministère de la prédication et la conversion des âmes avaient besoin du soutien de tout un peuple, du plus simple des apprentis maçons jusqu'au pouvoir politique. Il comprenait comment l'union – qui n'est pas une confusion – du pape et du roi, de l'Église et de l'État, de la raison et de la foi, produisaient des merveilles et faisait avancer sur terre le royaume de Dieu.

Ce sera bientôt une des idées maîtresses de la prédication du père Calmel.

### *Le noviciat*

Après cette première leçon de vie dominicaine que lui donnaient les pierres de Saint-Maximin, le jeune religieux fut introduit d'emblée dans le noviciat. Selon les témoins de l'époque, il régnait alors au couvent une atmosphère faite d'enthousiasme et de simplicité où la charité fraternelle et une constante émulation intellectuelle et spirituelle compensaient largement le poids des austérités[77]. Le frère Marie-Thomas Calmel fut particulièrement marqué par la personnalité du maître des novices, le père Dausse, dont il parlera

77 - D'après le père Rzewusky, *op. cit.*, p. 464.

plus tard avec une réelle vénération[78]. Revenu des missions du Brésil en septembre 1931, le père Dausse fut successivement père maître des étudiants puis maître des novices. Le père Rzewuski eut la joie d'être sous sa direction lors de la dernière année de sa préparation au sacerdoce. Il le décrit comme « un homme de Dieu, un bon théologien, sachant faire une synthèse entre la théologie, la spiritualité et le sacerdoce, (...) à la fois si bon et si compréhensif et totalement oublieux de lui-même » et surtout, « quelqu'un de profondément contemplatif ». Il mourut le 5 février 1955, d'une mort « douce et silencieuse, comme il le fut lui-même durant toute sa vie. Ce fut vraiment la mort d'un saint[79]. »

Sous cette direction tout à la fois humaine et profondément surnaturelle, l'ancien séminariste du diocèse d'Agen allait être introduit dans les secrets de la vie dominicaine. Car il ne s'agit pas seulement, dans un noviciat, de recevoir une formation spirituelle générale, mais bien d'acquérir la « façon caractéristique et permanente de voir, de vouloir et de sentir[80] » qui définit l'esprit de l'ordre religieux auquel on appartient.

À cette fin, le novice bénéficiera des cours et des entretiens privés avec le père maître qui sera son véritable père spirituel. Ce dernier lui enseignera les lois de la prière contemplative[81], lui donnera le goût de la solitude et de l'étude[82], l'éduquera à la vie commune simple et joyeuse, et lui fera tout voir à la lumière de la fin propre et spéciale de l'Ordre, *contemplata, in oratione videlicet ac studio, aliis tradere*[83].

L'insistance des constitutions sur l'amour de Dieu et du prochain et sur la vie commune est significative. Car, si la loi de la charité est bien la règle d'or de toute vie chrétienne, elle est surtout le grand secret de la vie apostolique. Ce double commandement de la charité, qui n'en fait qu'un, explique et assure l'unité de la vie contemplative et de la vie active dans le ministère de la prédication. L'amour de Dieu pousse le frère prêcheur à s'unir à Dieu dans

78 - Le père Calmel dédia « pieusement et fidèlement au vénérable père Armand-Nicolas Dausse, d'heureuse mémoire », son ouvrage *Sur nos routes d'exil, les Béatitudes* (1960).

79 - Père Rzewusky, *op. cit.*, p. 420.

80 - Père Costa Rossetti, « *De spiritu societatis Jesu* », *in* Collin, *Culte des vœux*, p. 92.

81 - Le religieux dominicain aura à « prêcher et enseigner de l'abondance et de la plénitude de sa contemplation, à l'exemple de saint Dominique qui ne parlait qu'à Dieu ou que de Dieu » (*Constitutions dominicaines*, 1933 et 1954, n° 3, § 2).

82 - « Le père Maître doit les rendre de plus en plus appliqués à la solitude et au travail assidu » (*ibid.*, n° 131).

83 - « Transmettre aux autres ce que l'on a contemplé dans la prière et dans l'étude » (*ibid.*, 1933 et 1954, n° 134, § 2).

la prière et dans l'étude de la vérité ; la miséricorde pour les âmes le jette dans la prédication. L'amour pour Dieu chez le fils de saint Dominique doit être assez intense pour jaillir en amour du prochain. Il doit être aussi large que le monde des âmes à sauver.

Pour atteindre cet équilibre supérieur qui marie l'union à Dieu au ministère de la prédication, l'amour de Dieu à la miséricorde de la vérité, pour comprendre la grande audace de saint Dominique, le candidat est initié très tôt au texte de la règle et des constitutions. Car « tout ensemble de lois humaines reflète le visage de son auteur[84] ». Or cette étude de la législation dominicaine jouera un grand rôle dans la vie religieuse du père Calmel. La suite montrera comment l'intelligence très dominicaine des lois de l'Ordre et de la vie religieuse, qu'il acquit dès le noviciat, le guidera quand il aura à collaborer à la réforme des constitutions des dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus.

Quatre points le frappèrent particulièrement. Tout d'abord, les constitutions soulignent avec force la note délibérément contemplative de la vie des frères prêcheurs. Puis elles brillent par leur sagesse juridique qui sait marquer la moindre des observances du cachet de la fin spécifique de l'ordre de saint Dominique, qui est « le salut des âmes par le ministère de la prédication ». Ensuite, toujours au nom de la fin de l'Ordre, et suivant l'exemple de saint Dominique, les constitutions laissent une grande place à la dispense. Cette dernière n'est plus considérée comme une tolérance ou comme une gêne, elle est inscrite au rang des observances monastiques. Enfin et surtout, saint Dominique a particulièrement influencé la législation religieuse de toute l'Église en affirmant explicitement que la règle n'obligeait pas sous peine de péché.

Ce dernier aspect de la législation dominicaine, rendue obligatoire, plus tard, pour l'Église universelle, mérite que l'on s'y arrête pour comprendre l'esprit du père Calmel et son sens très aigu de la liberté des âmes. Le bon Dieu lui-même expliqua à sainte Catherine de Sienne († 1378) l'origine et le motif d'une telle précision :

> C'est ainsi que Dominique ton père a disposé sa barque. Il l'a gréée de ces trois cordages que sont l'obéissance, la continence et la vraie pauvreté. La discipline y est toute royale : il n'a pas voulu que sa règle obligeât sous peine de péché mortel. C'est moi, la vraie lumière qui l'ai éclairé en ce point. Ma Providence a eu égard par là à la faiblesse des moins parfaits : car bien que tous ceux qui observent la constitution

84 - Pie XII, Discours à l'occasion du huitième centenaire du décret de Gratien, le 22 avril 1952.

> soient parfaits, il s'en rencontre néanmoins toujours, en cette vie, qui sont moins parfaits que les autres. De la sorte, parfaits et non parfaits sont à l'aise à bord de cette barque. Dominique s'accorde ainsi avec ma vérité, en voulant non la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Aussi sa religion est-elle toute large, toute joyeuse, toute parfumée : elle est elle-même un jardin de délices[85].

Les intentions de la Providence sont ici très claires. Telles furent également celles de saint Dominique, qui voulut donner à son Ordre cette note de joie, de liberté intérieure et de paix des consciences. Chacun doit s'y sentir « à l'aise », avancer à sa vitesse, et tout y est fait pour « qu'il vive ». Cette nouveauté n'est certes pas un appel au relâchement et au laxisme. La législation dominicaine prévoit en effet de sévères pénitences pour ceux qui s'en éloigneraient volontairement. Mais précisément cette sévérité a pour but la liberté et la paix de l'âme. Les constitutions et les observances sont là pour établir le religieux face à Dieu et l'y maintenir. Rien ne doit entraver le mouvement intime de son cœur vers Dieu.

Cette largesse, unie à la force parfois farouche du prédicateur, avait particulièrement frappé un des auteurs préférés du père Calmel. Ernest Psichari (†22 août 1914), tertiaire dominicain, qui était sur le point de composer son *Voyage du Centurion*, exprimait son désir de s'imprégner « de cette force souveraine, de cette large adhésion à Dieu, de cette santé morale et spirituelle qui caractérisent à mon sens notre Ordre bien-aimé, et qui, d'ailleurs, conviennent si bien à une âme de soldat[86] ».

Il écrivait au prieur du couvent dominicain de Rijckholt, en Hollande, qui venait de le recevoir dans le tiers-ordre de saint Dominique :

> Mon cher Père, ce qu'on voit chez vous est si beau qu'on en demeure blessé pour la vie. Quelle grâce victorieuse et sereine ! Quelles belles âmes de pureté et de candeur ! Quelle foi véritable, toute nourrie de lumière éternelle ! Ce que j'admire le plus peut-être, c'est, vous savez, par la grâce de saint Dominique, éviter cet écueil ordinaire qu'est le repliement sur soi-même, l'abus de l'observation intérieure et ainsi en quelque manière, la connaissance de soi-même, enfin l'attachement aux choses humaines quelles qu'elles soient. Il me semble que là-bas, on vit dans cette clarté immatérielle où il n'y a plus que le Père, le Fils et leur mutuel amour le Saint-Esprit, dans cette région de

85 - Sainte Catherine de Sienne, *Dialogues*, l. 5, ch. 3, De l'obéissance.

86 - Lettre du 25 janvier 1914 au prieur du couvent dominicain de Rijckolt. *In* A.-M. Goichon, *Ernest Psichari d'après des documents inédits*, Paris, Louis Conard, 1933, p. 296.

> l'intelligence surnaturelle qui est vraiment l'annonce et la promesse de la vision béatifique[87].

C'est à cette école que le frère Marie-Thomas Calmel allait être formé lors de son année de noviciat à Saint-Maximin. Tout se présentait donc pour le mieux, à l'aube de sa vie religieuse. Néanmoins le jeune frère avait déjà une santé très fragile et ne pouvait supporter qu'à grand-peine la rigueur des observances. Tombé malade, il dut être envoyé chez un spécialiste à Lyon. Le père Calmel racontera plus tard :

> Je me souviens, en 1937, de mon métabolisme fait à Lyon par un des grands pontifes du métabolisme et des glandes endocrines. Il en a été suffoqué, à tel point qu'il a voulu le recommencer deux jours après. Résultat identique. Je ne m'en suis porté ni plus mal ni mieux. Le grand pontife – qui m'avait gardé un mois (je logeais au couvent de Lyon) a eu du moins la bonne idée de ne me donner que des remèdes à la mie de pain, me disant qu'il était délicat d'intervenir dans les endocrines[88].

Malheureusement, les supérieurs ne virent pas tout de suite le danger et la nécessité où était leur novice de « dispenses et d'une vie détendue ». Le père Calmel verra plus tard cette « imprudence » et cette « témérité » comme une grâce[89], mais il aurait bientôt à en subir les conséquences. Il fut tout de même admis aux vœux temporaires qu'il prononça le 1er novembre 1937.

## *La théologie*

On se souvient du zèle, parfois même excessif, de Roger Calmel pour le travail intellectuel dès le petit séminaire de Bon-Encontre, puis ensuite au séminaire Pie XI à Toulouse. Une telle ardeur dérivait de son amour de la vérité. On devine alors l'enthousiasme avec lequel le jeune frère dominicain allait se jeter dans l'étude de la théologie. D'autant plus que ce travail allait prendre désormais une dimension nouvelle. Il serait le lieu de son identification à saint Dominique.

Les contemporains du saint fondateur des frères prêcheurs reprennent à son sujet une formule conventionnelle pour désigner une âme particulièrement contemplative : « Il ne parlait qu'à Dieu ou que de Dieu. » Parler à Dieu, c'est le fait de la contemplation. Parler de Dieu, étymologiquement, c'est faire œuvre de théologien. Les études théologiques à l'école de saint

---

87 - Lettre au père Barnabé Augier o.p., le 20 novembre 1913, *in* A.-M. Goichon, *op. cit.*, p. 234.
88 - Lettre du 18 mai 1970.
89 - Lettre du 1er novembre 1969.

Thomas d'Aquin sont donc beaucoup plus qu'une acquisition de la science religieuse. Elles sont une école de sagesse contemplative[90]. C'est la foi qui scrute Dieu, qui met tout en œuvre pour jeter sur la lumière de Dieu un regard simple et pénétrant. La théologie, c'est la foi qui cherche la vision, selon l'expression de saint Anselme, *fides quærens intellectum*. C'est pourquoi la théologie est, pour le fils de saint Dominique, la nourriture quotidienne de sa contemplation. Dans ce sens, le père Vayssière mettait en garde ses frères contre l'intellectualisme, contre une étude qui ne porterait pas effectivement à l'union intime avec Dieu, source de toutes lumières :

> Attention, nous sommes souvent intellectuellement des thomistes, mais nous le sommes bien rarement dans notre spiritualité[91].

Pour sûr, cette étude est aussi conçue en vue de servir un jour au bien des âmes. Ce qui signifie, pour le professeur comme pour l'étudiant, un devoir de clarté et de précision, une rigueur intellectuelle très loyale, une perception nette des principes, le contact assidu des sources de la foi que sont le Magistère, l'Écriture sainte et les Pères de l'Église. Dans une conférence donnée en 1964, le père Calmel résumera les quatre grands principes de la méthode théologique qu'il avait reçus à Saint-Maximin[92].

1) Le point de départ de la théologie est la foi catholique, que la charité nous pousse à scruter :

> La théologie cherche à pénétrer le donné de la foi… Elle part des principes qui ne sont autres que les articles de la foi, par une intelligence de fidèle convenablement armé.
> - L'intelligence de l'infidèle (…) ne peut évidemment pénétrer ce donné.
> - C'est l'amour de Dieu qui doit appliquer l'intelligence à cet effort de pénétration ; un théologien sans amour, c'est-à-dire non contemplatif, c'est un monstre et il fait du mauvais travail.

2) Quel est donc le lieu théologique par excellence ? C'est le maître de la foi, le magistère de l'Église de toujours :

> le donné de la foi formulé, transmis par le magistère ordinaire ou solennel. Aberration du « ressourcement » prétendu évangélique

---

90 - Voir saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 1, a. 7 : La science sacrée est-elle une sagesse ?

91 - Père Vayssière, *Cahiers de la Sainte Baume*, p. 29.

92 - Notes d'une causerie aux moines de Maylis (Landes) sur les grandes articulations de la théologie, juillet 1964.

qui méprise les définitions. Bienfait au contraire de méditer dans l'Évangile et dans *Denzinger*[93] : la messe, la justification, le péché – et d'abord l'Incarnation.

Je reçois humblement le donné de la foi transmis par la sainte Église. À partir de là, en me servant de ma raison, s'exerce une réflexion théologique[94].

3) Pour ce faire, le théologien est-il livré à lui-même ? Non, il se met docilement à l'école des grands théologiens du passé, principalement du docteur commun de l'Église :

Naturellement, j'ai un maître : saint Thomas. Je ne suis pas quelqu'un qui invente la théologie ! Je suis un disciple.

4) Auprès de ce grand dominicain, on acquiert la justesse de la pensée. Car, pour approfondir le donné de la foi, il faut un instrument bien ajusté, c'est-à-dire une philosophie saine et réaliste qui admet la primauté de l'être et qui sait raisonner par analogie[95] :

Donc réflexion sur le donné de la foi et par une intelligence de croyant qui a le sens de l'être, – par suite une intelligence armée par la philosophie traditionnelle de l'être (la philosophie d'Aristote et le thomisme). – Stupidité d'une soi-disant théologie qui veut « assumer » les philosophies germaniques contre nature, c'est-à-dire les philosophies fascinées par le devenir : Hegel surtout.

L'être des choses est évidemment constitué par leur être et non par leur devenir qui n'est qu'une conséquence de leur être (aussi élémentaire que ce soit, la pensée moderne ne le voit pas, ou refuse de l'admettre) (...)

Avoir le sens de la transcendance des mystères, donc accepter de raisonner par analogie.

---

93 - *Enchiridion des principales définitions et déclarations doctrinales des conciles et des papes.*

94 - Ce principe de la théologie catholique qui voit dans le magistère immuable de l'Église la règle de la foi se retrouve dans plusieurs œuvres du père Calmel. En 1956, il engageait les dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus à être « un écho fidèle, vivant et original du magistère de la sainte Église » et d'être ainsi « fidèles à la Tradition » (*École et sainteté*, 1956, p. 53). En 1957, le disciple de saint Thomas reprenait le sujet en l'élargissant au cours de catéchisme : « Si l'on veut, en classe de doctrine chrétienne, ouvrir le cœur et l'esprit de l'enfant à la Révélation intégrale, il faut lui proposer non seulement l'Écriture, mais encore, en les lui traduisant ou en l'aidant à les traduire, les définitions dogmatiques de l'Église. Elles sont commodément rassemblées dans l'*Enchiridion de Denzinger*. (...) Connaître seulement la parole de Dieu, le donné révélé, cela ne suffit pas » (*École chrétienne renouvelée*, Téqui, 1958, p. 56).

95 - Un concept et le terme qui l'exprime, sont dits analogues quand ils se réalisent intrinsèquement dans les réalités auxquelles ils se rapportent, mais avec une signification partiellement diverse et partiellement semblable. L'analogie s'oppose à l'univocité et à l'équivocité.

> Mais tout cela est impensable si on raisonne sur l'Incarnation non pas en termes d'analogie mais selon l'univocité (Arius, Nestorius, Luther), et surtout selon l'univocité d'un esprit qui n'appréhende même pas avec justesse la réalité (ici, l'homme) que l'on grossit démesurément; c'est le cas de Teilhard. Car si Arius est hérétique en soutenant que Jésus n'est qu'un homme, Teilhard, qui est hérétique en soutenant que le Christ est un homme propulseur vers l'ultra-humain, ne sait même plus ce qu'est un homme.

Au-delà de ces principes généraux, il nous est permis de saisir la manière personnelle suivant laquelle le futur père Calmel envisageait son étude de la théologie. Dans un article paru en 1967, il réfutait un prédicateur du C.P.M.I. (Centre de Pastorale des Missions à l'Intérieur) qui affirmait: « Nous avons appelé les péchés par leurs noms bien concrets et ce n'est pas une définition thomiste (je le suis, thomiste !) à laquelle nos gens n'auraient rien compris[96]. » Après avoir montré par des exemples très parlants comment il est possible de faire comprendre aux fidèles les grands principes de la théologie de saint Thomas, le dominicain ajoute :

> Quand vous déclarez en substance : je suis un prédicateur de formation thomiste, mais dans mes prédications sur le péché j'appelle le péché *par ses noms bien concrets* et je ne veux rien savoir de la définition thomiste, eh ! bien, je crains que votre thomisme ne soit demeuré *étranger au concret*; une sorte de construction idéale en dehors de votre perception du concret, et comme un jeu de l'esprit qui ne serait pas nourri par l'expérience la plus personnelle et la plus quotidienne. Je sais que certains thomistes pratiquent le thomisme de cette façon, mais aussi je ne les crois disciples de saint Thomas que par quiproquo, tout au plus, comme *Peregrinus* le faisait observer justement[97], sont-ils des archivistes exacts et consciencieux de la doctrine du maître, mais non pas vitalement thomistes. Ce n'est pas ainsi que je conçois le thomisme, ni l'ordre qu'il établit dans toute la vie intellectuelle et dans la vie intérieure même (p. 38).

L'étude de la théologie était pour le frère Marie-Thomas Calmel une véritable méditation prenant son point de départ dans les propositions élémentaires de la foi et dans l'expérience de la vie. Elle n'était pas d'abord affaire d'érudition mais une sagesse qui illuminait tout à la fois l'intelligence et la

---

96 - « Péché et prédication », *Itinéraires* n° 113, mai 1967, p. 31 et sv.

97 - - *Itinéraires* n° 72, avril 1963, p. 40 et suivantes; voir aussi la fin de l'article sur la contemplation, n° 76, septembre-octobre 1963.

vie pratique. C'est ce réalisme qui lui donnera plus tard tant de profondeur et de justesse dans le jugement, et allait faire de lui le grand théologien et le mystique qui se manifestera bientôt.

### *Les ombres au tableau*

Tous les saints du Ciel étaient à nouveau au rendez-vous pour accueillir le frère Calmel, lors sa profession perpétuelle cette fois, qu'il prononça le 1er novembre 1940. Les cœurs étaient à la joie, en ce grand jour de fête, spécialement celui du profès qui se voyait ainsi incorporé pour toujours à son cher père saint Dominique et à son Ordre tant aimé. Mais la joie de tous était recouverte d'un voile d'inquiétude et de tristesse. Comment ne pas penser aux événements tragiques qui déchiraient alors la France et l'Europe ?

- *La deuxième guerre mondiale*

Depuis une année, les nouvelles du monde faisaient trembler et pleurer tous les cœurs. Le 1er septembre 1939, l'armée allemande pénètre en Pologne et y réalise de nombreux massacres. Le jour même, le gouvernement français déclare la mobilisation générale. Le 3 septembre, l'Angleterre et la France déclarent la guerre à l'Allemagne. C'est alors le temps de la « drôle de guerre » où les forces en jeu s'observent et hésitent à engager les conflits. Le très bruyant parti communiste français, après avoir réclamé « l'union contre l'agression hitlérienne », condamne la « guerre impérialiste » de la France et de l'Angleterre contre le IIIe Reich pour défendre la Russie, alors alliée de l'Allemagne, et accepte le partage de la Pologne. Le président du P.C., Maurice Thorez, rejoint l'URSS le 4 octobre 1939. En mai 1940, l'Allemagne déclenche une « guerre éclair ». Le 10 de ce mois, l'aviation allemande bombarde les aérodromes néerlandais et belges. Les troupes allemandes sont sur la Meuse le 12, qu'elles franchissent le 13. En trois jours, elles disloquent le front français. La Belgique capitule le 28 mai. Puis c'est la débâcle. Paris est occupé le 14 juin. Les Allemands sont à Brest et à Lyon le 20 juin, à La Rochelle le 22. Au total, huit millions de personnes auront pris le chemin de l'exode, parfois dans des conditions effrayantes, entre le 10 mai et le 22 juin. L'avancée des Allemands leur permet d'atteindre une ligne allant de Bordeaux à Aix-les-Bains en passant par Clermont-Ferrand. Quand l'armistice entre en vigueur, le 25 juin, un million quatre cent mille soldats français se trouvent prisonniers des Allemands. Le gouvernement se replie sur Bordeaux. Le président Reynaud démissionne le 16 juin. Pour lui succéder dans cette situation extrême, on appelle le maréchal Pétain qui, malgré son grand âge, accepte la

lourde charge. Le même jour, il ordonne de cesser le combat. Le lendemain, le général de Gaulle, bien protégé en Angleterre, lance son fameux appel à poursuivre la résistance.

La Troisième république, persécutrice de l'Église, après avoir pris une grande part de responsabilité dans les atrocités de la guerre de 14-18, disparaissait dans ce lamentable désastre.

Que faisait donc le frère Marie-Thomas au milieu de ces ruines nationales ? Il se donnait à saint Dominique par les vœux perpétuels pour, en lui, se donner à Dieu et à son Église. C'est là un résumé saisissant de toute la vie du père Calmel.

• *Le père Pègues*

Une autre peine, une autre inquiétude gagnait les cœurs les plus lucides de l'ordre dominicain et de l'Église, celui d'un certain esprit mondain et libéral qui couvait chez certains. Le couvent de Saint-Maximin avait été en effet secoué, une dizaine d'années auparavant, par une crise très grave qui avait laissé des séquelles dans la vie de la communauté. Il faut en avoir une petite idée pour comprendre le milieu dans lequel le frère Marie-Thomas Calmel allait mener ses études. Le personnage qui avait été le point de mire de cette crise était le régent des études, le très vénérable père Pègues.

Né en 1866, celui-ci entra dans l'Ordre en même temps que le père Vayssière dont il devint un grand ami. Il se fit remarquer très vite auprès de ses supérieurs par son esprit supérieur et sa connaissance de saint Thomas d'Aquin. En 1909, il fut nommé professeur à l'*Angelicum* où il enseigna la théologie. Bon enfant, doux et avenant, le père Pègues était très aimé de ses élèves. À partir de 1909, et jusqu'en 1931, il publia un commentaire littéral de la *Somme théologique* qui reçut les félicitations personnelles du pape saint Pie X. Il resta à Rome jusqu'en 1921 et fut alors nommé régent des études du couvent de Saint-Maximin. La communauté comptait alors une trentaine d'étudiants, pères et novices.

En 1926, le ciel s'assombrit. Lors de la visite canonique de juillet 1926, le père Hilarion Tapie, père provincial, fut saisi d'un rapport hostile au père Pègues, signé par cinq professeurs (dont le père Lajeunie). On y reprochait au régent des études de s'en tenir au texte de saint Thomas, de ne pas s'appuyer suffisamment sur les professeurs et d'accueillir trop favorablement les plaintes des étudiants. On se gardait bien de préciser lesquelles [98]. Le rapport semblait

98 - *In* Jacques Prévotat, *Les catholiques et l'Action française, Histoire d'une condamnation* 1899-1939, Fayard, 2001, p. 487.

oublier que le bon Père avait largement fait ses preuves depuis presque vingt ans et qu'il n'avait cessé de recevoir des louanges de ses supérieurs.

Le litige en serait resté là si n'était apparue au même moment l'affaire beaucoup plus délicate de l'Action française.

Tant la forme que le fond de la querelle faite au mouvement monarchiste ne pouvaient laisser le père Pègues indifférent et silencieux. Lorsque le cardinal Andrieu publia sa fameuse lettre d'accusation, le dominicain manifesta son indignation. Il écrivit même directement au pape le 20 novembre 1926, mais ne reçut aucune réponse, pas même un accusé de réception.

Après la condamnation de l'Action française, le 29 décembre 1926, le père Pègues fut soupçonné de sympathie à l'égard de la revue monarchiste. L'archevêque d'Aix, Mgr Rivière, pourtant si proche des cercles de l'Action française, crut de son devoir de faire une déclaration aux étudiants catholiques aixois le 20 janvier, comparant à Luther ou à Jansenius les théologiens autorisant ce que le pape défendait. Chacun put voir une allusion au régent des études de Saint-Maximin.

Ce dernier protesta plusieurs fois, même par écrit, contre ceux qui exploitaient son nom pour en faire un militant d'opposition au pape. On lui reprocha alors de ne pas tenir le même langage en public qu'en privé.

En mars 1927, le cardinal Gasparri exigeait une enquête à Saint-Maximin. Ce fut le père Lacomme, sous-prieur et maître des novices, qui fut chargé de l'enquête. Or le résultat fut plutôt favorable au père Pègues.

Dans la première moitié de mai 1927, le père Bernardot se rendit à Rome où il présenta de nouveaux griefs contre le père Pègues. Pie XI commanda alors au cardinal Gasparri de se rendre auprès du maître général, le père Paredes, pour lui signifier que le pape « n'est pas satisfait de l'enquête et qu'il pense pouvoir affirmer qu'elle ne reflète pas toute la réalité ». Un nouveau visiteur fut donc nommé, le père Ricagno, adjoint du maître général. La visite commença le 27 mai et dura jusqu'à la mi-juin. Face aux deux clans qui divisaient le couvent, le visiteur choisit de ne pas trancher. Il souligna le fait que l'intolérance dont on accusait le père Pègues se trouvait aussi chez ses adversaires. Mais l'atmosphère était devenue telle, depuis janvier, que la sérénité nécessaire à l'étude avait disparu. Pour qu'elle puisse revenir au plus tôt, il convenait de chercher l'apaisement et le silence. En l'absence du provincial, le père Tapie, toute décision serait prématurée. Somme toute, le rapport n'était pas défavorable au père Pègues et notait même à son égard un courant de solidarité fraternelle et filiale.

En fait, le voyage à Rome du père Bernardot en mai avait été fort peu apprécié à Saint-Maximin. Il avait accentué les soupçons d'un complot contre le régent des études et contre le couvent. Le fondateur de *La Vie spirituelle* sentit monter autour de lui un climat de défiance, pour ne pas dire de rejet. La mission que lui avait confiée le pape de fonder une nouvelle revue, *La Vie intellectuelle*, qui dégagerait les catholiques français de l'emprise de l'idéologie d'Action française lui parut compromise. Il ne vit alors d'autre issue, pour dénouer la situation, que l'intervention directe de Maritain auprès du pape : « Nous n'avons d'espoir qu'en vous », lui écrivait-il le 28 août 1927. Armé d'une lettre de recommandation du nonce, le philosophe parisien rencontra le pape Pie XI les 6 et 7 septembre 1927. Maritain y fut très impressionné par la détermination du pape dans les questions de l'Action française, de la mission du père Bernardot et du couvent Saint-Maximin. Le jour même, un ordre pontifical était envoyé à la curie généralice des dominicains exigeant le départ immédiat du père Pègues et le maintien du père Bernardot au couvent royal. La décision fut notifiée à l'intéressé le 14 septembre. Ce dernier écrivit au pape pour l'assurer de son obéissance et demanda que ceux qui se sont acharnés contre lui « soient enfin déboutés de leurs mauvais desseins[99] ». Il dut quitter le couvent de Saint-Maximin le 23 septembre et se rendre au couvent de Biarritz, puis à Pistoia. La situation du père Bernardot étant très difficile au couvent à cause des divisions, il fut « transfilié » avec le père Lajeunie dans la province de Paris, en avril 1928. Il y transporta *La Vie spirituelle* et le projet de création de *La vie intellectuelle*, dont le premier numéro sortit en octobre 1928. Ce fut le début de ce qui deviendra les éditions de Juvisy, ancêtres des éditions du Cerf.

Après les deux enquêtes qui lui avaient été plutôt favorables, le père Pègues était en droit de se croire victime d'une injustice. Il écrivit alors :

> Je suis frappé sans motif avoué. La visite avait abouti, le 2 juillet, à un blanc-seing pontifical, officiellement notifié le 12. Que s'est-il passé depuis ? On ne peut rien me reprocher dans les démarches demandées officiellement. Y aurait-il autre chose ? Qu'on le dise. Et si c'est venu du groupe qui me poursuit, oh ! alors, qu'on vide l'abcès ! devant le Saint-Siège. Et qu'on demande, avec ma réhabilitation, le châtiment exemplaire des calomniateurs. Je ne peux revenir à Saint-Maximin qu'à ce prix[100].

99 - Lettre au pape Pie XI, 23 septembre 1927.
100 - Note manuscrite du père Pègues, Marseille, le 24 septembre 1927.

Il mourut en 1936, l'année même de l'entrée du père Calmel dans l'ordre dominicain.

Malgré la levée de l'excommunication de l'Action française par le pape Pie XII en 1939, et malgré de très bons supérieurs qui faisaient l'unanimité par leur sagesse et leur bonté, cette douloureuse affaire avait laissé des cicatrices dans la vie de la communauté. Car il s'agissait d'autre chose que d'une querelle de personnes. À travers une attitude prudentielle par rapport au mouvement de Charles Maurras, on visait une certaine intransigeance doctrinale, une réaction contre le laïcisme et contre le modernisme, une critique parfois sévère des philosophies contemporaines, lesquelles attiraient beaucoup d'esprits. Il y allait d'une partie intégrante de la mission de l'ordre dominicain.

Face à une telle situation, comment le frère Marie-Thomas allait-il réagir ? Quel parti devait-il prendre ? Pas plus que lors des joutes qui troublaient la paix de l'Institut catholique au cours de ses premières années d'étude, le fils de Gagnol ne se lança dans l'arène. Il observait. Surtout, il priait et voyait dans ces tensions un stimulant pour étudier et pour atteindre les sommets. Dans les querelles qui secouent le monde et l'Église, il lui faudra orienter le regard des chrétiens vers la vérité première, il faudra jeter sur les erreurs du temps la forte lumière de saint Thomas d'Aquin. Il commençait sa prédication en donnant l'exemple.

Plus que jamais, le frère Marie-Thomas s'adonnait à l'étude. Or son ardeur naturelle et son amour de la vérité allaient à nouveau lui jouer des tours. Son travail excessif, lié aux rigueurs des observances du couvent de Saint-Maximin, affaiblit sa santé déjà si fragile et engendra une véritable anémie cérébrale. Il s'en ouvrira de longues années plus tard : « Pendant mes études à Saint-Maximin, j'ai passé une année et même plus à vivre de dispenses, à ne pas faire comme les autres (et dans une communauté, ce n'est pas facile...) ; je faisais figure de dépareillé et de monsieur à part. » Mais la sagesse du jeune religieux et la prudence de ses supérieurs sauvèrent cette précieuse vocation : « Si je n'avais pas eu le courage de faire ainsi, je ne vous écrirais certainement pas ce matin [101]. »

L'état d'esprit du jeune religieux à l'issue de ses études à Saint-Maximin se trouve fort bien résumé dans une note qu'il écrivit à l'issue de son pèlerinage à Rome en 1953. Saisi par le fort sentiment d'appartenir à une grande

---

101 - Lettre de Biarritz, le 30 novembre 1961.

famille, d'être la cellule vivante d'un immense corps mystique, l'ordre de saint Dominique, il chantait sa joie de partager sa grâce et sa mission :

> Naturellement à Rome, et avec quelle joie de fils et de frère, j'ai retrouvé la sainteté dominicaine : notre père à Sainte-Sabine et à Saint-Sixte le vieux ; le corps de sainte Catherine et de l'Angelico à la Minerve. Plus que nulle part ailleurs, j'ai senti à Rome que notre Ordre était d'Église, que sa mission était une mission d'illumination et de clarté, que nous devions vivre et agir cachés dans la lumière, que c'est par la lumière que nous devons guérir le monde de ses horreurs ; comme des frères joyeux du docteur angélique, du bienheureux Angelico et de la vierge sainte Catherine, comme des fils très aimants de Celui qui a donné au monde l'ordre des *Pugiles fidei et vera mundi lumina* (combattants de la foi et vraies lumières du monde)[102].

# 5

# Prêtre de Jésus-Christ

A L'ISSUE DE ses études de théologie, le frère Marie-Thomas Calmel fut admis à l'ordination sacerdotale. Enfin était arrivé le jour qu'il avait entrevu depuis les collines de Gagnol et qui l'avait conduit comme une étoile jusqu'au petit séminaire d'Agen, au séminaire Pie XI de Toulouse et à Saint-Maximin. Il allait devenir participant du sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

La joie du nouvel ordonné passe dans un texte qu'il écrivit quelques années plus tard et dans lequel il exprime son affection filiale à saint Dominique :

> J'aime saint Dominique parce qu'il est un prêtre très saint de Jésus-Christ. Toujours il a pensé à être prêtre. Et non seulement il fut un prêtre irréprochable (ce qui ne signifie pas précisément la sainteté) mais il fut un prêtre toujours totalement pris par le Seigneur Jésus. Il disait la messe en pleurant et il ne pouvait apercevoir les cités des hommes, durant ses voyages, du haut de quelque colline, sans se mettre à pleurer. Il avait compris, et à quelle profondeur vertigineuse, ces paroles de l'eucharistie qui résument toute la vie du prêtre, toute son appartenance au cœur eucharistique de Jésus et à son corps mystique qu'il se forme avec les pécheurs de toutes sortes : « Ceci est le calice de mon sang (...) répandu pour vous et pour la multitude humaine : buvez-en tous. »

Le père Calmel ne dissociait pas le sacerdoce de sa vocation dominicaine, bien au contraire. Puisqu'il serait prêtre, il voulait être un saint prêtre. Et c'est précisément pour cela, pour vivre plus sûrement dans la sainteté sacerdotale qu'il était entré dans l'ordre de saint Dominique. Son ordination était donc

tout à la fois le sommet d'une longue ascension et le couronnement de sa vocation dominicaine.

## *L'idéal sacerdotal*

La cérémonie fut fixée au samedi de *Sitientes* de l'année 1941, le 29 mars. On demanda à l'évêque de Toulon, Mgr Brulé des Varannes, de conférer l'ordination sacerdotale qui eut lieu dans la chapelle des sœurs de Saint-Maur à Toulon. Au cours de son sermon, le pontife évoqua le discours de Jésus après la Cène, en invitant le nouveau prêtre à en faire l'objet de ses méditations. Le choix était des plus judicieux. Celui qui aurait à vivre son sacerdoce dans les plus terribles nuits du monde et de l'Église avait impérativement besoin de s'abreuver aux fortes paroles de vie prononcées par le Christ le jeudi saint: « Que votre cœur ne se trouble pas » (Jn 14, 1) ; « En ce jour-là, vous saurez que je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous » (Jn 14, 20); « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite » (Jn 15, 11); « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier » (Jn 15, 18); « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez confiance, j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33); « Père, sanctifiez-les dans la vérité » (Jn 17, 17).

Désormais, il devait s'appliquer à devenir un saint prêtre, « un prêtre consommé dans l'amour » comme il le dira plus tard [103].

Son idéal sacerdotal transparaît dans l'image de son ordination.

Au recto apparaît une reproduction de la belle mosaïque de Notre-Dame libératrice de la basilique sainte Praxède à Rome. L'enfant Jésus y est assis sur les genoux de sa Mère et porte un rouleau sur lequel est écrit : *Ego sum lux*, je suis la lumière. Au verso de l'image, l'ordinand a fait écrire trois phrases qui révèlent fort bien sa spiritualité.

« *Non nisi te, Domine.* » C'est la belle réponse de saint Thomas d'Aquin à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui demandant : « Tu as bien écrit de moi, Thomas. Quelle récompense désires-tu ? » Le saint dominicain répondit: « Nulle autre que vous, Seigneur. »

Vient ensuite une petite phrase de l'Évangile : « *Jesum cum Maria, Matre eius.* » (Mt 2, 11) Le dominicain, comme les Rois mages, suit l'étoile de la vérité révélée qui le mène à la demeure de Bethléem. Là il rencontre « Jésus avec Marie sa mère », et il l'adore.

---

103 - Lettre du 29 mars 1969.

Enfin le jeune prêtre voulut signifier la nature même du ministère dominicain : « C'est à cela que nous avons connu l'amour de Dieu, en ce qu'il a livré sa vie pour nous. Et nous devons nous-mêmes livrer notre vie pour nos frères. » (1 Jn 3, 16) Il voyait déjà la prédication et le ministère de la confession ou de la direction spirituelle comme une œuvre de rédemption, une immolation, un sacrifice pour les âmes.

À l'heure présente, le jeune prêtre n'avait aucune idée des chemins sur lesquels la sainte Providence allait le conduire. Néanmoins un petit détail de l'organisation de cette sainte journée allait avoir un petit aspect prophétique. Lorsqu'il s'était agi du repas qui devait succéder à la cérémonie d'ordination et auquel prendrait part la famille Calmel, le père Lauzière, prieur de Saint-Maximin, s'était spontanément exprimé : « Il y a les sœurs », tout simplement. Non loin de la chapelle des religieuses de Saint Maur se trouvait en effet l'école des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, au 48 de l'avenue du Maréchal-Foch, à Toulon. On pourrait demander aux sœurs cette charité. Cette pensée du père prieur révèle la fraternelle amitié qui unissait les sœurs enseignantes aux pères dominicains de la province de Toulouse. La prieure, mère Hélène Jamet, accepta volontiers de rendre ce service au jeune ordonné. La veille de la cérémonie, l'ordinand passa la journée entièrement en prière, dans la petite chapelle des sœurs dominicaines. Puis on se retrouva après l'ordination. La mère Hélène ne pouvait imaginer, bien entendu, les liens surnaturels qui allaient unir leurs âmes dans un avenir proche, ni le rôle que le nouveau prêtre aurait à jouer dans sa congrégation, depuis 1949 jusqu'à sa mort à Saint-Pré en 1975.

### *Premiers pas dans la vie apostolique*

Après son ordination, le jeune prêtre retourna à son cher couvent. Puis en novembre de la même année, il dut quitter Saint-Maximin pour se rendre à Toulouse, au couvent de la rue Espinasse où il resta jusqu'en décembre 1945.

Le dépaysement n'était pas total ! L'ancien séminariste retrouvait la ville bouillonnante qu'il n'avait quittée que cinq ans plus tôt. De plus, il trouvait au couvent de Toulouse les observances régulières de l'Ordre et la vie d'étude qui lui était chères. L'ordination sacerdotale, en effet, ne met pas fin au travail théologique du dominicain. Bien au contraire, elle lui donne un nouvel élan. Les bons principes acquis dans le cadre privilégié du couvent d'étude, liés à la nouvelle maturité du jeune prêtre, donnent à celui-ci une pénétration toute nouvelle des grands mystères de la foi. D'autre part, les constitutions dominicaines prévoient des études spéciales pour les nouveaux prêtres et prescrivent

même des examens. Le jeune prêcheur est donc introduit progressivement, mais sûrement, dans son ministère spécifique, tout en gardant une vie intellectuelle intense.

Mais plus que la science, c'est la vie spirituelle du père Calmel qui connut alors un nouvel essor. Car si la vie sacramentelle, et surtout la communion eucharistique, donnent à l'âme de croître dans l'union à Dieu [104], combien plus cela se vérifie-t-il par l'ordination sacerdotale. Cette dernière donne au prêtre de participer au sacerdoce du souverain prêtre, il l'établit instrument de Notre-Seigneur, ministre du Saint-Esprit. Ce qui creuse dans son âme un besoin ardent d'union à Dieu et de contemplation :

> Le prêtre plus que tout autre se tient, de par son office même, aux sources vives de la contemplation, (...) il est pris en mains par Jésus-Christ pour offrir sous un signe efficace, le sacrifice du testament nouveau... (...) C'est là que son âme reçoit plus intensément les grâces d'amour, de zèle, de contemplation. (...) Comment le Christ, en effet, dans les instants sacro-saints où il offre au Père par le prêtre de l'Église ne ferait-il pas déborder dans le cœur de ce prêtre les flots de charité qui brûlent dans son propre cœur [105] ?

Or, dans cette ascension vers les sommets de l'union à Dieu, le ministère de la prédication lui-même joue un grand rôle. Loin d'être, pour le dominicain, un obstacle à la sanctification, il en est au contraire une partie intégrante. La contemplation amoureuse de la vérité doit être assez large pour emporter avec elle les âmes à sauver. Elle rejaillit non seulement dans la louange liturgique, mais aussi dans celle de la prédication.

C'est bien cela qui avait attiré l'abbé Calmel dans l'ordre des prêcheurs. Il écrivait en 1953 ce qui avait fait son admiration chez saint Dominique :

> J'aime notre père parce qu'il a eu la passion de la doctrine évangélique et qu'il a fondé un Ordre pour l'apporter aux hommes. Et cela d'ailleurs se tient avec son sacerdoce. Son zèle des âmes est admirablement complet et équilibré. Non pas seulement un témoignage de pauvreté par détachement de la terre et par offrande à l'Amour qui n'est pas aimé, comme saint François d'Assise, mais avec cela en même temps,

104 - Le père Calmel revenait sans cesse sur cette loi du progrès de l'âme sous l'influence des sacrements : ces derniers « sont porteurs de grâce et le plus grand de tous, l'eucharistie, qui est le pain vivant de l'âme, apporte une grâce propre de croissance dans l'union à Dieu » (*Les Mystères du Royaume de la Grâce*, 1972-1975, DMM, édition de 1997, p. 245). « La communion sacramentelle a pour finalité d'entretenir, nourrir, développer l'union mystique de charité. » (*Ibid.*, p. 246)
105 - *Ibid.*, p. 274-275.

le sentiment que l'homme – quoi qu'il fasse – ne peut se passer d'idée et de doctrine, que, pour sauver les hommes et les attirer à la sainte Église, l'exemple, aussi indispensable soit-il, ne suffira pas. Jésus l'a dit : « Allez, enseignez toutes les nations, instruisez-les. » Saint Dominique, à ce titre, est la vivante image des Apôtres et du docteur des Gentils. *Pugiles fidei et vera mundi lumina*[106].

## *La compassion pour les âmes*

Très tôt, le père Calmel reçut la grâce de comprendre en profondeur le cœur de saint Dominique. En celui-ci il voyait non seulement le contemplatif qui faisait partager à son entourage les richesses de sa contemplation, selon la très juste expression de saint Thomas d'Aquin : *contemplari et contemplata aliis tradere*. Il pénétrait plus profondément dans l'âme de son père Dominique, il allait à la source de sa prédication, il le définissait comme un champion de la miséricorde. Il ne suffit pas de contempler la vérité, en effet, pour avoir le devoir et le goût de la prêcher. Il faut quelque chose de plus. Dans cette vérité première elle-même, il faut voir l'amour, et dans cet amour, il faut voir la miséricorde, il faut reconnaître et partager la compassion de Dieu pour les âmes. La spiritualité dominicaine n'est pas binaire (contempler – prêcher), elle est trinaire (contempler – compatir – prêcher). De même que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, la compassion pour les âmes procède de la contemplation (comme d'un père) et de la prédication (comme du fils de ce père). C'est elle qui pousse le frère prêcheur dans le désert de la prière et de la pénitence et dans le champ de la prédication. C'est le célèbre « que vont devenir les pauvres pécheurs » de saint Dominique.

Cette intelligence que le père Calmel acquit de l'âme de saint Dominique apparaît déjà dans le texte de 1953 déjà cité :

> Le patriarche de notre Ordre, le premier des frères prêcheurs, saint Dominique, était au plus haut degré un homme de prière, un prêtre de Dieu qui débordait de prière.
>
> Pourquoi cette intensité de supplication et de contemplation ? Parce que cet homme vraiment apostolique avait à un degré exceptionnel la dilection de Jésus-Christ, le sentiment de la détresse de l'Église au XIII^e^ siècle, le sentiment du prix des âmes et du danger de la damnation éternelle auquel les exposait la peste de l'hérésie. *Quid fient peccatores.*

106 - « Pourquoi j'aime saint Dominique », 1952.

> Il prêchait donc inlassablement à Carcassonne et Toulouse, Fanjeaux et Montréal et dans bien des bourgades du Midi infectées par la secte hérétique.
>
> Comme il avait senti très profondément dans sa prière assidue la nécessité urgente pour l'Église de la sainte prédication, non seulement Dieu lui fit la grâce de fonder un ordre de prêcheurs, mais un ordre de clercs mendiants voués à la prédication. Et cet Ordre, du vivant même de saint Dominique, devait s'étendre comme s'étend la lumière dans la nuit de la veillée pascale, à ce moment de l'*Exsultet* où les cierges se passent la flamme de l'un à l'autre. *O lumen Ecclesiae.*

Certes, les restrictions de la guerre et de l'occupation empêchaient les grands déplacements. Cependant, le père Calmel fut chargé de quelques prédications ordinaires dans les paroisses et dans les écoles, et put accompagner des pèlerinages à Lourdes. Dès 1942, il est envoyé à Montgiscard, en Haute-Garonne, pour y prêcher le carême. En 1943, ce sera à Saint-Gilles du Gard, puis à Ercé dans l'Ariège en 1944, et à Brignoles en 1945.

## Pro aris et focis

Le ministère de la prédication eut chez le jeune père Calmel un effet très bénéfique, celui d'une certaine ouverture au monde. Jusqu'à présent, il avait en effet vécu dans un milieu privilégié et relativement préservé : les coteaux de Gagnol et le village de Sauveterre-la-Lémance, le petit séminaire de Bon-Encontre à Agen, le séminaire Pie XI à Toulouse, le couvent d'étude de Saint-Maximin. Désormais, il entrait en contact avec des hommes et des femmes de conditions, de vies intellectuelles et spirituelles très variées. Ceci lui fit prendre davantage conscience des difficultés que rencontraient les catholiques autour de lui, comment l'essor de leur foi était tributaire de l'ordre social et politique, et combien la vie et l'équilibre spirituels gagnaient à se développer dans un cadre fidèle à l'ordre naturel.

Du reste, la vie politique et sociale en France ouvrait déjà les yeux de ceux qui voulaient bien voir. À Toulouse, vers la fin de la guerre, on entendait souvent parler d'assassinats dans les rues, dans les couloirs d'entrée des maisons. Un matin, par exemple, des coups de feu retentirent dans la grande rue Nazareth. On vit par la fenêtre de la pension Bertrand s'enfuir un tout jeune homme armé d'une mitraillette : un meurtre venait d'avoir lieu sur le trottoir. Un vénérable chanoine de la cathédrale qui venait de célébrer sa messe gisait sur le sol, tué à bout portant par un communiste du « Maquis rouge ». À la fin du mois d'août et au début du mois de septembre 1944, ce furent chaque

soir des poursuites dans les ruelles et sur les toits. Les coups de feu éclataient. Tous se cachaient saisis d'angoisse pour ces Français traqués et abattus par d'autres Français [107].

Néanmoins, c'est surtout le ministère qui aida le jeune religieux à comprendre les maux de son temps. Il avouera lui-même plus tard la leçon de choses que lui firent ses premières années de prédication et comment elle le lança dans une étude approfondie de la doctrine politique de l'Église :

> Au début du ministère apostolique, lorsque je commençai d'annoncer l'Évangile à des chrétiens chargés d'une famille et d'un métier, enfermés – et souvent même encasernés – dans une certaine organisation sociale, c'est alors que je saisis l'importance et le rôle, pour le salut des âmes, ou pour leur engourdissement et leur mort, des choses de la vie publique ; c'est alors que je fus conduit à me demander s'il existait en ces matières une doctrine assurée, et je découvris, avec une immense joie, l'enseignement social et politique des souverains pontifes [108].

Cette réflexion nouvelle partait d'une observation :

> Quand il m'arrive de remonter au début de la matinée les artères d'une grande ville, il est un spectacle auquel je n'ai jamais pu m'habituer et qui me serre le cœur : l'étalage, dès les premières heures du jour, de mœurs et de coutumes profondément opposées à la vie dans le Christ. Ces enfants qui attendent à la porte de l'école ou du collège, vous savez que, sauf exception, pendant les six ou huit heures de classe on leur parlera de tout comme si Dieu n'existait pas et comme s'il ne nous avait pas donné son Fils.
>
> La librairie dont un employé soulève le rideau, vous constatez que son étalage est composé en majeure partie de livres stupides ou infects.
>
> Les usines qui rouvrent leurs portes, vous remarquez, à bien des signes qui ne trompent pas, que l'esprit de l'atelier de Nazareth n'a point pénétré dans ces lieux de labeur et de peine.

On reconnaît ici le coup d'œil du paysan. Cette terre de la vie sociale, décidément, est trop rocailleuse et trop sèche, elle ne donnera jamais rien de bon. Elle n'est pas faite pour recevoir telle semence. Néanmoins, le père Calmel jetait désormais sur le monde un regard de prêtre et un regard de dominicain. À ce titre, son cœur s'émouvait à la vue des conditions de vie des chrétiens. Quelle angoisse, en effet, serre le cœur du prêtre qui voit ses frères se

107 - Témoignage de la mère Marie-François Dupouy, alors novice professe dominicaine à Toulouse.
108 - « Le cléricalisme inversé », *Itinéraires* n° 63, mai 1962.

mouvoir dans toutes « ces choses organisées pour les faire vivre comme des apostats ». Bien entendu, la grâce est toute puissante et peut fleurir partout, mais « il reste que les obstacles à la vie de la grâce qui viennent du milieu et de la pression sociale sont particulièrement redoutables et que le Seigneur n'a pas voulu ce scandale. Malheur au monde pour ses scandales. »

Le jeune prêtre rencontrait dans la vie de tous les jours les grands problèmes sur lesquels il avait médité pendant ses années d'études, celui du rapport entre la nature et la grâce, et celui de la matière et de la forme. La grâce sanctifiante étant définie par la théologie comme « une certaine qualité », elle se tient dans l'âme comme une forme (accidentelle) dans une matière à laquelle elle communique une vie nouvelle. Elle ne fait qu'un avec le sujet qu'elle perfectionne. C'est pourquoi la vie spirituelle, qui se meut dans la sphère de la grâce, ne peut durer et s'épanouir si elle n'est pas portée par un mode de vie qui lui est adapté. Les réalités qui relèvent des vertus naturelles, et auxquelles nul ne saurait échapper, doivent être mesurées, ordonnées, embellies, ajustées pour permettre à la vie de la foi de prendre racine et de porter leur fruit. La fameuse parabole du semeur qui sème la semence sur la pierre, sur le chemin, dans les ronces ou sur la bonne terre ne s'applique pas seulement aux dispositions intérieures de chacun, mais aussi aux conditions de vie.

C'est à ce titre, surtout, que les réalités sociales et politiques prenaient pour le prêtre de Jésus-Christ une telle importance. Il aurait certes à se battre pour les autels, celui des âmes et celui des églises, mais également pour les foyers, pour la chrétienté.

# 6

# Le couvent Saint-Lazare de Marseille

LA QUESTION sociale allait prendre pour le père Calmel une nouvelle acuité au cours de l'année 1946. Juste après la guerre, le jeune dominicain fut en effet nommé au couvent Saint-Lazare de Marseille, où il arriva le 2 décembre 1945. Or cette communauté se trouvait mêlée de près au problème délicat de la Mission ouvrière et des prêtres-ouvriers. Un ancien frère du couvent, le père Jacques Loew avait été mis à la disposition de la Mission de France et œuvrait alors dans une « équipe » à Marseille.

Né en 1908, le futur religieux fut baptisé catholique mais envoyé à l'École protestante du dimanche. Il perd la foi mais revient à l'Église catholique à l'âge de 24 ans. Entré chez les dominicains, il est ordonné prêtre deux ans avant le père Calmel, en 1939. De 1941 à 1954, il travaille comme docker au port de Marseille. À partir de 1947, il est curé de la paroisse de La Cabucelle. Il devient alors responsable de la Mission ouvrière Saint-Pierre-Saint-Paul et chargé spécialement de la formation spirituelle des futurs missionnaires de ce groupe. Il est nommé curé de Port-de-Bouc en 1951. C'est là qu'allaient le trouver les condamnations romaines contre les prêtres-ouvriers du 14 septembre 1953 [1].

Les questions soulevées par la Mission de France et par les prêtres-ouvriers faisaient donc une des grandes préoccupations des frères prêcheurs marseillais. De quoi s'agissait-il ?

La Mission de France avait été fondée en 1941, sous l'inspiration du cardinal Suhard, archevêque de Paris, par un groupe de cardinaux et archevêques

---

1 - Voir Jacques Loew, *Journal d'une mission ouvrière 1941-1959*, Cerf, coll. Rencontres, 1959.

de la zone occupée. Ils fondèrent en premier lieu un séminaire qui formerait des prêtres destinés aux zones déchristianisées. Le séminaire de la Mission de France ouvrit ses portes à Lisieux le 5 octobre 1942 avec déjà une quarantaine de séminaristes (dont une dizaine de prêtres) et quatre professeurs. Dès septembre 1943, un de ces « prêtres-séminaristes », l'abbé Henri Godin, publia son livre *La France, pays de mission ?* aux éditions du Cerf.

Les membres du séminaire se définissaient eux-mêmes comme voulant

> vivre au rythme du monde, sensibles à ses moindres appels pour infuser un message chrétien partout où l'occasion s'en présentera. Cela, de notre part, exigera un sens très avivé des problèmes de l'heure, une inquiétude passionnée pour nos frères devenus païens, une attentive observation de la vie contemporaine, bref un contact aussi étroit que possible avec les hommes [2].

En 1946, la Mission de France se présentait dans un tract qui s'exprimait ainsi :

> Un effort séculier. Se faire solidaire des hommes, s'incarner dans leur vie : ouvrier avec les ouvriers, paysan avec les paysans ; partager leurs joies, leurs luttes et leurs inquiétudes ; partager leurs prières ; unir la contemplation et l'action en vivifiant l'une par l'autre ; retrouver le sens de toutes choses et faire de la vie humaine, dans sa totalité, le chemin qui mène au Père. « Tout est à vous, et vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu [3]. » (1 Co 3, 23)

Après leur ordination, les prêtres de la Mission de France auraient à vivre dans des « équipes » où ils essaieraient de lier la vie de prière et d'étude à l'engagement dans le milieu rural ou ouvrier, ce qui ne pouvait se faire, croyait-on dans la plupart des cas, que par le travail commun.

Quoique différente, en soi, de l'expérience des prêtres-ouvriers, celle de la Mission de France lui était très proche et participait d'un même esprit.

L'aventure ne manquait pas de générosité ni d'audace. Beaucoup de prêtres et d'évêques étaient scandalisés à la vue de ces masses énormes d'ouvriers ou de paysans qui restaient fermés à l'Évangile et qui semblaient devoir échapper pour toujours à l'influence de l'Église. Ils étaient prêts à tout pour les sauver. Il fallait lancer une nouvelle mission que l'on disait spéciale et nouvelle et qui,

---

2 - Communiqué lu au cardinal Suhard le 25 février 1943. *In* Guy Scriff, *L'abbé Berto et la Mission de France, une imprévisible amitié*, DMM, 2002.

3 - Guy Scriff, *op. cit.*, p. 129.

du reste, exigerait de la part de ces apôtres d'un nouveau genre une grande abnégation, ayant à vivre parfois dans une extrême pauvreté.

Néanmoins, cette initiative soulevait de grosses difficultés que la précipitation du cardinal Suhard n'avait certainement pas mesurées[4].

La plus évidente était celle du choix des candidats. Dès ses débuts, la Mission de France attira à elle des jeunes gens ou des prêtres qui manifestaient des idées soit modernistes[5], soit très « gauchisantes ». Leur zèle sans doute sincère manquait de la sagesse et de l'esprit surnaturel de l'Église. Beaucoup parmi eux s'engagèrent dans le militantisme syndical aux côtés des socialistes ou des communistes. On vit même des prêtres-ouvriers se rendre à Moscou et faire à leur retour des déclarations très prosoviétiques[6].

Une difficulté plus grande encore concernait la nature de l'Église et de l'épiscopat. Pour la première fois dans l'Histoire, une commission de cardinaux et d'archevêques qui, en elle-même, n'a aucune juridiction, prétendait donner une mission universelle à un groupe de prêtres qui, par ailleurs, était fort mal défini[7].

En outre, au-delà de cette question juridique, l'apostolat que l'on voulait nouveau mettait en jeu la nature même du sacerdoce et de son ministère. Car le prêtre a été oint par l'huile des catéchumènes et par l'imposition des mains de l'évêque, il participe au sacerdoce du Christ, il a été « pris d'entre les hommes, établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés » (Heb 5, 1). Le prêtre est avant tout l'homme de la prière et de la messe. Et son ministère auprès des âmes consiste en premier lieu à les conduire à la messe, à les y préparer par le catéchisme et les sacrements. Il veut faire du bien aux hommes, certes, il veut les approcher pour leur prêcher l'Évangile et, pour cela, il doit se faire

---

4 - La création de la Mission de France avait été décidée lors d'une assemblée des cardinaux et archevêques de la zone nord, le 24 juillet 1941. Dès le mois de septembre, le cardinal Suhard envoya à tous les archevêques et évêques de France une lettre leur annonçant cette création et l'ouverture du séminaire qui aurait lieu à Lisieux le 20 octobre suivant.

5 - Très tôt, les évêques reprochèrent aux prêtres de la Mission de France leur « mystique de la communion totale, substitut de la vie de l'Église », sorte d'immanentisme moderniste.

6 - Dès 1945, Rome manifesta ses inquiétudes vis-à-vis de la Mission de France et des prêtres-ouvriers, mais ses avis restèrent lettre morte.

7 - C'est avant tout ce problème juridique qui retint l'attention de l'abbé Berto dans ses relations avec un prêtre de la Mission de France, le père Guy du Pasquier, et avec ses supérieurs. L'intervention de l'abbé Berto au service de la Mission de France joua un grand rôle pour éviter à celle-ci la condamnation qui la menaçait en 1953. Voir Guy Scriff, *op. cit.*

entendre d'eux, mais ceci est directement orienté à la participation active à la liturgie.

Cette œuvre éminemment sacrée réclame la solitude, la prière contemplative, la célébration aussi digne que possible de l'office divin, le silence sur les bruits du monde.

Précisément, cette dimension, qui touche à l'essence même du sacerdoce, semble avoir manqué à beaucoup de prêtres de la Mission de France, trop portés à concevoir leur nouvelle vocation comme un prolongement homogène de leur militantisme d'Action catholique.

Comment le problème apparaissait-il au père Calmel en 1946 ?

Sur beaucoup de points, le père Jacques Loew ressemblait à son jeune confrère. Une spiritualité authentique[8], un zèle ardent pour le salut des âmes, une grande affection pour les plus pauvres, un goût marqué et avoué pour la théologie de saint Thomas d'Aquin, et même un anticommunisme très net. Car « le militant de base, écrit l'apôtre des dockers, le prêtre moins informé oublient que, s'il y a des vérités dans le marxisme, il contient un mensonge et ce seul mensonge l'emporte sur tout[9] ». Surtout, le père Loew avait fort bien compris la technique communiste qui recrute et éduque les hommes par la lutte des classes, s'appuyant sur Lénine lui-même qui affirme : « La lutte de classes amènera les ouvriers chrétiens à la social-démocratie et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée tout court... La lutte des classes réellement en marche et qui éduque les classes plus que tout et mieux que tout[10]. »

Aussi bien, le père Loew lui-même s'opposait aux prêtres de son équipe qui se lançaient, par solidarité avec les ouvriers, dans la « lutte ouvrière » et les syndicats, « jusqu'à marcher en tête de la manifestation, choc contre les forces de l'ordre compris, et piquet de grève... [11] ».

Ces qualités indéniables du jeune dominicain ne l'empêchaient pas de tomber dans des erreurs évidentes, tant il est vrai que notre manière de vivre influe sur notre mode de pensée.

---

8 - Voir par exemple son ouvrage *Comme s'il voyait l'invisible*, Cerf, 1965.
9 - Jacques Loew, *Journal d'une mission ouvrière 1941-1959*, Cerf, coll. Rencontres, 1959, p. 306.
10 - *Lénine*, article « L'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion », *in Marx-Engels, Marxisme*, Bibl. marxiste, n° 20, *in* Jacques Loew, *op. cit.*, p. 307.
11 - Jacques Loew, *op. cit.*, p. 197.

Dans les statuts de la Mission Saint-Pierre-Saint-Paul qu'il composa en 1955, le père Loew prescrit pour chaque prêtre deux heures d'exercices spirituels par jour, comprenant la messe, la récitation de l'office et l'oraison. Cela fait peut-être beaucoup pour un ouvrier en usine, mais cela reste très pauvre pour un prêtre de Jésus-Christ. Surtout, la messe est considérée ici comme un acte de piété personnelle. Et c'est la seule mention qui en est faite dans le texte des statuts. Or la messe est le centre et le sommet de la vie chrétienne, tant personnelle que publique. C'est vers elle, spécialement la messe dominicale, que doivent tendre tous les efforts de l'apôtre. Ce qui vaut pour les pauvres comme pour les riches. Plus même peut-être, si l'on peut dire, pour les plus démunis. Car les beautés de la liturgie, avec ses chants, son encens, ses statues et ses fleurs, sont la richesse et la joie des pauvres.

D'autre part, malgré ses protestations, le père Loew n'évite pas complètement le piège de la lutte des classes. Il considère le milieu ouvrier comme une nation, à l'image des continents païens que les missionnaires partent évangéliser. Pour se faire entendre des ouvriers il faut donc se faire « naturaliser ouvrier », vivre leur vie et épouser leurs revendications, pour pouvoir former avec eux « une église locale » autochtone[12]. C'était introduire dans l'Église cette distinction de classes, comme s'il y avait une Église des ouvriers, une des notaires et une autre encore des agriculteurs. Dans ses Statuts, il définit ainsi le but de la Mission : « Faire de ceux que la parole a atteints une Église, une communauté unie par le lien de la grâce et de la fraternité humaine qui en résulte[13]. » Or, si la communauté chrétienne n'est pas exclusivement « bourgeoise » elle n'est pas davantage « ouvrière ». Faire une paroisse ouvrière réduit la catholicité de l'Église. Qu'on se souvienne de la remarquable Lettre de saint Paul à Philémon et de la première communauté chrétienne au Transtevere, à Rome, qui unissait les esclaves et les nobles sous la houlette de saint Pierre.

Le père Calmel exprima son jugement sur la Mission de France quelques années plus tard, à l'occasion du livre du père Labourdette, *Le sacerdoce et la mission ouvrière*, de 1959[14]. Il y cite fraternellement le père Loew dont il apprécie le zèle théologique :

---

12 - *Ibid.*, p. 293.
13 - *Ibid.*, p. 534.
14 - Père Calmel, « Le sacerdoce et la mission ouvrière », *Itinéraires* n° 36, septembre-octobre 1959, p. 47-52.

> Ainsi, au risque de faire sourire certains, la théologie qui se révélait la mieux adaptée et la plus neuve était celle de saint Thomas et de ses disciples jusqu'à nos jours, un père Garrigou-Lagrange, un Mgr Journet, Gilson ou Maritain. Ce n'étaient pas, bien sûr, des recettes préfabriquées, en poudres et en sachets, que j'y trouvais, mais ces grands regards lumineux éclairant sous l'angle vrai les problèmes de notre temps, dénouant les nœuds où tant de chrétiens et de prêtres s'embrouillaient et se ligotaient eux-mêmes [15].

Cependant le père Calmel fait les réserves nécessaires contre l'esprit et la méthode de la Mission de France.

L'expression même de « Mission ouvrière » est ambiguë et fort dangereuse, car on ne peut identifier, comme le font les prêtres de la Mission de France, la « classe ouvrière » et les continents non encore christianisés que partent évangéliser les missionnaires catholiques. Une telle confusion conduirait à former une Église parallèle, une Église des ouvriers. Or, qu'est-ce que l'apostolat auprès des baptisés ou des citoyens d'une ancienne chrétienté, si ce n'est les « ramener à la foi par rattachement à une Église déjà plantée, disons à une paroisse et un diocèse déjà existants » (p. 48) ?

Peut-être faut-il travailler à rendre les paroisses plus aptes à recevoir les nouveaux arrivants. Mais comment va-t-on s'y prendre pour toucher et ramener les enfants prodigues du milieu ouvrier ? Une réflexion théologique aurait évité de nombreux faux pas.

En analysant davantage la nature même du sacerdoce et de son ministère propre, on aurait retrouvé l'idéal sacerdotal exprimé par saint Pierre : « Et nous autres, nous serons appliqués tout entier à la prière et au ministère du Verbe. » (Ac 6, 4) Le prêtre est un homme consacré, et il ne peut avoir le même genre de vie ni le même mode d'apostolat que le laïc. Et cela doit se voir. « Il faut que son genre de vie rende sensible la nature de ses pouvoirs. » (p. 50) Ceci n'est pas du tout un mépris du travail manuel, car de nombreux prêtres ont travaillé de leurs mains, les moines en sont un bel exemple, mais ceci n'est possible que dans la mesure où le travail laisse intacte la nature du sacerdoce [16].

---

15 - Jacques Loew, *op. cit.*, p. 370.

16 - Bientôt, Rome allait parler. Les conseils puis les monitions des Congrégations romaines étant restées lettre morte, il fallut agir d'une manière radicale. Le 20 juin 1951, le Saint-Office interdit l'acceptation de nouveaux prêtres-ouvriers dans les équipes de la Mission de France. Le 27 juillet 1953, le cardinal Pizzardo, préfet de la Congrégation des séminaires, adressa une lettre à tous les évêques de France défendant, « de manière absolue à tous les élèves des séminaires de France, sans aucune exception, de s'engager comme "stagiaires" en des travaux de quelque genre que ce soit ».

D'autant plus que « le prêtre n'est pas seul », et « ne doit pas se croire chargé de toutes les formes de témoignage ». En considérant mieux la doctrine du baptême et de la confirmation, on se serait souvenu du devoir de tous les catholiques d'œuvrer à la conversion des âmes. Et cela non seulement dans des mouvements dits d'Action catholique, mandatés par la hiérarchie, mais dans la vie de tous les jours. Or ce sont de tels catholiques, quels que soient leur métier et leur milieu, qui sont le premier contact de l'Église avec les apostats et les athées. C'est par les ouvriers laïcs que l'Église est proche des ouvriers, c'est par les paysans qu'elle aborde les paysans et se fait bien voir d'eux. Il y a, dans la générosité indéniable de la Mission de France, a fortiori dans les prêtres-ouvriers, une méprise sur la nature du sacerdoce et même sur celle du baptême et de la confirmation. N'est-ce pas une certaine forme de cléricalisme de prêtres qui s'attribuent une action qui revient en priorité aux laïcs ?

En observant ses confrères se lancer dans un tel apostolat et en en voyant les premiers fruits chez certains d'entre eux, le père Calmel trouvait la confirmation du bon principe dont il avait déjà tant de fois fait l'expérience dans la vie paysanne et dans ses études : *agere sequitur esse*, l'agir suit l'être. Et cet autre principe qui affirme que dans le domaine de l'agir, la fin (le Ciel, la sainteté, la contemplation) joue le rôle de forme à l'égard de tout ce qui contribue à l'obtention de cette fin [17]. Elle est pour le sujet, pour son mode de vie et pour les moyens qu'il utilise, ce que l'âme est pour le corps. La vie sacerdotale doit donc être profondément marquée par son but qui est essentiellement surnaturel.

En outre, la Mission ouvrière soulevait la difficulté des relations entre la vie chrétienne et le genre de vie des ouvriers. Car s'il est louable de vouloir prêcher la foi à ces masses ouvrières qui s'en étaient éloignées et de remédier aux effets, ne fallait-il pas en même temps travailler sur la cause ? De nombreuses raisons expliquaient la perte de la foi de tant d'ouvriers, mais une des principales était certainement le genre de vie que leur imposait la révolution

---

Le 29 août 1953, la Congrégation des religieux demandait à tous les supérieurs majeurs d'ordres religieux de retirer du travail leurs prêtres-ouvriers. En septembre de la même année, le séminaire de la Mission de France (224 séminaristes) était fermé jusqu'à refonte des statuts. En novembre, les cardinaux Liénart de Lille, Gerlier de Lyon, et Feltin de Paris, vinrent à Rome pour défendre la cause des prêtres-ouvriers. Ils furent reçus ensemble par le pape Pie XII, le 5 novembre 1953. Mais la décision du pape était prise. Le 19 janvier 1954, les évêques ayant des prêtres-ouvriers dans leur diocèse se réunirent et leur prescrivirent de quitter leur travail d'ici le 1er mars. À l'occasion de ces blâmes fort justifiés, de nombreux prêtres concernés abandonnèrent la vie sacerdotale.

17 - Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 23, a. 8.

industrielle du XIX[e] siècle. Les ouvriers vivaient dans un cadre qui, en soi, était athée et contraire à toute espèce de vie intérieure. De plus, ils étaient embrigadés dans des syndicats, dans la lutte des classes sous la bannière athée du communisme ou du socialisme.

Telles étaient les pensées des prêtres les plus sages et les plus prudents de l'époque. L'abbé Berto écrivait à ce sujet :

> Il me semble que l'on devrait mieux voir que ces milieux (populaires) tels qu'ils sont ne sont pas « christianisables » et que par conséquent, au lieu de les accepter ainsi, de se placer sans cesse dans l'hypothèse, le clergé, le jeune clergé, devrait être davantage invité à agir sur les conditions préalables à toute influence profonde du christianisme. Il y a trop de monde dans les usines, trop de monde dans les villes ; il faut diminuer la population urbaine, la population ouvrière. À tort ou à raison, je crains que vous et vos confrères ne soyez inclinés à penser que cela est indifférent à l'apostolat. Ma persuasion est que vous serez toujours immensément « débordés », que vous échouerez à instaurer l'ordre chrétien dans le peuple ouvrier, quelles que soient vos conquêtes personnelles. Je crains aussi que ceux même que vous convertirez, vous ne les convertissiez pas pleinement, faute de vous appuyer assez sur la réalité du mystère de l'Église, faute de garder assez vif le souci de la Tradition[18].

C'étaient là les grandes questions de la politique et de la chrétienté qui se pressaient dans l'esprit du père Calmel et qu'il aborderait bientôt dans ses écrits. Selon son habitude, il observait, savait apprécier les bonnes intentions de ses confrères, admirait leur zèle et leur abnégation, et se gardait de parler en public[19]. Mais il étudiait, approfondissait la sainte théologie et acquérait par l'expérience des convictions qui allaient bientôt le guider dans son action.

Il n'eut cependant guère le temps, à Marseille, de donner sa pleine mesure. Après avoir prêché le carême de cette année 1946 à Marvejols, en Lozère, il dut bien vite se rendre à Toulouse où il arriva le 8 mai.

---

18 - Abbé Berto, lettre au père du Pasquier du 11 mars 1945, *in* Guy Scriff, *op. cit.*, p. 14.

19 - En janvier 1963, le père Calmel écrira à une correspondante : « Vous pouvez dire à votre curé que le livre à lire sur les prêtres-ouvriers (livre serein, mais accablant sans le vouloir pour l'inconscience des évêques), c'est : Pierre Adren, *Mémoire des prêtres-ouvriers*, collection *Itinéraires*. » (Lettre du 4 janvier 1963)

# 7

# Toulouse

DÈS SON retour dans la capitale du Languedoc, le père Calmel fut sollicité par un nouveau type d'apostolat, celui de la plume. Si son premier livre ne parut qu'en 1952, il eut dès 1946 à participer à la rédaction de plusieurs revues : *La Vie dominicaine*, bulletin destiné aux tertiaires dominicains, puis la prestigieuse *Revue Thomiste*. Il ne sera pas inutile de faire remarquer que cet apostolat littéraire ne représentait chez le dominicain qu'une partie de son ministère, comme le haut de l'iceberg. Fidèle à son culte pour la vérité et à son respect des âmes, le père Calmel ne confiait au public que ce qu'il avait longuement porté dans la prière et dans l'étude. Il donnait aux problèmes de son temps une réponse longuement méditée.

### *Premières leçons de spiritualité*

À partir du mois de mai 1946, il collabore donc à *La Vie dominicaine*. Dès ses premiers articles, il fait preuve d'une profondeur théologique, d'une délicatesse de sentiments et d'une audace d'expression qui le caractériseront plus tard. Ils permettent à son lecteur d'apprécier la hauteur de laquelle il descendait pour s'adresser aux âmes, surtout aux plus grands pécheurs. Ces premières études du jeune dominicain peuvent se résumer en une phrase : *Il faut faire feu de tout bois*. Tout doit servir d'aliment au feu de la charité, tout peut et doit aider le cheminement de l'âme vers Dieu, à son union à Dieu : les péchés passés, les croix et les échecs, les faiblesses du tempérament.

Cette série d'articles s'ouvre par une contemplation de sainte Marie-Madeleine. Celle-ci présente le modèle d'une pénitence tout ouverte sur la lumière. Loin de se replier sur elle-même, la sainte se tient aux pieds du

Sauveur (Lc 7) : « Sans détour et tout droit, elle donne ce qu'elle pouvait donner, le parfum et toute la vie antérieure qu'il représentait – tout le baume des délices terrestres[20]. » Car pour la sœur de Marthe,

> verser du parfum est un signe trop extérieur, et trop lent pour son amour. Avant même qu'elle puisse le faire, c'est son âme qui se répand avec ses larmes, tous les faux amours qu'elle avait gardés en elles viennent se répandre dans cette effusion douloureuse.

Dès lors, tout son ancien amour ayant été vidé et versé dans ses sanglots, « un nouvel amour se lève, silencieux et divin. Comment serait-elle alors condamnable ? » À sa suite, le pécheur converti doit se livrer à l'amour, donnant à Dieu ce qu'il a de plus intime :

> C'est toute sa vie et son idolâtrie passée, c'est tout ce pitoyable « mélange d'enivrement, de détresse et de péché » que l'on tenait comprimé en soi et qu'il s'agit de ne plus garder, de laisser s'écouler, ou plutôt de donner.

La véritable pénitence met debout et rend audacieux.

Ceci apparaît plus clairement grâce à une comparaison. Dans un numéro postérieur de *La Vie dominicaine*, le père Calmel compare sainte Marie-Madeleine (Lc 7) à la femme adultère (Jn 8). Jésus, qui ne regarde même pas la femme adultère, nous montre que la contrition est bien autre chose que « le sentiment d'être tombé au-dessous de soi-même, au-dessous de l'idéal humain, au-dessous du code de l'humanité que formulent la cité et la loi ». Car il y a bien plus que la loi, il y a « la grâce et la vérité » apportées par Jésus-Christ. La contrition ne se situe pas au niveau de l'honneur blessé. Elle vient de l'amour qui manque encore à la pauvre femme. À Marie-Madeleine repentante, Jésus dit : « Va en paix, ta foi t'a sauvée. » Il ne fit aucune allusion à son péché passé. À la femme adultère, en revanche, il déclara : « désormais, ne pèche plus ». Sans doute, explique le père Calmel, parce qu'elle ne vivait pas encore assez selon la loi de l'amour.

C'était un clair avertissement adressé aux âmes timorées qui, après leur confession, demeurent dans le sombre souvenir de leur misère, ne se croient pas totalement pardonnées, n'osent pas vraiment aimer et faire de leur vie un don de gratitude.

Du reste, le Seigneur, par sa modestie et son effacement, favorise une telle ouverture de l'âme. À l'occasion de la fête de la Transfiguration, en août-septembre 1946, le père Calmel retient surtout la vie cachée de Notre-Seigneur :

20 - *La Vie dominicaine*, mai 1946.

« Dieu devait se manifester à l'homme dans l'obscurité et dans l'humilité » pour incliner « les cœurs humbles et repentants à se donner à lui ». Il s'adresse ainsi plus efficacement aux « yeux du cœur qui voient la lumière ».

Après le péché passé, ce sont les peines et les échecs de la vie qui intéressent le père Calmel. Eux aussi doivent servir de combustible à la charité. Dans un article sur le signe de la Croix, le dominicain montre ce dernier non seulement comme un acte de foi en la sainte Trinité ou comme le signe de la rédemption qui nous introduit dans la vie de Dieu, mais il va plus loin, il invite son lecteur à suivre son regard :

> Quand je fais le signe de la Croix, ce sont toutes mes croix que je prends dans ma main, (...) que j'unis à la Croix du Christ, qui seule donne la vie, enfin que je consacre au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dès lors, c'est la vie tout entière, avec ses travaux et ses peines, qui se déroule face à Dieu, qui est exposée au regard de Dieu. Ce sera là une des constantes de la direction spirituelle du père Calmel :

> Toutes mes croix, même les plus imprévues ou les plus ignominieuses, ou celles qui sont la conséquence banale et sans gloire de mes sottises, de mes péchés, de ma constitution originelle, toutes je me les applique volontairement, je fais un acte de foi, en les avouant à la Trinité, en affirmant qu'elles ne sont pas indignes du Père, du Fils et du Saint-Esprit, parce qu'elles sont désormais unies et jointes à la Croix même du Christ. (...) Nous croyons qu'elles doivent être accueillies, recueillies et offertes au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.

Toutes les épreuves de la vie se trouvent ainsi engagées, emportées, dans ce grand feu d'amour qui brûle sur la Croix.

Un autre « bois » peut et doit servir au brasier de l'amour de Dieu, celui de notre fragilité, celui de nos faiblesses psychologiques. C'est pourquoi le père Calmel, dans son article du numéro de février 1947 de la même revue, présente Notre-Seigneur dans ses relations avec les pauvres hommes que nous sommes. Cette étude révèle la profonde compréhension et le respect des âmes qui habitaient le dominicain. C'est le cœur du Christ et le cœur du prêtre qui transparaissent dans ces lignes :

> – Il savait ce qu'il y a dans l'homme (...)
> – Il savait la manière dont l'homme connaît le péché. (...)
> – Il savait que la présence de son Église n'abolirait pas le péché. (...)
> – Mais lui, plein de grâce et de vérité et qui éclaire tout homme venant en ce monde, savait que le Père veut attirer tout homme quel qu'il soit.

> C'est pour cela qu'il a accepté, qu'il a mendié l'amour de ses frères, même les plus déchus. (...)
> – Il savait combien il faut être implacable si l'on veut qu'un être qui s'accommode spontanément des facilités de la terre jouisse du bonheur de Dieu, (...) pour qu'il prenne goût aux choses de Dieu. (Mais c'est toujours) en maître doux et humble qu'il leur donnera ses leçons. (...)
> – Il savait qu'une excellence de quelque ordre que ce soit entraîne le plus ordinairement la séparation des hommes, le mépris, l'oppression et, chez l'inférieur, la convoitise et l'envie. C'est pourquoi inlassablement il tourne le cœur de ceux qui détiennent une supériorité, quelle qu'elle soit, vers les petits et les pauvres, et il demande à tous d'avoir un cœur détaché. (...)
> – Il savait ce que l'infirmité, la maladie signifie de peines, d'humiliations peut-être de déchéance monstrueuse. Mais il savait aussi que l'homme est avide de santé et d'équilibre plutôt pour être à l'aise sur terre que pour reconnaître en vérité Dieu qui le guérit. C'est pourquoi, si ses mains et ses paroles ont versé abondamment le miracle et avec tant de compassion et de discrétion, (...) il a toujours exigé la foi. (...) Du reste, il n'a jamais présenté son royaume comme une restauration de la félicité édénique. (...)
> – Il connaît ce dont est faite notre vie, nos labeurs de chaque jour, nos humbles et grandes joies. (...)
> – Il savait combien tout homme est éloigné de Dieu. (...)
> – Il savait (...) quelle est la plus insurmontable des hontes qui peut écraser la destinée de l'homme et de la femme. (...)
> – Or, sachant cela, il fait accéder à la paix et au royaume de Dieu tout homme ou toute femme de bonne volonté et cela dans une élévation telle que la moralité change de sens ; elle n'est pas supprimée, mais elle n'existe que comme redescendant de l'union divine. (...) Il arrive que des hommes qui nous parlent de Dieu et qui savent Dieu, ignorent partiellement ce que cela signifie d'être un homme ou d'être une femme. (...) Mais le Christ, le Fils de l'homme né de la Vierge, savait tout de l'homme, de tout homme ; et le sachant, il les appelle tous à lui. Tant d'humanité nous persuadera peut-être de nous attacher à lui sans crainte.

Cette longue série de « Il savait » est un hymne à la science et à la miséricorde de Notre-Seigneur et une belle leçon pour tous ceux qui s'efforcent de faire quelque bien aux âmes. Elle laisse aussi transparaître, chez son auteur, l'expérience du confessionnal et une profonde perception de la psychologie humaine. Surtout elle traduit son optimisme, qui fait penser à celui de saint Paul affirmant : « Tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu » (Rm 8).

Ceci apparaît plus encore dans l'article de mars-avril 1947 dans lequel le père Calmel traite la question délicate du rôle du caractère de chacun dans la vie spirituelle. Déjà apparaît le grand directeur d'âmes qui se manifestera bientôt. Peu importe, en définitive, que l'on soit fort ou que l'on soit faible, l'amour fait feu de tout bois :

> Une âme faible est habitée nécessairement par la misère. Là où le fort est de plain-pied, le faible est hésitant et tremble de peur. Là où le fort se met en colère et oublie, le faible n'ose rien dire, mais il n'en finit pas de ravaler sa colère ; là où le fort est libre et se meut avec aisance, le faible est accaparé, occupé totalement, il n'élimine pas, il n'est disponible pour rien d'autre. Enfin, parce que le faible se sent croulant et incertain, il essaie de se donner du courage par des rêves de vanité et d'orgueil. Il est jaloux instinctivement de ceux en qui il devine l'adaptation et par suite la chance.
>
> Mais ces ressentiments, cette peur, ces accaparements torturants par des préoccupations infimes, cette vanité, cette jalousie, que sont-ils en réalité ? De la misère psychologique plus que du péché. Il ne faut point parer d'un nom moral une réalité qui, foncièrement, est psychologique. C'est de la misère au sens essentiel du terme : c'est-à-dire quelque chose de fatal et de pitoyable.
>
> Et l'assurance, la générosité, la disponibilité du fort, que sont-elles ? Non pas de la vertu, mais une chance ; ils ont la chance d'être ainsi.
>
> Devant Dieu, en face de sa miséricorde et de son amour, y a-t-il encore fort et faible ?

Malheureusement, chaque état psychologique donne lieu à des fautes caractéristiques :

> La faute chez les faibles n'est pas la misère, mais l'absence de foi et d'amour, dans cette misère ; le refus d'offrir cette misère par lassitude et découragement, c'est-à-dire par orgueil. (...)
>
> Ce que Dieu demande au faible, (...) c'est avant tout de s'accepter comme il est, de ne pas s'attacher d'importance, de consentir à n'être que cela et de ne pas se croire un martyr, de ne pas dramatiser. Ce que voudrait le faible et qu'il demande peut-être dans ses prières, ce vers quoi il aspire avec véhémence, c'est l'équilibre, la possession de soi, la liberté, l'aisance intérieure ; ce que Dieu lui demande de vouloir, c'est le royaume de Dieu.

Certes, les péchés des faibles sont souvent difficiles à distinguer de la faiblesse psychologique elle-même. Mais le péché est bien là, dans ce caractère, comme l'âme dans le corps, comme la forme est unie à la matière. Le « virus

du péché », « l'âme du péché du faible » sont bien là. Ils consistent à se rebeller contre les limites imposées par Dieu et par les événements. Pour le faible comme pour le fort, l'âme du péché consiste à se détourner de Dieu, à refuser la lumière, à ne pas exposer au regard de Dieu cette faiblesse ou cette force.

> La nature existe (...) ; ce qui importe, c'est de ne pas confondre avec la grâce la nature (qu'elle soit forte ou qu'elle soit faible) : c'est de donner à la prière, à la tristesse, au désir, l'objet qu'il faut ; c'est que le point d'application de notre effort et de notre désir ce soit la foi, l'amour, l'humilité et non pas le miracle. Dieu demande nos œuvres, mais il demande avant tout que nos œuvres soient intérieures. Le péché n'est pas la misère, mais le refus du cœur, le retrait devant la lumière, que ce soit dans la force, que ce soit dans la faiblesse. La grâce n'a pas à faire de miracles, mais à nous disposer à laisser Dieu entrer dans notre nature quelle qu'elle soit.

Nous rencontrons ici pour la première fois sous la plume du dominicain ce que lui-même avait vécu depuis l'âge de dix-sept ans : La source de nos actes est le « cœur », le centre de l'âme où l'homme se tient seul face à Dieu. C'est là, dans les profondeurs de l'âme, que se jouent notre sanctification et la véritable pédagogie chrétienne.

Le père Calmel revint sur le même sujet, la même année, dans *La Vie dominicaine.* Il s'agissait cette fois de la recension du livre du père Ch.-D. Boulogne, *Le moi retrouvé.* Son commentaire s'ouvre par une longue citation de la préface de Gustave Thibon, laquelle souligne la note d'espérance qui se dégage de l'ouvrage :

> Le bienfait essentiel de son livre est de montrer à tous les hommes, et particulièrement aux plus misérables, qu'en dépit de la gangrène du péché et de l'ankylose de l'habitude, il n'existe pas de maux spirituels incurables. (...) Rien n'est perdu tant que l'homme ne se fait pas une idole du néant qu'il porte en lui, tant que sa misère ne repousse pas la miséricorde.

Le père Calmel ajoute cependant une note personnelle à cet éloge. Il se réjouit de voir comment « maintes analyses des moralistes et des romanciers sont refaites et évangélisées » et que « de beaucoup de sentiments, l'analyse est reprise dans une lumière chrétienne ». Car, trop souvent lorsque les spirituels évoquent « l'ennui et la joie, la fierté et l'amour-propre, l'équilibre et l'illusion », ils le font d'une manière trop éloignée du réel, comme si le converti avait changé de nature : « S'ils mentionnent encore l'humain, le trop humain, c'est d'une manière tellement abstraite qu'on ne s'y reconnaît pas. »

Ce qui aboutit à diviser la personne, à exclure la nature concrète de chacun de l'œuvre de sanctification, tandis que le feu divin, le Saint-Esprit, veut embrasser cet homme concret, avec et dans ses infirmités [21].

À plusieurs reprises, le père Calmel reviendra sur ce sujet dans ses écrits [22], mais déjà, ses premiers articles dans *La Vie dominicaine* montrent les grandes lignes de sa vie spirituelle : la droiture et la confiance de l'âme repentante, les yeux du cœur qui vivent de l'invisible, l'union au Christ dans les souffrances de la vie, la présentation à Dieu de nos petitesses et de nos combats dans un climat de foi et d'amour. En résumé, l'unité profonde que Dieu veut réaliser en chaque baptisé entre la grâce et la nature, la charité et les vertus, unifiées comme le feu au bois qu'il consume, comme l'âme au corps qu'elle anime.

Après cinq ans de sacerdoce, le jeune dominicain était déjà en possession des grands principes qui régleront bientôt la direction qu'il donnera aux âmes.

### *La* Revue Thomiste

Au début de l'année 1946, le père Calmel commença sa collaboration à la *Revue Thomiste.*

Pour ce faire, il dut solliciter auprès du Saint-Office l'autorisation « de lire et de posséder, pour autant que ce serait nécessaire, des livres prohibés, pour le temps de sa charge, comme rédacteur à la *Revue Thomiste* ». Il en reçut la notification par une lettre datée du 16 mai 1947.

Le père Calmel exposa aux lecteurs de *La Vie dominicaine* cette revue « étroitement spécialisée et rigoureusement scientifique » qu'il voyait comme « une des activités majeures de la province de Toulouse ».

Certes, tous ne sont pas tenus de faire de la théologie. Cependant : « La foi ne saurait rester inactive ; chez tous, elle doit fructifier en vie spirituelle ; chez certains, en connaissance théologique ; et bien entendu, même et surtout chez ces derniers, est maintenu le primat de la vie spirituelle ». Par ailleurs, dans ce travail, le théologien a besoin d'un maître. Or « les papes ont dit et répété qu'un maître existait en effet, que saint Thomas avait été donné à

---

21 - Bien plus tard, le père Calmel appliquait ce principe à la psychanalyse : « La psychanalyse empêche l'homme de se tourner vers la grâce. Les maladies psychiques sont traitées comme absentes du régime de la grâce. » Il s'affligeait à cette occasion de ce que Maritain et le père Labourdette aient fait « de la réclame pour Freud », avec R. Dalbiez, *Doctrine et méthode de la psychanalyse* (entretien à Cotignac, avril 1970).

22 - Voir « La psychanalyse et la morale », recension, *Revue Thomiste*, 1947, 1, p. 158-168 ; « Regard vénérateur et regard inhumain », *La Pensée catholique* n° 17, 1951, p. 92-96.

l'Église jusqu'à la fin des siècles, en vue de l'œuvre théologique ». C'est pourquoi le programme de la *Revue Thomiste* tient en deux points : « Théologie conçue comme une exigence vitale de la foi ; acceptation, dans l'étude et la recherche théologique, des principes de saint Thomas tenus à la fois pour définitifs et pour susceptibles de favoriser tous les progrès véritables. »

Pour sûr, « ces positions vont à l'encontre des tendances de bien des esprits ». Le père Calmel n'avait-il pas lui-même entendu un prédicateur affirmer : « Entre l'Évangile et la théologie, il y a un abîme » ? Ce à quoi il répondait : « La *Revue Thomiste* dirait au contraire : "Il n'y a qu'une dénivellation et c'est le même flot qui tombe en cascade, source dans l'Évangile et fleuve dans la théologie." »

Un autre prédicateur avait également affirmé en chaire : « Le théologien actuel sera thomiste en faisant, pour son époque, un effort de pensée analogue à celui que fit saint Thomas pour la sienne ». Pour éviter l'ambiguïté du terme « analogue », le père Calmel complétait : « La *Revue Thomiste* ajouterait : "Certainement, mais à la condition d'être dociles à ses principes qui valent pour notre époque comme ils valurent pour la sienne." Et cette addition change tout. »

### *Premières leçons sur l'art*

Le père Calmel fit ses premières armes dans la *Revue Thomiste* par un article intitulé « Poésie et vie de prière », dans le n° 1-2 de 1946 (p. 330-349). Il revint sur le même sujet dans le numéro suivant (n° 3-4, p. 623-627), par une recension du livre de Jean Darbellay, *Le poète et la connaissance poétique*.

On peut se représenter le sérieux avec lequel le jeune prêtre envisageait son nouveau ministère par le travail qu'il fournit. Pour ce seul article, il s'appuie sur Maritain, Paul Valéry, Baudelaire, Ernest Hello, Paul Claudel, Charles du Bos, Max Jacob, Gustave Thibon, Gertrude von Le Fort (quelques passages). Il compare Villon et Baudelaire, cite Bérénice et Phèdre (Racine). D'autre part, il fait preuve d'une profonde compréhension de saint Thomas d'Aquin, spécialement dans sa conception de la connaissance humaine. Comme le titre le laisse deviner, c'est la préoccupation principale du père Calmel, celle de l'union entre la nature et la grâce, entre la matière et la forme, entre le corps et l'âme, qui le pousse sur ce terrain difficile de la philosophie de l'art.

> Si l'Évangile est distinct de la culture, il n'y est pas étranger, il doit la pénétrer parce que la grâce doit pénétrer la nature ; l'imprégnation de la nature par la grâce s'étendra obligatoirement à la culture, puisque la

> culture est un prolongement normal de la nature et même un prolongement inévitable, en ce sens que l'homme ou le peuple qui refuse de s'agrandir dans une ligne proprement humaine n'en reste pas au stade d'une nature informe, mais dégrade et déforme la nature en des aberrations inhumaines (p. 330).

L'union de la nature et de la grâce se réalise cependant dans l'œuvre d'art d'une manière très particulière. Car la pensée artistique, qui suit une « connaissance de connaturalité affective », et donc met fortement en jeu la perception sensible, le cœur et l'imagination de l'artiste, est d'un type spécial. « Si l'émotion est à l'origine de la poésie, ce qui la constitue c'est un travail de l'intelligence pratique. »

L'artiste est donc tout autre chose qu'un moraliste. Certes, sa morale et sa psychologie entrent en ligne de compte dans son intuition et dans son œuvre, mais au titre de moyen ou de cause matérielle : « La poésie est au-delà du thème, des images, des conceptions (morales) et des caractères : elle fait corps avec eux mais les dépasse et les transfigure » (p. 336). On ne jugera donc pas de la même manière une œuvre d'art et un traité de morale :

> L'œuvre du moraliste est imparfaite si elle ignore la fin surnaturelle, la grâce et le péché. Mais il semble bien qu'il puisse y avoir une œuvre parfaite de poésie, non pas qui rejette directement la grâce, mais qui ne la fait pas intervenir expressément (p. 337).

Dans quelle mesure une telle œuvre peut-elle être alors « imprégnée » de la grâce et du monde surnaturel ? Elle le sera si l'écrivain est assez pur et élevé pour ne pas présenter cette absence de Dieu et le mal sous leur jour séduisant et troublant, et dans la mesure où son œuvre garde « la beauté d'une aspiration à la rédemption ou de la sollicitation de Dieu qui traverse le mal, ou de l'immaculée lumière et de l'innocente permission de Dieu qui baigne tout mal » (p. 338). Alors, « ce qui est malsain est recréé dans une telle lumière qu'on y perçoit un appel certain, serait-il informulé, à ce qui est sain et normal » (p. 339). Du reste, l'auteur s'intéresse ici principalement au lien entre la poésie et la prière (ou théologie). Ces deux actes se meuvent bien sûr dans des ordres différents, bien que les deux fassent entrer l'homme en lui-même et le conduisent au silence. « Plus la théologie scrute le donné révélé, plus elle comprend qu'il faut se taire et aimer » (...) « La poésie amène au silence à raison du ravissement sans discours qui est le propre de la perception du beau. » On devine alors comment la foi contemplative et l'art poétique peuvent s'aider. « Saint Augustin pleurant au chant des psaumes offre un

exemple impérissable de cette confortation que se prêtent l'extase de la prière et l'extase poétique. » (p. 344)

La poésie comporte cependant un danger pour la vie de prière, en raison du rôle primordial qu'elle accorde aux sens et à l'imagination. D'un autre côté, « c'est parce qu'elle fait si large part aux sens et aux facultés sensibles, pour les harmoniser avec l'esprit, que la poésie religieuse, au sens total du mot : psaumes, chant, dramatisation liturgique, sera pour la plupart des hommes, peu aptes à l'abstraction pure, une meilleure voie pour la contemplation que la théologie toute seule » (p. 345).

Reste le danger de faire du beau une idole, de l'identifier à Dieu et de lui vouer le même culte. La poésie aura alors l'effet très néfaste d'endormir l'âme « en transposant ses aspirations et ses exigences surnaturelles dans l'ordre de la fiction. (...) La conversion à la fiction tient lieu de conversion pure et simple ; il s'évanouit dans la beauté au lieu de se perdre en Dieu. »

À l'issue de cet article, le père Calmel s'excuse de l'imprécision de sa méthode : « Il nous a fait saisir l'inconvénient du va-et-vient de notre pensée entre deux points de vue qu'il eût été préférable d'étudier séparément », celui du poète et celui du lecteur. De fait le style de cette étude laisse trop apparaître la tension d'une pensée qui se cherche, d'une synthèse pas assez mûrie entre les différentes sources consultées et qui reste trop éloignée, nous semble-t-il, de l'autorité d'un maître qu'eût été saint Thomas d'Aquin. L'auteur y apparaît plus comme un mystique et un directeur d'âmes que comme un professeur. Il est mystique dans la mesure où il cherche à harmoniser deux expériences, celle de l'union à Dieu dans le sanctuaire de l'âme et celle du poète qui se tient « dans ces régions de la plénitude poétique des profondeurs de l'âme, toutes proches de celles où Dieu veut prendre son repos en nous » (p. 344). Il est directeur d'âmes, de celles du public comme de celles des artistes, parce qu'il cherche constamment à les conduire au silence de la contemplation surnaturelle.

Néanmoins, c'est la preuve d'un grand esprit et d'une audace très dominicaine que de s'aventurer dans une question si difficile et de faire avancer la pensée sur un terrain encore si peu défriché. Le père Calmel s'y montre comme un chercheur d'une grande envergure qui fait la lumière sur ces sujets qui concernent de si près la vie des hommes et des sociétés.

Il le fera à nouveau dans le numéro spécial 1-2 de 1948 de la *Revue Thomiste* tout entier consacré à l'œuvre de Jacques Maritain[23]. Cette fois-ci, il s'agit

---

23 - Fr. M.-Thomas Calmel o.p., « Frontières de la poésie », *Revue Thomiste*, 1948, p. 123-141.

pour le père Calmel de présenter la philosophie de l'art de Maritain et d'en dégager les deux grands axes qu'il définit comme une « fidélité sereine aux essences éternelles et une présence fraternelle aux misères et aux promesses de notre époque » (p. 123).

L'auteur montre tout d'abord la fécondité de la méthode scolastique qui définit l'art (les beaux-arts) à partir des arts. En conséquence, « l'art est dans la ligne du faire, non pas dans celle du connaître. Par suite, il devra se garder d'usurper le rôle de la connaissance abstraite, du discours et de l'enseignement » (p. 124). De ce fait, l'art étant « la droite détermination des œuvres à faire », il est « dans la raison pratique ; ni l'habileté manuelle, ni l'exubérance imaginative ne le constituent en son fond ; la mécanisation et le débraillé sont pareillement inadmissibles » (p. 124).

Puis vient la définition du beau, qui est « l'éclat de la forme », un état de la matière qui laisse apparaître et briller la forme, la richesse ontologique de la chose[24]. Maritain explique fort justement la fameuse phrase des anciens: *Ars imitatur naturam*, qui ne signifie nullement une imitation à la manière d'une copie conforme :

> Si la joie de l'œuvre belle vient de quelque vérité, elle ne vient pas de la vérité de l'imitation comme reproduction des choses, elle vient de la perfection avec laquelle l'œuvre exprime ou manifeste la forme, au sens métaphysique de ce mot, elle vient de la vérité de l'imitation comme manifestation de la forme. Voilà le formel de l'imitation de l'art: l'expression ou la manifestation, dans une œuvre convenablement proportionnée, de quelque principe secret d'intelligibilité qui resplendit[25].

Par ailleurs, l'art est le fait d'un artiste qui est inséré dans un ordre de fins indépendant de lui. C'est pourquoi « la gratuité est une déviation » (p. 129). Dans son jaillissement propre, dans son savoir-faire, l'artiste jouit d'une certaine autonomie. Mais il ne vise qu'une fin partielle, qui se tient elle-même au service d'une fin supérieure. La création est donc un peu comme un instrument à l'égard de la fin ultime.

Le message de Jacques Maritain aux artistes peut se résumer de la façon suivante :

> Comprenez ce qu'est votre création. (...)

---

24 - À ce sujet, on pourra regretter que le père Calmel ait repris ici sans la discuter l'affirmation de Jacques Maritain qui range le beau parmi les transcendantaux. Ce qui est discuté par les philosophes thomistes. Mais ce n'était pas le propos de cet article.

25 - Jacques Maritain, *Art et scolastique*, Louis Rouart et fils, Paris, deuxième édition, 1927, p. 96-97.

> N'essayez pas non plus d'arracher votre art à ce sol humain, intelligible et discursif, dont il a besoin pour vivre. C'est la sève plus que la terre qui forme le fruit; mais si, en vue de la pureté de la sève, vous essayez de transplanter l'arbre dans le vide vous l'exténuez et vous stérilisez le fruit. – Comprenez aussi que le don de création n'est pas tout, n'est pas même le meilleur en vous: de quel prix est le talent ou le génie auprès de la fidélité à Dieu? (...)
> Si vous redevenez comme un petit enfant, si votre âme prend son plaisir en Dieu et joue devant lui en toute saison, votre invention, votre grâce et votre génie poétique sauront jouer sur la face de la terre et des eaux avec une liberté radieuse.

On reconnaît ici les deux grands axes de la pensée du disciple de saint Thomas: celui de l'union entre la matière et la forme, qui est le grand problème métaphysique qui se pose à tout artiste, et celui de la nécessité, pour tout homme et ici pour l'artiste, de vivre sous le regard de Dieu.

Le père Calmel conclura ses travaux sur l'art dans la *Revue Thomiste* par une double recension, dans le numéro d'automne 1953, intitulée « L'Église et l'art » (p. 637-643)[26].

### *Au service de la vérité et de la charité*

Un autre aspect de l'apostolat par la presse intéresse tout particulièrement le frère prêcheur, celui de la défense de la pureté théologique. Par la nature des choses, la polémique tient une grande place dans une revue doctrinale, et la tentation est forte de se laisser emporter par l'ardeur des débats et de blesser les vertus de justice et de charité. Or, s'il avait son franc-parler et s'il n'était pas exempt de sautes d'humeurs et en conséquence d'expressions qui dépassaient sa pensée, le père Calmel veillait avec une grande précaution à garder la plus grande délicatesse à l'égard de ses contradicteurs. Il n'y avait rien en lui d'un redresseur de torts universel, d'un « roquet » aboyant sur tout ce qui passe d'incongru.

Il s'exprime à ce sujet dans un article de la revue *La Vie dominicaine*, de juillet-août 1947. L'occasion lui en est offerte par la recension d'un opuscule publié par quelques dominicains (les pères Labourdette, M.-J. Nicolas, Bruckberger) en réponse à une critique d'un numéro de la *Revue Thomiste*

26 - En 1954, il fait, dans la *Revue Thomiste*, un compte-rendu de *La vérité chez Pascal* du futur cardinal Charles Journet (p. 204-205).

(mai-août 1946) faite par un groupe de jésuites (les pères de Lubac, Daniélou, von Balthasar, etc.) dans les *Recherches de science religieuse*.

Que faut-il choisir, entre la charité et la vérité ? Faut-il sacrifier aux droits de la vérité en gardant un irénisme myope, ou bien affirmer hautement la vérité, quitte à froisser les susceptibilités et la douce charité ?

Comme on le verra souvent par la suite, le père Calmel refuse ce faux problème simpliste et recherche l'équilibre chrétien supérieur. D'un côté, il souligne et il loue le ton pacifique de la réponse des pères dominicains qui « par sa sérénité et sa grandeur honore la vérité ». En revanche, il s'oppose à l'historicisme vanté par les contradicteurs qui livre la foi aux vicissitudes « du sentiment et du désir ». Les auteurs de la *Revue Thomiste* font donc œuvre tout à la fois de vérité et de charité en défendant l'objectivité spéculative de la théologie « qui nous mesure et nous transcende, qui est permanente et qui ne tourne pas avec les remous de l'Histoire ; tout notre effort sera de nous soumettre à elle, d'aider les hommes à l'accueillir dans son intégrité au lieu de l'arranger à la convenance des hommes ». Ce qui est le meilleur service à rendre à nos contemporains, car « la charité ne vit que de la vérité ».

Au sujet de la méthode de la théologie et de l'Écriture sainte, il composera, en mars 1948, une *Lettre à un conférencier sur la lecture directe des premiers chapitres de la Genèse* [27].

Du reste, tout en s'adonnant à l'apostolat littéraire, le père Calmel ne négligeait nullement le ministère de la parole. Dès l'année 1947, il prêcha le carême à Saint-Sever, dans les Landes, puis à Salies-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques) pour le carême de 1948 [28]. En outre, il rendait des services lors de pèlerinages ou auprès des écoles. Un ancien élève des Frères des Écoles chrétiennes de Toulouse se souvient que l'on parlait du père Calmel, on le citait et on l'aimait, dès les années 1952-1954.

Les voyages apostoliques du Père lui donnèrent l'occasion de faire des détours par Sauveterre-la-Lémance et de revoir sa chère famille. Alors, il pouvait se reposer un peu. Il aimait à faire le tour de la propriété, se souvient encore sa belle-sœur. Il se ressourçait, là où sa vocation était née.

---

27 - Texte dactylographié. Cette question est reprise dans *Les Mystères du Royaume de la grâce*, t. I, p. 30 : Les chapitres deuxième et troisième de la Genèse.

28 - On le trouvera, dans les années suivantes, aux endroits suivants : 1949, à Orthez (Pyrénées-Atlantiques) ; 1950, Pézénas (Hérault) ; 1951, Villefranche-de-Rouergue (Aveyron) ; 1952, Auch (Gers) ; 1953, Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne) ; 1954, Florentin-Aussac (Tarn) ; 1955, Damazan (Lot-et-Garonne) ; 1956, Florentin-Aussac (Tarn).

Dès les premières années de son sacerdoce, le père Calmel eut donc beaucoup à faire. Une vie apostolique si intense n'allait-elle pas entamer la ferveur du jeune prêtre ? À force de se livrer ainsi dans la prédication écrite ou orale, ne risquait-il pas de lui faire perdre le goût de la prière ? Bien au contraire, le ministère auprès des âmes et l'expérience ne faisaient que confirmer le frère prêcheur dans sa vocation.

La preuve en est donnée par ses lettres et ses écrits qui manifestent une maturité croissante et une union toujours plus intime au Dieu qui avait réjoui sa jeunesse. En 1952, par exemple, en écho de la citation de saint Paul qu'il avait placée au dos de son image d'ordination, mais approfondie et vivifiée, il écrivait :

> Je sais, Seigneur, que le ministère de la Parole est un instrument de foi pour étendre votre Règne, mais ce que j'ai besoin de savoir plus encore, c'est que la parole ne sert de rien en un sens si elle ne procède d'un cœur immolé, d'une âme configurée à votre passion et à votre résurrection. L'âme de l'apostolat, ce qui lui donne son efficacité, c'est l'immolation de l'apôtre, sa configuration au Seigneur qu'il annonce.

# 8

# Le ciel dominicain s'assombrit

LA FIN des années quarante fut le théâtre de transformations profondes dans les esprits. À la suite de la guerre, les tendances novatrices qui avaient vu le jour vers 1930 prirent leur essor et gagnèrent une grande partie du clergé et des fidèles. De nombreuses revues, les mouvements d'Action catholique, quelques séminaires et ordres religieux se faisaient le véhicule de revendications qui assombrissaient le ciel de l'Église comme de lourds nuages dans le ciel d'une chaude soirée d'été.

Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur l'état de l'ordre dominicain en France dans ces années 1950 pour comprendre l'attitude du père Calmel vis-à-vis de ses frères en religion.

### *Saint-Maximin*

La province de Toulouse brillait toujours par son joyau du Haut-Var, le couvent royal de Saint-Maximin. Un ancien, qui fit son noviciat en 1950, nous permettra d'en faire la visite. La communauté comptait alors de cinquante à soixante frères étudiants. S'y ajoutaient douze novices qui avaient été rapatriés de Toulouse à l'automne 1946, puis sept ou huit frères convers. Les observances régulières avaient été allégées en raison des restrictions de la guerre. La vie liturgique, cependant, gardait une place privilégiée. Aux fêtes de première classe, on se levait la nuit pour les matines à deux heures du matin. Tous les jours, chacun récitait privément le *petit office de la sainte Vierge* avant de se rendre au chœur pour *le grand office*. On chantait les vêpres et les complies, ces dernières étant suivies, selon la tradition dominicaine, de la procession du *Salve* avec des acolytes. Tous les jours, la

communauté assistait à la messe conventuelle à douze heures, en plus de la messe du matin.

L'ambiance générale du noviciat était saine et les jeunes frères gardaient leur franche gaieté. L'un d'eux, se souvient notre témoin, ne pouvait chanter le psaume 132 qui compare la charité fraternelle à l'huile qui coulait de la barbe d'Aaron (*Barbam Aaron*), sans partir dans un franc et contagieux fou rire. Il demandait pardon par la célèbre *venia*, bien sûr, mais rien n'y changeait. Il restait incorrigible. L'innocent « malfaiteur » était fier, tout de même, d'avoir pu faire sourire le père Philippon qui, dit-on, ne riait jamais.

Comme il se doit, les novices étaient séparés des autres membres de la communauté sauf pour les repas et les offices. Cependant, ils ne manquaient pas de surprendre parfois les controverses animées qui séparaient les Pères. Le père Barron, par exemple, s'appliquait à défendre la mémoire du maréchal Pétain, tandis que le père Bruckberger plaidait avec passion pour le général de Gaulle.

Le prieur provincial, le père Marie-Joseph Nicolas, le prieur du couvent, le père Lauzière et le maître des novices, le père Rzewuski, s'efforçaient de maintenir au noviciat le niveau que l'Ordre et l'Église attendent de lui. Pour cela, on présentait aux novices les sources les plus authentiques de la spiritualité dominicaine. Ils lisaient sainte Catherine de Sienne, saint Albert le Grand et les grands auteurs de l'Ordre (le père Clérissac, le père Lavaud, le père Joret). Le père Vayssière était tenu en vénération et était lu et expliqué. Les cours du noviciat étaient d'un pur thomisme et orientaient les jeunes frères vers une vie authentiquement contemplative.

La discipline religieuse et l'ambiance générale du noviciat étaient telles que les novices ne ressentaient pas les agitations novatrices qui agitaient déjà l'Église au-dehors. Par exemple, lorsque le pape Pie XII publia sa fameuse encyclique *Humani generis* qui stigmatisait le néomodernisme, le texte pontifical fut lu au réfectoire. On le voyait comme une victoire de Saint-Maximin et de son thomisme. On était fier, dans la province de Toulouse, de la nomination du père Jean-Hervé Nicolas comme professeur de théologie, tandis que, en même temps, le père de Lubac était interdit d'enseignement. Tout le monde se rangeait alors derrière Pie XII sans aucune difficulté.

Un autre témoin, frère étudiant en théologie en 1950, se rappelle que l'on parlait beaucoup du père Congar, mais c'était pour le critiquer ouvertement en cours.

La correspondance du père Calmel avec ses frères et pères de la province de Toulouse confirme cette impression de lucidité et d'élévation tant spirituelles que doctrinales[29].

Néanmoins, le couvent de Saint-Maximin présentait des faiblesses qui allaient avoir de graves conséquences.

La première concerne le recrutement. Le père Rzewuski avait reçu la charge de maître des novices en 1946. Dès son arrivée, il fut frappé par la différence entre ce qu'il avait connu vingt ans auparavant et ce qu'il avait sous les yeux. « Il était évident que la génération venue après la seconde guerre mondiale était physiquement et moralement moins robuste. » Ce qui obligea les supérieurs à adoucir la rigueur des observances. Mais le plus important regardait les âmes : « Il leur manquait beaucoup de ce cran spirituel indispensable pour accepter une discipline si dure, et pourtant si bienfaisante et même béatifiante[30]. » La nouvelle génération était « généralement affaiblie par la sous-alimentation et les temps durs traversés pendant la guerre et l'occupation. Je pouvais constater ceci aussi bien chez les novices que plus tard, lorsque j'en fus chargé, parmi les étudiants. Beaucoup d'entre ces jeunes portaient en eux un fond d'inquiétude et souvent d'instabilité. Ce fut une génération curieuse ressemblant fort peu à celle rencontrée durant mes années personnelles du noviciat et du studentat[31]. »

En mars 1950, la visite canonique du prieur provincial, le père Marie-Joseph Nicolas, mit précisément le doigt sur la plaie. Le père Rzewuski, maître des novices, fit un chapitre particulièrement solennel où il voulut mettre les choses au point :

> À la suite de la visite canonique, le T.R. père provincial estime que c'est le noviciat dans la maison qui marche le moins bien. Le noviciat est un temps d'apprentissage de la vie dominicaine. Or l'idéal que nous devons viser, c'est de donner la vérité, le verbe de Dieu, la lumière, au monde. Pour cela, il nous faut nous débarrasser de l'impureté, de l'injustice, etc. (...) Il faut rompre avec le monde, rompre avec soi. Or le noviciat actuel souffre de deux maux qui n'en font qu'un : manque de mordant, manque de sérieux. Cela se ressent par la dissipation des yeux et de la parole, et dans les points suivants :

---

29 - Lettre du père Labourdette au père Calmel du 18 janvier 1950, dans laquelle il défend le monogénisme (toute l'humanité descend d'un seul homme et d'une seule femme) contre les théories plus ou moins évolutionnistes des polygénistes.

30 - Père Rzewuski, *À travers l'invisible cristal*, Plon, 1976, p. 341.

31 - *Ibid.*, p. 482.

- La vulgarité. Car l'extérieur trahit l'intérieur. Il faudrait avoir des corps, des attitudes, des paroles de chevaliers comme nos âmes doivent l'être.
- Le minimisme: une léthargie, une peur, un manque de courage.
- La politique: nous devons donner aux hommes les principes d'une politique et d'une sociologie chrétienne; après, qu'ils se débrouillent.
- La dissipation: chasser tout ce qui dénote le monde: les yeux, les conversations, les pensées.
- La critique et l'esprit de critique.

Malheureusement, quelques semaines après ce blâme, la situation ne s'était guère améliorée et le sous-maître des novices dut revenir sur le sujet: « L'esprit n'a pas changé. Malgré les efforts de certains, c'est toujours la même atmosphère d'insouciance et de légèreté qui se traduit par un esprit déplacé. » Il parla de conversion, de réforme intérieure de chacun, du retour au silence et au calme.

Les supérieurs faisaient bien de s'alarmer. Car bientôt, cette légèreté et ces faiblesses psychologiques allaient avoir des conséquences désastreuses: « La persévérance dans l'effort n'était plus maintenant le fort des générations d'après-guerre, et notre Ordre, si important dans la vie de l'Église – et il n'est pas, hélas ! une exception entre les autres – a eu à subir d'amers et douloureux abandons[32]. »

Une révélation du père Rzewuski manifeste une plaie plus profonde encore. En 1946, un candidat pour le moins inquiétant se présentait au noviciat qui se trouvait alors à Toulouse. Le jeune homme d'une vingtaine d'années, ancien élève des Jésuites, reçut l'habit et fut un novice « discipliné, bon camarade avec les autres et assidu à vaincre les difficultés inhérentes à nos vies ». Mais, chose étrange, ce jeune frère recevait, dès les premières semaines de son noviciat, des visites très fréquentes d'un « personnage au nom peu banal et évocateur de la vigueur de ses biceps ». Ces entretiens et la correspondance que le novice entretenait inquiétèrent le père maître. Celui-ci convoqua le frère et lui dit: « Mon frère, je n'ai rien à vous reprocher, ni à objecter concernant votre conduite au noviciat, mais deux choses m'intriguent et me feraient presque penser que vous appartiendriez à quelque organisation secrète. » Quelle ne fut pas la surprise du père Rzewuski lorsque le jeune lui avoua que, effectivement, il était inscrit au parti communiste et que l'homme qui venait le voir en était un agent. Avant d'entrer, il avait essayé de quitter le parti, mais

32 - Père Rzewuski, *op. cit.*, p. 483.

cela lui fut interdit. « Au couvent, lui avait-on dit, vous nous serez plus utile que n'importe où ailleurs [33]. »

On ne peut qu'apprécier la clairvoyance du maître des novices en cette circonstance. Mais le fait ne laisse pas d'être troublant. Car pour un agent communiste découvert, combien de fausses vocations, d'esprits révolutionnaires ou au moins novateurs ne laissait-on pas passer ? Sans même avoir une intention explicitement subversive, il est en effet facile de garder, au cours de ses longues années d'études ecclésiastiques, l'esprit que l'on y apportait en arrivant et de lui laisser libre cours à la sortie.

Le mal était d'autant plus réel que la formation doctrinale à Saint-Maximin souffrait d'une grosse tare. Si l'on étudiait saint Thomas et si l'on veillait à entretenir une vie spirituelle intense, les frères étudiants n'étaient pas assez prémunis contre les erreurs modernes. On se lançait volontiers dans des controverses spécialisées, mais on ne voyait pas le danger de la philosophie et de la théologie néomodernistes. On préparait des prédicateurs pour un autre temps, semble-t-il, ou hors du temps, incapables de deviner et de réfuter les ennemis de la vérité là où ils sévissaient. On voulait bien être pour la vérité, mais on se taisait face à l'erreur. Ainsi, on vit des pères ayant la connaissance la plus érudite de saint Thomas et du thomisme devenir bientôt les modernistes les plus acharnés [34]. Le père Jean Cardonnel, qui devint bientôt un militant communiste, était diacre à Saint-Maximin en 1950 !

Le père Calmel fut particulièrement sensible à cette déviation. Volontiers il en parlait, bien plus tard, dans des entretiens particuliers.

Au sujet du grand exégète du début du siècle, le père Lagrange, qu'il estimait beaucoup pourtant pour son érudition, il disait :

> Le père Lagrange n'a pas senti la perversité du modernisme, son mal pour les âmes. Il n'a pas eu une vision aiguë de la crise de l'Église de son temps.
> Ce n'était pas un bagarreur pour la foi, comme saint Pie X. Il bagarrait pour sa zone. Il combattait l'erreur, mais dans sa zone [35].
>
> Sans le servir directement, le père Lagrange n'a pas vu la gravité des erreurs modernistes [36].

---

33 - Père Rzewuski, *op. cit.*, p. 484-485.
34 - Témoignage du père Peissac o.p.
35 - Entretien privé à Cotignac, avril 1970.
36 - Entretien privé à Prouilhe, octobre 1972.

Relativement à ses contemporains, il précisait :

> La faiblesse du thomisme de Saint-Maximin a été de vouloir ignorer les erreurs modernes, puis de vouloir faire le joint avec elles (père Labourdette, père Leroy...)
> Face à Teilhard, ils ont été faibles parce que faibles devant les mythes modernes. Or Teilhard est un mythe qui séduit, non une idée qui tient. Son évolution, c'est un pari contre la foi. C'est vouloir l'homme à la place de Dieu[37].

Cette carence était d'autant plus préjudiciable que l'avalanche moderniste sévissait non seulement à l'extérieur mais à l'intérieur de l'Ordre. Le relâchement que le père Marie-Joseph Nicolas avait décelé au noviciat de Saint-Maximin et que le père Rzewuski avait tant de mal à enrayer n'était que la transposition d'un malaise général dans l'Ordre.

Une telle légèreté se manifestait tout d'abord dans le domaine liturgique. Le père Calmel regrettait profondément le dédain croissant de ses frères en religion pour la célébration du saint sacrifice de la messe et de l'office divin. On se tenait dans la sphère de la pure contemplation ou l'on ne parlait que d'efficacité et de contact avec le monde. Il verra plus tard dans cette négligence un des motifs pour lesquels tant de prêtres acceptèrent sans broncher les réformes liturgiques. De plus, à cette négligence était liée, chez certains, une fièvre de nouveauté. Dans le domaine liturgique pas plus qu'ailleurs on ne voulait rester en retard du courant novateur. Avant la guerre, déjà, le père Maydieu o.p., célébrait à Notre-Dame pour les amis de la revue *Sept*, une messe « nouveau style », avec le prêtre face au peuple et la liturgie animée en français[38]. Après la « Libération », les différents camps de scouts et de guides furent le creuset d'innovations liturgiques les plus osées. Et plusieurs dominicains figuraient parmi les théologiens les plus avancés du *Mouvement liturgique*.

Dans le domaine doctrinal qui est davantage le sien, l'ordre dominicain en France subissait les mêmes assauts que les autres ordres religieux et les séminaires. Le père Calmel raconte comment, « en 1942 ou 1943, les papiers ronéotypés et non signés du père Teilhard circulaient abondamment dans les séminaires, les studentats et parmi les laïcs[39] ». Il reçut de la part d'un « théologien » un exemplaire du *Comment je crois* du jésuite. « Je me

37 - Entretien privé, à Prouilhe en octobre 1972.
38 - Didier Bonneterre, *Le Mouvement liturgique*, Fideliter, 1980, p. 55.
39 - *Itinéraires* n° 61, mars 1962, p. 155.

souviens encore, écrit-il, du malaise qui me gagnait à mesure que je lisais ces pages déconcertantes. » En 1947, le traité intitulé *Évolution de la chasteté*, de Teilhard circulait à Toulouse. « Son contenu m'avait alors choqué », dira plus tard le dominicain [40]. Certes, son bon sens et sa formation philosophique et théologique lui firent voir le piège, la confusion entre la nature et la grâce. Mais combien se laissèrent contaminer peu à peu par ces idées qui conduisaient au modernisme ?

Cette influence était d'autant plus néfaste qu'elle était explicitement encouragée et propagée par des notoriétés. Car l'ordre dominicain fournissait certains pionniers les plus hardis du néomodernisme. Dès leur création en 1932, les éditions du Cerf furent un point de ralliement des écrivains les plus novateurs. Elles donnèrent naissance à l'hebdomadaire progressiste *Sept* (1934) qui dut disparaître en août 1937 en raison de sa tendance marxiste, mais qui renaquit dans son successeur *Temps présent*. En 1941, le père Boisselot, directeur des éditions du Cerf, lançait *Fêtes et saisons*.

Deux personnages se détachent dans ce mouvement général et le résument, pour ainsi dire, les pères Chenu et Congar.

### *Le père Chenu*

Le père Chenu fut le recteur du couvent d'étude du Saulchoir de 1932 à 1942 [41]. Il forma ainsi toute une génération de dominicains. Parmi ses disciples les plus fameux, il faut compter les pères Congar, Schillebeeckx, Maydieu (qui dirigea *La Vie intellectuelle*), Féret, Duployé (l'un des fondateurs du *Centre de Pastorale liturgique*). Le 7 mars 1937, à l'occasion de la fête de saint Thomas d'Aquin, il fit une conférence qui eut un grand retentissement. Il y exposait les principes adoptés par son école et jetait les bases de la méthode historique qui voit dans les événements du monde (en l'occurrence, la décolonisation, l'œcuménisme, les mouvements sociaux) des « signes des temps », des interventions de Dieu dans l'Histoire, des « lieux théologiques », favorisant ainsi une doctrine essentiellement évolutive [42]. Cette intervention orale fut publiée

---

40 - « Le père Teilhard, théoricien de l'amour et du féminin », *Itinéraires* n° 117, novembre 1967, p. 145 et sv.

41 - Père Chenu, *Un théologien en liberté*, Centurion, 1975.

42 - « Ils veulent une doctrine, expliquera plus tard le père Calmel, mais les formules en sont dictées par les événements et par le mouvement de l'histoire, bien loin de traduire une Révélation irréformable, gardée par un Magistère infaillible » (*Itinéraires* n° 127, novembre 1968, p. 37 et sv., *Le prêtre et la Révolution*, 1914-1968, p. 44).

quelques mois plus tard sous le titre *Une école de théologie, le Saulchoir*. Elle fut condamnée par Rome et mise à l'Index en 1942.

Soutenu alors par le cardinal Suhard, évêque de Paris, le père Chenu continua ce qu'il croyait être sa mission[43]. Il parla abondamment, écrivit dans des revues de chrétiens « de gauche », comme *Témoignage chrétien*, soutint de nombreuses initiatives, exerça une influence déterminante sur les *Semaines sociales de France*, la *Mission de France*, la J.O.C., le *Mouvement des familles*, les prêtres-ouvriers.

Le dominicain voyait donc dans le socialisme et le communisme non pas « une concurrence » de l'Église, mais plutôt « la qualité d'une aspiration globale qui gonfle d'espérance la hantise des hommes pour la justice, la solidarité, l'égalité, à l'encontre des rapports de domination et d'exploitation[44]. »

Ce faisant, il était bien conscient de s'opposer aux directives du pape Pie XII. Chez celui-ci régnait, soutenait-il, « une idéologie, ou une anti-idéologie », qui « obturait l'intelligence du mouvement de l'Histoire ». Le père Chenu reprochera donc au pape d'avoir rejeté « durement la participation des ouvriers à la gestion (la cogestion des entreprises) qui, de fait, est une opération constitutive d'un régime socialiste ». Et il s'indigne de ce que Pie XII ait porté une « suspicion non seulement contre les "chrétiens progressistes", séduits par l'idéologie marxiste partout pénétrante (décret contre toute collaboration avec les partis communistes, 1949), mais aussi contre les militants chrétiens sensibilisés à la socialisation. La suppression des prêtres-ouvriers, en France (1954) manifeste cette contraction d'une Église sacralisante plus qu'évangélique. » Pour lui, cela relevait d'un enseignement « encore appesanti dans un engourdissement individualiste[45] ».

Il soutenait en effet que, dans ces transformations historiques, le théologien a un rôle à jouer, non pas pour condamner le soulèvement du monde ouvrier ou les révolutions, mais pour les encourager, les baptiser et s'en inspirer dans sa pensée sur l'Église. Avec le communisme, « c'est à une révolution

43 - Lorsqu'il rencontra le cardinal Suhard juste après sa condamnation de 1942, le père Chenu s'entendit dire : « Dans vingt ans tout le monde parlera comme vous. » En 1947, Rome interdit l'intervention des pères Chenu et de Lubac aux Semaines sociales de Paris. Le cardinal Suhard refusa d'obéir, ce qui permit aux pères de faire leurs conférences.

44 - Père Chenu, La « doctrine sociale de l'Église », Cerf, 1979, p. 50-51. Le disciple et ami du père Chenu, le père Yves Congar lui dit un jour « avec des accents de néophyte : "Je suis devenu socialiste !" Et il me répondit : "Nous en sommes tous là." » (Congar, *Une vie pour la vérité, Jean Puyo interroge le père Congar*, Centurion, 1975)

45 - Père Chenu, *op. cit.*, p. 59-60.

spirituelle que nous assistons, au sein même d'une révolution économique. Aristote assiège toujours la chrétienté [46] ».

Au théologien, donc, de faire avec Marx et ses émules ce que saint Thomas a fait avec le philosophe grec. Car les bouleversements de notre temps, au dire du cardinal Suhard en 1947, sont « non les suites d'une catastrophe, mais les signes avant-coureurs d'un proche enfantement. Le malaise présent ne procède ni d'une décadence du monde, ni même d'une maladie : c'est une crise de croissance [47]. » Nous assistons à une des « grandes heures de l'humanité » où une « énergie historique renouvelle le monde ». Aux chrétiens d'ajouter « ce supplément d'âme qui d'une telle socialisation fera un terrain de liberté [48] ». En définitive, les régimes politiques les plus contre-nature et les plus athées pourraient se marier à la vie de foi et de charité de l'Évangile !

Le père Chenu s'en prenait donc aux grands principes de la philosophie réaliste et de la théologie traditionnelle : la stabilité de la vérité, les rapports de la nature et de la grâce, les relations entre l'Église et l'État, la politique chrétienne, le sens de l'Histoire transformé dans un messianisme inéluctable, la nature même de la théologie et sa soumission au magistère. En outre, il liait la pratique à la théorie en soutenant toutes les révoltes de son temps [49]. C'est à cette école que furent formées des générations de frères prêcheurs.

### *Le père Congar*

Le plus représentatif des disciples du père Chenu à cette époque est sans aucun doute le père Congar [50].

Entré au petit séminaire de Reims en octobre 1919, il entra au séminaire des Carmes et suivit les cours de l'Institut catholique de Paris. Il fait de ce temps une description très significative :

> Le catholicisme, et particulièrement l'Institut catholique, vivait replié sur lui-même. (...) Des philosophes chrétiens de cette époque, des hommes comme Blondel, Laberthonnière, Maréchal étaient méconnus, sinon méprisés. Et que dire des philosophes étrangers à la pensée

---

46 - Père Chenu, *Pour une théologie du travail*, coll. Livre de vie, n° 53, Seuil, 1955.

47 - Cardinal Suhard, *Essor ou déclin de l'Église*, Lettre pastorale, Paris, 1947, p. 3-4.

48 - Père Chenu, *Pour une théologie du travail*, coll. Livre de vie, n° 53, Seuil, 1955, p. 107-108.

49 - Au témoignage du père Congar, pendant la guerre d'Algérie, le père Chenu « visitait régulièrement, à Fresnes, les prisonniers algériens. Il leur révélait leur religion musulmane ; il leur apprenait l'histoire de la philosophie arabe. » (Congar, *Une vie pour la vérité, Jean Puyo interroge le père Congar*, Centurion, 1975, p. 45)

50 - Voir Y. Congar, *Une vie pour la vérité, Jean Puyo interroge le père Congar*, Centurion, 1975.

> chrétienne ! Une fois j'entendis parler de Freud comme d'un homme qui salissait l'innocence des enfants ! Et voyez comme Maritain, dans *Le paysan de la Garonne*, parle de Heidegger. C'est assez misérable pour un homme de son intelligence et de sa qualité. (...) Rappelez-vous comment on parlait du « kantisme » ! Le résultat fut déplorable.

Cet esprit curieux et insatisfait entra chez les dominicains le 19 novembre 1925. Là, à l'école du père Chenu, il crut comprendre que « dans le domaine philosophique, saint Thomas était certainement dépassé » (p. 38). On se vantait de bien connaître le grand docteur dominicain, mais « il était étudié historiquement ». Car, « tout est absolument historique, y compris la personne de Jésus-Christ. (...) Remarquez qu'historique ne veut pas seulement dire que Jésus est venu à un moment du temps, mais – il faut tirer les conséquences de ce fait – il est conditionné par le temps dans lequel il vit. » (p. 43) Voilà Dieu conditionné par les hommes !

Le père Chenu fut également la cause de ce que son élève appelle sa « vocation œcuménique » (p. 75).

Le père Congar fut ordonné prêtre le 25 juillet 1930 et nommé de suite à Paris où il eut l'occasion de nourrir son appétit de nouveauté.

> J'ai suivi à Paris, aux Hautes Études, un très beau cours de Gilson sur Luther ; et j'ai fréquenté, pendant cinq mois, la faculté de théologie protestante avec l'autorisation de mes supérieurs, malgré l'avis défavorable d'un Père qui aurait dit : « Vous le jetez dans les bras de l'apostasie ! » (...) Là je fis la connaissance de futurs pasteurs (...) et de Louis Bouyer avec lequel je devais me lier.
> À la même époque, de janvier à juin 1932, je fréquentai un petit groupe où l'on rencontrait Maritain, Berdiaeff, Serge Boulgakov, le père Lev Gillet, prêtre catholique devenu orthodoxe, Emmanuel Mounier (p. 76).
> C'est ainsi que je fus amené à lire Barth. Je le rencontrai une première fois à Paris en 1934. Je l'invitai aux éditions du Cerf, alors à Juvisy, avec Gilson, Maritain, Gabriel Marcel, quelques autres. Ce fut un petit événement : un théologien protestant dans un couvent catholique ! Cela ne se faisait pas !
> À la suite de cette rencontre, je fis sur Barth un cours au Saulchoir.

Cette rencontre avec le protestantisme ne laissa pas le dominicain indifférent ! Qu'on en juge d'après ses propres paroles :

> Luther. Cet homme exerça une très forte influence sur mes recherches. (...) Cet homme est un des plus grands génies religieux de toute l'Histoire. Je le mets à cet égard sur le même plan que saint Augustin, saint

> Thomas d'Aquin ou Pascal. D'une certaine manière, il est encore plus grand. Il a repensé tout le christianisme. Il en a donné une nouvelle synthèse, une nouvelle interprétation.
> (...) J'ai beaucoup étudié Luther. Il ne se passe guère de mois où je ne revienne à ses écrits. Je ne crains pas de le dire : j'ai pour lui de l'admiration. (...) Luther est un géant : je ne me vanterai pas d'avoir saisi tous les aspects de sa doctrine (59-61). Certains protestants disent que si Luther revenait, après Vatican II, il ne se séparerait pas de Rome (p. 62).

En 1936, le père Congar prêcha la semaine pour l'unité à Montmartre. Ses conférences fournirent la matière à son premier ouvrage, *Chrétiens désunis*, avec pour sous-titre, *Principes d'un œcuménisme catholique* (p. 78). C'est alors que naquit en lui l'idée de diriger une collection d'ouvrages, intitulée *Unam sanctam*, dont l'intention affichée était « de modifier en profondeur l'image que l'Église se faisait d'elle-même » (p. 82), « image trop juridique, autoritaire. »

Voilà ce qui déplaisait fort aux autorités romaines : sa vision de l'Église qui « mettait en cause le système pyramidal, hiérarchisé, juridique, mis en place par la Contre-Réforme. Mon ecclésiologie était celle du "peuple de Dieu". » (p. 102)

C'était déjà le thème qui triomphera au concile Vatican II, inséparable de celui de « l'Église communion » que le père Congar empruntait à Emmanuel Mounier :

> Je vois l'Église tout entière travaillée par l'Esprit, constituée d'une multiplicité de personnes recevant chacune des dons de l'Esprit et vivant dans la communion. Nous rencontrons là le grand thème personnaliste moderne, tel qu'Emmanuel Mounier, par exemple, l'a développé : la personne, comme sujet unique, irremplaçable, et en même temps comme communautaire (p. 216).

Après guerre, le père Yves Congar fut peut-être le plus lu des théologiens français. Il était invité partout pour discuter des questions brûlantes (les laïcs, la vraie et fausse réforme dans l'Église, les protestants, etc.), acclamé jusque dans l'Allemagne progressiste comme un « homme prophétique ».

### *Les autorités dominicaines*

De tels novateurs, qui se faisaient les champions de l'œcuménisme et de l'« ouverture au monde » ne pouvaient pas ne pas inquiéter les autorités romaines. Quelle fut la réaction de leurs supérieurs religieux ? Voici comment le père Congar vécut ses « ennuis avec Rome » :

> Ils ont commencé même avant la guerre, avec la parution de *Chrétiens désunis* en 1937. Le père Gillet, mon père général, m'avait appelé à Paris ; un article avait paru contre moi dans l'*Osservatore romano*, signé par le maître du Sacré-Palais, le père Cordovani ; mais c'était tout (p. 100).
>
> Lorsque je publiai la traduction de l'ouvrage de Moehler, *L'unité dans l'Église*, mes ennuis recommencèrent. (...) Le père Gillet m'avertit que j'allais recevoir du Saint-Office, par l'archevêché de Paris, une interdiction de vendre le livre. Et il avait ajouté : « Continuez » (p. 101).

Du reste, il pouvait aussi compter sur le soutien discret de l'archevêque de Paris, le cardinal Verdier. En 1950, le pape Pie XII publia son encyclique *Humani generis*, contre la « théologie moderne ». Le père Congar raconte :

> Le père Suarez, qui était alors notre père général, m'avait averti, alors qu'il était de passage à Paris : « Dans quelques jours va paraître une encyclique, lisez-la très attentivement, il y a des choses qui vous concernent (p. 106). »
>
> Cette encyclique porta un rude coup à la recherche... Je m'apprêtais à publier un ouvrage, *Vraie et fausse réforme dans l'Église*. Je m'en ouvris immédiatement au père Suarez. L'ouvrage était sous presse ; je corrigeais les épreuves lorsque parut l'encyclique. Le père Suarez, qui n'était pas homme à s'émouvoir, me répondit avec ce flegme qui le caractérisait : « Bon ! (p. 106) »
>
> Désormais je devais soumettre à l'approbation romaine tout ce que je publiais. C'est ainsi que je confiai au père général le manuscrit d'une nouvelle édition de *Chrétiens désunis*. Pendant deux ans, malgré de nombreuses lettres, j'en fus sans nouvelles. Un jour de 1950, le père Suarez me le ramena, me demandant d'y apporter quelques modifications. « Que dois-je changer ? Quelles sont les critiques du censeur ? » « Changez quelque chose », me répondit-il en se refusant à préciser quoi que ce soit. Découragé, j'y renonçai.
>
> (...) J'ai été d'une parfaite loyauté : je n'ai rien publié sans obtenir ce fameux *nihil obstat* (p.107).

L'été 1953 vit les premières mesures contre les prêtres-ouvriers. Certains pères dominicains furent inclus dans cette condamnation en raison de leur participation active aux réunions et congrès des différents groupes visés par le blâme de Rome[51]. Le père Congar raconte :

---

51 - Les pères Congar, Féret et Chenu avaient dirigé des sessions annuelles de la Mission de France, celle, par exemple, de 1953 conduite par le père Congar sur le thème « les laïcs dans l'Église ». Le père Roguet o.p., fit une session catéchétique pour les séminaristes et de nombreux prêtres de la

C'est en janvier 1954 que je fus moi-même atteint. (...) Je rentre à Paris le 2 février, et le 8 je suis convoqué par le père général à notre couvent du faubourg Saint-Honoré. Je m'y rends et j'y trouve les pères Chenu et Albert-Marie Avril, eux-mêmes convoqués. Le père général nous dit: « La situation est extrêmement grave. Rome est inquiète de l'orientation des dominicains français et veut prendre des mesures. Les provinciaux vont être changés; désormais, ils seront nommés directement par le Saint-Siège. » De suite, je répondis: « S'il en est ainsi mes vœux religieux tombent, car je les ai faits selon certaines constitutions; si celles-ci changent, mes vœux ne m'engagent plus. » – « Vous avez raison », me répondit le père général. « D'autre part, poursuit-il, un certain nombre de pères ne plaisent pas à Rome; ils devront être éloignés. » Il s'agissait des pères Chenu, Féret, Boisselot et moi-même. Sans hésiter, je répondis: « Mon Père, si vous le voulez bien, j'irai volontiers à Jérusalem. » (...) Chenu à Rouen, Boisselot à Dijon, où il fut élu prieur[52] (p. 108-109).

C'est à Jérusalem que j'appris la mort accidentelle du père Suarez, notre père général. C'était un homme très loyal, fraternel et parfaitement *fair-play*. Il nous défendit toujours, nous protégea, ne nous retira jamais sa confiance (p. 109).

Le père Congar se savait donc couvert par ses supérieurs directs et par certains cardinaux et évêques. Il l'était aussi de personnalités politiques:

Le professeur Le Bras avait ma confiance. (...) Il ne cessa de me défendre, de me présenter comme le bon théologien d'une vraie réforme. D'Ormesson, notre ambassadeur auprès du Vatican, fut également merveilleux à mon égard.

Le dominicain fut ensuite envoyé en Angleterre en février 1956 d'où il revint quelques mois plus tard:

À la fin de l'année, le général me réassigna à Strasbourg, parce que l'évêque, Mgr Weber, m'était favorable. Il était intervenu à Rome en ma faveur. Il m'accueillit très bien. À partir de ce moment, je ne connus plus de difficultés. Strasbourg est une ville universitaire. Je pus travailler, donner des conférences, prêcher (p. 112).

---

Mission de France du 29 avril au début de mai 1952. Les dominicains exerçaient une très forte influence sur leur auditoire. Voir le témoignage du père du Pasquier, Guy Scriff, *L'abbé Berto et la Mission de France, une imprévisible amitié*, DMM, 2002, p. 76.

52 - Le maître général « exila » le père Féret à Dammarie-les-Lys. Il laissa au père Boisselot la direction des éditions du Cerf. Le père Chenu fut envoyé à Rouen. Les peines étaient on ne peut plus clémentes !

Cette réhabilitation eut une issue inattendue. Le père Congar fut en effet invité à participer au concile Vatican II, comme consulteur de la commission théologique. « Le père de Lubac m'a dit plus tard que c'est Jean XXIII lui-même qui avait tenu à ce que nous soyons, l'un et l'autre, membres de cette commission. » (p. 124) À la fin de sa vie, le père Congar reçut une consécration de ses « bons services » pour les nouveautés dans l'Église à travers son élévation au cardinalat par le pape Jean-Paul II, le 26 novembre 1994[53].

## *La prudence intellectuelle*

Il était nécessaire de s'arrêter un peu longuement sur la situation de l'ordre dominicain dans les années d'après-guerre pour comprendre le milieu dans lequel le père Calmel avait à se mouvoir et les choix qu'il fut amené à faire par la suite. La perplexité dans laquelle s'était trouvé le jeune abbé Roger à l'Institut catholique de Toulouse, puis le jeune dominicain lors de ses études à Saint-Maximin, prenait de l'ampleur. Les tendances modernisantes se faisaient de plus en plus manifestes. Plus tard, le fils de saint Dominique allait lancer des anathèmes sévères contre les nouveautés et contre leurs ministres, mais en attendant l'heure de Dieu, il voulait garder une certaine réserve. Non pas par lâcheté ou par illusion, mais par prudence intellectuelle. Pour défendre dignement la vérité de l'Église de toujours, il fallait rester le plus objectif possible et donc éviter de s'enliser dans des questions de personnes. Il convenait d'aborder les écrits des novateurs avec bienveillance, de savoir discerner en eux le vrai du faux, et de leur répondre fermement en temps opportun mais aussi avec bonté.

L'article du numéro spécial de la *Revue Thomiste* (1-2, 1948) consacré à Jacques Maritain, que nous avons déjà mentionné, en donne un bon exemple. Le fait même de la contribution du père Calmel est significatif. Comment se fait-il qu'un théologien aussi intègre mêle sa voix, sans faire la moindre réserve, à ce panégyrique du philosophe personnaliste, alors que d'autres l'avaient déjà stigmatisé avec lucidité ?

Louis Jugnet, par exemple, se plaignait, lors d'une conférence aux étudiants du Cercle Pie X à Toulouse, le 11 décembre 1953 :

> Les dominicains consacrent à Maritain un numéro curieux – c'est le mot – sorte de canonisation prématurée et de traité d'adulation

53 - Le père Congar reçut les insignes cardinalices à Paris le 8 décembre des mains du cardinal Willebrands. Voir la *Documentation catholique* n° 2107 du 1er janvier 1995.

systématique, avec photo suggestive du Maître, éloges, gloses, commentaires variés, etc[54].

À la même époque, Maritain avait déjà été réfuté par des hommes éminents :

> L'évêque d'Astorga (province de León) Mgr Jésus-Merida Perez, dans sa lettre pastorale de carême (1948) *La restauración cristiana del orden político*, déclare voir là une doctrine « contraire à tous les enseignements de l'Église ». Il parle de l'« absurdité du maritainisme ». Charles de Koninck à l'université de Québec, l'abbé Julio Meinvielle, argentin, « le maritainisme n'est pas une opinion plus ou moins acceptable, c'est une erreur déjà pleinement condamnée dans les encycliques de Grégoire XVI, Pie IX et Pie X[55]. »

Le père Calmel arrivera plus tard aux mêmes conclusions. Tout en gardant une sincère gratitude à l'égard de celui qui avait « largement contribué à faire connaître la pensée du docteur commun », il lui reprochera sévèrement d'avoir tenté de fondre le thomisme avec les erreurs contemporaines. « Moins réformiste que révolutionnaire », Maritain en arrivait à justifier « les directions aberrantes des modernes[56] ».

À la fin des années quarante, le jeune père Calmel n'en était pas encore là. Non pas que les nouvelles doctrines de Jacques Maritain eussent été de son goût. Mais il préférait retenir son jugement public. Sans doute, tout d'abord, parce que son ministère auprès des âmes et sa collaboration à l'apostolat écrit de sa province ne le conduisaient guère à fréquenter les ouvrages que nous venons de citer. Mais il faut voir plus loin, nous semble-t-il, la raison de son silence.

Le premier motif de son omission est à chercher dans les origines du père Calmel. Issu d'une famille paysanne très pauvre, le fils de Gagnol n'était pas du

---

54 - Louis Jugnet, conférence reproduite dans *L'Ordre français* n° 176, décembre 1973, p. 25-39.

55 - Dans le domaine pratique, Jacques Maritain n'était guère plus recommandable, non seulement dans le rôle qu'il joua à la suite de la condamnation de l'Action française, mais encore au cours de la guerre d'Espagne (1936-1939) où « il appuie systématiquement, de concert avec Emmanuel Mounier et François Mauriac, les Rouges espagnols contre les Blancs catholiques. (...) Pendant la guerre de 1939, il est réfugié aux États-Unis, joue un rôle d'excitateur à la radio ; il écrit dans *Pour la justice* (p. 335) : "En voyant l'admirable unité de la Résistance française, nous comprenions que ce qui ferait la force et la nouveauté de la reconstruction serait la réconciliation de la tradition révolutionnaire et de la tradition chrétienne de la France, la coopération du peuple socialiste et du peuple chrétien, unis dans une grande œuvre humaine à accomplir ensemble, et qui s'appellerait pour les uns une seconde révolution française et pour les autres une nouvelle chrétienté." » (*In* Louis Jugnet, *op. cit.*, p. 27-28)

56 - *Itinéraires* n° 181, p. 190 et sv., « Extravagances maritainiennes ».

tout porté à se mêler de ce que faisait le voisin. Le travail était trop épuisant pour laisser quelque place à la curiosité et à l'oisiveté. De plus, ses parents, bons chrétiens, zélés et courageux, n'étaient pas particulièrement préparés au combat contre la subversion et contre le modernisme. Ils n'étaient pas de ces grandes familles françaises qui avaient lutté depuis des générations contre la révolution et le libéralisme. Ce sont la philosophie et la théologie de saint Thomas d'Aquin, ce sont l'expérience et l'instinct de la foi seuls qui donneront au père Calmel la lucidité et l'ardeur pour découvrir et combattre les nouveautés.

Par ailleurs, le jeune Roger était entré dans l'ordre de saint Dominique pour y trouver un père et des frères. Or, chez lui, l'esprit de famille était particulièrement développé. Ce qui le disposait à juger avec une indulgente amitié les initiatives dominicaines. Ce qui rendra sa déception plus amère par la suite lorsqu'il sera obligé de constater la décadence de ses frères. Cet *a priori* positif était d'autant plus légitime que les erreurs qui étaient diffusées partout seraient restées un phénomène marginal si elles n'avaient été encouragées ou protégées par les autorités. Les lourds nuages qui obscurcissaient le ciel de l'Église auraient dû et auraient pu passer, comme ils l'avaient fait grâce à la vigilance et à la fermeté de saint Pie X.

Hélas, on l'a vu, les plus hautes dignités ecclésiastiques avaient couvert les principaux responsables : à Paris, les cardinaux Suhard et Gerlier, à Lille, le cardinal Liénart, à Strasbourg, Mgr Weber, à Rome, Mgr Villot et Mgr Montini. Dans l'ordre dominicain, les maîtres généraux eux-mêmes avaient montré à plusieurs reprises leur sympathie pour les novateurs. Or de toute évidence, cette connivence des autorités restait encore inconnue du père Calmel. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il aura approfondi les techniques de la subversion et que les faits auront parlé par eux-mêmes qu'il saisira toute l'amplitude de la crise.

D'autre part, le jeune prêtre avait été éduqué à un grand respect pour les anciens. Tous les jours, depuis son entrée dans l'ordre dominicain, il côtoyait des théologiens et des prédicateurs éminents qui imposaient le respect. Il y avait eu le père Vayssière, il y avait alors les pères Gardeil, Joret, Gillet, Bruckberger, Philippon et tant d'autres. Dans sa modestie, le père Calmel s'estimait déjà très heureux de mériter de vivre en leur compagnie. Il ne se sentait pas chargé de les corriger[57].

---

57 - On trouve un signe de cette délicatesse de conscience dans la collaboration du père Calmel à la revue *Itinéraires*. En 1961, il signifia à Jean Madiran sa volonté de ne pas prendre directement position dans *Itinéraires*, contre une revue dominicaine dans une revue qui ne l'est pas (lettre du 11 juillet 1961).

Cela n'empêchait pas le jeune prêtre d'être vigilant et de parler à bon escient. En 1943, par exemple, un ancien militaire de province avait postulé pour entrer dans l'Ordre. Or il avait été franc-maçon. Conformément à la sage prescription du Droit canon et des constitutions, il fallait le refuser. Face à ceux qui hésitaient, le père Calmel manifesta une sévère et sage intransigeance[58]. Et, du temps de sa formation au couvent de Saint-Maximin, il avait déjà perçu quelques faiblesses dans la vie religieuse et dans les études[59].

En 1957, il s'affligea beaucoup de l'abandon du couvent de Saint-Maximin qu'il avait tant aimé et y vit le commencement d'une dérive. Quelques sœurs dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus avaient assisté aux complies qui suivirent la bénédiction de la première pierre des « nouveaux Jacobins ». L'une d'elle raconte : « À mon retour, je dis au père Calmel mon enthousiasme. Il me reçut à la pointe de l'épée ! Il m'a montré combien mon enthousiasme était déplacé, et m'a éclairé sur ce que représentait la vente de Saint-Maximin[60]. »

Cependant rien ne paraissait, à l'extérieur, de ces critiques somme toute légères et que d'autres pères partageaient.

Relevons enfin un autre motif de la réserve du père Calmel relativement aux glissements de ses confrères, qui jouera un grand rôle par la suite.

Depuis ses premières années au petit séminaire de Bon-Encontre, et d'une manière croissante au fil des ans, le père Calmel avait senti le décalage entre le grand idéal qu'il s'était approprié et le genre de vie de beaucoup de ses camarades, et plus tard de ses confrères. Un mouvement insistant de la grâce le poussait à toujours plus de prière, à une union à Dieu de plus en plus aimante et intime, à un travail généreux pour faire avancer le royaume de Dieu, à un don de soi jusqu'au sacrifice total. Ce feu qui le brûlait lui faisait ressentir d'une manière aussi douloureuse que lucide la nécessité où se trouvaient l'Église et le clergé d'une réforme profonde et radicale. Mais quelle direction fallait-il suivre ? Pour inaugurer une réforme qui fût digne de celles du XII^e^, du XV^e^ ou du XVII^e^ siècle, par où fallait-il commencer ? Par soi-même, bien sûr. Mais après cela ? Comment pourrait-on redonner à une multitude l'esprit de foi et le zèle de l'amour ? Comment vivifier du désir de la sainteté la vie liturgique et la vie morale, les institutions et la doctrine, le monde des intellectuels et celui des illettrés, la famille et la cité ?

---

58 - Rapport d'un témoin.
59 - Entretien à Toulon, 1969.
60 - Témoignage d'une sœur dominicaine.

Ce désir ardent et passablement impatient d'une réforme rendait le père Calmel a priori favorable à toutes les initiatives qui iraient dans ce sens. C'est pourquoi le jeune Père fougueux et généreux souriait volontiers à certaines idées hardies, pourvu qu'elles soient réglées par la vérité et par un authentique sens de l'Église.

À ce sujet, la révérende mère Hélène, dont il sera bientôt question, lui lançait parfois sur le ton de la boutade : « Mon Père, vous avez la tête à droite, mais le cœur à gauche ! »

D'autres se laissèrent tromper par quelques attitudes du père Calmel. Témoin ce prêtre sulpicien d'Aix-en-Provence qui avait eu le père Calmel comme élève au séminaire de Toulouse. En 1960, il fit à une jeune sœur la relation suivante :

> C'était quelqu'un qui savait ce qu'il voulait. Il parlait facilement, s'intéressait à toutes les novations. Il prônait déjà les lectures de la messe en français. Il a été quelque temps jeune progressiste, et il est devenu intégriste ! Vous n'avez qu'à le laisser tomber[61].

Aucun de ces deux qualificatifs (progressiste – intégriste) ne s'est jamais appliqué au père Calmel, mais ils montrent combien déroutante et peu conformiste fut toujours la réaction du fils de saint Dominique. Dans son ardeur pour la gloire de Dieu, pour l'Église et pour les âmes, il cherchait la voie d'une réforme vraie et durable. La sainte Providence lui donna l'occasion de réaliser son intuition en collaborant à la réforme des dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus.

---

61 - Témoignage d'une sœur dominicaine.

# 9

# Les dominicaines enseignantes

C'EST DANS cette période troublée de l'après-guerre, dans laquelle le monde semblait se chercher, où trop de chrétiens se donnaient le devoir de l'imiter, que le père Calmel reçut de ses supérieurs le ministère auprès des dominicaines enseignantes.

La Congrégation des Dominicaines Enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus avait été fondée en 1800 par l'abbé Vincens, de Toulouse. En 1886, l'institut fut affilié à l'ordre de saint Dominique, sous le généralat de la mère Hélène Daguzan, grâce aux bons soins du bienheureux père Hyacinthe-Marie Cormier, alors provincial de Toulouse. En 1905, les sœurs furent les victimes des odieuses expulsions orchestrées par le gouvernement maçonnique de la Troisième république. Fallait-il alors s'exiler à l'étranger, comme des voix très autorisées le leur conseillaient ? Encouragées par le pape saint Pie X, elles préférèrent faire le sacrifice de l'habit religieux pour rester en France et pour continuer leur œuvre auprès des enfants. « L'âme des petits enfants de France vaut bien les sacrifices héroïques consentis en leur faveur », leur avait fait répondre le souverain pontife. Ce n'est qu'en 1942 que les sœurs purent de nouveau porter l'habit en public.

### *Mère Hélène Jamet*

Le père Calmel avait déjà commencé son ministère de confesseur ordinaire auprès des sœurs dominicaines lorsque, en 1948, une certaine mère Hélène Jamet fut élue prieure générale. Le jeune dominicain avait déjà bénéficié de sa charité puisqu'elle était prieure de la maison de Toulon lors de son ordination sacerdotale et avait accueilli sa famille après la cérémonie. De plus, il avait pu

la croiser à l'occasion de ses passages à Toulouse que réclamait sa charge de première assistante de la mère générale.

Il convient de présenter la révérende mère Hélène Jamet, car elle fut associée à plusieurs reprises aux décisions du père Calmel et joua un grand rôle dans sa vie.

Claire-Marie naquit le 5 avril 1902, troisième d'une famille qui compterait bientôt un quatrième enfant. Dès son enfance, elle eut à lutter contre une nature très entière et volontiers capricieuse. Douée d'une compréhension surprenante pour son âge et d'une mémoire prodigieuse, il lui arrivait, avant même de savoir lire, de retenir par cœur les livres que son père lui lisait à haute voix. Elle était moqueuse et taquinait volontiers sa sœur aînée Jeanne. Grâce au décret *Quam singulari* de saint Pie X du 8 août 1910 sur l'âge de la première communion, Claire-Marie put s'approcher de la sainte table en janvier 1911. Au dire de M. et de M^me^ Jamet, l'événement changea profondément le caractère de la petite fille. Dès l'âge de douze ans, assure sa sœur, elle pensa à la vie religieuse. En août 1914, alors que la guerre éclatait, M. Jamet fut atteint d'une maladie très grave et mourut le 8 novembre 1914. Ce fut un grand choc pour toute la famille et spécialement pour la petite Claire-Marie.

En 1919, les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus prirent à Bordeaux la direction du cours dans lequel les jeunes filles Jamet faisaient leurs classes et qui devint le cours Albert-le-Grand. Claire-Marie obtint son baccalauréat-lettres en 1920-1921 et commença des études qu'elle poursuivit jusqu'à la licence de lettres classiques qu'elle obtint en juillet 1924. C'est alors seulement que sa mère lui donna la permission de réaliser son rêve. Elle entra chez les sœurs du Saint-Nom-de-Jésus à Montréjeau dès le mois de septembre. Le jour de sa prise d'habit, en avril 1925, Claire-Marie Jamet devint sœur Hélène.

Au noviciat, la jeune sœur fut à l'école de religieuses qui avaient vécu les terribles années de la persécution gouvernementale de 1904-1907 puis de la guerre et qui avaient passé leur vie au service des filles de France. De ces vénérables anciennes, la sœur Hélène reçut le véritable sens de sa congrégation, fait de modestie et de force, de simplicité et de profondeur. Bien plus tard, elle racontera aux novices qui l'entouraient les leçons du passé : « Tout ce qui mérite d'être fait, disait sa maîtresse des novices, mérite d'être bien fait. » « Donner sa volonté, c'est-à-dire ne l'utiliser que pour le Seigneur, c'est autre chose que de l'avoir perdue. Quand on a perdu, on cherche. Quand on a donné, on est abandonné. »

Après ses premiers vœux le 23 avril 1927, la sœur Hélène fut nommée au cours Saint-Albert-le-Grand à Bordeaux, où elle avait fait ses études. Dès ses débuts, elle fut très appréciée autant par les élèves que par les parents pour sa compétence et sa profondeur.

En 1929, elle participa à la fondation de Toulon.

Dès lors, la sœur Hélène manifesta une vision très théologale des choses et un grand équilibre. Elle écrivait à une de ses anciennes élèves de Bordeaux :

> Je suis contente que votre travail vous intéresse : cela prouve que vous n'êtes pas de ces petites filles sans cervelle comme il y en a tant, de ces gens qui trouvent palpitant tout ce qui est matériel, et ennuyeux tout ce qui est idée... Je voudrais bien savoir si ma brave classe de troisième est devenue une laide seconde, suivant lâchement les traces de ses aînées « parce que c'est plus facile ». J'avais un peu espéré qu'il y avait quelques courages capables de réagir et de prendre la tête d'un mouvement. Dans tout ce qui est groupe, on a tant besoin de courage et d'exemples de courage pour ne pas marcher comme des moutons de Panurge[62].

La courte expérience de la mère Hélène confirmait déjà ce qu'elle avait pu entendre de ses maîtresses. On relève ces lignes dans une de ses lettres :

> Vous aurez toujours à vous battre contre vous-même et puis, quant aux autres, une pension est bien un monde en petit, beaucoup de laideurs et des idées fausses que vous rencontrerez plus tard, il vous faut déjà savoir les reconnaître et les détester, tout en cherchant à aimer les gens qui pensent faux et qui agissent mal, en voulant les guérir, en le voulant si fort pour l'amour du bon Dieu, que vous vous oubliez vous-même pour eux, c'est comme cela qu'on est heureux dans la vie comme en pension, je vous assure[63].

À une élève qui venait de perdre son père, elle pouvait parler d'expérience :

> Au fond, c'est une grande grâce, si dur que ce soit, d'être ainsi forcée à regarder la vie en face, au seuil de la jeunesse. Je me souviens de l'angoisse qui vous prend mais aussi du sursaut d'énergie sauveur ; pauvres gens qui ont pu rester sans soucis, sans responsabilités, sans décisions à prendre, au moins intérieures ! Ils sont heureux d'un pauvre bonheur, je vous assure ; et vous êtes heureuse d'un bonheur austère mais solide et fécond. (...) Il s'agit de voir bien et droit pour gagner son Ciel, d'être

---

62 - Mère Hélène Jamet, Grasse, le 27 décembre 1929, *in* mère Marie-François Dupouy, *Le Saint-Nom-de-Jésus de mère Hélène Daguzan à mère Hélène Jamet*, archives des dominicaines de Saint-Pré, p. 45.
63 - Mère Hélène Jamet, Toulon, février 1930, *ibid.*, p. 46.

> une tête pour en entraîner d'autres dans le bon chemin, une force pour protéger, une valeur pour éclairer, une bonté pour aimer et consoler[64].

Force et personnalité chrétienne, mais liées à une grande douceur, c'est ce qui apparaît encore dans la lettre suivante :

> Soyez calme, je vous en prie ; vous faites bien de travailler autant que vous le pouvez ; quand on veut réussir n'importe quoi, il nous faut nous efforcer de toutes nos petites forces humaines ; mais après, et même pendant cet effort, il faut garder notre esprit bien tranquille sachant que le reste appartient au bon Dieu. Il nous semble, voyez-vous, que certaines choses sont indispensables (...) et nous le demandons au bon Dieu avec âpreté, prêtes à nous fâcher s'il ne veut pas ; mais nous voyons en petit, nous nous hypnotisons sur un détail ; lui voit loin, il regarde l'ensemble et il sait ce qui convient pour notre bien et celui des autres ; alors avec amour, il nous fait mal. Tâchons de comprendre toujours et de nous trouver bien dans sa main[65].

Ce calme et cette douce assurance qui prenaient leur source dans l'union à Dieu accompagnèrent la mère Hélène Jamet tout au long de sa vie. Encore étudiante à Bordeaux, elle avait bravé une joyeuse bande de garçons un peu trop familiers à l'égard du groupe de jeunes filles qui l'accompagnaient. Puis, au cours de la dernière guerre, elle maintenait la sérénité dans la maison de Toulon. Aux parents angoissés qui l'interrogeaient : « Que faites-vous en cas de bombardement ? » Elle répondait tranquillement : « On attend que la première bombe tombe et on descend à la cave. » C'est avec la même bonhomie qu'elle répondit un jour à une personne – qui se jugeait très fatiguée et lui disait : « Il faut que j'aille me détendre » – : « Mais, qu'avez-vous donc besoin de vous tendre ? »

Sans le savoir, la mère Hélène résumait son propre caractère dans les lignes suivantes qu'elle adressait avec force et délicatesse à une élève qui venait de perdre ses parents :

> Beaucoup d'autres, à votre âge, ont une vie facile et sont encore des enfants, comme vous le seriez sans tous ces malheurs, mais croyez bien que c'est vous qui êtes favorisée et que le bon Dieu fait de vous, malgré vous, une femme de tête et de cœur[66].

---

64 - Mère Hélène Jamet, Toulon, le 9 novembre 1930, *ibid.*, p. 46.
65 - Mère Hélène Jamet, Toulon, avril 1931.
66 - Mère Hélène Jamet, Toulon, le 26 juillet 1931.

Cette « femme de tête et de cœur » joua un grand rôle dans la vie du père Calmel. Si ce dernier devint le père spirituel de cette religieuse de douze ans son aînée, lui apportant la sûreté doctrinale et un élan généreux dans la vie d'union à Dieu, la fille communiqua au zélé prédicateur une note de douceur et de tranquillité qui feront comme la toile de fond de ses invectives même les plus vives contre le modernisme et la subversion.

Leur première rencontre eut lieu, comme nous l'avons déjà signalé, lors de l'ordination sacerdotale du père Calmel à Toulon.

Dès son retour de Marseille en 1946, le jeune dominicain fut nommé par ses supérieurs confesseur ordinaire des sœurs enseignantes dont la maison mère se trouvait tout proche du couvent des dominicains. En 1947, il prêcha la retraite préparatoire aux vœux perpétuels.

Lors de son élection comme prieure générale en juillet 1948, la mère Hélène Jamet revint à Toulouse et reprit contact avec le père Calmel. Le chapitre à peine terminé, en effet, elle tomba gravement malade et reçut les sacrements du confesseur ordinaire. Elle put apprécier la profondeur théologique et mystique de celui-ci et sa juste perception de la vie des dominicaines enseignantes. Revenue à la santé, elle multiplia les occasions de demander à ce dernier les conseils dont elle avait besoin.

D'emblée, la mère Hélène Jamet s'appliqua à rendre à la congrégation la marque de simplicité et de modestie qu'elle avait elle-même reçue des mères anciennes et qui la définissait si bien. On commença par simplifier l'habit et quelques usages. Petit à petit, elle voulut faire disparaître l'habitude qui s'était installée un peu partout d'organiser des kermesses. Celles-ci étaient la porte ouverte à un esprit mondain, disait-elle, et absorbaient les forces des sœurs aux dépens de l'essentiel de la vie religieuse enseignante. « Que ceux qui comprennent ce que c'est que l'aumône la fassent clairement ; nous n'avons qu'à la recevoir sans honte. »

De telles mesures, largement confortées par les avis du père Calmel, ne furent pas au goût de toutes, de celles surtout qui étaient trop attachées à la « belle société » toulousaine et à un certain panache qui flattait le « qu'en dira-t-on ? » Ces réticences auguraient des tempêtes qui allaient s'abattre bientôt sur la mère Hélène et sur le père Calmel.

## *Un maître dominicain*

Durant l'année scolaire 1949-1950, ce dernier fut sollicité par la mère Hélène pour faire des cours hebdomadaires qu'il put commencer en janvier 1950.

Cependant, avant de collaborer davantage avec elle auprès des sœurs, le jeune prêtre posa une condition : « Jamais, dit-il, je ne m'occuperai de la congrégation si elle n'est pas consacrée à la sainte Vierge. » Ce fut donc décidé, et la consécration fut soigneusement préparée dans toutes les communautés au cours de l'année sainte 1950. Elle fut réalisée le 25 mars 1951, au retour de la vigile pascale célébrée à la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse[67].

Les cours du père Calmel s'adressaient aux novices professes résidant à Toulouse et aux jeunes sœurs de vœux perpétuels à qui l'expérience faisait déjà sentir le besoin d'une solide formation philosophique et théologique. Il s'appliqua à former l'esprit des sœurs selon un plan rigoureux s'appuyant sur l'Écriture sainte, les encycliques des papes, saint Thomas d'Aquin et ses meilleurs commentateurs. Il est frappant de voir la variété et la difficulté des sujets traités, et l'abondance des sources utilisées par le jeune professeur. On passait légèrement des graves questions de théologie[68] et de la philosophie[69] aux questions ayant trait à la culture (l'art, la poésie, la littérature) et l'actualité.

Les cours étaient émaillés en toute liberté de fréquentes citations des grandes œuvres classiques de l'Antiquité à nos jours et d'applications pratiques à l'œuvre de l'enseignement.

Loin de se contenter de ces cours, le père Calmel composait des textes qu'il livrait à l'étude des sœurs[70]. En outre, pour susciter un travail personnel et intelligent, il faisait faire des devoirs à ses auditrices[71].

Une mère ancienne raconte la profonde transformation que réalisèrent dans ses propres cours les conférences du père Calmel. Dès l'année suivante, elle mit en pratique les conseils entendus, et elle fut elle-même surprise du résultat. Les enfants de sa classe de quatrième se sentirent beaucoup plus

---

67 - Ce fut la première vigile de Pâques selon la restauration opérée par le pape Pie XII.

68 - *La valeur du dogme, L'Évangile et la morale.*

69 - *L'homme nature et état, La personne humaine, La liberté, Les vertus vues comme le visage de la liberté, La cité chrétienne, Le bien commun temporel des personnes humaines, La connaissance, La vérité et la vie de l'intelligence.*

70 - *Thomisme et enseignement, Culture et vie spirituelle, Mission de l'enseignement chrétien, Textes français et formation chrétienne des jeunes filles, Redonner aux études ordre et unité, Note brève sur la rigueur doctrinale, Pour l'amour des âmes, Suggestions sur l'histoire de France, Aux postulantes sur leur vocation, Comment lire l'ancien Testament, L'esprit du troisième Évangile, Saint Luc et saint Jean, Quelques notions de métaphysique, Notes sur l'entretien de la foi dans la vie de famille, Très rapides indications sur l'oraison dans une vie active, La mission de la femme, Antimoderne (Maritain), Indications sur la vertu d'espérance, Définition de l'Église, L'Évangile et la société, Indications sur le corps mystique, Au sujet de la médecine moderne,* etc.

71 - *La Passion et la Résurrection, Sur l'intelligence.*

concernées par le cours et la sœur put voir les esprits s'ouvrir à la vérité et au bien d'une manière saisissante[72]. Le père Calmel avait vu juste.

Encouragée par ces premiers essais, la mère Hélène Jamet invita le père Calmel à faire des cours à Montréjeau où se trouvaient le postulat et le noviciat simple, puis à enseigner lors des sessions d'études qui se déroulaient à Castelneau d'Estrètefonds, près de Toulouse, dans les mois d'été. On le voyait arriver dans la salle de communauté ou au noviciat, armé d'un gros cartable rempli de livres et de notes, prêt à transmettre avec fougue la vérité qui le passionnait. Dans sa cape, il avait fait confectionner deux grandes poches, devenues légendaires, dans lesquelles il pouvait fourrer une paire de chaussures propres afin de ne pas les mélanger à ses livres.

Alors qu'il faisait un jour un cours aux novices profès, à Toulouse, un vendeur à la criée passa dans la rue en lançant le titre des journaux qu'il vendait. Il prononça donc *La Dépêche* qui annonçait une pièce blasphématoire de Jean-Paul Sartre, *Le Diable et le bon Dieu*. Le père Calmel interrompit son cours par cette invective : « Oui, mon vieux, on le sait. C'est le diable qui est le maître ! » À cette occasion, le dominicain mobilisa quelques étudiants et pères de famille de sa connaissance qui purent empêcher la présentation de la pièce.

Au cours de l'année scolaire 1952-1953, les cours de Toulouse continuèrent de plus belle[73], ainsi que les écrits internes à la congrégation[74] et les devoirs personnels[75]. Le prédicateur retrouva les sœurs à Castelneau lors de la session de *Quasimodo*, en avril 1953, où il étudia la question du bien, du mal et de la liberté.

---

72 - Une ancienne élève du cours Sainte-Catherine de Sienne à Aix-en-Provence, aujourd'hui religieuse, témoigne aujourd'hui encore du changement qu'elle put percevoir dans les cours qu'elle recevait alors, qui devinrent beaucoup plus vivants et « qui nous prenaient par le fond ».

73 - *Lumière de Jésus et sophismes modernes, L'Église et le temporel, Le Soulier de Satin, Pour lire et faire lire droitement, L'art dans la cité, Morale du minimum, Le moralisme est peureux, Le bien de l'homme et les valeurs d'art, Grandes lignes d'une philosophie de l'art, L'ouverture à l'art et à la beauté, La vertu le bien et le mal, Le génie et la sainteté, L'amour le mariage et la famille, La société.*

74 - *Pourquoi j'aime saint Dominique, L'Église du Verbe incarné, Histoire de l'Église (1789-1870), L'Énéide et le sens du péché, La conscience chrétienne, Sur les anges et saint Joseph, L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, La théologie du monde des esprits les anges et Satan, Esprit religieux et esprit évangélique, L'étude dans votre vie, Victor Hugo, Qui est le Fils de l'homme ?, Petit code pour écrire et pour étudier, Les lois de la nature et la liberté, J.-P. Sartre, Petit lexique philosophique, Sur le bienheureux Fra Angelico, Élévations théologiques sur le Saint-Esprit, Sur la sainte Trinité, Prière de l'apôtre et purification du désir.*

75 - Par exemple sur les spectacles et la culture.

En 1953-1954, on sent le père Calmel davantage préoccupé par des sujets peut-être plus fondamentaux et dont l'actualité montrait de plus en plus la gravité. On retrouve dans ses cours de doctrine[76], dans ses textes à distribuer[77], dans ses conférences aux novices[78], les grands principes qui doivent guider le chrétien, et surtout le religieux, dans la tourmente.

Les conférences et les cours de l'année scolaire 1954-1955 manifestent le désir du père Calmel de faire boire les sœurs à la source très pure et très sûre du magistère de l'Église[79]. Puis ce furent des textes et des conférences sur les dangers croissants que représentait, pour l'école catholique, l'enseignement d'État[80]. À l'approche de la tempête qui menaçait, il fallait revenir aux principes les plus clairs et maintenir les esprits en éveil face au danger.

Ceux qui ont l'expérience de la prédication ou de l'enseignement savent combien un maître est influencé par son auditoire. S'il se tient face à un public éveillé, intéressé et attentif, il atteindra beaucoup plus facilement une pensée élevée, il trouvera les mots justes et cette force de conviction qui fait le bon orateur. C'est de toute évidence ce qui se passa chez le père Calmel. Ce dernier trouva chez les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus des âmes assoiffées, des esprits avides de lumière, des cœurs qui avaient trop compris leur responsabilité de mères spirituelles et d'enseignantes pour se contenter de l'à-peu-près. Il put ainsi donner toute sa dimension, sans se soucier de ménager les susceptibilités. Et il fournit un travail impressionnant de préparation et d'écriture pour répondre dignement à une demande si pressante.

En parcourant les textes des conférences et des cours du père Calmel de cette époque, on voit très bien qu'au-delà de la réelle érudition qu'il transmettait à ses auditrices, c'est la réflexion personnelle de chacune qu'il recherchait,

---

76 - *La Sainte Église, La morale chrétienne, Personne et vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

77 - *Votre place dans l'Église, L'esprit et la lettre, L'Église au point de vue de l'autorité, Il n'est pas d'autre Église que l'Église officielle, Vie de communauté dans sa fonction enseignante, L'unité de vie,* Ave Maris Stella, *Introduction sur la pureté, Pourquoi faut-il parler du péché ?, Commentaire de l'encyclique* Sacra Virginitas, *Note intégrale sur la messe, Le concile d'Orange, Les encycliques* Libertas *et* Immortale Dei. *Mais aussi les sujets touchant directement à l'enseignement (Rôle secondaire de la grammaire, Pour l'enseignement du français, Les devoirs de français) ou l'art et la littérature (Le film, Polyeucte, Ronsard, Racine, Le tragique et son dépassement, La tragédie au XVII*[e] *siècle, Antigone, Pascal, Voltaire).*

78 - Virgines Christi, *La charité, La charité fraternelle, La loyauté, La prudence, L'humilité, L'obéissance, La pauvreté, La pauvreté intérieure, Formalisme et vérité.*

79 - Le concile de Trente (décret sur la justification, sur le péché, sur la grâce, sur la Rédemption, sur la messe) et à nouveau les encycliques *Libertas* et *Immortale Dei*, *Casti connubii* (trois leçons).

80 - *Pour utiliser le programme officiel de philosophie, L'école catholique devant les programmes officiels, L'ordre du savoir dans l'école chrétienne, Arguments pour la défense de l'école chrétienne, Les slogans des manuels, Pour les sœurs qui ont à parler du travail.*

une manière profondément chrétienne de penser, une application juste des principes dans toutes les circonstances de la vie. Le jeune dominicain qui fêtait tout juste sa dixième année de sacerdoce avait déjà trop connu d'exemples, parmi ses frères en religion, de religieux qui avaient acquis une connaissance très vaste des sciences philosophiques et théologiques, mais qui avaient sombré bien vite dans le libéralisme ambiant ou même dans le modernisme le plus acharné. Ils pouvaient citer les meilleurs auteurs, mais ils ne les avaient pas compris. À l'inverse, le père Calmel se sentait chargé par la divine providence qui lui parlait à travers ses supérieurs, de donner à ses sœurs en saint Dominique, non seulement une connaissance large et élevée, mais la véritable sagesse. Il fallait leur apprendre à penser par elles-mêmes, et à nager à contre-courant s'il le fallait.

### *Le père des âmes*

Au-delà de son ministère de prédicateur auprès de la Congrégation des Dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, le père Calmel fut pour un bon nombre d'entre elles un véritable père spirituel. Comme confesseur ordinaire de la maison de Toulouse depuis 1946, puis dans les multiples contacts occasionnés par ses conférences et les sessions à Castelneau, il avait manifesté un esprit surnaturel, une sûreté de jugement et une délicatesse pour les âmes qui gagnèrent la confiance de plusieurs sœurs. Le témoignage des anciennes se résume en une courte phrase : « Il fut pour moi un père. » Telle mère, entrée en 1941, le décrit comme « très ferme dans la doctrine, mais très gai. Il aimait beaucoup rire ! » Et on le savait si proche des besoins, des joies et des peines de chacune. Un beau jour, la maîtresse des novices avec ses filles eut l'idée de faire un pèlerinage à pieds à Lourdes, depuis Montréjeau. Face aux réticences de la mère prieure et de la communauté, le père Calmel prit la défense du noviciat : « Je leur dirai la messe à 5 heures du matin, puis je leur donnerai la bénédiction. Elles sont jeunes, elles y arriveront. » À telle sœur, il interdit la lecture de Saint-Exupéry qu'il trouvait trop compliqué et peut-être même dangereux pour elle. À toutes, il prêchait souvent le silence.

Des témoignages recueillis, nous pouvons relever trois traits de sa direction spirituelle auprès des dominicaines.

- *Marthe et Marie*

À chacune de celles qui se confiaient à lui, le religieux appliquait et adaptait les grands principes qu'il développait alors dans les cours de Toulouse ou de Montréjeau. Il fallait que chaque sœur puisse vivre en vérité la grande devise

dominicaine du *contemplari et contemplata aliis tradere*. Or, si celle-ci se comprend fort bien dans la théorie, elle est d'une réalisation pratique épineuse. Dans le « Marthe et Marie », ce ne sont pas tant le travail de Marthe ou le silence de Marie qui créent des difficultés, c'est plutôt la conjonction « et » qui les unit. Car la contemplation et la prédication, ou l'enseignement dans le cas des dominicaines, ne sont pas deux éléments juxtaposés mais constituent deux mouvements d'une même vie, la vie apostolique.

Aussi bien, expliquait-il à l'une d'entre elles, « les "actifs" doivent être des saints, mais sans le dire : là où ils sont, sans esquiver leur poste ». Et ce serait une erreur de couper notre vie en deux et de « mettre la mystique à côté du poste à tenir », ou de réserver la haute union à Dieu promise par l'Évangile aux ermites du désert. Car, en définitive, « tous les saints sont contemplatifs ; c'est évident ; mais chez beaucoup le genre de vie est la vie active : c'est-à-dire la vie que Dieu veut voir chargée du prochain. Or celle-ci ne serait pas chrétienne sans le primat de la contemplation. »

C'est au degré de notre amour et donc de notre union à Dieu qu'il faut « juger de la valeur de nos activités, et non au temps passé ou à la fatigue ». Car il faut aller aux âmes en venant de Dieu. « Les enfants ont besoin de sœurs vivantes, heureuses, attentives à elles, de sœurs ayant fixé leurs cœurs en Jésus-Christ, ayant fixé leur vie en Dieu ; de sœurs toujours enthousiastes et non de sœurs harassées, arrivant à la prière sans préparation. »

Du reste, l'action elle-même, surtout une œuvre d'enseignement, conduit l'apôtre à l'union à Dieu. Bien entendu, la sœur enseignante se doit d'être compétente, mais « plus profond en elle que le souci immédiat de la classe à faire et de la discipline, la mission d'aider à se construire ces pauvres petites chrétiennes, d'aider à guérir ces pauvres intoxiquées, cette mission doit creuser chez la sœur une prière continuelle, un grand recueillement, une profonde humilité pour saisir la vraie doctrine et s'y attacher. »

En conséquence, le dominicain n'avait nullement peur du travail apostolique, pourvu qu'il soit réglé par la prudence : « Détruire la passivité, disait-il, qu'elles soient actives. Qu'elles vivent au-delà de leurs possibilités apparentes. Elles ont certes beaucoup de travail, leur vie est très active, mais elle est saine. »

Certes, une telle activité au service des âmes réclame un grand équilibre, fruit de l'humilité et de la simplicité. L'apôtre qui se prend trop au sérieux, qui se croit « chargé de mission », se recherchera inévitablement et cherchera à confisquer les âmes et les œuvres. Bien au contraire, le père Calmel donnait à une des sœurs dominicaines ce conseil qui en dit très long sur sa propre spiritualité :

> Reconnaissez devant Dieu: « Je suis une petite bonne femme de la commune mesure, mais choisie par Dieu. »

Il engagera un jour la mère Hélène Jamet à

> enseigner aux jeunes qui montent que la paix, l'équilibre, la descente dans leur cœur des huit Béatitudes se font au jour le jour par le détachement et la prière. Beaucoup soupçonnent à peine qu'elles devraient être beaucoup plus tranquilles, beaucoup moins bruyantes et grinçantes dans leur cœur. Et quand elles le soupçonnent elles évitent cependant de prendre le seul chemin qui y conduise: prière et abnégation. Apprenez-leur, ma fille, cette voie d'accès vers l'équilibre intérieur, la paix en Dieu, sans laquelle toute éducation tourne court; et même la dispensation de la lumière est terriblement gênée si elle ne procède pas d'une âme qui demeure en Dieu et dans sa paix...

• *La joie*

Un des fruits de cette paisible simplicité auquel le père Calmel, en bon dominicain, tenait beaucoup, est celui de la joie. L'âme ne peut se développer et atteindre son plein épanouissement que dans un climat de joie. Car, disait-il à une sœur: « la maussaderie, la grognerie, le mauvais caractère (sont) les diverses variétés de l'égoïsme. Réagissez pour l'amour de Dieu. »

Le bon Père avait remarqué une novice beaucoup trop triste et maussade. Il alla relever dans quelques ouvrages les diverses époques où Notre-Dame avait été invoquée comme Notre-Dame de Joie, Notre-Dame qui fait sourire, et il fit passer à la jeune sœur le papier suivant:

> À une sœur qui ne sourit jamais:
>
> Invoquez *Sancta Maria, hilaris plena*... Notre-Dame de Liesse, Marie, cause de notre joie.
>
> - Autour de 1032-1050, piété envers les joies de Notre-Dame. Cinq joies en regard des cinq plaies du Christ, ou en rappel des lettres du mot *MARIA*.
> - XII^e s. Saint Thomas de Canterbury récitait chaque jour sept *Ave Maria* en l'honneur des sept allégresses de Marie. Pour le récompenser, la sainte Vierge lui serait apparue apprenant au saint archevêque les sept joies célestes qui la réjouissaient au Ciel. Ce sont ces sept allégresses qui commencent par *Gaude flore virginalis*.
> - XIII^e s. La plus ancienne litanie de la Sainte Vierge, celle de Mayence, invoque « Sainte Marie, mère de la joie éternelle ».
> - 1240, l'ordre des Servites de Marie récite chaque samedi l'office ou couronne des sept joies de la Vierge: Annonciation, Nativité,

adoration des Mages, Résurrection, Ascension, Pentecôte, Assomption (ou « finale joye »).

- Saint Louis de Brignoles, évêque de Toulouse (1297), récitait chaque jour, après les sept psaumes de la pénitence, les sept joies de la Vierge.
- Saint Vincent Ferrier († 1419) est le grand prédicateur des joies de Notre-Dame.
- Le bénédictin dom Wilmort affirme que le rosaire en tant que méditation des mystères est issu des joies de Notre-Dame.
- « Dieu est source de joie » (saint François de Sales).
- « Toute grâce nous vient à travers un sourire de Notre-Dame » (Pie XII).

*Sancta Maria, hilaris et plena lætitia,*
*Sancta Maria ineffabile gaudium nostrum,*
*ora pro nobis* (XVIe s., XVIIe s.)

Du reste, le prédicateur prêchait par l'exemple. Souvent, il faisait retentir son rire sonore et communicatif. Une sœur raconte que, novice, elle avait eu à traduire du latin au français un passage du concile de Trente. Elle apporta au père Calmel le fruit de son travail, en lui disant ingénument : « Je crois avoir compris, mais... j'ai trop de mots (latins) ! » Le père Calmel partit d'un grand éclat de rire.

• *Dans un temps de crise*

En même temps qu'il dirigeait les âmes vers les sommets de la vie spirituelle, le père Calmel voulait les maintenir dans le réalisme. S'il faut tenir en tout temps les grands principes de la vie religieuse et spirituelle, ceux-ci sont d'autant plus impératifs dans les époques de décadence ou de crise. Pour rester fidèle au Christ et à sa volonté dans ces circonstances, il faut non seulement plus de force, mais une intelligence plus éclairée. À tous, le jeune prêtre rappelait le devoir d'être « de leur temps », non pour le suivre mais pour le convertir, non pour s'affadir avec la masse mais pour faire servir les maux du temps au bien de l'Église et des âmes. Le devoir de la sainteté oblige en temps de crise plus que jamais.

Or nous sommes en 1950, et le père Calmel voit déjà les temps de ténèbres qui vont s'abattre bientôt sur l'Église et sur le monde. Dans un sermon tenu devant quelques religieuses dominicaines le 14 décembre 1950, il laissa échapper sa douleur et montrait ainsi sa grande sensibilité. À l'époque, déjà, la situation le faisait profondément souffrir et, à la différence des prophètes de bonheur qui chantaient l'arrivée du printemps de l'Église et de l'humanité, il tint aux sœurs ce langage sévère :

Les risques de ruine qui se multiplient pour notre civilisation ne peuvent pas ne pas nous émouvoir profondément. (...) Au fond de nous-mêmes nous sommes secoués par le tremblement et l'effroi. (Car) le monde devient un scandale immense et organisé, une ignominie, une horreur inhumaine...

Et cependant, quelle que soit notre douleur et notre angoisse, ne manquons pas d'espérance. (...) Notre Dieu est celui qui a demandé à Abraham d'immoler son unique; notre Dieu est celui qui nous a envoyé son propre Fils, (...) qui ne l'a pas défendu contre la trahison, le mépris et l'horrible mort des criminels (...). Mais notre Dieu est celui qui a ressuscité et glorifié son Christ.

La question (de la mort de la sagesse chrétienne et de la culture) me jette dans un désarroi cruel, mais l'espérance n'est pas atteinte. (...) Il est très douloureux de travailler aux choses du temps (...) quand on suppose (...) qu'elles n'ont plus le poids du temps (de chances de réussir dans le temps). Mais il est possible d'y travailler quand on est sûr qu'elles ont un poids d'éternité. (...) Voici que nous sommes devenus comme la veuve affamée du village de Sarepta; mais puisqu'il nous reste encore une poignée de farine et une fiole d'huile et que nous avons assez de force pour ramasser un peu de bois sec, nous préparerons le repas pour ceux qui nous sont chers et pour les hôtes de passage.

(...) Le vendredi saint approche et l'heure de la puissance des ténèbres. Il ne nous est plus possible de travailler qu'en regardant le crucifix et dans l'espérance de la résurrection des morts. Notre travail sera d'autant plus probe et plus honnête, notre charité sera d'autant plus réaliste: serviteurs inutiles mais plus que jamais serviteurs.

À celui qui avait dit *Ama et fac quod vis* (aime et fais ce que tu veux) et *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum etiam peccata* (Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu, même le péché), le Seigneur pouvait demander de mourir dans Hippone cerné par les Vandales.

En ce même mois de décembre 1950, il commente devant les sœurs la leçon des complies, tirée de la deuxième épître de saint Pierre: *Adversarius vester diabolus*, votre adversaire le diable vous entoure comme un lion cherchant qui dévorer:

C'est surtout autour de vos enfants qu'il rôde. Autour de vous aussi, mais alors pour vous engourdir, vous jeter de la poudre aux yeux. Le mal que le diable cherche à faire aux religieuses c'est de leur faire perdre (ou de leur empêcher de voir) l'esprit de leur règle: et à ce moment-là il en fait des dormeuses qui d'ailleurs continuent d'observer la lettre; elles deviennent des somnambules. L'esprit de leur loi, c'est d'être

> données pour une œuvre évangélique d'éducation et d'enseignement. Autrement dit, d'être des mères spirituelles.
>
> À ce moment elles seront dans l'angoisse, car elles auront les yeux ouverts sur le mal qui guette leurs enfants. À l'heure où je parle, entre chien et loup, le spectacle des rues de Toulouse... si ce n'est pas le diable qui rôde, qui est-ce alors? (...) Ce que voient vos filles: la moindre réclame de pharmacie ou de toilette, la moindre affiche de cinéma; ce que lisent vos filles; ce qu'elles entendent... Combien d'entre elles sont protégées et formées par leur famille pour grandir? Il y a si peu de familles.
>
> (...) Aujourd'hui, pour s'habiller seulement ou pour danser ou pour admettre que la maternité est normale, elles ont besoin d'une théologie car les institutions craquent. On assiste à une barbarisation.
>
> Soyez mères, ne soyez pas tranquilles. La communauté vous protège et c'est bien; mais si vous ne rachetez pas cette protection par une prise en charge plus totale et plus réelle de vos filles, à quoi bon?

À la suite de cela, le prédicateur rappelle les circonstances du temps présent et la passivité de la « bourgeoisie ». Puis il conclut d'une manière étonnante:

> Quoi qu'il en soit, il faut être des mères. Vous avez renoncé à la maternité selon la chair pour être mère spirituellement. Je vous souhaite beaucoup d'insatisfaction, beaucoup d'angoisse à cause de vos filles, afin que vous soyez liées à elles non seulement par des liens d'amour mais aussi par des liens de douleur, car il n'est pas d'autre façon d'être mère.

On comprend qu'un tel langage, même dit sous le ton de la confidence à quelques âmes bien disposées, ait pu éveiller quelques réticences. Car parmi les sœurs, certaines nourrissaient des sympathies pour les nouveautés et se montraient davantage portées à suivre le courant qu'à le remonter. Très bientôt, ces voix discordantes monteront jusqu'aux plus hautes autorités et déclencheront contre le père Calmel une série de vexations qui iront jusqu'au blâme. Mais rien ne sert « de se cacher la tête sous l'aile », comme il aimait à dire. Dieu nous appelle à le servir et à tendre à la sainteté dans un contexte précis qui fait partie intégrante de son plan de salut sur nous.

### *Selon l'Évangile*

La direction spirituelle du père Calmel ne se limitait pas aux dominicaines enseignantes. Dès la fin des années quarante, des personnes de toutes conditions frappaient à la porte du dominicain, des architectes, des ingénieurs, des

mères de famille ou des jeunes gens. À leur adresse, le religieux trouva bon de formuler les principes de la vie spirituelle dans un ouvrage qui permet au lecteur, pour ainsi dire, de prendre part aux entretiens du prêtre avec ses dirigés. *Selon l'Évangile*[81], composé entre 1948 et 1950, est en effet beaucoup plus qu'un commentaire de quelques pages de l'Écriture sainte. Il est la parole d'un maître à son disciple, d'un père à son enfant selon la grâce. Il ne se comprend bien que si on l'envisage comme une suite d'entretiens personnels qui veulent éduquer une âme à la vie chrétienne. Il est un traité, en acte, de direction spirituelle.

On y retrouve, à toutes les pages, le souci du pasteur d'élever le regard vers Dieu par la foi simple, en vue de libérer les âmes d'elles-mêmes et de les ouvrir à la force et à la joie de la charité[82]. C'est aussi une prédication énergique de la nécessaire participation à la Croix du sauveur. À la lecture de cet ouvrage, on devine que se mettre à l'école de ce jeune dominicain n'était pas choisir la voie de la facilité. Si sa direction était paternelle, patiente et délicate, elle était forte et exigeante. D'autant plus qu'il avait son franc-parler et ne ménageait guère les susceptibilités. Pour lui, les grands principes de la théologie thomiste n'étaient pas faits pour rester dans les bibliothèques. Il fallait les faire passer dans la vie. La grâce est en effet comme une lumière qui éclaire les moindres recoins de la personnalité, comme l'eau vive qui s'infiltre partout. Surtout, elle veut être l'âme de tous nos choix, de toutes nos paroles, de toutes nos œuvres. Ce qui ne va pas sans croix ni persécution. Et le deuxième principe si cher au père Calmel, celui de la prédestination de tous à la contemplation, à une union à Dieu dans et par le feu de l'amour, jetait les âmes dans une marche hardie vers les sommets, dans une ascension qui ne devait jamais s'arrêter.

**Si ton œil est simple**

Au-delà de cette doctrine générale de spiritualité, le père Calmel tint à mettre par écrit les conseils qu'il donnait aux dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus. Il le fit par deux nouveaux ouvrages rédigés à cette même époque. Le premier, *Si ton œil est simple*, fut terminé le 6 juillet 1950 à Montréjeau, mais ne fut publié qu'en 1955 ; le deuxième est intitulé *École et sainteté* et il est daté du 1er juin 1956. Leur auteur est encore un jeune prêtre, mais il possède déjà les grands principes de la théologie et de la spiritualité. Aujourd'hui encore, ils sont très utiles pour apprécier à sa juste

---

81 - R.-Th. Calmel o.p., *Selon l'Évangile*, Lethielleux, 1952.
82 - On trouvera un résumé du livre à la fin de cette biographie : annexe 3, page 603.

valeur la vocation des dominicaines enseignantes et, plus largement, toute vocation religieuse active.

*Si ton œil est simple* fut composé au tout début du ministère du père Calmel auprès des dominicaines enseignantes[83]. Il voit déjà la vie religieuse comme un corps complexe unifié et vivifié par « la charité qui en est l'âme » (p. 8), mais il met ici l'accent sur une disposition nécessairement requise pour éviter les caricatures de la vie religieuse et les illusions. Il s'agit de la nécessaire pauvreté de l'âme face à Dieu. Il veut les âmes religieuses pauvres d'elles-mêmes, pauvres des bruits et des menaces du monde, pauvres de leur propre action et de leurs résultats, pauvres même de leur vertu.

La direction forte mais très consolante que le père Calmel donnait à ces âmes pourrait se résumer ainsi : la force de l'amour dans une pauvreté avouée. Sans cesse il orientait les sœurs vers le grand Dieu qu'elles aimaient et servaient. Mais toujours il s'appliquait à les maintenir dans cette bonhomie, cette simplicité qu'il avait déjà rencontrées chez la mère Hélène Jamet et chez d'autres sœurs, et qui était la condition du succès. Loin de se prendre au sérieux, elles devaient rester cette fameuse « petite bonne femme de la commune mesure », appelée par Dieu à l'union d'amour et à la maternité spirituelle.

### *École et sainteté*

Un idéal si élevé n'est-il pas illusoire ? N'est-il pas l'apanage d'un petit nombre d'âmes privilégiées ? La consécration à Dieu des dominicaines enseignantes est-elle vraiment totale ? N'est-elle pas trop tiraillée entre le don de soi à Dieu et le travail auprès des enfants ?

*École et sainteté* voudrait répondre à ces objections[84]. Pour le faire d'une manière décisive, le père Calmel part des deux principes qui lui sont si chers, celui de l'union hypostatique et celui de l'union d'amour à Dieu. La vie religieuse, surtout celle qui est active, présente en effet une multitude d'aspects : les différents modes de la prière, les exigences de la vie commune, les œuvres de miséricorde spirituelle ou matérielle. Or tous ces éléments sont comme les divers membres d'un corps. Il leur faut un principe qui les unifie, les définisse,

---

83 - R.-Th. Calmel o.p., *Si ton œil est simple*, impr. du Viguier, Toulouse, 1955. On en trouvera un résumé à la fin de cette biographie : voir annexe 4, page 608. Le livre est dédicacé *Sororibus dilectissimis*, Aux très chères sœurs. La préface en est datée du 6 juillet 1950, à Montréjeau. Il reçut l'*imprimi potest* du père Marie-Joseph Nicolas, prieur provincial, le 1er novembre de la même année, mais il ne fut achevé d'imprimer que le 5 janvier 1955.

84 - R.-Th. Calmel o.p., *École et sainteté*, L'École, 1957. On en trouvera un résumé à la fin de cette biographie : voir annexe 5, page 611.

les vivifie et les mette en mouvement. « C'est l'appartenance au Christ qui est l'âme de notre vie. » Les développements qui suivront auront pour but de mettre en lumière l'âme de la vie religieuse enseignante, un amour de Dieu privilégié qui est « source » et « racine » (p. 6), et les conditions pour que cette vie, dans toutes ses facettes, puisse être en vérité animée par la charité et devenir le lieu de l'intimité avec Dieu. L'auteur nous invite au « réalisme mystique dans l'accomplissement des tâches les plus humbles et les plus communes » dont « la Vierge de Nazareth a été l'exemplaire définitif ».

À cette lumière, les objections contre ce type de vie religieuse tombent d'elles-mêmes. Le bel équilibre de la vie apostolique et celui de la vie active apparaissent à la portée de tous ceux qui y sont appelés, et la source d'un immense bonheur, celui de la communion d'amour, de pensée et d'action avec le Christ Sauveur.

### *Le réalisme mystique*

Comment résumer la vie intérieure du père Calmel à l'issue de ses dix premières années de sacerdoce ? Quelle est la physionomie surnaturelle de son âme, pour autant qu'elle se révèle à travers ses paroles et ses écrits ? Elle tient en une courte expression qui revient plusieurs fois sous sa plume, le « réalisme mystique [85] ».

Mystique, le père Calmel l'était déjà par l'union à Dieu qu'il voulait de tous les instants, et qui le brûlait manifestement comme un feu d'amour. Petit à petit, se réalisait en lui le grand rêve de ses dix-sept ans lorsque, à la lecture de l'abbé de Poncheville, il s'était senti appelé à « l'intimité si parfaite » avec Dieu qui établit « au seuil de la contemplation éternelle ». Appel qui s'était confirmé dès les débuts de sa vie religieuse, ainsi qu'au jour béni de son ordination sacerdotale.

Cependant, cette mystique, ce désir brûlant d'union intime à Dieu se mariait chez lui à un profond réalisme. Qu'est-ce à dire ? Être réaliste consiste tout simplement à voir les choses telles qu'elles sont, puis à adapter sa conduite à cette réalité. Or les choses créées sont toutes composées, d'une manière ou

---

85 - « Que la Vierge de Nazareth, cet exemplaire définitif du réalisme mystique dans l'accomplissement des tâches les plus humbles et les plus communes, daigne faire descendre un rayon de lumière divine sur celles qui ont faim et soif de sainteté dans l'exercice de leur fonction enseignante » (*École et sainteté*, préface, p. 7). « Ainsi l'action la plus réaliste sera conduite avec une âme mystique » (*ibid.*, p. 17). Par la messe « vous serez certaine que Jésus-Christ mettra dans votre cœur un amour assez vrai, assez réaliste, pour accomplir votre devoir d'état en vue de la vie éternelle » (*ibid.*, p. 60).

d'une autre, d'un principe indéterminé et multiple, la « matière », et d'un principe déterminant qui donne à cette « matière » unité, activité, et même d'être ce qu'elle doit être, c'est la « forme ». Dans le cas de la vie spirituelle et de l'agir humain, le réalisme consiste à voir toutes choses – les vertus, les passions, les choix, les travaux, les institutions, la parole, les textes – comme une multitude ramenée à l'unité, comme un corps vivifié et simplifié par une âme, à savoir la charité surnaturelle, la contemplation.

Cette vision se tient comme un sommet entre deux erreurs. La première consiste en une sorte de matérialisme, se contentant de la « matière » des choses : une pratique sans âme, la loi sans le désir de la sainteté, la lettre de l'Écriture sans l'esprit de l'Église, l'obéissance aux rubriques liturgiques sans la disposition au sacrifice personnel. La deuxième erreur est celle d'un certain idéalisme qui ferait fi de la « matière » au nom d'un certain « esprit », qui prétendrait unir la charité, l'esprit de l'Évangile, à n'importe quelle réalisation terrestre : c'est la tendance de certains intellectuels, des charismatiques, du surnaturalisme.

Or ces deux erreurs portent un nom, c'est la mort. Un corps sans âme est un cadavre. Une âme séparée du corps n'est pas dans un état naturel.

De plus, à ces deux erreurs s'en ajoute une troisième, celle qui tente d'unir les deux éléments, la « matière » et la « forme », non pas dans une unité vitale, mais par une juxtaposition artificielle, laissant les deux parties comme indépendantes l'une de l'autre. Le père Calmel ne cesse de stigmatiser cette caricature de la vie, ce qu'il appelle « la juxtaposition », « le balancement », « le jeu de bascule », « le replâtrage », qui unit artificiellement l'action et la prière, la science et la foi, la nature et la grâce, la lettre et l'esprit, les rites de la messe et la réalité du sacrifice, les moyens et la fin, les lois et le bien commun. Comme si n'importe quelle « forme » pouvait être unie à n'importe quelle « matière ». Or dans la nature, Dieu n'unit pas une âme humaine à un corps de singe. Dans tous les composés de matière et de forme les deux parties sont pensées et adaptées l'une à l'autre, pour former la vie et son jaillissement. Pour prendre une image, seule la main droite peut s'unir à la main gauche, et non pas au pied, pour faire le geste de la prière.

Dans la vie chrétienne, la « matière », le « corps » (la lettre, la parole, l'action, les passions, les lois, une institution, les observances, les locaux, le texte de la prière, les rites, etc.) sont mesurés, intrinsèquement ordonnés au principe qui lui donnera vie, ils sont modestes et humbles. L'âme, la « forme » qui vivifie et anoblit la « matière » pour en faire une vie agréable à Dieu, c'est la charité contemplative. C'est ce tout qui est appelé à l'union à Dieu de la mystique.

Une autre image révélée exprime cette union mystérieuse de la vie vraie, qui fut un des principaux chevaux de bataille du père Calmel, celle du mariage[86]. Elle ajoute à cette doctrine une note de joie et de fécondité. L'union profonde entre la nature et la grâce, entre les moyens et la fin, entre la raison et la foi, entre les passions et la charité, entre la lettre et l'esprit, est la condition d'une véritable efficacité et de la durée dans les épreuves.

En définitive, le « réalisme mystique » du père Calmel n'est que l'approfondissement et l'application à la vie concrète du précepte du Christ : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni » (Mt 19, 6).

C'est dans cet esprit, celui du « réalisme mystique », qu'il allait aborder son œuvre législative en collaboration avec la mère Hélène Jamet.

***La réforme des constitutions***

Dès 1949, sous le pontificat de Pie XII, plusieurs appels de Rome invitaient les congrégations religieuses à une adaptation plus juste de leur vie à la fin spécifique de chacune. C'était une invitation à revenir au réalisme thomiste. Ces appels trouvèrent un écho lors de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France, le 5 juin 1949, et lors des « Journées d'études des supérieures majeures des dominicaines sur la vocation religieuse » qui se déroulèrent à Neuilly en juillet 1949. La mère Hélène Jamet y participa et revint confirmée dans son intention de revoir les constitutions de sa congrégation.

Vers la fin du mois d'octobre de la même année, la mère Hélène réunit la communauté de Toulouse pour lui faire prendre davantage conscience de la spécificité de la congrégation. Elle souligna les caractères de la sainteté dominicaine, le fameux *contemplari et contemplata aliis tradere*, en insistant sur les moyens de l'Ordre, une vie d'oraison enracinée dans la liturgie, la dévotion à Notre-Dame du Rosaire, l'obligation d'un travail doctrinal. « Dominicaines, nous le serons donc, expliquait-elle, par le souci du salut de l'âme de nos élèves et de leur formation dans et par la saine doctrine. »

L'accueil fait à cette causerie fut assez froid. À la fin de la réunion, la mère Hélène proposa aux volontaires de prendre l'air dans la cour en attendant l'heure des complies. À la surprise un peu gênée des plus anciennes, une jeune sœur bondit et s'exclama : « Moi, moi ! » Les propos de la mère générale l'avaient en effet emplie d'une joie immense. La sœur Marie-François

---

86 - Voir le *Cantique des Cantiques*, le psaume 44, de nombreux prophètes de l'ancien Testament, Jn 2 (Cana) et Jn 3, 29, Ép 5, 23, etc.

Dupouy entendait enfin, formulés d'une manière claire, les grands idéaux qui avaient décidé sa vocation. Elle put dire à sa supérieure son enthousiasme et sa gratitude. Les deux religieuses seraient unies désormais comme « deux frères d'armes », ou mieux comme la fille à sa mère, jusqu'à la mort de la mère Hélène le 21 novembre 1982, à Saint-Pré.

La mère générale avait bien compris qu'il ne lui suffirait pas d'inspirer un esprit plus dominicain à ses filles. Au nom du réalisme, il fallait que ces grandes intentions qui définissaient la congrégation depuis ses origines marquent davantage les constitutions. Celles-ci devaient être à nouveau reprises, précisées, légèrement corrigées pour s'ajuster davantage à la fin et à l'esprit de l'institut.

En novembre 1951, la mère Hélène réunit un conseil généralice, composé des conseillères et de toutes les prieures, qui décida à l'unanimité la révision des constitutions pour « faire l'unité profonde de notre vie religieuse sur un enseignement et une éducation totalement référés au Christ et à l'Évangile ».

Il s'agissait désormais de donner leur forme à ces intuitions, fruits de longues années d'expérience et de réflexion. Ayant eu largement le temps d'apprécier l'élévation théologique et la justesse des conseils du père Calmel, c'est vers lui que la supérieure générale se tourna. Le dominicain accepta cette nouvelle charge et se mit tout de suite à l'ouvrage, dès les vacances de Noël 1951, dans la solitude et la prière à Castelneau d'Estrètefonds.

Il sera utile de suivre le père Calmel dans ce travail d'ordre juridique pour saisir la conception dominicaine de la législation religieuse qu'il avait fait sienne à un très haut degré.

En réalité, plus que d'une réforme, on parlerait plus justement d'une révision. Les premières constitutions de la congrégation après son affiliation à l'ordre dominicain (1886) et composées par le père Coconnier ne dataient que de 1903[87]. Elles n'avaient qu'une cinquantaine d'années, ce qui est un bon âge pour faire un examen médical un peu approfondi. De plus le texte avait déjà subi quelques corrections en 1935, qui l'harmonisaient avec le code de Droit canonique de 1917 et quelque peu avec les récentes constitutions de l'ordre des frères prêcheurs. Le père Calmel n'avait qu'à suivre la voie tracée par ses anciens.

Du reste, l'idée de tels accommodements venait de haut. En septembre 1951, la mère Hélène se rendait à un congrès de religieuses enseignantes à Rome. Le

87 - Approbation par le pape saint Pie X le 16 novembre 1903.

pape Pie XII y prononça une allocution qui ne fit que confirmer l'intuition de la supérieure générale. Elle entendit de la bouche du souverain pontife les paroles suivantes :

> Vous voulez servir la cause de Jésus-Christ et de son Église selon les besoins du monde actuel... Il est possible que certains points de l'horaire, certaines prescriptions qui ne sont que de simples applications de la règle, quelques habitudes qui correspondent peut-être à des conditions passées, mais qui, à présent, ne font que compliquer l'œuvre éducatrice, doivent être adaptés aux nouvelles circonstances[88].

D'autre part, le pape encourageait l'ajustement des observances des instituts religieux à l'esprit de l'Église. Il fallait préciser la lettre de la loi pour qu'elle reflète le plus exactement possible le visage de l'Église. Il revient à la législation, disait-il, « de faire apparaître, voilées sous l'austère sécheresse des formules canoniques, la beauté, la sainteté, la charité maternelle de l'Église dans l'accomplissement de sa triple fonction législative, exécutive et judiciaire » ; beauté qui est faite « de bénignité, de tempérance, d'humanité, d'adoucissement de la rigueur, de charité ».

La Sacrée Congrégation des religieux résuma elle-même l'esprit qui avait présidé aux « modifications et additions » apportées aux anciennes constitutions. Le décret d'approbation des nouvelles constitutions, daté du 5 septembre 1953, s'exprime ainsi :

> Il était bon notamment de les compléter sur le chapitre des prescriptions canoniques et de la jurisprudence de la Sacrée Congrégation, de les présenter dans une meilleure forme littéraire et enfin de les reprendre pour plusieurs motifs : légère modification dans le titre, suppression des sœurs converses, détermination plus nette de l'œuvre apostolique et de la préparation des sœurs à la remplir.

Le père Calmel avait donc bien fait une œuvre romaine et dominicaine.

---

88 - Pie XII, Allocution aux Religieuses enseignantes, 14 septembre 1951 (*Documents pontificaux de sa sainteté le pape Pie XII*, éditions Saint-Augustin, Saint-Maurice, Suisse, 1951, p. 367-374). Le 15 septembre 1952, lors du congrès des supérieures générales des instituts et congrégations féminines de droit pontifical, le pape Pie XII renouvelait son appel. Ce devoir d'« adaptation convenable à la situation actuelle », « nous vous demandons de vous y conformer courageusement lorsque vos sœurs et votre propre expérience vous disent que le moment est venu de tenir compte intelligemment des formes de vie actuelles ». « Dans cette crise des vocations, veillez à ce que les coutumes, le genre de vie ou l'ascèse de vos familles religieuses ne soient pas une barrière ou une cause d'échecs. Nous parlons d'usages qui, s'ils avaient jadis un sens dans un autre contexte culturel, ne l'ont plus aujourd'hui, et dans lesquels une jeune fille vraiment bonne et courageuse ne trouverait qu'entraves pour sa vocation. » (*Ibid.*, 1952, p. 471-475)

• *Filles de saint Dominique*

Avant tout, il s'agissait de mettre en lumière la filiation des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus à l'ordre de saint Dominique. Pour cela, il est manifeste que le père Calmel s'inspira de la sagesse juridique qui anime les nouvelles constitutions du grand Ordre promulguées en 1932 et qu'il les appliqua analogiquement au cas particulier des religieuses enseignantes. Les points suivants le montrent.

Les constitutions dominicaines s'ouvrent sur des « normes générales » qui donnent les principes fondamentaux de l'ordre des frères prêcheurs et de sa législation. Manifestement, on voulait faire un effort de définition. Or une telle affirmation de principe ne se trouvait ni dans les constitutions du Saint-Nom-de-Jésus de 1903 ni dans celles de 1935. On décida de leur faire une place en 1953[89].

Dans leur premier chapitre, les constitutions dominicaines traitent de la fondation et de la fin de l'Ordre, afin d'en préciser la définition. À cette fin, on attache une grande importance au nom même de l'institut, car le nom exprime la définition d'une chose. Or, à la différence de tous les autres ordres religieux, la fonction principale des dominicains dans l'Église est inscrite dans leur titre même. Ils sont les « Frères Prêcheurs ». Ce dernier terme donne en effet la différence spécifique de l'Ordre. Ce nom est auguste puisqu'il fut imposé par le pape Innocent III lui-même, et il donne la spécificité de l'ordre de saint Dominique. Telle est la « forme » qui animera toute la législation et la vie dominicaines, et leur donnera leur caractère objectif.

Une telle précision manquait aux constitutions des sœurs. Celles de 1903 et de 1935 les nommaient Congrégation des Sœurs du Saint-Nom-de-Jésus du tiers-ordre de saint Dominique. À partir de 1953, on les appellerait « Les dominicaines enseignantes de Toulouse », sous le vocable du Saint-Nom-de-Jésus. L'enseignement ne serait pas un « accident », un « à côté » de leur consécration à Dieu. Elles seraient en vérité épouses du Christ (dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus), mais aussi mères des âmes, envoyées par le Christ à l'enseignement des jeunes filles. Leur amour de Dieu serait assez éminent pour pouvoir déborder dans la miséricorde active auprès des âmes.

Dans le même ordre d'idées, qui est celui d'une plus grande précision philosophique, on ne parlera plus de « fin première » (glorifier Dieu) et de « fin seconde » (l'instruction et l'éducation des jeunes filles), comme

---

89 - Deuxième partie, ch. 7, art. 428-439.

en 1903, mais plus précisément de « fin générale » et de « fin spéciale ». L'intention est de mettre en lumière la différence spécifique de l'Ordre. On insiste donc : « Leur fin spéciale, et qui ne saurait en aucune manière en être disjointe, est d'accomplir, comme religieuses, à l'égard des jeunes filles une œuvre d'enseignement et d'éducation selon l'esprit de l'Évangile et conformément aux directives de l'Église. »

En conséquence, comme tout prêcheur prêche, toute sœur de la congrégation enseigne, d'une manière ou d'une autre. Tous les membres du corps sont animés par l'âme, toutes les sœurs, dans leur consécration à Dieu elle-même, sont marquées par le soin des enfants[90].

Dès lors, la sagesse juridique consistera à réaliser l'unité entre la fin générale et la fin spécifique. Harmonie qui sera atteinte, dans l'Ordre comme dans ses sujets, par la réalisation, tant morale que juridique, de la devise de saint Thomas d'Aquin : *Contemplari et contemplata aliis tradere.* « Afin d'atteindre la fin, disent les constitutions dominicaines de 1932, il nous faut prêcher et enseigner de l'abondance et de la plénitude de la contemplation. » C'est la dimension délibérément et constitutionnellement contemplative de la vie religieuse et de la prédication dominicaines.

Déjà les constitutions des sœurs du père Vincens approuvées en 1820, puis celles de 1903 et de 1935 parlaient d'un « institut... à la fois actif et contemplatif ». Toutefois, cette expression laissait dans le flou l'union vitale de ces deux vies qui ne doivent en faire qu'une. Cet « à la fois » pouvait être compris comme une juxtaposition, comme une alternance entre l'union à Dieu et l'œuvre d'enseignement. On sait ce que le père Calmel en pensait. C'est pourquoi le texte de 1953 veut être plus précis. D'une part, on affirme sans ambages comment l'Église voit et a toujours vu cette congrégation : « Les dominicaines enseignantes de Toulouse, sous le vocable du Saint-Nom-de-Jésus, forment une congrégation de vie active à vœux simples ». D'autre part, on signifie clairement comment la contemplation anime toute la vie :

> Art. 4 : L'esprit de l'Ordre doit être celui de la congrégation, c'est-à-dire un amour des âmes tellement grand qu'il requiert une contemplation toujours grandissante et un sens aigu de l'importance et de l'intégrité de la doctrine. (...) Art. 9 : Leur action pour être féconde auprès des

90 - Art. 16 : « En principe toutes les sœurs que l'on recevra devront s'occuper des enfants quoique d'une façon inégale et à des titres différents. » Art. 17 : « ... On pourra admettre des sœurs qui ne s'occuperont pas des enfants parce qu'elles n'ont pas les aptitudes (...) à la condition expresse qu'elles aient l'intelligence de l'œuvre et soient capables d'y apporter leur concours au poste qui leur sera fixé. »

âmes doit découler de la prière et de la contemplation. En retour elle doit être telle qu'elle les dispose à mieux prier et contempler.

Pour rendre possible cette unité de vie, la législation donne un grand rôle à la dispense. Saint Dominique a voulu, dès les tout débuts de son Ordre, que la dispense soit inscrite dans le droit. Elle est une loi, non pas une exception. Car la législation est au service de la fin et de l'âme de la société. Si telle ou telle observance en venait à gêner la fin, le supérieur pourrait en dispenser. Ce principe apparaît déjà bien clairement dans les constitutions des sœurs en 1903. On usera de la dispense « ... avec prudence, discrétion et pour de justes causes : comme lorsque la jeunesse, une fatigue extraordinaire, la maladie des sœurs, les nécessités de l'enseignement et de l'étude, ou l'urgence du travail et le besoin des œuvres de zèle le réclament ». En 1953, pour bien faire ressortir que la dispense a pour but l'unité organique entre contemplation et enseignement, on ajoute simplement : « ... afin que restent harmonisées la fidélité à la règle et les inévitables fluctuations d'une vie de sœur enseignante. »

Le même principe régira l'acceptation des postulantes. On les jugera « d'après les critères généraux de l'état religieux, mais encore d'après les exigences de la mission propre d'enseignante ». C'est pourquoi, à la différence de 1903, on décide que « le postulat se fera dans une maison régulière et fervente, où l'œuvre d'enseignement soit particulièrement vivante. (...) Les postulantes (...) pourront avoir un certain rôle à exercer auprès des enfants, afin que l'on puisse déjà juger de leur vocation » (art. 22 et 23). Dès le début, elles auront à unir leur consécration à Dieu et la miséricorde de la vérité.

• *La maison de Nazareth*

Toutes ces prescriptions, et d'autres de moindre importance, sont manifestement inspirées par l'esprit des constitutions dominicaines, surtout de celles de 1932, celles précisément sur lesquelles le frère Marie-Thomas Calmel avait fait profession le 1^er^ novembre 1937 et qu'il avait longuement méditées. On y retrouve la marque de ce « réalisme mystique » qui le caractérisait. Néanmoins, une autre préoccupation habitait le prêtre et le grand directeur d'âmes qu'il était devenu. Cette législation qu'on lui demandait de réviser ne devait pas seulement porter la marque de l'Église, ni même celle de l'ordre de saint Dominique. Ces âmes consacrées vouées par le Christ à l'enseignement n'étaient pas désincarnées, elles n'étaient pas des anges. Et Dieu ne les avait pas voulues hommes, mais femmes. C'est cette autre « formalité » qu'il fallait intégrer vitalement à la législation. La vie contemplative et l'enseignement, déjà unifiés et simplifiés dans l'ordre dominicain, sont dans le cas

présent l'union à Dieu de vierges consacrées et une œuvre de miséricorde spirituelle de femmes. C'est la vocation de la femme, avec son génie propre, qui doit animer sa prière et ses œuvres.

Au-delà de détails de vêtement ou d'horaire, ce qui était en jeu ici était la nature même de l'apostolat féminin, et surtout de l'enseignement. Les anciennes qui ont vécu sous le régime des constitutions de 1935 ou qui furent élèves avant 1953 témoignent. En 1903, on avait pris, sans les discuter, certaines coutumes de l'Ordre : la *venia* en public, le grand office auquel on joignait parfois le petit office de la sainte Vierge ou des morts. Cet emploi du temps très dense avait déjà le défaut de surcharger les sœurs responsables de la classe. Mais ce n'était pas le plus grave. Les sœurs anciennes qui l'ont vécu ne s'en plaignent pas : « On s'en accommodait bien », dit l'une d'entre elles. Néanmoins, cette large place donnée aux observances monastiques comportait un danger, celui de créer un clivage non seulement physique mais surtout moral entre la vie religieuse et l'enseignement. La vie de communauté, en effet, avec ses prières et ses observances, se déroulait, là où c'était possible, derrière des grilles. Les sœurs qui faisaient la classe sortaient de la clôture puis retournaient en communauté une fois leur tâche accomplie. Elles risquaient fort de mener deux vies de front. Une ancienne du cours Sainte-Catherine à Aix résume fort bien la difficulté : « La fin spécifique ne donnait pas forme aux observances. Et, en retour, la vie religieuse ne pénétrait pas la vie enseignante. »

Plus profondément, c'est la conception de l'enseignement des jeunes filles qui était en jeu. Car, en définitive, la communauté était conçue comme un couvent de frères prêcheurs : un bastion de prière et d'étude, organisé autour d'une vie liturgique intense, déléguait quelques-uns de ses membres à tel ou tel ministère, et à sortir plus ou moins fréquemment pour prêcher[91].

Cette manière de voir est excellente et elle a produit dans l'Histoire des fruits incalculables de conversion et de sainteté. Mais elle est typiquement masculine. C'est le propre de l'homme, en effet, de prêcher avec autorité,

---

91 - C'était la vision de sainte Thérèse d'Avila, au XVI^e siècle : « Il m'a donc semblé bon de nous conformer à ce qui se pratique en temps de guerre. Lorsque l'ennemi a ravagé entièrement le pays, le seigneur de la région, qui se voit pressé de toutes parts, se retire dans une ville qu'il fait fortifier avec soin ; de là il fond de temps en temps sur l'ennemi (...) : de telle sorte qu'on gagne souvent la victoire. (...) Supplions Dieu (...) pour qu'il comble de grâces les capitaines de cette ville ou place forte, c'est-à-dire les prédicateurs et les théologiens ; et comme la plupart d'entre eux appartiennent aux ordres religieux, qu'il les élève très haut dans la perfection de leur état. » (Sainte Thérèse d'Avila, *Le Chemin de la perfection*, ch. 3, *Œuvres complètes*, Seuil, 1949, p. 593-594)

d'atteindre les intelligences en leur distribuant ouvertement et fortement la lumière de la vérité, et puis de disparaître dans le silence de la prière et de l'étude. Or la vocation de la femme et sa pédagogie sont autres. Lorsqu'il aborde la question de l'enseignement, saint Thomas d'Aquin dit avec une grande finesse psychologique, que les femmes doivent enseigner *familiariter et colloquendo*, dans un cadre familial et par manière d'échange, comme une mère parle à ses enfants.

C'est donc dans sa maison, dans une maison dont elle est la mère, que la femme fait grandir les corps, les âmes et les cœurs. Ceci est inscrit dans la constitution même de la femme. Dans la maternité naturelle, la mère porte son enfant en elle comme dans un nid, comme dans une maison. Elle l'enveloppe, le nourrit, le protège, le réchauffe comme une maison. Et ce point de départ détermine la suite. La pédagogie de la femme consiste à recevoir les enfants dans sa maison, à les introduire petit à petit dans la lumière, dans la paix, dans les mœurs qu'elle fait régner chez elle. C'est pourquoi la femme est la reine de l'intérieur. Elle est conçue par Dieu comme une maison, elle agit dans et par sa maison.

Ceci vaut analogiquement pour la maternité spirituelle. *Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum laetantem*, chante le psaume 112. Dieu fait habiter celle qui était stérile dans la maison, la rendant l'heureuse mère de nombreux fils. La pédagogie de la femme, et a fortiori de la religieuse, consiste à recevoir les enfants dans une maison, à faire participer les enfants à la prière, à la vie d'étude, aux travaux, à la charité de la maison.

Or les anciennes du Saint-Nom-de-Jésus témoignent : « Les mères enseignaient en classe. Puis, elles suivaient telle ou telle élève prise individuellement ». Une élève de Tarbes se souvient : « On les aimait bien, mais les mères avaient des sortes de dirigées. Ce n'était pas l'école en tant que telle qui nous portait. » Certes, l'apostolat était pensé et prié en communauté, mais il n'était pas assez l'œuvre d'une communauté. Il dépendait beaucoup du charisme de telle ou telle sœur, il risquait fort de devenir une œuvre personnelle. Aux yeux du père Calmel, il n'était pas assez féminin. Pour être vraiment mères des âmes et pour enseigner en tant que telles, les sœurs devaient recevoir les enfants dans leur vie commune, autant que faire se peut. À la limite, la présence ou l'absence des enfants ne devait pas changer grand-chose à la vie de la maison. On prierait, on étudierait, on chanterait de la même manière avec ou sans ces filles que le bon Dieu enverrait précisément pour qu'elles soient protégées, enseignées, apaisées et fortifiées par la maison.

C'est dans ce sens que le père Calmel, en parfait accord avec la mère Hélène Jamet, voulut corriger les constitutions. On allégea les observances, on réduisit l'office divin aux quatre grandes heures de l'Église[92], on renoncerait aux grilles là où elles étaient en vigueur. Tout devait recevoir l'empreinte de la fin, de l'âme de la vie dominicaine enseignante : la contemplation et la miséricorde de la vérité.

Pour les sœurs, il s'agissait de créer un climat, un esprit, une communauté, une maison qui puissent recevoir, aux temps fixés, les enfants de Dieu, à l'exemple de la maison de Nazareth[93].

Deux ans après la rédaction des constitutions, le père Calmel précisait aux sœurs :

> Vous essayez de susciter un climat scolaire où la piété ne soit pas du mysticisme « toc », la discipline un ordre militarisé, mais bien un climat scolaire où tout se passe dans l'honneur, la décence, la joie, une charité courageuse, réaliste, unissant pour de bon à la Croix de Jésus ; vous essayez de vivre, au titre même d'école, dans le réalisme de l'Évangile, en ayant au cœur l'attente de la Parousie[94].

C'est « au titre même d'école », c'est en tant que maison, c'est dans la vie commune que se réalise le « réalisme mystique » de la vie dominicaine féminine. Quelques semaines avant de mourir, le père Calmel eut la joie de constater la vérité de ses intuitions. Dans cette fondation, disait-il, « beaucoup d'enfants entrent bien dans l'atmosphère et le cadre de prière liturgique de la maison[95]. »

• *Une vie d'étude*

Un élément de la vie de la maison mérite d'être évoqué, dans la mesure où il prend une importance significative dans la législation rédigée par les soins du père Calmel, c'est celui de l'étude. Les anciennes constitutions prescrivaient aux sœurs « non seulement d'enseigner, mais d'étudier et d'apprendre, non par une vaine curiosité ou par sotte vanité mais pour la gloire de Dieu et de l'Église, pour l'honneur et le profit de la congrégation » (art. 334). Le devoir de l'étude personnelle n'était donc pas oublié. Mais le père Calmel était trop

---

92 - On remarquera la note contemplative du choix des offices. Ce sont les heures de la vie contemplative qui rassemblent la communauté à la chapelle : les matines, les laudes, les vêpres et les complies.
93 - Le père Calmel s'en expliquera bientôt dans son livre *École chrétienne renouvelée*, Téqui, 1958, ch. 9, « La maison de Nazareth », p. 50-52.
94 - 14 décembre 1955.
95 - Saint-Pré, vendredi avant le dimanche de la Passion, 14 mars 1975.

convaincu du rôle de l'intelligence dans la vie spirituelle et dans l'éducation, il voyait trop le devoir présent des chrétiens dans le monde, la nécessité où ils se trouvaient de témoigner de la foi et de la défendre, pour en rester là. Sur ce point, le père Calmel rejoignait à nouveau la pensée et l'expérience de la mère Hélène. Ce ne sont pas seulement les sœurs prises individuellement qui devaient étudier, mais encore les communautés en tant que telles. Chaque maison devait être une maison d'étude, personnelle et communautaire.

À cette fin, on veillera à ce que « chaque maison » soit pourvue d'une « bibliothèque entretenue et augmentée avec grand soin » (art. 172). Dès le début de leur formation religieuse, et « pour bien remplir leur mission, les sœurs feront toutes les mêmes études fondamentales selon le programme indiqué, quel que soit le degré d'enseignement auquel elles seront employées » (art. 278). C'est toute la congrégation qui devra être animée du zèle doctrinal. Et cette formation, on la veut explicitement dominicaine, c'est-à-dire inspirée de la sagesse thomiste qui éclaire l'intelligence et conduit l'âme à la contemplation : « Toutes feront trois années d'études sous la direction d'un père dominicain demandé par la mère générale au père provincial et agréé de l'Ordinaire ; ou à son défaut, d'un prêtre séculier qui se recommande par la doctrine, la vie spirituelle et le sens de la vocation féminine. » (art. 279) Cette dimension doctrinale est en effet essentielle à l'ordre de saint Dominique. Celui-ci, « auquel les sœurs sont rattachées comme tiers-ordre, étant un ordre d'apôtres et ayant pour fin de travailler au salut des âmes par la doctrine, c'est là qu'elles iront puiser le zèle apostolique et une formation doctrinale qu'elles intégreront conformément à leur génie féminin et leur mission[96]. » (art. 280) Le but de cette vie d'étude n'est certainement pas de former des érudites, mais que, possédant « les notions essentielles de philosophie et de théologie, (...) les sœurs soient à même de juger des questions diverses, notamment sur la conception de l'homme, mises en cause par l'enseignement des œuvres littéraires, de l'Histoire et des sciences. » (art. 281) Il s'agit d'avoir une tête bien faite plutôt qu'une tête bien pleine.

À ce titre, on notera la place d'honneur donnée à la philosophie dans les prescriptions touchant aux différentes classes. « L'enseignement de la philosophie sera thomiste », bien entendu, mais tout au long de la scolarité, les sœurs devront « mettre leurs élèves en contact avec les grandes thèses du docteur angélique et les rendre sensibles à leur actualité. » (art. 264) L'Histoire,

---

96 - Cette dernière précision, comme la finale de l'art. 279, manifeste bien une des intuitions fondamentales qui guident le père Calmel dans cette révision des constitutions.

par exemple, sera « éclairée par la philosophie chrétienne » (art. 267), et les cours de sciences physiques et biologiques devront faire entendre la voix de « la philosophie et de la religion chrétienne, (...) sur la matière, sur la vie et sur l'homme » (art. 268).

Pour acquérir un tel esprit, la persévérance de chacune « jusqu'à leur mort » (art. 285) est requise, mais surtout, l'étude sera largement favorisée par la vie commune : « Les sœurs ne manqueront pas de s'aider entre elles pour cette étude. Le travail personnel des sœurs aidé par les réunions de la communauté doit devenir pour elles un facteur d'équilibre et d'unité de vie. » (art. 285) C'est pourquoi, entre autres choses, pendant les vacances, qui sont « une occasion de se fortifier dans l'oraison » et où les sœurs « veilleront beaucoup au silence intérieur », « un programme sera établi et des rencontres seront prévues pour permettre aux sœurs d'entretenir et de parfaire leur formation chrétienne ; d'entretenir, de parfaire et d'évangéliser leur culture humaine [97]. » (art. 287) À cette fin, et d'une manière très pratique, « l'horaire des vacances, plus encore que celui de l'année scolaire, sera organisé de façon à permettre de longues heures de travail ininterrompu. » (art. 290)

Le prédicateur parlait ici d'expérience. Au cours de l'été 1951, il avait été invité à la session organisée pour un grand nombre de sœurs de la congrégation à Castelneau d'Estrètefonds, village situé à une trentaine de kilomètres de Toulouse. Chaque jour, il prêchait à la messe et donnait une conférence, le plus souvent après les vêpres, tandis que, le matin, les sœurs se livraient surtout au travail personnel. Un petit fait révèle sa façon de travailler : lors de cette session, une dizaine de sœurs furent convoquées pour chercher une définition de la culture. C'est celle que l'on retrouve pour l'essentiel dans l'article 263 des constitutions. Par ailleurs, il n'hésitait pas à interroger les novices elles-mêmes : « Que pensez-vous du silence ? » « Comment envisagez-vous votre vie fraternelle ? » Il appelait les jeunes sœurs à une réflexion personnelle pour pouvoir leur donner une conception plus forte de leur vie dominicaine enseignante.

• *« Une foi intrépide »*

Dans les prescriptions juridiques relatives au travail intellectuel, il est manifeste que le père Calmel, sans le savoir, parlait de lui-même. Il traduisait son propre idéal et son mode de vie, son ardeur à l'étude qui ne l'avait jamais quitté depuis les bancs du petit séminaire. Cela se voit en particulier

97 - « Évangéliser leur culture humaine », c'est à nouveau l'union de la forme (ici la foi de l'Évangile) à la matière (la culture humaine). Le père Calmel ne voit jamais l'un sans l'autre.

dans l'article 291, qui conclut le chapitre sur l'enseignement et voit dans les troubles du temps présent un motif supplémentaire pour se consacrer à l'étude. La congrégation vit à une époque de décadence, de perte généralisée de la foi et de l'esprit de foi, elle doit donc prendre les moyens énergiques et efficaces pour maintenir le cap, pour surmonter les persécutions et les mépris qui sont le lot de tous les enfants de l'Église :

> L'œuvre que les sœurs ont à faire devant être animée du pur esprit de l'Évangile, elles auront des contradictions ainsi que l'a promis Notre-Seigneur. Qu'elles n'en soient pas étonnées, qu'elles restent fortes dans la foi et l'amour des enfants, qu'elles soient un ferment parmi les autres enseignantes.

Cette note militante, inscrite dans le corps législatif de la Congrégation des Dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, écho fidèle de l'esprit de saint Dominique, était bien un trait de caractère de la mère Hélène Jamet[98] et du père Calmel. Dans ses prédications et dans ses écrits, celui-ci exhortait sans cesse les sœurs à la vigilance et à la vaillance. Elles étaient filles de l'Église et devaient s'armer pour témoigner de la foi dans un monde hostile : « Pour ne pas tricher, il faut voir et admettre ce qui est vrai, et encore marcher à l'encontre du monde ; il faut résister ; il faut se battre[99]. » La formation qu'elles donnaient aux jeunes chrétiennes devait elle-même aller dans ce sens. Leur œuvre d'enseignement « serait vaine qui n'aurait point procuré à (leurs) filles la force de résistance d'une honnêteté farouche et d'une foi intrépide[100]. » Leurs élèves, dès leur enfance, avaient à nager à contre-courant[101].

Faut-il s'étonner qu'un tel langage et qu'un tel appel au combat ne fussent pas, en 1950, du goût de tout le monde ? Alors que tant d'ecclésiastiques et d'écrivains annonçaient les printemps qui fleurissent, le père Calmel donnait

98 - En juin 1951, la mère Hélène Jamet écrivait aux sœurs : « Vous savez que parmi les problèmes que pose la formation chrétienne de nos filles, celui de notre propre solidité doctrinale qui nous permettrait de les armer de vérité est un des plus urgents. Donnons-nous y donc dans le recueillement et la prière. »

99 - Père Calmel, *École et sainteté*, p. 27.

100 - *Ibid.*, p. 23.

101 - De telles mises en garde étaient-elles superflues ? Qu'on en juge d'après une petite anecdote. Au tout début des années cinquante (entre 1952 et 1954), toutes les novices professes de la congrégation se rendirent à une conférence du père Congar, salle du Sénéchal, à l'occasion de la semaine de l'unité. Le fameux prédicateur y fustigea les « oripeaux et les vieilleries de l'Église ». Or, dans leur naïveté, les sœurs en revinrent enthousiastes. Elles se firent remettre en place par la maîtresse des novices, mais la preuve était faite que la congrégation avait besoin d'une formation plus vigilante et d'être armée contre les erreurs du temps présent.

à la congrégation qui faisait appel à lui, en parfaite harmonie avec les autorités, une note profondément théologale et militante.

## *L'approbation de Rome*

La rédaction des nouvelles constitutions fut terminée au début de l'année 1952. Le 18 février, la mère Hélène Jamet pouvait annoncer à toute la congrégation la fin de ses travaux et de ceux du père Calmel. Elle en rappelait à nouveau l'esprit : « Ces constitutions se sont efforcées de donner ses lois à une vie religieuse enseignante pleinement unifiée. » La mère générale obtint de Rome la permission de convoquer un chapitre général extraordinaire afin d'examiner le texte. Cependant, quelques sœurs manifestèrent déjà leur mécontentement, non pas en face malheureusement, mais par des dénonciations. On alla jusqu'au cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, pour lui raconter que « la congrégation n'était pas d'accord ». Face à cette agitation sourde, la mère Hélène agit avec le calme et la prudence qui la caractérisaient. Elle proposa un référendum à toute la congrégation. Sur 180 votantes, 14 s'opposèrent au projet, 165 donnèrent raison à la supérieure. On put donc aller de l'avant. Le chapitre extraordinaire du 1<sup>er</sup> juin 1952 examina le texte préparé par le père Calmel et donna tout pouvoir à la mère générale de présenter ce texte à Rome. Par où fallait-il commencer ? La mère Hélène s'adressa à un grand canoniste, l'abbé Dulac, qui aida considérablement la procédure.

Raymond Dulac naquit à Sète le 4 octobre 1903. Entré au séminaire français de Rome en 1920, il fut ordonné le même jour que l'abbé Berto (qui deviendra un grand ami du père Calmel) le 3 avril 1926. Docteur en philosophie et en théologie, licencié en Droit canonique et en lettres, l'abbé Dulac collabora à la *Pensée catholique*, ainsi qu'à de nombreuses autres revues (dont *Itinéraires*). Il est l'auteur des quatre-vingts premiers numéros du *Courrier de Rome* (janvier 1967-janvier 1971). Il mourut à Draguignan le 18 janvier 1987. Le père Calmel et l'abbé Dulac eurent des rapports assidus et très amicaux. « Comme il était amusant, rapporte un témoin, de les voir tous les deux ensemble, bien d'accord sur le fond, mais d'allures tellement différentes. L'abbé Dulac était un ecclésiastique très distingué et bien rangé, tandis que le père Calmel était toute spontanéité et un peu fantaisiste. Ils se retrouvèrent lorsque le Père prenait du repos à Cotignac, tandis que le grand canoniste s'appliquait à défendre les carmélites de Draguignan menacées par les fédérations de religieuses [102]. » L'abbé Dulac s'était rendu à l'Annonciation, maison

---

102 - Témoignage d'une sœur dominicaine du Saint-Esprit (Pontcallec).

du noviciat des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, à Seilh, aux portes de Toulouse, où il avait rencontré la mère générale. Il apporta sa contribution efficace aux nouvelles constitutions en faisant jouer à leur profit ses « entrées » à Rome.

Mandatés par le chapitre général, la mère Hélène Jamet et le père Calmel arrivèrent à Rome le 25 juin 1952. Aussitôt, ils se rendirent sur la tombe du bienheureux Pie X. Dans la prière, ils trouvèrent l'assurance de son soutien céleste. Au tout début de l'année 1953, le dominicain put se rendre de nouveau dans la Ville éternelle. Le jour de l'Épiphanie, il célébra la sainte messe à l'autel de saint Pie X, dans la basilique Saint-Pierre. Le 8 janvier, il put même s'entretenir avec le pape Pie XII en personne, et attirer son attention sur la Congrégation du Saint-Nom-de-Jésus [103].

Grâce à de nombreux bienfaiteurs du Ciel et de la terre, et malgré de réelles oppositions tant à Rome que dans l'Ordre, les nouvelles constitutions furent approuvées par la Congrégation des religieux en un an. Le décret porte la date du 14 septembre 1953.

---

103 - Lettre du 5 janvier 1967.

# 10

# Je suis allé à Rome

LE PÈRE Calmel fit de son pèlerinage à Rome une relation qu'il publia dans La *France dominicaine*, revue publiée par la province dominicaine de Toulouse à l'adresse des tertiaires dominicains français [104]. Cette rencontre avec la Ville éternelle fut, pour le fils de saint Dominique, une illumination et une profonde consolation. Il trouvait à Rome la confirmation de toutes les intuitions qui l'avaient guidé dans ses premières années de vie religieuse et sacerdotale, l'unité de vie entre la nature et la grâce, la rectitude doctrinale, l'appel à la contemplation et à la sainteté. À Rome il déposa son œuvre apostolique aux pieds des apôtres Pierre et Paul, pour qu'elle y puisât hauteur et vigueur. À Rome il reçut la force pour les combats à venir.

Ce texte constitue un acte de foi en l'Église romaine. Il révèle la vie intérieure et les préoccupations du père Calmel à cette heure charnière de sa vie. Comme d'un sommet, il embrasse du regard le passé et l'avenir.

> Je suis allé à Rome pour un pèlerinage d'action de grâces et de supplication. Je ne suis pas allé tout seul, j'étais invisiblement accompagné. Je marchais et je priais comme le délégué tacite de toutes les âmes qui font ou qui feront appel à mon sacerdoce.

## *L'Église, mystique et hiérarchique* [105]

> À Rome, j'ai senti palpiter le cœur de l'Église ; ce que je savais de l'Église, je l'ai pour ainsi dire touché. L'Église est une société, une communauté

104 - *France dominicaine*, juin 1953, p. 161-164.
105 - Nous ajoutons les sous-titres pour faciliter la lecture.

théologale, elle est très intérieure; c'est au niveau très intérieur du secret des cœurs et de la vie éternelle qu'elle est établie. Tout part de là et rien de ce qui est d'elle ne peut monter d'une source moins profonde. Son apostolat qu'elle accomplit toujours sur la civilisation mais qui n'est pas toujours possible (sinon invisiblement), bref tout ce qui de l'Église paraît au-dehors, tout cela n'a réalité et possibilité d'exister que parce que l'Église est d'abord intérieure, qu'elle est unie à Jésus et qu'elle est son Épouse, l'Église est sainte.

Et par le fait même, elle est catholique, elle est l'Église de tous. Tous ont place dans le Cœur de Jésus, à commencer par les plus ignorants et les plus pécheurs. « *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent...* Éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. »

L'Église est visible, hiérarchique, fondée sur les saints Apôtres, messagère visible d'une foi définie et de sacrements efficaces; elle est apostolique. Et ce qu'elle a de visible, loin de s'opposer au mystique, ne fait que l'exprimer et est indispensable pour l'exprimer.

Telles sont quelques-unes des pensées qui me sont venues à l'esprit avec beaucoup de douceur et d'évidence aux tombeaux de saint Pierre, de Pie X ou de sainte Catherine de Sienne.

## *La sainte Église et le monde*

Que le monde soit en quelque sorte mêlé à l'Église, je l'ai senti à Rome tout autant qu'ailleurs et même peut-être plus, parce qu'à Rome ce monde qui se mêle à l'Église donne l'impression de danser sur le corps des martyrs et de songer à l'effet qu'il produira en gesticulant au-dessus des catacombes. Certains personnages sculptés ou peints qui font des effets de torse ou de bras, les inscriptions orgueilleuses à certains frontons d'églises, tout cela est pénible parce que c'est mondain et creux. Cela et d'autres choses encore, non seulement de l'art, mais de la vie, c'est le monde. Je n'en ai pas été scandalisé. Qu'est-ce qu'il fera, le monde? Il est jugé d'avance. Il n'empêche pas l'Église d'être sainte et apostolique. Qu'importe le burlesque qui peut se rencontrer même dans la Ville sainte? Il ne démoralise pas. Je sais que les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Je sais que le monde n'empêchera pas l'Église d'être pure, sainte, sans tache ni ride, que jamais il ne découragera l'Église qui veut le convertir. Et puis, la ligne de partage entre l'Église et le monde, elle n'est pas hors de nous, elle passe par notre cœur comme dit souvent Mgr Journet. Voilà ce que j'ai pensé à Saint-Pierre du Vatican, à l'église de la catacombe de Saint-Sébastien et en beaucoup d'autres lieux sacrés.

### *L'Église des martyrs*

L'Église est l'Église des martyrs, de ceux qui croient en Jésus au point de lui donner leur vie, qui affirment devant le monde, au prix de leur vie, leur foi en Jésus-Christ qui est venu et qui nous a aimés jusqu'à la mort. Et c'est la reine des martyrs qui a obtenu, qui ne cesse de nous obtenir cette grâce d'amour et de témoignage à tant de pauvres êtres humains, hommes et femmes, tirés de la même argile que nous, faibles et terrestres comme nous. Jamais comme aux catacombes de Saint-Sébastien et de Saint-Callixte je n'avais éprouvé que l'Église est l'Église des martyrs et de la reine des martyrs. Comme tout se simplifie dans la catacombe, quand vous cheminez dans ces galeries étroites et tièdes, éclairées de loin en loin, bordées tout le long de ses *loculi* où dorment nos premiers frères dans la foi. Comme tout se simplifie lorsqu'en lisant les inscriptions de ces galeries on voit qu'elles redisent uniquement les quelques vérités élémentaires et imprescriptibles de toute vie et de toute mort chrétienne: *in pace*, *in Christo*, *in Deo*. De même les décorations nous ramènent invariablement à l'essentiel: l'orante, la colombe avec le rameau d'olivier, la corbeille du Pain eucharistique, Jonas ressuscité de la baleine. Pour nos premiers frères dans la foi, rien ne s'interposait entre eux-mêmes et Jésus. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de nous? L'Église des catacombes fut le grain de blé jeté en terre et qui fructifie dans le Ciel. Nos premiers frères chrétiens vivaient tout près de Jésus et pour lui, sans s'inquiéter d'avoir à se cacher et d'être rejetés du monde. Ils ne reparaissaient à la surface de la terre et dans la vie publique que pour être égorgés. Et n'importe puisqu'il suffit de Jésus, que bientôt on sera avec lui dans la paix éternelle et que, en attendant ce jour, il est le Pain vivant. L'essentiel est que le grain de blé fructifie pour la vie éternelle.

### *L'Église et la vie publique*

Par ailleurs, s'il avait été possible à nos premiers frères chrétiens d'agir sur la vie publique, s'ils n'avaient pas été relégués sous terre, on a l'impression qu'ils auraient travaillé avec pureté, que Jésus était tellement leur tout qu'ils auraient été capables de ne pas devenir de ce monde tout en travaillant à rendre plus justes les structures de ce monde. Le grain de blé, s'il est chrétien, aspire à la fructification éternelle; il cherche à fructifier aussi dans le temporel, mais c'est à cause de la vie éternelle et par surabondance de la vie de Jésus-Christ. Si les premiers chrétiens, si nos frères des catacombes avaient eu la place libre dans les institutions de la cité romaine, on est bien sûr qu'ils n'auraient pas cherché d'abord l'efficacité, mais bien le royaume de Jésus. Ils ne ressemblaient en rien à

des révolutionnaires du temporel, par exemple aux premiers communistes russes exilés par les Tsars. Ils étaient des convertis à l'éternel et les changements (les révolutions, si vous voulez) qu'ils auraient apportés dans le temporel, s'il leur avait été possible, n'auraient été autre chose que la suite de leur préférence de Jésus-Christ. Ils n'auraient pris que des moyens dignes de Jésus.

J'ai mieux compris ces choses en marchant sur la Via Appia Antica au point du jour; en parcourant, entouré d'une multitude silencieuse de martyrs, de vierges et de saints, les catacombes de Saint-Sébastien et de Saint-Callixte. La clarté, la dignité, la pureté d'une basilique constantinienne comme celle de Sainte-Sabine m'ont mieux fait comprendre comment lorsque les chrétiens sortent des catacombes et se déploient au grand jour, ils peuvent le faire en restant aussi chrétiens. «*Agnosce, O christiane, dignitatem tuam!* Apprends, ô chrétien, ta dignité!» Le Christ doit leur rester aussi proche, aussi immédiat, aussi réellement Fils de Dieu qu'il l'était dans les catacombes, et les chrétiens qui peuvent dire plus ostensiblement qui est le Christ ne doivent pas le dire moins dignement. Eh bien, l'impression de dignité chrétienne dans la vie publique et d'absence de compromis avec le monde, comme aussi l'impression de proximité du Christ non moindre qu'à l'époque des persécutions, je l'ai éprouvée à Sainte-Sabine et devant les mosaïques des absides de Saint-Côme et de Saint-Damien et de Sainte-Pudentienne, et encore à *Santa-Maria-in-Cosmedin*; c'était toujours la pureté et la sainteté des catacombes...

### *Le successeur de Pierre*

Pour qu'elle soit l'Église des martyrs et des saints, de la sainteté dans les catacombes et de la sainteté dans la vie publique, pour qu'elle soit cela et parce qu'elle est cela, l'Église est l'Église du pape, du Père commun, du Christ sur la terre. Je ne voulais pas aller à Rome sans l'avoir vu. Prétention exorbitante? Non, mais sentiment filial, sentiment qu'il est bon pour le moindre des soldats du Christ de l'Église militante d'avoir une fois, même rapidement, regardé le visage et entendu la voix de son chef suprême, de celui dont dérive, en dernier ressort, toute sa juridiction. J'ai été ému, extrêmement, je n'ai pas été déçu. Il m'a semblé naturel, encore que je ne cesse de le trouver prodigieux, de sentir dans le prêtre suprême une telle bonté, une attention aimante à chaque cas personnel, une habitude de vivre très haut et tout près de Jésus, une possession de soi dans la charité. Il m'a semblé également naturel, mais cela ne cesse de m'émouvoir et de me faire prier, de sentir le prêtre suprême comme écrasé et d'ailleurs ne faisant point cas

de cet écrasement, faisant route tout simplement avec ce poids. On voit bien que le prêtre suprême fait ce qu'il commande, que c'est Jésus qui compte pour lui et le troupeau que Jésus lui a confié et pas autre chose. Rien ne réconforte comme de sentir cela. On touche du doigt que « les grandeurs de la sainteté » comme dit encore Mgr Journet, sont pour tous, y compris d'abord pour ceux qui ont reçu les « grandeurs de hiérarchie » ; il ne se met point de côté quand il s'agit de vivre en Jésus-Christ, dans la sainteté ; rien n'encourage comme de le toucher du doigt.

### *L'Église corps mystique du Christ*

L'impression dernière que j'emportais de Saint-Pierre du Vatican, c'est sans doute que Jésus-Christ, le Fils de Dieu né de Marie, est tout près de son Église ; bien mieux, que cette Église ne fait qu'un avec lui et qu'il n'y a rien à craindre. Saint-Pierre du Vatican, pour moi, c'est la confession de saint Pierre, l'autel de Pie X, enfin le pape actuel (Pie XII). L'Apôtre Pierre, ce très humble pêcheur d'un petit lac à qui le Fils de Dieu a confié les clés du royaume et qu'il a établi comme pierre inébranlable ; le bienheureux Pie X, cet ancien curé qui, devenu pape, a renoué la tradition de sainteté, qui a pressé tous les chrétiens de communier souvent et dès le plus jeune âge, qui a refoulé implacablement le modernisme ; le pape actuel qui représente en notre temps d'apocalypse, la sainteté, la lumière et la force du Christ Jésus.

Le père Calmel terminait sa magnifique profession de romanité par le récit de sa visite aux grands lieux dominicains de la capitale de la chrétienté, que nous avons déjà cité : « J'ai senti à Rome que notre Ordre était d'Église, dit-il en conclusion, que sa mission était une mission d'illumination et de clarté, que nous devions vivre et agir cachés dans la lumière, que c'est par la lumière que nous devons guérir le monde de ses horreurs. »

# 11
# La disgrâce

LES VOYAGES successifs du père Calmel à Rome furent pour lui le point de départ d'une nouvelle étape de sa vie qui prendrait bientôt l'allure d'un chemin de la Croix.

Contre toute espérance, le texte des constitutions rédigé par le père Calmel et par la mère Hélène avait reçu une approbation très rapide de la Sacrée Congrégation des religieux. Le décret en est daté du 14 août 1953. La mère générale en reçut la notification le 27 août, lors de la session d'étude où se trouvait le père Calmel. Après avoir chanté les premières vêpres de saint Augustin et avant la conférence du Père, elle annonça la nouvelle à toutes les sœurs. Immédiatement, le Père entonna le *Magnificat*.

La rentrée scolaire allait donc s'ouvrir dans la joie et la gratitude. Mais soudain, le vent tourna.

Le prochain chapitre d'élection était fixé au 27 mai 1954. Quelques jours auparavant, alors que les sœurs convoquées se préparaient à partir, un télégramme inattendu annonçait à toutes les maisons que le chapitre était remis. La Sacrée Congrégation des religieux imposait en effet une enquête canonique et le report du chapitre électif à une date ultérieure.

La visite canonique extraordinaire commença en juillet de la même année et fut exécutée par le père Paul Philippe o.p., le futur secrétaire de la Sacrée Congrégation des religieux et cardinal. Le dominicain visita les maisons et interrogea les sœurs. Manifestement, il était déjà très bien informé sur les rapports de toutes avec la mère Hélène et avec le père Calmel et sur leurs tendances. Il adaptait son langage selon l'état d'esprit des sœurs, mais il semblait

être fixé, dès le début de l'enquête, sur son issue. Les dernières maisons furent visitées en septembre et on attendit les résultats de la visite canonique.

Ils arrivèrent au début du mois de novembre. Dans une lettre du 5 novembre, le père Marie-Joseph Nicolas, qui avait été nommé entre-temps « assistant religieux des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus », notifiait à toutes les sœurs les ordres de Rome. À la surprise du plus grand nombre, treize mois à peine après l'approbation des constitutions qui suivaient pourtant de très près les directives du pape Pie XII et du secrétaire de la Congrégation des religieux (Mgr Larraona), la dite congrégation revenait en arrière et imposait la reprise d'observances qui, écrit le père Nicolas, « à la grande majorité d'entre vous ne paraissaient pas nécessaires à une vie de dominicaine enseignante ». On devait donc reprendre la récitation des petites heures, sauf dispenses particulières pendant l'année scolaire, les longues prières avant et après les repas, la *venia*, « là où il n'y aura pas de risque habituel d'être vu des enfants ou laïques », et d'autres prescriptions de détail.

Ce coup de force, sans consultation aucune ni de la mère générale, ni du chapitre, ni du père Calmel lui-même, ne visait pas seulement la législation de la congrégation mais une personne bien précise. À la fin de sa lettre, le père Nicolas écrivait : « Je ne vous cacherai pas que mon intention était de continuer de faire confiance au père Calmel pour ses cours de formation religieuse et spirituelle qui avaient été expressément approuvés par le Père visiteur. Mais la Sacrée Congrégation en a jugé autrement : elle trouve plus sage d'interrompre maintenant son ministère auprès de vous. » La dite congrégation romaine s'exprimait en effet ainsi :

> Vous avez demandé à ce saint dicastère si le père Calmel o.p. pourrait garder sous votre contrôle quelque ministère dans cette congrégation.
>
> Sans méconnaître les grands services qu'il a rendus par son enseignement théologique et spirituel ainsi que par la ferveur apostolique et religieuse qu'il a entretenue dans les âmes, à la suite de la visite apostolique de juin dernier, il semble préférable pour la paix de la congrégation que son rôle pas assez limité prenne fin.
>
> Par cette mesure la Sacrée Congrégation n'entend pas approuver toutes les plaintes qui avaient provoqué la visite canonique et dont la plupart se sont révélées non fondées.

La lettre signée du père Larraona est un aveu. D'une part, elle semble voir le fond du problème dans le fait que le père Calmel ait eu un ministère auprès des dominicaines « pas assez limité ». Or, en même temps, elle rappelle au père Nicolas que celui-ci demandait le prolongement des prédications dans

la congrégation « sous votre contrôle », ce qui signifiait bien une limitation. D'autre part, la lettre signale les plaintes « qui avaient provoqué la visite apostolique ». La Sacrée Congrégation était tenue au secret, certes, mais si « la plupart » d'entre elles « se sont révélées non fondées », restait-il matière à une décision aussi radicale et sans appel ? Un jugement si hâtif paraissait pour le moins étrange.

Quelles étaient donc ces critiques élevées contre les nouvelles constitutions et contre la personne du père Calmel ? Ce ne pouvait être un vice de forme. Les constitutions n'étaient pas l'œuvre d'une seule personne, mais bien de la supérieure générale, de ses conseillères, de deux chapitres généraux, et surtout, des autorités romaines.

En revanche, on comprend bien que quelques sœurs se soient senties gênées par les changements apportés à leurs habitudes, comme le furent sans doute quelques prêtres à la suite de la réforme du bréviaire imposée par le pape saint Pie X, beaucoup plus radicale d'ailleurs que celle des dominicaines. Mais si ces troubles étaient compréhensibles chez certaines, n'auraient-ils pas pu et dû être résolus dans la franchise, par l'ouverture à la supérieure majeure ou à ses assistantes. D'autant plus que les réformes apportées par le texte des constitutions ne prétendaient pas à l'infaillibilité. Même approuvées par Rome et donc imposées par l'Église, ces observances demandaient la confirmation de l'expérience et restaient susceptibles de quelques ajustements. Dans l'ordre dominicain, des modifications législatives n'ont force de loi qu'après l'approbation de trois chapitres généraux. Ce qui montre la lenteur, la prudence du législateur dominicain et son sens du terrain.

Malheureusement, on ne choisit pas la voie de la franchise. On préféra porter ses plaintes secrètement aux autorités dominicaines et diocésaines qui les transmirent à Rome [106]. Les intentions étaient donc tout autres que le soulagement de quelques troubles personnels.

Un élément dut jouer un rôle moteur chez les quelques plaignantes, la peur du « qu'en dira-t-on ? » Certaines avaient pris en effet des habitudes un peu mondaines, surtout à Toulouse. On soignait l'image de marque de la congrégation, on rêvait de grandes cérémonies, de kermesses, de voyages lointains, de foule et de renommée. Or les nouvelles constitutions donnaient à la congrégation une note de modestie et de pauvreté très prononcée. On y retrouvait la marque de ce que la mère Hélène pratiquait elle-même. On

---

106 - Face à de tels procédés, la mère Hélène eut la prudence de se retirer. Elle proclama explicitement aux sœurs du chapitre électif qu'elle refuserait d'être réélue et qu'elle voulait rentrer dans le rang.

reconnaissait les prédications du père Calmel sur la pauvreté spirituelle, et sur les « moyens purs ».

Lié à ce dernier grief, mais plus profond que lui, venait celui de la pensée du père Calmel. Son culte farouche pour la vérité, son opposition ouverte aux nouveautés modernistes, l'accent délibérément doctrinal que les constitutions donnaient à la congrégation n'étaient pas dans la ligne d'un certain clergé, soutenu déjà par les autorités [107]. Il y eut donc des dénonciations aux autorités de l'Ordre et du diocèse : ce Père dominicain donne à la congrégation une allure trop rigide, il en change l'esprit. Ce sont les slogans habituels de la subversion : on nous trompe, l'autorité change l'esprit de l'institut, on se ferme au monde.

Par ailleurs, plusieurs dominicains de la province voyaient d'un mauvais œil l'autorité croissante que l'accusé exerçait sur les sœurs qui, de ce fait, prenaient des distances avec les prêcheurs aux idées libérales. Une ancienne raconte :

> Quand je suis arrivée dans la congrégation (1939) on sentait déjà la décadence. Au début des années 1950, de nombreux pères de Saint-Maximin venaient prêcher à Toulon ou à Aix-en-Provence. On était très amis. Les pères faisaient appel aux services des sœurs. Ces pères avaient leur valeur, mais bien vite, on s'est aperçu qu'on était allé trop loin avec eux. Ils prenaient trop d'influence sur les sœurs. Or certains étaient déjà pris par les idées modernes et risquaient fort d'influencer les jeunes sœurs qui, naturellement, avaient une confiance totale dans les pères dominicains. Le père Calmel m'a bien aidée à distinguer le vrai du faux et à être vigilante [108].

Pour beaucoup le père Calmel était donc à écarter, avec l'arrière-pensée que, une fois sa disparition obtenue, l'alignement de la congrégation sur un « courant » qui se cherchait deviendrait plus facile [109].

Il est probable que les difficultés étaient augmentées par la simplicité du père Calmel, toujours très ingénu dans ses relations avec ses frères. Il disait ce

107 - Lors de son enquête canonique, le père Paul Philippe avait beaucoup critiqué le père Calmel dans ce qu'il avait dit au sujet de l'enseignement, sur les auteurs à ne pas lire, sur ceux qu'il ne faut que survoler, sur la formation d'une pensée profondément chrétienne. Au fil des entretiens avec les unes et les autres, il apparut clairement à plusieurs qu'il ne comprenait pas l'œuvre religieuse et dominicaine de l'enseignement dans un temps de révolution.

108 - Mère Marie-François Dupouy, janvier 2010.

109 - C'est ce même père Paul Philippe o.p. qui, en 1960, allait mettre en œuvre la fédération regroupant quatre congrégations dominicaines enseignantes, en vue de les fondre ensemble et de les rendre ainsi plus malléables à l'esprit nouveau.

qu'il pensait avec ouverture et confiance, croyant un peu trop facilement à la réciprocité de ses sentiments, et il laissait parfois s'échapper des brusqueries qui pouvaient froisser les personnes délicates. Or les sujets de litige ne manquaient pas chez les dominicains. Nous étions à l'époque des sanctions très bénignes contre les pères Chenu, Congar et Féret, du projet d'abandon de la basilique Saint-Maximin, des oppositions plus ou moins avouées au pape Pie XII et à son encyclique *Humani generis*.

Quoi qu'il en soit, le petit nombre des plaignantes (quatorze sœurs sur cent quatre-vingt) aurait dû alarmer les autorités romaines et leur inspirer au moins la précaution d'entendre les accusés. Mais manifestement, il fallait aller vite et obéir à des impératifs non avoués. Il fallait écouter la voix d'un courant qui allait bientôt bouleverser radicalement la vie religieuse dominicaine.

Plus de circonspection aurait permis de constater que les réformes, guidées par l'expérience d'un grand nombre de sœurs, inspirées par la modestie et la prudence de la mère Hélène, inscrites dans le texte de la loi par le père Calmel, ces réformes avaient été non seulement dûment approuvées par la Congrégation pour les religieux, mais encore étaient l'écho exact des instructions du pape Pie XII.

Le 15 mai 1949, le souverain pontife procéda à la canonisation de Jeanne de Lestonnac. À cette occasion, il montra « l'opportunité tout actuelle » d'une sainteté suscitée « au temps de la prétendue réforme pour apporter à la contagion du mal et de l'erreur le contrepoids d'une éducation vraiment chrétienne et catholique [110] ».

> Jeanne de Lestonnac met en lumière l'importance de l'éducation intellectuelle – naturelle et surnaturelle – de la femme en vue de son rôle dans la société au cours de la vie normale comme parmi les luttes de l'Église. (...) Son temps est un temps de déchirements profonds, de ruines et de constructions gigantesques, d'apostasie et de miraculeuses conversions, un temps de formidables hérésies et de sublime sainteté.

La sainte prit donc au sérieux la consigne de Jésus : « Je suis venu apporter le glaive... » (Mt 10, 34) et, après un essai infructueux dans la vie cloîtrée, elle fut poussée par la Providence à fonder une congrégation de religieuses enseignantes dont le but serait simple :

---

110 - Pie XII, Discours aux pèlerins venus à Rome à l'occasion de la canonisation de sainte Jeanne de Lestonnac, le 17 mai 1949, *in Documents pontificaux de sa sainteté le pape Pie XII*, éditions Saint Augustin, Saint-Maurice, Suisse, 1947, p. 179-186.

> Donner au monde des femmes qui sachent y tenir leur place de militantes pour le maintien dans la société de la foi et de la fidélité à Dieu et à l'Église. (Pour cela), ses filles devront joindre à la vie contemplative celle de l'instruction et de l'éducation. (Par ailleurs), contre l'hérésie de son temps, acharnée à proscrire Marie, elle veut donner à Marie des enfants pleines d'amour et de dévouement et donner à celles-ci Marie pour Mère.

« Donner au monde des femmes qui sachent y tenir leur place de militantes », tel était bien l'idéal qui habitait la mère Hélène Jamet et ses filles, et qui avait été si bien formulé par le père Calmel. En cela, ils étaient bien plus romains que leurs contradicteurs.

À cela s'ajoutait le fait que cette mission auprès de l'enfance avait à se réaliser dans « des circonstances nouvelles que doit affronter l'Église », disait le pape Pie XII. Elle nécessitait donc un engagement et une prudence tout nouveaux. Plus que jamais, il fallait évaluer à sa juste valeur, qui est celle du Christ, la vie religieuse active :

> Une activité extérieure la plus intense peut s'unir aux richesses d'une rare vie intérieure. (...) Une activité ardente et le souci de la vie intérieure demandent non seulement à être unis l'un à l'autre, mais encore, du moins dans l'estime et le désir que l'on en a, elles veulent progresser de pair. (...) Cette exigence ne concerne pas seulement individuellement chaque religieux (...), elle est aussi pour les ordres religieux dans leur ensemble (...). L'Église vous le demande instamment : que votre activité extérieure réponde à votre vie intérieure et qu'elles s'équilibrent constamment l'une l'autre [111].

Or, pour réaliser un tel idéal en notre temps, le pape Pie XII était formel, il fallait faire des réformes :

> En effet, la plupart du temps, les législateurs des instituts religieux conçurent leur fondation nouvelle pour remplir des fonctions ou répondre à des nécessités qui apparaissaient dans l'Église et ne souffraient aucun retard ; c'est pourquoi ils adaptaient leur œuvre à leur

111 - Pie XII, Discours aux membres du Congrès des religieux, le 8 décembre 1950, *in Documents pontificaux de sa sainteté le pape Pie XII*, éditions Saint Augustin, Saint-Maurice, Suisse, 1950, p. 584-598. Le souverain pontife revint souvent sur ce sujet, par exemple à l'occasion de la canonisation de sainte Émilie de Vialar. Cette dernière qui, dès sa jeunesse, avançait malgré tous les obstacles « joignant les devoirs et les convenances de la vie du monde avec les exigences d'une vie religieuse hautement contemplative et prodigieusement active à la fois » (discours du 27 juin 1951).

époque. Si donc vous voulez suivre l'exemple de vos fondateurs, conformez votre attitude à celle qui fut la leur.

Spécialement « pour les écoles, pour l'éducation de la jeunesse », il faut « répondre d'une manière neuve et adaptée aux situations nouvelles ».

Quels sont donc les traits de caractère des hommes de notre temps dont il faut tenir compte ? Ce sont, dit le pape, « la largeur de vue dans la pensée et la réflexion, l'unité dans l'organisation, la rapidité dans l'action ». N'est-ce pas là un résumé de l'esprit qui avait animé l'œuvre législative du père Calmel ? La « largeur de vue » fut celle de sa sagesse théologique ; « l'unité dans l'organisation » est cette union qu'il estimait tant entre la vie contemplative et la vie active, entre l'étude et l'action, c'est l'unité « étroite dans l'intelligence et l'amour » selon l'expression de Pie XII ; la « rapidité de l'action » qui rend « prompts et énergiques » parce qu'on est dégagé du « souvenir nuisible des biens périssables », c'est l'abnégation, la modestie, la pauvreté spirituelle, la nécessaire tension vers la vie mystique.

De plus, cette nécessaire adaptation va, pour le pape, dans le sens d'une défense plus vigoureuse de la vérité :

> L'élément principal du patrimoine de l'Église est la foi catholique, que nous avons récemment encore défendue par l'encyclique *Humani generis* (12 août 1950) contre de nouveaux dangers. Gardez-la avec le plus grand soin, préservée de toute tache, entièrement persuadés qu'elle possède les forces très puissantes capables d'informer n'importe quelle époque.

Les consignes insistantes du pape Pie XII étaient animées d'un esprit : le réalisme qui voit avant tout dans la vie religieuse un corps, vivifié par un amour surnaturel de Dieu s'épanouissant dans la vie mystique, puis la force des principes unie à la souplesse de la prudence, et enfin le sens très précis de l'éducation qui prépare les enfants non à la paix mais à la guerre. Fallait-il faire grief au père Calmel d'avoir suivi ces indications qui avaient pour elles non seulement l'autorité du pape mais la force de la Tradition [112] ? Pour la première fois, il expérimentait une divergence qui allait s'accentuer par la suite et faire le grand drame de tant de fidèles : deux voix venaient de Rome, deux voix discordantes, celle de la Tradition fidèle, aimante, conquérante, et celle du compromis avec le monde.

---

112- Que l'on pense aux transformations liturgiques, canoniques, religieuses, apostoliques introduites dans l'Église au XIIIᵉ siècle, grâce, en grande partie, aux audaces et au prestige de saint Dominique.

La suite des événements était dès lors prévisible. Le chapitre général des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus fit cesser les cours du père Calmel, aux novices comme aux professes, ainsi que toute prédication dans les communautés. Pendant une année, le dominicain resta attaché au couvent de Toulouse, rue Espinasse, et quelques sœurs jouissaient encore de la liberté de se confesser à lui. Cependant, lorsqu'elles se rendaient à la chapelle des pères, une religieuse, restée en tenue sécularisée, relevait leurs noms. Les sœurs opposées au père Calmel, toujours reçues avec bienveillance par le père Marie-Joseph Nicolas et par d'autres dominicains, se plaignirent de cette licence et obtinrent son éloignement.

Comment le père Calmel allait-il vivre cette secousse ? Sûr d'avoir fait une œuvre d'Église et fidèle aux principes de la prudence dominicaine, il sut prendre de la hauteur et demeurer en paix [113]. Celle-ci impressionna les novices dominicaines qui assistèrent à son dernier cours, le 7 novembre 1954.

Lorsqu'elles arrivèrent dans la salle du noviciat, les jeunes sœurs virent écrit au tableau noir, de la main du père Calmel, les phrases suivantes :

> Cours d'au-revoir
> *Donec transeat iniquitas.*
> En attendant que l'injustice prenne fin (Ps.)
> *Frustra jacitur rete ante pedes pennatorum.*
> C'est en vain que l'on tend des filets devant les pieds de ceux qui ont des ailes (Prov.)

Le cours porta sur un article des constitutions des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus qui résumait tout : « Fermes dans la foi et l'amour des enfants » (art. 291). C'est la conclusion, leur dit-il. Dépassant l'épreuve dont il était la victime, il les exhorta paisiblement à « vivre au-dessus, au-delà du mensonge et de l'injustice », à éviter de « perdre du temps dans le bellicisme » :

> Le plus grand mal que puisse nous faire le monde ce n'est pas de souffrir, mais c'est de nous mettre à son niveau, de nous rendre méchants s'il est méchant.

---

113 - Il écrira quelques années plus tard : « Le Seigneur a permis cette épreuve. Je suis sûr qu'il en recevra plus d'amour non seulement de moi mais des filles que j'avais pu former. Il est dur en une époque où de vraies sœurs éducatrices et enseignantes sont si rares que ce soit quelques-uns de mes frères qui aient saboté ce qui était commencé (et qui reste urgent). Je vous en parle en paix ; en paix car ce scandale trop réel, je l'ai vraiment dépassé » (lettre du 27 juillet 1961).

L'œuvre accomplie depuis six ans n'était pas à taille humaine. Elle était à la taille de Dieu. L'épreuve non plus n'est pas à taille humaine. C'est pour ça que l'on peut tenir. Dieu est maître de l'impossible.
L'élan continue. Contre les deux dangers de notre vie, l'illusion et la routine, il faut vérité et jaillissement.
Gardez confiance. Vivez les Béatitudes.

### *La légèreté de l'âme*

Sous le coup qui le frappait, la réaction du religieux fut remarquable. Loin de s'aigrir, il manifesta en cette circonstance une humilité profonde et un sincère détachement. Lorsqu'on l'interrogeait sur les motifs de cette disgrâce, le père Calmel restait très discret : « C'est une question de personnes », disait-il. Et il ne se montrait nullement rancunier vis-à-vis de ceux qui l'avaient frappé. Volontiers, par exemple, il recommandait plus tard le livre du père Marie-Joseph Nicolas sur la sainte Vierge [114]. Au sujet du père Paul Philippe qui avait été l'instrument principal de sa condamnation, il écrira quelques années plus tard :

> Oui, priez pour le père Philippe. C'est sûr qu'avec ce qu'il m'a fait passer (et à d'autres), il a été une occasion providentielle d'abnégation et d'amour – et à ce titre je le bénis. Mais je voudrais bien (s'il plaît à Dieu) qu'il sorte de son inconscience… Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés [115].

Malgré ce blâme, il continua loyalement son ministère, mais avec une gravité accrue par l'épreuve, semble-t-il. À l'occasion des rogations d'avril-mai 1955, les fidèles l'entendirent prêcher sur la sainteté :

> La sainteté consiste à aimer Dieu parfaitement là où il nous veut, en assumant les charges qu'il nous a confiées. (…) Peut-être pensez-vous, ce n'est pas pour moi, plus pour moi, pas encore pour moi.
> (…) Puissiez-vous faire l'équivalence entre bon chrétien et chrétien qui tend à l'amour parfait, chrétien tout court ; entre sainteté et réalisme, entre sainteté et héroïsme, car la sainteté c'est la charité mais la charité dans le réel et poussée à l'héroïsme.
> (…) Ceci doit vous amener à prier sans cesse… à grandir dans l'amour à travers vos responsabilités. Telle est l'unité de la vie.

---

114 - « Sûrement bon, même s'il ne dit rien des manifestations de la maternité spirituelle de Marie comme Lourdes et Fatima ; et tant d'autres, dans nos vies. » (Entretien du mois de décembre 1969).
115 - Lettre de Sorèze, le 23 octobre 1964.

(...) Pour être ces enfants de Dieu dignes de leur Père il n'est qu'un moyen, un seul: être tout petits. *Nisi efficiamini.* C'est le seul moyen d'avoir assez d'audace, d'espérer assez, d'aimer avec assez de simplicité.

C'est avec un cœur d'enfant que le père Calmel voulait vivre et surmonter les contradictions.

Du reste, sa nouvelle situation lui donnait le loisir de prolonger son apostolat par la presse. C'est la revue *L'École* [116] qui allait profiter de sa plume et lui donner l'occasion d'approfondir les sujets qu'il avait abordés déjà dans la *Revue Thomiste*.

Le 11 juin 1955, le père Calmel montrait aux lecteurs les qualités d'un écrivain chrétien. On ne s'étonnera pas qu'il les voie dans une union intime entre « sa sensibilité et son imagination d'écrivain » et « l'esprit chrétien ». Dès lors, quand il aura à présenter le mal, il le fera avec « la distance qu'il faut; avec honnêteté, sans insinuation, ni connivence », parce que ses « facultés créatrices auront été purifiées ».

Le 21 janvier 1956, le père Calmel publie un article intitulé « Propos sur la philosophie de l'art » [117]. Après s'être plaint du mauvais goût de la gare de Toulouse et de la rue de Metz, ou de cette église moderne « qui jure tellement avec l'Hôtel du XVI<sup>e</sup> siècle qui lui est contigu, (...) non par la diversité du style, mais par l'absence de style, ou plutôt la contrefaçon d'un style», après avoir vanté « l'art spontané, mais dru et saisissant » de « l'homélie de ce prêtre de village », l'auteur souligne la grandeur mais aussi le péril de l'art. Car, « en même temps que nous éprouvons la beauté littéraire, nous sommes moralement sollicités par la beauté de la droiture morale et de la sainteté, ou par la séduction du démon et d'une vie damnée ». Davantage encore que la peinture, la poésie est d'autant « plus redoutable, qu'elle menace le plus notre liberté pour notre salut ou pour notre perte ».

Une certaine douleur apparaît dans l'article du 17 mars 1956 sur « la religion de Victor Hugo ». Le père Calmel y traite du problème du sacrilège

---

116 - *L'École*, revue pédagogique bimensuelle, 11 rue de Sèvres, Paris VI<sup>e</sup>. Le père Calmel collabora également à cette époque au bulletin *Allez enseigner*, de l'association « Les Enseignants chrétiens », par un article du numéro de juin 1955, intitulé « L'ordre du savoir dans l'école chrétienne des filles ». Ce texte sera repris dans son ouvrage *École chrétienne renouvelée*.

117 - Notons que cette fois-ci et jusqu'en 1957, le père Calmel signe sous un nom d'emprunt: Blaise de Neufchatel. Blaise pour son enthousiasme à l'égard du grand penseur Pascal. Neufchatel serait une allusion à la fondation des dominicaines enseignantes à « l'Annonciation », le nouveau château. C'est sans doute pour éviter les frictions et les a priori que le dominicain présentait son travail sous un pseudonyme.

dans l'Église, et de la souffrance qui peut nous venir de la part d'hommes d'Église. Comment ne pas penser à son propre cas en lisant ces lignes :

> parce qu'ils acceptent de souffrir non seulement de la part du monde ennemi de l'Église, mais encore de la part de certains de leurs frères dans l'Église. L'ordre dure parce qu'ils acceptent la croix. (...) Toujours, il y a des enfants de l'Église qui aiment la croix qui leur vient en même temps par ceux du dehors et par leurs frères du dedans. (...) L'Église est un ordre crucifié – l'Église d'un ordre voulu avec assez d'amour pour que l'on veuille la croix.

Le 12 mai de la même année paraît une « Note sur l'Ève de Péguy » où se révèle le motif profond de l'enthousiasme du père Calmel pour le grand écrivain mort dès les premières semaines de la guerre de 1914 : au-delà de l'esprit créatif de Péguy, c'est l'union entre le temporel et l'éternel. L'Ève de Péguy est plus qu'une simple poésie, elle est

> une contemplation qui embrasse d'un seul regard nos masures d'exil et leurs pauvres honneurs et la maison du Ciel que nous ouvrit Jésus et vers laquelle la sainte Vierge conduit les enfants exilés de la première mère.

Dans le numéro du 29 septembre 1956, Blaise de Neufchâtel reprend ses « Propos de philosophie de l'art », et souligne à nouveau le rôle déterminant de l'inspiration artistique. Car, « si l'œuvre, quelle qu'elle soit, – soit roman ou poème, chaumière ou cathédrale, mosaïque ou vitrail –, ne procède pas des sources créatrices de l'artiste, elle est dépourvue de vie et de véritable beauté ».

Ces réflexions sur la philosophie de l'art s'achèvent par un dernier article, le 13 octobre 1956. L'auteur y renouvelle sa mise en garde. C'est une grande chose qu'une œuvre d'art, car « les choses dites par les écrivains ou représentées par les artistes sont arrachées par le fait même à l'insignifiance et à la banalité et prennent tout à coup une intensité spirituelle et une force évocatrice qui les rend redoutables », pour le meilleur ou pour le pire. Dans le domaine qui est le sien, celui des Belles-lettres, il manifeste un certain optimisme, car une saine réaction contre le mauvais goût moderne s'est fait jour :

> Il existe désormais en France de très grandes œuvres qui furent « composées en état de grâce » et qui rendent un témoignage magnétique de ce que représente le destin de l'homme *in conspectu Jesu Christi*. Tout dernièrement, dans cette revue même, Jacques Vier citait en modèle l'œuvre de Léon Bloy. Celle de Péguy et, partiellement, celle de Bernanos, ne sont pas moins exemplaires. C'est un fait : il existe

> quelques écrivains qu'il faut consentir à désigner par le nom qui leur revient en toute justice de classiques chrétiens contemporains.

Le père Calmel attend donc de ces auteurs, dont il reconnaît par ailleurs les limites[118], l'inspiration profondément chrétienne qui fait entrer dans le mystère des choses, de l'homme et de Dieu, qui fait deviner l'union intime et vitale de la nature et de la grâce. Le 28 décembre 1957, il exprime sa pensée sur Bernanos, toujours dans la revue *L'École*, par un article intitulé « La vérité du Journal d'un curé de campagne ». Il n'hésite pas à en montrer « les fausses notes », tout en insistant sur ce qui lui semble être la grande qualité de l'ouvrage, la juste expression du problème de la fidélité de chacun à la grâce.

### *Le poids de la croix*

Le frère prêcheur poursuivait donc généreusement son ministère apostolique. Cependant, même s'il s'appliquait à vivre surnaturellement l'isolement forcé dans lequel il se trouvait, l'épreuve n'en fut pas moins pour lui un coup très dur. Quelques années après ces événements, il écrivait une lettre au père Chenu sur un tout autre sujet (lettre non envoyée), dans laquelle il faisait allusion à son épreuve :

> Excusez-moi de vous dire cela. Je m'y hasarde parce que le dossier n'est pas trop mince des dénonciations dont j'ai été l'objet ; et ces dossiers d'habitude entraînent des conséquences[119].

Sa faible constitution physique ressentit les contrecoups de ce choc moral. À partir de novembre 1954, il souffrit de malaises cardiaques importants. Le 12 décembre 1954, il écrivait une lettre d'une particulière gravité, une sorte de testament qui manifeste la noblesse de son cœur :

> Je ne sais si je dois attacher de l'importance aux malaises cardiaques dont je souffre depuis un mois et demi. J'espère que non. J'en profite en tout cas pour déclarer que je remets ma vie à Notre-Seigneur, par les mains de Notre-Dame, afin qu'il la prenne quand et comme il lui plaira. Je demande seulement que ma mort soit digne d'un prêtre. Je le remercie pour tout, spécialement pour la souffrance. Je lui demande pardon de n'avoir pas suffisamment vécu à la hauteur de ma grâce sacerdotale.
> À tous ceux et toutes celles que j'ai offensés je demande pardon, je tiens seulement à leur dire que je ne trouve pas d'avoir jamais apporté de

---

118 - L'avenir donnera au père Calmel d'exprimer ses réserves sur Bernanos (*Itinéraires* n° 63, mai 1962, p. 125-126) et sur Charles Péguy (*Itinéraires* n° 169, janvier 1973, p. 68-69).

119 - Père Calmel, lettre « au père Chenu, dominicain, spécialiste des sous-sols », le 23 mai 1959, projet d'une lettre non envoyée.

méchanceté ni de calcul dans le mal que j'ai pu leur faire. Bien entendu à tous ceux et à toutes celles qui m'ont offensé – de quelque manière que ce soit – je pardonne sans difficulté ; et je demande à Dieu, et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de leur faire miséricorde.
Je ne parlerai pas ici de mes amitiés qui jamais ne m'ont fait défaut, et qui m'ont aidé d'une manière incomparablement libre et gratuite ; parce que tout cela est un secret ineffable.
Tous les papiers et notes que je peux laisser, je désire qu'ils soient remis à mère Hélène (Claire-Marie) Jamet parce que c'est elle qui est le mieux à même de les comprendre et corriger ; beaucoup de ces papiers en effet n'ont pas leur forme définitive. Elle en disposera comme elle voudra.

Puis il laissait s'exprimer la douleur toute spéciale qui lui venait de son Ordre tant aimé :

Si je ne puis assez remercier le Seigneur de m'avoir appelé dans l'ordre de saint Dominique, je ne peux en même temps m'empêcher de souffrir, de beaucoup souffrir, qu'il ne soit pas davantage un Ordre de prêtres et un Ordre de la vérité. (Je déplore la part qu'il y a de moi dans ce misérable état de chose). Afin que cela change et que l'Ordre devienne digne de son Père, je donne ma vie à Notre-Seigneur comme il lui plaira. Évidemment je la donne, du même mouvement, pour les sœurs enseignantes de Toulouse afin qu'elles soient ce que disent leurs constitutions, notamment à l'article 4 et 351d [120], et que l'Ordre ait la noblesse de les reconnaître telles.
*In manus tuas Domine commendo spiritum meum.*
*Ave Maris stella.*
*Veritas liberabit vos.*

120 - « La congrégation appartient à l'ordre de saint Dominique. Cela veut dire... que l'esprit de l'Ordre doit être celui de la congrégation... » (art. 4) De sorte que « la congrégation fasse passer dans sa vie l'esprit et la doctrine de l'Ordre et lui donne ainsi le prolongement dans le monde qui est la raison d'être du tiers-ordre » (art. 351d).

# 12

# L'Espagne

La situation du père Calmel à Toulouse devenait difficile. L'isolement moral croissant dans lequel il se trouvait dans sa communauté, l'imprécision qui régnait encore sur ses relations avec les dominicaines enseignantes dont la maison était voisine du couvent des pères dominicains, l'avancée prodigieuse des idées nouvelles dans l'Église de France et dans l'Ordre, tout contribuait à créer un malaise autour du père Calmel. Ce dernier portait cependant face à Dieu et aussi légèrement que possible cette lourde épreuve. Dans l'incertitude de l'avenir, il transcrivait ces vers de Péguy :

> Et comme on ne sait pas quand une année est belle
> ce qu'on aime le mieux, si c'est les giboulées
> ou si c'est le retour de la noire hirondelle
> ou si c'est le réseau des peines déroulées...
> Dans une belle vie il n'est que de beaux jours
> Dans une belle vie il fait toujours beau temps...
> Ainsi Dieu ne sait pas entre tant de beaux jours
> Ce qu'il aime le mieux, si c'est la douce enfance
> Et si c'est la modeste et simple obéissance
> Ou la gratuité des parfaites amours [121].

C'est bien une giboulée de grêle qui attendait le frère prêcheur. En octobre de cette même année, il reçut du père Vincent de Paul Rande la nouvelle de sa mutation. Il devait partir pour le couvent dominicain Nuestra Señora de Atocha, à Madrid, « pour raison d'étude et de ministère ».

---

121 - Note du 10 mars 1956.

## *La douce Espagne*

Envoyé brusquement dans une terre inconnue, rejeté par ses frères, écarté du bon combat pour lequel la Providence semblait l'avoir destiné, le père Calmel, très sensible et délicat, ne pouvait pas ne pas en ressentir une vive douleur. Une certaine amertume apparaît dans ce texte qu'il écrivit pour lui-même quelques semaines après son arrivée :

> Tout ce que je dis qui a l'air très prophétique ou très révolutionnaire n'est pas très inquiétant, ce n'est pas dit sur le ton de Lamennais. Si je rêve d'une papauté de style évangélique ou d'une Europe chrétienne, ou de la sainteté dans le temporel, ou d'un ordre dominicain enfin revenu à la vérité, je ne rêve pas d'autre chose que de ceci : que chacun s'efforce d'aller jusqu'au bout de sa grâce. Pour moi ma grâce présente c'est d'être en exil, c'est de laisser passer les idées qui ont envie de passer, c'est d'être assez près de Dieu pour ne pas les abîmer lorsque je leur donne une expression.
>
> Le tout est de prier pour ne pas tomber en imbécillité. Il suffit d'un rien pour tomber en imbécillité. Si l'ordre de saint Dominique, par exemple, est devenu si lourd et si éloigné du pauvre monde et de ses problèmes, cela ne s'est pas fait tout seul.

La douleur si compréhensible d'un cœur si humain allait trouver en Espagne un baume salutaire.

Dans son enfance, le futur père Calmel avait déjà eu un avant-goût de l'esprit espagnol à travers un compagnon du petit séminaire de Bon-Encontre, l'abbé Salazar[122]. Dès son arrivée à Madrid, il fut saisi par cette « Espagne magnifique et d'une gentillesse infinie » qui lui fit tant de bien et qu'il vantera à son retour. Plus tard, lorsqu'il donnera des conseils aux professeurs de latin, il fera allusion à son enthousiasme pour la langue et la culture espagnoles :

> Dans la mesure où les maîtresses de latin auront senti la latinité, auront été véritablement enchantées par le latin (de même pour le grec ou l'espagnol), elles feront passer la grammaire en même temps qu'elles feront communier à l'antiquité gréco-latine. *Y a España de hoy¿ Pero como se pueda enseñar alguna cosa sin haber sido encantado de esta*[123]?

---

122 - L'abbé Salazar dut se réfugier en France dès les débuts de la révolution communiste. Il passa un doctorat de droit Canon, devint curé de Beauville (diocèse d'Agen). Il sera en contact avec les dominicaines enseignantes auxquelles il donnera quelques cours particuliers d'espagnol.

123 - Entretien du mois de janvier 1971.

Début décembre, il fut invité à visiter le célèbre musée Lazaro de Madrid. Un sourire de la Providence l'y attendait, sous la forme d'une petite statue de Notre-Dame du XIVe siècle, dite la « Vierge française », de vingt centimètres de haut. Elle toucha le dominicain français qui s'en explique de la façon suivante :

> Notre-Dame tient le globe et le présente à Jésus qui le caresse. On a l'impression que l'Enfant-Dieu a remis à sa Mère l'empire du monde et qu'il ne s'inquiète de rien ; simplement il s'amuse à caresser le globe de la terre que lui offre la vierge Marie [124].
>
> Voilà comment le sauveur gouverne le monde : il pose une caresse de paix sur notre pauvre planète qu'il a remise aux mains de la Vierge-Reine. Naturellement c'est une paix qui se lève au-delà de la nuit du vendredi saint ; mais la paix de sa naissance nous en donne l'infaillible pressentiment [125].

### *La vie liturgique*

Cependant, c'est surtout dans sa piété liturgique que le dominicain trouvera la paix et la douceur de l'âme.

L'Évangile du deuxième dimanche après l'Épiphanie, le récit des noces de Cana, lui arrachera ces réflexions qui expriment si bien la délicatesse de son âme et sa disposition à suivre le Christ :

> Que nous ayons l'expérience de tout ce qu'il y a de tendresse, de victoire gracieuse et chantante, dans ce premier miracle de Jésus qui l'achemine au Calvaire et à la Résurrection. Le jour est proche où il fera neuves toutes choses. D'ici-là, ne pas dormir. Que ce ne soit pas un prétexte pour dormir [126].

Tous les jours, dans la célébration de la sainte messe [127] et de l'office divin, le frère prêcheur allait trouver la source de la paix et du renouvellement intérieur. C'est là qu'il puiserait l'amour, la fidélité, le silence et la suavité de l'union au Christ. Dès le 7 décembre 1956, le père Calmel composa un texte

---

124 - Père Calmel, lettre.

125 - Père Calmel, le 10 décembre 1956.

126 - Père Calmel, janvier 1957.

127 - Sept ans plus tard, il écrira : « Depuis l'Espagne surtout (depuis 1956), j'ai mieux compris que le grand secours, la grande paix, dans l'absurdité et la méchanceté de ce monde, c'est le sacrifice de la Croix, renouvelé à chaque messe et auquel nous communions. » (Lettre du 11 février 1963)

sur la prière des psaumes qui laisse transparaître la lumière toute nouvelle d'un cœur purifié par l'épreuve :

> Que de fois n'ai-je protesté contre cette absurdité du monde ecclésiastique qui nous oblige les trois quarts du temps à prier avec les psaumes dans des conditions les plus défavorables à cette prière.
> Je sais pourtant que, envers et contre tout, les psaumes prient tout seuls dans mon cœur et dans le cœur de beaucoup de mes frères, et je me tiens en paix, quoi qu'il en soit du monde ecclésiastique.
> (...) Un grand nombre de psaumes ne sont pas autre chose que la prière pure du Juste et du Pur par excellence, du Verbe de Dieu incarné, mort sur une Croix et ressuscité.
> (...) Dans les psaumes, il est question d'un Dieu qui est souverainement juste mais qui est bon jusqu'à la tendresse ; d'une assemblée de croyants qui est véritablement une Église et non un ramassis de dévots (français ou espagnols). Il est question encore, au moins aussi souvent, des iniquités et des fautes des pauvres fidèles et des embûches que ne cesse de combiner l'homme rusé et méchant, le sire Lucifer qui rôde par le monde et qui peut compter sur les dévouements les plus inattendus et les plus fidèles. Dans les psaumes, il est question enfin d'une vie chrétienne réelle chantée par un très grand poète au diapason du paradis.
> (...) L'Épouse du Christ en effet connaît parfaitement ce qu'il faut dire à l'Époux et sur quel ton il faut le dire ; le ton de l'amour, de l'exil et de la certitude.
> (...) Du moins pour moi, les psaumes représentent un point culminant de prière et de poésie, mais où l'on ne peut demeurer très longtemps. La vibration est trop suraiguë. La bise qui vous cingle le visage est trop surprenante et implacable. Cinq ou six de ces chants dits à la suite suffisent à ma prière, du moins si je les dis au niveau où ils ont été prononcés.
> (...) Telle étant la véhémence des psaumes, on comprendra que leur récitation sincère ne soit pas soutenable longtemps. Mais on comprendra aussi que leur récitation sincère puisse littéralement re-créer notre âme.
> (...) Les psaumes sont capables de nous refaire : il suffit de se livrer à eux. Lorsque nous participons au Sacrifice, lorsque nous recevons le Pain sacré qui donne la vie éternelle et le calice qui sauve pour toujours, nous accédons, ne serait-ce qu'à la dérobée, à une région merveilleuse ; nous entrons en communion avec le vrai Dieu ; nous sommes pris par lui, entraînés par lui, dans ce pays merveilleux où tout est vrai, tout est bien.
> (...) Que disons-nous ? Que devons-nous dire ? Lui le sait infiniment mieux que nous, et la sainte Vierge nous fait prier par des paroles ineffables accordées au Cœur de son Fils. Telle est la communion. Or ce que je voulais dire c'est que la prière des psaumes, comme du reste le

rosaire, me semble être en harmonie avec la prière que Jésus lui-même fait en nous au moment de la communion. La prière des psaumes, elle aussi, nous fait accéder à cette zone de silence, de lumière, d'intimité, qui est notre bien véritable et dont il faudrait ne pas s'éloigner.
(...) À quels psaumes vous introduire particulièrement ? Tous m'ont parlé et me parlent encore ; il n'en est pas un qui ne m'ait aidé et ne continue de m'aider.

Ce texte est précieux pour se faire une idée de la vie intérieure du père Calmel au tout début de son « exil » en Espagne. Les psaumes « prient tout seuls » dans son cœur et constituent le fond de son oraison, donnent à cette dernière la note juste, « le ton de l'amour, de l'exil et de la certitude ». Ils sont un moyen providentiel pour éviter le repli sur soi et la tristesse, et lui permettent, au contraire, de se « re-faire » quotidiennement dans le Christ. Il accède ainsi au sanctuaire le plus profond de l'âme, « à cette zone de silence, de lumière, d'intimité, qui est notre bien véritable ».

Grâce à la prière liturgique, il était disposé à recevoir une lumière plus haute, celle de la mystique espagnole.

***La mystique***

Les fêtes de Noël approchaient lorsque le père Calmel se rendit à Avila. Il connaissait déjà par ses écrits la grande sainte espagnole. Quelle joie ce fut pour lui de découvrir la campagne aride, de suivre la route escarpée qui monte vers la cité et de franchir les portes de la ville. Là, dans une des ruelles, le bon Dieu réservait à son serviteur un cadeau de Noël. Une de ses connaissances de France qui se trouvait là reconnut le dominicain français et l'interpella par-derrière. L'homme le conduisit à la petite chapelle où sainte Thérèse avait reçu la grâce de la transverbération. Le père Calmel put y célébrer la messe de la vigile de Noël, avec un calice dans lequel saint Jean de la Croix avait consacré le précieux sang.

Le lendemain, le Père fut reçu par la supérieure des carmélites du Carmel de San-José, qui lui tint un langage digne de son grand Ordre. Elle encouragea avec beaucoup de bonté le dominicain exilé en lui parlant de la *persecuciòn de los buenos* comme d'une chose courante et au fond pas très importante. « Ce qui importe en effet, expliquera-t-il plus tard, c'est l'accueil que notre âme fait à ces persécutions, comme, en général, à toutes les épreuves envoyées par le Seigneur[128]. » Il fut touché par cette délicate grâce de Noël qu'il résumera ainsi :

128 - Relation du 14 octobre 1968.

> Sainte Thérèse, pour moi, c'est l'Espagne magnifique et d'une gentillesse infinie; c'est surtout l'amour qui s'empare de l'âme et qui préserve de compliquer les choses; bien plus, il délivre des complications.

Jusqu'à la fin de sa vie, il aura sur sa table de travail les fameux conseils de sainte Thérèse d'Avila :

| | |
|---|---|
| *Nada te turbe,* | Que rien ne te trouble, |
| *nada te espante,* | que rien ne t'effraie, |
| *todo se pasa,* | tout passe, |
| *Dios no se muda.* | Dieu ne change pas. |
| *La paciencia todo lo alcanza.* | La patience obtient tout. |
| *Quien a Dios tiene,* | À celui qui possède Dieu, |
| *nada le falta.* | rien ne manque. |
| *Solo Dios basta.* | Dieu seul suffit. |

L'Espagne, pays des grands mystiques, marquera profondément l'âme du père Calmel. Dans cette retraite forcée, il méditera la vie et approfondira la doctrine de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse d'Avila dont il se fera l'apôtre convaincu auprès des âmes. À leur école, il comprendra davantage le rôle de la croix dans le long travail de notre union à Dieu. Début janvier, il écrivait:

> Seigneur, je crois à votre règne dans l'Église, et que c'est votre règne dans la mesure où je consens à la croix, au cœur même de mon être.
> Mais, Seigneur, c'est bien vrai que c'est un règne crucifié.
> Mais un règne de sourire et de liberté. Ça, j'en suis sûr.
> (...) De toute manière ce n'est pas n'importe comment que le royaume de Dieu est à l'œuvre dans les anarchies ou les royaumes de ce monde. C'est d'une manière crucifiée.
> Et je crois à la consommation du royaume dans l'éternité. Cette éternité qui n'a rien de commun avec tout ce que me disent les prédicateurs de la bonne mort et les faire-part des morts édifiantes. Ce sera tellement plus simple. On se trouvera là où on était. Qui était en vous par la croix se trouvera en vous pour toujours sans la croix, mais avec l'amour qui s'était purifié par la croix.
> (...) Il est bon que j'apprenne à pâtir pour le temps qu'il plaira au Roi de justice afin d'obtenir que vienne plus de justice.
> Reine de miséricorde, souvenez-vous que je suis tellement peu au niveau du royaume de Dieu[129].

Dans l'épreuve du moment, le père Calmel s'appliquait donc à voir le doigt de Dieu et le Ciel promis. À l'école du grand carme espagnol, il fera de la

---

129 - Madrid, Épiphanie 1957.

croix la porte de l'amour. Deux versets de saint Jean de la Croix traduisent fort bien la vie intérieure du dominicain français :

> Je ne désire ni la souffrance ni la mort, cependant je les aime toutes les deux, mais c'est l'amour seul qui m'attire.
> (...) Je n'ai plus d'autre office que maintenant, car maintenant tout mon exercice est d'aimer [130].

### *La vie dominicaine*

Le père Calmel ne s'intéressait pas seulement à l'histoire espagnole, mais aussi au présent, à commencer par les cloîtres de l'ordre de saint Dominique dont il fit la connaissance lors de ses prédications (Madrid, Ségovie [131], Salamanque où il prêcha la semaine sainte). La province dominicaine comptait en effet des religieux éminents par leur piété et par leur zèle doctrinal. Les études thomistes étaient florissantes et donnaient à l'Ordre un grand prestige.

La figure la plus représentative des dominicains espagnols de ce temps était sans conteste le père Santiago Maria Ramirez. Né le 25 juillet 1891 dans la région de Burgos, il entra au séminaire de Logroño en 1908. À la fin de sa philosophie, comme le père Calmel, il entra dans l'ordre dominicain. Il commença ses études de théologie au couvent San-Esteban de Salamanque, puis à l'*Angelicum* à Rome. Ordonné prêtre le 16 juillet 1916, il fut nommé professeur de philosophie à l'*Angelicum* (1917-1920), puis de théologie à Salamanque (1920-1923). Il continua sa carrière professorale à l'Université de Fribourg (Suisse) où il restera jusqu'en 1945. De 1947 à 1965, il sera le régent des études de la province dominicaine d'Espagne et président de la faculté de théologie de Salamanque [132].

C'est là que le père Calmel fit la connaissance de ce grand théologien qui contribua puissamment à donner à sa province une vie religieuse et doctrinale profondément thomiste, mariant l'étude et la contemplation [133]. Voici les notes de cours prises par l'un de ses élèves à cette époque :

---

130 - Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, § 26 - 28.

131 - C'est lors d'un voyage à Ségovie, le 19 mars 1957, que le père Calmel découvrit par hasard, dans une chapelle peu fréquentée, la fameuse statue de saint Dominique dite de Ségovie. Il fut très impressionné par sa beauté religieuse.

132 - Le père Ramirez mourut saintement le 18 décembre 1967. *In Père Ramirez o.p., In memoriam* (1891-1967), publication du couvent San Esteban de Salamanque, 1968.

133 - À la fin de sa vie, le père Ramirez avouait à ses élèves : « J'ai appris plus en priant qu'en étudiant. Les deux, bien sûr... mais plus en priant qu'en suant. »

> La prudence du commandement requiert deux vertus complémentaires : la magnanimité et la magnificence.
>
> Le magnanime est un esprit large, généreux. Il regarde les problèmes en face. Il tient sa résolution à cœur ouvert et avec une énergie indomptable, en regardant sans cesse le bien commun. Il ne se laisse pas séduire par les applaudissements ni par les intrigues.
>
> Il n'est pas intéressé, mais généreux,
> il n'est pas vengeur, mais clément,
> il n'est pas envieux, mais charitable,
> il n'est pas bavard, mais plutôt taciturne et toujours affable,
> il n'est pas précipité, mais calme et ordonné.
>
> Mais surtout, notez-le bien, il est humble. La magnanimité et l'humilité ne s'opposent pas. Bien plus, l'humilité en est la base. Le magnanime doit commencer par être humble. *Magnus esse vis, a minimo incipe* (saint Augustin) : À plus d'humilité, plus de magnanimité. Le magnanime aspire à une humilité gigantesque. Il ne se contente pas d'une humilité quelconque.
> La force héroïque du magnanime lui vient de Dieu. Dieu donne sa grâce aux humbles. À plus d'humilité, plus de grâce de Dieu. À plus de grâce de Dieu, plus d'énergies surnaturelles. À plus d'énergie, une plus grande magnanimité. « Je peux tout en celui qui me fortifie » (saint Paul).

On comprend comment un tel langage, authentiquement thomiste, put être pour le père Calmel une consolation et un encouragement. Il retrouvait, auprès de ses frères espagnols, la sagesse et la vigueur dominicaines qu'il avait vu décliner dans la province de Toulouse depuis quelques années.

Cependant la prédication théologique et surnaturelle de ces éminents dominicains lui donnait parfois une impression désagréable, celle d'un certain surnaturalisme. Passionné comme il l'était de « réalisme mystique », le père Calmel ne se satisfaisait pas d'une vie chrétienne où il n'était question que de foi et de prière. Il voulait voir les grandes vérités de l'Évangile incarnées dans la vie de tous les jours, ou, pour mieux dire, animant toute la pensée, les choix, les sentiments et les devoirs de l'instant présent. Il savait trop comment une vie spirituelle mal comprise pouvait endormir les âmes en les coupant de la réalité du devoir et du combat. Dès le début du mois de janvier 1957, il pouvait écrire de par soi :

> Comment dire aux Espagnols que le *sobre natural* n'est pas seulement au-dessus du « temporel », il est dedans, et s'il n'est pas dedans, il est à côté, c'est une honte car c'est un masque. Ils ne le croient pas, ces prêcheurs de *sobre natural*.

La réflexion était d'autant plus pertinente que la sauvage persécution religieuse des années 1931-1939 restait présente dans les mémoires et laissait de profondes blessures dans les cœurs. Vingt ans après la contre-révolution, le danger n'était pas mince de vouloir souffler, de se reposer dans un certain irénisme, de ne pas voir entrer par la fenêtre l'ennemi que l'on avait chassé par la porte.

### *La Guerre d'Espagne*

La *guerra nuestra* avait manifesté la grandeur d'âme et la foi de l'Espagne catholique. Après de longues années d'une persécution systématique, le peuple chrétien s'était levé pour défendre les autels et les foyers.

Tout commença par la fraude électorale qui donna le pouvoir à la gauche en 1931. Depuis lors, le gouvernement fomenta un climat de plus en plus anticatholique. Les nombreux incendies d'églises et de couvents en mai 1931, les assassinats de prêtres et de religieux dans les Asturies à partir du 5 octobre 1934 [134] furent encouragés et non réprimés par les politiques. Dès 1934, la presse nationale encourageait la guerre civile contre l'Église, comme un chemin favorisant la révolution. À la suite de cette pression sur l'opinion publique, les extrémistes du Front Populaire triomphaient aux élections de février 1936. Sans tarder, ils établirent un totalitarisme qui excluait de tout pouvoir l'organisation politique espagnole la plus nombreuse, de base catholique, le C.E.D.A.

Inspirée par la franc-maçonnerie, la législation de la république devint de plus en plus antichrétienne, en même temps que l'on endoctrinait le peuple par des campagnes diffamatoires contre l'Église. À partir du 18 juillet 1936, celle-ci n'avait plus d'existence légale sur le territoire républicain. Elle dut donc s'organiser dans la clandestinité.

Dans le même temps, une persécution systématique était menée par les militants des partis et des syndicats extrémistes, encouragés et guidés par les politiques révolutionnaires.

Dès 1937, mille églises ou couvents furent brûlés et pillés, avec de nombreuses profanations des saintes espèces, 6 500 ecclésiastiques furent assassinés (en moyenne 40 % du clergé dans les diocèses dévastés, mais jusqu'à 80 % dans quelques-uns), créant ainsi un véritable climat de terreur. Tel fut

---

134 - La révolution communiste dans les Asturies fit une trentaine de martyrs.

le motif de la lettre ouverte des évêques d'Espagne à l'épiscopat du monde entier, en 1937, pour contrecarrer la désinformation internationale.

Déjà, en 1937, on recensait vingt mille églises détruites ou entièrement pillées. Au total, la révolution espagnole, appuyée et armée par la Russie soviétique, assassina, le plus souvent après les tortures les plus douloureuses et les plus humiliantes, treize évêques, soit la totalité de ceux qui étaient restés en zone républicaine, sept mille neuf cent trente-sept prêtres et religieux. Des dizaines de milliers de laïcs (environ 80 000) furent torturés et mis à mort pour le seul motif d'appartenir à l'Église catholique [135].

Vingt ans plus tard, ces faits restaient marqués sur les murs et surtout dans les esprits. Et le prêtre étranger ne pouvait qu'admirer la force des martyrs, la détermination des contre-révolutionnaires, le soulèvement des catholiques contre la conjuration dont ils étaient la victime. En visitant Tolède, il pouvait voir le lieu de la résistance surhumaine des Cadets de l'Alcazar, leçon immortelle à tous ceux qui doivent défendre Dieu et la patrie contre les manœuvres du prince de ce monde [136].

L'exemple était saisissant, de fait, et le père Calmel y puisait des leçons sur les lois du combat de l'Église sur cette pauvre terre. Surtout, avec l'esprit de foi que nous lui connaissons, il y voyait une confirmation du principe éternel exprimé par Tertullien : *Sanguis martyrum, semen christianorum*, le sang des martyrs est semence de chrétiens. Les dominicains, en effet, n'avaient pas été épargnés par la cruauté des communistes. Ils eurent l'honneur de donner à l'Espagne et à l'Église cent trente-deux martyrs (sur les 2 365 religieux assassinés). Manifestement impressionné par la sainteté de ses frères en religion, il affirmera plus tard :

> Comme je suis sûr que mon entrée brusquée dans l'Ordre à la fin de l'été, en 36, est le fruit du martyre de quelque dominicain espagnol inconnu, martyr des rouges de l'été 36 [137].

Le dogme si consolant de la communion des saints dépasse les montagnes !

---

135 - Voir Antonio Montero Moreno, *Historia de la persecución religiosa en España*, 1936-1939, BAC, 2004 (première édition : 1961).

136 - Le père Calmel « exprima un jour le regret de n'avoir pu partager le sort des Cadets de l'Alcazar » (dom Gérard Calvet, sermon pour le dixième anniversaire de la mort du père Calmel, Saint-Pré, le 3 mai 1985).

137 - Lettre du mois de mai 1971.

### *La France vue de l'extérieur*

Lorsque le paysan sort de sa ferme, s'éloigne de son exploitation et monte sur la montagne, il voit son domaine d'une tout autre manière. Il découvre sa place dans la vaste vallée et ses limites. De la même manière, l'exil du père Calmel en Espagne fut pour lui l'occasion de voir la France sous un autre jour. L'histoire contemporaine rappelait au visiteur les méfaits de la révolution française chez sa voisine, et le fils de France en était meurtri.

Déjà, les guerres napoléoniennes dévastatrices et révolutionnaires avaient laissé leurs traces dans la politique et dans les monuments. Et depuis lors, la France apostate ne cessait de déverser son immoralité et ses erreurs philosophiques au-delà des Pyrénées. La douleur du père Calmel transparaît dans les lignes qu'il envoyait à une personne trop enthousiaste pour la politique française :

> Vous croyez, Mademoiselle, qu'on ne ressent pas une blessure au cœur lorsque, achetant (un journal) à un kiosque de la Puerta del sol à Madrid, on entend murmurer dans son dos : « Quelles revues dégoûtantes on expose ce matin, naturellement, elles viennent de France » ? Vous croyez qu'on n'est pas bouleversé lorsque, se recueillant à Batalha devant la tombe d'un infant portugais, on est dérangé par le commentaire du guide qui vous explique pourquoi ce tombeau est tout saccagé : « Il a été violé sur les ordres de tel général, officier de Napoléon Bonaparte » ?
>
> La France officielle empoisonne le monde depuis la grande révolution. Je ne dis pas que la France comme patrie ait apostasié, mais la France officielle, oui, j'affirme que depuis bientôt deux siècles, elle s'acharne à consommer l'apostasie et qu'elle n'est plus éloignée d'y avoir réussi[138].

Or le soutien d'une certaine France à la révolution s'était accentué lors de la persécution religieuse de 1931-1939. Le Front Populaire

> aidait de manière plus ou moins officielle le gouvernement rouge, tandis que tout secours, même médical, était systématiquement refusé aux troupes « rebelles » (celles de Franco). Des trains entiers d'explosifs partaient de la pyrotechnique de Bourges à destination de Barcelone, tandis que les envois particuliers de médicaments aux Nationaux se trouvaient déviés, dès leur arrivée à Bordeaux, en direction de la zone rouge. Les engagements des militaires français dans les rangs républicains étaient ouvertement favorisés et le ministre de l'air vendait aux

---

138 - Lettre du 18 juillet 1959.

> rouges toutes sortes d'appareils, dont certains, d'excellente qualité, devaient faire cruellement défaut en 1939. (...) Au total, la France a fourni 480 avions militaires tout au long de la guerre civile, (...) et livrait des trains entiers chargés de matériel de guerre [139].

La sympathie des socialistes pour les révolutionnaires n'étonne guère. Plus douloureuse est la constatation du soutien de quelques catholiques français.

Emmanuel Mounier, dans sa revue *Esprit*, voyait dans les violences antireligieuses des rouges la conséquence logique de la politique ecclésiastique et de l'appui du clergé au soulèvement militaire [140]. Selon lui, l'Église espagnole récoltait ce qu'elle avait semé ; pour avoir approuvé l'injustice sociale, elle subissait la colère des victimes ; les troubles en Espagne n'étaient qu'une guerre sociale, le soulèvement, trop violent peut-être mais légitime, des pauvres contre les riches.

Ces prises de position partisanes des catholiques de gauche n'étonnaient guère le père Calmel. En revanche, il fut beaucoup plus sensible à l'attitude d'un bon nombre de ses frères, dominicains français, qui niaient à la réaction catholique la dignité d'une guerre sainte pour la défense de la religion.

Georges Bernanos lui-même, qu'il appréciait beaucoup pour la vigueur et l'originalité de sa pensée et pour avoir introduit la grâce dans le roman, passait chez les catholiques espagnols pour un traître. Après avoir été, au début, un défenseur enthousiaste des Nationaux, parmi lesquels son propre fils militait, l'écrivain français mit toute sa fougue littéraire à les combattre à la suite des terribles combats de l'île Mallorque. Or il a été clairement prouvé que sa réaction passionnée ne se fondait que sur des faux témoignages et sur des erreurs historiques [141].

Sans doute, la prise de position de Jacques Maritain fut celle qui toucha le plus le père Calmel. En Espagne, ce dernier découvrait un autre aspect de celui qui avait enthousiasmé ses 17 ans.

Depuis l'affaire de l'Action française, Jacques Maritain s'appliquait à unir la plus stricte orthodoxie avec le sentiment de la liberté moderne. Il trouva dans la guerre d'Espagne l'occasion de mettre en pratique son principe. Plutôt que

---

139 - Marcelo Gaya y Delruc, cité dans le *Bulletin des amis de Saint François de Sales* n° 101, février-mars 2000, p. 6.

140 - Emmanuel Mounier, « Espagne, signe de contradiction », *Esprit*, 1er octobre 1936.

141 - J. Massot i Muntaner, « Georges Bernanos i la guerra civil », *Publicación de l'Abadia de Montserrat*, Barcelona, 1989. Cité *in Vicente Cárcel Ortí, La gran persecución, España*, 1931-1939, Planeta, 2000, p. 181-182.

de condamner l'un ou l'autre des partis en conflit, il fallait chercher à résoudre le problème par la liberté, par la voie de la diplomatie. Le philosophe collabora à la fondation et fut l'âme du Comité pour la paix civile. Selon lui, l'Église devait assumer un rôle de médiatrice entre les deux antagonistes.

Surtout, Jacques Maritain se faisait le porte-parole de ceux qui, comme Emmanuel Mounier, niaient à la guerre d'Espagne tout caractère religieux. Dès 1937, il écrivit un ouvrage de quatorze pages en espagnol intitulé : *Les Rebelles espagnols ne font pas une guerre sainte* [142]. En français, Maritain publia ses réflexions tout d'abord dans la *Nouvelle revue française*, puis dans son prologue au livre d'un catholique espagnol, Alfredo Mendizábal Villalba [143]. On ne peut parler ici d'une guerre sainte, dit-il, mais d'une guerre d'extermination qui ne peut être résolue qu'au moyen de négociations. L'auteur renvoie les deux belligérants dos à dos, au nom de la liberté et du droit absolu à la vie :

> Il est horrible, sacrilège de tuer des prêtres – même s'ils sont fascistes, ce sont des ministres du Christ – en haine de la religion. Mais aussi, c'est un sacrilège, il est horrible de tuer des pauvres – même s'ils sont marxistes, ils sont le peuple du Christ – au nom de la religion [144].

C'est ce qu'on appelait penser la philosophie de l'Histoire à la lumière du christianisme !

L'intervention du célèbre philosophe catholique eut une grande résonance dans le monde entier, d'autant plus qu'elle apparaissait au moment où les évêques espagnols publiaient leur lettre ouverte. Maritain parut pour les catholiques espagnols comme le pire des traîtres.

On était loin de l'étroite collaboration que le père Calmel désirait entre les deux pays d'ancienne chrétienté. Surtout, les événements de la guerre d'Espagne, la réaction destructrice des intellectuels catholiques français et la situation présente du pays l'amenèrent à méditer sur les principes doctrinaux d'un ordre temporel chrétien et du combat contre-révolutionnaire.

Il écrira l'année suivante son admiration pour l'Espagne :

> Devant la tentative de marxisation de leur pays en 1936, la première attitude de beaucoup de chrétiens d'Espagne fut le soulèvement : défendre, serait-ce au prix de leur vie, leur droit politique élémentaire et fondamental de pratiquer la religion. Cette réaction est des plus normales et

---

142 - *Los rebeldes españoles no hacen una guerra santa,* Madrid-Valencia, Ediciones Españolas, 1937.
143 - *Aux origines d'une tragédie : la politique espagnole de 1923 à 1936*, Desclée de Brouwer, Paris, 1937.
144 - Traduction de l'espagnol par nos soins.

c'est la première qui s'impose. Il est cependant une deuxième réaction, normale également, qui doit doubler celle-ci, qui la double de fait chez un grand nombre de chrétiens d'Espagne : se demander si l'audace et le progrès du mal ne sont point dus partiellement à l'atonie et à l'engourdissement du bien ; dans le cas où la réponse est affirmative, mettre à profit cette triste occasion pour devenir plus ardent et plus actif dans le bien. (...) Il est évident d'autre part que même si les chrétiens d'un pays à l'heure de leur persécution doivent, dans certains cas, songer à battre leur coulpe et à s'amender, ils doivent d'abord songer à prendre le moyen de continuer d'exister. C'est bien de s'amender, et c'est nécessaire ; mais encore faut-il exister. Ce n'est pas en se laissant réduire politiquement au néant que les chrétiens d'un pays auront quelque chance de témoigner de l'Évangile dans la vie publique [145].

---

145 - Père Calmel, *Sur nos routes d'exil, les Béatitudes*, NEL, 1960 (écrit en 1958), p. 155-156.

# 13

# La Sainte-Baume

L'EXIL DU père Calmel fut pour lui un enrichissement providentiel. Son âme avait bu aux plus belles sources de la mystique catholique, son cœur avait été purifié par l'épreuve, sa piété tendre et filiale pour saint Dominique s'était dilatée au contact du pays qui l'avait vu naître, son jugement sur la chrétienté et sur la révolution s'était précisé, son zèle pour servir et pour défendre l'Église s'était fortifié, toutes ses intuitions avaient été confirmées. Il rentrait en France, sur l'ordre de ses supérieurs, avec un amour renouvelé pour Dieu et pour les âmes.

Où allait-il exercer son nouveau ministère ? On se souvient du motif qui avait décidé son départ de Toulouse. Il restait sous le coup de l'interdit qui le privait de son ministère auprès des dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus. Il fallait donc le placer dans des villes où les sœurs n'avaient point d'écoles.

C'est à la Sainte-Baume, tout d'abord, que le père Calmel fut envoyé. Sainte-Marie-Madeleine se souvenait sans doute que le prédicateur lui avait consacré ses premiers articles dans *La Vie dominicaine* en mai 1946. Elle l'accueillait maintenant fraternellement dans sa retraite provençale.

### *Le décès de Mme Calmel*

Le retour du père Calmel en France fut assombri par le décès de sa mère, Mme Héloïse Calmel. De faible santé, atteinte depuis toujours d'une faiblesse cardiaque, Mme Calmel mourut subitement, à l'âge de 65 ans, le 12 novembre 1957. Dans une lettre bien postérieure, M. Matthieu rappellera à son fils les circonstances de ce départ :

> Elle avait préparé le dîner. Nous avons tous dîné à la table en famille. Je suis allé semer les sillons, ils ont environ 400 mètres. De là je voyais très bien les alentours du village. J'ai vu 2 ou 3 fois le troupeau seul. Je me suis pensé : un malheur est arrivé. Je suis parti tout de suite et j'ai trouvé la pauvre Héloïse tombée dans le chemin. J'ai appelé Marie qui venait d'enterrer son mari il y avait 4 jours, elle est venue. Mais nous l'avons portée dans son lit. Elle m'a regardé une dernière fois. J'avais envoyé chercher M. le Curé et M. le docteur Fauvel... mais tous ont dit qu'elle était morte. Pauvre Héloïse, je prie toujours beaucoup pour elle. Du haut du Ciel elle prie pour nous aussi, et un jour nous nous retrouverons tous réunis comme naguère pour louer Dieu de nous avoir tant aimés[146].

Sur le memento funéraire, le père Calmel fit inscrire cette belle prière :

> Nous vous rendons grâce, Seigneur, Père saint, par Jésus-Christ Notre-Seigneur ; car c'est lui qui a fait briller pour nous l'espérance de la Résurrection bienheureuse.
> Notre-Dame de la Compassion, priez pour nous.

Toujours disposé à élever son regard vers les réalités éternelles, il mit par écrit ce qui faisait alors le fond de sa contemplation. Le Ciel, disait-il, c'est :

> Un lieu où l'on habite complètement avec Dieu, par tout soi-même et tout le temps, parce qu'on le voit enfin et qu'il nous a pris avec lui à jamais dans et par son Fils rédempteur. Un lieu où le corps ne fera plus mal, ne sentira plus la douleur, ne sera plus soumis à l'alimentation et au sommeil. Un lieu où tous les visages seront transparents ; où l'on verra ce que chacun pense et qu'il ne pense que du bien. Même sans causer toujours avec tous on ne rencontrera pas d'indifférents et l'on ne sera soi-même indifférent à personne. Un lieu où l'on parlera toujours au Seigneur et toujours comme il faut ; où l'on parlera toujours comme il faut pour tous ceux que l'on a quittés. Plus rien en nous qui s'opposera à Dieu, qui tirera en bas ou en dehors. On sera devenu pleinement libre de cette terre et cependant la charité apostolique sera infiniment plus brûlante que jamais elle ne fut sur la terre ; mais elle sera sans souci ; on verra tout le mal sans pleurer, parce qu'on verra Dieu, parce qu'on sera avec le Christ ressuscité et participant de sa victoire[147].

### *La Sainte-Baume*

Sans tarder, il fallut se rendre à sa nouvelle destination.

---

146 - Lettre de Matthieu Calmel à son fils, le 14 novembre 1966.
147 - Père Calmel, note de novembre 1957.

Creusée par les eaux dans la formidable falaise de la chaîne de montagne qui porte son nom, la Sainte-Baume (du provençal *Santo Baumo*, la sainte grotte) est sous la garde des dominicains depuis la fin du XIIIe siècle [148]. C'est là, disent les traditions les plus anciennes, que sainte Marie-Madeleine passa les dernières années de sa vie. Lors de la violente persécution de l'an 42, Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, Marie Jacobé et Marie Salomé, avec Maximin, un des soixante-douze disciples, et Sidoine, l'aveugle-né, furent conduits au port de Jaffa et jetés dans une barque à la merci des flots. Ils atterrirent miraculeusement près de l'embouchure du Rhône, au lieu appelé depuis Les Saintes-Maries-de-la-Mer. Là, ils se séparèrent. Lazare se rendit à Marseille, Marthe à Tarascon, Maximin à Aix et Marie-Madeleine choisit l'extrême solitude de la Sainte-Baume pour s'y livrer à la pénitence et à la contemplation.

Les documents historiques les plus anciens et les découvertes les plus récentes convergent pour attester la présence de sainte Marie-Madeleine dans ce qui est devenu un des hauts lieux de la Provence. Au IVe siècle, les sarcophages de la crypte de Saint-Maximin prouvent la présence des reliques de sainte Marie-Madeleine. Le couvercle du sarcophage de marbre blanc qui contenait ses restes retrace les épisodes de la vie de la sainte. Dès 415, des moines cassianites de l'abbaye Saint-Victor de Marseille (fondée en 408) vinrent s'installer à Saint-Maximin et à la Sainte-Baume. Ce qui témoigne d'un culte à la sainte pénitente bien antérieur. Au VIe siècle, l'ancienne *Vie de sainte Marie-Madeleine*, reproduite par plusieurs hagiographes du IXe siècle, rapporte la croyance immémoriale en la présence de Marie-Madeleine.

Tout au long de l'Histoire, de nombreux saints et des rois, ainsi que des foules de chrétiens, se rendirent en pèlerinage à la grotte [149].

La Sainte-Baume, nichée comme un nid d'aigle au flanc de l'immense falaise, se trouve à 910 mètres au-dessus du niveau de la mer. La maison où logent les gardiens de la grotte se blottit contre le rocher sur la partie ouest de la terrasse. Au sommet de la montagne, à presque mille mètres d'altitude, se tient le Saint-Pilon (colonne) qui marque le lieu où sainte Marie-Madeleine, selon une très ancienne tradition, était portée par les anges pour prier. Depuis la terrasse de la grotte, on aperçoit au nord la chaîne de la Sainte-Victoire, lieu du triomphe de Marius contre les envahisseurs teutons en 102 avant

---

148 - Voir Joseph Escudier, *La Sainte-Baume*, Letouzey, 1925 ; Ph.-I. André-Vincent o.p., *Marie-Madeleine et la Sainte-Baume*, Téqui, 1980 (première édition : 1950).

149 - En 1254, saint Louis fit le pèlerinage de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume ; ce pèlerinage fut relaté par Joinville.

Jésus-Christ. Au nord-est, la vue surplombe différents massifs et, au loin, se perd sur les Alpes.Le vaste panorama, les champs d'oliviers et les carrés de vigne, les forêts de chênes verts et, sur le versant nord du massif, la nature luxuriante, l'air pur et la lumière très claire, le profond silence et la solitude font de cette sainte grotte un lieu de prière et de contemplation. Surtout, une grâce surnaturelle semble attachée à ces murs, qui conduit le pèlerin comme malgré lui au recueillement et à l'union à Dieu.

Un grand dévot à sainte Marie-Madeleine qui vint à trois reprises à la Sainte-Baume, fut profondément marqué par la présence mystique de la sainte. Charles de Foucauld écrivait :

> Mon premier pas, en débarquant de Terre sainte, a été pour monter à la Sainte-Baume. Puisse cette chère et bénie sainte Marie-Madeleine nous apprendre l'amour, nous apprendre à nous perdre totalement en Jésus notre tout, et à être perdu pour tout ce qui n'est pas lui [150].

Cet aspect frappa particulièrement le nouvel arrivant. Il écrivait, lors de son deuxième séjour en 1960 :

> C'est ici un lieu de pèlerinage très ancien (...)
> La grotte nous invite et nous aide à prier. Les pèlerins qui se sont agenouillés ici au cours des âges nous entourent de leur présence silencieuse : saint Louis de France et sainte Brigitte, sainte Jeanne de Chantal et saint Jean-Baptiste de la Salle, saint Benoît Labre et le père de Foucauld. Ils nous aident à comprendre l'histoire merveilleuse de cette sainte femme qui nous est rapportée par les évangélistes eux-mêmes.
> Que Notre-Dame, la Vierge immaculée, Mère de Dieu, que Marie-Madeleine, modèle de foi et d'amour au-delà du péché, nous obtiennent de devenir des âmes d'oraison.

Par un dessein de miséricorde et de sagesse, la Providence avait confié aux frères prêcheurs cette citadelle de la contemplation. Ce faisant le bon Dieu manifestait aux fils et aux filles de saint Dominique le caractère authentiquement contemplatif de leur Ordre, le lien vital entre le silence de l'amour (« Rabouni ») et le ministère du Verbe (« Va dire à mes frères... »). Le

---

150 - Charles de Foucauld, lettre de 1901. L'ermite de Tamanrasset vint en pèlerinage à la Sainte-Baume fin août 1900, à son retour de Nazareth. Il y revint le 8 septembre 1901, à la veille de s'embarquer pour l'Algérie à l'issue de son année à la Trappe de Notre-Dame des Neiges. Puis une troisième fois les 14 et 15 juin 1913, lors de son dernier voyage en France. La grande pénitente, dans sa vie contemplative et missionnaire, inspira son élan vers un apostolat silencieux et contemplatif.

14 janvier 1901, le père Sicard, gardien de la grotte, s'adressait à sainte Marie-Madeleine en ces termes :

> Vous avez dit jadis au prince Charles de Salerne, ô incomparable sainte, « place mes frères à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin ». Et c'est nous que vous daigniez désigner de ce doux nom ! Abandonneriez-vous vos petits frères ?

Parmi les fils de saint Dominique qui habitèrent le minuscule couvent perché sur la falaise, la figure du père Vayssière marquait encore de son empreinte les murs et les meubles.

Celui qui avait reçu le jeune Roger Calmel dans l'ordre de saint Dominique avait été gardien de la Sainte-Baume du 30 avril 1900 à 1932. Là, il habitait avec un frère convers, le frère Henri, qui avait une âme d'ermite et ne gênait donc pas sa solitude. Les premiers temps, le Père allait souvent à l'hôtellerie. Mais un jour, alors qu'il s'apprêtait à descendre, il entendit comme une voix intérieure : « Non, ne descends pas, il faut que tu en fasses le sacrifice. Dieu t'a mis là, près du sanctuaire de Marie-Madeleine et tu seras, comme elle, un vrai contemplatif. Il te donnera une âme de solitaire et tu ne chercheras, dès à présent, que la plénitude d'une vie dans le seul à seul avec lui. »

Ce fut un tournant décisif dans sa vie. Dès lors, le père Vayssière ne descendit plus que rarement dans la vallée pour s'adonner davantage au cœur à cœur avec Dieu.

Quelques citations du père Vayssière suffiront à dépeindre l'esprit de la Sainte-Baume dans lequel le père Calmel allait vivre deux années (interrompues par un court séjour à Montpellier) :

> Me voici dans la solitude, la paix, le calme. Je puis à pleines oreilles entendre le silence (...) C'est d'ailleurs la véritable atmosphère de Dieu. C'est là où il vit, là où on le trouve (1906).
>
> La vraie solitude, celle du cœur, celle où Jésus aime à faire entendre sa voix, consiste moins dans la disposition des lieux que dans un don de grâce[151].
>
> Soyons ce que Dieu veut, et soyons-le surtout avec une joie sans mesure, quand ce qu'il veut et semble nous demander c'est d'être à lui seul et d'entrer avec lui dans une intimité meilleure. (...) Se troubler,

---

151 - *In* Fr. Philippe Devoucoux du Buysson o.p., *Cahiers de la Sainte-Baume* n° 7, « Un maître spirituel pour tous, le père Marie Étienne Vayssière », p. 10.

> c'est douter, et il ne le faut à aucun prix [152]. Si l'on est troublé, Dieu est au moins dans la paix souveraine; si on est pauvre, il est l'infinie richesse; si l'on se sent souillé, il est la pureté sans tache. Si on est avide, il est la sainteté absolue. Si on est froid, il est l'amour, et ainsi de suite [153].

C'est à cette source que le père Calmel allait boire désormais. Après le blâme qu'il avait subi à Toulouse en 1955, après son exil en Espagne et le bruit de la grande ville de Madrid et des voyages, Dieu voulait manifestement ramener son prêtre à l'*unum necessarium* de sainte Marie-Madeleine. Il lui fallait prendre de la hauteur, fréquenter dans la solitude les sommets de la prière.

D'autant plus que le sanctuaire de la Sainte-Baume rappelait quotidiennement au fils de saint Dominique la dure réalité du monde. Il était invité à une profonde contemplation, certes, mais au milieu des ruines et des cicatrices de la hideuse révolution. Lorsqu'il élève le regard, en effet, le pèlerin voit sur la falaise, à quelques mètres au-dessus de l'entrée de la grotte, quelques tuiles encastrées dans le roc et les traces d'une ancienne toiture. C'est tout ce qui reste de l'ancien édifice saccagé par les révolutionnaires.

Les faits sont éloquents. Le 2 novembre 1789, l'Assemblée nationale décide la « nationalisation » des biens du clergé; le 13 février 1790, la dissolution des ordres religieux. Les couvents de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume doivent disparaître. Les inventaires sont dressés: à Saint-Maximin, le 26 novembre; à la Sainte-Baume, le 10 décembre. La chapelle de la grotte est vidée de ses meubles et de ses ornements par les commissaires du district. On ne tolère plus sur les lieux que la présence d'un vieillard de quatre-vingts ans, qui sera bientôt obligé de se réfugier à Nans, témoin impuissant du pillage. Malgré tout, les pèlerinages durèrent jusqu'en 1792. Au début de l'année 1793, Barras et Fréron, délégués par la Convention, arrivent à Saint-Maximin: il faut faire argent de tous les objets du culte. Avec une bande de « patriotes », ils montent à la Sainte-Baume; ils y mettent le feu; et après l'incendie qui dura trois jours, les vertueux jacobins brisent ce qui a résisté aux flammes, à coup de pics et de marteaux [154]. Ainsi, pendant les sombres années de la première République, les chapelles de la grotte et du Saint-Pilon n'étaient plus qu'un amas de décombres où personne n'osait s'aventurer. À partir de 1795, un prêtre de Digne entreprit lentement la restauration de

---

152 - *Ibid*, p. 185.
153 - *Ibid.*, p. 186.
154 - *In* P. André-Vincent, *op. cit.*, p. 54-55.

la chapelle du Saint-Pilon, tandis que le curé de Saint-Zacharie déblayait la grotte et y installait un autel. Pendant les Cent-Jours du retour de Napoléon, les soldats du maréchal Brune renouvelèrent les outrages sacrilèges.

À la Sainte-Baume, on ne peut oublier l'antagonisme radical entre la révolution et l'Évangile, entre le culte de l'homme et l'adoration de Dieu. Et les stigmates de la haine du Christ ravivent chez le dominicain le zèle pour les âmes et pour la chrétienté.

Manifestement, l'année du père Calmel auprès de sainte Marie-Madeleine fut aussi très active. En plus du ministère de la confession et de l'accueil des pèlerins, il fut envoyé prêcher en divers endroits. Pour la semaine sainte 1958, il se trouvait à Biarritz, et, fin août, il se rendait en Bretagne.

### *Pontcallec*

À la fin de l'année 1957 le père Calmel eut ses premiers contacts avec les dominicaines du Saint-Esprit de Pontcallec. À l'occasion de voyages dans sa famille, une des sœurs se rendit à plusieurs reprises à la Sainte-Baume et fit la connaissance du dominicain. À son retour à Pontcallec, elle en parla à l'abbé Berto qui l'invita à prêcher la prochaine retraite de communauté.

Quelle est donc cette congrégation qui lui ouvrait ainsi ses portes ?

L'abbé Berto naquit à Pontivy (Morbihan) en 1900 et fut baptisé le jour même de sa naissance [155]. Au cours de brillantes études au Lycée, alors que, sauf de rares et brèves confessions, il n'avait jamais adressé la parole à un ecclésiastique, pendant la messe de minuit de Noël 1914, il sut qu'il serait prêtre. Après son baccalauréat, en raison de l'hostilité de son père encore incroyant, il prépara une licence de philosophie qu'il obtint à dix-neuf ans. Il fut professeur aux lycées de Lorient, de Dinan et de Vitré. Tertiaire dominicain depuis 1920, il put entrer au séminaire français de Rome à sa majorité en 1921 et fut ordonné prêtre en 1926. Il fut docteur en philosophie et en théologie.

Le jeune prêtre fut tout d'abord vicaire d'une paroisse rurale, puis professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Vannes en 1928. Son succès ne plut pas à tout le monde, il fut « promu » aumônier des ursulines de Vannes et de leur institution (Notre-Dame du Ménimur) en 1932. Il y resta dix ans. C'est alors que l'abbé Berto fonda des foyers pour orphelins, encadrés par des jeunes filles sorties de l'école du Ménimur. Celles-ci se groupèrent en 1943 en une fraternité du tiers-ordre de saint Dominique, laquelle devint l'institut

155 - Voir Guy Scriff, *L'abbé Berto et la Mission de France, une imprévisible amitié*, DMM, 2002.

des dominicaines du Saint-Esprit. L'abbé Berto fut appelé par Mgr Marcel Lefebvre pour être son théologien privé lors de la deuxième et de la troisième session du concile Vatican II. Il mourut à Pontcallec le 17 décembre 1968.

La Providence dirigeait donc le père Calmel vers ce saint prêtre et vers son œuvre. Puisque tout contact avec les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus lui était interdit, il pourrait désormais transmettre à ce nouvel auditoire dominicain l'esprit de l'Ordre et l'expérience qu'il avait acquise de la vie religieuse enseignante. Cette collaboration allait durer jusqu'à la mort du père Calmel.

La retraite eut lieu du 26 juillet au 4 août 1958. Les thèmes les plus variés abordés par le prédicateur sont un témoignage de sa doctrine et de sa direction spirituelle à la fin des années cinquante. Les notes prises par une sœur nous permettent d'en suivre le cours.

Le prédicateur commença par relever la dignité de la virginité consacrée, qui donne à la femme de « partager la jeunesse de l'Église », et lui permet de présenter aux âmes la vérité avec « des mains saintes ». Certes, le danger d'un tel état de vie est le repli sur soi. La religieuse veillera donc à « tenir ses discours intérieurs toujours *in conspectu Dei* », à mettre « ses préoccupations, ses charges, ses tentations, ses déceptions, ses révoltes, ses humiliations, devant Dieu ». Les saints, en effet, sont « actifs, agiles, légers (voyez les anges et les oiseaux du ciel), oublieux. Ils ne retombent pas sur eux-mêmes. »

Plus que tous les autres baptisés, le religieux doit tendre à la sainteté, faire ce qu'il peut pour croître dans l'union à Dieu. À ce titre, le danger qui le guette est « le péché d'omission : la pusillanimité, la peur du risque, du danger et de la tentation ». Ici, le père Calmel citait en souriant la boutade de Paul Claudel faisant prier ainsi le timide : « Esprit-Saint, n'entrez pas, je crains les courants d'air. » Aux âmes timorées qui craignaient la vie active, le père Calmel prêchait la pauvreté spirituelle, il les invitait à « se tenir devant Dieu dans une perpétuelle insécurité et une confiance infatigable ».

Ensuite, le disciple de saint Thomas ne pouvait manquer de rattacher cette vie consacrée à sa source, au sacrifice du Christ à la messe, qui est celui de la Croix. En 1958, déjà, il pouvait s'affliger du manque de foi et de piété de nombreux prêtres et de fidèles à l'égard de la sainte messe. Non sans inquiétude, et peut-être même dans une vision prophétique, il rappelait que, avant d'avoir été niée dogmatiquement par les protestants, la messe avait été niée par le vécu, pratiquement, depuis déjà plus d'un siècle. Un redressement s'imposait donc du culte au saint sacrifice. À commencer par les religieux, puisque, disait-il, « la sainteté est la prière intérieure qui correspond à la prière liturgique ».

C'est là, à l'autel, que l'on puise l'amour de la croix. À cet auditoire de dominicaines, le Père rappelait que, si l'esprit de l'Ordre est celui « de la contemplation, de la doctrine et du sens liturgique, il est aussi un culte, une participation à la Croix du Christ. Chez saint Dominique, la supplication pour les pécheurs, les nuits en prière, précédaient la prédication ». Dans l'école chrétienne, ce détachement se retrouve dans la vie de tous les jours, dans le climat général qui est celui « d'une austérité dans l'enthousiasme ».

La sainte Vierge Marie et le rosaire tinrent une grande place dans la prédication de la retraite. « Le rosaire, en effet, fait partie de la grande liturgie, celle qui détaille la vie du Christ. Le rosaire intériorise la liturgie, et d'autant plus qu'on se confie à la sainte Vierge. » C'est pourquoi il est « une école d'oraison et de réalisme dans l'oraison ». Or, « la gloire de la Vierge a rejailli sur toute femme ». C'est auprès de la sainte Mère de Dieu que les sœurs découvriront la grandeur de leur vocation et la dignité chrétienne de la femme. Et elles devront défendre les enfants qui leur sont confiées contre les mensonges du démon. Celui-ci voudrait en effet faire croire aux jeunes filles que

- la pureté est un mythe et une imbécillité,
- le mariage dans une condition humble et soumise est une aliénation et une diminution,
- les enfants sont un poids fastidieux,
- la virginité est une diminution de la personne.

À l'inverse, la femme doit accepter le plan de Dieu sur elle, les limitations naturelles liées au mariage, la condition simple et modeste du foyer, et tous les renoncements qui y sont attachés. Son rôle est humble, certes, mais très digne. Car c'est elle qui fait l'atmosphère de la maison, qui y établit la pureté, l'humilité, le service généreux du prochain.

À l'issue de la retraite, le père Calmel prêcha à la cérémonie de profession d'une dominicaine. À l'attention des parents de la sœur, et en hommage à sa propre mère, il cita la réflexion de celle-ci lors de sa première visite à Saint-Maximin : « Je serai heureuse pourvu que tu le sois. » Si heureuses d'entendre le langage d'un authentique fils de saint Dominique, les dominicaines du Saint-Esprit invitèrent très souvent le père Calmel par la suite pour des sessions d'étude à Pontcallec ou pour des conférences à leur maison de Saint-Cloud. Une véritable amitié allait unir le dominicain et l'abbé Berto, tertiaire de l'Ordre.

### École chrétienne renouvelée

Cette première rencontre avec Pontcallec fut pour le père Calmel un signe de la Providence. Il lui fallait prolonger et approfondir ses réflexions sur les conditions d'un enseignement chrétien en notre temps, surtout celui réalisé par des âmes consacrées. Du reste, son séjour en Espagne n'avait pas arrêté son zèle dans ce domaine. D'une part, il avait pu continuer la série d'articles qu'il avait commencée dans la revue *L'École*[156], toujours sous le pseudonyme de Blaise de Neufchâtel. Surtout, il s'y consacra à la finition d'un ouvrage qui serait comme le résumé de son enseignement dans ce domaine. Dès novembre 1956, en effet, il put remettre à ses supérieurs le premier texte d'*École chrétienne renouvelée*. Il reçut en Espagne le ***nihil obstat*** des censeurs de Toulouse daté du 14 décembre 1956, puis l'***imprimi potest*** de son prieur provincial, le père Vincent de Paul Rande, le 1er janvier 1957. En revanche, il lui fallut attendre un an et demi pour pouvoir imprimer son livre aux éditions Téqui (*imprimatur* du diocèse de Paris, le 4 juin 1958)[157].

On trouve dans cet ouvrage, exprimée avec clarté, la profonde pensée du père Calmel sur l'éducation, sur l'école, sur la vocation de la femme et sa formation, qu'il avait acquise dans la prière, l'étude et l'expérience, et qu'il avait déjà vu mise en œuvre dans certaines maisons de la Congrégation des Dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus.

Il se dégage de cet ouvrage une conception très dynamique de l'école. Celle-ci est le lieu d'une croisade, celle de la vérité, mais d'une croisade légère et enthousiaste. Puisqu'il faut être « tout à tous pour les sauver tous », le père Calmel réclame de ceux qui se dévouent auprès des enfants d'être habités par la simplicité et par l'espérance des enfants. Que les maîtresses soient « enchantées » par la matière qu'elles enseignent, sans cesse attentives au « chant de la vérité » et qu'elles fassent entrer les enfants dans cette « mélodie » (p. 43), qu'elles aiment la vérité avec ardeur et la communiquent « avec un enthousiasme serein » (p. 63), et qu'elles reçoivent les croix de la vie « avec une âme d'enfant ».

---

156 - Articles « L'écrivain chrétien », les 11 juin 1955 et 12 janvier 1957 ; « Les centres d'intérêt et le danger du moralisme », le 16 février 1957, p. 463 ; « Les petites classes et la grammaire », le 18 mai 1957, p. 713.

157 - R.-Th. Calmel, o.p., *École chrétienne renouvelée*, Téqui, 1958, rééd. 1990. On en trouvera un résumé à la fin de cette biographie, dans l'annexe 6, page 617.

# 14

# *Itinéraires*

LES ARTICLES du père Calmel publiés dans diverses revues, ses prédications et ses premiers livres, ses amitiés, surtout à travers les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, sa lucidité et sa profondeur théologique lui donnèrent une notoriété croissante. C'est ainsi qu'il attira l'attention du fondateur de la jeune revue *Itinéraires*, lequel prit contact avec lui alors qu'il résidait encore en Espagne. Bientôt, Jean Madiran l'invita à collaborer à son œuvre.

Le choix était des plus heureux. Depuis les lenteurs de ses camarades de classe au petit séminaire, les oppositions sourdes ou ouvertes entre les disciples de Maurras et ceux de Mounier à l'Institut catholique, la dérive de plus en plus manifeste de son Ordre après la guerre, sans compter l'amertume de l'exil, le père Calmel avait été préparé par la Providence à affronter l'impitoyable réalité de la subversion, à servir de maître aux âmes de bonne volonté et à les mener au combat. La clairvoyance et la fermeté de sa pensée, l'équilibre de son jugement, acquis dans la prière et dans l'étude, avaient été trempés par l'expérience.

### *La première rencontre*

La première rencontre entre les deux futurs compagnons d'armes eut lieu à Paris, à la Vierge de Saint-Sulpice – en famille – en 1958. Comme beaucoup d'autres personnes par la suite, Jean Madiran fut un peu surpris de la physionomie du frère prêcheur.

> Ceux qui rencontraient le père Calmel après l'avoir lu étaient d'abord frappés de lui trouver une stature physique si peu en rapport avec son autorité morale. Physiquement, il était chétif, d'apparence maladive,

> et réellement malade bien souvent ; depuis toujours diminué par une insuffisance cardiaque congénitale. Je crois que Pascal, qu'il aimait (qu'il canonisait), l'a beaucoup aidé à vivre dans la pénible compagnie habituelle des faiblesses et des souffrances du corps. Dans ce corps douloureux et faible, quelle âme ! Une âme de croisade [158].

Jean Madiran résumera cette longue collaboration avec brièveté et exactitude :

> Nous avons travaillé ensemble pendant dix-sept années. Son contrat tenait en peu de mots. Je lui avais demandé d'être à la revue un prêtre de l'ordre de saint Dominique. Il m'avait répondu qu'il ne pouvait ni ne voulait être autre chose.

Le père Calmel accepta cette nouvelle charge. Ce qui, pourtant, n'allait pas de soi. Jusqu'à présent, il avait écrit dans des revues attachées à des institutions bien définies : la *Revue Thomiste*, œuvre de la province dominicaine de Toulouse, La *Vie dominicaine*, organe des tertiaires de France, *L'École*. *Itinéraires* était d'un tout autre genre. Encouragée, certes, par des ecclésiastiques compétents, faisant appel à des théologiens et à des penseurs de grande qualité, la revue de Jean Madiran ne laissait pas d'être une œuvre personnelle, un peu comme l'avait été la revue *L'Univers* de Louis Veuillot au XIX^e^ siècle. Par le fait même, par la force des choses, la revue *Itinéraires* s'adressait à un lectorat choisi. Elle était un moyen d'apostolat remarquable, mais elle touchait surtout des gens convaincus et désireux de se fortifier [159]. Elle avait sa place dans l'univers littéraire français, mais elle n'était pas l'œuvre d'une institution.

D'emblée, le père Calmel n'était pas du tout porté à une telle spécialisation. Il se savait envoyé au monde pour le salut des âmes par le ministère de la prédication, apôtre de tous, à commencer par les fidèles et les infidèles des

---

158 - Jean Madiran, Postface à la *Brève apologie pour l'Église de toujours*, du père Calmel, éditions Difralivre, 1984, p. 151 (première édition : automne 1971). M. Maurice Muel († 3 janvier 2011), qui fréquenta le père Calmel à partir de ces années 58-60, écrivait à son sujet : « À le lire, à l'entendre, on l'eût cru taillé dans le granit, on s'imaginait la carrure de l'*Ange de l'École* de Fra Angelico ; à le voir, on découvrait un être délicat, doux, humble. Et pourtant, quelle tête bien faite, quel cœur bien haut, quelle énergie indomptable ! » (*in Sel de la terre* n° 12 bis, mai 1995, p. 7).

159 - Dans le numéro 28 (décembre 1958), la revue manifestait ses intentions : « La première chose que la revue *Itinéraires* demande à ses lecteurs, c'est l'effort d'une lecture véritable, attentive et réfléchie (...). Nous nous adressons à ceux qui savent que, dans l'ordre de la conscience, dans celui de la pensée, dans celui de l'action, rien d'estimable et de solide ne peut jamais se faire facilement, mais que tout au contraire s'obtient à force d'expérience, de documentation, de travail, de peine, de méditation » (p. 35-36). Ces exigences tout à fait légitimes limitaient inévitablement le lectorat à des personnes convaincues et dotées de temps et de moyens.

paroisses. Une anecdote illustre fort bien cet état d'esprit. La première année où il se rendit à la Péraudière pour la semaine sainte, en 1969, le père Calmel fut pris d'une brusque tristesse et dit :

> « Ce n'est pas suffisant ce que je fais là ; je suis frère prêcheur, je devrais au moins aider à confesser dans un village pour les jours saints.
> Et pourtant, il était à bout de forces.
> – Mais, Père, vous soutenez à peine tous les offices et les confessions ici ! objecta Luce Quenette.
> – Je vous dis que je suis frère prêcheur et je dois m'occuper des pauvres gens, des fidèles de paroisse. »

Néanmoins, il comprit très vite la nécessité de la formation théologique et spirituelle d'une élite et le devoir qui lui incombait d'encourager les âmes de bonne volonté dans leur résistance à l'avalanche moderniste. Le « réalisme mystique » qui l'avait animé jusqu'à présent et qu'il avait essayé de transmettre autour de lui serait le grain de sable qui arrêterait la machine révolutionnaire, et le drapeau de la restauration de la chrétienté. C'est un nouveau champ d'apostolat qui s'ouvrait à lui, un lectorat plus déterminé, plus convaincu. La prédication du père Calmel entamait une nouvelle étape.

On devine cependant que le concours d'un père dominicain à la revue *Itinéraires* n'allait pas plaire à tout le monde. « Les dominicains parlaient, explique Jean Madiran, écrivaient, s'éditaient partout, pourvu que ce fût à gauche et pour la gauche, toujours couverts par leurs supérieurs locaux [160]. » Le père Calmel, lui, rencontra de vives oppositions à sa collaboration à une revue qui, déjà, était taxée d'« intégrisme ». Les supérieurs hésitaient ou manifestaient leur insatisfaction. Il fallut que Jean Madiran se rendît à Rome, en 1958, « au plus haut niveau du gouvernement de l'ordre dominicain et de la curie romaine », pour obtenir, grâce à l'appui du cardinal Tardini, l'autorisation de la collaboration du père Calmel. Celle-ci arriva en mai 1959. Entre-temps, le dominicain signa ses articles du pseudonyme Roger Thomas. Cette autorisation venait de si haut que personne n'osa la remettre en question [161].

---

160 - Jean Madiran, Postface à la *Brève apologie pour l'Église de toujours*, éditions Difralivre, 1984, p. 149.

161 - Tant qu'il le put, le père Calmel fit corriger ses articles par un censeur de son Ordre. Il écrit en 1963 : « Le Père (très bon) qui censurait mes articles, est mort très brusquement à 60 ans. Vous prierez un peu pour lui. Je pense que le père Augustin Bernard (le vieux, barbe blanche) que vous avez connu à la Sainte-Baume, acceptera de continuer la censure ; de lui je suis sûr. » (Lettre du 9 février 1963)

Par la suite, les deux hommes se rencontrèrent souvent : à Fontgombault, à Saint-Cloud chez les dominicaines du Saint-Esprit. Celles-ci se souviennent du jeune Madiran montant deux à deux les marches de l'escalier qui conduisait au deuxième étage à la petite chambre où l'attendait le père Calmel.

### *Une réelle collaboration*

Le terme de collaboration entre les rédacteurs d'*Itinéraires* et le frère prêcheur est juste, car il indique non seulement un travail en commun, mais bien aussi des échanges de points de vue, un enrichissement mutuel. Il est vrai, en effet, que si le père Calmel a beaucoup apporté à *Itinéraires*, il bénéficia lui aussi de l'esprit de la revue.

À commencer par la compréhension de la chrétienté. Lors d'une visite au monastère bénédictin de Fontgombault, le 11 juillet 1963, il fit une allocution aux moines dans laquelle il expliqua la nature et l'objet de la revue de Jean Madiran. C'est dire à quel point il s'identifiait à cette œuvre. Or il avoua tout simplement :

> Comment le ministère – auprès des enseignantes – m'a obligé à saisir l'importance des institutions et de la sainteté dans le temporel; les données permanentes de cet ordre – choses devenues étrangères à notre formation dominicaine et au climat de l'Ordre en France.

Toutefois, malgré cette préparation providentielle, le Père eut besoin de temps et de réflexion pour approfondir cette notion de chrétienté. En juillet 1959, après une année de collaboration à *Itinéraires*, il écrivait :

> Sur la notion même de France, l'Histoire doit faire saisir ce qui est ; or, ce qui est c'est une réalité temporelle (la patrie et l'État), non pure et simple, mais baptisée. Voilà ce que Charlier et Madiran m'ont aidé à mieux saisir; la France est une nation baptisée, ou si vous voulez une nation chrétienne qui, en partie, est apostate ; qui cherche à retrouver la fidélité à son baptême. La France a une âme (qui se meurt) et une âme chrétienne (...) Si l'histoire de France ne fait saisir cela, elle passe à côté (...)
>
> L'histoire politique de la France demeure l'histoire politique d'un pays baptisé.

D'autre part, la revue *Itinéraires* permit au père Calmel de mieux saisir les techniques de la subversion. Dans la conférence déjà citée, il confia aux moines que, avant son contact avec la revue, il ne voyait pas « à quel point le positif était colonisé », dans quelle mesure les œuvres catholiques s'étaient laissé gagner par l'esprit du monde et de la révolution.

Le survol des articles du père Calmel dans la revue de Jean Madiran montrera l'approfondissement de la pensée de son auteur au fil des ans et des peines [162].

En retour, on se doute bien de l'immense bienfait que le dominicain procura à *Itinéraires* dès ses premiers contacts.

En premier lieu, et selon le souhait du directeur lui-même, il s'agissait de donner à la revue une allure plus franchement théologale et thomiste. Aux moines de Fontgombault, il s'expliquait :

> C'est une revue qui s'insère dans la tradition française du renouveau thomiste et littéraire du dernier demi-siècle. (...) Il lui faut faire aussi plus de place à la théologie thomiste.
>
> (...) Je voudrais insérer le thomisme dans cette tradition de culture française (Péguy, Bernanos) : montrer comment le thomisme est la naturelle armature de la culture ; je voudrais présenter la théologie, non pas tellement comme un théologien professeur, mais de façon à parler aussi à la vie spirituelle, aux facultés poétiques, de façon à faire dans les esprits une unité, de façon que le thomisme soit présent aux forces vives de l'esprit, et non pas comme un corps étranger, de façon qu'on ne le juge pas uniquement scientifique, scolaire, n'ayant rien à voir avec la culture, désincarné.
>
> Je voudrais faire aussi une théologie de l'Histoire.

Dans cette même ligne d'un thomisme authentique, le père Calmel travaillera à ce que le combat doctrinal d'*Itinéraires* s'inspire des grands principes de la théologie catholique. En raison de la défection des hommes d'Église, la revue eut en effet à entreprendre la défense de l'Écriture sainte, du catéchisme (du concile de Trente et de saint Pie X) et de la messe traditionnelle. Or, s'il était nécessaire d'aborder des sujets si élevés, cela n'allait pas sans dangers, celui en particulier d'une certaine vulgarisation qui compartimentât le donné révélé. La présence de ce grand théologien parmi les collaborateurs de la revue fut très profitable dans ce domaine aussi. Le père Calmel s'en explique dans une lettre plus tardive :

> Catéchisme, messe, Écriture, cela signifie : catéchisme et lecture de l'Évangile ; messe et vie de prière et belle liturgie ; Écriture et commentaires théologiques et patristiques [163].

---

162 - Le père Calmel aimait à dire que Jean Madiran lui apporta une aide personnelle jusque dans son style.

163 - Lettre à mère Hélène, le 21 septembre 1974.

Du reste, le disciple de saint Thomas d'Aquin se réjouissait de la rigueur doctrinale d'*Itinéraires* et de son zèle pour la vérité. Sa présentation aux moines de Fontgombault continue :

> C'est une revue ayant un sens très profond de la perversion de notre époque ; de la colonisation de la pensée par les moyens publicitaires modernes ; qui sait qu'on ne peut pactiser avec le mal ; qui veut apporter le remède par la lumière et lutter avec les armes de la saine doctrine.
>
> Les difficultés que rencontre *Itinéraires* :
> - On nous hait. Ce ne sont pas nos limites que l'on signale, c'est notre intention que l'on déteste.
> - Pression insensée.
> - En tout cas, la revue empêche qu'il n'y ait prescription, défend un peu d'espace libre, prépare des jours meilleurs, des jours de plus de fidélité au Christ voulue et reconnue, prépare le jour où les grands ordres apostoliques voudront bien nous aider au lieu de nous écraser.

Cependant, pour le père Calmel, le militantisme doit être nuancé par un certain discernement. Après avoir avoué sa propre naïveté, il ajoute :

> Je ne voyais pas à quel point le positif était colonisé. Madiran ne voyait peut-être pas ce qu'il y avait de positif dans : les mouvements de foyers, les efforts liturgiques, les efforts missionnaires. Mais tous ces efforts se faisaient souvent contre la Tradition ou en l'ignorant – en ignorant les doctrines – avec des aumôniers progressistes.

C'est une sagesse très thomiste de voir le vrai et le bien là où ils se trouvent, quitte à redresser les doctrines, puis à mettre en garde contre les travers et, si besoin, les intentions de ceux qui les professent.

En outre, le père Calmel exerça une influence déterminante sur un aspect bien plus important du culte pour la vérité, celui de la subordination de l'obéissance à la vérité, de l'autorité à la Tradition. Les hommes d'Église n'usent en effet légitimement de leur autorité que pour le bien de la vérité, pour définir une vérité qui a toujours été enseignée.

Dès les premiers mois de sa collaboration, il protesta fortement contre une conception univoque, en somme trop humaine ou mécanique, de l'autorité. Jean Madiran raconte :

> Du temps de Pie XII, le clan déjà dominant dans l'Église de France nous accusait couramment de « papolâtrie ». Il nous accusait à tort. Nous n'étions pas idolâtres. Mais nous étions excessifs et imprudents. Nous avions bien oublié les cruelles leçons de la condamnation de l'Action

> française. Puisque nous avions la chance d'avoir un Pie XII ! Nous y étions rendus attentifs par l'ardente prédication de Marcel Clément qui a beaucoup de bonheur de pensée et d'expression dans l'exposé de la doctrine du pape régnant. Il y mettait pourtant, déjà, quelque tendance à l'inconditionnalité, avec un enthousiasme qui méprisait les nuances, précisions et limites toujours apportées par l'Église dans son enseignement de l'obéissance. Ces exagérations clémentino-papistes d'*Itinéraires*, il y en avait deux qui n'y entraient nullement, Louis Salleron et le père Calmel, chacun de son côté, car ils ne se connaissaient guère. Louis Salleron nous disait : « Vous serez bien attrapés quand vous aurez deux ou trois papes en même temps... » Nous lui répondions que cela n'arrive pas tous les jours. Il nous est arrivé pis avec Paul VI. (...) Avec Paul VI, c'est le pape qui n'avait plus la messe du pape. Le pape s'est séparé de lui-même. (...)
>
> Du temps de Pie XII, nous n'imaginions pas la possibilité d'une telle abomination. Marcel Clément après Jean Ousset répétait la phrase de saint Pie X : « Il ne saurait y avoir de sainteté là où il y a dissentiment avec le pape. » Le père Calmel mettait une grande énergie à rejeter cette proposition. L'autorité invoquée n'ébranlait pas sa certitude. Saint Pie X est saint Pie X, il le vénérait de tout son cœur, mais là il s'agissait d'une opinion privée qui n'est pas juste. L'histoire de l'Église nous montre des saints canonisés qui furent en dissentiment avec des papes qui n'ont pas été canonisés. Le père Calmel en appelait aussi à la théologie ; et au bon sens. Saint Pie X, au même endroit de ce discours aux prêtres du 2 décembre 1912, popularisé dans les éditions successives de *Pour qu'il règne* déclarait : « On ne limite pas le champ où le pape peut et doit exercer sa volonté. » Si l'on entend que ce champ n'a donc aucune limite, ou seulement la limite que chaque pontife veut bien lui reconnaître en l'absence de tout critère objectif, on tombe dans une erreur manifeste, nous disait le père Calmel. Il disait en vain. L'erreur ne nous était pas évidente. Nous avions Pie XII.
>
> Par la suite les événements se chargèrent de mieux nous instruire[164].

Ici apparaissent la force et la fécondité du réalisme de saint Thomas. Dans le magistère, extraordinaire[165] ou ordinaire[166], les critères de l'authenticité et de l'infaillibilité sont à la doctrine définie ce qu'est l'âme au corps. Il n'y a,

---

164 - Jean Madiran, « Dix-sept années », *Itinéraires*, numéro spécial sur le père Calmel, n° 206, septembre-octobre 1976, p. 7-8.

165 - Les définitions *ex cathedra* du pape et les déclarations officielles d'un concile œcuménique, c'est-à-dire universel, sous l'autorité du pape.

166 - L'enseignement magistériel commun de tous les évêques du monde entier.

en définitive, magistère de l'Église, parole du Christ à travers les hommes d'Église, que si l'acte de l'autorité se porte sur une vérité qui a toujours été enseignée par l'Église. Pour se défendre contre les modernistes et pour magnifier le pape qu'ils attaquaient, on s'était trop polarisé sur les conditions (formelles) de l'autorité au détriment de l'objectivité de la vérité de toujours. Le père Calmel ne méprisait nullement le pape et le magistère ordinaire, mais il les voyait à la lumière du réalisme qui considère toute chose créée comme un tout unifié de matière et de forme.

Dès leurs premiers contacts, les relations entre le père Calmel et les principaux rédacteurs d'*Itinéraires* prirent l'allure d'une franche et amicale collaboration, qui sait aller jusqu'à la correction fraternelle. Le dominicain pouvait jouir à nouveau de cette communion de pensée et de travaux qu'il ne trouvait plus guère dans son Ordre depuis bien longtemps. Il en fut manifestement touché.

Le frère prêcheur se mit donc au travail. Signe de la Providence, c'est à la Sainte-Baume qu'il fut amené à écrire son premier article [167]. C'est d'en haut, c'est depuis les sommets de la contemplation qu'il lui fallait distribuer aux âmes de bonne volonté la solide nourriture de sa prédication. C'est depuis les principes éternels qu'il devait descendre dans la rude actualité.

Au fil des années se succédèrent presque cent cinquante articles traitant de tous les sujets dont le dominicain devinait l'urgence pour les âmes : la vie intérieure, la Vierge immaculée, l'éducation, les hérésies du moment, les saints, la France, l'Écriture sainte, le sacerdoce, l'Histoire, l'ordre temporel, l'Église, la liturgie... Au fil de la lecture, le « réalisme mystique » qu'il avait reçu de ses maîtres apparaît comme la seule réponse adéquate aux grands maux qui s'abattent sur le monde et sur l'Église.

#### ***Politique et vie intérieure***

Cela saute aux yeux dès les cinq premiers articles [168] qui traitent des rapports entre la politique et la vie intérieure.

Le choix du sujet est certainement commandé par la situation du monde et de la France. En Indochine, après la sanglante défaite de Dien Bien Phu (le 7 mai 1954), ce fut la signature d'une « paix » qui livrait la moitié du Viêt-Nam aux communistes (21 juillet 1954). En Algérie, la fondation du F.L.N.

---

167 - *Itinéraires* n° 26, septembre-octobre 1958.
168 - *Itinéraires* n° 26 à 30, de septembre-octobre 1958 à février 1959.

(Front de Libération Nationale) en octobre 1954 sonne le point de départ de nombreux attentats et assassinats et de la « guerre d'Algérie ». Le 13 mai 1958, la foule envahit le siège du gouvernement à Alger. Les mesures militaires n'y font rien. D'autant moins que la politique intérieure de la France est elle-même désastreuse. Les ministères se succèdent et se montrent incapables de faire face à la situation. Le 29 mai 1958, le président Coty demande au gouvernement d'investir le général de Gaulle de la présidence du conseil. Le 1er juin, celui-ci reçoit les pleins pouvoirs pour six mois. Dès le 4 juin, il se rend à Alger et prononce son fameux et très ambigu « je vous ai compris » qui trompe beaucoup de Français. Son intention est d'en finir avec l'Algérie française[169]. Surtout, le général de Gaulle a l'intention de réformer la constitution de la Quatrième république. La nouvelle constitution est élaborée en moins de trois mois sous la haute direction de Michel Debré. Le 28 septembre 1958, le « peuple français » est appelé à se prononcer sur le texte. Il n'y a que 15,6 % d'abstentions, et les oui représentent 79,25 % des suffrages exprimés pour une constitution qui signifie pour la France un éloignement sensible de Dieu et de son Église. C'est la naissance de la Cinquième république et le triomphe du général de Gaulle, lequel est choisi Président de la république par 82 000 grands électeurs, soit à 78,5 % des voix. Il entre en fonction le 8 janvier 1959.

La vie politique et sociale ressemblait alors à un baril de poudre. Que fallait-il faire ? Pour le moins, le temps semblait venu, pour les chrétiens, de se poser et de réfléchir. Malheureusement un grand nombre de catholiques se plaisaient à suivre ou même à devancer cette destruction de la France. Un bon nombre de dominicains, en particulier, se faisaient l'écho du laïcisme, du socialisme et même du communisme (les pères Chenu, Congar, Féret, les revues *Sept*, *Fêtes et Saisons*, et leurs nombreuses contributions aux mouvements les plus « avancés »).

Ce qui restait de la France chrétienne d'autrefois craquait de toutes parts. Face à ces signes avant-coureurs du naufrage, le père Calmel pleure, prie et travaille. Il veut prêcher haut et clair les principes de la chrétienté et de sa restauration.

D'emblée, il renvoie dos à dos deux fausses solutions : celle qui prône un ordre politique juste et sain, mais en dehors de toute considération spirituelle (les maurassiens et autres penseurs de « droite »), et celle qui néglige

---

169 - Aux élections de l'Assemblée nationale des 23 et 30 novembre 1958, l'ensemble des 67 élus d'Algérie, y compris les musulmans, sont favorables à l'Algérie française.

les lois naturelles d'un véritable ordre politique au nom d'une certaine vie surnaturelle (Maritain). Avec ces derniers, le père Calmel insiste pour dire que l'homme ne peut en rester au bien-être de l'ordre, il doit « tendre à la sainteté ». La meilleure constitution politique de la meilleure des sociétés ne dispensera jamais de l'héroïsme de la sainteté. Mais avec les premiers, il maintient la nécessité d'un ordre politique réaliste. Les deux éléments ne doivent pas être dissociés : une cité fondée sur l'ordre naturel et, d'autre part, les exigences de la grâce, de telle sorte que « le civisme soit en quelque manière pénétré de ferveur et de pureté évangélique, (...) de tendance vers la sainteté et de désir de l'héroïsme chrétien [170] ».

À cet endroit, le père Calmel se souvient du bel exemple de l'Espagne. La vie chrétienne et le primat de la charité ne forment pas des efféminés, mais cherchent, même dans le domaine politique, à « unir deux attitudes complémentaires : d'une part la réprobation sans pitié du mal et de l'erreur, et d'autre part la volonté miséricordieuse de chercher à répondre aux ténèbres de l'erreur par une vérité plus lumineuse, aux ravages du mal par un bien plus averti et plus fort ». Y avait-on suffisamment pensé en Algérie ? « Une réponse intégrale aux révolutionnaires demande non seulement d'affirmer et d'expliquer la doctrine politique traditionnelle, mais encore de mettre au moins autant de ferveur spirituelle à s'y conformer qu'ils en mettent à suivre les mythes aberrants. » Et donc, « unissez à l'argumentation le témoignage de la vie ».

En outre, le réalisme cherche à connaître son ennemi. On ne peut prétendre être contre-révolutionnaire tant qu'on n'a pas vu, dans la révolution, « son inspiration essentielle » et tant qu'on n'a pas osé « avec Joseph de Maistre la qualifier de satanique ». En conséquence, le remède authentique ne peut être que celui qui unit la puissance de Dieu et une saine réflexion humaine.

À l'évidence, le père Calmel parle ici d'expérience. Aucun des conflits dont il avait été le témoin depuis son enfance n'avait reçu une réponse satisfaisante. Les récits de la guerre de 1914-1918, le redressement politique à partir de 1920, la polémique entre les libéraux (Blondel, Mounier) et l'Action française dans les années 1927-1930, la restauration d'un ordre français au temps de l'occupation allemande, le temps de la dite Libération à partir de 1945, dans une faible limite aussi l'actuelle vie politique et sociale espagnole, sans parler des mythes libéraux ou socialistes qui enthousiasmaient les foules, ces antagonismes n'apportaient pas et ne pouvaient apporter la solution à l'immense problème contemporain.

---

170 - *Itinéraires* n° 30, février 1959, p. 91.

Le remède ne pouvait venir que de l'union de la nature et de la grâce, de la politique et de la mystique, de la vraie France et de l'Église de toujours, dans ces « solidarités voulues par Dieu [171] ». « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. » (Mt 19, 6)

Dans le même esprit, le père Calmel, descendant tout naturellement de la société à la famille, envisage ensuite le mariage [172]. Il en relève trois éléments essentiels : l'ascèse et la chasteté ; la finalité éternelle de la génération humaine ; la conviction, chez les époux, de la supériorité de la virginité consacrée.

Telle est également la lumière sous laquelle il envisage le problème des prêtres-ouvriers auquel il avait été confronté à Marseille [173].

Il y a lieu ici de consulter un texte particulièrement clair du père Calmel au sujet de Charles Maurras. Il s'agit d'un article de deux ans antérieur à ceux que l'on vient de mentionner, mais qui en traduit fort bien l'esprit. Dans la revue l'*École* du 12 janvier 1957, le dominicain, sous le pseudonyme de Blaise de Neufchatel, donnait une recension du livre du chanoine Cormier, *La vie intérieure de Charles Maurras* [174].

« Il existe peu d'*Histoire d'une âme* conduite avec tant de probité, de justesse, de réserve, d'attention vénérante », dit-il, et elle aide considérablement le lecteur à distinguer ce qui, dans le fondateur de l'Action française, relevait du génie de ce qui faisait la vie profonde de son âme. Le chanoine met bien en lumière que le drame de Maurras tenait non pas seulement à la surdité qui lui survint brutalement à l'âge de quinze ans, mais plutôt, lié à celle-ci, au combat intérieur « d'une âme avide de pureté et de grandeur morale contre l'attrait puissant des forces impures ». Ce qui manqua à Maurras, ce n'est pas tant la foi que l'espérance et la charité. Certes, suite à sa grande crise intérieure et après une crise d'anarchie, le chef monarchique retrouva quelques principes de l'ordre naturel et même le sens de la primauté de la Rome catholique, mais cela ne suffit pas à faire de lui un politique chrétien. Voici le commentaire du père Calmel :

---

171 - *Itinéraires* n° 32, avril 1959. Dans cet article, l'auteur s'en prend aux « chrétiens subversifs ». Le premier remède à leur esprit mauvais serait de les ramener à la piété à l'égard de leur patrie. Il y donne une série d'exemples qui illustrent le « réalisme » qui lui est si cher, ces composés indissociables unis comme l'âme l'est au corps.

172 - *Itinéraires* n° 33, mai 1959.

173 - *Itinéraires* n° 36, septembre-octobre 1959.

174 - Plon, Paris, 1956. Voir aussi du même auteur *Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras*, aux mêmes éditions.

(Chez Maurras) les spéculations du génie sont grevées d'une insuffisance cruelle: le grand théoricien de l'ordre n'arrivera pas à comprendre qu'il n'est d'ordre dans la nation que de par le Roy du Ciel, de par le Christ, roi des nations. Mais ce roi est le Fils de l'homme, humilié et crucifié; or Maurras s'était trop débattu au fond de l'âme contre le scandale de la Croix pour que son génie lui découvrît sur les choses de la cité la terrible et salutaire illumination de la Croix.

(...) Comment Charles Maurras a-t-il retrouvé la foi et plus encore sans doute l'espérance et l'amour? C'est incontestablement un secret divin; toutefois, il n'est pas téméraire de penser que la grâce s'est servie de son amour héroïque de la patrie française et de sa fidélité indéfectible à des liens voulus par Dieu au même titre que la nature des choses.

(...) Il tenait par toutes ses fibres à une patrie qui, vaille que vaille, était demeurée chrétienne et vrai royaume de Marie; de tels liens pouvaient devenir un moyen de conversion, d'autant plus qu'une foule de lecteurs auxquels il faisait comprendre les raisons de vivre de la France ne cessaient de prier pour lui. De fait les prières et le déchirement de tant de catholiques, et la bonne volonté, au fond, du grand chef interdit, mais surtout l'intervention du carmel de Lisieux et de mère Agnès devaient amener la soumission et la réconciliation de celui « dont le cœur était si bon » malgré la « mauvaise tête ».

Dès 1937, lors de son premier pèlerinage à Lisieux, il semble que le changement essentiel soit accompli dans cette liberté rebelle et que l'âme de Maurras connaisse un certain apaisement. Mais les habitudes de penser sont prises depuis fort longtemps; elles ne peuvent beaucoup changer; le pli de l'intelligence est trop profond. L'œuvre doctrinale avait été bâtie, l'âme n'étant pas d'accord avec Dieu; maintenant que l'âme retrouvait son Dieu, il est trop tard pour faire les frais d'une nouvelle construction. Cette constatation nous plonge dans une immense mélancolie.

L'âme était sauvée pour l'éternité: et c'est tout, en un certain sens. Toutefois, par le fait même que nous pérégrinons sur la terre, nous ne pouvons nous passer des illuminations du génie; or, dans le cas de Charles Maurras, l'œuvre du génie resterait en grande partie étrangère à la lumière de Jésus-Christ et ne pourrait servir telle quelle à l'établissement d'une cité chrétienne; il y faudrait des refontes décisives.

(...) Quel chrétien doué de sens politique refuserait de les entreprendre, si du moins il a senti la richesse humaine extraordinaire de l'auteur de la *Balance intérieure*, la souveraineté de sa pensée, le conflit terrible qui fut déchaîné dans cette âme et dans beaucoup d'autres qui

tenaient à celle-là, jusqu'au jour où une sainte au cœur d'enfant sut ramener la lumière et la paix.

Cette étude se termine par une citation de la « prière de la fin » de Charles Maurras qui manifeste la grandeur d'âme du récent converti :

Seigneur endormez-moi dans votre paix certaine,
Entre les bras de l'espérance et de l'amour.
Ce vieux cœur de soldat n'a point connu la haine,
Et pour vos seuls vrais biens a battu sans retour.
Le combat qu'il soutint fut pour une patrie,
Pour un roi, les plus beaux qu'on ait vu sous le ciel,
La France des Bourbons, de Mesdames Marie,
Jeanne d'Arc et Thérèse et Monsieur saint Michel.

Le lecteur assidu des écrits du père Calmel aura reconnu facilement le « réalisme » qui le caractérisait. Le génie politique et ses œuvres sont comme un corps sans âme tant qu'ils ne sont pas vivifiés et mus par la foi surnaturelle. Mais après la conversion intérieure de leur auteur, ils doivent être revus et corrigés pour devenir le corps, la « matière » adéquate à cette nouvelle lumière de vie. C'est à ce travail de fond qu'il appelait les chrétiens.

Ce faisant, il suivait les indications de la Providence. Car la pauvre humanité n'est pas livrée à elle-même, sans force ni lumière, pour soutenir les assauts de la révolution. La sainte Vierge Marie, reine de la chrétienté, est en effet intervenue lors de la grande guerre, alors que la révolution communiste allait prendre son essor. C'est pourquoi, à l'issue de ces études sur la politique chrétienne, le père Calmel oriente le regard de ses lecteurs vers les apparitions de Fatima[175]. Car « la paix du monde, la paix politique, est un don de Dieu et du Cœur immaculé de Marie (p. 12). » Notre-Dame fut « mêlée au temporel de l'incarnation comme seule pouvait y être mêlée la mère du Verbe incarné ». C'est pourquoi « elle continue maintenant de veiller sur le temporel de l'humanité dans la mesure où il est en relation avec le corps mystique de son Fils Jésus-Christ (p. 21). » « Du fait que Notre-Dame intervient à Fatima pour nous préserver du communisme (p. 23) » , elle nous enseigne les lois de la paix véritable, celle qui provient de la conversion et des principes de l'Église. La pensée et l'action politiques des chrétiens ne peuvent être que marials.

---

175 - « Le Cœur immaculé de Marie et la paix du monde », *Itinéraires* n° 38, décembre 1959, p. 18-32. Voir R.-Th. Calmel, *Voici ta mère*, NEL, 2005, p. 11-37.

***Le messianisme***

À partir de novembre 1959, le père Calmel commence à traiter d'un point central tout à la fois du néomodernisme et des différentes écoles politiques contemporaines, celui du messianisme. Au premier regard, ce terme désigne « le mouvement de rassemblement universel et la fraternisation des hommes dans le bonheur parfait ». Or le premier chantre d'un tel messianisme fut le diable lui-même lors de la tentation du Christ dans le désert [176]. Et aujourd'hui, « c'est le diable qui propose les faux messianismes de toute espèce ; qui sait mieux s'y prendre à mesure que notre monde se hâte vers sa fin [177] ».

Il y a certes une conception chrétienne du messianisme, si on l'entend comme l'attente de la Parousie. Mais il s'agit de tout autre chose que du messianisme des juifs qui attendent le Messie comme s'il n'était pas encore venu, ou de celui des modernes qui travaillent à l'avènement de l'humanité. « Le messianisme de la rédemption suppose un royaume d'éternité situé au niveau de la sainteté, de la purification de l'âme et de son union à Dieu. » C'est « la béatitude de la Croix ». Non pas que le chrétien n'ait aucune espérance temporelle. À ce sujet, le père Calmel met en garde contre une spiritualité d'une catastrophe universelle et implacable, car le royaume de Dieu « réussit toujours sur quelques points et par quelques essais et fragments, ne serait-ce qu'au niveau de la famille, à susciter un temporel juste et digne du royaume de Dieu. » Toutefois, la politique contemporaine, le gouvernement mondial, le libéralisme sont un reflet du communisme qui « veut un messie, mais comme il rejette Dieu, ce messie ne saurait être que l'humanité elle-même se divinisant par la production matérielle et par la révolution [178]. » La politique prend ici une dimension théologique.

Au fil des articles, le ton se fait plus grave, le style de plus en plus prophétique. Dans ses « Propositions sur la lutte de Satan contre l'Église », il rappelle que le démon attaquera l'Église « jusqu'à la fin des temps », « du dedans et du dehors », comme déjà du temps de saint Paul qui eut à souffrir les « dangers des païens et dangers des faux frères ». Mais « le démon et ses troupes, le mal, sont de plus en plus sophistiqués. Ils ajoutent, inventent toujours de nouvelles stratégies. » Or de nos jours sa grande tactique consiste surtout à « pervertir la cité temporelle pour l'organiser comme une

---

176 - « Je vous donnerai tout cela (les royaumes du monde avec toute leur gloire) si, tombant à mes pieds, vous m'adorez » (Mt 4, 9).
177 - *Itinéraires* n° 37, novembre 1959.
178 - *Itinéraires* n° 39, janvier 1960, p. 23-24.

contre-Église ». En conséquence, telle est la nature profonde de l'action contre-révolutionnaire. Le combat pour l'ordre temporel chrétien est pour l'Église « un des secteurs essentiels de sa lutte contre le diable ; un secteur qu'elle ne désertera jamais ». Du reste, pour ce faire, nous n'avons pas grand-chose à inventer, l'Église « n'a rien d'essentiel à ajouter à ses pouvoirs » qui sont ceux de la passion et de la Croix du Christ.

La gravité du mal, la puissance de l'ennemi devraient-ils nous effrayer ? Ne faut-il pas baisser les bras devant l'inéluctable victoire du démon et devant le sens de l'Histoire ? Les chrétiens gagnés par une telle mentalité « sont gagnés insidieusement par la peste d'un hégélianisme [179] diffus. Ils croient au fatalisme de l'Histoire. » Le père Calmel s'indigne devant une telle démission, car « il est inadmissible de déclarer que devant les progrès du mal il n'y a rien à faire ». Où le chrétien va-t-il puiser lumière et force dans le combat d'aujourd'hui ? Tout d'abord dans le magistère de l'Église de toujours [180]. Puis, tout particulièrement, dans un livre de l'Écriture sainte qui nous donne la clé du mystère du mal.

Au tout début de l'Église, alors que les chrétiens subissaient les cruels assauts de Néron et du paganisme, saint Jean leur donna la clé de l'Histoire, le sens chrétien de la persécution et du combat chrétien. C'est le livre de l'*Apocalypse*. Or les grandes révélations du voyant de Patmos valent pour tous les temps, et d'autant plus que s'approche la fin du monde. C'est donc là que le père Calmel trouve la source de sa doctrine politique et contre-révolutionnaire. Car la politique contemporaine, c'est « le Dragon qui se sert de César [181] » :

> Pour s'opposer à l'Église, pour essayer de la perdre, le Dragon c'est-à-dire le diable, se sert de la cité politique, il la pervertit et la transforme en une contre-Église : c'est la Bête qui monte de la mer. Il fait aussi collaborer à son œuvre de persécution et de perversion les puissances prestigieuses de la philosophie et de l'art, et en général de l'intelligence et de l'idée : c'est la seconde Bête, celle qui surgit de la terre [182].

Ainsi la philosophie et la politique s'entendent pour tâcher de perdre l'Église. Cependant, l'*Apocalypse* nous prêche le pouvoir et la victoire du Christ. Pas de défaitisme, donc, ni de millénarisme ou de catastrophisme.

---

179 - Hegel (1770-1831) était un philosophe allemand qui identifiait l'être et la pensée, auxquels il attribuait une évolution perpétuelle sous le jeu de l'opposition dialectique de la thèse et de l'antithèse débouchant sur une synthèse.

180 - « L'enseignement pontifical dans la pensée et la vie des chrétiens », *Itinéraires* n° 42, avril 1960.

181 - « L'Église et l'ordre temporel », *Itinéraires* n° 43, mai 1960, p. 87.

182 - « L'histoire du salut : apport et limites de l'Apocalypse », *Itinéraires* n° 44, juin 1960.

« Ce livre est dominé par l'idée sereine de la paix du Christ, de sa victoire infaillible et du repos joyeux de ses fidèles. »

Pour comprendre davantage la stratégie du démon, il convient aussi de le voir à l'œuvre, spécialement d'après les récits évangéliques [183]. La terrible réalité de l'enfer, de la peine du dam et de la peine du feu montre l'enjeu du combat pour la cité terrestre.

Par ailleurs, le père Calmel met les lecteurs d'*Itinéraires* en garde contre une certaine impatience. Car la difficulté de la crise présente ne provient pas seulement de l'astuce et de l'agressivité de l'ennemi, mais aussi de sa durée [184]. C'est pourquoi il ne nous revient pas de savoir le jour et l'heure de la fin de cette épreuve. « Ne pas se préoccuper de savoir quand finira la crise, mais être des témoins de Dieu et de sa loi. »

Est-ce à dire que nous n'avons aucune chance de voir l'issue de nos combats ? Toute espérance terrestre nous est-elle interdite ?

Le réalisme thomiste va donner à nouveau la réponse [185]. Le désir de voir de ses yeux le résultat de ses travaux et la victoire après le combat n'est certainement pas mauvais, mais au titre de « cause matérielle », adaptée à une « cause formelle », l'espérance des biens éternels et du royaume des cieux. « Il faut espérer chrétiennement ces biens terrestres, c'est-à-dire les espérer ni comme définitifs, ni comme suffisants, (...) et comme reliés à l'espérance des biens éternels. » Cette dernière « purifie ces espérances, les apaise, les oriente et les met à leur place ».

Il n'est donc pas question de démissionner de ses devoirs terrestres, de « déclarer trop vite que la bataille est impossible ». Comptant sur la grâce, « le vrai disciple du Christ ne sera jamais découragé de la terre ».

Pour terminer cette série d'articles sur les devoirs qu'impose aux chrétiens la situation présente, le père Calmel pose un regard filial sur la victoire de Dieu par excellence, sur la femme de l'*Apocalypse* (Ap 12), l'Immaculée conception [186]. Celle-ci est la victoire de la grâce, mais « une tendre victoire, une victoire irrépressible. (...) Le passage inespéré de la douce victoire de la noblesse de Dieu. » Ce qui donne aux épreuves de la terre, même les plus amères, un

---

183 - « Note doctrinale sur l'enfer », *Itinéraires* n° 45, juillet-août 1960, p. 30 et sv.
184 - « Ni le jour ni l'heure », *Itinéraires* n° 46, septembre-octobre 1960, p. 18 et sv.
185 - « L'espérance chrétienne et les espérances humaines », *Itinéraires* n° 47, novembre 1960.
186 - « *Salve Regina* pour la fête de l'Immaculée Conception », *Itinéraires* n° 48, décembre 1960.

parfum délicieux. Marie, *clemens, pia, dulcis, virgo,* sera pour toujours la vie, la douceur et l'espérance des combats de l'Église militante.

Ces premiers travaux du père Calmel reçurent un accueil enthousiaste chez les lecteurs d'*Itinéraires.* L'un d'eux a fort bien traduit l'impression d'un grand nombre :

> Par sa parole et par ses écrits, il était une vraie lumière qui traçait un chemin net qui confortait les esprits :
>
> - La logique de son analyse, la lucidité de son jugement, la force de son écriture, l'intrépidité de son action suscitaient l'admiration et emportaient l'adhésion des rares individus en quête de certitude. Sa sagacité intellectuelle lui conférait la claire vision en tous domaines, sur les pensées, les actes, les gestes qui font ou défont l'ordre voulu de Dieu sur la société. Il jugeait les événements et les actes politiques avec la précision de saint Thomas.
> - La grande maîtrise de sa pensée lui permettait d'aller très loin, de sentir le dérèglement le plus infime pouvant devenir le plus dangereux.
> - Ne voulant servir que la vérité et prévenir les embûches sur la route du salut des âmes, il s'imposait de parler net (...)
>
> Nous avions besoin en ces années de déliquescence, de remise en cause, d'*aggiornamento* des fondements de notre foi, nous avions besoin de cette voix puissante... Le père Calmel allait de l'un à l'autre communiquer les certitudes évangéliques, l'intangible doctrine, la nécessaire résistance. Il ranimait les énergies en visitant les petits groupes d'amis désemparés. Il y faisait un plus profond travail que du haut d'une tribune [187].

Jean Madiran, quant à lui, résumait ainsi la collaboration du père Calmel à la revue *Itinéraires.* Elle ne fut que le rayonnement d'une vie intérieure dense et lumineuse, sa parole ne fut que le reflet de son être :

> La théologie, la liturgie, les constitutions de l'ordre dominicain ne lui étaient pas un guide ou un règlement, mais une nourriture intérieure. Auprès de nous, il a rempli la tâche de frère prêcheur, fils de saint Dominique, disciple de saint Thomas, prêtre de Jésus-Christ, apôtre du rosaire [188].

---

187 · Nicolas Dehan (Maurice Muel), *Le Sel de la Terre* n° 12 bis, mai 1995, pp. 7 à 9.

188 · Jean Madiran, Postface à la *Brève Apologie pour l'Église de toujours*, Difralivre, 1987, p. 152.

# 15

# Montpellier

LE PREMIER séjour du père Calmel auprès de sainte Marie-Madeleine ne dura qu'un an. Dès novembre 1958, il fut envoyé au couvent Saint-Dominique de Montpellier. Quel fut le motif de cette nomination ? S'il faut en chercher un qui dépasse les nécessités apostoliques ordinaires de la province, il est permis de penser que les supérieurs cherchèrent, par l'arrivée de ce prédicateur observant et priant, à faire contrepoids aux dominicains « avancés » et à équilibrer ainsi la communauté. Dans la province de Toulouse, en effet, le couvent de la capitale languedocienne était un des plus ouverts aux idées nouvelles.

### *Le fossé se creuse*

Les discussions allaient bon train, dans le couvent, et le jeune père Calmel ne ménageait ni son temps ni sa peine pour rappeler à ses confrères les principes les plus élémentaires de la pensée catholique. Le plus fameux des pères de Montpellier était déjà sans conteste le très rouge père Jean Cardonnel[189]. Le père Calmel lui rappelait, dix ans plus tard, leurs joutes mémorables :

---

189 - Né en 1921, ordonné prêtre en 1950, Jean Cardonnel est connu pour ses idées révolutionnaires. En 1953, il montrait déjà son admiration pour la révolution maoïste. En mars 1968, lors d'un sermon de carême à Paris, il annonçait avec enthousiasme les troubles qui allaient bouleverser le pays en mai. Autant qu'il le pouvait, il chantait sur tous les tons son rêve d'une humanité délivrée de toutes les oppressions et de tous les pouvoirs. Dans les années 1970, le couvent de Montpellier se transforma en un repaire de gauchistes. Les prédications du dominicain rouge attiraient une foule de chrétiens de gauche et d'intellectuels admiratifs. Le père Cardonnel ne fut chassé du couvent de Montpellier que le 11 septembre 2002 et destiné au couvent des sœurs de Quillan (Aude). Le dominicain en prit prétexte pour faire un procès à son supérieur au tribunal correctionnel de Montpellier

> Voici plus de dix ans, j'avais tenté vainement, mon Père, dans nos longues discussions au couvent de Montpellier, de vous faire comprendre que ces réalités politiques qui vous occupent, qui vous obsèdent, ne parviennent à trouver un minimum d'équilibre, d'harmonie et de justice, que dans la mesure où elles sont mises à leur place, qui est subordonnée, dans la mesure où « l'homme cherche d'abord le royaume de Dieu » qui les dépasse infiniment. Pour chasser les Anglais du royaume de France avec une fermeté sans haine, une paix intérieure sans faiblesse, une prudence sans cautèle, il ne fallait personne d'autre qu'« une pucelle envoyée de par le Roy du Ciel » (et non pas je ne sais quelle militante politique), une « fille de Dieu » qui vivrait jusqu'au fond de l'âme le « Messire Dieu premier servi ». Parce qu'il y a des saints qui adhèrent avant tout au pur spirituel, le temporel, aux meilleures époques de la civilisation chrétienne, a cessé d'être « un coupe-gorge et un mauvais lieu ». Je vous développais ces propos l'après-midi d'un dimanche du mois de mai, en déambulant sur la superbe esplanade du Peyrou. Selon votre terrible habitude d'inventer mille et une manières d'éluder brillamment (et à coup de sophismes) la discussion précise sur un point précis, vous avez si bien glosé, commenté, arrangé, tordu la distinction pourtant évidente du temporel et du spirituel que, au terme de quatre heures de discours, je ne savais pas encore si et comment vous admettiez cette distinction, cependant essentielle dans la religion catholique.
>
> Depuis le printemps de 1959, on peut dire que vous n'avez pas clarifié vos idées sur ce point. Ou plutôt vous vous êtes encore enfoncé dans la confusion entre spirituel et politique[190].

Dans un esprit de loyauté fraternelle, et peut-être avec un peu de naïveté, le père Calmel disait ce qu'il savait être la vérité catholique. Ce qui ne pouvait qu'accentuer son décalage vis-à-vis de ses frères en religion. Peu à peu, un fossé se créait qui allait se muer en une « relégation sociologique ». Voici comment Jean Madiran présente le fait :

> Avant même le Concile, il a été beaucoup persécuté par ses frères dominicains (...) Plus aucune communauté de dominicains ne lui était fraternelle; partout il était traité en ennemi : avec méchanceté, avec acharnement, quelquefois avec une courtoise indifférence, mais

---

pour violation de domicile. Le 5 mars, l'accusé fut astreint à une peine de 1 000 euros avec sursis. L'ancien prieur fit appel le 4 juin 2009 mais n'obtint pas gain de cause. Quelques mois plus tard, le père Cardonnel mourut dans cet état de révolte, comme il avait vécu.

190 - « La divinité de Jésus-Christ, lettre ouverte au père Cardonnel o.p. », *Itinéraires* n° 137, novembre 1969, p. 199.

en ennemi, toujours. À une telle persécution morale et sociale, aucun remède humain. Il la nommait une « relégation sociologique ». Mais il ajoutait : « Les mille conséquences menues et quotidiennes de cette relégation sociologique, qu'est-ce au prix de l'honneur que nous fait Jésus-Christ de confesser la foi [191] ? »

Le père Calmel n'aurait certainement pas souscrit à certaines expressions de ce témoignage, tels ceux de « méchanceté », d'« acharnement », d'« ennemi », tant il était éloigné de toute rancune et de toute susceptibilité. Néanmoins, le fait est réel. En de nombreuses maisons religieuses ou sacerdotales, les clercs qui protestaient de leur fidélité à la Tradition étaient, déjà à cette époque, marginalisés, isolés, méprisés par la masse qui suivait ou devançait le courant. Le père Calmel ne faisait pas exception, d'autant moins qu'il parlait ouvertement et diffusait sa pensée par sa prédication orale et écrite. Ce qui le mettait en porte-à-faux à l'égard de la prédication et du mode de vie de ses frères en religion.

### *Le pape Jean XXIII*

Une autre circonstance allait augmenter l'isolement du père Calmel. Juste après son arrivée à Montpellier eut lieu la mort du pape Pie XII et l'élection du pape Jean XXIII.

Certes, le grand pape de la définition de l'Assomption avait eu quelques faiblesses qui eurent de graves conséquences, surtout pour l'Église en France. S'il s'était « dressé jusqu'à son dernier jour face à l'invasion de l'apostasie » sous toutes ses formes, et s'il avait défendu l'Église avec un génie et une grandeur d'âme admirables, Pie XII prit quelques décisions ou commit quelques omissions que le père Calmel, dans un de ses derniers articles, se permettait de relever, avec d'ailleurs un profond respect filial :

> Chaque fois qu'il évoque Pie XII, Madiran trouve des termes prenants pour exalter la grandeur du génie et la force d'âme du docteur qui s'est dressé jusqu'à son dernier jour face à l'invasion de l'apostasie. Le rôle prodigieux de Pie XII comme défenseur de l'Église ne saurait être exagéré. Sera-t-il permis toutefois de poser quelques questions : Pourquoi ce grand pontife qui n'hésita pas à supprimer, peu après son élection, la condamnation de l'Action française, a-t-il omis d'élever au siège épiscopal qui leur revenait en toute justice toute

---

191 - Jean Madiran, postface à la *Brève apologie pour l'Église de toujours*, du père Calmel, Difralivre, 1984, p. 151.

une pléiade de prêtres doctes et amis de Dieu, sauvagement écartés par les modernistes après 1962? Inutile de rêver à ce qu'eût été une Église de France qui aurait dû compter avec un abbé Berto, un abbé Collin, un abbé Roul et tant d'autres: la question du pourquoi Pie XII ne l'a-t-il pas fait? demeure à mes yeux insoluble. De même que, pour moi du moins, demeure insoluble son omission de mettre à l'Index l'un des modernistes les plus avérés et les plus actifs, le jésuite Pierre Teilhard de Chardin. Et je ne dis rien de la surprenante bénignité avec laquelle furent traités les chefs de file du modernisme de 1950, ceux dont *Humani Generis* condamnait si fortement les hérésies. De même que je ne comprends pas pourquoi le grand Pie XII a introduit, parmi les moniales, le cheval de Troie des « fédérations ». De même que la re-fabrication du psautier par les jésuites de Béa demeure pour moi une énigme. Je me permets de signaler ces limites d'un grand pontificat afin que le lecteur se garde de confondre, malgré des ressemblances admirables, Pie XII et saint Pie X[192].

Malgré ces réserves qui veulent surtout mettre en valeur la sainteté de saint Pie X, le père Calmel reconnaissait avec tous chez Pie XII un très grand pape, défenseur de la sainteté sacerdotale et de la Tradition catholique. Suite au long règne d'un tel chef, l'avènement de Jean XXIII fut, pour les chrétiens les plus lucides, un coup très rude.

Autant qu'on peut le savoir, l'élection du nouveau pape avait été laborieuse. Devant l'incapacité des cardinaux à s'entendre sur un cardinal, l'abbé Jean-François Arrighi, secrétaire du cardinal Tisserant, passa d'un groupe à l'autre en proposant le nom du cardinal Roncalli. Les cardinaux français furent au début très réticents, sans doute à cause de son âge et du rôle qu'il avait tenu en 1953, comme nonce du pape en France, dans l'affaire des prêtres-ouvriers[193]. Beaucoup pensaient que l'heure était venue de faire des changements radicaux qui nécessitaient un homme décidé et tenace. Mais, pour éviter l'élection d'un cardinal trop conservateur, ils se firent à l'idée d'un pape âgé, libéral, un « pape de transition ». Enfin, le 20 octobre, les suffrages se portèrent sur le cardinal Roncalli qui prit le nom de Jean XXIII. La nouvelle ne fut pas bien accueillie dans les milieux français. À Saint-Louis des Français, à Rome, on grommelait contre ce choix d'un pape que l'on qualifiait de « sénile bénissant ». Mais bien vite, on apprécia son « ouverture ». « Le nouveau pape

---

192 - « Réclamation au Saint-Père », *Itinéraires* n° 190, février 1975, p. 4 et sv.

193 - Contre les cardinaux Feltin, Liénart et Gerlier, le cardinal Roncalli avait fait au pape Pie XII un rapport négatif sur les prêtres-ouvriers qui influença certainement le Saint-Siège en faveur d'une condamnation. Cependant, il fut au conclave le candidat du gouvernement français.

n'est pas un extrémiste, écrit l'abbé du Pasquier, et va pourtant changer beaucoup de choses, notamment dans la Curie. »

En se rendant au conclave, en effet, le cardinal Roncalli avait dit : « Le futur pape aura beaucoup de choses à changer. » Tel fut bien le programme du nouveau successeur de Pierre. Dès le 18 janvier, à Saint-Paul-Hors-les-Murs, il annonça la convocation d'un concile. Malgré certains de ses écrits rappelant la doctrine traditionnelle, le vent tournait.

Ce changement de direction donna des ailes aux néomodernistes et inquiéta les défenseurs de la Tradition, ceux qui attendaient du pape la fermeté et les ordres de combat d'un chef de guerre. Le père Calmel avoua lui-même, au tout début du pontificat de Paul VI, que l'élection de Jean XXIII l'avait profondément touché :

> Je sais de plus en plus que le Seigneur n'abandonnera pas son Église, quel que soit le pape ; je sais de plus en plus que les papes insuffisants et énigmatiques (comme paraît bien être Paul VI) sont permis par Jésus non pour nous décourager, mais pour nous faire redoubler de foi et d'amour et de confiance. Cela, je le sais de plus en plus. C'est pourquoi je ne me sens pas brisé comme je commençai à l'être au temps de Jean XXIII[194].

Son désarroi n'eut pas l'effet mortel d'un découragement ou d'un manque d'espérance. Au contraire, l'accélération de la tourmente moderniste, les nuages qui s'amoncelaient dans le ciel de l'Église invitaient le religieux à plus de prière et de réflexion. Deux documents de cette époque nous permettent d'entrer dans la pensée du père Calmel. Le premier a trait à la vie religieuse et à l'obéissance en temps d'hérésie, le deuxième concerne la politique en France.

Le 11 avril 1959, le père Calmel composa un texte, à usage personnel, qu'il intitula *L'état religieux peut devenir une école d'avilissement des caractères*. Il constate tout d'abord la triste abstention de l'ordre dominicain dans le combat anticommuniste du siècle :

> Depuis 1945, le communisme est en progression ininterrompue, même si elle est irrégulière, en France et hors de France ; et en France sous une forme larvée, parmi les chrétiens clercs ou laïcs. Le fait n'est pas niable. Pas niable non plus qu'il existe un ordre religieux, celui qui m'a reçu, destiné à confondre l'erreur et propager la saine doctrine. Or depuis 1945 en France, l'ordre de saint Dominique, sauf de rares exceptions, n'a pas lutté nettement et ouvertement contre le marxisme.

194 - Lettre de Biarritz, le 6 septembre 1964.

> (...) Je ne dis pas que l'Ordre en France soit progressiste, je dis qu'il n'a pas été l'adversaire qu'il aurait dû être et que cela risque de se payer.

Alors que des laïcs ont pris ouvertement la défense de l'Église,

> pour les dominicains de France, il semble que pris dans leur ensemble ils n'ont pas vraiment senti le danger. On aboutit à ce que les *Pugiles fidei* par vocation et par office soient restés à l'écart du combat majeur de la Sainte Église depuis quinze ans.
>
> Quelle est la raison ? Manque de ferveur ? Manque de docilité au Saint-Père ? Naïveté de religieux tranquilles qui n'ont expérimenté ni de près ni de loin les horreurs marxistes de la Libération ? Toutes ces raisons ont joué. Mais ce qui leur a permis de jouer, le moyen par lequel elles ont eu prise sur les personnes, c'est le conformisme qui gâte si souvent les sociétés religieuses ; toute société d'ailleurs, mais la société religieuse plus dangereusement encore parce qu'il se couvre de motifs surnaturels (le vœu d'obéissance) et parce qu'il porte sur le sacré.

Le couvent de Montpellier en 1959 en donne un triste exemple. « Mon prieur, écrit-il, n'admet pas que j'aie publié dans *Itinéraires* et notamment que j'aie publié dans la *Réponse aux révolutionnaires* mes critiques du marxisme (...). Je sais d'autre part que je ne peux compter sur presque aucun encouragement de frères ou de supérieurs quand je dis ou publie des choses pourtant aussi élémentaires. »

Dans de telles circonstances, le poids psychologique, le magnétisme des institutions, sont un véritable danger pour la vie religieuse et pour la foi :

> Je sais qu'avec ce genre d'appréciation, on court le risque sinon de la haine du moins du refroidissement de l'amour ; je sais que le poids de la vie religieuse et des pères vertueux tend à vous donner mauvaise conscience d'oser penser de telles choses.
>
> (...) Que le Seigneur me donne d'être non-conformiste par conformisme à sa loi sans la moindre dureté et sans amour-propre. Et qu'il ait pitié de l'Ordre pour les temps qui viennent et qui seront sans doute des *dies magna et amara valde* (les grands jours et grandement amers).

À l'évidence, le problème dépasse le cas personnel du père Calmel. C'est celui, beaucoup plus délicat, de la formation religieuse en temps de guerre révolutionnaire et de crise de la foi. Que doivent faire les supérieurs lorsqu'ils ont devant eux des candidats à la vie religieuse manifestant un caractère fort ? Faut-il les écraser pour obtenir une obéissance aveugle ? Ou au contraire, faut-il les livrer à leur propre caprice ? On devine déjà la solution proposée par le père Calmel, celle d'une synthèse supérieure :

Fierté, âpreté, inflexibilité du caractère, cela est très mal porté dans presque tous les groupements, mais surtout dans le groupement religieux. Je ne dis pas du reste que la fierté du caractère soit en elle-même une vertu mais j'affirme qu'elle est un fondement normal et très précieux pour la vie vertueuse, chrétiennement vertueuse. J'affirme également qu'une telle disposition ne deviendra vertueuse que si elle est orientée et purifiée. C'est pourquoi celui qui par fonction a la charge de former ses frères à la vertu, c'est-à-dire le maître des novices, lorsqu'il se trouve en présence d'un caractère âpre, fier et irréductible, devrait l'aider non à détruire ces dispositions mais à les purifier. Or c'est ce qui n'arrive pas ordinairement. En général le souci du maître des novices est de rendre son disciple souple comme un gant, se pliant à tous les conformismes, incapable de jamais plus s'opposer. D'autres maîtres des novices, plus libéraux, ne cherchent pas à abaisser les caractères mais ils laissent tout aller et chacun se déforme selon sa pente. La seule bonne façon de faire ne consiste pas à éteindre, ligoter, paralyser et pas davantage à laisser aller ; la seule bonne méthode consiste à aider un caractère non pas à perdre sa fierté mais à n'avoir de fierté et d'irréductibilité que dans la vérité et dans l'amour.

Pour le disciple de saint Thomas d'Aquin, la morale n'est pas enfermée sur elle-même, elle ne cherche pas la vertu pour la vertu, mais bien pour la possession de Dieu et de sa vérité. C'est dans et par la vérité que la volonté se redresse :

> Cela est d'ailleurs impossible si on ne montre pas en quoi consiste la vérité et quelles actions sont conformes à la vérité. Si on eût fait ainsi, notre Ordre en France se serait opposé au marxisme avec beaucoup plus de vigueur, et les caractères ne se seraient pas avilis dans ce conformisme qui va comme ils disent « dans le sens de l'Histoire ».

Le « réalisme mystique » du père Calmel trouvait, dans cette situation tragique des années 1950, une nouvelle application concrète et cruciale. Il valait tout à la fois pour le présent et pour l'avenir, il était prophétique. Avant même les terribles secousses des années 1962-1970, le dominicain voyait lucidement la formation qu'il fallait donner aux jeunes religieux et aux séminaristes pour leur permettre de résister avec fermeté et douceur, pour eux-mêmes et pour leurs brebis, aux assauts des loups.

### *La vie politique française*

Un autre aspect de la vie chrétienne préoccupait le père Calmel, celui de la vie politique française. On sait déjà ses développements doctrinaux sur la question, dans *Itinéraires*, mais on s'étonnera peut-être de voir ce grand

théologien, ce grand priant, posséder une connaissance aussi précise de l'actualité. Une personne de bonne volonté lui avait envoyé à Montpellier un livre qu'elle avait écrit récemment. À son retour, le père Calmel lui répondait par une lettre, datée du 18 juillet 1959, dans laquelle apparaît sa vivacité naturelle, sa lucidité sur l'histoire de France depuis des siècles, et même son regard intelligent et indulgent sur les pays étrangers. Voilà une belle page d'histoire contemporaine.

> Chère et très chère Mademoiselle,
>
> Vous me tuez ; décidément, vous me tuez.
>
> Non, je n'ai pas de chance. Rentré à mon couvent, enfin, je tombe sur votre livre (...) Mais pourquoi faut-il que je l'ouvre sur ce texte odieux, qui constitue un parfait exemple du libéralisme le plus hypocrite, je veux parler du discours de Coty (René), de présidentielle mémoire, p. 281 ? (...) Dans ce discours académique, non seulement la France n'est pas une patrie baptisée (premier mensonge) mais encore (second mensonge) la France « n'a rien à cacher », et enfin (troisième mensonge) la France « respecte intégralement la dignité de la personne humaine ».
>
> Je venais de lire dans le train l'article courageux de la *Nation Française* du 1er juillet 1959, où René Huvez osait dénoncer l'hypocrisie de la réforme du mariage des musulmanes par Debré allant de pair avec l'extension prodigieuse de la prostitution des Françaises, encouragée par l'État. (...) « La France n'a rien à cacher. » (...) Si Coty (René) a des petits-enfants, s'il vient à Montpellier ce 18 juillet et s'il a un minimum de respect de sa famille, il faudra qu'il commence par cacher le quotidien de la région ; ensuite, que, en remontant la rue de la Loge, il empêche ses petits-enfants de regarder la vitrine des librairies ; enfin, si par hasard il s'avance jusqu'aux faubourgs Boutonnet ou l'Aiguelongue, il devra veiller à ne pas les laisser entrer dans ces taudis infects qui sont une honte pour Montpellier et pour la France, moins encore parce qu'ils existent, que par le prix effarant de leur location. Monsieur Coty, j'ai le regret de vous faire observer que la France autant et plus que d'autres pays, est défigurée par des plaies hideuses d'indécence et d'injustice, et que souvent elle les cache. Souvent aussi par un cynisme révoltant elle les exhibe et elle s'en fait gloire, et par là elle empoisonne le monde.
>
> ( ...) La liberté en France ? J'aime bien que M. Coty (René) ouvre son discours par des variations sur ce thème. Je voudrais bien savoir si la France n'est pas le premier pays d'Europe qui non seulement ait frayé les voies à l'étatisme, à l'État totalitaire, mais qui a encore légalisé, consacré légalement les monopoles d'État. Qui a fait la révolution, laquelle consiste, c'est bien connu, à opérer la conjonction impossible entre le laïcisme des institutions et la mainmise de l'État sur les hommes et les

> choses? (...) Qui donc le premier a instauré la conscription universelle et obligatoire? Qui donc le premier a pulvérisé les libertés universitaires et soumis l'enseignement à la politique et à l'administration d'État? Qui donc, le premier, a rendu impossible les vraies associations professionnelles? Je voudrais demander à M. Coty si ce n'est pas l'État français.
> (...) Vous citez un certain Alfred Leroy qui glorifie les guerres iniques du monstre Bonaparte comme si ces guerres étaient des croisades, comme si elles n'avaient pas éveillé et exaspéré l'orgueil nationaliste des autres pays et conduit la France à deux pas de l'abîme, comme si ces guerres ne lui avaient pas mérité une solide détestation? (...)
> Enfin, Mademoiselle, vous savez bien que la France est le seul pays où « Dieu soit venu faire de la politique » comme dit Frossard; mais aussi le seul pays où celle que Dieu avait envoyée pour le salut temporel (et spirituel) des siens ait été brûlée par les siens. (...) Cela me donne à réfléchir.
> (...) Oui ou non y a-t-il grande pitié au royaume de France? Et puis, si je suis fier d'être français, cela ne me suffit pas, même au temporel; j'ai le désir d'autre chose que la seule France; j'aspire à ce que les anciennes nations baptisées et les nations qui restent à baptiser essaient de former une chrétienté...

Le théologien n'hésitait donc pas à descendre dans l'arène et à donner quelques bons coups de sabre. Ce qui, on le devine, ne lui attirait pas que des amis.

Dans cette situation douloureuse, il s'applique à remplir généreusement le ministère qui lui est confié, les confessions et les prédications ordinaires. C'est ainsi qu'on le trouve à Auterive pour prêcher le carême 1959. Il obtient des aides pour des familles pauvres, tels ces exilés espagnols dont il avait fait la connaissance à Montpellier. Toutefois les tensions internes de la communauté, l'isolement que l'on crée autour de lui, pour ne pas parler des vexations et des moqueries, portaient un réel danger. Non pas celui de l'agressivité, mais celui, beaucoup plus profond, du scandale. Au sens strict, le scandale est ce qui fait tomber dans le péché, il est cette pierre du chemin qui vous fait trébucher. La terrible déception de voir son Ordre tant aimé, et bientôt une grande partie des hommes d'Église, épouser la pensée et les mœurs de son temps, sans parler des innombrables apostasies ou réductions à l'état laïc, cette constatation douloureuse avait tout pour choquer une âme délicate et lui faire perdre si ce n'est la foi, mais au moins l'espérance. C'était le danger du durcissement, de l'amertume, peut-être même de la fuite.

**Sur nos routes d'exil**

C'est dans ce contexte déchirant que se comprend un nouvel ouvrage du père Calmel, *Sur nos routes d'exil, les Béatitudes*[195]. Rédigé à la fin de l'été 1958, le livre fut approuvé par le prieur provincial, le père Vincent de Paul Rande, le 7 octobre, mais il ne reçut l'*imprimatur* du diocèse de Paris que le 4 janvier 1960 et fut publié sans tarder aux Nouvelles Éditions Latines.

Plusieurs chapitres de cet ouvrage ne sont que des reprises d'articles parus dans *Itinéraires* ou même dans des livres antérieurs. Le gros intérêt de cette nouvelle publication réside dans son actualité. Comment puis-je poursuivre mon chemin, sur nos routes d'exil, qui sont accidentées, semées d'embûches, menacées par les bêtes féroces, et garder l'union à Dieu, la paix et l'amour que promettent les Béatitudes ?

Comment le chrétien convaincu va-t-il réagir à la pression des forces du mal, aux moqueries et aux séparations inhérentes au témoignage de la foi ? Comment va-t-il pouvoir garder l'union à Dieu, la paix et l'amour, « le sourire lumineux et vainqueur » de l'enfance lorsqu'il sait « que le diable existe, que le monde est vieux et salissant et qu'il tue les âmes », et que nous-mêmes, nous risquons fort « de nous salir, de devenir vieux et peut-être de perdre notre âme (p. 15) » ? Ce ne sera certainement pas en fuyant le combat. Car celui qui « s'est esquivé habituellement des devoirs (et des croix) que la vie lui proposait », ceux qui « sont passés à côté des déchirements que demandait la fidélité à Jésus-Christ au cœur de leur vie » tombent dans l'infantilisme (p. 19).

Dans cette voie de l'épreuve, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est une lumière qui nous vient du Ciel. « Le cœur de la petite Thérèse est à la dimension des horreurs étranges du monde moderne (p. 21) » . Elle comprit mieux que quiconque que « le diable s'acharne à rendre les hommes vieux et très vieux », de la vieillesse du découragement et de la pusillanimité.

La difficulté principale que retient l'auteur est celle de la « solitude redoutable », « le privilège d'avoir à aimer sans appui et sans intermédiaire », « le dénuement affectif (qui) est sans doute le plus radical et le plus déchirant » qui atteint celui qui prêche haut et clair la vérité dans la nuit de ce monde (ch. 2). Fait-il allusion à sa propre situation ? Il semble l'insinuer lorsqu'il appelle à la prière « pour que ce privilégié – s'appellerait-il nous-même – ne se dérobe pas à l'honneur qui lui est fait ».

---

195 - R.-Th. Calmel o.p., *Sur nos routes d'exil, les Béatitudes*, NEL, 1960, rééd. 1994.

En définitive, les Béatitudes sont une prédication sur la croix, sur la manière fructueuse de porter la croix. Voyez comment saint Paul envisage « la croix de la vie active ou apostolique » (ch. 3) : « Contradictions au-dehors, trahisons de la part des amis ou des frères, lourdeur des compagnons à remorquer, déchirement des scandales qui renaissent toujours, lassitude physique... ». Or tout cela est bon pour le royaume de Dieu. C'est pourquoi saint Paul en parle sur un « ton de vaillance », avec la « manière allante (...) d'un exposé au pas de charge ». Il nous invite par là à ne pas nous inquiéter, à ne pas démissionner, à ne pas nous « réfugier dans je ne sais quelle quiétude surnaturelle ». Jamais, les peines amères du grand Apôtre n'ont réussi à « le renfermer dans une oraison illusoire, commode et paresseuse ».

Du reste, la fuite de la croix est illusoire et plonge l'âme dans la tristesse (ch. 4). Il y a certes de nombreuses raisons d'être tristes ! Le père Calmel en relève une à laquelle il est particulièrement sensible, la désertion de ses frères d'armes :

> Nous nous souvenons de tel ou tel qui était si bien parti et qui, après des essais étonnants, après des luttes héroïques et acharnées, a fini par lâcher pied, par faire comme tout le monde, par se résigner, par laisser le désir de justice et de sainteté vaciller et s'éteindre. Découragés, ils ne sont peut-être pas devenus franchement mauvais mais ils se sont abandonnés à la tiédeur. Comme ils disent : ils laissent courir ; ils veulent bien encore se sauver, mais pas plus. Voilà ce qui fait la vie d'un grand nombre de chrétiens.

Les Béatitudes ne nous invitent pas à écarter la croix et ses dérélictions, mais à regarder l'invisible. Ce n'est pas à côté, c'est au cœur de la tristesse du combat que naît la joie de l'Évangile. Avec celle-ci vient la paix (ch. 5). Non pas la paix de ceux qui ne veulent être dérangés en rien, qui « s'arrangent à être bien tranquilles », mais celle de Jésus-Christ, qui est « une paix dans l'amour et dans la croix ».

Ce principe reviendra très souvent sous la plume du père Calmel et dans ses entretiens de direction spirituelle. Si son message sonnait comme la trompette d'une mobilisation générale, il tenait absolument à marier l'ardeur et les blessures du combat à la paix profonde de l'âme. Le combat est une exigence de l'amour et doit en porter les traits. Tel est bien le grand dilemme dans lequel il se trouvait placé par les événements. Il lui fallait pratiquer le commandement nouveau de la charité parfaite dans un temps de guerre (ch. 6). Face à un tel idéal, il sentait sa propre faiblesse :

> Sans doute, la tentation de haine ou de désespoir n'est-elle point le lot effroyable de tous les jours de notre vie ; mais qui peut se flatter qu'il en

> sera toujours exempt ? (...) Au contact de l'enfer de médiocrité et de bassesse dont certains de vos frères se sont accommodés, êtes-vous jamais sûr que votre droiture instinctive et votre besoin passionné de noblesse et d'héroïsme ne vont pas virer au désespoir ou à la haine ? (...) Si vous soupçonnez à quel point les offenses de certains êtres peuvent rejeter en eux-mêmes d'autres êtres et supprimer leurs moyens ordinaires de communication ; à quel point certaines sociétés facilitent aux imbéciles et aux traîtres leur travail de sabotage, d'humiliation et d'injustice...

C'est l'expérience qui parle ici, c'est la douleur d'un cœur sensible et d'une confiance déçue. Que faire alors ? Où puiser un amour plus fort que la haine ? « ...Alors vous ne douterez plus que seul l'Esprit-Saint puisse nous donner d'aimer, et faire que nos forces affectives ne s'empoisonnent pas mais demeurent jeunes et pures. »

Garder la jeunesse et la souplesse de l'âme, « marcher d'un cœur content », chanter intérieurement le cantique nouveau, au milieu des pires tempêtes, tel fut l'idéal que le père Calmel s'était fixé, telle était la direction qu'il donnait aux âmes. Or pour cela, le « réalisme » chrétien ne suffirait pas, c'est dans le cœur de Dieu, c'est dans la vie mystique que l'on trouvera la joie et la paix.

Or, pour demeurer stable sur cette ligne de crête, une grande prudence est nécessaire à l'apôtre (ch. 10), celle qui met les pas dans ceux de Jésus crucifié, quel que soit l'état de vie auquel le bon Dieu l'a destiné, la vie consacrée (ch. 11) ou le mariage (ch. 12).

Tout au long de son ouvrage, le père Calmel se montre particulièrement sensible aux persécutions, aux manœuvres « de sabotage, d'humiliation, d'injustice » orchestrées par les hommes d'Église, par les « faux frères » dont parle saint Paul. À ce titre, *Sur nos routes d'exil* est un reflet de la tension croissante qui troublait la chrétienté à la fin des années cinquante et qui allait aboutir aux grands bouleversements inaugurés par le concile Vatican II.

Dans une telle conjoncture :

> Que faire ? (...) Se cacher à soi-même tant de vilenie, se dérober à la souffrance qui vous mord, évoluer au milieu des pharisiens en se résignant, en leur accordant un sourire mou, indulgent et bonhomme, en réalité un sourire à demi-complice ? C'est quand même une solution de pusillanimité.

Bien au contraire, il est l'heure d'élever notre regard vers le mystère de l'Église, qui est sainte mais composée de pécheurs, et de se mettre en marche (ch. 13). Seule la foi en la sainteté de l'Épouse du Christ permettra au fidèle défenseur de la vérité de surmonter le scandale :

> Qui n'est pas prêt à porter la croix avec un cœur d'enfant n'est jamais entré au fond du mystère de l'Église. (...) Il ne reste qu'une attitude normale, celle de donner sa vie avec le plus de pureté possible à l'imitation d'une Catherine de Sienne ou d'une Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Telles sont les consignes de vie spirituelle en temps de bouleversement et de persécution que le père Calmel se donnait à lui-même et qu'il distillait au fil de ses écrits et de ses prédications. Leur caractère providentiel, en 1959, trois ans avant l'ouverture du concile Vatican II, apparaît clairement. Cette lumière, fruit d'une douloureuse et longue expérience, était faite pour éclairer et pour encourager les prêtres et les fidèles au milieu de la tourmente qui approchait.

Il suffit de lire la presse catholique de cette époque, surtout après 1958, pour saisir l'abîme qui séparait l'idéal du père Calmel de la pensée et de la prédication d'un grand nombre de ses frères en religion et de l'Église de France. Au couvent dominicain de Montpellier, cette opposition prenait des proportions invivables. Le prieur lui-même faisait à son subordonné le reproche de critiquer le communisme, tandis qu'il laissait parler et écrire les pères les plus révolutionnaires. Ceux-ci ne perdaient pas une occasion pour dénigrer leur confrère et le marginaliser. Quand on se souvient de la très faible santé du père Calmel et de la délicatesse de sa sensibilité, on comprend que la situation allait bien vite devenir intenable. C'est le motif, semble-t-il, qui décida le rappel du Père à la Sainte-Baume.

# 16

# De retour chez sainte Marie-Madeleine

À LA FIN de l'année 1959, le père Calmel retrouva donc le bon air et les lumières de Provence et surtout la présence mystérieuse de sainte Marie-Madeleine. Cette fois-ci, il logerait non plus à la grotte mais à l'hôtellerie de la Sainte-Baume, située au pied de la montagne. Il goûte alors tout particulièrement la « vue extraordinaire sur la Sainte-Victoire. Quel beau nom d'une belle montagne. » Le cadre majestueux, le silence et la paix des lieux, le primat de la contemplation qui caractérisent cette maison, mais aussi le soin des pèlerins en quête de la vérité, de la miséricorde de Dieu ou de la prière allaient lui permettre de respirer un peu et d'approfondir sa vie intérieure.

### *L'ecclésiologie*

Sa réflexion semble s'être portée à cette époque sur deux objets principaux. Le premier est la théologie de l'Église.

À mesure que les novateurs répandaient leurs théories sur les sujets tels que le communisme, l'œcuménisme, la philosophie existentialiste, il apparaissait de plus en plus clairement que la grande vérité visée était celle de la nature de l'Église. On se souvient que le père Congar et ses amis avaient fondé la collection *Unam Sanctam*, aux éditions du Cerf, précisément pour changer radicalement l'ecclésiologie catholique. Cet enseignement avait inquiété Rome. En 1954, le pape avait exigé que soient déposés les trois prieurs des provinces françaises de l'ordre dominicain et que soient éloignés les principaux chantres du néomodernisme (les pères Chenu, Congar, Féret, Boisselot). Les sanctions, très bénignes et prononcées du bout des lèvres par le maître général, le père Suarez, ne les empêchèrent pas de continuer leurs travaux. Le père

Congar écrivait à ce sujet son intention de prolonger et même d'intensifier la « résistance » :

> Continuer au maximum à écrire dans le même sens, utilisant toutes les chances encore libres. Là est surtout mon combat. Je sais (et « ils » savent !) qu'à plus ou moins longue échéance, tout ce que je dis et écris est la négation du système. Oui, là est mon vrai combat : dans mon travail théologique, historique, ecclésiologique et pastoral. Le cours que je fais en ce moment, *de Ecclesia*, exactement comme si de rien n'était, c'est cela une vraie réponse, c'est cela ma vraie dynamite sous le fauteuil des scribes [196] !

Rejetant la doctrine traditionnelle du corps mystique du Christ, telle qu'elle avait été rappelée récemment par l'encyclique *Mystici corporis* (1943), il prônait la notion d'« Église-communion ». Le Concile, dit-il plus tard, « a refusé de s'exprimer en termes physiques de membres, il a préféré utiliser la catégorie de communion, signifiant ainsi qu'on peut être plus ou moins en communion. Cette distinction a des conséquences œcuméniques importantes [197]. » L'ecclésiologie se trouvait de plus en plus au cœur des débats et allait prendre une place primordiale au cours du concile Vatican II.

Le père Calmel trouva l'occasion d'exprimer la pensée traditionnelle lors de la parution d'un livre du jésuite allemand Karl Rahner, en 1959 [198], dont il fit une recension détaillée dans la revue *Itinéraires* [199]. Le texte du dominicain est particulièrement intéressant dans la mesure où il met le doigt, deux ans avant l'ouverture du concile Vatican II, sur une de ses nouveautés les plus manifestes, la nouvelle ecclésiologie. Par ailleurs, cette recension attire l'attention en tant qu'elle représente un modèle de critique et de polémique chrétiennes.

Tout d'abord, l'auteur aborde ce nouveau livre avec bienveillance. Il s'agit pour lui, en effet, d'une découverte :

> Je ne connais pas Karl Rahner ; je n'ai jamais eu avec lui ces entretiens de vive voix qui en général sont plus favorables à dissiper les malentendus que de longues discussions écrites... D'ailleurs je voudrais bien n'avoir pas de malentendu avec Rahner. En tout cas, si j'interprète mal sa pensée qu'il veuille bien m'excuser. (...) Qu'il ne s'imagine

---

196 - *In Francois Leprieur, Quand Rome condamne*, Plon/Cerf, 1989, cité *in Vatican II, l'Église à la croisée des chemins*, t. 1, éditions du MJCF, 2010, p. 142.

197 - Père Yves Congar, *Une vie pour la vérité*, Centurion, 1975.

198 - Karl Rahner, *Dangers dans le catholicisme d'aujourd'hui*, Desclée de Brouwer, 1959.

199 - *Itinéraires* n° 44, juin 1960, p. 71-79.

> aucunement que je lui cherche querelle ou que je n'estime pas qu'il est bon chrétien et théologien orthodoxe. J'estime qu'il s'est trompé mais je ne m'estime pas plus infaillible que lui.

On voit la délicatesse à l'égard des personnes et le scrupule scientifique. On ne voudrait surtout pas se précipiter, lire ce livre avec des a priori et porter de faux jugements. Le père Calmel commence même sa lecture avec un préjugé favorable :

> Ce doit être un théologien germanique ; dès lors sa pensée ne manquera sans doute pas de densité, même si elle est parfois obscure ; et par ailleurs, elle risque d'être stimulante, puisque ces Germaniques ou bien disent des choses que nous autres latins nous ne disons pas, ou bien, en disant les mêmes choses sous une autre forme ils nous obligent à les reconsidérer.

Cependant la vérité a des droits absolus, et le théologien fait de l'ouvrage une lecture intelligente, celle qui va au cœur de l'enseignement de l'auteur. Tout d'abord, il s'étonne gentiment que Rahner n'évoque en aucun endroit l'encyclique *Humani generis* du pape Pie XII « qui traite justement des dangers du catholicisme "de quelques opinions fausses qui menacent (c'est bien un péril) de ruiner les fondements de la doctrine catholique" ». Ce silence sur un document si important n'est-il pas surprenant de la part d'un théologien ? La théologie n'est-elle pas au service du magistère de l'Église [200] ?

Après cette remarque importante de méthode, le père Calmel entre dans le vif du sujet, la définition de l'Église. Rahner voit en celle-ci « deux réalités (...) qui ne se laissent pas à proprement parler concevoir strictement comme deux aspects d'une seule et même chose [201] ».

Certes, il fait bien de rappeler l'existence, dans la vie chrétienne, de « la sphère du privé d'en-haut [202] », c'est-à-dire du monde des charismes, mais

> Est-il nécessaire de casser l'Église en deux moitiés ? (...) Je pense que l'Église est indivisiblement une communauté de grâce pourvue des

---

200 - Comme nous l'avons déjà constaté, le père Calmel avait pleine connaissance de la méthode propre de la théologie. Il le confirmera bientôt dans l'introduction de son article d'*Itinéraires* de septembre-octobre 1961 sur le Christ-Roi, lorsqu'il écrit : « Le mystère du Christ-Roi est un mystère révélé (...) Il est donc essentiel de partir de la Révélation telle qu'elle est contenue dans l'Écriture, telle qu'elle est explicitée par le Magistère, notamment par l'Encyclique *Quas primas*. En réfléchissant conformément à l'analogie de la foi, nous verrons alors la nature particulière de la royauté du Christ et la manière dont elle s'étend au genre humain. »
201 - Karl Rahner, *op. cit.*, p. 33.
202 - *Ibid.*, p. 42.

> pouvoirs d'ordre et de juridiction et qu'il est erroné de la diviser en deux parties qui constituent deux réalités différentes, une partie étant « la communauté de grâce », l'autre partie « la société juridiquement structurée » (p. 34). L'Église est indivisiblement une communauté de grâce dotée des pouvoirs de prêcher, gouverner, donner les sacrements (y compris la confession).

En conséquence, ce qui peut nous décevoir ou même nous choquer dans tel ou tel homme d'Église, « ce n'est pas l'Église, même du point de vue juridique : c'est la part du monde et du péché dans un ministre de l'Église ». Certes, il faut s'opposer à l'« étatisme ecclésiastique » de certains clercs, mais pour ce faire :

> il faut enseigner une certaine attitude morale, une attitude d'humilité et de charité et non pas élaborer une théorie spéculative de l'Église partagée en deux réalités différentes. (...) Le dépassement du conflit ne sera pas trouvé en considérant comme deux univers étrangers : d'un côté la vie intérieure, d'un autre côté les moyens « juridiques » grâce auxquels il lui est donné de naître et de grandir. (...) Rahner dit en substance : la vie mystique du chrétien ne relève pas du ministre de la grâce en tant qu'il exerce une fonction juridique, parce que l'Église est coupée en deux : appareil juridique, communauté d'amour. (...)
>
> Dans l'Église nous sommes unis par la charité, (or celle-ci) nous est donnée par le baptême, elle est nourrie par l'eucharistie, éclairée par la prédication, exprimée par des œuvres ; enfin elle tend à susciter une certaine forme de civilisation. Ainsi, même en considérant l'Église du point de vue de la charité, je n'aboutis pas au concept d'une Église invisible.

En bon thomiste, le père Calmel remonte aux principes, à la raison de cette union en une seule société de cet aspect invisible et de l'aspect visible, c'est « le Verbe de Dieu incarné, le Fils de Dieu devenu visible » :

> « Quelqu'un peut (affirme Karl Rahner), suivant les circonstances, appartenir à la communauté de grâce des rachetés dans le Christ sans être membre de l'Église visible, juridiquement organisée comme telle » (p. 33). Dire cela, ce n'est pas tenir compte des effets du baptême de désir. Car si quelqu'un, en vertu du baptême de désir, devient un membre du corps mystique du Christ (...), il est par le fait même membre du corps de l'Église visible : le corps mystique n'étant pas une autre réalité que l'Église visible. Il y a superposition rigoureuse des notions d'Église visible et de corps mystique. (...) Du moment qu'il vit de la grâce par le baptême de désir, il porte dans son cœur une tendance qui l'incline, non pas vers n'importe quelle confession, (...) mais vers l'Église fondée sur Pierre.

C'est pourquoi celui qui est membre de la société visible sans être en état de grâce, donc qui est « séparé de la communauté de grâce » (Rahner, *op. cit.*, p. 33), peut aller à la messe, écouter la prédication, et même se confesser. Le père Rahner affirme que « la sphère du privé d'en-haut ou du dedans (la vie surnaturelle et intérieure) foncièrement et essentiellement n'est pas directement touchée par l'Église comme société organisée » (Rahner, *op. cit.*, p. 37).

> Mais si, répond le père Calmel avec une certaine indignation, l'oraison, la prière intime, le recueillement le plus spirituel sont touchés, sont éveillés et soutenus par la doctrine, (...) par la liturgie (...), par la communion eucharistique, bref par l'Église comme société organisée.

Il présente alors deux exemples qui lui sont chers, celui de sainte Jeanne d'Arc et celui de saint Jean de la Croix. La fidélité de l'un et de l'autre à leurs vocations respectives était soutenue par « l'Église dans ce qu'elle comporte de "juridique" », par son enseignement et par ses sacrements, malgré les oppositions de la part des hommes d'Église. Et il conclut :

> Je pense que l'Église, avec tout ce qu'elle comporte de juridique, est une société divine et qui, par cela même – à la différence des autres sociétés –, s'établit au niveau du secret des cœurs, au niveau de la vie mystique de la personne. (...) Autrement dit plus les chrétiens sont intérieurs, mystiques et spirituels, plus ils échappent à l'esprit du monde, même quand il est à l'œuvre dans les ministres de l'Église, mais aussi plus ils vivent de l'Église et par l'Église y compris l'Église sous son aspect « juridique ».

Cette finale était d'une portée presque prophétique, puisqu'elle donnait la ligne de conduite des catholiques dans la crise qui allait frapper l'Église dans les années à venir. Une dizaine d'années plus tard, le père Calmel consacrera à la question une longue série d'articles de la revue *Itinéraires*[203] et dans le chapitre septième des *Mystères du Royaume de la grâce* (t. I), en 1972.

***La subversion***

L'actualité politique et le hasard des lectures allaient ouvrir au père Calmel un autre champ de réflexion, celui de la technique révolutionnaire. À ce sujet, il s'était déjà exprimé à l'occasion de ses méditations sur l'*Apocalypse*. Avec saint Jean, il avait vu le Dragon, le démon, à l'œuvre dans le monde à travers le pouvoir politique déifié et par le jeu de la fausse philosophie. Il aurait

203 - Ces articles seront publiés par la suite dans un ouvrage intitulé *Brève apologie pour l'Église de toujours*, Difralivre, 1987.

pu en rester là. La révolution s'expliquerait suffisamment par les puissances démoniaques, par les théories contre-nature et par quelques hommes qui les prêcheraient partout. Cependant une telle explication se heurte contre un obstacle. Ces « doctrinaires », ces faux prophètes, s'ils ne sont que des individus, ne peuvent avoir d'influence que sur des individus. *Agere sequitur esse*, constate le philosophe, l'agir suit l'être. Pour que l'action subversive ait une portée politique, il lui faut un support qui corresponde à sa fin, il faut qu'elle soit menée par une ou plusieurs sociétés. Or, ce dernier élément, le père Calmel le découvrit à la lecture d'Augustin Cochin. Dans un article de mai 1960[204], il avoue avec une grande simplicité son ignorance[205] et la découverte qu'il fit grâce à l'écrivain politique français.

Une nouvelle fois, la méthode suivie par l'auteur manifeste sa prudence intellectuelle. Tout d'abord, il découvre une vérité et invite son lecteur à l'admirer avec lui. Puis il l'approfondit pour ne rien en perdre. Ensuite, il en montre les limites, ce qui est le fait d'une juste critique. Enfin, il remet la doctrine étudiée à sa place dans le monde du savoir pour mettre en lumière l'enrichissement qu'il apporte au domaine dont il s'occupe. Il convient de lire attentivement cette recension, dans la mesure où elle signifie une évolution importante dans la pensée du père Calmel. Ce dernier aura souvent l'occasion, à l'avenir, de développer sa réflexion à ce sujet et il en trouvera une douloureuse vérification dans les événements à l'intérieur de l'Église.

> Cet historien est très grand. Ce chrétien héroïque qui tombait devant l'ennemi au pied d'un calvaire de la Somme en 1916[206] doit être tenu pour un maître et pour un modèle. Dans le domaine qui lui est propre: la connaissance de la révolution et de ses mécanismes ténébreux, Augustin Cochin est aussi grand et aussi formateur que Charles Péguy dans un autre domaine: celui d'un ordre chrétien à défendre et à susciter. Son intuition est la suivante: la révolution s'explique non seulement par les doctrines aberrantes du XVIIIe siècle, par la diplomatie, par les difficultés intérieures du royaume, par la psychologie des monstres au pouvoir, mais encore *et davantage* par un *système nouveau de contre-société* (...). Une des forces de la révolution a été d'inventer un système

204 - « Les travaux d'Augustin Cochin », *Itinéraires* n° 43, mai 1960, p. 108 et sv.

205 - « Avant la lecture d'Augustin Cochin, je savais peu de choses de ces éléments sociaux contre-nature: le comité, le parti, la société de pensée, qui ont rendu possible la Révolution et, d'une certaine manière, qui en sont constitutifs. Je croyais que tout dépendait des grands hommes et des grandes œuvres qui faisaient le jeu du diable. »

206 - Voilà un titre de noblesse qui devait le recommander à l'affection et à l'admiration du père Calmel.

capable de faire marcher les hommes sans qu'ils s'en aperçoivent et de tirer les ficelles sans qu'ils y prennent garde.

De quoi s'agit-il ? Ce sont les « sociétés de pensée dont le but n'était pas de chercher et de dire le vrai, mais de discuter pour discuter et de lancer les idées "les plus avancées", comme on disait déjà ». On mit en place le système de noyautage par « quelques adeptes qui n'occuperaient pas les premiers postes mais qui, habilement dissimulés, sauraient (...) faire croire que le peuple ou la nation demandaient et voulaient ceci ou cela ». C'est « la fabrication implacable de la pensée collective », de la fameuse opinion publique. « Le communisme a perfectionné le travail et la méthode, il l'a rendu dialectique, mais l'essentiel était conçu et mis en place dès la fin du XVIII$^{e}$ siècle. »

Cette vérité a toutefois ses limites. Là encore, le réalisme garde ses droits. Si une pure théorie politique, un esprit, ne sauraient durer et porter du fruit sans être incarnés dans des personnes et dans des sociétés, l'inverse est vrai. Le seul jeu des sociétés secrètes les mieux organisées qu'on les suppose ne saurait faire la révolution si ces organisations ne sont animées par une pensée et par des penseurs.

> Augustin Cochin ne dit pas tout. Il ne montre pas assez la part des doctrinaires subversifs et leur responsabilité majeure dans la révolution. En particulier il ne montre pas assez que le génie de Rousseau, à la fois dissolvant et fécond dans l'anti-naturel, a joué un rôle de tout premier plan. (...) Il reste que la révolution ne se serait pas faite aussi vite, ni aussi violemment, ni aussi uniformément sans la mécanique des sociétés et des clubs. Cochin a tout à fait raison de mettre leur action en relief. On ne peut pas dire cependant qu'ils soient au principe de la révolution. C'est Taine qui a raison, quoi que dise Cochin, quand il fait résider en des personnalités de doctrinaires insensés ou d'hommes d'action pervers la cause suprême de la révolution.

Les deux points de vue sont complémentaires et doivent donc être unis dans une synthèse supérieure :

> Seulement à des personnalités mauvaises les sociétés de pensée et les clubs ont conféré une puissance de mal jamais encore égalée. Sur ce point Augustin Cochin a vu tout à fait juste et sa découverte est extrêmement précieuse. Elle en revient à dire *qu'il existe un système artificiel et contre-nature de groupement et d'association* grâce auquel les mensonges et les méchancetés (...) reçoivent un pouvoir destructeur qui dépasse de très loin la puissance dans le mal d'une personne singulière, ou même d'une société mauvaise de type classique (...).

> Nous avons déjà parlé *des sociétés possédées du diable* du fait que les institutions sont contraires au droit naturel. Nous devons ajouter: la société est encore plus possédée du diable lorsque l'élément anti-naturel (qui est aussi ancien que le monde) est livré à la dialectique communiste; ou à cette ébauche de dialectique que représentaient au XVIIIe siècle les sociétés de pensée[207].

Cet article montre comment la pensée du père Calmel sur les techniques révolutionnaires s'enrichissait au fil des ans et l'aidait à prémunir contre le venin de la subversion les âmes qui se confiaient à lui. Bien plus tard, en décembre 1973, il recommandait à une dominicaine qui venait le visiter, parmi les sujets que les sœurs pourraient étudier ensemble, « la lecture (avec commentaire) de quelques aphorismes du petit recueil de Cochin: *Réalisme politique,* ou de quelques pages de son recueil plus important (posthume) *Les sociétés de pensée et la démocratie.* »

La défense de la vérité et de la vie religieuse ainsi que la formation des jeunes filles catholiques au XXe siècle passaient par là. On voit comment la réflexion du père Calmel restait proche de son temps et des âmes à sauver. Partout où il passait, selon la nature de son auditoire, il tâchait de fixer les âmes en Dieu par des vertus théologales solides et de les prémunir contre les ruses présentes du démon.

Car la lecture et l'apostolat de l'écrit ne le rendaient pas muet. Pour la semaine sainte de cette année 1960, on vit et entendit le frère prêcheur à Villeneuve-Minervois (Aude). Début juillet, il assistait pour la première fois au dixième congrès annuel de la *Cité catholique*, à Issy-les-Moulineaux, ce qui lui valut de nombreux contacts et de précieux amis. Il put y rencontrer dom Roux, père abbé de Fontgombault, les bénédictins dom Guillou (abbaye de La Source, Paris) et dom Frénaud (abbaye de Solesmes), l'abbé Luc Lefebvre, le général Weygand, Henri Massis, l'amiral Auphan, Jean de Fabrègues – directeur de *La France Catholique* – et d'autres personnalités[208].

---

207 - « Les travaux d'Augustin Cochin », *Itinéraires* n° 43, mai 1960, p. 108-111.

208 - En 1936, Jean Ousset, alors âgé de vingt-deux ans, se retrouve avec quelques amis (dont Jean Masson et quelques jeunes officiers) chez l'abbé Choulot à Montalza (Montauban). Le 15 août 1939, quinze jours avant le déclenchement de la guerre, ils se décident à fonder un mouvement qui aurait comme base une intense formation spirituelle et doctrinale en vue d'une œuvre temporelle. En 1946, J. Ousset fonde un embryon d'œuvre, le « Centre d'étude critique et de synthèse », avec le soutien de dom Frénaud, maître des études à Solesmes. Le premier numéro de la revue *Verbe* parait en 1946. *La Cité catholique*, née de cette première initiative, tient son premier congrès à Saint-Étienne en 1949. Elle constitua un « comité de patronage » composé de cinq évêques (NN. SS. Marmotin, Marcel Lefebvre, Arscouet, Robin, Chapoulie). L'œuvre avait pour but de travailler, surtout par l'étude

Il fut invité à y prêcher au cours de la messe du samedi 2 juillet. Voici le compte-rendu qu'en fit la revue *Verbe* d'octobre-novembre 1960 :

> Chanter la gloire du Seigneur à tout instant : la leçon du *Magnificat* porte en elle cette simplicité des choses sublimes.
> Le but essentiel de notre vie n'est-il pas dans cette louange continuelle de celui qui nous maintient dans l'être et qui donne son sens à toute réalité ? Le fils spirituel de saint Dominique exalte en Marie, celle qui, de toutes les créatures, a le mieux compris le *Magnificat* et n'a pas cessé de le chanter, dans les douleurs du calvaire comme au jour de sa glorieuse assomption.
> Rechercher en tout la glorification de notre roi céleste : voilà bien le but suprême qu'il convenait de rappeler, comme le fit avec grand talent le père Calmel, au cœur de nos travaux centrés sur l'organisation de la société en vue de cette fin.

Du 17 août au 5 septembre, le frère prêcheur faisait sa première session d'étude à Pontcallec. Il y traita les sujets les plus variés : commentaires de passages de l'Écriture sainte ; théologie de la Rédemption, du Christ-Roi et de l'Église ; l'étude des « moyens purs » dans le *Don Quichotte* (Cervantès) et dans les Chansons de gestes ; questions d'actualité (malfaçons liturgiques, politique) ; psychologie[209] ; lecture de quelques auteurs (Pascal, Corneille, Bernanos, Thibon, Péguy) ; jusqu'à l'histoire de la Bretagne[210].

La variété des sujets traités et leur élévation montrent clairement l'ampleur du travail doctrinal du père Calmel et la profondeur de sa pensée.

---

doctrinale, à la « royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Dès 1950, la *Cité catholique* fut très mal vue des évêques français les plus influents et de l'Action catholique. En 1958, Jean Ousset déçut un bon nombre de ses amis en refusant de prendre position contre la nouvelle constitution de la République sans Dieu. Au début des années soixante, la *Cité catholique* manifesta quelques sympathies avec les idées du temps, comme celles de tolérance et d'obéissance. Après la promulgation de la nouvelle messe, Jean Ousset refusa de prendre position, prétextant de son état de simple laïc.

209 - Le père Calmel résumait alors sa pensée : L'âme de l'homme est plus profonde que sa psychologie. Il est très vrai que la psychologie de certains est perturbée - qu'elle n'est pas en accord avec l'âme - et perturbée par des chocs et des scandales qui datent de la petite enfance. - Il est vrai que cette perturbation peut empoisonner toute la psychologie et persuader à quelqu'un qu'il est un monstre. - Mais le remède n'est point dans la psychanalyse. Ces êtres déchirés ou empoisonnés trouvent la paix lorsque quelqu'un de plus solide, de vraiment mûr est assez proche et effacé pour leur permettre de s'ouvrir - pour leur permettre de regarder en face leur blessure, de l'assumer, de ne plus s'identifier à leur psychologie plus ou moins malade. Ce qui guérit c'est la prise de conscience anagogique grâce à quelqu'un qui prend en charge et qui permet de faire l'unité intérieure ; ce n'est pas la prise de conscience psychanalytique.

210 - *Libertés et franchises de la province, Les États et le Parlement de Bretagne. L'art, la littérature, les saints bretons.*

Par ailleurs, c'est au cours de cet été 1960 qu'il fit la connaissance d'une jeune lorraine qui allait devenir sa fille spirituelle et l'occasion de son apostolat dans ce qu'il appellera par la suite « les marches de l'Est ». M^lle^ Yvette Évrard avait entendu parler de la Sainte-Baume par une amie. Elle s'y rendit pour la première fois le 24 juillet, pour y faire une cure de repos et de prière. Alors qu'elle était assise dans le bus qui l'amenait de Marseille au Plan d'Aups, elle vit monter ce petit dominicain qui portait avec peine deux gros sacs. À l'arrivée, le père Calmel lui proposa de participer à la messe qu'il n'avait pas encore célébrée. La jeune fille accepta, mais elle fut bien surprise. « Le Père doit être bien fatigué », se disait-elle à mesure que la messe se déroulait, « il oublie plein de choses ! » Il ne s'agissait pas de distractions, mais tout simplement du rite dominicain de la messe, auquel la jeune fille n'avait encore jamais assisté.

Le lendemain, alors qu'il marchait en début d'après-midi, la retraitante était assise sur un banc, au bord du bois. « Ne restez pas là, lui dit le bon Père, vous allez nous ramener des tiques... Et puis, qu'est-ce que ce livre ? Cela n'a pas l'air de vous intéresser, ce que vous lisez ! » Effectivement, M^lle^ Évrard ne trouvait guère de nourriture spirituelle dans l'ouvrage qu'on lui avait prêté. Rendez-vous fut pris pour le lendemain, et pour tous les jours de ce long séjour de cinq semaines. Tel fut le point de départ d'une direction spirituelle qui allait durer jusqu'à la mort du père Calmel et qui, selon sa propre expression, devint une véritable fraternité spirituelle.

***L'étau se resserre***

Si le serviteur travaillait vaillamment dans la vigne du Maître, l'ennemi ne dormait pas. Un nouveau blâme, en effet, allait le frapper au mois de juin de cette année 1960.

Après la sanction qui l'avait atteint en novembre 1954 et qui lui interdisait l'apostolat auprès des dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus, le père Calmel avait gardé légitiment des échanges épistolaires avec quelques sœurs. Il entretint en particulier une abondante correspondance avec la mère Hélène. Celle-ci faisait même taper certaines lettres pour les transmettre à telle ou telle mère qui le désirait. Cependant, les oppositions au père Calmel et à son esprit n'avaient rien perdu de leur intensité. Chez les pères, tout d'abord, la situation était de plus en plus tendue. On était trop enthousiaste des idées novatrices pour pouvoir supporter plus longtemps la contradiction. Parmi les sœurs enseignantes, un petit nombre se tournait de plus en plus vers le monde. Pour celles-ci, il fallait absolument rejeter et faire tomber dans l'oubli tout ce que le dominicain avait apporté à la congrégation. À la

suite de nouvelles dénonciations, le père Paul Philippe, alors secrétaire de la Sacrée Congrégation des religieux, donna au père Marie-Joseph Nicolas plus de pouvoir sur les sœurs, avec le soin en particulier de superviser les sessions d'études, et lui enjoignit de faire cesser toute influence du père Calmel. Le père Nicolas écrivit aux sœurs une lettre circulaire datée du 23 juin 1960 :

> Un point précis est encore mentionné (par le père Paul Philippe). Vous vous souvenez qu'à la suite de la visite apostolique de juillet 1954, il avait été demandé au père Calmel de cesser son ministère auprès de la congrégation. Cela a été accompli. On va maintenant jusqu'à préciser qu'il doit même s'abstenir de tout contact privé avec les religieuses de la congrégation. (...)
> Il est clair maintenant que le père Calmel ne peut correspondre avec les sœurs ni les voir au parloir ou dans leurs maisons ou ailleurs. Jusqu'à présent on pouvait de toute bonne foi juger que ce qui était d'ordre purement privé et individuel restait permis, (...). Maintenant on ne peut plus le penser. (...)
> La Sacrée Congrégation n'a voulu que rendre plus effective la mesure prise en 1954 : l'interruption complète d'une influence personnelle dont elle a reconnu la valeur et les bienfaits, mais dont elle craint certains aspects. (...)
> Les motifs qui ont conduit à conclure à la nécessité d'une coupure et qui demeurent aussi exigent pour la paix de toutes les consciences que cette coupure soit entière. (...)
> Il n'est pas interdit aux religieuses de lire les écrits imprimés du père Calmel. Il n'est pas interdit de dactylographier ses manuscrits destinés à l'impression. Mais pour éviter tout équivoque et pour qu'il soit bien clair aux yeux de tous que rien de personnel ne passe à cette occasion, c'est à moi seul qu'il les enverra et c'est moi qui ferai l'intermédiaire avec la pleine responsabilité de l'obéissance pure et simple que je dois moi aussi aux ordres de Rome. (...)
> Je vous supplie de ne regarder les choses que du point de vue de l'obéissance, c'est-à-dire du point de vue de Dieu. C'est la plus haute des autorités à laquelle soient soumis les religieux qui a parlé. (...)
> Dieu nous demande par son Église de renoncer à cela même qui restait, pour quelques-unes, de l'influence du père Calmel.

Pas plus qu'en 1954, la victime de ces mesures diffamatoires ne fut interrogée. Jamais il n'eut l'occasion de se défendre. Il s'agissait de mesures d'exception. D'autant plus que nulle part il n'était question de vérité ou de quelque motif de fond. On semblait plutôt essayer de camoufler une décision arbitraire sous de belles considérations sur l'obéissance, sur l'unité, sur Rome et sur l'Église.

Le motif de cette nouvelle sanction apparaît plus clairement encore dans la lettre suivante du père Marie-Joseph Nicolas. À la date du 2 janvier 1961, il écrivait :

> Quand le père Philippe a fait sa visite apostolique, il a été étonné de l'article 4 qui interprète votre manière d'appartenir à l'ordre de saint Dominique (...). Comment voulez-vous avoir à vous seules l'esprit de saint Dominique et sans l'Ordre toujours vivant où malgré tout et à travers tout il demeure et circule ? (...) Qui peut vous aider intellectuellement, spirituellement et sur le plan même de votre tâche spécifique sinon vos frères selon saint Dominique ? Balayez donc les mauvais souvenirs et redevenez toutes, unanimement, ces sœurs très fraternelles et très confiantes que vous étiez pour nous (...).
> Il en résulte qu'une rupture avec nous crée une situation pénible, inextricable. Elle ne peut que vous diviser profondément entre vous. Elle ne peut que tarir votre recrutement[211]. (...)
> Mais l'un de mes devoirs principaux est d'assurer, surtout parmi les jeunes, l'influence de la doctrine et de la vie spirituelle dominicaine. On ne peut les lier, les attacher à jamais à un seul homme sans risquer de perdre bien vite le meilleur et le plus sûr de ce qu'on a reçu de lui. (...) On est en marche vers une union plus grande des congrégations dominicaines, peut-être vers une fédération. Ce n'est pas le moment de se replier dans une indépendance intellectuelle et spirituelle qui ne peut qu'être mortelle pour vous. (...)
> Je ferai patiemment et prudemment tout ce que je pourrai pour que circule de nouveau le courant entre l'Ordre et les sœurs, dans un oubli total du passé.
> Je sais que j'ai écrit au passage un mot qui sera sensible à beaucoup. J'ai dit que la fidélité à un homme ne pouvait pas vous retirer du reste de l'ordre de saint Dominique. (...) Ce que je veux vous dire est une chose grave, essentielle. C'est l'âme même, la raison d'être de notre vocation apostolique. Pour prendre en charge des âmes, à plus forte raison un groupe, il faut une mission. Le prêtre n'est pas un prophète, directement mandaté par le Saint-Esprit, mais un apôtre, envoyé par l'Église. Quand la mission a cessé, il se retire.

---

211 - Malgré ses mérites personnels et ses qualités de théologien, le père Marie-Joseph Nicolas n'avait pas le don de prophétie. Aujourd'hui, les congrégations de dominicaines enseignantes qui ont suivi les positions doctrinales du père Calmel comptent environ 260 membres. Celle qui a suivi les orientations des autorités dominicaines et romaines a une quarantaine de membres. La comparaison des moyennes d'âge accentue le contraste.

Il peut être cruel, il peut être imprudent de retirer une mission à un homme doué par Dieu pour l'accomplir et qui s'y est donné tout entier. Cela n'est jamais injuste, car nul de nous n'y a droit. (...) On peut, on doit garder une fidélité d'âme, de cœur et de prière à ceux qui nous ont fait du bien. Mais pas une fidélité d'obéissance et de dépendance. On vous a trop uniquement parlé d'obéissance dans tout ce qui s'est passé. Il fallait aussi parler de détachement, de pauvreté spirituelle, de confiance en Dieu. Autrement, vous auriez bâti sur de l'humain, pas sur du surnaturel.

Il serait facile de relever les divers sophismes qui émaillent cette lettre. Il est plus intéressant d'en comprendre l'idée générale. Depuis le début du pontificat de Jean XXIII, le mouvement qui avait pris son essor après la guerre prenait plus d'envergure. Partout, et dans l'ordre dominicain plus qu'ailleurs peut-être, on préparait des réformes radicales. Or pour cela une unité monolithique s'imposait. Seules une obéissance sans faille et une cohésion indéfectible assureraient le succès des transformations en vue. C'est pourquoi une congrégation qui échapperait au mouvement général jugé désormais irréversible, des religieuses qui se désolidariseraient des nouveautés pour faire bande à part dans l'ordre dominicain, cela était insupportable. La mission du père Nicolas et les sanctions qui avaient frappé le père Calmel étaient au fond doctrinales. Le père Nicolas se devait de former les sœurs « intellectuellement », d'assurer une « influence doctrinale », surtout « parmi les plus jeunes ».

Malgré la sévérité arbitraire d'une telle mesure, on ne crut pas bon d'interdire au père Calmel tout contact avec la mère Hélène. L'autorité morale de l'ancienne supérieure générale ne permettait pas aux autorités romaines de la priver totalement du soutien de son père spirituel. C'est principalement par elle que le père Calmel aurait désormais les nouvelles de ses filles dominicaines. Toutefois, les autorités de la congrégation montreront une certaine souplesse dans l'application de cet interdit.

Le religieux reçut ce nouveau coup avec un sens surnaturel remarquable[212]. Les conseils qu'il donnait alors à ses filles spirituelles reflétaient fort bien sa propre vie intérieure : « Dans des conditions bien faites pour l'éteindre, leur disait-il, il fallait garder brûlante la flamme de l'amour », et maintenir « la ferveur bien éveillée dans des conditions propices au sommeil et à la mort lente. C'est toujours la parabole des vierges. Chaque chrétien est appelé à

212 - « Je suis tellement sûr, écrit-il le 22 avril 1961, que Jésus a bien fait de prendre le chemin qu'il a pris avec moi pour m'apprendre à le préférer - pour augmenter ma foi dans la sainte Église - pour me permettre d'aider et de comprendre l'immense détresse qu'il y a dans le monde - en un mot pour me permettre d'être pleinement son prêtre. »

la vivre. » Dans l'épreuve qui le visitait et qui atteignait certaines âmes, le religieux sentait clairement le danger de « laisser entrer la lassitude dans son âme, et le découragement ». Pour l'éviter, il fallait « surtout ne pas prendre au tragique la situation actuelle[213] ».

Malgré tout, sans le moindre repli sur soi et sans amertume, le père Calmel continuait paisiblement son ministère – il accompagna par exemple en juin et en octobre des pèlerinages à Lourdes, puis prêcha une conférence à une cinquantaine d'hommes sur le mystère du Christ-Roi –, s'appliquant à soulager ceux qui se présentaient à lui et même à organiser des aides matérielles à quelques familles démunies. Celui qui était refoulé par ses frères trouvait les mots justes pour soulever les âmes. Sa correspondance, à cette époque douloureuse, invite ses lectrices à être « simples et joyeuses », « à accomplir les œuvres de la foi » qui « consistent avant tout dans une confiance d'enfant, courageuse et légère et dans un amour qui passe aux actes[214] ». En tout temps, il leur faut « bénir et chanter[215] », « être libres de leurs états d'âme[216] ».

> Restez petite, légère et chantante; veillez au sommeil et à l'équilibre nerveux[217].
>
> Il est sûr que l'amour, et l'amour seul, donne une sagesse, une paix, un calme, une possibilité de réflexion chrétienne, une compréhension des êtres, une force pour bénir dans l'épreuve que l'on ne trouve pas en dehors. Mais l'amour est au-delà de ce que nous pouvons éprouver ou ne pas éprouver; et surtout il se fonde sur la foi[218].
>
> Demeurons légers et chantants, parce que – quoi qu'il en ait – le Seigneur qui est tout-puissant est aussi infiniment tendre pour nous, et il dispose tout afin que nous l'aimions parfaitement[219].

C'est avec cet élan de joie et de liberté intérieure que le père Calmel surmontait la persécution des hommes et envisageait l'avenir.

---

213 - Entretien en 1960.
214 - Lettre du 24 mars 1961.
215 - Lettre du 18 avril 1961.
216 - Lettre du 20 août 1961.
217 - Lettre du mois de septembre 1961.
218 - Lettre du 27 octobre 1961.
219 - Lettre du 28 octobre 1961.

## 17

# Le couvent de Biarritz

LE SÉJOUR du père Calmel à la Sainte-Baume lui fut très bénéfique. Cependant, la vie commune y était alors réduite à sa plus simple expression. C'est pourquoi, le religieux fut heureux de sa nouvelle nomination, le 3 novembre 1960, pour le couvent de Biarritz (9 avenue Victor-Hugo). Il y restera jusqu'en 1964.

Là, il trouvait une communauté plus nombreuse et composée de pères capables de le comprendre. Le prieur, surtout, le père Perret, gagna son estime surnaturelle et son admiration. Le nouveau venu écrira de lui, après sa mort survenue le 22 février 1964, les paroles émues :

> Le cher Père a été emporté dans les trois jours. Il nous a quittés le samedi 22, pour la Chaire-de-saint-Pierre. Il aimait beaucoup l'Église et le pape. C'était un apôtre d'un dévouement extraordinaire, sûrement le meilleur Père de notre couvent. C'était avec lui que je causais le plus volontiers. Il était mûr. C'était un prêtre sans le moindre retour sur soi ; je le prie comme un saint. Quelle peine ! Nous serons consolés par la certitude qu'il sera dans le paradis et qu'il intercédera pour nous.

Dès son arrivée à Biarritz, le père Calmel commença son ministère dominicain. On s'étonnera peut-être de la force et de l'audace avec lesquelles il s'adressait aux fidèles du couvent. Le 27 novembre, premier dimanche de l'Avent, il leur tint le langage suivant :

> Mes frères,
>
> Dans quelle situation nous est-il prescrit, est-il prescrit aux disciples, de lever nos yeux vers le Seigneur ? Dans la situation inimaginable qui sera celle de la fin des temps. (...)

> Car il ne faut pas s'imaginer que le monde en approchant de sa fin aura fait des progrès extraordinaires dans la fidélité à Dieu, la pratique de la justice et l'établissement d'une civilisation digne de l'homme. L'Écriture enseigne exactement le contraire et cela dans tous les textes, sans exception aucune, qui sont relatifs à la consommation des siècles. L'Église, contre laquelle les forces de l'enfer n'arriveront pas à prévaloir, fera l'expérience, comme jamais encore elle ne l'avait faite, d'être abandonnée et trahie par ses propres enfants. (...)
> Mais pourquoi Seigneur (...) permettrez-vous ces jours de détresse, de scandale et d'apostasie ? (...) C'est afin que l'Église donne à son Époux une réponse de parfait amour, afin qu'elle manifeste sa fidélité dans les périls et les difficultés les plus invraisemblables et qu'elle prouve par cela même avec quelle ferveur elle est attachée à son Époux.
> Le mal est toujours à l'œuvre autour de nous et en nous ; le démon ne chôme pas ; l'Antéchrist travaille déjà au milieu de vous, disait saint Jean aux premiers chrétiens (1 Jn 2, 18). Il nous serait bien difficile de nous faire illusion là-dessus. Notre expérience quotidienne est suffisamment convaincante. Nous savons tous que nous n'arrivons à persévérer dans la foi, l'espérance et la charité que grâce à une rude bataille. (...)
> L'épreuve nous est envoyée ou prolongée afin de nous permettre de donner plus d'amour.

C'est ainsi que pouvait encore prêcher un dominicain en novembre 1960. On devine cependant qu'une telle sévérité de langage, un esprit aussi peu conforme aux messages d'irénisme et d'œcuménisme que l'on recevait de partout, ne plaisaient pas à tout le monde.

Toutefois les âmes de bonne volonté ne pouvaient pas ne pas être portées par l'élévation du prédicateur. C'est son âme profondément contemplative qui s'exprimait librement et emportait ses auditeurs en Dieu. Son homélie de Noël de cette année 1960, par exemple, est conçue comme une prière à Notre-Dame. Manifestement, le dominicain prie son sermon, il le médite face à Marie. N'est-ce pas le principe de base du rosaire ? Mais la hauteur de sa pensée ne l'empêche pas de se souvenir de la réalité concrète de la France et de l'Église. Il pense « au Noël des détenus et des déportés, des exilés et des condamnés ; (...) à la fausse paix de la contrainte des pays colonisés par le communisme. » Il prie pour la paix dans l'Église qui viendra lorsque « l'épiscopat exercera ses charges par amour ; et sans paresse ni pusillanimité remplira les devoirs qu'il a droit de remplir ».

Dès le lendemain des solennités de Noël, il se rendit à Saint-Cloud, chez les dominicaines du Saint-Esprit, pour y assurer une session d'étude, du

27 décembre 1960 au 3 janvier 1961. Ce fut l'occasion pour lui de visiter quelques sanctuaires parisiens et de rencontrer une partie des rédacteurs d'*Itinéraires*. « Puissions-nous, à cette revue, note-t-il, continuer à faire du beau travail dans les temps impossibles qui sont les nôtres [220]. » Puis il revint à Biarritz pour reprendre la vie de contemplation et d'étude qui lui était si chère et pour assurer le ministère de la prédication (sermons en paroisses, plusieurs retraites).

> J'ai dit – ce que je vois de mieux en mieux – que Marie est notre mère de grâce (...). Elle est toute donnée à intercéder pour la vie spirituelle de tous ses enfants du fait même de son consentement à l'Annonciation et au Calvaire. Vivons comme ses enfants, tendres, confiants et joyeux [221].

Du 16 mars au 2 avril 1961, il se trouve à la paroisse du Sacré-Cœur de Millau pour y prêcher la semaine sainte.

La situation de la France ne laissait pas d'inquiéter le père Calmel. En avril, il composa un texte non publié sur « la capitulation des militaires » qui manifeste sa vive inquiétude sur l'avenir du pays.

En mai, il critique la loi Debré sur l'enseignement [222], qui s'en prenait à l'enseignement libre. En fait, la mainmise grandissante de l'État donnait raison aux avertissements que le père Calmel n'avait cessé de proférer et à son réalisme. Car, en définitive, si l'on ne donnait pas dans l'école catholique un enseignement chrétien même des matières profanes, si on n'inspirait pas toute la vie scolaire jusque dans ses moindres détails par la foi et par la charité, au nom de quoi pouvait-on refuser à l'État de prendre en charge, au moins indirectement sous le biais des contrats, les programmes, les livres, le choix et la formation des professeurs ? Si on sépare de fait l'enseignement et l'éducation, laissons donc le premier à l'État et le second aux familles et à la paroisse. La seule réponse adéquate aux prétentions du gouvernement sur l'école et sur les petits chrétiens, est l'union intime entre la nature et la grâce, entre l'enseignement de toutes les disciplines et la foi, entre la vie de tous les instants et la charité surnaturelle. C'est à nouveau le « réalisme mystique ».

À la même époque, sans doute en raison de la situation en Algérie de plus en plus alarmante et des maladresses du gouvernement, le père Calmel commença des travaux sur l'Islam [223]. Il s'agit tout d'abord d'une recension du livre signé Hanna Zacharias (qui n'est autre que le père Théry o.p., mort en 1959),

---

220 - Lettre du 9 janvier 1961.
221 - Lettre du 18 février 1961.
222 - *Itinéraires* n° 53, mai 1961, p. 26-33.
223 - *Itinéraires* n° 53, mai 1961.

*L'Islam et la critique historique*, puis *Vrai Mohammed et faux Coran*[224], et enfin *De Moïse à Mohammed* (deux tomes). La thèse exposée dans ces ouvrages est la suivante : « L'enseignement religieux qui est à l'origine de l'Islam est l'œuvre d'un rabbin juif qui voulait convertir au judaïsme, en les détournant de la religion chrétienne, les Arabes idolâtres. » Le père Calmel ne prétend pas juger d'un sujet qu'il ne connaît guère, mais il envisage ces découvertes dans une orientation tout apostolique. Le grand péché de la France fut de ne pas vouloir convertir les musulmans des colonies. Ce serait, aujourd'hui encore, la grande urgence. Or ce « désir évangélique » exige « charité à l'égard des personnes, lucidité, absence d'illusion à l'égard des doctrines. » En conséquence, « une des premières conditions pour que les musulmans reçoivent la foi, c'est qu'ils n'aient plus d'illusion sur l'origine et la nature de ce qu'ils considèrent comme le livre par excellence ».

Il revient sur le sujet quelques mois plus tard, sous la forme d'un dialogue (réel ou fictif ?) avec un prêtre rencontré dans le train[225]. « Dialogue plein de force et de finesse, un enchantement pour l'esprit », lui dira Jacques Vier[226]. Comme à son habitude, le théologien clôt le débat par une élévation sur « l'adoration en esprit et en vérité ». Il cite pour cela la lettre de Charles de Foucauld à Henri de Castries datée du 15 juillet 1901 :

> Le fondement de l'amour, de l'adoration, c'est de se perdre, de s'abîmer en ce qu'on aime et de regarder tout le reste comme néant. L'islamisme n'a pas assez de mépris pour les créatures pour pouvoir enseigner un amour de Dieu digne de Dieu.

Il profite alors du sujet pour conduire son lecteur à une connaissance plus approfondie de l'ancien Testament et du judaïsme actuel. Il le fait d'autant plus volontiers qu'il entend la voix de certains « religieux » vanter publiquement ce texte du Coran qui serait « d'une beauté littéraire et religieuse peu commune[227] ».

L'été de 1961 donne au père Calmel la joie de revoir Pontcallec dont il appréciait tant l'aumônier et fondateur, l'abbé Berto, et de passer la fête de saint Dominique, le 4 août, dans la ferveur dominicaine. Une lettre datée de ce jour laisse transparaître sa joie surnaturelle :

> Que le chant intérieur ne s'arrête jamais dans notre cœur.

---

224 - Aux Nouvelles Éditions Latines.

225 - *Itinéraires* n° 55, juillet-août 1961.

226 - Jacques Vier, lettre au père Calmel, Rennes, le 30 juin 1961.

227 - *Itinéraires* n° 57, novembre 1961, p. 24-39.

> Et j'ai supplié d'aller jusqu'au bout de cette vocation : me laisser faire par la vérité vivante du Seigneur, être messager de cette vérité, de cette vérité qui ne se sépare pas de l'amour.

Sa vie spirituelle se manifeste également dans une prière à sainte Claire, composée à l'attention de la sœur Marie-Claire pour le jour de sa fête, le 12 août :

> Sainte Claire, vous avez aimé le Seigneur et lui avez fait confiance au point de choisir la pauvreté absolue et de fonder un ordre où l'on vive au jour le jour.
> Votre foi dans le Saint-Sacrement a été tellement vive que, par la vertu de l'eucharistie, vous avez repoussé les attaques des sarrasins et les avez mis en déroute.
> Je me réjouis des merveilles que le Seigneur a fait éclater dans votre fragilité et je vous adresse mon humble prière :
> Obtenez-moi de vivre de la pauvreté évangélique, d'être débarrassé de toute occupation de moi-même, d'être abandonné à l'amour de Jésus pour le présent et pour l'avenir, de communier avec une foi tellement grande au corps du Seigneur qu'il daigne m'accorder la victoire totale de la fidélité et de l'amour.

Le père Calmel restera chez les dominicaines du Saint-Esprit jusqu'au 6 septembre. À l'occasion de son séjour en Morbihan, il donne des cours (« qui m'enchantent, à des élèves des sœurs très ouvertes et avides ») et prêche l'Assomption dans une paroisse de Lorient. Très heureux de son « merveilleux » ministère à Pontcallec, il retourne à Biarritz où il reprend la vie conventuelle et la prédication. Il rayonne sur tout le Béarn et au-delà. Pour la fête de la Toussaint, il aide un curé des campagnes de l'Assarac. « Les paroisses sont négligées, écrit-il, en partie parce que les prêtres n'ayant pas le sens de la messe ne peuvent pas le donner. L'église est négligée pour les mêmes raisons. (...) D'autre part, le curé est débordé : quatre paroisses c'est beaucoup trop. »

Fin novembre, le premier dimanche de l'Avent oriente à nouveau sa pensée et sa prédication sur le grand mystère de la fin des temps. Car, au-delà de l'avènement du Sauveur à Noël, l'Église veut nous faire méditer et attendre sa venue dans la Parousie. Or, un des signes de l'approche de la fin du monde est certainement le progrès des œuvres diaboliques : « À mesure que l'humanité approche de la fin, le diable perfectionne ses méthodes pour l'égarer. » Et dans sa méditation, le père Calmel ne peut oublier « les prisonniers et les exilés qui n'auront pas une famille avec qui fêter Noël ».

En février 1962, le fils de saint Dominique donne dans la revue *Itinéraires* une recension qui mérite une attention particulière [228]. Deux livres de Jacques Vier [229] lui permettent de revenir sur le sujet de la littérature, qu'il affectionnait tant, et de répondre à une objection que peuvent se faire ceux qui fréquentent ses écrits : celle de la citation des auteurs peu « recommandables ».

L'auteur commence par se réjouir de l'esprit critique de Jacques Vier :

> Voici que m'arrivent maintenant deux petits livres de critique, admirables de santé et parfaitement indemnes des conformismes du jour en matière de littérature. (...)
>
> (Rolin, Jugnet, Vier) L'Université française s'illustre toujours de posséder des esprits solides, amis du vrai, des hommes libres qui ne s'inquiètent pas de suivre la mode et qui ne renoncent pas à mener le combat chrétien. (Car on trouve, en particulier chez Jacques Vier), une critique qui ne manque pas de critères, – ces critères essentiels, mais de nos jours généralement méprisés, que représentent une sensibilité saine, le bon sens, l'instinct de la foi, la formation doctrinale.

À cet endroit, il aborde la question délicate de la citation des auteurs, et il explique sa propre manière de travailler :

> Quelqu'un me demandait un jour si c'était par vertu que je citais, dans les articles, des revues et des auteurs qui d'habitude ne sont pas cités ensemble et qui paraissent même s'ignorer entre eux. Je répondis que la « vertu » n'avait rien à faire dans mon cas. (...) Je n'avais aucune raison de faire silence sur ceux auxquels j'étais redevable ; par ailleurs je ne citais pas au hasard et dans un concordisme qui noyait tout en tous ; j'avais par-devers moi quelques principes de discernement, que je tiens de l'école thomiste dominicaine et de la doctrine politique des papes.

Cette méthode est en effet celle de saint Thomas d'Aquin. Il arrive très souvent que le Docteur commun cite des auteurs les plus étrangers à l'Église, tels les musulmans Averroès et Avicenne, ou le juif Maïmonide, par exemple, pour leur faire servir la vérité. Il revient en effet à la sagesse de voir le vrai partout où il se trouve, de le dégager de la fange de l'erreur dans lequel il se trouve plongé et de le remettre à sa place dans l'immense cathédrale de la vérité. C'est

---

228 - *Itinéraires* n° 60, février 1962.

229 - Jacques Vier était professeur à l'Université de Rennes. Il publia de nombreuses critiques littéraires. Voir en particulier les deux tomes de *Littérature à l'emporte-pièce*. Deux lettres du grand professeur au père Calmel nous sont restées, dans lesquelles il manifeste au dominicain sa « vive et constante admiration pour tout ce qui sort de votre plume doctrinale et courageuse » (8 juin 1961). Une rencontre fut organisée en Bretagne en août 1962, lors de la présence du père Calmel à Pontcallec.

la raison pour laquelle le père Calmel se permettait, même dans ses dernières années, de citer librement Jacques Maritain, Bernanos ou le cardinal Journet qu'il n'hésitait pas à contredire sévèrement par ailleurs [230]. On pourra regretter parfois qu'il ne joigne pas à sa citation une mise en garde contre les erreurs de ceux qu'il met en scène, mais le procédé compte sur l'esprit critique du lecteur et il est tout à fait fidèle aux grands maîtres du thomisme.

### *Teilhard de Chardin*

Un autre sujet allait retenir l'attention du père Calmel à partir de cette même époque et jusqu'à la fin de sa vie. Au début de l'année 1962, il fut invité à exprimer son avis sur une doctrine très en vogue parmi les intellectuels catholiques, celle du jésuite Teilhard de Chardin. Le sujet intéressait le théologien dominicain à un titre particulier, celui de la nouveauté. Jusqu'à présent, il s'en était pris, d'une part, à ceux qui prônent une nature (l'enseignement des matières profanes, la science, la cité) séparée de la grâce ou, à l'inverse, à ceux qui s'évadent dans une spiritualité à l'état pur, déconnectée de la vie réelle. Au nom de son « réalisme mystique », le disciple de saint Thomas avait rejeté avec indignation ces séparations et toute sorte de « juxtaposition ». Désormais, il se trouvait en présence d'une nouvelle caricature de la vie chrétienne, celle d'une confusion entre la nature et la grâce, d'une abolition des frontières et des distinctions.

À vrai dire, la question ne lui était pas tout à fait inconnue. Son premier contact avec le jésuite paléontologue remontait aux années 1942 ou 1943, lorsqu'un « théologien » lui remit un texte de Teilhard intitulé *Comment je crois*. D'emblée, le père Calmel avait discerné la confusion qui se cachait dans sa prose entre l'ordre de la création et celui de la Rédemption :

> Ainsi donc pas de cassure nette, pas de distinction irréductible entre les ordres. Pas de commencement absolu, pas d'intervention absolument gratuite du Seigneur Dieu pour l'apparition de la vie, pour la création

---

230 - Au sujet de Georges Bernanos, le père Calmel affirmera bientôt son désir de voir naître une critique « qui n'hésiterait pas à discerner les ornières, les crevasses, voire les précipices », et qui montrerait « le réel déséquilibre » qui « est souvent une source de déformation gênante dans l'expression des sentiments les plus purs ». Par ailleurs, il faudrait « dénoncer, en certains personnages de ce prince des romanciers chrétiens, une collusion gênante entre illumination et illuminisme », qui entraîne que « les thèmes les plus purement évangéliques sortent défigurés : l'esprit d'enfance, la sainte agonie, la lutte contre Satan. Même alors le message, la doctrine évangélique demeurent très perceptibles, mais dans un climat qui n'est pas celui de l'Évangile, dans un climat de cauchemar. » (*Itinéraires* n° 63, mai 1962, p. 125-126)

de l'homme, pour la rédemption du genre humain. Voilà donc « comment il croit[231]. »

Au père Teilhard de Chardin affirmant que « l'homme a émergé d'un tâtonnement général de la terre. Il est né en ligne directe, d'un effort total de la vie[232] », le père Calmel répondait tout d'abord en trois points :

- L'être est hiérarchisé ; il ne se ramène pas à une substance unique, infiniment énorme et malléable.
- Dans le monde créé, le degré suprême du rang inférieur prépare le degré infime du rang supérieur. Mais il n'y a pas de passage naturel de l'un à l'autre.
- L'homme a une nature définie, composé substantiellement d'une âme et d'un corps, un état défini de chute et de rédemption que la grâce ne lui fait pas quitter. Celle-ci ne le fait pas passer à l'état de « l'ultra-humain[233] ».

En avril de la même année 1962, le père Calmel approfondissait son étude des œuvres de Teilhard de Chardin. Ce faisant, il voyait juste une fois de plus, et son langage avait quelque chose de prophétique. À six mois de l'ouverture du concile Vatican II, au plus fort des travaux préparatoires, il stigmatisait ce qui allait en devenir la pensée, si ce n'est explicitement formulée, mais au moins diffuse et omniprésente[234]. Un livre venait de paraître, *Construire la terre*, qui offrait une anthologie du message du père Teilhard. Privilège rare, le texte français était suivi, dans le même ouvrage, de traductions anglaise, allemande, russe et arabe. Manifestement, on lui voulait la diffusion la plus large.

C'est en théologien que le père Calmel aborde les textes. Il commence donc par s'étonner de « certaines particularités extraordinaires » de l'œuvre qu'il étudie. On n'y trouve en effet « aucune citation d'un passage de la sainte Écriture, des Pères et des conciles ». De plus, un des principes fondamentaux de la théologie catholique est passé sous silence, celui qui affirme qu'il n'y a pas de religion sans sacrifice, et pas de religion vraie sans le vrai et unique sacrifice, « le sacrifice du Fils de Dieu fait homme ». Enfin, l'œuvre de l'Église

---

231 - *Itinéraires* n° 61, mars 1962, p. 155.
232 - Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, p. 209.
233 - *Itinéraires* n° 61, mars 1962.
234 - Le père jésuite Karl Rahner, dans sa traduction et son commentaire des textes du concile Vatican II attribue à l'influence du père Teilhard le texte de la Constitution *Gaudium et spes*. Voir aussi le père de Lubac, *in Théologie d'aujourd'hui et de demain*, « Une double tâche proposée par *Gaudium et spes* », p. 56-59.

n'est pas distinguée de la recherche scientifique, ni les vertus théologales « des énergies humaines de l'amour et de l'étude ».

Il faut reconnaître que la doctrine teilhardienne a quelque chose d'attirant et peut-être même de fascinant, dans la mesure où elle appelle à un dépassement des querelles de partis qui déchirent l'humanité (la démocratie, le communisme, le fascisme) pour constituer « un front général d'avancée humaine[235] ».

> Pour unifier les forces vives humaines... la méthode directe et efficace serait simplement de battre le rappel et de former le bloc de tous ceux qui, soit à droite, soit à gauche, pensent que la grande affaire, pour l'Humanité moderne, est de se frayer une issue en forçant quelque seuil de plus grande conscience. Chrétiens ou non chrétiens, les hommes animés de cette conviction forment une catégorie homogène... Ils peuvent avancer main dans la main parce que leurs attitudes, loin de s'exclure, se prolongent virtuellement et ne demandent qu'à se compléter. Qu'attendent-ils pour constituer le front commun de tous ceux qui croient que l'Univers avance et que nous sommes chargés de le faire avancer[236] ?

Bien entendu, ce noble objectif appelle une pensée commune, un dogme qui serve de dénominateur commun, « la base solide d'un *credo commun* entre libres-penseurs et croyants, chrétiens ou non-chrétiens », qui consiste à « croire que l'univers avance et que nous sommes chargés de le faire avancer[237] » (p. 42 et 43).

À cela, l'auteur donne une première réponse. Il fait appel à une vérité élémentaire et si souvent vérifiée dans l'Histoire. Le père Teilhard oublie en effet qu'il existe deux cités « l'une qui est formée de ceux qui confessent Jésus-Christ, qui accueillent sa parole et sa grâce, l'autre qui est formée de ceux qui ont accepté de faire les œuvres du Prince des ténèbres ».

Essayons de comprendre comment on peut arriver à affirmer de telles choses. C'est l'effet d'un aveuglement. C'est parce qu'il a été « ébloui, fasciné et finalement mystifié par l'hypothèse de l'évolution », c'est parce qu'il « la gonflait en principe suprême et suprêmement explicatif du monde visible

---

235 - Teilhard de Chardin, *Construire la terre*, p. 20.
236 - *Ibid.*, p. 33.
237 - *Ibid.*, p. 42 et 43.

et invisible ». La matière, l'humanité, la société temporelle[238], l'Église elle-même[239], tout était aspiré par ce progrès irréversible.

Force est de reconnaître que ceci contredit la pensée de saint Paul et de saint Jean qui nous disent que, par l'Incarnation rédemptrice, nous sommes arrivés « à la fin des temps », que les grands biens apportés par Jésus-Christ sont définitifs et indépassables. Puis il faut voir comment « le mythe de l'universelle Évolution » entraîne des confusions « les plus grossières » :

> On identifie la poussée communiste avec une civilisation digne de l'homme ; on déclare « catégorie homogène » les chrétiens et les libres-penseurs, si du moins ils sont préoccupés de l'avenir du monde ; on assimile enfin la recherche scientifique avec l'adoration et même l'amour humain avec la sainteté, le progrès dans le domaine temporel avec la béatitude céleste[240].

L'exemple de l'amour humain touche directement les personnes mariées. Dans la thèse de l'évolution totale, « l'amour humain entre l'homme et la femme deviendra infailliblement une merveille de spiritualité et de pureté » puisque chacun se dépasse lui-même et se sent entraîné plus loin que lui-même. Il s'agit donc, note le père Calmel, « d'une purification du cœur humain sans la grâce, par ses propres ressources, à la condition qu'il brûle de "la passion de la destinée commune qui entraîne toujours plus loin" ». Tout amour humain se trouve sanctifié par le seul fait qu'il est un moteur de l'évolution de l'humanité, c'est-à-dire d'une construction et d'un dépassement de soi-même, de « fécondation spirituelle ». En définitive, « l'Évolution, par sa vertu sacro-sainte et en dehors de toute grâce d'en-haut, est capable de surélever et de purifier l'amour et l'humanité ».

Au-delà de l'amour humain, le père Teilhard nous annonce une « nouvelle forme d'amour pour Oméga, "le pôle réel de convergence psychique", qui est une sorte de "sentiment humanitaire et cosmique" ».

---

238 - « Donc en dépit de toutes les invraisemblances, nous approchons nécessairement d'un âge nouveau où le Monde rejettera ses chaînes pour s'abandonner enfin au pouvoir de ses affinités internes. Nous devons croire sans limites à la possibilité et aux conséquences nécessaires d'un amour universel » (Teilhard de Chardin, *op. cit.*, p. 83).

239 - « Nous pouvons observer que, en ce moment même, le christianisme subit (...) une extraordinaire ascension. Une métamorphose ultérieure, la dernière, ne serait-elle pas en cours ? La prise de conscience de Dieu au cœur de la noosphère... l'apparition de la théosphère » (Teilhard de Chardin, *op. cit.*, p. 38).

240 - *Itinéraires* n° 62, avril 1962, p. 189.

Mais ce n'est pas tout. Le père Teilhard est chrétien et il veut harmoniser cette évolution cosmique, politique et psychique avec la grande vérité de la parousie, du retour du Christ dans la gloire. Car il ne suffit pas de savoir que l'humanité progresse, il faudrait savoir vers où : « Nous pouvons et nous devons le croire : nous avançons... Nous avançons c'est entendu ; mais dans quelle direction[241] ? »

À cela, le jésuite répond : le sommet de l'ascension de l'humanité, le point de convergence de l'effort de tous les hommes, quels qu'ils soient, c'est le Christ, c'est la fusion de tout et de tous dans le Christ.

> Le moins que doive aujourd'hui admettre un incroyant, s'il comprend la situation biologique du monde, c'est que la figure du Christ (telle qu'elle se trouve non seulement décrite dans un livre, mais réalisée concrètement dans la conscience chrétienne) est l'approximation la plus parfaite jusqu'ici d'un objet final et total sur lequel puisse se tendre, sans se lasser ni se déformer, l'effort humain universel[242].

Tel est le noble terme de l'évolution universelle qui mobilise toutes les énergies.

À cette évolution cosmique et humaine, le père Calmel répond tout d'abord avec saint Paul que, dans le Christ, Dieu nous donne toutes choses (Rm 8, 32)[243]. Puis il cherche le motif d'une telle confusion. Il le trouve dans la confusion entre la raison et la foi, dans la tentative illusoire de marier une fausse philosophie avec le donné révélé,

> dans une idée de savant, dans cette hypothèse de l'évolution (que du reste il n'a jamais critiquement examinée) qui s'est imposée à lui avec des exigences tyranniques (...). Bon gré mal gré, les vérités humaines et divines ont dû plier, se laisser tordre, triturer, malaxer, jusqu'à nous apparaître enfin sous des traits méconnaissables.

Les réflexions que le jeune dominicain s'était faites en 1942 étaient donc justes, le père Teilhard de Chardin réalise une véritable confusion entre la nature et la grâce qui engendre le mythe de l'évolution.

---

241 - Teilhard de Chardin, *op. cit.*, p. 16.

242 - *Ibid.*, p. 22.

243 - Dans un autre article, le père Calmel répond à l'évolutionnisme de Teilhard par le dogme du péché originel : « Il n'existe pas un dosage de ce péché variable au cours des siècles. Ce péché ne risque pas de s'atténuer par la vertu de l'évolution (ni du reste aucun péché) ; il est tout entier en chaque homme, sans accroissement ni diminution. » (*Itinéraires* n° 78, décembre 1963, p. 185)

En juillet 1962, dans une « note sur la morale évangélique », le père Calmel met en parallèle la propagande qui tend à construire le mondialisme et la théorie de Teilhard de Chardin :

> on nous présente comme chose normale les vices les plus aberrants; on nous assure que les institutions les plus monstrueuses de l'étatisme totalitaire sont un progrès de la société. Presse, propagande, système policier, éducation nationale et embrigadement national s'organisent un peu plus chaque jour pour nous contraindre d'appeler bien le mal, lumière les ténèbres.

Ceci n'est certes pas une surprise. Mais quelle tristesse de voir les hommes d'Église ajouter leur voix à ce concert :

> Et une grande machine « scientifico-philosophico-religieuse », montée de toutes pièces par un clerc, l'évolutionnisme intégral du père jésuite Teilhard de Chardin, nous est recommandée *au bon moment*[244] pour achever de tout dissoudre[245].

On ne peut pas ne pas être frappé de la pertinence d'une telle étude. Sans le savoir, le père Calmel mettait le doigt sur ce qui serait l'âme de la dérive doctrinale de beaucoup d'hommes d'Église durant et après le concile Vatican II.

En attendant, un autre front réclamait les lumières du fils de saint Dominique.

### *Le cléricalisme inversé*

Les difficultés que rencontrait la *Cité catholique* dans ses relations avec la hiérarchie ecclésiastique en France poussèrent le père Calmel à réfléchir sur le rôle du clergé et des fidèles dans l'étude et l'action politiques[246].

En 1962 déjà, la presse catholique et un bon nombre de prêtres étaient gagnés par les idées nouvelles, avec bien souvent la bénédiction de la hiérarchie. Un journal vendu à la porte des églises pouvait vanter les bienfaits du communisme, un journaliste chrétien avait l'audace de louer Simone de Beauvoir sans être inquiété le moins du monde. En revanche, lorsque des laïcs, ceux de la *Cité catholique*, organisaient des groupes d'études sur les encycliques des papes, ils étaient condamnés par les mêmes clercs.

---

244 - En italiques dans le texte.

245 - *Itinéraires* n° 65, juillet-août 1962, p. 132.

246 - « Le cléricalisme inversé, note sur les rapports entre les clercs et les laïcs en notre temps », *Itinéraires* n° 63, mai 1962, p. 3 à 25.

Pourquoi donc usait-on d'un tel parti pris ? Était-ce en raison d'une attitude ouvertement hostile à l'enseignement traditionnel des papes ? Ceci jouait un grand rôle, certes, mais un autre argument était avancé, plus spécieux, et qui fera bientôt des ravages, celui du « mandat » ecclésiastique. Le père Calmel s'indignait alors surtout de cela, de voir des évêques et des prêtres user de leur autorité surnaturelle pour, d'une part, imposer une pensée contraire à la Tradition et, d'autre part, pour briser l'élan de simples fidèles qui cherchent à sauver, dans le domaine qui est le leur, celui de la vie politique, les principes et les mœurs de la chrétienté.

À nouveau, les travaux du père Calmel revêtaient un caractère prophétique. Car bientôt, c'est au nom du pouvoir surnaturel que les papes et les évêques tâcheraient d'imposer à tous les fidèles une liturgie et un enseignement qui violeraient la foi de leur baptême. Dès 1962, le frère prêcheur s'insurgeait, dans un cadre beaucoup plus modeste, contre cet abus de pouvoir.

Certes, le cléricalisme a toujours existé et il menace plus ou moins le clergé de tous les temps, mais pas plus que les abus de pouvoir chez ceux qui détiennent une autorité, comme par exemple le mari sur sa femme, et celle-ci sur les enfants. Il est le risque inhérent à l'existence providentielle de l'autorité religieuse. En quoi consiste-t-il ?

> Le cléricalisme est la volonté de puissance avec la forme particulière qu'elle revêt chez le clerc ; avec les moyens nouveaux dont elle dispose chez le chrétien qui est ministre de la grâce et qui a autorité sur les consciences. Le cléricalisme, c'est l'orgueil humain qui use des moyens réservés à l'état clérical, qui s'affuble de ces masques que l'état clérical l'oblige de revêtir.

Dans sa forme classique, le cléricalisme est l'abus d'autorité du clerc « pour défendre un ordre de choses qui, au moins en apparence, favorise la religion ». En l'occurrence, le prêtre veut faire le bien, il se trompe seulement de moyens. Le fait est très regrettable, certes, mais il est dépassé aujourd'hui par une autre forme de cléricalisme, le « cléricalisme inversé », celui qui s'applique à détruire l'ordre catholique, qui use de « l'intimidation religieuse, anathématisme motivé tant bien que mal, excommunication de portée plus ou moins grande », pour faire avancer l'esprit du monde dans l'Église.

Aujourd'hui, ces mesures d'exception frappent des fidèles qui veulent défendre et diffuser la doctrine sociale de l'Église, « en suivant une méthode sûre, pratique, ouverte, d'étude et de diffusion ». Et ils le font accompagnés

de prêtres qui leur donnent l'enseignement théologique dont ils ont besoin[247], qui sont les garants de l'orthodoxie catholique de leurs travaux, qui leur enseignent les lois de la vie intérieure et liturgique. Fallait-il donner à ces ecclésiastiques une plus grande place ?

> On entend dire parfois que l'acquisition de principes sociaux du catholicisme serait autrement sérieuse si des ecclésiastiques mandatés venaient assister aux cercles d'étude, les diriger et les redresser.
>
> Eh bien ! je ne pense pas que la présence d'un aumônier, quelle que soit la couleur de sa robe dans un groupement de laïcs, apporte toute sécurité du point de vue doctrinal et spirituel. (...)
>
> D'autant plus que dans des réunions qui traitent simplement du droit naturel, et encore, en se rapportant aux encycliques, on ne voit pas que leur présence soit vraiment nécessaire. Le laïc n'a quand même pas besoin d'être chaperonné par le clerc en toutes ses activités. Vous lui avez tant de fois répété qu'il est adulte...

Il saura donc bien « approfondir la doctrine de l'Église sur la propriété privée », « étudier l'encyclique de Pie XI » sur l'éducation, « méditer les allocutions et les messages de Pie XII sur l'iniquité de l'étatisme et sa nocivité », « rechercher dans les encycliques une claire notion de cette secte extraordinairement étendue, incroyablement dissimulée », la franc-maçonnerie.

Dans un article précédent[248], le père Calmel avait déjà évoqué ce sujet délicat. Après avoir bien précisé la nature du royaume du Christ, tout à la fois, mais analogiquement, intérieur, ecclésial et politique, il concluait :

> Alors que la royauté du Christ dans le domaine religieux, dans l'ordre de la conversion et de la vie théologale, se réalise avant tout par le sacerdoce, puisque c'est le prêtre qui est ministre de la grâce et de l'Évangile, la royauté du Christ sur les choses de ce monde se réalise avant tout par le laïcat. C'est la mission propre des laïcs de susciter et de maintenir des institutions temporelles conformes à la justice chrétienne.

Pas plus que la civilisation chrétienne ne sépare l'Église et l'État, la prédication et la défense de la foi et l'établissement ou la sauvegarde d'un ordre politique chrétien, une œuvre qui tend à restaurer le règne social de Jésus-Christ

247 - Le père Calmel donne en page 24 et 25, les quelques titres autour desquels l'enseignement de ces théologiens devrait tourner.
248 - *Itinéraires*, septembre-octobre 1961, article sur le Christ-Roi.

ne saurait séparer la mission des fidèles et celle des clercs autorisés[249]. C'est bien cette unité que recherche le père Calmel. Son étude sur le « cléricalisme inversé » se termine par ces mots : « Si nous avons exposé nos réflexions, c'est pour aider, selon notre mesure, à cette belle et puissante harmonie[250]. »

### *L'Algérie*

Les conséquences désastreuses des Accords d'Évian entre le gouvernement et le F.L.N., le 18 mars 1962, puis de l'indépendance de l'Algérie le 3 juillet 1962, ne pouvaient manquer de toucher le fils de France qu'était le père Calmel. L'exode lamentable du million de Français brusquement expatriés, l'assassinat de nombreux musulmans traqués par le F.L.N.[251], les prisonniers innocents et leurs familles, les fléaux qui ne manqueraient pas de tomber sur la France à la suite de tels méfaits, affectaient le cœur du dominicain[252].

Cette peine était accentuée par l'attitude de nombreux ecclésiastiques. Le silence des uns, les approbations des autres manifestaient la faiblesse de l'Église en ces années. Le pape Jean XXIII lui-même avait cru bon de faire féliciter Ben Bella et de lui offrir officiellement, en janvier 1963, des livres pour sa bibliothèque à Alger, et ceci sans avoir un seul mot pour ses victimes[253]. Sur place, la population catholique se sentait abandonnée par le clergé. À tel point que, en avril 1962, un curé du constantinois, en Algérie, pouvait faire à son évêque le discours suivant lors de sa visite dans sa paroisse pour l'administration de la confirmation :

> Certains, dans leur désespoir, en arrivent à murmurer : « Le gouvernement livre les corps et l'Église livre les âmes » (...) L'injustice et le

---

249 - Le sujet est repris dans le numéro 67 de novembre 1962, sous le titre « Les clercs et la civilisation chrétienne ». L'auteur montre l'importance que les prêtres doivent accorder, à leur place de pasteurs et de théologiens, à la chose politique. L'auteur y recommande vivement la lecture du chanoine Catta, *Le Cardinal Pie*, N.E.L., Paris 1959, ainsi que son étude « d'Écriture sainte sur le règne social de Jésus-Christ » dans la revue *Sanctifier* de l'abbaye Saint-André, Bruges, avril 1962.

250 - Bien persuadé que cette collaboration paisible et ordonnée ne pourrait avoir lieu que dans la recherche commune de la sainteté, le père Calmel écrivait à la même époque son désir d'être « à la perfection, pour Jésus et pour toutes les âmes qui l'approchent, un vrai prêtre et un vrai fils de saint Dominique » (lettre du 11 mars 1962).

251 - En date du 31 décembre 1961, les attentats commis par le F.L.N. en France s'élevaient à 3 889 morts et 7 678 blessés, en majorité Français d'origine algérienne (*in Monde et Vie*, 13 novembre 1997, p. 5).

252 - Dans sa correspondance privée, le père Calmel utilisait à cette époque des termes très violents pour désigner le gouvernement responsable de tels malheurs. « C'est un fléau pire qu'Attila » écrit-il le 1er décembre 1962.

253 - Père Calmel, lettres du 7 février 1963 et d'août 1963.

> mépris d'un gouvernement est douloureux, mais arrive à être supporté; le mensonge et la haine de journalistes en mal de copie arrivent à être supportés; mais le silence de l'Église... de cette Église qui est le dernier refuge de la vérité et de l'amour, ce serait un scandale, car le troupeau se trouverait sans pasteur[254].

En métropole, la presse louait les fondamentalistes musulmans et taisait ses cruautés, tandis qu'une bonne part du clergé se félicitait du cours des événements.

Dans de telles circonstances, le père Calmel avait à cœur, avant tout, de soutenir les victimes de ces injustices. Lors du carême qu'il prêcha dans la ville de Foix (Ariège) en 1963, qui porta de nombreux fruits de conversion, il pouvait confier: « J'aurai surtout atteint des pieds-noirs; il y en a dans cette région et qui ont été accueillis par l'incompréhension et l'indifférence. La rencontre d'un frère prêcheur qui a compris leur drame leur a redonné courage[255]. » Monsieur R. D., qui souffrit dans les prisons du général de Gaulle de 1962 à 1965, témoigne du bienfait que faisaient à lui-même et à quelques-uns de ses camarades d'infortune, les articles du père Calmel dans *Itinéraires*: « C'était pour nous une alimentation très vitaminée, et nous étions frappés par la clarté de ses exposés, sa lucidité et son sens prophétique[256]. »

Du reste, tout en pensant aux âmes, il ne négligeait aucun effort pour soulager les corps. C'est ainsi, par exemple, qu'il suscitait des bienfaiteurs à l'Association des Anciens des Affaires Algériennes du général Parlange, ou à des particuliers, telle dame, par exemple, dont le mari avait été assassiné à Alger en 1962.

### *Les leçons de l'Histoire*

Au demeurant, le drame algérien et la décadence accélérée des pays d'ancienne chrétienté forçaient à la réflexion. Comme à son habitude, le théologien qu'était le père Calmel voulait éclairer les événements à la lumière de la foi surnaturelle et en tirer les conséquences pour la vie pratique de chacun.

---

254 - *Itinéraires* n° 65, juillet-août 1962.

255 - Lettre du 10 avril 1963.

256 - « Je reçois des lettres de jeunes détenus politiques, confie le père Calmel, réconfortés par *Itinéraires*. J'en suis si heureux pour ces frères détenus et cela m'encourage. Chez tous ces détenus qui m'écrivent: une paix étonnante. Visiblement, Jésus est à l'œuvre dans leurs âmes. » (Lettre du 2 avril 1963)

En juin 1962, il publiait un article qui contraste avec les précédents par sa brièveté et par son style particulièrement solennel[257], à la manière d'un manifeste ou d'un testament. Contre ceux qui prêchent l'abandon aveugle aux autorités, il montre le devoir de l'insurrection :

> Toute la conduite (de sainte Jeanne d'Arc) montre qu'elle a pensé: Certes, c'est Dieu qui le permet; mais ce que Dieu veut, du moins tant qu'il me restera une armée, c'est que je fasse bonne guerre et chrétienne justice. Puis elle fut brûlée. (...)
> S'en remettre à la grâce de Dieu ce n'est pas ne rien faire. C'est faire, en demeurant dans l'amour, tout ce qui est en notre pouvoir. (...)
> Quiconque n'a point médité sur les justes soulèvements de l'Histoire, sur la guerre des Machabées, sur la chevauchée de Jeanne d'Arc, sur l'expédition de Don Juan d'Autriche, sur la révolte de Budapest, quiconque n'est pas entré en sympathie avec les nobles insurgés de l'Histoire - quoi qu'il en soit des profiteurs et des provocateurs - je lui refuse le droit de me parler d'abandon chrétien. (...)
> Celui qui aura compris qu'il n'est pas de fidélité à Dieu à moins que d'opposer un refus inflexible aux Antiochus ou aux Bedford, aux Sélim et aux Khrouchtchev, qui aura compris en vérité que la fidélité au Seigneur, à sa loi, à son Église, à l'ordre social naturel exige absolument certains refus, celui-là, celui-là seul est à même de parler de l'abandon à la volonté divine. (...)
> Je dis bien que l'abandon est situé au cœur de l'action et de l'entreprise; même lorsque l'abandon fait consentir à la mort, comme Jeanne sur le bûcher de Rouen et saint Louis sur le lit de cendres de Tunis, même alors il n'est pas démission; il l'est moins que jamais. Il est adhésion dans la nuit à une volonté divine, pour laquelle on aime mieux souffrir la mort que consentir au reniement. (...) On use jusqu'à épuisement, et avec pureté, des moyens actifs; lorsque les moyens actifs sont enlevés, loin de renier l'intention divine dans la défaite on persévère à croire à sa victoire.
> « Dieu fait coopérer toutes choses au bien de ceux qu'il aime. » Il les unit à lui par tous les brisements. Il leur fait comprendre que, par leur sacrifice, non seulement ils s'unissent à lui, mais ils permettent à la sainteté d'habiter toujours la sainte Église et à la justice de ne pas déserter la terre.
> L'abandon ne consiste pas à dire: Dieu ne veut pas la croisade; laissons faire les maures; c'est la voix de la paresse.

---

257 - *Itinéraires* n° 64, juin 1962.

Il était difficile, à la lecture d'un tel manifeste, de ne pas penser aux officiers français de l'O.A.S., et au colonel Bastien-Thiry qui tenterait, le 22 août 1962, de prendre le général de Gaulle en embuscade au Petit-Clamart afin de le faire juger par un tribunal constitutionnel [258]. Mais encore, il annonçait la tourmente conciliaire et la révolution liturgique, encore imprévisibles en juin 1962, qui allaient mettre les clercs et beaucoup de fidèles en demeure de lancer une croisade pour la Tradition doctrinale et liturgique.

Quelques amis du père Calmel s'inquiétèrent de le voir prendre publiquement des positions si tranchées. Ne risquait-il pas un blâme de ses supérieurs ou des autorités politiques ? Il rassure une correspondante par les mots suivants :

> Ne tremblez pas pour moi. Comme dit Boutang : « Si j'atteignais deux cent mille lecteurs, je serais en prison. Pour quarante mille, on s'en moque. » À plus forte raison pour une chapelle de couvent dans une ville hôtelière [259].

Toutefois, pour adopter la juste attitude chrétienne dans les bouleversements révolutionnaires, il faut en saisir la nature profonde. En décembre de la même année, le père Calmel proposait aux lecteurs d'*Itinéraires* une note sur le progrès de l'Histoire dans laquelle il mettait en évidence la perversité du communisme et sa dimension religieuse [260] :

> La nouveauté du communisme, son progrès dans le mal, c'est d'avoir fait une idole de la collectivité et de son devenir historique, activé par la dialectique révolutionnaire. L'homme est immolé à ce devenir historique du collectif, c'est par rapport à cela qu'il est jugé. La vérité devient « le sens de l'Histoire ». Comme perversion de la cité de César, comme asservissement de l'homme, il est difficile de faire mieux ; (bien que ce ne soit peut-être pas impossible ; mais alors ce serait la fin du monde). (...)

---

258 - Le colonel Bastien-Thiry (1927-1963) parut devant la cour militaire où il fit sa fameuse déclaration. Il fut condamné à mort le 4 mars 1963 et fut exécuté, par ordre du général de Gaulle, le 11 mars suivant. Le 18 mars 1963, le père Calmel note : « Bastien-Thiry (et aussi Casati que de Gaulle a fait mourir en prison) étaient abonnés d'*Itinéraires*. Nous prierons d'autant plus pour eux et leurs familles. » Et dans la suite, il commente : « La déclaration de Bastien-Thiry, admirable de solidité de raisonnement et de sens chrétien, se trouve à *Esprit nouveau*... C'est une sorte de traité de 60 pages. Sûrement il a été inspiré de Dieu (et de sainte Jeanne) pour la composer dans sa prison en huit jours. (...) J'ai déjà dit une messe pour lui. Je dirai la vôtre (pour lui et pour Casati) dès demain 26 mars (26 mars, anniversaire du massacre de la rue d'Isly à Alger) » (lettre du 25 mars 1963).

259 - Lettre du 28 septembre 1962.

260 - « Note sur le progrès de l'histoire », *Itinéraires* n° 68, décembre 1962.

Nous voilà tombés dans une falsification sacrilège de l'état d'esprit général; en effet ce qui est devenu dieu ce n'est pas seulement l'argent, les plaisirs, le pouvoir, toutes les antiques idoles. Ces idoles restent, mais elles sont maintenant asservies à une idole nouvelle: le devenir historique de la collectivité, «le sens de l'Histoire» manipulé par la dialectique révolutionnaire; «le sens de l'Histoire», c'est la nouvelle idole, la plus menteuse, la plus vide, la plus inhumaine.

À nouveau, les réflexions du père Calmel revêtaient un caractère prophétique. Quelques mois plus tard, le 11 avril 1963, le pape Jean XXIII publiait son encyclique *Pacem in terris*, où il consacrait le « sens de l'Histoire » sous le vocable de « signes des temps » et proposait les services de l'Église au gouvernement mondial. Les lecteurs du père Calmel étaient avertis contre ces nouveautés et pouvaient en mesurer la portée.

En février 1963, pour la première fois, le frère prêcheur prenait un ton quelque peu apocalyptique [261]. Il rappelait avec gravité, en se référant à l'Apocalypse, que jusqu'à la fin des temps, « le Christ frappe les hommes par de justes châtiments ». Et donc, « dans cette perspective, il n'est pas déraisonnable de penser que notre époque n'échappera pas aux fléaux qu'elle mérite ». La perspective qu'il présentait à ses lecteurs n'était pas réjouissante :

L'heure sonnera des châtiments divins sur les nations encore libres. L'égoïsme, la lâcheté, l'endurcissement des âmes, leur habitude de croupir à l'aise et en repos dans les péchés mortels de toute espèce, en un mot la dégradation des mœurs privées et publiques sera devenue si abjecte aux yeux des hommes et si offensante pour Dieu, l'héroïsme chrétien sera tellement raréfié, que le faible rempart des quelques institutions honnêtes qui subsistent encore ne parviendra plus à tenir; ce sera l'effondrement, le chaos, et peut-être des horreurs inimaginables. Nous croulerons avant d'avoir pu nous ressaisir, à la manière dont certains noceurs fainéants succombent à une attaque, et dans l'espace d'une demi-journée entrent si bien en suintement infect et liquéfaction générale qu'il faut de toute urgence les enfermer en des cercueils spéciaux.

Le style relève d'un saint Vincent Ferrier ou d'un Savonarole ! Cependant, le père Calmel gardait une calme confiance :

Si je prêche l'Évangile de la conversion à l'approche «du jour du Seigneur et de la grande tribulation», je suis persuadé de trois choses: d'abord il se trouvera des âmes qui attendaient qui consentiront à

---

261 - *Itinéraires* n° 70, février 1963.

> se convertir; ensuite, parce que nous serons disposés à accueillir les fléaux d'un cœur contrit et humilié, ils tourneront à notre sanctification et, comme disent les théologiens, la peine deviendra médicinale; enfin, voyant notre bonne volonté, le Seigneur abrégera le temps de la tribulation, musellera plus tôt la Bête satanique, permettra que puisse fleurir une nouvelle chrétienté sur la terre française.

L'avenir dira si cette persuasion d'une restauration chrétienne était prophétique ou non, mais pour le présent le frère prêcheur appelait à la croisade. Car il est « bien sûr que nous avons autre chose à faire que sombrer dans une rumination morose et passer notre temps à remâcher du poison ». Il faut se mettre à l'œuvre. Or ce travail de reconstruction réclame des ouvriers de grande qualité, à commencer par les prêtres :

> Afin que des institutions de chrétienté puissent se reconstruire en vérité (...), l'action et l'assistance de prêtres évangéliques, de prêtres qui tendent à vivre au niveau de la sainte Église, est absolument indispensable.

Puis, il est urgent de revenir aux principes, de restaurer la philosophie et la théologie réalistes : « Pas de renouveau de la chrétienté, en effet, sans un renouveau doctrinal et thomiste. » Alors, quels que soient les progrès de la Bête, « chacun à notre poste et selon les lois particulières de notre mission, soldat ou maître d'école, agriculteur ou magistrat ou petit employé dans une entreprise babylonienne, ou prêtre du Seigneur, (...) nous essayerons de promouvoir le renouveau chrétien de la France et une civilisation point trop indigne du Christ-Roi. »

La correspondance du père Calmel permet de jeter un œil sur les intentions et sur l'état d'esprit qui l'habitaient alors qu'il publiait ces paroles si graves. En cette heure tragique pour l'Église et pour le monde, il était difficile de trouver la note juste, de marier la force et la paix, la légitime indignation et la confiance en Dieu. Malgré tous ses efforts pour y arriver, il n'était pas toujours content de lui. Il aurait voulu faire mieux, taper toujours plus juste, et surtout correspondre à la grâce. Or, en la fête de Noël 1962, le religieux reçut une grâce toute particulière de sérénité. Ce qui lui faisait envisager les choses, désormais, d'une façon plus élevée. À la date du 7 février 1963, il écrivait : « Mon article (paru en février 1963) est sourdement tragique. Il est du 28 octobre. Je voudrais que vous sachiez que, maintenant, je l'écrirais avec autant de gravité, mais sur un ton plus apaisé. Que Notre-Dame me garde cette grâce de Noël 1962 – cette réconciliation (comment dire ?) non pas

(c'est impensable) avec les aberrations de ce temps, mais avec la vie que le Seigneur me demande (nous demande) de vivre en ce temps[262]. »

Il reprit ses réflexions sur l'Apocalypse dans le numéro de mai 1963. Avec la Tradition, il y enseigne clairement d'une part que, depuis l'Incarnation rédemptrice, « les temps sont accomplis », d'autre part, que Dieu retarde la fin du monde pour compléter le nombre des élus. Avec l'Apocalypse (ch. 13), il relève les deux armes principales du démon qu'il avait signalées en mai 1960 : les pouvoirs politiques dénaturés, symbolisés dans l'Apocalypse par la Bête qui monte de la mer et, conjointement à elle, la fausse philosophie, représentée par la Bête qui surgit de la terre. Le communisme, à notre époque, unit les deux fléaux, « il amalgame dans son essence la mystique la plus idolâtre, la plus complètement inversée, et l'organisation politique la plus perverse[263]. »

Au reste, la vision politique du dominicain n'était pas un luxe d'intellectuel. Elle devenait une profonde inquiétude dans son cœur de prêtre de Jésus-Christ. Alors qu'il préparait ses prédications de carême à Foix, en 1963, il écrivait ces lignes :

> La difficulté d'être entendu d'eux (les gens de Foix) vient encore de ceci : le curé les baptise, les évêques les confirment et les abandonnent ensuite, se moquant avec le dernier cynisme de savoir si la vie sociale et politique ne les accule pas presque inévitablement à vivre comme s'ils n'étaient ni baptisés ni confirmés. « Oui, mes frères, la vie sociale et politique vous scandalise continuellement ; elle est, en France, de nos jours, scandaleuse en soi ». (...)
>
> Je veux leur prêcher comme à des frères guettés par le totalitarisme, mais qui réussiront à résister, malgré la trahison des évêques, grâce à la prière personnelle ; je leur enseignerai donc la prière personnelle.
>
> Je veux leur prêcher comme à des frères menacés par le matérialisme que dénonce Bastien-Thiry. Je veux leur prêcher comme à des frères qui ne savent plus qu'ils ont une patrie et qu'il existe des saints protecteurs de la patrie. Je veux leur prêcher comme à des frères qui risquent de s'engluer et de s'endurcir dans les péchés médiocres, mais collants. (...) Pour échapper au matérialisme, à l'endurcissement dans

---

262 - Lettre du 7 février 1963.

263 - Ici, dans une vision très réaliste de la politique contemporaine, le père Calmel évoque le lien entre la franc-maçonnerie et le communisme, puis l'alliance entre les deux Bêtes et les hérétiques, « entre ceux qui font la guerre à l'Église de l'extérieur et ceux qui s'attachent à la gâter, à la falsifier de l'intérieur, à fabriquer une Église vide du Christ » (p. 135).

le péché, à l'indifférence égoïste, les éclairer sur la prière en esprit et en vérité, sur la fréquentation des sacrements en esprit et en vérité. (...)

La croix, scandale pour les juifs et folie pour les gentils, mais salut pour les croyants à cause de Jésus-Christ. Comment se présente la croix dans leur vie : souffrance physique ; injustice subie de la part des chefs ; trahison des chefs ; trahison des amis ; trahison dans la famille ; pauvreté excessive. Mais aussi difficulté pour résister à l'ambiance matérialiste, mépris qu'il faut accepter à cause de Dieu. Toutes ces croix nous sauvent, unies à celles du Christ, car elles manifestent l'amour et elles le purifient.

Je me rends compte hélas ! que trop souvent les prêtres et les évêques parlent au peuple chrétien comme s'il ne commettait pas de péché, comme s'il n'avait pas de patrie, comme s'il n'était pas menacé, et partout saisi à la gorge par une ambiance matérialiste, comme si le fait d'être baptisé, confirmé, pratiquant du dimanche, dispensait des vertus naturelles. (...) De nos jours, bien des prêtres parlent et agissent avec leurs fidèles comme s'ils étaient un troupeau sentimental et idéaliste, appelé à favoriser le développement des pays sous-développés. On ne voit pas les chrétiens comme ils sont ; on ne voit pas tels qu'ils sont les périls qui les menacent ; on les voit et on les traite comme des Yankees humanitaires qui vont assurer le « développement » de la planète. Je leur parlerai comme à des frères pécheurs et rachetés.

La vie sociale et politique en France était gouvernée par une idéologie totalitaire, elle était une sorte de rouleau compresseur des âmes. Il fallait de toute urgence le dénoncer et exhorter les fidèles à défendre leur vie spirituelle, les vertus naturelles et leur patrie.

***Les moyens purs***

Si le devoir de la résistance est évident, celui des moyens d'action l'est moins. La tentation est forte, en temps de cataclysme, de s'affoler, de perdre patience, d'espérer une solution immédiate aux maux dont on est affligé. On prend alors des armes que l'on croit efficaces, on imite son ennemi et on aggrave le mal.

C'est pourquoi le père Calmel crut bon, à cette époque, de revenir sans cesse sur la notion des « moyens purs » qu'il avait approfondie, déjà, dans les années 1950, auprès des dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus.

Le chambardement dans lequel un grand nombre d'hommes d'Église voulaient entraîner les âmes ne justifiait certes pas tous les coups. Un fait est très significatif de la délicatesse de ce champion et de ce guerrier de la foi qu'était le père Calmel. Il avait écrit deux lettres à la rédaction de la *Nation française*

où il exprimait son avis sur la situation dans l'Église, mais sur le ton de la confidence amicale. Or, il écrivait alors à une correspondante :

> La revue a fait l'indiscrétion de publier, sans me rien demander, les deux lettres d'un « religieux ». Ils n'ont pas mis dominicain, heureusement ; et les maux que je dénonce ne sont point particuliers hélas ! aux dominicains. Il reste que, si j'avais été consulté, jamais je n'aurais publié cela, du moins sous cette forme. Voulez-vous vous associer à ma prière à ces deux intentions (même trois) ?
> - Que cette publication faite sans moi ne m'attire pas d'ennuis (j'espère que non).
> - Que je sois plus méfiant quand j'envoie des lettres à certaines personnes.
> - Et surtout que je vive la peine que me cause la décadence et même la trahison de tant de clercs assez près du cœur de Jésus et du cœur de Notre-Dame pour garder la paix et pour n'intervenir qu'avec la sagesse divine inspirée par l'Esprit de Jésus lui-même. J'en suis loin. Que cela me soit accordé [264].

C'est à ce niveau-là que le père Calmel voulait se situer et établir les âmes qui se confiaient à lui. Dans sa correspondance, tout d'abord, il revient sans cesse sur la nécessité de la paix et de l'esprit surnaturel [265]. C'est dans le cœur du Christ qu'il faut vivre les iniquités de notre temps, c'est de là qu'il faut considérer les bouleversements :

> Au sujet des défrocages, au sujet du vent d'apostasie qui souffle, (...) demeurez en paix ; parce que ce que Jésus veut de nous dans cette tornade, c'est la paix, la prière confiante, la détente dans le sacrifice quotidien, la sagesse pour garder notre vie équilibrée. Le tracas n'est pas sa volonté. Quand des heures plus pénibles sonneront, nous aurons la grâce ; mais ce ne serait pas bien de nous tourmenter par avance. Pour moi, en voyant la situation se dégrader d'année en année, je poursuis mon ministère « de docteur et d'évangéliste » dans une grande paix. Jésus est là.
> Je voudrais que... malgré le mal que nous avons devant tant d'iniquités et de souffrances, vous demeuriez paisible, forte, sûre du Seigneur, confiante... Pour moi, il me semble que depuis Noël je vis plus près

---

264 - Lettre du 9 novembre 1962.

265 - Il parlait là d'expérience personnelle. Il pouvait témoigner le 24 janvier 1963 : « Je vois autant que naguère les horreurs du régime et l'inconsistance ou la trahison des hommes d'Église, mais il me semble que je prie avec davantage de paix. Quoi qu'il arrive, le Seigneur est avec nous. »

de Jésus toute la misère et l'injustice de notre temps – qu'il s'agisse du pape, des évêques, ou du tyran en qui le diable demeure[266].

Par ailleurs, sa prédication orale (dans les paroisses, dans les maisons religieuses[267], dans les cercles plus avertis[268], à l'occasion de pèlerinages) lui donnait souvent l'occasion de revenir sur ce principe. Lors du premier congrès de l'*Office international* à Sion, le 2 mai 1964, il fut invité à prêcher en l'Église du Sacré-Cœur. À cet auditoire choisi, il s'appliquerait à montrer « que c'est Marie qui nous donne d'être réalistes dans notre lutte contre le monde[269] ». Fidèle à son intuition première, celle du « réalisme mystique », il encouragea effectivement les congressistes au travail pour la restauration de la chrétienté, mais à un travail animé par le désir de la sainteté[270] :

> Ainsi la sainteté s'impose. Cependant la sainteté ne dispense de rien, mais elle anime, soulève et purifie tout ; aussi bien l'étude de la doctrine sacrée que la communication de cette doctrine ; aussi bien la pratique des vertus familiales que des vertus civiques.

En face des innombrables péchés de notre temps, seule la sainteté, seules les œuvres « animées par la recherche de la perfection spirituelle en Jésus-Christ », auront des chances de succès. Il faut certes voir et combattre l'erreur et le mal, « encore faut-il juger, réprouver et combattre d'un certain cœur, d'un cœur donné à Dieu ». C'est en regardant la vie et la fécondité de la sainte Vierge Marie que l'on comprend ces choses. C'est vers elle que le prédicateur dirige ses auditeurs : « Que Notre-Dame intervienne dans cette zone de la vie pratique et nous obtienne un grand réalisme. »

> Notre Mère nous a rappelé la gravité du moment de l'Histoire qui est le nôtre ; elle est intervenue expressément pour cela... Il ne suffit pas de nous attaquer au mal du monde, encore faut-il le faire d'un cœur pur.

La première réaction face au tremblement de terre qui secoue alors la France et l'Église doit donc être le désir sincère d'une sainteté animant toutes

---

266 - Lettre du 2 avril 1964.

267 - Fontgombault, Tournay, Maylis dans les Landes (du 16 au 19 avril 1964), etc.

268 - Récollections des Compagnons d'*Itinéraires*, d'anciens retraitants, des groupes de *Verbe*, d'étudiants parisiens, etc.

269 - Lettre du 2 avril 1964.

270 - Le texte de l'homélie a été publié sous le titre « Maternité spirituelle de Marie et réalisme de notre combat », dans *Itinéraires* n° 86, septembre-octobre 1964, p. 166 et sv. ; voir R.-Th. Calmel, *Voici ta Mère*, NEL, 2005, p. 101-114.

les œuvres. La deuxième est celle de la prière[271]. Dans un bel article publié dans la *Nation française* pour la fête de Noël 1962, le père Calmel appelait les chrétiens à la prière :

> Au petit Enfant que nous présente Marie la Vierge Mère, que dire, que demander en ce Noël de 1962 ? La fille aînée de l'Église a abandonné (pour un temps, espérons-le) la terre d'Algérie ; nos prisons sont peuplées de bons Français ; l'antéchrist communiste resserre l'étau de sa présence et fait manœuvrer ses « courroies de transmission » avec une dissimulation diabolique. Dans cette conjoncture (et du reste en toute occasion), que Notre-Dame inspire notre prière vers son Fils, et qu'elle lui présente ce que nous désirons de toutes nos forces sans savoir le demander comme il faut : le pardon pour nous ; le pardon pour notre patrie ; la conversion de notre patrie ; la liberté des prisonniers ; la conversion du monde chrétien ; l'abaissement et la défaite des suppôts de Satan ; l'évangélisation du genre humain. Et que notre prière s'élève dans la foi.

Le religieux garde une espérance inviolable en l'efficacité de la vérité et de la grâce, en la vertu du sacrifice du Christ, en l'actualité de la Tradition :

> Jusqu'au dernier jour la messe sera célébrée qui présente au Père le sacrifice parfait, trésor de toute grâce, réparation de toute offense, consolation de toute détresse. L'Évangile, la messe, – la Parole de vie, le sacrifice saint –, ces deux réalités ne passeront pas, parce que *le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous* à jamais. (...) C'est à jamais le temps de l'Évangile[272].

En conséquence, en même temps qu'il prie, le chrétien doit témoigner de la vérité, le prêtre doit prêcher. Pour le père Calmel, cela signifiait intensifier son ministère ordinaire, continuer ses prédications de carême[273], avertir les âmes de bonne volonté par la parole et par l'écrit[274]. Ce devoir de diffusion de

---

271 - Ce faisant, le père Calmel suivait non seulement la voix de sa science théologique et de sa propre vie spirituelle, mais il était fidèle à l'éducation qu'il avait reçue à Gagnol et à l'ambiance profondément chrétienne qui avait porté son enfance. Les lettres qu'il recevait à la même époque allaient dans ce sens, comme celle de son père, par exemple, datée du 10 août 1963 : « Il y a bien peu de monde à la messe, si ce n'était les étrangers. Pourtant Sauveterre a bon cœur, Dieu peut tout changer, mais il faut prier, nous aimer, travailler. Cela changera peut-être. »

272 - Père Calmel, « Le temps de l'Évangile », *Nation française*, décembre 1962.

273 - Il prêche le carême à Pamiers (Ariège) en 1962, à Foix (Ariège) en 1963, à Biarritz (Pyrénées-Atlantique) en 1964.

274 - À la suite des rencontres à Paris en janvier 1963, il écrit : « J'ai beaucoup mieux réalisé que ma collaboration à *Itinéraires* permettait à des âmes de respirer. » (Lettre du 7 janvier 1963) De même,

la vérité était d'autant plus urgent que c'était précisément pour avoir renoncé à la prédication que l'on en était arrivé à une telle situation. Le mal présent, celui de l'Algérie et de la France[275] comme celui de l'Église, venait d'une démission des autorités, d'une perte du sens de la foi, d'un manque de confiance en l'efficacité de la vérité.

Dans la conférence déjà citée aux moines bénédictins de Fontgombault, en juillet 1963, il dressait un tableau de son Ordre et exposait le sens de sa mission présente :

> Les dominicains qui ont choisi du côté de la « révolution » dans les années 25-30 (*Vie intellectuelle*) ont un flair temporel remarquable, mais dans le seul immédiat. Car dans l'immédiat, la révolution triomphe. Mais elle a triomphé dans un monde en train de crever et qu'elle fait crever. Finalement les dominicains qui ont choisi le triomphe du côté des hommes vont perdre même du côté des hommes, car, du côté de Dieu, ils ont déjà perdu, à cause de leur infidélité. Ils n'ont gagné qu'en apparence. (...) Le monde contre nature est voué tôt ou tard à la ruine. En attendant, j'essaie de préparer la venue du Seigneur dans ce monde qui se décompose en contredisant ce monde et en annonçant la vérité qui délivre.

Que convient-il de prêcher aux âmes troublées ou emportées par le tourbillon révolutionnaire ? Leur parler de Dieu, les ramener à l'immobilité de Dieu et aux principes immuables de la vie spirituelle.

### *La primauté de la contemplation*

Il est frappant de voir que, plus le combat se faisait rude, plus le père Calmel ressentait le besoin de lever le regard vers Dieu, de s'unir à lui par l'oraison et d'y conduire les fidèles qui faisaient appel à lui.

Ses travaux relatifs à la littérature chrétienne, tout d'abord, allaient dans ce sens. Il s'en expliquait lui-même :

> J'ai en train un article sur Ronsard et Péguy. Le but de ces articles est d'amener les lecteurs à remettre devant Dieu leur chant intérieur, à

---

après son passage au congrès de Sion, en mai 1964, il écrit : « Depuis le congrès, je sens davantage que des âmes attendent ma prose et j'ai plus d'ardeur à écrire. » (Lettre du 16 mai 1964)

275 - Quelques années plus tard, le père Calmel affirmait dans un entretien privé : « Une des tares les plus horribles des cinq républiques, de la monarchie de juillet et de l'Empire fut d'avoir empêché l'évangélisation de l'Afrique du Nord et d'avoir aidé à l'islamisation. Nous en récoltons les fruits. » (Entretien du mois de janvier 1971)

converser de toute chose intérieurement dans la paix de Dieu, à réconcilier avec Jésus et sa Mère leur discours intérieur[276].

Mais, plus explicitement, tandis que le Concile cherchait à s'adapter au monde, le fils de saint Dominique prêchait la nécessaire vie mystique[277]. S'opposant à la tendance activiste alimentée par les mouvements d'Action catholique et nourrie par la philosophie de Teilhard de Chardin[278], il s'appliquait à montrer « que la vie de la grâce, du fait de tendre à la charité parfaite, se porte aussi, d'un même mouvement, vers la contemplation mystique, la contemplation des saints ». Car le Saint-Esprit « ne peut s'emparer de l'âme sans la rendre contemplative même si cette âme est occupée à l'action extérieure». En définitive, « le mépris de la contemplation est le signe d'un mépris de la charité ».

Cependant, même à ces hauteurs, le père Calmel gardait les pieds sur terre. Car une authentique vie spirituelle ne représente nullement une évasion du devoir de l'instant présent[279], ni même un prétexte pour livrer les choses de la terre aux lois purement païennes de l'efficacité. Au nom de son réalisme, il rappelle avec insistance que, pour porter cette vie mystique et maintenir ainsi la primauté de la contemplation, la vie active doit suivre des lois très précises, être mesurée par la vertu de prudence, la pauvreté, le choix des moyens purs. La vie concrète doit se dresser contre les mœurs modernes qui rendent impossible toute vie contemplative.

Ces nouvelles manières de vivre, le disciple de saint Thomas les fait dériver de la perte de l'esprit métaphysique, et les fait aboutir à l'abêtissement systématique de l'école moderne et de la télévision. Ce regard de sagesse est d'une actualité surprenante :

> Après avoir détourné l'esprit de la Révélation divine comme indigne de son application, nous avons perdu progressivement le sens de l'être ; repoussé la science de l'être : la métaphysique, exalté la science des phénomènes. La métaphysique, après une affreuse intoxication criticiste et anti-intellectualiste, s'est ravalée, avec Sartre et ses épigones, jusqu'à devenir un bavardage sophistique, creux et plein d'ordures. Cette perte

---

276 - Lettre du 23 janvier 1963.

277 - « La primauté de la contemplation », *Itinéraires* n° 76, Septembre-octobre 1963.

278 - Voir de nombreuses citations de Teilhard de Chardin, p. 177, note 2.

279 - Dans un article postérieur, le père Calmel raconte le fait suivant : « Dans les années 1921-1930, lorsque la redécouverte par le peuple chrétien de sa vocation contemplative se doublait d'un engouement suspect pour la mystique, une carmélite, admirable de bon sens et de foi, disait non sans justesse : "Si cela continue, la mystique tuera la religion." » (*Itinéraires* n° 90, février 1965)

> du sens de l'être s'étend chaque jour davantage dans notre humanité. Observez plutôt avec quelle tyrannie les enfants, qui sont tous obligatoirement encasernés dans les écoles, sont soumis à un genre d'enseignement qui étouffe et qui embrouille l'esprit, au lieu de l'éveiller en paix aux vérités suprêmes de la raison et de la foi et aux nobles traditions. Et pour compléter les dégâts, pour achever de gâter l'esprit, pour l'immerger dans les sens, pour rendre impossible la réflexion calme et patiente sur les mystères suprêmes, voici que l'on habitue les hommes dès l'âge le plus tendre à se laisser absorber par les représentations de la télévision, à se laisser emporter par le torrent des images.

Il n'y aura pas de retour à la vie mystique, à la véritable contemplation, sans un retour à la philosophie de l'être, à l'école de saint Thomas. C'est surtout aux prêtres et aux âmes consacrées vouées à l'enseignement que le père Calmel consacre sa conclusion :

> Par respect pour les mystères révélés comme par compassion pour ce monde qui se perd, il est urgent de retrouver une attitude contemplative dans l'acquisition et dans la pédagogie de la théologie sacrée. Alors il y aura quelque chance de remédier aux vices de l'intelligence moderne et de favoriser chez les chrétiens de toute catégorie le cheminement vers la contemplation des saints.

Bientôt, en novembre 1965, le théologien dominicain reviendra sur le sujet dans un article intitulé « Note sur la primauté de la contemplation en régime chrétien [280] ».

### *Des oasis de paix*

Il n'était pas rare que le père Calmel reçoive des encouragements de prêtres, et même de ses frères dominicains [281]. Néanmoins, comme de nombreux hommes de Dieu en ces temps troublés, il eut à porter dans sa vie privée les conséquences de la crise. Jean Madiran, qui fut un de ses confidents, décrit ainsi la situation du dominicain dans son Ordre :

> Avant même le Concile, il a été beaucoup persécuté par ses frères dominicains. La persécution fut même physique : principalement par le bruit, qu'il ne supportait pas, et le manque de sommeil. Le sachant

---

280 - *Itinéraires* n° 97, novembre 1965, p. 148-167.

281 - Le 3 septembre 1962, le père Calmel recevait une carte postale du père Rogatien Bernard o.p., qui lui écrivait : « Merci de votre aimable souvenir et de vos prières. Prier les uns pour les autres c'est le plus clair de ce que nous pouvons faire, mais c'est beaucoup. (...) Je vous souhaite bonne santé et bon courage pour continuer le bon combat sur les itinéraires... de l'éternité. »

de santé faible, on attaquait sa santé. Il en devenait malade à mourir. Il fallait alors l'arracher aux couvents de ses persécuteurs avec des certificats médicaux, et l'aider à trouver des refuges paisibles. Mais il en restait désolé : « Je suis devenu dominicain, c'est pour vivre en communauté avec des frères [282]. »

Sa nature très sensible ne pouvait pas ne pas être blessée par une telle situation. La solitude morale lui pesait beaucoup et, de temps en temps, il laissait échapper sa douleur. Dans la conférence faite aux moines de Fontgombault en juillet 1963, il exprimait ses grands désirs d'œuvrer pour la sainte Église. Mais il concluait : « Je voudrais tout cela : mais je suis si limité et seul. »

Étant privé du contact direct avec ses chères sœurs dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, il devait se contenter de quelques nouvelles épisodiques. Elles contribuaient cependant beaucoup à l'encourager :

> Cela est une consolation de voir mes filles spirituelles marcher dans le chemin de l'amour du Seigneur, accomplissant avec une entière fidélité, avec un courage invincible leur mission de dominicaines enseignantes. Et Dieu sait si la tâche devient difficile avec un clergé progressiste, des familles qui laissent tout aller, un État tatillon et qui surcharge toujours les programmes. Comme je bénis de les retrouver unies, vaillantes, sachant où elles veulent conduire les chrétiennes qui leur sont confiées [283].

En outre, au milieu de ces tribulations, la Providence avait préparé à son fidèle serviteur des oasis de paix, des lieux de prière et de charité où il pouvait régulièrement se ressourcer et renouveler ses forces morales.

On sait déjà les liens qui unissaient le père Calmel aux dominicaines du Saint-Esprit et à leur fondateur, qu'il visitait autant que son ministère le lui permettait. C'est lui, par exemple, qui assura la session d'étude à Pontcallec du 10 au 17 août 1962, puis celles du 16 août au 4 septembre 1963 [284] et de la fin août 1964. C'est à l'occasion de son séjour de l'été 1963 qu'il rencontra pour la première fois Mgr Marcel Lefebvre [285] qui venait rendre visite à l'abbé Berto.

---

282 - Jean Madiran, *in* Père Calmel, *Brève apologie*, Postface, Difralivre, 1987, p. 152.

283 - Lettre du 23 juillet 1964.

284 - Le père Calmel composa alors, à l'usage des sœurs, un « Petit lexique du catholicisme français contemporain », que l'on retrouve en partie dans *Itinéraires* n° 79, janvier 1964, « Petit lexique du nouveau langage religieux », p. 171 et sv.

285 - Le 14 août 1963, le père Calmel s'excuse de devoir interrompre son courrier : « J'arrête, devant aller voir près d'ici un évêque (en vacances) qui est plein d'enthousiasme pour le collaborateur d'*Itinéraires* que je suis. »

Les moines de Fontgombault réservèrent également au dominicain un accueil des plus fraternels. Ce dernier avait rencontré le père abbé, dom Roux, le 2 juillet 1961, et s'était bien promis de rendre visite au célèbre monastère qui servait de point de ralliement aux prêtres et aux fidèles qui voulaient lutter contre la révolution dans le monde et dans l'Église.

Le 11 juillet 1963, le père Calmel put enfin réaliser son projet et faire une pause bienfaisante dans cette terre de prière. Le père abbé l'invita à faire une conférence devant la communauté au sujet de la revue *Itinéraires*. Il commença bien sûr par remercier ses hôtes, puis il exprima son admiration pour la vie monastique :

> Leur hospitalité me touche, dès le premier jour on sent qu'elle est de tradition et que la tradition est vivante.
>
> Cette vie m'édifie : je la crois austère mais très sanctifiante, très adaptée à la sanctification. Pourquoi ? Parce que le moine est extrêmement porté : obéissance, chant, prières continuelles chantées, rythme de la vie et des mouvements, abbé qui ne change pas. Le tout est qu'il se laisse porter.

Comme on peut s'y attendre, il ne pouvait pas ne pas comparer cette vie cloîtrée à la vie apostolique :

> Cette vie n'est pas apostolique sinon par le rayonnement (et c'est beaucoup). Quand on a la charge de tiers on ne peut être ainsi porté. On risque de se moins rapprocher de Dieu ; mais on peut échapper au risque si on entend à fond le « *Quid fiunt peccatores ?* »

C'est dans la mesure où il est saisi de compassion pour les âmes et qu'il vit selon la béatitude de la miséricorde que le dominicain peut joindre la vie religieuse et la prédication tout en restant un vrai contemplatif.

Les différents séjours du père Calmel à Fontgombault lui furent certainement une profonde consolation. Quelle déception, toutefois, lorsqu'il y retourna en 1971 et entendra le père abbé lui vanter le nouveau lectionnaire, le tutoiement dans la prière, les lectures en français. Dom Roy lui conseilla même : « Acceptez toutes les ouvertures possibles, puisque vous êtes fermé. » « Allons donc ! » commentait alors le dominicain [286]. Comme si notre réaction aux nouveautés n'était qu'affaire personnelle et subjective.

Le prêcheur inlassable trouvait un autre lieu de repos et de ressourcement, en octobre 1962, « dans la Bigorre, pas loin de Lourdes, chez les bénédictins

---

286 - Lettre du mois de novembre 1972.

de Tournay ». C'est là qu'il fit la connaissance d'un jeune moine, dom Gérard Calvet, avec lequel il se lia d'une profonde amitié. Il profita de ce séjour pour prêcher aux moniales voisines sur le Christ-Roi[287].

Dom Gérard Calvet naquit à Bordeaux le 18 novembre 1927. Après sa scolarité à l'école de Maslacq et son service militaire dans les Spahis au Maroc, il entra à l'abbaye bénédictine de Madiran. En 1952, la communauté fut transférée à Tournay. En 1963, dom Gérard fut envoyé au Brésil dont il ne revint qu'en 1968. Ne se retrouvant pas dans les nouveautés qui défiguraient la vie monastique, le moine obtint la permission de s'éloigner de son monastère pour quelque temps. Il fut accueilli à l'abbaye de Fontgombault pendant six mois. Il fit un essai de vie cartusienne à la Chartreuse de Montrieux (Var) où il ne resta que trois mois. Au printemps de l'an 1969, il s'installa dans les ermitages de Montmorin dans les Alpes avec le père Emmanuel de Floris, moine d'En-Calcat, avant de fonder le petit monastère de Bédoin (Vaucluse) en août 1970. Le monastère sera transféré au Barroux à Noël 1981. En 1988, dom Gérard et sa communauté se séparèrent de Mgr Lefebvre, qu'il connaissait et suivait depuis 1974, pour se rallier aux directives romaines relativement au Concile et à la nouvelle messe.

Avant le départ du moine bénédictin au Brésil, le père Calmel se rendit à deux reprises à Tournay (le 6 août et le 19 septembre 1963). Il put alors rencontrer et encourager « ce très cher frère dom Gérard ». Grâce au jeune bénédictin, il put avoir des nouvelles des prisonniers politiques qui lui étaient chers :

> J'ai eu des nouvelles (et bonnes, très bonnes) des prisonniers que dom Gérard a visités à Fresnes – où un certain nombre se sanctifie vraiment – (et aussi des détails sur la mort très sainte de Bastien-Thiry). Un des frères de dom Gérard (négociant en vins de Bordeaux) s'occupe de harkis avec des officiers : dans une France qui devient un marécage, il reste encore des îlots très salubres et pleins de vie chrétienne. Courage[288].

En juillet 1963, le père Calmel se rendit pour la première fois à Clouange, près de Metz, pour y rencontrer quelques âmes qui faisaient appel à son ministère. Elles allaient former bientôt une petite « communauté Saint-Jean » qui réunissait un petit nombre de personnes désireuses d'entretenir leur ferveur et de s'encourager mutuellement dans la résistance aux assauts du modernisme. Le dominicain visitera ces amis à la fréquence de trois ou quatre

---

287 - Lettre du 25 octobre 1962.
288 - Lettre du 19 septembre 1963.

fois par an jusqu'à sa mort [289]. Le père spirituel qu'était le père Calmel attachait une grande importance à cette communication surnaturelle, et lui-même y puisait lumière et force. Il écrivait à ce sujet :

> Que dire de ces unions d'âmes, sinon que la Vierge les a formées, les préserve dans son Cœur immaculé, les fait concourir à la paix, la générosité, la vaillance de ceux qui s'aiment ainsi dans le Seigneur [290].

C'est dans le Ciel qu'il voit le modèle achevé de l'amitié surnaturelle qui unit ici-bas certaines âmes dans la foi :

> Vous savez, le Ciel on peut l'évoquer ainsi : les êtres entièrement purifiés, tout recueillis dans l'amour et la joie de Dieu vu face à face, en Jésus-Christ, et la conversation qui sera entre nous sera toujours au niveau de Dieu et ne nous tirera jamais de Dieu en Jésus-Christ, et il n'y aura rien que de bon et de saint en chacun des élus [291].

D'une manière un peu similaire, les collaborateurs de la revue *Itinéraires* formaient de plus en plus une équipe, certes très disparate mais unie par une réelle amitié. Au cours de ses déplacements, le père Calmel ne perdait pas une occasion de rencontrer tel ou tel (Madiran et Jean Ousset en janvier 1963, Henri Charlier en juillet de la même année [292]). L'esprit qui unissait ces militants de la vérité apparaît dans ce bref compte-rendu :

> Je viens de célébrer la messe à l'église de Saint-Cloud, pour la paroisse, avec Madiran et Ousset. C'est quand même une grande joie d'être réunis pour le saint sacrifice quand on est déjà unis par une grande amitié [293].

Cette fraternité d'âme le consolait beaucoup dans l'épreuve qui le frappait.

Cependant, c'est à Gagnol, surtout, que le père Calmel pouvait reposer au mieux son corps, son cœur et son esprit. Sa présence à Biarritz et son

---

289 - En bon fils de la ferme, le père Calmel savait trouver sa joie dans les choses simples. Lors d'un voyage au retour de Metz, il se réjouit de la gaieté des ouvriers espagnols : « Mon voyage fut merveilleux (et somnolant) avec la foule des Espagnols qui rentraient des betteraves sarclées (du côté de Laon et de Saint-Quentin). Ils tombaient de sommeil autant que moi ; mais ils nous ont quand même régalés de leurs chants à vocalise et en battant des mains. Ils occupaient trois wagons... Quelle allégresse dans ce peuple et quelle simplicité et comme on voit (par exemple après leur repas) qu'ils ont été formés à la prière, du moins dans l'ensemble. » (Lettre du 20 juin 1964)

290 - Lettre du 11 novembre 1961.

291 - Lettre du 29 juillet 1961.

292 - Lettre du 7 juillet 1963.

293 - Lettre du 4 janvier 1963. Le père Calmel laisse alors apparaître sa piété pour le saint sacrifice : « Je dis la messe en une demi-heure. Mais je comprends de mieux en mieux que je pourrais mettre une heure et plus (soyez tranquille, je ne le ferai pas) tellement je me sens dépassé et saisi par le mystère. »

ministère dans la région (Lourdes, Toulouse, Agen) lui permettaient en effet de se rendre plus facilement sur les lieux qui l'avaient vu naître et grandir. Quelle joie, alors, dans ces retrouvailles ! Il logeait dans l'ancien pigeonnier, où l'on entassait le grain, et qui se trouvait alors dans un tel état que l'on y passait le pied à travers le plancher. Dans ses temps libres, il trouvait du repos en marchant tout autour de la propriété et dans les environs.

Sa belle-sœur Georgette et son neveu ont retenu ses saignements de nez, très impressionnants, dus à sa grosse fatigue et à sa mauvaise santé. Mais surtout, son amour de la vitesse est resté légendaire : « Quand il y eut les premières voitures, Roger voulait qu'on aille toujours plus vite. Il me disait : "Plus vite ! Je prie, tu conduis !" C'était un fou de vitesse, ça ne roulait jamais assez vite. » On descendait dans la vallée par une mauvaise route. Dès qu'on eut acquis un "solex" à la ferme, le père Calmel l'empruntait pour se rendre au village de Sauveterre-La-Lémance. « On avait peur, tellement il allait vite ! »

Décidément, la grâce du sacerdoce ne détruit pas la nature. Et si elle la corrige, elle le fait avec lenteur.

À Gagnol, le fils des Calmel goûtait l'ambiance profondément chrétienne de la campagne française de jadis, la beauté de la nature et les joies simples, le support patient des peines de la pauvreté et du travail. Les lettres de M. Calmel datées de cette époque permettent de se rendre compte à quelle source son fils prêtre se désaltérait lors de ses visites. Il est question de la beauté des fleurs, des agneaux qui gambadent dans les champs, des écureuils sautant d'un pin à l'autre. Le 10 avril 1965, Matthieu Calmel s'enchante de la beauté et de la sagesse de deux oiseaux migrateurs, de leur vie, de leur reproduction, de leurs nids, puis il ajoute : « Tu vois que nous avons des choses curieuses. » Et après avoir décrit une troisième espèce, il termine : « ... des oiseaux très gais jusqu'au mois d'août. Ils s'en vont et ils reviennent aux semailles. Je les aime bien. Nous voici dans cette belle semaine quand le Christ est mort pour nous. Aimons-le de tout notre cœur. »

Au contact de cette vie rude mais saine, le frère prêcheur ne risquait pas de s'évader dans un monde artificiel. Ses lourds travaux, ses hautes études théologiques et son élévation mystique s'abreuvaient régulièrement aux sources de la vie vraie, tout à la fois très humaine et priante. Comme il en avait besoin pour résister à la tourmente et pour guider les âmes qui se confiaient à lui !

# 18

# Le concile Vatican II

Le père Calmel se trouvait au couvent de Biarritz lorsque s'ouvrit le concile Vatican II. Le courant novateur qui était à l'œuvre depuis le début des années 1930, et dont l'influence grandissait prodigieusement depuis la guerre, allait prendre le pouvoir dans les instances les plus hautes de l'Église et s'attribuer ainsi une prépondérance dévastatrice.

La presse, bien sûr, les informations qu'il pouvait glaner ici ou là, mais surtout la vie de son Ordre avivaient l'intérêt du père Calmel pour les événements romains. Plusieurs dominicains, précisément ceux dont on avait le plus à craindre, furent en effet mêlés de près au déroulement du Concile.

Le père Chenu ne figurait pas parmi les théologiens officiellement recommandés au choix des commissions, mais il se rendit dans la Ville éternelle où il exerça une puissante influence. Il prêchait aux conférences d'évêques, se mettait à la disposition des pères du Concile pour rédiger des *modi* pour les divers schémas. Il collabora spécialement au schéma « L'Église à l'époque actuelle » (*Gaudium et spes*) où, nous dit-on, « ce qui s'y trouve de meilleur témoigne de son influence[294] ». Cette constitution conciliaire reprend en effet les grands axes de la prédication du père Chenu depuis 1935.

Le père Congar, quant à lui, fut appelé dès 1961 par le pape Jean XXIII pour faire partie de la commission théologique préparatoire du Concile. Celui qui avait été condamné par Rome et mis de côté sous le pontificat du pape Pie XII se voyait non seulement réhabilité mais encore promu à un rôle

---

294 - Mario von Galli et Bernhard Moosbrugger, *Le Concile et ses conséquences*, Rencontre, Lausanne, 1966 (éd. Française, 1967).

de premier ordre. Arrivé à Rome, le père Congar fournit un énorme travail. On le voyait partout, il multipliait les conférences, donnait des conseils à tous les évêques et experts qu'il rencontrait, diffusait largement ses écrits. Son *Journal du Concile* est fort éclairant sur les méthodes employées par les novateurs et sur l'état d'esprit du dominicain [295]. À la fin du Concile, à la sortie de la toute dernière session, il pouvait écrire : « De très nombreux évêques me félicitent, me remercient. C'est pour une bonne part mon œuvre, disent-ils [296]. » Un évêque espagnol va même jusqu'à lui dire : « Les évêques sont les successeurs des apôtres, mais le père Congar est le successeur de tous les docteurs et de tous les prophètes [297]. »

À côté de ces deux grands pionniers, d'autres dominicains se firent remarquer par leurs travaux. Le père Refoulé joua un grand rôle dans la constitution d'une bible œcuménique, pendant le Concile, déjà, avec le protestant Marc Boegner et d'autres protestants. On en fit réviser le texte par les orthodoxes.

Le père Lebret, sociologue, qui avait été frappé par la même condamnation que le père Congar en 1954, travailla longuement avec les frères de Taizé et les évêques, surtout ceux d'Amérique latine. Ils se donnaient la tâche de faire changer les mentalités et d'adapter l'Église au « temps présent ».

La part active de ces dominicains faisait la fierté de la plupart de leurs confrères, mais elle alarmait ceux qui faisaient profession de défendre la doctrine de toujours, parmi lesquels le père Calmel n'était pas des moindres. Dès le début du Concile, ce dernier faisait tomber les faux enthousiasmes. Une dominicaine du Saint-Nom-de-Jésus raconte comment les sœurs, au début du Concile, se rendaient à la télévision du quartier pour voir la retransmission des grandes cérémonies romaines. « On ne pouvait deviner ce qui allait se passer. » Mais lorsqu'elle fit part au père Calmel de son enthousiasme peut-être un peu naïf, il la corrigea vivement.

Cependant, le père Calmel restait sur la réserve, évitant autant que possible tout préjugé. La veille de l'ouverture du Concile, il écrivait à une correspondante, troublée par l'euphorie de la presse annonçant de grands changements dans l'Église :

> Jean XXIII n'enseignera pas d'hérésie, soyez-en sûre. Maintenant, qu'il soit plus mou que par exemple saint Pie X pour combattre l'erreur, c'est

295 - Yves Congar, *Mon journal du Concile*, Cerf, 2002, deux tomes.
296 - *Ibid.*, t. II, p. 510.
297 - *Ibid.*, p. 474.

> une triste évidence. Ne nous décourageons pas pour autant (...). Il se peut d'ailleurs que le Concile pousse le pape l'épée dans les reins pour l'amener à des décisions énergiques. Cela s'est vu au XVIe siècle. Il se peut aussi que le Concile tourne court. Cela aussi est arrivé d'autres fois. Quoi qu'il y ait, vivons dans le Cœur de Jésus; supplions-le pour son Église, pour le Concile; soyons donnés pour son Église. Gardons-nous de tout affolement, de tout optimisme irréel et aussi de toute attitude découragée[298].

Les premières nouvelles de Rome reçues en France, pourtant, n'étaient guère rassurantes. Le 17 décembre, le père Calmel pouvait écrire :

> Jean XXIII (...) est le pape que le Seigneur nous a donné : il ne fera pas d'hérésie, c'est impossible. Mais je n'espère pas grand-chose de son gouvernement...
> Quant au Concile ou il ne fera rien, ou s'il continue d'avancer dans le chemin des bêtises, comme il le fait déjà, le Seigneur le dispersera, pour qu'il ne fasse pas de mal, ou il se convertira à temps...

Dans un *Sursum corda*, il ajoutait :

> De toute façon, Jésus n'abandonnera jamais son Église et les âmes de bonne volonté. Et puis, quel que soit l'avenir, il nous entourera avec une force et une tendresse dont nous n'avons aucune idée[299].

Il sentait bien que, dans une telle situation, il fallait revenir aux principes. C'est pourquoi, dès le début de l'année 1963, il se mit au travail. Il commença par la traduction libre d'un texte latin rédigé par un groupe d'experts conciliaires et adressé par eux aux pères du Concile : il s'agit d'une mise en garde, datée du 25 mai 1963 contre la « nouvelle théologie ». Cependant, avant la parution définitive des textes officiels (1965 et 1966), les remarques du père Calmel touchaient davantage l'esprit général des déclarations que le fond de la doctrine enseignée.

---

298 - Lettre du 10 octobre 1962. À la même correspondante, le père Calmel conseillait de se tenir à l'écart des informations de la presse officielle : « Je ne vous conseille pas de lire ce que racontent les journaux sur le Concile, ni d'écouter la radio, car une immense entreprise se poursuit pour désaxer le peuple chrétien à l'occasion du Concile » (lettre du 20 novembre 1963).

299 - Au sujet de Jean Madiran, le père Calmel fit un remarque significative : « Dans sa revue, au sujet de Jean XXIII, Madiran essaie quelquefois d'atténuer les inquiétudes, mais je sais que, en lui-même, il n'est pas du tout rassuré - sauf à un plan d'éternité, et c'est l'essentiel » (lettre du 7 février 1963).

### *Un langage mou*

La première critique du père Calmel concerne le style de la nouvelle théologie. Le progressisme se caractérise en effet par son langage confus et interminable. Or cette manière de s'exprimer est à elle-même une doctrine, une prise de position vis-à-vis de la vérité, et une arme de propagande.

Dans un article publié au cours de l'été 1963[300], il avouait :

> J'ai toujours eu en horreur les expressions molles, visqueuses ou fuyantes, qui peuvent être tirées dans tous les sens, auxquelles chacun peut faire dire ce qu'il veut ; (...) Et elles me sont d'autant plus en horreur qu'elles se couvrent d'autorités ecclésiastiques (...). Alors surtout ces expressions me paraissent une injure directe à celui qui a dit : « Je suis la Vérité... Vous êtes la lumière du monde... Que votre parole soit oui si c'est oui, non si c'est non... »

L'auteur prend ici des exemples tirés de l'ecclésiologie moderne. Tel évêque définit l'Église comme « l'extension du Christ dans le monde et la consécration de l'humanité et de tous ses travaux », ou enseigne encore que « l'Église absorbe les instincts fondamentaux de l'humanité ». Il en trouve d'autres dans un *Lexique Teilhard de Chardin* (Seuil), fondé sur la théorie de l'évolution :

> *Surnaturel* : surcréation, par une initiative gracieuse de l'amitié divine, d'une sève qui doit être constamment fournie par l'effort naturel de la vie.
> *Église* : phylum christique où s'édifie et se développe l'organisme surnaturel qu'on appelle le corps mystique.
> *Corps mystique* : organisme spirituel, animé et mouvant, dans lequel nous sommes unis biologiquement.
> *Morale de cosmogénèse* : morale sous-tendue par une vision foncièrement évolutionniste de l'univers, où le fondement initial de l'obligation c'est le fait d'être né et de se développer en fonction d'un courant cosmique.
> *Sainteté chrétienne* : le saint chrétien est celui qui cherchant à pousser la matière au-dessus d'elle-même réalisera devant nos yeux l'idéal du bon serviteur de l'évolution.

Le langage flou évite par-dessus tout de définir. Car définir, c'est montrer les limites, c'est distinguer le vrai du faux. Or il n'est plus question aujourd'hui d'anathématiser, de mettre en garde contre le mal, de le stigmatiser. Comme

---

300 - *Itinéraires* n° 75, juillet-août 1963.

si l'Église n'avait plus d'ennemis, et comme si le monde s'était réconcilié avec le Christ[301]. Cette mentalité éveille chez le père Calmel une vive indignation :

> Dans ce parti pris qui se généralise de ne voir jamais nulle part des ennemis de l'Église, de ne plus prononcer les mots de persécutions ni de martyrs, j'aperçois une volonté d'avilir la créature humaine, un refus misérable de lui dénier toute grandeur. Ils prétendent nous réduire à n'être que des têtards informes ou des ectoplasmes sans cœur et sans passions.

C'est aussi nier l'aptitude de l'homme à se tromper, à se damner, à inventer des « organisations intrinsèquement perverses ».

Plus encore, c'est au nom de l'Église, au nom de l'amour qui habite la sainte Épouse du Christ, que le père Calmel combat le « langage mou » :

> Épouse très sainte du Christ, dépositaire très fidèle des secrets de son amour, l'Église parle un langage clair, défini, exempt d'ambiguïté, un langage ferme. Son application, à travers les âges, à fournir aux hommes des définitions rigoureuses, qui ne puissent être trafiquées ni tournées, ne procède pas seulement de son respect pour l'intelligence humaine. Il y a beaucoup plus. De même que l'Église ne peut se tromper sur l'identité du Christ son Époux, de même qu'elle a connaissance infaillible et par le dedans de tout ce qu'il lui a confié, de même elle ne supporte pas d'employer un langage qui tromperait sur cette identité du Christ, qui nous laisserait incertains sur les mystères qu'il a révélés. La rigueur formelle de ses définitions dogmatiques, la précision aiguë de sa réflexion théologique, la limpidité de sa prédication ne sont rien d'autre que le langage convenable de son amour. Nous le comprendrons dans la mesure même où nous serons ses fils, – alors nous aurons en horreur les expressions molles, fuyantes et trompeuses[302] – ces expressions qui fuient la vérité, qui tendent à « naturaliser » le surnaturel, à ravaler à un niveau d'évolution naturelle les mystères de l'Incarnation, de la Croix rédemptrice et du royaume de Dieu.

---

301 - En décembre 1967, le père Calmel écrivait à l'abbé Dulac : « Pour chaque constitution, décret, déclaration, je demande l'adjonction de définitions et d'anathématismes comme toujours. Tant que ce n'est pas fait, je n'ose pas me réclamer de ces textes mous et ployables diversement » (lettre du 2 décembre 1967).

302 - Le père Calmel fait ici une note qui montre la justesse de ses principes théologiques : « Nous comprendrons aussi que pour éviter de trahir les Écritures inspirées, pour en expliciter droitement le contenu, la sainte Église tout au long des siècles, loin de se borner au langage (et comme on dit) aux "catégories" bibliques et patristiques ait eu recours à une exposition scolastique, théologiquement élaborée. De ce point de vue les fameuses requêtes d'une "formulation pastorale" ne peuvent rien contre les principes et l'autorité de la grande encyclique doctrinale de Pie XII : *Humani generis*. »

Une nouvelle fois, la lucidité du père Calmel est remarquable. Au moment même où s'élaboraient les documents de Vatican II, il donnait à ses lecteurs l'amour d'un langage vrai, fort et lumineux. Avant même de considérer le contenu des nouveautés enseignées par les pères du Concile, il en critiquait l'écriture « imprécise, bavarde et même fuyante ». Après 1965, il décrira les textes d'une façon très imagée :

> Les décrets succèdent aux constitutions et les messages aux déclarations sans donner à l'esprit, sauf exception rarissime, une prise suffisante. Dans l'ensemble, vous avez l'impression d'être écrasé sous des piles d'édredons. Mais on ne réfute pas des édredons. Et si l'on veut vous étouffer sous leur entassement, vous tirez votre couteau, vous donnez quelques bons coups en long et en travers et vous faites voler les plumes au vent. En l'occurrence, le couteau représente les définitions des conciles antérieurs à Vatican II [303].

## *Un concile évolutif*

Un effet direct de cette imprécision de langage est son caractère évolutif[304]. En novembre 1964, le père Calmel proposait à ses lecteurs un précieux « Résumé aide-mémoire d'un christianisme sans la foi » qui montre sa profonde intelligence de la nouvelle théologie qui triomphait alors au Vatican [305]. À propos de quelques sujets brûlants [306], il présente la doctrine traditionnelle puis la réponse du progressisme. Cette dernière est prise en grande partie des œuvres de Teilhard de Chardin. Une fois de plus, le lecteur pourra constater l'harmonie entre les théories du jésuite évolutionniste et l'esprit qui inspire un grand nombre de prédications et de publications contemporaines. Relevons par exemple le résumé que le dominicain donne de l'ecclésiologie progressiste :

---

303 - Rapporté par dom Gérard Calvet, sermon pour le dixième anniversaire de la mort du père Calmel, à Saint-Pré, le 3 mai 1985.

304 - Le pape Paul VI lui-même a plus d'une fois proclamé la nouveauté de la pensée du Concile : « Les mots importants du Concile sont "nouveauté" et "remise à jour"... Le mot de "nouveauté" nous a été donné comme un ordre, comme un programme. » (*Osservatore romano*, 3 juillet 1974, cité par Romano Amerio, *Iota unum*, p. 100)

305 - *Itinéraires* n° 87, novembre 1964, p. 330-342

306 - À quel moment de l'histoire sommes-nous ? Que pensez-vous du Christ ? Y a-t-il une constitution naturelle de la société ? Faut-il concevoir l'Église comme une société douée de prérogatives et de pouvoir ? Qu'entendez-vous par péché ? Que dites-vous de saint Paul ? Quelle est la condition pour engager avec l'incroyant un dialogue utile ? Y a-t-il compatibilité entre la religion chrétienne et l'occultisme ?

> Il se peut que l'Église maintienne provisoirement des structures confessionnelles, mais dans sa réalité la plus intime, elle transcende tout ce qui est confessionnel, elle s'établit au-delà de tous les symboles et de tous les dogmes. Les pouvoirs de l'Église se résument tous dans la propriété mystérieuse d'activer l'énergie humaine grâce à un continuel témoignage d'amour et de liberté.

Par ailleurs, le père Calmel ne se contente pas d'une réfutation purement logique des nouveautés, il veut en pénétrer les causes, en montrer la racine profonde. Or, au-delà d'une démission de l'intelligence, le progressisme est une faute contre la charité. Il ne croit pas en l'amour, que Dieu est Amour et qu'il aime et crée des hommes tels qu'ils sont. Parce que le progressisme n'aime pas les choses que Dieu fait et comme il les fait, il se jette dans la nouveauté pour la nouveauté :

> Le progressisme manque de cœur. Du jour où il serait assez généreux pour accepter l'amour de Dieu en vérité, il planterait là ses rêves et ses tentatives de transmutation de l'homme, de la société et de la religion ; il cesserait d'empoisonner les âmes avec ses théories ténébreuses, il ne serait plus le progressisme.

### *Un concile pastoral*

Une autre caractéristique du concile Vatican II attirait l'attention des théologiens avertis. Il était et ne voulait être qu'un concile pastoral. Cette expression toute nouvelle cachait une étrangeté. Elle ressemble à une feinte, à une échappatoire pour éviter d'enseigner la vérité et de condamner l'erreur[307]. Pour mettre en garde les lecteurs d'*Itinéraires*, le père Calmel leur proposa quelques « simples remarques sur la pastorale ». Celles-ci ne mentionnent pas explicitement le Concile, et ne prétendent pas expliquer la signification d'un « concile pastoral », mais elles exposent d'une manière positive ce qu'on attend d'un vrai pasteur.

Tout d'abord, il faut tenir que toute pastorale authentique comporte nécessairement la condamnation des erreurs :

> Dans notre monde de pécheurs, l'annonce de la vérité révélée par Dieu est inséparable de la condamnation des erreurs forgées par Satan. Il est bien des cas où l'évangélisation ne peut se passer de condamnation,

307 - « L'équivoque des textes de Vatican II, c'est qu'ils évitent le doctrinal et ne disent que du pastoral. » (Entretien privé du 5 octobre 1969)

> malgré toute la miséricorde de l'apôtre et à cause même de cette miséricorde.

L'auteur de ces remarques en appelle à l'Histoire, à celle du pape Pie VI, par exemple qui, en 1790, avait bel et bien condamné la législation antichrétienne de la révolution. Le Christ dit bien : « Rendez à César ce qui est à César », mais l'Apocalypse ajoute en substance : « Malédiction à la Rome de César » (p. 129). Car l'humanité se trouve de fait dans une situation de chute et de rédemption et non pas dans un état « chimériquement pur ». Le mal doit donc être dénoncé, que ce soit le péché personnel, celui des institutions politiques ou également « les organismes de subversion au sein même de l'Église » (p. 130). Cette dernière remarque manifeste la lucidité de l'auteur sur les événements de l'actualité. En définitive, « prêcher l'Évangile avec le parti-pris de ne pas condamner le monde, c'est prêcher l'Évangile avec le parti-pris d'atteindre une humanité qui n'existe pas. » (p. 130)

On se doute bien, cependant, que le père Calmel ne s'arrêtera pas là : « Prononcer l'anathème, favoriser des institutions temporelles chrétiennes : tout cela relève, d'une certaine façon, de l'office du pasteur ; et cependant la pastorale n'est pas d'abord cela. » Le bon pasteur est celui qui ressemble au bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis et qui essaie de gagner les brebis égarées du bercail. Pour caractériser ces hommes de Dieu, « nous parlons plutôt de sainteté, pureté, transformation dans le Christ, charité évangélique, feu d'amour » (p. 134). La véritable pastorale, c'est la recherche ardente de la sainteté, chez soi d'abord puis chez les autres ensuite. Car tout se tient :

> Plus l'apôtre sera brûlé de zèle pour les brebis du dedans et celles du dehors, ou même pour les loups ravisseurs, et plus il devra demeurer lucide et avoir le courage de porter jugement et condamnation sur les formations politiques hostiles à la foi.

Tout bien pesé, cet emploi abusif du terme de « pastoral » cachait une nouvelle conception du ministère ecclésiastique.

## *Une nouvelle conception de l'apostolat*

À l'occasion d'une réflexion sur le célibat sacerdotal, le père Calmel évoquait le regard nouveau que l'on portait sur la prédication [308] :

> Il se caractérise par quatre notes parfaitement aberrantes : d'abord que les hommes à évangéliser et à convertir sont supposés n'être pas

---

308 - *Itinéraires* n° 81, mars 1964.

dans l'erreur et le péché, mais situés seulement dans une phase très intéressante de la croissance de l'Histoire et de l'évolution du monde. Deuxièmement il est bien entendu que l'Évangile à communiquer n'est pas renfermé vraiment dans les dogmes définis, simples formulations provisoires d'un âge révolu de la réflexion chrétienne. Troisièmement l'apôtre est à égalité avec ceux qu'il évangélise, non pas (ce qui est certes très vrai) parce qu'il est homme et pécheur, mais parce que l'on n'est plus certain qu'il détienne des pouvoirs spéciaux et qu'il soit l'objet d'une assistance particulière. C'est très indécent qu'il estime (tout pécheur qu'il soit) posséder une supériorité unique du fait de son sacerdoce et de sa mission ; à son sujet on doit parler de service et non de pouvoir. Enfin, dernier trait de cette conception singulière de l'apostolat : le but à atteindre n'est pas la conversion : illumination de l'esprit, purification du cœur, changement des habitudes ; il s'agit seulement d'aboutir au dialogue (p. 88-89).

De plus en plus lucide sur les manœuvres subversives, il ajoutait :

> Ceux qui paraissent le plus redoutable, ce sont les personnages qu'ils se sont donnés comme maîtres à penser. Ceux-là sont assez avisés pour n'aller pas se mettre en des positions tellement à l'avant-garde qu'elles sont tout de suite démasquées et condamnées ; le progressisme suinte trop délicatement de leurs savants propos et de leur correcte personne pour inspirer une réprobation ouverte. (...) Le maître à penser autorise, en quelque mesure, des conséquences pratiques, non seulement hasardeuses mais opposées à la vraie foi. Le mal que le maître à penser cachait en soi, pour lequel il nourrissait une complaisance souterraine, qu'il n'avait jamais eu le courage de désavouer franchement dans son cœur, avec la grâce de Dieu, ce mal honteux le disciple le recevra en plein dans son intelligence et dans son âme ; lui permettra de développer logiquement et publiquement ses pires effets. C'est ici la question redoutable du maître ; il exerce son influence non seulement par son enseignement formel, mais au moins autant par ses inclinations cachées... (p. 90).

En définitive, cette nouvelle conception de l'apostolat recèle une négation au moins pratique du péché originel. Le dominicain le montrait à une de ses dirigées :

> Trop de « braves » curés ont trouvé commode de s'imaginer que la méfiance à l'égard du monde tant recommandée par Jésus-Christ n'était peut-être plus de mise – qu'il y avait des accommodements et que c'était même cela aimer – que les démons du monde moderne sont des anges apprivoisables (...). De plus en plus une église « apparente »,

> alignée sur le communisme (sans vouloir le voir) et sur l'humanitarisme maçonnique travaille à s'imposer à l'Église réelle, celle des conciles, et non celle que l'on dit du Concile, comme si l'Église commençait en 1962 (...) Je sais chaque jour un peu mieux que la Vierge ne peut que soutenir et entourer ceux qui veulent être avec l'Église[309].

À tous, il rappelait l'Évangile : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier » (Jn 15, 18) et les engageait fortement à suivre le Christ sur son chemin de la Croix.

## *L'Église et le monde*

Les ambiguïtés et les faiblesses du Concile montraient leurs méfaits en particulier dans le domaine des relations de l'Église avec le monde politique. Le père Calmel, qui avait si souvent médité et prêché sur la chrétienté et sur ses ennemis, n'était pas du tout disposé à suivre cet alignement général des catholiques sur le pouvoir athée.

Dans ce domaine, le premier signal fut donné par l'encyclique *Pacem in terris* du pape Jean XXIII, le 11 avril 1963. Ce document exerça une influence majeure sur l'esprit des pères conciliaires et sur le déroulement du Concile. Après avoir affirmé la liberté de chacun « de professer sa religion dans la vie privée et publique » (n° 15), et après avoir repris à son compte les grands principes du personnalisme[310], le souverain pontife y appelait de tous ses vœux la constitution « d'une autorité publique de compétence universelle » (n° 134). Il se réjouissait également de la fondation de l'Organisation des Nations Unies, le 26 juin 1945 (n° 139), et de la Déclaration universelle des droits de l'homme du 10 décembre 1948. En conséquence, le pape appelait tous les fidèles catholiques « à participer activement » (n° 143), à « collaborer loyalement » (n° 155) à l'établissement de cette « communauté mondiale » (n° 9). L'encyclique reçut des éloges chaleureux du monde entier. Or, loin de s'en réjouir, le père Calmel y voyait un sujet d'inquiétude. Dans une lettre privée, il faisait remarquer :

> Le tonnerre d'applaudissements qui accompagnent Jean XXIII est très pénible : car enfin on le félicite pour une attitude et des propos qui n'ont rien à voir avec son ministère d'intendant du royaume de la grâce ; félicitations laïques et laïcistes[311].

---

309 - Lettre du 22 août 1966.
310 - Voir par exemples les numéros 10, 12 à 29, 61, 76.
311 - Lettre du mois d'août 1963.

En définitive, les autorités ecclésiastiques donnaient l'impression de vouloir mettre la sainte Église à la remorque du « sens de l'Histoire », du gouvernement mondial qui s'établissait de plus en plus ouvertement. Alors que la primitive Église avait su transformer et sanctifier la *pax romana*, on se mettait aujourd'hui à la remorque de la *pax americana* :

> Nous sommes dans un monde qui refuse l'amour du crucifié et qui prétend trouver et organiser sa suprême satisfaction au niveau des affaires, du confort, du plaisir et des loisirs. Par cette volonté qui traduit un orgueil luciférien s'explique ce refus pratique de croire au péché et d'accepter l'ascèse et la conversion. Satan travaille avec beaucoup de zèle à organiser ce monde dans le sens de la *pax americana* ; la domestication totale des humains par l'État est encore le meilleur moyen qu'il ait trouvé pour réaliser son projet. (...) Le malheur est que bien des prêtres « zélés » ne croient réellement ni à Dieu ni à diable, manquent de doctrine, (...) prêchent l'aménagement humanitaire de la planète (la mondialisation, comme on dit) et non pas la vie éternelle, méprisent foncièrement la contemplation[312].

Le pontificat de Paul VI allait-il redresser la situation ? La première encyclique du nouveau pape, *Ecclesiam suam*, du 6 août 1964, allait donner le ton. Selon sa méthode habituelle, le père Calmel prit son temps. Afin d'éviter tout préjugé, il voulut avoir accès au texte officiel[313] et en fit une première lecture bienveillante. Il écrivait alors :

> L'encyclique est rassurante. (...) L'encyclique du Saint-Père condamne – avec beaucoup de douceur ou d'habileté mais il condamne quand même – les folies qui maintenant couvrent le monde (...) : mimétisme apostolique des prêtres qui ne veulent plus se distinguer des laïcs ; syncrétisme (...) ; irénisme (...) ; modernisme (...)[314].

Cependant, le recul, et sans doute la réception de l'encyclique dans l'Église et dans le monde, firent apparaître ses lacunes :

---

312 - Lettre du 11 août 1963. À la même correspondante, le père Calmel relevait les propos scandaleux, mais très « dans l'air du temps », de son évêque : « Votre évêque a fait un "discours de délégué de l'O.N.U." qu'il a le toupet d'appeler mandement de carême d'un évêque de Jésus-Christ ! La pénitence y est laïcisée : c'est la solidarité avec les jeunes nations, par exemple avec l'Algérie de Ben Bella. » (Lettre du 27 février 1965)

313 - « On dira tout sur la nouvelle encyclique ; j'attendrai pour avoir une idée d'avoir vu le seul texte qui fasse foi : le texte latin. Rien ne presse. » (Lettre écrite à Pontcallec, le 11 août 1964)

314 - Lettre de Biarritz, le 22 août 1964.

> Elle a beau condamner les erreurs, le mouvement général de l'exhortation (c'est en effet une exhortation plus qu'un exposé doctrinal) ne m'inspire guère confiance. Il y a des omissions très curieuses... Paul VI cite avec éloge Léon XIII, Pie XI, Pie XII, il couvre de fleurs Jean XXIII, et silence total et sûrement voulu sur saint Pie X. Et tant de paragraphes qui ne me rassurent pas... Car il a beau parler une ou deux fois de Satan, il écrit l'ensemble de son encyclique sur l'action de l'Église dans le monde moderne comme si le monde moderne n'était pas tout pénétré des principes du diable, des principes antichrétiens. Ce n'est pas de cette façon que saint Paul abordait le monde païen. Or notre monde est opposé au Christ, pire que païen.

Toutefois, cette impression mauvaise ne laissait aucune place au désespoir :

> Je sais de plus en plus que le Seigneur n'abandonnera pas son Église, quel que soit le pape ; je sais de plus en plus que les papes insuffisants et énigmatiques (comme paraît bien être Paul VI) sont permis par Jésus non pour nous décourager, mais pour nous faire redoubler de foi et d'amour et de confiance. Cela, je le sais de plus en plus[315].

### *Réforme ou révolution ?*

Personne ne doutait, au début des années soixante, que l'Église, dans son clergé comme dans ses fidèles, eût besoin d'une réforme. Les influences de la révolution depuis deux cents ans, les assauts du communisme et de la Franc-maçonnerie, le réveil du modernisme à partir de 1930, les guerres dévastatrices, de nombreuses autres raisons avaient affaibli considérablement l'esprit de foi et l'ardeur de la charité, tandis que la décadence du clergé scandalisait les fidèles. Pour faire face à une telle situation, pour atteindre l'équilibre supérieur, celui de la sainteté, celui de la charité qui est tout à la fois joie de la vérité et horreur de l'erreur, amour des âmes et haine du mal, l'Église avait besoin plus que jamais d'une réforme. Un concile au XX^e^ siècle devait être un concile de réforme. La question qu'il aurait donc fallu se poser avant tout était celle de la nature d'une réforme authentique. La tentation était forte, en effet, de réaliser un chambardement, de regarder avec envie les fausses religions et le monde pour chercher ailleurs ce qui manquerait à l'Église de notre temps.

Le père Calmel aborda la question en avril 1965, dans un article intitulé « Évangélisme ambigu[316] » :

---

315 - Lettre de Biarritz, le 6 septembre 1964.
316 - *Itinéraires* n° 92, avril 1965, p. 151 et sv.

> C'est toujours à refaire ; mais justement la fidélité à l'Église dans sa constitution immuable permet tout le temps de recommencer. C'est ici qu'il est essentiel de saisir que la constitution de l'Église par le fait que la charité lui est consubstantielle, se trouve pleine de vie, porteuse de tous les recommencements, source intarissable et pure ; par elle-même cette constitution fait des esprits humbles et ouverts, des cœurs généreux et amis du risque. Son expression fidèle est une expression de jeunesse. (...) Le principe des renouveaux dans l'Église et des réformes dignes de ce nom, n'est pas situé à côté de sa constitution, encore moins à l'encontre, mais au cœur même de celle-ci (...).
>
> C'est un progrès non pas par substitution indéfinie du nouveau à l'ancien comme dans l'ordre matériel – dans la mécanique par exemple – mais un progrès par une participation intime et toujours neuve à une réalité immuable comme dans l'ordre de l'esprit, dans la contemplation, l'amitié ou l'amour.

La sainteté, et donc tout esprit authentique de réforme, ne sont pas à chercher en dehors de la constitution et de la Tradition de l'Église. Ils en sont le fruit. « L'Évangile n'est pas opposé à l'Église, car l'Église avec sa constitution, c'est l'Évangile continué. »

Or, que se passe-t-il aujourd'hui dans l'Église ? Plutôt qu'à une réforme, nous assistons à une révolution, à un « brigandage[317] ». Les passages qui suivent montrent combien le père Calmel avait mûri sa réflexion sur les techniques révolutionnaires. Les événements l'avaient obligé à analyser le processus de la subversion et les voies de l'erreur.

> À mesure que j'ai réfléchi sur la révolution, (...) il m'a paru qu'elle présentait trois caractères décisifs : non pas remédier aux abus mais s'attaquer à la nature même des choses[318] ; non pas faire aboutir les tendances nobles et généreuses et les sages aspirations au renouvellement, mais les confisquer au profit de la destruction et par là même les empoisonner ; non pas dominer par une autorité visible, serait-elle tyrannique, mais réduire en esclavage par une autorité occulte, contre laquelle le recours est presque impossible, parce qu'elle ressemble à un poison répandu dans le tissu du corps social.

---

317 - Deux ans après la clôture du Concile, le père Calmel écrivait à l'abbé Dulac : « Serait-il imprudent, dès maintenant, de commencer à lever le voile ? à mettre en évidence les preuves du brigandage ? » (Lettre du 2 décembre 1967)

318 - « C'est un chambardement essentiel, car la révolution s'en prend à l'être profond des choses pour tenter de le subvertir et de le corrompre. » (P. 158, note 1)

Le deuxième point de cette stratégie révolutionnaire est tout à fait remarquable. Alors que Dieu se sert du mal qu'il n'a pas fait pour le bien, le démon se sert du bien pour faire le mal. En voici quelques exemples (p. 160) : L'Église doit-elle être proche du monde pour le sauver ? Transformons cette proximité de miséricorde en complicité. Le chrétien est-il appelé à la vie mystique ? Faisons de la spiritualité un instrument de destruction de l'ordre naturel. Le prêtre est-il le serviteur de ses frères ? Qu'il devienne un animateur social. L'Église ne doit-elle pas être pauvre comme le Christ ? Vidons-la de tout pouvoir hiérarchique. Le père Calmel illustre le fait par des événements récents :

> Que, par exemple, à un moment de l'histoire de l'Église, le besoin se fasse sentir d'un renouveau biblique, ou liturgique, ou missionnaire, ou « laïque », que ce renouveau soit dans l'air, voyez comment la révolution va s'y prendre pour le circonvenir, le capter, le falsifier. On commence par écarter les chrétiens traditionnels et vivants qui allaient faire fleurir le renouveau dans la fidélité à la Tradition de l'Église ; on met en place des révolutionnaires qui veulent le ressourcement contre la Tradition et l'Évangile contre l'Église ; petit à petit on enseigne au peuple chrétien, affreusement dupé, à lire l'Écriture contre la théologie traditionnelle, à célébrer la liturgie contre l'adoration et le recueillement, à magnifier le mariage contre la virginité consacrée, à exalter la pauvreté évangélique contre la propriété privée, à devenir apôtre des incroyants en faisant abstraction de la foi et du baptême. Ce détournement incroyable, cet art de confisquer pour fausser est tout à fait essentiel à la révolution.

Ces procédés contre nature pourraient certes pousser à la révolte, à un sursaut du bon sens et de l'amour de la vérité. La révolution le sait bien, c'est pourquoi elle a mis au point son troisième volet :

> La révolution a combiné un appareil d'asservissement terrible ; les victimes sont tenues et ficelées par un système occulte de pouvoir qui se dissimule partout : hiérarchie parallèle, courroies de transmission, noyautage, maniement de l'opinion de façon à manipuler les esprits et les consciences, bref toutes les techniques des sociétés secrètes et leurs procédés policiers. Or cette manière inouïe d'exercer l'autorité est consubstantielle à la révolution.

En définitive, les progressistes « ont fait déchoir l'Évangile de son altitude surnaturelle pour l'aplatir au niveau des aspirations impures de l'homme charnel » (p. 160). C'est pourquoi le père Calmel lève le regard, et il le fait avec l'Apocalypse. Là il trouve la révélation des forces en présence, de la stratégie du démon et de la splendide réponse du Ciel :

> Bien souvent j'ai médité sur la fin du monde. La considération de ce cas-limite dans l'histoire de notre espèce permet de mieux préciser la nature de l'action du diable [319], mais aussi les suprêmes ressources de la puissance et de l'amour du Christ crucifié (p. 161-162).

Du reste, la révolution étant essentiellement une révolte contre toute intervention de Dieu dans la vie humaine, la première arme de la contre-révolution consiste dans une vie surnaturelle ardente et généreuse. C'est pourquoi le père Calmel propose à ses lecteurs, en juin 1965, un exposé paisible et contemplatif de la théologie catholique sur la surnature [320] : « Notre résistance sera d'autant plus efficace que nous viserons au point central, au foyer caché à partir duquel s'organise l'infection et qui est l'altération totale du surnaturel. » Il s'agit de revenir aux grandes vérités de la foi, aux biens célestes « que l'œil de l'homme n'a pas vus, que son cœur ne peut se représenter », « il importe de nous affermir dans la foi parce que le mal du modernisme consiste à vider la religion du surnaturel, à la détruire de l'intérieur par l'évacuation de tout surnaturel », soit en séparant la nature et la grâce, soit en les confondant dans « un dépassement sans fin, une évolution sans terme, une promotion indéfinie, technique et révolutionnaire, de l'humanité [321] ».

Or, quoi qu'en disent les chantres du progressisme et de la réconciliation avec le monde moderne, ce primat de la vérité et de la vie surnaturelles ne va pas sans une certaine ascèse, sans un certain « mépris du monde ». C'est le sujet de l'article d'*Itinéraires* de juillet-août 1965 où le père Calmel commente la postcommunion de la fête du Sacré-Cœur qui prie afin d'obtenir de « mépriser les choses de la terre et d'aimer les choses du Ciel [322] ». À ceux qui prétendent que l'Église serait coupable, en raison de ses intransigeances, de l'éloignement progressif du monde, il présente la théologie traditionnelle, la figure imposante de saint Jean de la Croix, mais surtout la sainte liturgie et enfin l'Apocalypse. En bon thomiste, il fait servir l'objection à la mise en lumière de la vérité de l'Évangile.

---

319 - « La grande apostasie s'étendra sur le monde, non seulement par les manœuvres de quelques suppôts de Satan, parfaitement lucides sur le rôle qu'ils assument et sur la gravité de l'enjeu, mais encore par la docilité complice des chrétiens et d'abord des clercs illusionnés. » (p. 163)

320 - Il s'en explique dans une lettre du 2 avril 1965 : « Un peu plus chaque jour je constate à quel point mon Ordre et l'Église (et la France) sont en mauvais état. L'inconscience et la trahison des prêtres sont à pleurer. Je suis convaincu que nous n'échapperons pas aux châtiments divins. En attendant, je veille, je prie, je continue selon mes forces à donner la lumière. Vous verrez un de mes articles dans *Itinéraires* d'avril. L'article sur le surnaturel est en train d'être tapé. »

321 - « Note doctrinale au sujet de l'ordre surnaturel », *Itinéraires* n° 94, juin 1965, p. 40 et sv.

322 - « Le mépris du monde », *Itinéraires* n° 95, juillet 1965, p. 198 et sv.

## *Le printemps de l'Église ?*

Un épisode résume fort bien la détresse de nombreux prêtres zélés qui pouvaient suivre de près le déroulement du Concile. Un grand ami du père Calmel, l'abbé Berto, avait été choisi par Mgr Lefebvre pour être son théologien particulier durant deux sessions du Concile. Juste après son retour de la troisième session, l'abbé Berto reçut à Pontcallec la visite d'une tertiaire dominicaine qui le connaissait bien. Elle mit aussitôt par écrit ses impressions:

> J'ai vu un visage ravagé par la souffrance de l'âme, un être physiquement épuisé. Dans mon émotion, je m'avançai en silence... Je m'assis au coin de la table, comme d'habitude. Je le regardai quelques secondes et lui-même ne me dit rien... Puis répondant à ma question muette: « Nous sommes au creux de la vague... Dans cinq ans, dans dix ans peut-être, ce sera la grande ténèbre; peut-être le verrons-nous, peut-être ne le verrons-nous pas. » Le Père était anéanti; il voyait à peine et ses yeux paraissaient sans vie; un chagrin immense semblait émaner de lui.

Au-delà des écrits, qui n'étaient pas encore connus dans leur intégrité, les faits qui s'en réclamaient confirmaient, chez les prêtres et les fidèles les plus vigilants, ce profond désarroi.

Le 4 décembre 1965, les « observateurs » représentants des fausses religions au Concile furent invités à un « service divin » commun, dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, avec le pape et les pères conciliaires, dans lequel on voulait « élever une prière commune et intime ». Des protestants et des catholiques lurent alternativement des passages de l'Écriture sainte, les anglicans firent entendre leurs chants. Dans son allocution, le pape cita Soloviev, le théologien œcuméniste, et il invita la chrétienté, au nom des décrets du Concile, à renouveler de telles expériences: De tels « services divins » communs « sont non seulement permis de temps à autre, mais souhaités ».

Le 7 décembre, le pape Paul VI remettait au représentant du patriarche orthodoxe Athénagoras I^er^ la bulle qui annulait l'excommunication des orthodoxes de 1054: « Nous regrettons vivement les paroles et actions injustifiées d'autrefois. Nous supprimons de la mémoire de l'Église l'excommunication fulminée à cette époque et la déclarons nulle; elle doit être oubliée et enterrée. » Au même moment, le patriarche orthodoxe Athénagoras recevait à Constantinople un délégué du pape auquel il remettait de son côté un bref qui levait l'« excommunication » infligée au légat du pape (le cardinal Humbert, 1054).

De tels actes publics étaient plus éloquents et dévastateurs que les écrits, et un exemple venu de si haut encourageait les initiatives les plus audacieuses.

Le père Calmel assistait à ces bouleversements la mort dans l'âme. Autour de lui, dans l'ordre dominicain comme dans les paroisses, un vent de folie ravageait tout. Il pensait bien sûr à l'honneur de Dieu bafoué, mais aussi aux pauvres âmes désemparées trahies par leurs chefs. Car, tandis que l'on chantait partout le « printemps de l'Église », le prêtre pouvait constater la décadence du peuple chrétien :

> Ici deux jours de confession m'auront montré une fois de plus l'incroyable détresse des âmes et la fragilité des conversions; car les jeunes, ou même ces jeunes ménages qui sont revenus (ce n'était pas une foule, mais enfin...) vivent tous dans un milieu qui tue les âmes[323].

De plus, les nouvelles qui lui arrivaient de Gagnol n'étaient guère plus réjouissantes. Le 7 mars, 1965 (ou 1966 ?), son père lui écrivait :

> Bien cher fils,
>
> Je t'écris un peu malgré moi. Mais nous vivons des temps bouleversés. Nos ancêtres ont bâti de belles et solides églises que les guerres les plus terribles n'ont pas démolies. Et ce qui est le plus terrible, c'est que dans ces églises, par ordre de Mgr l'évêque d'Agen, il fait enlever la sainte table. Même on m'a dit que s'il avait de l'argent, il ferait démolir l'autel. On a sorti la table sainte à Sauveterre, à Fumel, à Libos, à Blanquefort. Elle est en marbre, mais on doit la sortir avant le 26 avril. (...) Le 26 avril, cet évêque, si personne ne l'empêche, il aura fait faire beaucoup de dégâts. (...) Moi je crois qu'on nous prépare des temps sombres et je suis très malheureux d'être ainsi paralysé.

Une semaine plus tard, le vieillard racontait à une amie de la famille :

> Hier M. le Curé de Sauveterre est venu discuter, mais les XXX ne sont pas d'accord. Quand Monseigneur viendra dans une quinzaine de jours, on en parlera. Mais le curé de Sauveterre, un Hollandais, a démoli l'autel de l'église de Lastreille et aussi la chaire. C'est un prêtre grand. Il mesure deux mètres. J'espère que sa taille n'intimidera personne[324].

Puis, le 28 avril 1966 :

> M. le maire de Lastreilles lui (à Jean) a dit dans une lettre qu'il avait un très grand démolisseur d'autel et de chaires à Sauveterre. Cela ne peut pas durer comme ça.

---

323 - Lettre de Biarritz, le 8 août 1964.
324 - Lette du 16 avril 1966.

La belle-sœur du père Calmel, qui marie si bien la foi chrétienne, le bon sens paysan et son fort accent du Rouergue, assistait en 1969 à une scène très significative. Elle écrivit à son beau-frère :

> Cher Père et frère, (...)
>
> Notre prêtre, après l'Évangile, a distribué des questionnaires et des crayons. Il fallait les remplir de suite pour savoir à quelle revue on était abonné, si on faisait partie du syndicat. Il parait que c'était pour l'évêché, mais enfin je ne comprends pas ça. Je crois qu'il ne faut pas trop y faire attention à tout cela, mais je comprends que notre évêque doit être révolutionnaire[325].

Le jugement de cette bonne paysanne était fort juste. Les méthodes employées trahissaient un savoir-faire de professionnels de la subversion. « "La révolution est un bloc" disait Clémenceau, au point de vue de sa conception du monde et de sa méthode de domination du monde. Dans l'Église, c'est pareil[326]. »

Comme on comprend alors l'indignation du prêtre à la vue de ces pasteurs « qui ont la lâcheté d'abandonner leur troupeau[327] », et des manœuvres des ennemis de Dieu libres et même encouragés d'œuvrer à leur guise dans la sainte Église du Christ, alors que « le pape est là pour garder la Tradition et non pour en laisser créer une autre (celle du mouvement révolutionnaire). »

Néanmoins, si les déclarations du Concile et des pères conciliaires laissaient présager de cruelles séparations, elles laissaient le théologien dans une grande paix. Deux mois après la clôture du concile Vatican II, le fils de saint Dominique affirmait son assurance :

> Le Concile n'ayant (défini aucune vérité de foi ni) condamné aucune erreur, eh ! bien, l'erreur se donnera libre carrière. Quant à l'autorité du Concile... il n'a rien défini ; alors nous ne sommes pas obligés – en vertu de la foi – de prendre au sérieux ce qu'ils nous racontent. Pour l'amour de Jésus, nous ne tournerons pas avec le vent. Mais nous savons que nous serons de plus en plus isolés[328].

Surtout, d'une manière qui lui était habituelle, le religieux voyait dans les malheurs du temps un appel de Dieu à un amour plus fervent. « Nous avons assez de grâce pour nous sanctifier et l'Église tient », répétait-il souvent. À une

325 - Lettre de M[me] Georgette Calmel au père Calmel, le 24 février 1969.
326 - Entretien du 9 octobre 1969.
327 - Lettre du 12 juillet 1969.
328 - Lettre du 10 février 1966.

bienfaitrice qui lui avait offert une montre, il répondait avec un grand sens surnaturel : « J'ai reçu hier votre montre (...) gravée *Ave Maria*... Je l'ai bénite en demandant à Jésus que chacune des heures qu'elle marquera me rapproche de lui et me transforme en lui. – C'est du reste de cette seule manière que je pourrai continuer le combat qu'il me demande de mener contre l'assaut des ténèbres de l'enfer ; l'hérésie est déchaînée [329]. » Plus que jamais, avec la même constance et la même ardeur, il se sentait porté à « continuer son ministère de prêcheur, par la parole et par l'écrit avec grande assurance en Jésus ».

À la fin du Concile, le père Calmel avait cinquante et un ans. Dix ans plus tard, avec le recul du temps, il pouvait analyser lui-même la grâce qui lui avait permis de surmonter les tempêtes de la vie de l'Église et les vexations dont il fut la victime. Dans un entretien privé de 1974, il résumait ainsi les cinquante premières années de sa vie. La discussion portait sur les faiblesses ou maladies psychologiques, sur les névroses, complexes, atavismes, associations d'idées. Il répondit :

> Le remède est dans l'amour de la lumière (ou dans la vertu, ou la prudence qui fait accepter la lumière et se conduire d'après la lumière). Si je ne me suis pas enkysté à 14 ans, à 28 ans, à 49 ans, (et à 40 ans) c'est parce que devant Dieu j'ai préféré la lumière [330].

Il avouait ainsi que les combats et les déchirures du passé avaient été une préparation providentielle à de plus grands combats. À 14 ans, il affrontait la superficialité de ses confrères du petit séminaire ; à 28 ans (1942-1943), il découvrait les prémices de la décadence de son Ordre ; au cours des années 1954-1955, pour ses 40 ans, il subissait l'injuste condamnation de la Congrégation des religieux et des dominicains de Toulouse à cause de son influence auprès des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus ; enfin, en 1963-1964, à l'âge de 49 ans, il devait faire face à l'avalanche moderniste qui s'abattait sur l'Église et sur son Ordre.

À chaque reprise, le religieux avait su faire le silence sur ses propres sentiments, prendre le parti de la lumière, se tenir face à Dieu et recevoir de lui de savoir défendre ses droits et sa vérité dans la paix et la bonté.

---

329 - Lettre de Biarritz, le 27 juillet 1964.
330 - Entretien du mois d'avril 1974.



Matthieu et Héloïse Calmel



Le père Calmel devant la maison familiale de Gagnol




L'église où il fut baptisé, le 13 mai 1914



En classe de sixième au petit séminaire (1926-1927)



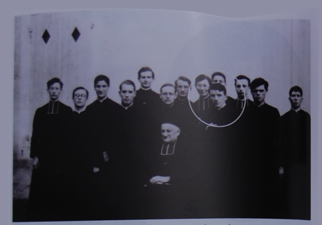
Prise de soutane
au petit séminaire
de Bon-Encontre, près d'Agen (1930)



En classe de seconde
(1930-1931)



Élève en classe de troisième (1929-1930)

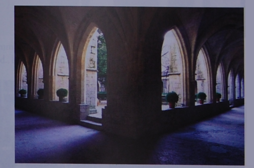


En classe de philosophie (1933)

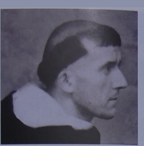


Novice au couvent de Saint-Maximin (1936-1937)


Chambres de religieux sur la façade


Le cloître, lieu de méditation pour les novices


Vue générale et actuelle du couvent Saint-Maximin et de la ville



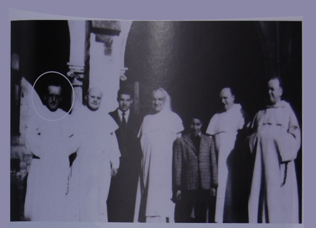
Le frère Marie-Thomas Calmel
(1936)



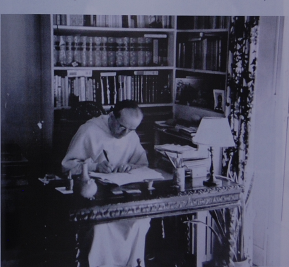
Devant le noviciat de Montréjeau
(1953)



À Salamanque, prédicateur
de semaine sainte (1956)



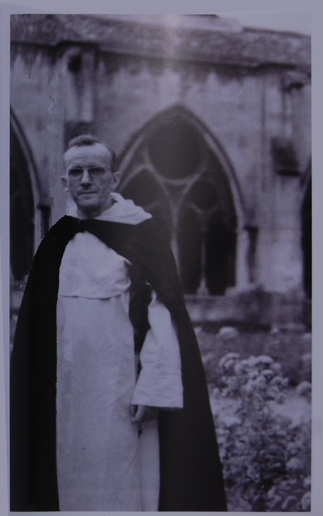
Communauté du couvent de Biarritz en octobre 1963
(de g. à d., les pères Calmel, Olive, Chansou, Valette et Perret)



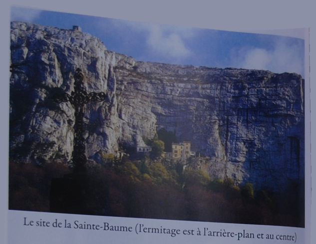
Dernières corrections d'un article
pour la revue *Itinéraires,* au bureau de Jean Madiran



En 1960



À Toul, le 29 juillet 1962



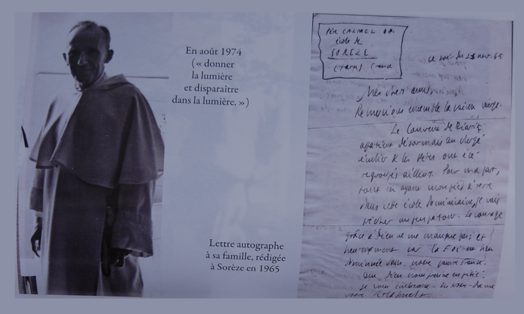
Le site de la Sainte-Baume (l'ermitage est à l'arrière-plan et au centre)



L'ermitage de sainte Marie-Madeleine



À Jonquières, entre 1963 et 1968



En août 1974
(« donner
la lumière
et disparaître
dans la lumière. »)

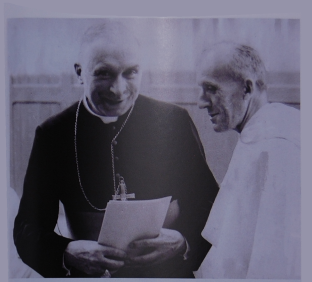
Lettre autographe
à sa famille, rédigée
à Sorèze en 1965

Père CALMEL O.P.
école de
SORÈZE
(Tarn) France

Le soir du 28 nov. 65

Mes chers amis,
Remercions ensemble la sainte Vierge.

Le Couvent de Biarritz appartient désormais au clergé séculier et les Pères ont été regroupés ailleurs. Pour ma part, tout en ayant mon pied à terre dans cette école dominicaine, je vais prêcher un peu partout. Le courage grâce à Dieu ne me manque pas ; et heureusement car la Foi est bien diminuée dans notre pauvre France. Que Dieu nous prenne en pitié ! Je vous embrasse en Notre-Dame
votre R. Th. Calmel



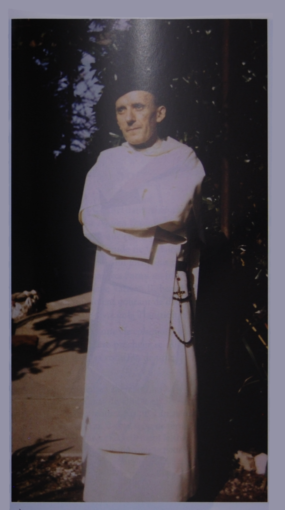
Avec Mgr Marcel Lefebvre (1970)



Avec l'abbé Becker au presbytère de Sainte-Ruffine (3 septembre 1972)



Mère Hélène Jamet (au centre) avec mère Marie-François Dupouy (5 avril 1982)



À Toulon en 1970. « Il y a un garde à vous de la sainteté. »


R.-TH. CALMEL, O.P.
SUR NOS ROUTES D'EXIL
LES BÉATITUDES
R.-TH. CALMEL O.P.
LES MYSTÈRES DU ROYAUME DE LA GRÂCE
SI TON OEIL EST SIMPLE
R.-TH. CALMEL O.P.
SELON L'ÉVANGILE
ECOLE CHRETIENNE RENOUVELEE
L'éducation des filles
LA PENSÉE CATHOLIQUE
CAHIERS DE SYNTHÈSE
17
Revue Thomiste
R.-TH. CALMEL, O.P.
LES GRANDEURS DE JÉSUS CHRIST
ÉCOLE ET SAINTETÉ
VIE DOMINICAINE
L'ORDRE FRANÇAIS
ITINÉRAIRES
ITINÉRAIRES
Déclarations sur la Messe
R.-TH. CALMEL O.P.
BRÈVE APOLOGIE
pour l'Eglise de toujours
Fils de l'Eglise en un temps d'épreuve
LE ROSAIRE DE NOTRE DAME
R.-Th. Calmel, O.P.
LE ROSAIRE DANS LA VIE
L'ÉCOLE
R.-Th. Calmel O.P.
Théologie de l'histoire
DMM
R.-Th. Calmel o.p.
Voici votre Mère
R.-Th. Calmel o.p.
Si tu savais le don de Dieu…
R.-Th. Calmel o.p.
Si tu savais le don de Dieu…
R.-Th. Calmel o.p.
Nous sommes fils de Saints

# 19

# Sorèze

LES ARTICLES du père Calmel dans *Itinéraires* et dans quelques journaux conservateurs, tels *La Nation française* ou *L'Opinion*, ses prédications appelant partout en France à une réforme des intelligences et des mœurs, sa vie personnelle de prière et d'étude ne laissaient pas indifférent. Sa hauteur de vue et sa rigueur doctrinale lui attiraient certes des amis, mais aussi des oppositions violentes, entre autres parmi ses frères dominicains. Profitant des ouvertures faites par le concile Vatican II, beaucoup d'entre eux se laissaient en effet emporter par un violent courant de décadence et creusaient ainsi un fossé entre leur manière de vivre et la Tradition de l'Église et de l'Ordre.

Comment continuer alors une vie commune fraternelle et une franche collaboration ? Dès 1963, le frère prêcheur se mit à rêver d'une situation plus saine où il pût mieux vivre sa vocation de prière, d'étude et de prédication. Il écrivait alors :

> Si telle maison (religieuse) cherchait un aumônier, je me demande si (en voyant les conditions de climat et de remplacements pour mes voyages à Paris) je ne prendrai pas un ministère de ce genre, en restant dominicain, bien sûr ; car, même si on ne ferme pas ici (Biarritz) (et je ne crois pas qu'on ferme), c'est tellement le chaos chez les dominicains de France !!! Je ne suis pas découragé ; je pense seulement à trouver de meilleures conditions pour continuer mon œuvre écrite – puisque je crois que le Seigneur l'attend de moi [1].

---

1 - Lettre du 1er août 1963.

Le prieur provincial comprenait fort bien la situation. En raison de l'obligation où il se trouvait de vendre le couvent de Biarritz, il pensa affecter le père Calmel au vicariat de Prouilhe, à vingt kilomètres de Carcassonne et à soixante de Toulouse. À cette nouvelle, reçue au début du mois d'octobre 1963, l'intéressé se réjouit beaucoup, envisageant par avance le vaste champ d'apostolat qui s'ouvrirait devant lui. Il se voyait déjà organiser des cours chez des amis de Toulouse, et trouver plus d'occasion de rencontrer ses chères filles dominicaines[2]. « Je serai dans la principale région de mes amitiés, Toulouse, Carcassonne, Pamiers, Castres », écrit-il le 22 octobre.

Cependant, la Providence semblait vouloir éprouver la patience du religieux, remettant toujours à plus tard la réalisation de ce beau projet, tandis que, à Biarritz et dans l'Ordre, la situation ne faisait qu'empirer. Avec la loyauté qui le caractérisait, le père Calmel s'en ouvrit au maître général, le père Anicetus Fernandez (1962-1974) dans une lettre du 28 février 1964. Quelques mois plus tard, il pouvait écrire avec satisfaction : « Notre général recommandera mon cas, puisque mon cas relève d'une autorité supérieure à la sienne ; il approuve beaucoup mes écrits. Je patiente en paix[3]. » « En attendant, raconte-t-il, la vie dans ce fantôme de couvent a quelque chose de fort comique (je pense qu'il vaut mieux le prendre ainsi), avec un vieux capucin espagnol qui vient nous aider et un vieux garçon simple d'esprit qui remplace le frère portier quand celui-ci est fatigué[4]. » Grâce à Dieu, la vente du couvent de Biarritz fut décidée début septembre et les deux pères n'eurent désormais qu'à attendre leur « feuille de route » du prieur provincial.

Le prêtre de Jésus-Christ pensa alors surtout aux « pauvres faibles âmes » que son départ allait priver de soutien et de lumière. Certes, à la suite de son dernier sermon « sur la fidélité à notre vocation au parfait amour », des vieilles dames le félicitèrent et le remercièrent, cependant le bilan de son séjour à Biarritz lui semblait faible : « La douleur pour un apôtre, c'est de constater que depuis quatre ans ici, je n'ai pu atteindre – ici (pas à Paris ou ailleurs) – que des septuagénaires, parce que notre chapelle n'est fréquentée par les fidèles que lorsqu'ils ont dépassé la soixantaine ou la "septantaine". » Malgré tout, pour ce qui le concernait, il restait en paix : « Je ne suis pas inquiet. Je sens que saint Dominique s'occupe de moi[5]. »

2 - Lettre du 16 octobre 1963.
3 - Lettre du 2 avril 1964.
4 - Lettre du 22 août 1964.
5 - Lettre du 2 septembre 1964.

Au jour de son départ, le 10 octobre 1964, il put constater qu'il n'avait pas travaillé en vain :

> Je n'aurais jamais pensé que le public de la chapelle du couvent (surtout des veuves ou des femmes non-mariées, mais aussi quelques mères de famille) – je n'aurais jamais pensé, dis-je, que le public de notre chapelle me soit aussi attaché. Ils ont couru jusqu'au départ du train pour m'apporter des souvenirs. Et la veille au soir, ils m'avaient comblé de raisins, de fruits, et de trois fines bouteilles – que j'ai données. J'ai de la peine pour tout ce pauvre monde, ces petits qui venaient se confesser et qui priaient[6].

Cependant, ce n'est pas vers Prouilhe qu'il se dirigeait alors, mais vers Sorèze, dans le Tarn.

### *Chez le père Lacordaire*

En raison des différents impératifs de la province, le projet de Prouilhe ne put aboutir. C'est dans la maison du père Lacordaire que le père Calmel arriva dans la deuxième quinzaine d'octobre 1964. Les bâtiments en étaient chargés d'histoire. Située dans un très beau site au pied de la Montagne Noire, dans le diocèse d'Albi, Sorèze est une ancienne abbaye bénédictine, fondée sous le règne de Pépin le Bref. Au fil des siècles, c'est là que la noblesse de la région venait s'instruire, à l'école annexée au monastère. Plus tard, le roi Louis XVI l'érigea en « école royale et militaire ».

Le 8 août 1854, l'établissement passa dans les mains des dominicains. Tout au long de sa vie de prêtre puis de dominicain, le père Lacordaire avait en effet pensé qu'il avait à s'occuper des enfants livrés à l'enseignement de l'État. Ce n'est qu'après quelques années de ministère et après avoir collaboré à la restauration de son Ordre en France que l'occasion lui fut donnée de réaliser son rêve :

> Les directeurs du collège d'Oullins, fondé en 1833 par des prêtres, demandent et obtiennent que leur établissement devienne la propriété des dominicains. Quatre jeunes professeurs d'Oullins revêtent l'habit de saint Dominique et, après leur année de noviciat, assument la direction du collège. Mais les jeûnes, l'abstinence perpétuelle et l'obligation

---

6 - Lettre du 14 octobre 1964. Au cours de la dernière année de son séjour à Biarritz, le père Calmel visitait régulièrement une paroissienne qui habitait sur les hauteurs de la ville, pour lui apporter le secours des sacrements. Dans la montée, le père Calmel devait reprendre son souffle à plusieurs reprises. Arrivé sur place, la pénitente tenait auprès d'elle une bouteille de Madère. « Vous comprenez, raconte sa fille aujourd'hui encore, il avait besoin de fortifiant ! »

> de se réunir pour psalmodier l'office canonique n'ont pas permis aux professeurs de faire face à leur tâche et de se consacrer aux élèves. Lacordaire institue alors un tiers-ordre, consacré à l'enseignement, dont la règle est moins stricte. Dès 1852, la fondation de ce tiers-ordre est autorisée par le maître général[7].

En 1854, l'école de Sorèze vint s'ajouter à celle d'Oullins. Le père Lacordaire, à la fin de son mandat de prieur provincial, put enfin se consacrer personnellement « à l'enseignement de la jeunesse, réalisant ainsi le plus ancien rêve de son existence sacerdotale ». L'école eut ses années de gloire au début du XX$^{e}$ siècle.

En 1964, la communauté comptait neuf membres. Parmi eux, quatre pères se consacraient à l'enseignement, le reste de la vie de l'école étant conduit par des laïcs. Certes, le père Calmel pouvait se sentir mal à l'aise dans cette œuvre d'enseignement. La mère Hélène s'inquiétait à ce sujet : « Votre provincial n'a pas encore compris que vous n'étiez pas un Père enseignant ? Je pense plutôt qu'il écoute, sans entendre, le dernier qui parle et ne suit vraiment, ne porte vraiment dans un cœur paternel, aucun de ses fils. C'est la grande carence des supérieurs et supérieures. »

Malgré tout, le père Calmel, comme à son accoutumée, prenait de bon gré sa nouvelle assignation. D'autant plus que la vaste maison et la tranquillité des lieux lui promettaient le calme nécessaire pour continuer d'écrire. « Surtout, écrit-il, j'envisage des réunions et rencontres à Toulouse qui est à quarante kilomètres. (...) Je me sens bien plus serein que dans les changements de 1954, 1956 et même 1960[8]. »

Le nouveau venu fut accueilli fraternellement par ses frères en religion. De plus, ces derniers étant très pris par leurs élèves, et la plupart ayant déjà un âge avancé, le frère prêcheur serait peu inquiété pour ses idées et pour ses œuvres. Surtout, se tenant un peu à l'écart de la communauté, il pouvait déjà se réjouir des facilités nouvelles qu'il rencontrait pour mener sa vie contemplative : « J'ai davantage de temps pour prier. Que Jésus m'envoie son Esprit-Saint. Car il est tellement évident que la transformation de l'intime de l'être dans l'amour ne peut venir que de l'Esprit de Jésus[9]. »

---

7 - Marc Escholier, *Lacordaire ou Dieu et la liberté*, Le livre de poche chrétien, 1959, p. 220-221.
8 - Lettre du 5 octobre 1964.
9 - Lettre du 23 octobre 1964.

## *La vie de l'Église et de l'Ordre*

Manifestement, plus les ennemis de Dieu faisaient du bruit et s'en prenaient à la Tradition, plus le religieux aspirait à une union mystique à Dieu. Ceci non pour se cacher la triste réalité comme l'autruche, dit-on, plonge sa tête dans le sable ou sous son aile, mais pour avoir la hauteur que Dieu veut, pour affronter les maux que Dieu permet.

À cette époque déjà, le père Calmel se plaignait de ceux qui ne voulaient pas voir les limites du pape. À la mort du pape Jean XXIII, le 3 juin 1963, certains écrivains conservateurs crurent bon de faire de grands éloges du défunt, en faisant de lui un « grand admirateur de saint Pie X ». On voulait absolument faire du pape de Vatican II un défenseur infatigable de la Tradition que l'on voulait servir. Le dominicain résumait ainsi sa pensée:

> C'est plus simple (et plus honnête) d'accepter une bonne fois
> - que le pape puisse faire des fautes énormes dans tout ce qui touche au gouvernement temporel (indépendance de l'Algérie, convocation au Concile du patriarche de Moscou, ouverture de l'aula de Saint-Pierre aux journalistes pendant le Concile, etc.),
> - que ces fautes sont désastreuses au plan spirituel,
> - que cependant il garde et maintient la foi et les mœurs et qu'à ce titre le Seigneur Jésus l'assiste [10].

Et, toujours en privé, il regrettait que le pape Paul VI prolongeât et intensifiât la piste ouverte par son prédécesseur. Pour l'instant, le théologien ne s'occupait guère de la doctrine: « Pour ce qui touche directement la foi, il marche sûrement dans le bon sens », mais ce sont les actes qui l'inquiétaient: ses louanges aux « jeunes nations » livrées aux communistes, l'élévation au cardinalat de Mgr Duval, évêque d'Alger, etc. Cependant, ses propos étaient sans amertume. Il voulait garder une grande lucidité pour voir les choses comme elles sont, mais une lucidité pacifiée et éclairée par la foi.

D'ailleurs, ce ne sont pas les événements de Rome qui le touchaient le plus alors. Les fruits du Concile se manifestent à lui d'abord dans la vie du clergé. Sa correspondance permet de se faire une idée de la situation des paroisses françaises:

> Les commentaires de l'Évangile (par les curés) se font dans le sens d'une solidarité humaine plutôt socialiste, le sens d'un aménagement chimérique de la planète, le sens d'une entente cordiale entre toutes les religions

---

10 - Lettre du 2 mars 1964.

> qui ont toutes même valeur, dans le sens enfin d'un dépannage expéditif baptisé apostolat et d'un optimisme américain ou d'un entraînement à la bonne humeur appelé charité. Mais rien de tout cela ne représente vraiment la religion du Seigneur; d'où le malaise des âmes. (...)
>
> Vivons assez près du Seigneur pour rester dans la paix en ces temps de confusion et d'apostasie [11].
>
> J'ai encore reçu d'autres bulletins paroissiaux; décidément! mais c'est partout pareil : une falsification de la religion au nom du salut du monde; un zèle apostolique égaré – et cela parce qu'on ne veut pas accepter la contradiction du monde; on n'aime pas Jésus assez pour cela [12].

Le père Calmel prêcha les jours saints de 1966 à Viviers-la-Montagne, dans le Tarn. Il avoua par la suite : « La semaine sainte a été pénible (trois paroisses !) Peu encourageante (routine épaisse et curé – brave – qui veut arriver à la vaincre par les moyens modernes de la nouvelle liturgie), absence de vie de prière profonde [13]. » Et, selon son habitude, il rebondit : « Que le Seigneur est peu aimé ! Aimons-le. »

Malheureusement, l'exemple venait de haut, des évêques de France qui se faisaient les champions du changement. Au sujet du bulletin diocésain des églises de Metz, le père Calmel écrivit : « D'après leurs articles, le démon et le "monde" n'existent pas et nous n'avons pas à évangéliser les pécheurs ; nous-mêmes ne sommes pas pécheurs : c'est à pleurer. Que Notre-Dame ait pitié [14]. »

Bientôt, une nouvelle mesure d'exception, épiscopale cette fois-ci, allait atteindre le frère prêcheur. Celui-ci avait déjà commencé à faire des cours privés chez des amis toulousains. Cette présence de plus en plus régulière de l'intrépide défenseur de la foi alerta l'archevêque qui, le 13 mars 1965, lui refusa le droit de prêcher dans tout son diocèse :

> Encore une épreuve (...). Il ne peut m'enlever le droit ni la possibilité de rencontrer des amis à Toulouse même, ni de leur distribuer mes papiers pour en causer ensuite. Mais ce n'est pas le même genre de ministère. Il a fait savoir sa décision lorsque mon prieur lui a demandé pour moi de pouvoir prêcher à Toulouse, le 4 avril, une récollection. Motif du refus : « Il écrit dans *Itinéraires*. » Là il ne peut m'empêcher puisque cela relève du général qui est d'accord. Le plus triste en tout cela, c'est que nombre de prêtres séculiers et religieux nettement

11 - Lettre du 8 février 1965.
12 - Lettre du mois d'avril 1965.
13 - Lettre du 13 avril 1966.
14 - Lettre du 19 février 1965.

progressistes parlent librement au diocèse de Toulouse… Je ne suis pas au bout de mes épreuves; c'est le chemin de la fidélité [15].

Le père Calmel savait à quoi s'en tenir. « L'ouverture » prônée par Vatican II était à sens unique. Désormais, pour défendre la foi et vivre des trésors de la Tradition, il faudrait de plus en plus être montré du doigt, jusqu'à être sanctionné par les autorités. Loin de le décourager, cette nouvelle exclusion renouvela son zèle. Le 8 février précédent, il avait exprimé sa détermination de vivre « assez près du Seigneur pour rester dans la paix en ces temps de confusion et d'apostasie ». Le 30 mars, au lendemain de l'anniversaire de son ordination, il écrivait :

> Notre-Seigneur me tiendra au jour le jour pour que je sois le ministre de la rédemption avec la prudence du serpent et la simplicité de la colombe : prudence du serpent en n'ayant aucune illusion sur la malice et les moyens du diable (mais beaucoup de prêtres à ce sujet sont des fantoches inconscients) ; simplicité de la colombe en ne me recherchant pas du tout, et en étant sûr de la victoire de Jésus-Christ. Mais quelle détresse en beaucoup d'âmes du fait de la trahison des prêtres [16] !

Toutefois, cette assurance n'allait pas d'elle-même. Parfois, le religieux se plaignait de ne pas avoir « le calme désiré ». Il était en effet persuadé que « nous sommes dans la phase des derniers jours du monde (même si cette phase dure un siècle ou même plus) » et il ne voyait pas de raison pour « que les ténèbres ne progressent pas encore [17] ». Et à chaque fois que l'on introduisait à Rome quelque changement néfaste, « on a beau s'y attendre, on en souffre à chaque fois ». Mais le surnaturel reprenait vite le dessus : « Puis on revient à la paix du Seigneur [18]. » D'un mouvement d'ailes, l'âme reprenait de la hauteur : « Que le Seigneur me donne de recevoir à plein la grâce de Pâques – qui est une grâce de confiance invincible en sa victoire, de paix et de légèreté. (...) Il faut d'autant plus nous souvenir que cette phase appartient toujours à l'ère de la Rédemption, que Marie est d'autant plus proche de nous [19]. »

La situation de l'ordre dominicain n'était pas meilleure que celle du clergé séculier. C'est une véritable « débâcle » écrivait le père Calmel déjà en 1963. Le 1er août 1963, il parle du « chaos chez les dominicains de France ». Trois mois plus tard, il précise : « Les temps sont terribles, et ce n'est pas fini.

---

15 - Lettre du 13 mars 1965.
16 - Lettre du 30 mars 1965.
17 - Lettre du 20 avril 1966.
18 - Lettre du mois de juillet 1966.
19 - Lettre du 20 avril 1966.

Dans mon Ordre, les défrocages se multiplient. Encore un cette semaine à Marseille, (un dominicain) s'est établi à Aix et doit publier un bouquin pour marier les prêtres[20]. » Avec tous, cependant, il s'efforçait d'entretenir des relations fraternelles. Le 6 novembre 1964, par exemple, il peut se réjouir: « Au couvent de Toulouse – où j'irai souvent désormais – jamais je n'avais été aussi bien accueilli : merveille ! » Pourtant, une telle bienveillance ne le rendait pas aveugle. Au couvent de Toulouse, le 14 juillet 1965, il put constater comment « les jeunes étudiants dominicains » étaient le plus souvent « imperméables au thomisme » et dans une « espèce de révolte ». (...) « La situation de l'Ordre (partout) est inquiétante », pour sûr, et quelques professeurs s'en rendent plus ou moins compte. L'un d'eux l'encouragea même à terminer l'étude sur la présence réelle et la transsubstantiation qu'il avait commencée[21]. Mais qu'était-ce que cela devant le naufrage universel ?

Depuis lors, les anciens ont parlé. L'un d'eux, le père Jean-Miguel Garrigues, raconte comment, à son entrée au couvent dominicain du Saulchoir en septembre 1964, la télévision était quasiment obligatoire : « On nous encourageait à voir certaines émissions pour connaître la culture dans laquelle nous aurions à transmettre la Parole de Dieu. (...) Il serait plus juste de dire que nous nous sommes mis à sa remorque, en absorbant ce qu'elle (la télévision) véhicule insidieusement[22]. » Au Saulchoir, durant ses trois années de philosophie (1964-1967), il a davantage étudié et lu la phénoménologie, Heidegger, les « maîtres du soupçon » (Marx, Nietzsche, Freud) que saint Thomas d'Aquin. Et durant ses années de théologie, il n'a jamais étudié la partie morale de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Faut-il s'étonner que ces maîtres aient formé des révolutionnaires ou des libéraux ? Oui, on se mettait « à la remorque » du monde, plutôt que d'essayer de le convertir, et on se délectait des spectacles les plus hideux déversés par la télévision.

Au couvent de Toulouse, où le père Calmel faisait des séjours prolongés pour mener à bien ses travaux, il restait bien quelques pères désirant rester fidèles (dans l'ordre de la piété et de la doctrine), mais qui ne pouvaient que demeurer « dans la solitude, car la communauté conventuelle n'est pas gouvernée ; tout va à vau-l'eau[23] ». Les bons devaient se taire tandis que les plus

---

20 - Lettre du 20 novembre 1963.
21 - Lettre du 15 juillet 1965.
22 - Jean-Miguel Garrigues, *Par des sentiers resserrés*, Presses de la Renaissance.
23 - Lettre de la fin du mois de septembre 1966.

révolutionnaires des religieux pouvaient mener leurs campagnes de destruction en toute liberté.

Certes, la solution à une telle situation ne pouvait venir que du Ciel : « Que saint Dominique nous obtienne de grands saints. Le remède est à ce niveau », s'écrit-il le 14 janvier 1966. Cependant, une franchise très dominicaine le poussait à s'adresser aux supérieurs. Une visite de la province de Toulouse par le maître général en février 1966 lui en offrit l'occasion. Dès le 18 janvier, il recevait une lettre de son ami le père Lavaud lui rapportant que le maître général, alors à Toulouse, « ne se rend pas bien compte du mal de l'Ordre en France ». Cependant, le père Calmel était décidé quoique sans illusion : « Je lui parlerai. Comprendra-t-il ? En tout cas, et en faisant le possible pour une amélioration, il faut que je sache jusqu'au fond de moi-même que si la décadence continue – et c'est assez probable – ce malheur est permis par amour et je dois répondre avec beaucoup d'amour, dépassant la tentation de lassitude[24]. »

La rencontre eut lieu le 24 février. D'un côté, le père Calmel fut édifié par la piété réelle du maître général qui le reçut fort aimablement. Il lui parla et lui remit un mémoire composé en espagnol auquel il joignit quelques articles progressistes récents de dominicains de Paris, ainsi que des documents sur certains dominicains publiés par Michel de Saint-Pierre dans son ouvrage *Saintes Colères*, que le maître de l'Ordre ignorait. Cependant, il ne trouvait pas dans ce prêtre de 71 ans le caractère audacieux que la situation réclamait.

> Je crois qu'il lui manque trop de choses pour ressaisir ce qui subsiste de notre Ordre à l'heure actuelle. (...) Il approuve que j'écrive ; mais enfin il n'a pas envie de bagarres ; il imagine que – à l'heure actuelle – il lui serait possible de soutenir les pères traditionnels et en même temps d'éviter les remous, le bruit et la condamnation des progressistes ; au fond il voit le mal moins grave qu'il n'est en réalité.

En revanche, si les autres ne font pas leur devoir, le père Calmel ne se croit pas dispensé de faire le sien :

> Je n'ai qu'un très petit espoir dans une amélioration ; pourtant je continue de chercher l'amélioration et de lutter contre le mal. Ce n'est pas un combat de désespéré. C'est le combat d'un prêtre qui voit que le Seigneur lui demande cette fidélité dans la nuit[25].

---

24 - Lettre du 18 janvier 1966.
25 - Lettre du 24 février 1966.

La position du père Calmel dans cette décadence accélérée se trouve merveilleusement exprimée dans une note personnelle qu'il écrivit à l'occasion de son jubilé sacerdotal du 29 mars 1966. Après vingt-cinq ans de sacerdoce, témoin malgré lui de l'apostasie d'un grand nombre et de l'effondrement de son Ordre, il écrivait :

> Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Peu ou beaucoup, il n'importe, mais que ce temps me permette d'être consommé dans votre amour.
>
> L'état de décadence de mon Ordre, l'épreuve si grande que traverse l'Église, tant de peine et de tentations sont permises en vue d'un plus grand amour.
>
> Il me semble avoir grandi en foi et en confiance et en amour depuis 25 ans (et pas seulement en sagesse théologique), mais que je grandisse beaucoup plus, mon Seigneur.
>
> Tant d'amitiés merveilleuses (...), que je ne les déçoive pas.
>
> L'offrande quotidienne du saint sacrifice : que Jésus immolé daigne me transformer en lui.
>
> Péché mortel chez bien des prêtres (réguliers et séculiers), chez bien des sœurs : du moins je le crains ; comment cet état d'une âme durcie, desséchée - occupée à nuire et ne voulant pas la lumière - comment un tel état ne serait-il pas péché mortel ? - Et pourquoi des pères ou des sœurs en viennent-ils à ce point ? Parce qu'un moment ils ont faussé compagnie à la lumière. Quel porte-à-faux que ce music-hall liturgique qui, par sa nature même, retire les conditions de la prière.

***La réaction catholique***

Face au « chambardement » orchestré par de nombreux hommes d'Église, beaucoup de fidèles et de prêtres se dressèrent pour garder la foi.

• *Les fidèles s'organisent*

Des chrétiens isolés cherchaient à sauver ce qu'ils pouvaient des dogmes, des mœurs et de la liturgie de toujours, encourageaient les prêtres qui résistaient aux nouveautés, priaient de tout leur cœur pour l'Église. De Gagnol, de ses amis lorrains, de ses dirigés et de ses correspondants, le père Calmel recevait des témoignages édifiants de fidélité à la Tradition.

Ailleurs, les fidèles commençaient à s'organiser et faisaient appel à sa science et à son jugement. On comprenait de plus en plus que pour garder la foi, en ce temps de révolution, il fallait étudier et prier plus que jamais.

Le 1er mars 1964, le père Calmel fut invité à prêcher une récollection pour une vingtaine d'étudiants et étudiantes qui l'avaient connu par l'intermédiaire d'*Itinéraires.*

Le 16 janvier 1965, il inaugura ses « cours de Toulouse » sur la théologie de l'Histoire. Quelques étudiants amis, des pères et des mères de famille voulurent en effet créer autour de lui un cercle d'étude, qui s'appellera le cercle Saint-Thomas d'Aquin. « Un petit groupe de jeunes est tout avide » peut-il écrire le 18 décembre 1964, avant même d'avoir commencé. « Cela s'annonce bien, écrit-il le 22 décembre 1964. Je sais ce que je veux leur faire saisir : que le Seigneur est là, qu'il faut le savoir de tout notre être ; que cette foi met en place et tient en paix notre lutte quotidienne, aussi difficile soit-elle. » La lettre suivante résume fort bien l'angoisse des fidèles catholiques qui assistaient à la chute de tant de prêtres et à l'abandon généralisé de la foi de leur enfance. Elle montre également l'importance que le fils de saint Dominique attachait à cette nouvelle forme d'apostolat :

> Il est une chose que je vois mieux : un certain nombre de laïcs, dans les ténèbres présentes, n'acceptent pas d'être dupes, se rendent compte que le diable veut les embrouiller et démolir l'Église, sont décidés à la lutte. Or, ils ne trouvent pour ainsi dire pas de prêtre, sinon qui ait échappé au courant progressiste, du moins qui ait le courage et la force de montrer qu'ils ont échappé à ce courant. Quand ils en découvrent un, ils sont réconfortés, ravis, et bien disposés pour l'écouter. Je suis un de ces prêtres me semble-t-il. J'essaierai de répondre à leur attente. Du reste, je n'ai pas de mauvais sentiments envers les prêtres illusionnés : je prie pour eux ; mais je ne pense pas pouvoir les atteindre – sauf exception ; car ils se sont laissé empoisonner (par manque de courage ou de foi, par faiblesse, par intérêt) dans un « système psycho-sociologique » du diable ; comme l'explique Peregrinus (Madiran) [26].

Les cours se suivirent à la cadence de deux par mois. Ils réunissaient environ vingt-cinq élèves. Le 7 mars, on solennisa la fête de saint Thomas d'Aquin par une messe à 7 heures à l'autel Saint-Thomas de l'église Saint-Sernin de Toulouse [27]. Persuadé que la science ne pouvait devenir vie que dans la prière et dans la réforme de soi, le prédicateur proposa même à ses auditeurs une récollection, le dimanche 21 mars. La dernière réunion eut lieu le 20 mars 1965. « Décidément, ce cours fut béni de Dieu », écrivait-il une année plus

26 - Lettre du 2 janvier 1965.

27 - C'est à cette occasion, sans doute, que l'archevêque de Toulouse s'éleva contre le père Calmel et lui interdit toute prédication dans son diocèse (13 mars 1965).

tard, en particulier par les trois vocations religieuses qu'il suscita et par le mariage de « deux bons tourtereaux : elle et lui anciens élèves de mon cours étoile-filante. C'est une grande consolation, car ils ont un sens (devenu rare) du sérieux et de la sainteté de l'état de mariage[28]. » Ce fut aussi l'occasion de nouer de nombreuses relations.

D'autres contrées faisaient appel au soutien doctrinal et spirituel du père Calmel. Le dimanche 14 juin 1964, il prêchait au pèlerinage de Vivières, dans l'Aisne, organisé par M^me^ Colette Prieur, secrétaire de l'œuvre Saint-François de Sales. « C'est ce haut-lieu qui garde les reliques de sainte Clotilde[29]. » Il y retourna le 20 juin 1965 pour prêcher sur le thème : « Espérer contre toute espérance » (Rm 4, 18), puis le 19 juin 1966. Dans sa prédication sur sainte Clotilde, il s'efforça de faire comprendre « que nous devons tenir sans nous dire "À quoi bon ?" Car Dieu le veut et c'est bon pour les âmes. Tenir également sans douter que nous sommes avec l'Église. Car nous sommes avec l'Église. » Le père Calmel trouve dans cette grande sainte française la confirmation de sa propre intuition :

> Parler de sainte Clotilde c'est évoquer l'étonnante vertu d'une chrétienne parmi les difficultés extrêmes et dans une époque de ténèbres et de sauvagerie.
> Sainte Clotilde... Sainte Radegonde... Dans la nuit barbare envahissante, ces saintes admirables ont gardé leur lampe allumée – la lampe de l'oraison et des bonnes œuvres, spirituelles et temporelles. Elles ont maintenu contre la barbarie des bastions de prière, d'honneur, de culture parce que leur âme était fixée en Dieu. Nous est-il demandé de faire autre chose[30] ?

Son panégyrique de sainte Clotilde, publié dans *L'Ordre français* n° 105, de juillet-août 1966 (p. 26-34), lui valut « un flot de lettres et des félicitations chaleureuses[31] ».

Le dimanche 23 mai 1965, il fut invité à prêcher au cours d'un pèlerinage à Compiègne organisé par un groupe parisien en vue de prier pour les prisonniers. Partout où il passait, la même pensée l'obsédait : dans la situation de crise que traverse l'Église militante, unir la fermeté de la foi, l'audace du

---

28 - Lettre du 28 novembre 1966.
29 - Lettre du 9 juin 1968.
30 - De longs extraits de ce sermon ont été publiés dans le recueil des textes du père Calmel o.p., *Nous sommes fils de saints*, N.E.L., 2011, p. 41-54.
31 - Lettre du 22 septembre 1966.

témoignage de la foi avec la paix et la confiance en Dieu. En décembre 1964, suite à une visite qu'il fit de plusieurs groupes de fidèles, il exprimait sa pensée :

> Mon impression de ma tournée à Cahors et à Toulouse : Eh ! bien, ces pauvres gens qui ne veulent pas se laisser faire par l'envahissement du mensonge progressiste et de l'anarchie ne savent pas assez que le Seigneur est là. Il me semble que c'est ce que j'ai à leur dire et je voudrais les en persuader. Non pas pour les désarmer certes, mais leur permettre de combattre en sachant que le Seigneur est tout proche [32].

• Itinéraires

Dans cette résistance catholique des années qui suivirent immédiatement la fin du Concile, la revue *Itinéraires* joua un grand rôle. La collaboration du père Calmel n'en devint que plus intime. L'amitié qui l'unissait aux uns et aux autres lui donnait toute liberté pour user de correction fraternelle. À Jean Madiran qui montrait parfois un optimisme trop grand à l'égard du pape, le disciple de saint Thomas faisait amicalement remarquer les limites toujours possibles du successeur de Pierre [33]. À un chroniqueur qui affirmait de façon maladroite que « Jésus est en prison dans l'hostie et pénitent », le père Calmel dit « doucement » sa pensée, qui était celle de la théologie traditionnelle [34]. D'une façon générale, il avait bien conscience de sa mission auprès de la revue, qui était d'élever et de maintenir le niveau du combat contre les erreurs : « Bien sûr, on aimerait quand même que la revue soit un peu plus nourrissante pour l'âme. Je comprends qu'ils bagarrent car l'encerclement continue. Mais il faut d'autant plus prier et méditer que nous sommes assiégés [35]. » Les rencontres, la correspondance, les récollections prêchées aux Compagnons d'*Itinéraires* lui donnaient l'occasion d'encourager les âmes et d'enseigner.

En juin 1966, les évêques de France menacèrent d'interdire *Itinéraires*, et le conseil permanent des évêques fit une mise en garde contre la revue. Mesure qui eut l'heureux effet d'augmenter d'un millier le nombre des abonnés, d'unir davantage les militants et de les faire grandir dans la paix. En août 1966, le père Calmel rencontrait Jean Madiran. Le résumé qu'il fit de leur entretien montre l'esprit qui unissait les deux hommes :

32 - Lettre du 18 décembre 1964.

33 - Lettre à une tierce personne du 2 mars 1964.

34 - Lettre du 2 mars 1965, au sujet d'un « bon article » de Minimus (Henri Charlier).

35 - *Ibid.*

> Nous tenir près du Seigneur en grand amour et grande confiance. Atteindre les âmes que nous pouvons atteindre. Ne pas nous troubler du mauvais gouvernement de l'Église. À quoi nous ne pouvons rien. Telle est la conclusion que je retiens de ma longue et excellente conversation avec Madiran [36].

Il existait en effet, parmi les collaborateurs d'*Itinéraires*, une profonde amitié surnaturelle. Témoin cette carte que Jean Madiran envoya de Fontgombault au père Calmel pour sa fête, le 7 mars 1966, et cosignée par le père abbé, dom Jean Roy, puis Jean Ousset, Louis Salleron, Alexis Cuvers, André Charlier et l'amiral Auphan.

- *« Les prêtres qui veulent tenir »*

À côté de ces initiatives menées par des fidèles, de nombreux ecclésiastiques tenaient haut et ferme le drapeau de la Tradition catholique. En mai 1966, le père Calmel fut invité à une réunion de prêtres. Il écrivait alors :

> Il faut s'attendre à ce que le clergé se gâte encore et se déboussole un peu plus. Le lendemain de l'Ascension, je dois rencontrer des curés (après avoir prêché chez l'un d'eux) qui veulent tenir. Ce qui est certain, c'est que Jésus ne cesse d'atteindre, soutenir, fortifier des âmes, dans ce chaos [37].

Parmi ces prêtres isolés et désolés, la prédication du père Calmel sonnait comme un *Sursum corda* : « Les curés que j'ai vus : ils sont obsédés à la vue du lâchage universel ; obsédés par le spectacle des capitulations ; je voudrais qu'ils vivent davantage dans la prière – Nous sommes prêtres et Jésus ne nous abandonnera pas [38]. »

L'un d'eux commençait alors à se faire connaître de ceux qui voulaient résister à la marée moderniste. Né en 1924, Georges de Nantes fut ordonné pour le diocèse de Paris en 1951. Dès octobre 1956, il inaugura sa *Lettre à mes amis* qui mettait en garde contre le développement du modernisme et appelait les fidèles à la résistance. Cette publication mensuelle atteignit vite le nombre de trois ou quatre mille exemplaires, parfois même jusqu'à huit mille. Le père Calmel appréciait la rigueur de l'abbé de Nantes, son éloquence et son audace. Il regrettait cependant une conception trop peu surnaturelle de la polémique et tâchait de le lui faire comprendre. Il se dit très heureux, par

36 - Lettre du 26 août 1966.
37 - Lettre du 13 mai 1966.
38 - Lettre du 26 mai 1966.

exemple, de leur rencontre très amicale du 22 mars 1965 et, en particulier, de le trouver « plus serein qu'au mois de juin dernier ». Cependant, il s'étonne de trouver chez lui « quelqu'un qui se croit appelé à jouer un grand rôle, un rôle plus grand sans doute qu'il n'est en réalité[39] ». Au cours de l'été suivant, le père Calmel rapportait :

> Plus je vois l'état de l'Église plus j'ai envie de demeurer dans le Seigneur. Je trouve que l'abbé de Nantes (dont l'influence est grande) ne dit pas assez cela. Il risque de trop crisper les gens sur les trahisons et l'apostasie des clercs et des pères (certains seulement) du Concile. Mais les lettres personnelles qu'il m'adresse me prouvent qu'il tient beaucoup à l'appréciation que je lui envoie de ses « lettres » ronéotypées (...). Que Notre-Dame lui fasse comprendre : je prie pour cela[40].

Les deux prêtres se virent de nouveau en juillet 1966, puis en août. Le dominicain parla avec franchise à son confrère dans le sacerdoce :

> Demain, j'irai voir l'abbé de Nantes : s'il pouvait se résoudre à ne plus crier à tous les échos (les lettres ronéotypées... à douze mille !) que l'Église est mal gouvernée et s'il acceptait simplement d'aider et réconforter un petit troupeau, il me semble que ce serait plus sage. Mais le voit-il ? Le verra-t-il[41] ?

Cette convergence de vues sur des choses essentielles et, dans le même temps, cette différence dans l'art de défendre la vérité et de diriger les âmes aident à comprendre l'esprit du père Calmel, l'union qu'il essayait d'atteindre et de maintenir, en lui et dans les autres, entre le témoignage parfois farouche de la foi de toujours et l'union mystique au Christ, à sa douceur et à sa paix.

Un autre prêtre, moine bénédictin, entretenait des rapports réguliers et très fraternels avec le père Calmel, depuis leurs premières rencontres de 1963. Le dominicain disait sa joie de recevoir des lettres de dom Gérard Calvet écrites du Brésil (le 19 février 1965, par exemple), ou d'avoir de ses nouvelles par un des moines de Fontgombault qui lui était très uni (5 novembre 1965). Le 4 janvier 1966, le père Calmel se rendit à En-Calcat pour « retrouver ce cher ami dom Gérard[42] ». Ce nouveau séjour dans la fameuse abbaye bénédictine lui donna l'occasion d'encourager des fidèles, en particulier la veuve d'un

---

39 - Lettre du 23 mars 1965.
40 - Lettre du 12 août 1965.
41 - Lettre du 26 août 1966.
42 - M^me^ Brigitte Calvet ayant été rappelée à Dieu le 24 novembre 1965, son fils dom Gérard revint du Brésil quelque temps à cette époque. C'est à cette occasion qu'il put revoir le père Calmel avant de retourner au Brésil.

capitaine tué en Algérie. Ce furent ensuite des échanges de bons procédés. En réponse au soutien du père Calmel et à ses lettres, le moine bénédictin lui envoya « une admirable traduction en vers du *Veni Sancte Spiritus* par André Charlier[43] », puis une image souvenir après le décès de sa mère, Mme Calvet[44].

• *Des îlots de résistance*

Les initiatives de quelques laïcs courageux, la fidélité de quelques bons prêtres avaient une grande valeur au milieu du véritable chaos qui suivit le concile Vatican II. Il était facile cependant d'en voir les limites. La stratégie du démon a toujours consisté, en effet, à semer la peur et, à cette fin, à isoler ses victimes. Il est beaucoup plus difficile de tenir bon devant les assauts de l'ennemi lorsque l'on vit dans la solitude. « Lorsque deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux », je serai là pour les éclairer, les fortifier et les consoler. Cette promesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ vaut tout spécialement aux jours de la persécution. À cela s'ajoute que celui qui reste seul exerce une influence sur les individus, nombreux peut-être, mais qui restent des personnes particulières. Seule une communauté peut avoir une influence de société, sur les sociétés, sur les communautés, l'Église, la société politique.

Très tôt le père Calmel comprit que la réaction des personnes isolées contre la décadence devait aboutir à la constitution de communautés où l'on vivrait en plénitude des trésors de la Tradition et qui rayonneraient cette lumière sur l'Église et sur le monde. Le 4 août 1965, en la fête de saint Dominique, il se tourna vers le fondateur et le père de l'ordre des prêcheurs. Après avoir loué sa vie de prière, il s'adressait à lui :

> Qu'il nous obtienne ce don indispensable de la prière habituelle afin que nous soyons témoins de Jésus dans un monde de ténèbres et de perdition et que nous soyons unis à Jésus pour contribuer au salut des âmes – et (peut-être) à une petite restauration de quelques îlots de civilisation chrétienne avant la fin des temps[45].

Des îlots de civilisation chrétienne, tel serait la solution durable à la crise actuelle. Lentement, cette idée faisait son chemin. Un an plus tard, à l'occasion d'une prédication en paroisse, il écrivait : « Je suis de plus en plus persuadé

---

43 - Lettre du 26 mai 1966.
44 - Lettre du 21 octobre 1966.
45 - Lettre du 4 août 1965.

que l'important est de former, autant qu'on le peut, de petites communautés chrétiennes ferventes[46]. »

Dans cet esprit, le père Calmel avait déjà encouragé l'union de quelques chrétiens fidèles en Lorraine sous le nom d'une « communauté Saint-Jean », dont il a déjà été question. Mais ce sont surtout les monastères bénédictins et les congrégations de dominicaines qui lui fournirent les premiers exemples de tels bastions de chrétienté.

L'abbaye bénédictine de Fontgombault restait pour les catholiques fidèles un point de ralliement, une oasis de paix et une source de vie spirituelle. Le père Calmel ne perdait pas une occasion de s'y rendre. Il y passa une quinzaine de jours depuis la fin du mois d'octobre jusqu'au 12 novembre 1965. Il y retourna en février 1966 pour un long séjour pendant lequel il fut « heureux d'aider le père abbé à préparer ses conférences aux moines sur l'Église[47] ». Ce fut aussi l'occasion pour lui de rencontrer des chrétiens terrassés par la crise : « Toujours la même impression d'une débâcle qui se précipite (pas les moines ! mais c'est le témoignage des gens qui viennent se réconforter chez eux). Mais la certitude que Dieu nous tiendra et que nous devons tenir et grandir en son amour. Ici très bonne ambiance[48]. » Pour lui-même, il demandait la grâce « de grandir dans la contemplation[49] ».

L'abbaye des Olivétains de Maylis, dans les Landes, s'efforçait aussi de maintenir la Tradition. Le père Calmel, qui y avait passé un mois d'été en 1964, y retourna en décembre 1966 pour prêcher un triduum aux moines. À la nouvelle de la mort du prieur, dom Fulgence, survenue le 14 décembre de cette même année, il écrivait : « J'en ai de la peine pour eux ; lui, c'était un saint moine qui les protégeait. Demandons de savoir toujours plus, que les épreuves sont des grâces et de toujours chanter[50]. »

Toutefois, parmi ces îlots de résistance, les dominicaines enseignantes tenaient une place toute particulière dans le cœur sacerdotal et paternel du père Calmel. Car l'ordre de saint Dominique, au moins dans ses branches féminines, pouvait se glorifier de sa fidélité à sa devise *Veritas*.

De la mi-juillet jusqu'au 4 août 1965, le frère prêcheur dut prendre du repos chez des religieuses au Cayla dans le Tarn. Il put alors faire la

---

46 - Lettre du 11 septembre 1966.
47 - Lettre du 1er février 1966.
48 - Lettre du 15 juillet 1966.
49 - Lettre du 27 juillet 1966.
50 - Lettre du 14 décembre 1966.

connaissance de la Congrégation Dominicaine des Sœurs de Monteils où il fut invité pour célébrer la messe et prêcher. Il se réjouit beaucoup de pouvoir constater leur fidélité : « Elles restent (quelle chance !) très fermes dans la vraie tradition de l'Ordre [51]. »

On sait le lien qui unissait le père Calmel aux dominicaines du Saint-Esprit de Pontcallec et à leur fondateur l'abbé Berto. À chacun de ses passages à Paris, le dominicain ne manquait pas de s'arrêter dans leur maison de Saint-Cloud. Après la montée du Mont-Valérien, il arrivait essoufflé, raconte une sœur. Il passait à la chapelle puis gagnait sa petite chambre. Là, il pouvait retrouver « le calme, après le tourbillon de ces jours-ci [52] ». Il rencontrait les sœurs, leur prêchait, leur faisait quelques conférences [53], continuait ses travaux. C'était aussi pour lui l'occasion de recevoir la visite de ses amis ou dirigés, et de se ravitailler en livres chez un bouquiniste de la rue Bonaparte, à Paris.

Quelques notes écrites à l'occasion des fêtes de Noël permettent de se faire une idée de sa vie spirituelle et de sa prédication à Saint-Cloud à la fin de cette année 1966 :

> Savoir avec beaucoup de douceur et de paix au milieu de nos épreuves et dans la folie de ce monde, que le Verbe s'est fait homme et qu'il demeure en nous, plein de grâce et de vérité.
> Insister sur le fait que depuis l'Incarnation, c'est la plénitude des temps. Même les années de l'apostasie sont enfermées dans les années de grâce (Voir *Théologie de l'Histoire*, p. 51-55).
> Que Marie nous obtienne de lui être unis toujours plus et de nous reposer en lui. Que Notre-Dame obtienne aux chrétiens et à toute âme de bonne volonté de ne pas se laisser égarer par la puissance de séduction de l'anti-société inventée par les suppôts de Satan.
> Insister également sur la paix, la sécurité qui viennent de l'amour. Par l'amour, Jésus réside en nous d'une présence comblante et sanctifiante. De là, une sauvegarde inexpugnable. Non seulement adhérer par la foi à lui, être assurés en lui par l'espérance, mais demeurer en lui par l'amour : de là repos, force, paix.

La situation qui avait été faite au père Calmel depuis 1955 l'empêchait d'avoir des relations publiques avec les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus. Néanmoins les autorités toléraient que quelques sœurs le rencontrassent de temps à autre. C'était alors l'occasion pour le Père de les éclairer sur la

---

51 - Lettre du 31 juillet 1965.
52 - Lettre du 23 décembre 1966.
53 - En décembre 1966 : « Note sur la contemplation : à des religieux ».

situation de l'Église et du monde, de les encourager à la fidélité, de les exhorter à la sainteté dominicaine. C'est ainsi qu'il reçoit la visite de la mère Marie-François Dupouy et de la mère Anne-Marie Simoulin, le 11 mars 1965, chez la famille Vernette à Toulouse, puis, le lendemain une autre sœur à Dourgne. Lors de ses vacances à Cayla (été 1965), c'est le tour de la mère Raymond-Marie Berthommé, ainsi que de la mère Hélène. En mars 1966, il se trouve à En-Calcat. Il a la joie de rencontrer deux dominicaines enseignantes, « deux filles de mère Hélène », rentrant de Lourdes avec leurs élèves. Le 4 juillet 1966, la mère Hélène peut le conduire au monastère d'Azérables, dans la Creuse. Pour la fête de saint Dominique, le 4 août 1966, deux sœurs viennent combler le vide de sa solitude en ce grand jour. Et en septembre de la même année, il rencontre, chez des amis d'Agen, trois prieures. « Elles sont courageuses, écrit-il alors, mais leur tâche est difficile avec l'actuelle législation scolaire [54]. »

C'était bien peu, certes, mais cela permettait au dominicain de suivre la progression de cette congrégation à laquelle il avait été jadis si étroitement lié. Surtout, leur disait-il, il vous faut maintenir bien ardente la flamme de votre consécration à Dieu. Lors de la veillée pascale de 1965, « la plupart des maisons de la congrégation de mère Hélène se consacreront à la Sainte Vierge : cela me paraît urgent – et aussi un grand motif (et au fond le seul) d'avoir confiance [55] ». Et, au sujet de la mère générale, il écrivait nettement : « Si la congrégation dont elle est responsable est telle qu'elle conduit les sœurs à la sainteté, le Seigneur la gardera, sinon inutile [56]. »

La Providence lui permettrait-elle d'exercer une influence plus large et plus efficace sur l'ensemble de la congrégation, comme au cours des belles années 1948-1953 ? Il l'espérait de tout son cœur et priait pour cela, avec la liberté d'esprit qu'on lui connaît :

> Ce 21 janvier 1966, je commence avec mère Hélène et sœur Marie-Luc une neuvaine au « bienheureux Pie XII » : trois *Ave*, trois fois « bienheureux Pie XII, priez pour nous », pour que, s'il plaît à Dieu, ma situation soit élargie du côté des sœurs et à tous points de vue.

En attendant, d'autres champs d'apostolat s'offraient au zèle du prédicateur.

54 - Lettre du 2 septembre 1966.
55 - Lettre du 2 avril 1965. Il s'agissait de renouvellement de la consécration du 25 mars 1951.
56 - Lettre du 17 octobre 1965.

### *Au secours des âmes*

Il fallait tout d'abord encourager, éduquer, conduire sur les voies de l'union à Dieu les nombreuses âmes qui se confiaient à lui [57]. Car les grandes vérités enseignées par la Tradition catholique ne peuvent rester de belles pensées. Elles doivent devenir vie, s'appliquer aux circonstances particulières de chacun. C'est pourquoi, dans les circonstances toutes spéciales de la crise du temps présent, le père Calmel intensifiait son ministère de direction spirituelle.

Avant tout, le prêtre doit apprendre aux âmes à prier. Ce qui nécessite chez chacune d'elles un renoncement loyal à elle-même. À cet effet, le dominicain n'hésitait pas à conseiller à certains la lecture de saint Jean de la Croix : « Il peut vous aider au détachement, à la paix, à renoncer paisiblement à ce que Jésus ne se fasse pas sentir ; comme il lui plaît, et non pas comme il nous plaît : Je trouve de fort belles pensées dans le commentaire du Cantique. (...) Que saint Jean de la Croix vous illumine et enchante [58]. » Il entendait bien par là enseigner aux âmes la vie à l'instant présent et la légèreté du cœur : « Un jour après l'autre. Que votre âme demeure légère et chantante [59]. »

Par le détachement de soi-même et par la simplicité, c'est l'union d'amour avec Dieu qu'il s'agissait d'atteindre : « Je suis heureux que saint Jean de la Croix vous parle : il est le grand docteur de l'amour, de l'amour purifié. »

Une belle lettre du père Calmel sur saint Joseph résume fort bien le soin qu'il donnait au recueillement et à l'oraison, qui constituaient le but de sa direction :

> L'un des traits de la vie de saint Joseph sur lequel il est ordinaire d'attirer l'attention est son silence, sa contemplation, son recueillement.
> (...) Ce silence procède d'un accord incroyablement profond entre le cœur de saint Joseph et le cœur de Dieu ; la volonté de Joseph et la volonté de Dieu. Par ailleurs, cette habitude de recueillement et de silence est certainement fortifiée par l'exemple de la Vierge. La Vierge qui recueillait et méditait dans son cœur toutes les manifestations du

---

57 - Des religieuses, bien sûr, faisaient appel à sa direction spirituelle, mais aussi des jeunes gens, des pères et des mères de famille. Un témoignage, parmi tant d'autres, suffira, par sa simplicité, à se faire une idée du rayonnement du père Calmel en ces années 1964-1967. Après le décès de son mari, M^me^ F. écrivait : « Je vous ai fait téléphoner la triste nouvelle du décès de mon mari. (...) Mon mari vous aimait beaucoup, vos lettres faisaient sa joie. Il a toujours regretté de ne pouvoir vous rencontrer et espérait toujours un au revoir. Il me parlait de M. votre père dont vous lui vantiez le courage dans sa maladie et il essayait de l'imiter. »

58 - Lettre du 5 février 1964.

59 - Lettre du 21 février 1964. « Je prie bien pour vous, afin que vous soyez chantante, légère et bénissante » (lettre du 14 décembre 1966).

mystère de son Fils, le Verbe incarné; la Vierge Marie aura beaucoup appris à saint Joseph.

(...) Que saint Joseph, époux de la Mère de Dieu, père nourricier du Fils de Dieu, gardien de la Vierge et chef de la sainte Famille, que saint Joseph, modèle des contemplatifs, nous obtienne une grâce de silence; le silence où Dieu habite, où l'âme ne cesse d'être nourrie par Dieu et consolée par lui[60].

Le père des âmes tenait à ce que cette doctrine spirituelle s'incarnât en chacun d'une manière pratique et personnelle, qu'elle s'adaptât aux circonstances toutes particulières de ce XX[e] siècle en plein bouleversement. De cette vie d'oraison, il attendait un fruit propre aux temps de crise, le témoignage courageux de la foi, d'une part, et d'autre part, l'alliance intime de la force et de la paix dans le cœur du chrétien. Les passages suivants, glanés dans sa correspondance, sont particulièrement éclairants :

Une âme est en paix si à travers tout cela (les persécutions), qui est nécessaire à la purification de l'amour, elle est stabilisée dans l'amour[61].

Prière à dire en tout temps: Seigneur Jésus, daignez me prendre assez près de vous pour que je tienne, que je fasse votre œuvre, que je demeure clément et courageux. J'ai confiance en vous[62].

Je bénis Notre-Seigneur qui vous donne sa paix: demeurez-y, toute petite et chantante. Pour les mille occasions d'inquiétudes ou d'impatience qui pourraient vous éloigner de la paix de Jésus-Christ, invoquez Notre-Dame du bon conseil, ou la Vierge très prudente (et saint Joseph). Ils vous aideront[63].

L'avenir est sombre; humainement on ne voit pas d'éclaircie; mais, vivons dans l'obscurité du présent en demeurant dans la lumière et la paix de Jésus. Je ne vois que cela. Il faudrait faire comme cela, même si nous apercevions une éclaircie prochaine. À plus forte raison si nous n'en voyons pas[64].

Cette élévation ne l'empêchait pas d'avoir un sens très pratique des réalités terrestres. Dans ses lettres, on le voit veiller au sommeil, au repos, aux vacances, à la nourriture et à la santé de ses fils ou de ses filles. Il prêche souvent la patience et le support des défauts d'autrui, la courtoisie et la bonne

60 - Lettre du 19 mars 1966.

61 - Noël 1960.

62 - 12 octobre 1962, lendemain de l'ouverture du concile Vatican II.

63 - Lettre non datée.

64 - Lettre du 27 août 1965.

humeur. Quand il s'agissait de la politique, il restait très discret, donnant son avis aux personnes qui lui étaient le plus proches, mais sans jamais imposer une position[65]. Au sujet des moyens dits de communication, en revanche, il se montrait d'une grande fermeté.

## *La prédication dominicaine*

L'apostolat dans un milieu choisi, auprès d'amis et d'âmes de bonne volonté a quelque chose de facile, dira-t-on, de plaisant et de rassurant. La tentation est forte, en effet, par temps d'orage, de se calfeutrer chez soi en attendant une accalmie. C'en était une aussi à la vue de la tourmente qui s'abattait sur l'Église à l'occasion du concile Vatican II, de se retrouver entre gens « bien pensants », de se tenir au chaud dans un milieu fermé et « sûr » en espérant passivement des jours meilleurs.

Une telle attitude n'eût pas été sacerdotale et encore moins dominicaine. C'est pourquoi, en même temps qu'il encourageait et aguerrissait les fidèles et les prêtres qui voyaient clair sur les malheurs des temps, le père Calmel continuait sa prédication partout où la Providence le menait. Il avait bien perçu le *duc in altum* (pêche en haute mer) de l'Évangile, n'oublie pas les brebis perdues. Après avoir constaté le très mauvais état de son Ordre et de l'Église, et « l'inconscience et la trahison des prêtres qui sont à pleurer », tout en s'attendant « aux châtiments divins », il concluait : « En attendant, je veille, je prie, je continue selon mes forces à donner la lumière[66]. »

• *Prédication orale*

Sans jamais se lasser, le prédicateur annonçait la bonne parole partout où on l'invitait. Le suivre dans ses courses apostoliques aide à saisir un peu la largeur de son cœur d'apôtre.

Au tout début de l'an 1965, il atteint un public rural :

> J'ai évangélisé une paroisse de campagne toute démoralisée par un hôtel louche, fréquenté de trente kilomètres à la ronde. Vénus, Mercure et Belphégor: les trois faux dieux, ou les trois démons du monde moderne: l'impureté (l'érotisme) – l'argent (l'égoïsme) – enfin

65 - « Vous savez que je ne vote pas le 5 décembre et dans le chaos actuel, dans l'incertitude de ce que fera l'élu (quel qu'il soit). Vous n'êtes sûrement pas tenue de voter - quoi qu'en disent les évêques. À votre goût. Je n'ai aucune confiance dans le suffrage universel ni dans un chef qui dépend du suffrage universel. » (Lettre du 5 décembre 1965)

66 - Lettre du 2 avril 1965.

> la confusion et les ténèbres qui font appeler bien le mal et mal le bien, voilà dans quelle situation nous devons rendre témoignage à notre bien-aimé Sauveur. Mais sa grâce suffit[67].

Pour la semaine sainte de 1965, il prêche dans la paroisse de Poujol, dans l'Hérault, dont le curé a le courage de combattre ouvertement l'Islam. En septembre, il prêche dans la cathédrale d'Agen, invité par son ancien professeur d'allemand, devenu curé de la cathédrale. Puis il accompagne des pèlerins à Lourdes avant de se rendre à Castres (octobre 1965) pour y assurer trois jours de prédications. En novembre de la même année, il se trouve près de Chartres où il parle aux soixante-dix dirigeantes rurales (monitrices nationales rurales d'enseignement ménager) sur l'éducation de la jeune fille dans le monde moderne. Ce qui lui donne la joie de découvrir la grande merveille architecturale que représente la cathédrale gothique. De son cœur d'artiste s'échappe alors un chant d'admiration :

> Marchez dans la lumière. Je demeure émerveillé de la cathédrale de Chartres ; par quelque portail que vous entriez, vos yeux rencontrent immédiatement une lumière qui n'est pas d'ici-bas ; vous avancez, et à mesure que vous avancez, votre vue se repose sur des vitraux d'une douceur céleste, d'un coloris jamais semblable, jamais dur, jamais heurté...
>
> J'ai trouvé les portails de la cathédrale de Chartres incomparables avec leurs personnages d'une expression spirituelle aussi intense : ce sont des enfants de Dieu conduits par l'Esprit de Dieu. Mais ce qui m'aura le plus enchanté c'est l'intérieur, la lumière des vitraux inséparée de l'architecture. Dehors le vent soufflait en tempête ; un vent glacé ; je n'ai pu m'arrêter assez longtemps pour boire la spiritualité des portails[68].

Au dos d'une carte postale envoyée par un pèlerin, le Père note ces mots : « Quand les petits enfants vont à Chartres avec leur papa, on se dit que chrétienté continue et l'on porte avec légèreté la croix quotidienne. »

Pour les fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte 1966, le père Calmel prêche en paroisse. Au mois de juillet suivant, il conduit la retraite des religieuses du monastère des Vents, à Azérables, dans la Creuse. Il doit malheureusement constater : « Ici beaucoup de sœurs : infantilisme. Quelques-unes : plus grandes. Quelques-unes prises par Jésus. Il est sûr qu'on ne peut

---

67 - Lettre du 2 janvier 1965.
68 - Lettre du 27 novembre 1965.

se risquer à envoyer des sœurs dans des congrégations pareilles, mais il faut aider celles qui y sont[69]. »

Du 3 au 12 septembre, il est chez l'abbé N., curé d'Ussel près de Tulle, pour une neuvaine paroissiale. Le curé est bon, certes, ayant une foi solide, mais « les offices en latin sont expédiés avec une telle désinvolture que c'est une pitié. » Le prédicateur fait de son mieux pour toucher les âmes. Et effectivement, le bilan est plutôt positif : « J'ai atteint quelques âmes au confessionnal. Plus que je n'aurais pensé, à voir le peu de monde qui venait aux instructions. Ici comme partout, les jeunes étant pris jusqu'à 16 ans ou plus dans les écoles laïques, et n'étant pas aidés par les familles, ont bien peu de foi et bien peu de piété. Quant aux adultes, c'est le grand laisser-aller, l'indifférence foncière. » Ce contact direct avec la médiocrité de la foi et des mœurs de beaucoup renforçait la conviction du prédicateur que la solution ne consisterait pas dans des compromis et des voies médianes, mais dans la constitution d'îlots ou de bastions de vie chrétienne authentique.

Le 17 septembre 1966, le frère prêcheur se trouve à nouveau à Lourdes où il exhorte les pèlerins à « se réfugier dans la prière parfaite de la vierge corédemptrice ». Puis, du 28 octobre au 2 novembre, il prêche à Agen pour le dimanche du Christ-Roi et pour la Toussaint. Il loge chez son ancien professeur, archiprêtre de la cathédrale, Mgr Pouzet.

Ces multiples contacts avec les âmes représentent une dimension importante de l'apostolat du père Calmel. Sa correspondance rapporte ses entretiens avec tel agriculteur ou avec tel jeune professeur lors d'un long voyage en train, ou à l'occasion d'un voyage en « stop ». Un jour, racontait-il, il ne lâcha pas le conducteur, un jeune homme, tant qu'il n'eut pas convenu « que Jésus n'est pas seulement un homme supérieur, comme il l'affirmait tranquillement, que pratiquer une morale humanitaire ne suffit pas, que toutes les religions ne se valent pas ; non, Dieu a aimé les hommes au point de leur avoir donné son Fils, ce Fils de Dieu est mort pour réparer la réalité horrible du péché, Satan cherche toujours à nous perdre pour l'éternité. » Voilà trois vérités qu'il lui fallait admettre.

L'universalité de sa prédication est exemplaire, ainsi que sa facilité à s'adapter à ses auditeurs. Pour s'en rendre compte, il convient de relever ses prédications, en ces années de la fin ou des suites immédiates du concile Vatican II, au carmel de Virton qu'il affectionnait tout particulièrement.

---

69 - Lettre du 19 juillet 1966.

C'est grâce à M^lle^ Yvette Évrard que le père Calmel fit connaissance avec le carmel de Virton. Une de ses amies étant en repos au Luxembourg dans une maison religieuse, la demoiselle y conduisit son père spirituel pour lui apporter les secours des sacrements. Il se trouvait qu'une carmélite de Virton résidait alors dans cette même maison pour des raisons de santé. On parla, on se comprit, et, à son retour au carmel, la religieuse vanta les qualités du père dominicain à sa prieure qui l'invita à leur rendre visite. La première rencontre eut lieu en décembre 1965. D'emblée, il fut frappé par le bon esprit qui régnait au carmel et y reçut de grandes faveurs spirituelles. À son retour, depuis la gare de Tournay, il écrivait : « Puisse la grâce de paix et de charité reçue au carmel s'approfondir en moi[70]. » Il y retourna pour trois jours de prédications du 22 au 24 juin 1966, puis du 29 au 31 décembre de la même année. Le témoignage du père Calmel en dit beaucoup sur la vie contemplative de ce couvent et sur sa propre grâce.

> Ce dont je suis encore un peu plus sûr après ma troisième prédication au carmel c'est que, même dans notre monde apostat et corrompu, Jésus est vraiment aimé. J'ai rencontré des âmes d'une transparence, d'une absence d'illusion, d'une simplicité peu communes ; des âmes en qui Jésus habite librement. Leur renoncement qui est d'une grande profondeur, d'un grand réalisme, n'a rien de forcé ni de raide ; ce renoncement procède beaucoup moins encore du sens de la dignité, de la tenue, de la décence, que d'un amour merveilleux. Jésus est vivant dans ces âmes et tout suit de là. (Ces âmes sont passées sous le régime des dons, comme disent les auteurs mystiques.)
>
> C'est vrai que l'on ne rencontre pas bien souvent des âmes prises par Dieu en profondeur et en vérité ; mais c'est encore plus vrai que de telles âmes existent et qu'il y en aura toujours. Jusqu'à la fin des siècles, il se trouvera dans le monde des âmes qui imitent Marthe et Marie ou l'Apôtre saint Jean.

Et, quelques jours plus tard, il ajoutait :

> Je désire beaucoup que cette vision céleste du carmel ne me quitte pas : c'est inappréciable de faire l'expérience qu'il existe ainsi des arches de Noé ; dans le déluge de ce monde où quelques âmes au moins aiment le Seigneur en vérité. Que Jésus me donne d'être son apôtre avec, dans le cœur, le recueillement et la charité d'une carmélite[71] !

---

70 - Lettre du 4 janvier 1966.
71 - Lettre du 2 janvier 1967.

• *Prédication écrite*

Aussi beau et intense que fut chez le père Calmel l'apostolat de la parole, les dons naturels et surnaturels qu'il avait reçus et cultivés le portaient d'une manière privilégiée vers la prédication par la plume. Là, il remplissait en plénitude son rôle de théologien et pouvait atteindre un public plus large. On retrouve d'ailleurs, dans ses articles dans la revue *Itinéraires* et dans ses ouvrages au cours de cette période ce qui faisait le fond de sa vie intérieure: un souci accru de développer chez lui et chez les autres la vie contemplative, qu'elle se manifeste dans la prière silencieuse, dans le culte liturgique ou dans le témoignage de la foi.

En novembre 1965, alors que l'on clôturait à Rome le concile Vatican II, le frère prêcheur proposait aux lecteurs d'*Itinéraires* une longue « Note sur la primauté de la contemplation en régime chrétien »[72], dans laquelle il reprenait et approfondissait le thème déjà abordé dans les numéros 76 (septembre-octobre 1963) et 90 (février 1965) de la revue.

À l'appui de longues citations de saint Thomas d'Aquin, il s'applique à montrer la différence essentielle qui distingue la contemplation et l'action de l'ordre naturel de celles de l'ordre chrétien, c'est-à-dire de l'homme éclairé par les vérités révélées et animé par la charité. Dans l'ordre chrétien, la contemplation est « par l'amour et pour l'amour » (p. 153). C'est d'ailleurs ce règne de la charité, âme de toutes les vertus, qui assure le lien entre la vie contemplative et la vie active, laquelle « ne saurait demeurer étrangère à la contemplation ». Pour aimer son frère avec les sentiments du Christ, le chrétien doit s'unir à Dieu dans l'oraison. Dès lors, « la vie du chrétien reste bien une vie active, mais elle s'accomplit dans un climat de contemplation. » (p. 159) Or, si l'on considère les choses d'une manière pratique, il saute aux yeux que ces liens entre la vie contemplative et la vie active doivent être protégés par la vie publique. « La cité doit être placée sous le signe de la contemplation, avoir une inspiration contemplative. » L'auteur donne ici l'exemple de la propriété privée et des corps intermédiaires en montrant leur lien avec la vie de l'esprit. Le primat de la contemplation atteint la vie politique et sociale.

Une des nourritures principales de l'oraison étant la prière liturgique, le père Calmel publiait en décembre 1965, dans la suite logique de sa « Note sur la primauté de la contemplation », une longue méditation sur le *Pange lingua* de saint Thomas[73]. Cette étude théologique semblera un peu ardue au

72 - *Itinéraires* n° 97, novembre 1965, p. 148 à 167.

73 - « *Pange lingua gloriosi corporis mysterium* », *Itinéraires* n° 98, décembre 1965, p. 232-252.

lecteur non préparé. Cependant, on ne peut faire l'économie, pour mettre en valeur l'amour de Dieu pour les hommes, d'un exposé et d'une défense bien construits du dogme, si attaqué aujourd'hui, de la transsubstantiation. Il faut revenir au principe : la présence réelle « est ordonnée d'abord à réaliser le saint sacrifice (...), le sacrifice unique et définitif de la Croix » (p. 250). On retrouve ici la préoccupation principale du père Calmel : nourrir les âmes, les conduire à la contemplation par une prédication doctrinale et savoureuse.

Comment le catholique fidèle du XX^e siècle pourra-t-il se maintenir à ce niveau de vie spirituelle tandis qu'il est l'objet des moqueries ou des persécutions, qu'il doit rendre ouvertement témoignage à la vérité révélée face à un monde hostile ? La vie d'oraison qui anime tout le comportement doit en effet être vécue aujourd'hui dans des circonstances très particulières. C'est l'objet de la méditation que le père Calmel propose aux lecteurs d'*Itinéraires* en mars 1966[74]. Unir la fermeté doctrinale à la douceur évangélique, inspirer les initiatives les plus audacieuses par l'oubli de soi, faire de la résistance farouche contre le modernisme l'occasion d'un amour plus ardent de Dieu et des âmes, tel sera le fruit de l'étude contemplative de la doctrine et de l'oraison.

> Pas une seconde nous ne pouvons douter que le Seigneur ne nous demande de persévérer dans la résistance au néomodernisme. (...) la résistance s'impose comme s'impose la persévérance dans la foi. (...) Or, en même temps qu'il nous appelle à rendre témoignage à la vérité, le Seigneur nous demande, et en quelque sorte nous supplie, de grandir en amour et en oraison. Car il est évident que le Seigneur veut se donner à notre âme toujours plus. (...) Eh ! bien, cet accueil toujours plus pur du Seigneur qui se donne importe plus que la résistance aux manœuvres du progressisme ; il ne doit pas se séparer de cette résistance, mais la dominer, le pénétrer de douceur, la maintenir dans la paix.
>
> L'esprit de lutte ne sera pas énervé, l'ardeur ne sera pas émoussée, l'opposition restera farouche mais ce n'est plus dans une atmosphère étouffante que nous poursuivrons le combat ; la douce paix des athlètes de la foi deviendra notre partage.

Du reste, dans ce domaine plus encore que dans les autres, le chrétien est aidé par son ange gardien. Celui-ci se tenant face à Dieu, unissant d'une manière sublime la vie contemplative la plus haute et la vie active la plus efficace, il a pour mission de conduire et de maintenir son protégé dans cet équilibre. Fort de cette conviction, le père Calmel fait un beau rappel sur l'existence et le rôle

---

74 - « Étude théologique et vie d'oraison », *Itinéraires* n° 101, mars 1966, p. 24 et sv.

des anges gardiens[75]. Sous la forme d'un dialogue avec une « paroissienne », il rappelle l'existence et la vie de ces « personnes créées libres et responsables » (p. 161), auxquelles Dieu nous a confiés. L'ange est « une personne amie, un instrument parfaitement adapté à la causalité divine » (p. 165).

Après ces élévations sur la vie surnaturelle, le père Calmel revient à des sujets plus polémiques. Deux dogmes particulièrement visés par les nouveautés du concile Vatican II retiennent l'attention du théologien, celui du mystère de l'Église et celui du péché originel.

En novembre 1966, il reprend la question si importante de l'union indissociable, dans l'Église, entre les éléments qui en font une institution visible, et la vie de la grâce et de la charité qui en constitue l'âme[76]. C'est l'union entre ce qui fait de l'Église un « corps », et ce qui la fait « mystique ». Selon les époques et selon les vérités niées ou oubliées par les hommes, le théologien devra souligner tel ou tel point de vue de l'Église. Aujourd'hui, la tentation est de « faire évanouir l'Église dans un monde en évolution » (p. 151), et de nier la distinction essentielle entre l'Église et le monde. Il est donc nécessaire de rappeler aux chrétiens le caractère social de l'Église. Cependant, jamais le théologien ne pourra cacher la grâce mystérieuse et invisible, « cette charité sans laquelle il n'existerait pas plus d'Église qu'il n'existe sans âme de corps vivant » (p. 141). « Tu ne sépareras pas ce que Dieu a uni » reste le fond de la pensée du père Calmel. Cependant, avec une précaution toute thomiste, il prend le soin de rappeler que ces expressions de corps et d'âme de l'Église ne sont que des expressions analogiques. Tout en gardant la fragilité d'une comparaison, elles portent cependant et traduisent une réalité. C'est faute d'avoir oublié le sens de l'analogie que de nombreux théologiens ont fait fausse route.

La négation plus ou moins explicite du péché originel et de sa transmission constitue également une des plus graves erreurs des penseurs de notre temps[77]. C'est pourquoi le disciple de saint Thomas d'Aquin tenait à prêcher haut et clair ce dogme fondamental de la théologie et de la vie chrétienne. Il le fit dans un très long article publié dans le numéro de décembre 1966 de la

---

75 - « Nos anges gardiens », *Itinéraires* n° 103, mai 1966, p. 160 et sv.

76 - « Une définition de l'Église du cardinal Journet », *Itinéraires* n° 107, novembre 1966.

77 - Déjà le père Calmel s'était exprimé à ce sujet dans la revue La *France catholique*. Suite à cette recension il reçut une lettre du futur cardinal Daniélou que le dominicain avait cité : « Lettre contrite (??) du père jésuite célèbre (célèbre à plus ou moins juste titre) Daniélou - à la suite de ma lettre à la *France catholique* contre les articles imbuvables du dit Daniélou sur le péché originel. Je voudrais lui répondre une lettre qui lui soit utile » (lettre du père Calmel du 12 août 1966). L'épisode montre combien les textes du père Calmel étaient lus par un large public.

revue *Itinéraires* (puis dans un tiré à part)[78]. La rigueur théologique et la profondeur de cette étude sont particulièrement remarquables. L'auteur a bien conscience qu'il touche là au cœur de la pensée moderne, car une erreur sur le péché originel entraîne une déformation radicale de l'œuvre rédemptrice et de toute la religion (p. 138). Il répond également, par là même, aux fables de Teilhard et de l'évolutionnisme.

En parallèle aux publications du père Calmel dans la revue *Itinéraires* durant cette période, un ouvrage mérite une mention spéciale, dans la mesure où il peut être vu comme sa contribution et sa réponse à « l'esprit du Concile » qui soufflait de toutes parts.

## Théologie de l'Histoire

À la lecture des publications ayant trait au Concile, et à la vue de l'euphorie de nouveautés qui sévissait dans l'Église et dans la société civile, le père Calmel comprenait la nécessité urgente de revenir à des vérités simples et essentielles.

Dès le mois de mai 1964, il écrivit un bref article sur la « Théologie de l'Histoire » au sujet de la durée et de la fin du monde[79]. « Pour les élus » dit Notre-Seigneur lui-même, *propter electos*, les cataclysmes et les persécutions de la fin des temps seront abrégés.

En août 1965, il profite de son séjour au calme pour avancer, dit-il, « ce bouquin qui me tournait dans la tête sur le Christ maître de l'Histoire ». Il l'envisage déjà comme « une réponse assez forte à ce mythe du progrès (et du chambardement) qui empoisonne les âmes », et il compte insister sur « le thème de la victoire de la Croix[80] ». Au fur et à mesure de la rédaction, il voyait bien les limites de son étude, « mais enfin, écrit-il, ces méditations peuvent immuniser contre le progressisme et aider les âmes à adhérer à Dieu en Notre-Seigneur[81] ». Selon sa coutume, il profitait de toutes les occasions pour prêcher sur le mystère sur lequel il comptait écrire, afin d'approfondir sa pensée et de clarifier son expression, comme il le fit à Fontgombault, par exemple, le 5 novembre 1965. Puis, une partie étant rédigée, il envoyait le manuscrit aux dominicaines de Toulon pour qu'elles le tapent et ajoutent

78 - « Le premier Adam en qui tous ont péché », *Itinéraires* n° 108, décembre 1966, p. 132 à 174.
79 - *Itinéraires* n° 83, mai 1964.
80 - Lettre du 27 août 1965.
81 - Lettre du 26 octobre 1965.

leurs suggestions, l'envoient à M[lle] Yvette Évrard pour correction. Celle-ci retournait le tout à l'auteur pour une dernière relecture.

La publication de ce livre ne se fit pas sans heurts. Conformément aux lois ecclésiastiques et par loyauté à ses supérieurs, le père Calmel confiait toujours ses écrits à la censure de son Ordre. Or, l'ouvrage en question n'était pas du tout au goût du jour ! Alors qu'un premier censeur avait approuvé cette *Théologie de l'Histoire*, un deuxième la refusa. Embarrassé, le provincial de Toulouse fit appel à un troisième censeur. L'auteur commente :

> Tout cela est amusant. Si le Seigneur veut ce livre, il saura bien y pourvoir. Je souhaite bien sûr qu'il soit publié ; mais je souhaite encore plus que – quoi qu'il en ait – je donne tout au Seigneur en grande paix. (...) C'est une grâce très grande et indispensable pour que l'on soit capable à la fois de résister, de continuer la lutte, de subir l'isolement et de rester serein et joyeux[82].

Malgré son recours au maître général[83] et à ses bienfaiteurs du Ciel[84], le père Calmel essuya un refus. À une correspondante, il confie : « Vous aurez de la peine, mais pas d'étonnement, si je vous dis que mon livre, en fin finale, et malgré les éloges du premier censeur, est arrêté et refusé. » Il ne se décourage pas pour autant et accepte l'invitation de Jean Madiran à publier son ouvrage sous forme d'articles dans *Itinéraires*. En définitive, c'est un numéro spécial de la revue qui voit le jour en septembre-octobre 1966[85]. « Ce n'est pas pareil » que la publication d'un livre, mais tout de même, il se réjouit de cette solution. Ce numéro spécial sera tiré en six mille exemplaires et bientôt traduit en italien.

La *Théologie de l'Histoire* sera publiée en octobre 1984 aux éditions DMM, par les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus et du Cœur-Immaculé (Brignoles) qui y introduisirent les modifications apportées par l'auteur lui-même au texte de 1966[86].

La lettre préface de Mgr Marcel Lefebvre relève la profondeur théologique de la pensée de l'auteur :

> Dans tous ses ouvrages le père Calmel s'est efforcé, à l'image de son Maître, l'Ange de l'École, saint Thomas d'Aquin, de rechercher les causes

---

82 - Lettre du 14 janvier 1966.

83 - Janvier 1966.

84 - À l'occasion de l'anniversaire de la mort du père Perret, il lui confie cette intention (lettre du 17 février 1966).

85 - *Itinéraires* n° 106, septembre-octobre 1966, p. 15-180, « Théologie de l'histoire ».

86 - On trouvera un résumé du livre à la fin de cette biographie : voir annexe 6, page 625.

> profondes, les raisons ultimes *altissimas causas*, d'où l'intérêt extraordinaire et définitif de ses travaux...
>
> On ne peut s'empêcher en le lisant de constater l'action des dons du Saint-Esprit, de sagesse, d'intelligence qui lui font tout juger *in rationibus æternis* selon les principes éternels, principes divins, qui éclairent d'une lumière singulière les sujets qu'il traite en homme de Dieu, en prêtre, en théologien.
>
> C'est ce qu'il réalise dans cette étude sur la *Théologie de l'Histoire* qui devrait se trouver dans les mains de tous les professeurs et élèves des classes terminales. Mais, bien plus, toutes les personnes désireuses de connaître l'« Histoire vraie » trouveront dans ces pages une profonde édification et une grande satisfaction.

Selon son habitude, l'auteur garde sans cesse présents à l'esprit son lecteur et les personnes auxquelles l'ouvrage est dédicacé. Il prévient leurs objections, y répond. C'est ce qui explique son style mouvementé, l'emploi du pronom personnel, des parenthèses et des parenthèses de parenthèses, des digressions et des notes inattendues.

Parce qu'il est prêtre de Jésus-Christ, il veut porter secours aux chrétiens qui comprennent « non sans angoisse » la signification présente du mot de saint Paul : « Le mystère d'iniquité est à l'œuvre dès à présent. » Car le danger est grand « de perdre pied, de se laisser abattre à la vue des puissances d'apostasie universellement envahissantes » qui « ont pénétré jusque dans le sein de l'Église de Dieu. »

Comme il l'avait déjà fait dans ses publications antérieures, il trouve dans le livre de l'Apocalypse la clé de l'Histoire et la certitude inébranlable de la victoire. À cette lumière, le mythe de l'évolution disparaît comme la neige au soleil.

Notons que la sévère critique du père Calmel contre le progressisme et les nouveautés qui, déjà en 1966, ravageaient la vigne du Seigneur, s'alliait fort bien, chez lui, à un grand désir de purification et de renouvellement des hommes d'Église. C'est pourquoi il prend la défense de ces « êtres ardents et généreux » dont la « jeune vigueur » est brisée par certains défenseurs de la tradition, mais « paresseux » ou profiteurs. Ces fils audacieux de l'Église en viennent alors « à penser que la vie et l'originalité, le jaillissement et le risque sont incompatibles avec les sages coutumes, la saine doctrine » et risquent fort de se décourager ou de se révolter (p. 74). Cette longue page n'est-elle pas une apologie de l'esprit de la mère Hélène, à qui le livre est dédié, et de ses sœurs qui, en 1953, réalisèrent la réforme audacieuse de leur congrégation ?

En définitive, une authentique réforme doit marier la « modestie » et la « vitalité ». Car, si elle est une fidélité à la doctrine et à la morale de toujours, elle est une fidélité qui s'identifie vitalement au trésor de vie que les Anciens lui ont transmis, et un engagement de tout soi-même pour leur mise en œuvre. C'est une tradition, non une révolution, mais une tradition entreprenante. « Pour accomplir un renouvellement digne de ce nom, il importe que l'homme fasse fructifier l'héritage transmis, avec ses forces les plus vives, les plus personnelles. Sinon, bien sûr, le renouvellement ne se fait pas. C'est la sclérose. En présence de cette inertie, les entreprises de chambardement auront la partie belle. » (p. 73) Le progrès authentique est « la nouveauté dans la participation à ce qui a été donné une fois pour toutes » (p. 75).

La *Théologie de l'Histoire* sonne donc comme un appel aux armes et aux initiatives, ne laissant aucune place au fatalisme ou au découragement. Elle est traversée par un élan d'amour et de victoire. Le mal que Dieu permet servira toujours à sa gloire, il sera le lieu d'une foi plus profonde, d'un amour plus pur, d'une sainteté, d'une prière et d'un témoignage plus héroïques.

***Une santé fragile***

On s'étonne de la force de ces méditations sur l'histoire de l'Église et sur la crise présente, quand on se souvient de la si faible santé de leur auteur, qui restait alarmante. En mars 1966, il dut faire des examens médicaux. « Après mille examens, écrit-il, le cœur montre une stabilisation certaine ; depuis dix ans nulle aggravation ; nul péril immédiat ; ne pas forcer (bien sûr) et j'y veille. » Cependant, il souffre toujours de saignements de nez qui restent une énigme pour les spécialistes, et, par intermittence, il subit encore des malaises cardiaques, « ordinaires dans mon cas » ajoute-t-il pour rassurer une correspondante[87].

Malgré son ministère très chargé, le dominicain arrive à se ménager des périodes de repos, qui ne sont pas toujours « de tout repos ». En juin 1966, il se trouve chez une comtesse pour le moins fantaisiste. Il trouve dans cette vieille maison un calme parfait, mais dans un cadre un peu étrange : poussière et désordre accumulés depuis des années, armes anciennes se détachant du mur et tombant durant la nuit. Le père Calmel ne peut alors s'empêcher de rire de la situation : « cette vieille comtesse est vraiment drôle[88]. » Mais il remercie sincèrement son hôte originale pour sa bonté.

---

87 - Lettre du 23 mars 1966.
88 - Lettre du 15 juin 1966.

Ces pauses répétées amélioraient légèrement la santé du père Calmel, mais ne pouvaient empêcher ses rechutes. C'est ainsi qu'il dut refaire un séjour à l'hôpital le 30 septembre 1966.

Pour ce qui le concernait, le père Calmel n'était pas porté à se plaindre, et la situation alarmante de l'Église ne lui donnait aucun répit. Dans ces années qui suivirent immédiatement le Concile et qui furent le théâtre d'une réaction parfois héroïque parmi les fidèles et parmi quelques prêtres, il savait fort bien ce que la Providence attendait de lui. Il devait remplir sans faiblir sa mission de frère prêcheur en distribuant largement aux âmes la lumière de la sagesse théologique, tout en les exhortant à une profonde et ardente union à Dieu.

# 20

# Le vicariat de Prouilhe

À L'ISSUE DE son séjour au couvent de Biarritz, en 1963, le père Calmel avait été pressenti pour le vicariat de Prouilhe. Cette décision du père provincial qui le plaçait au berceau de l'Ordre, à une faible distance de Carcassonne et même de Toulouse, avait beaucoup réjoui le fils de saint Dominique[89]. Cependant, la Providence l'avait mené par d'autres chemins et, manifestement, avait voulu lui enseigner le détachement. C'est ainsi qu'il avait été nommé à Sorèze.

Quelques années plus tard, en février 1966, l'« école royale » se réorganisait en ne gardant que les pères dominicains qui enseignaient. En ces années de troubles, les supérieurs se trouvaient dans l'embarras pour trouver une place pour le défenseur farouche de la Tradition qu'était le père Calmel. « Ils ne savent pas où me mettre, écrit-il, tous nos couvents sont sens dessus-dessous ou trop de bruit ; et comme ils ne peuvent m'assigner à une aumônerie (où je serais forcément immobilisé...) je crois qu'ils se résigneront à Prouilhe. Non pour être aumônier (...) mais pour continuer d'écrire et rayonner[90]. » La situation du père Calmel était de plus en plus précaire. Au cours de l'année 1966, les menaces des évêques de France contre la revue *Itinéraires* avaient augmenté le trouble et la suspicion. Néanmoins, le chaos qui régnait dans le clergé et dans l'ordre dominicain jouait en faveur du témoin de la foi : « Dans l'état d'anarchie de notre province, il n'est pas vraisemblable que je sois l'objet

---

89 - Lettres du 16 octobre 1963 et du 22 octobre 1963.
90 - Lettre du 23 février 1966.

d'une mesure de rigueur (...). Le plus probable est que l'on tolérera que je continue et que dans la province tout ira de plus en plus cahin-caha[91]. »

Cependant, la patience du père Calmel fut à nouveau mise à l'épreuve. Au début du mois de juillet, on lui promit Prouilhe pour « le cours de l'été[92] ». En septembre, on l'assure que « Prouilhe sera pour bientôt. » À la fin du même mois, il croit pouvoir écrire : « J'espère que Prouilhe est pour bientôt. Dès que le provincial aura fini ses vacances[93]. »

On devine combien ces temps et contretemps durent éprouver le religieux. Sa correspondance le manifeste clairement : « Jésus veut que je sois patient. Nous prierons pour cela. Prouilhe est sûr, mais encore un mois et demi plus ou moins[94]. » « Je patiente pour Prouilhe qui sera après le 5, sans trop tarder, j'espère. Que Notre-Dame m'aide à être patient. Mais s'il lui plaît, qu'elle me place vite là-bas. Je le demande aussi aux saints pères que j'ai connus : le père Perret et autres[95]. » « À cause d'un changement qui interfère, Prouilhe est remis à début 1967. Eh ! bien, patience et Dieu soit loué. » Dieu voulait manifestement augmenter en lui les vertus de patience et de confiance. Il gouvernait les événements en vue de purifier l'âme de son serviteur et de le préparer à de nouveaux combats. Car c'est bien ce que le père Calmel désirait de tout son cœur, pouvoir servir Dieu dans les circonstances tragiques où il lui était donné de vivre. Ce qu'il résumait alors par une expression de toute beauté : « Que je puisse faire, en vrai fils de saint Dominique - et en devenant un petit enfant - une œuvre de docteur[96]. »

Enfin, la vigile de la fête de l'Épiphanie lui apporta la nouvelle tant attendue. Il devait se rendre à Prouilhe pour le jeudi 12 janvier. Il se souvint alors du pape Pie XII qu'il avait invoqué dans cette affaire : « C'est le 8 janvier 1953 que j'avais vu Pie XII et lui avais parlé. Il se souvient de moi sûrement[97]. »

---

91 - Lettre du 19 juillet 1966.
92 - Lettre du 4 juillet 1966.
93 - Lettre du 30 septembre 1966.
94 - Lettre du 12 octobre 1966.
95 - Lettre du 2 novembre 1966.
96 - Lettre du 30 septembre 1966.
97 - Lettre du 5 janvier 1967.

***Sur les pas de saint Dominique***

• *Le berceau de l'Ordre*

C'est en 1207 que saint Dominique inaugura la « Sainte Prédication de Prouilhe ». En réponse à la requête de sept anciennes cathares converties, le saint prédicateur espagnol fonda un monastère de sœurs contemplatives qui seraient unies à la prédication contre l'hérésie par l'office de la prière et de la pénitence. Cette initiative révèle bien l'âme de saint Dominique : tout devait commencer par la contemplation et y aboutir. Par un seul regard, le saint fondateur embrassait le ministère de la prédication des prêtres et la prière silencieuse des sœurs. De là, comme depuis un port d'attache, Dominique et ses premiers compagnons rayonnaient vers Castelnaudary, Pamiers, Carcassonne et dans les environs. Ils priaient, étudiaient, se ressourçaient à Prouilhe, enseignaient aux sœurs cloîtrées les voies de la contemplation, puis ils s'adonnaient au ministère de la prédication itinérante. « C'est ici que saint Dominique est devenu un saint », écrivait le père Calmel dès son arrivée, pour manifester sa joie d'avoir été nommé au berceau même de l'ordre des frères prêcheurs [98].

• *Le vicariat*

L'aumônerie du monastère porte le nom de vicariat. Là, le père Calmel trouvait enfin des « conditions particulièrement favorables pour la prière et pour l'étude [99] », et une grande paix [100]. Surtout, il pouvait prendre part aux offices liturgiques du monastère. Il s'exclamait alors : « Je n'en reviens pas d'avoir des offices chantés en grégorien. Quelle faveur : j'ignorais cela depuis 1955 (pratiquement) – excepté les brèves haltes à Fontgombault [101]. »

Le prieur du vicariat était un personnage très original. Le père Rzewuski était né le 12 mars 1893 d'une famille noble polonaise. Après avoir goûté à la vie mondaine et s'être consacré à l'art, « mon prince », comme l'appelait le père Calmel avec humour, entra dans l'ordre dominicain à Saint-Maximin, pour y trouver « la vie religieuse et la vie contemplative dans un grand ordre, avec Dieu [102] ». Il fut ordonné en 1932, résida à Fribourg en Suisse de 1933 à

98 - Lettre du 16 janvier 1967.
99 - *Ibid.*
100 - « Après Sorèze, c'est à ne pas y croire. Que Jésus nous transforme en lui. » (Lettre du 19 janvier 1967)
101 - Lettre du 7 mai 1967.
102 - Père Rzewusky, *À travers l'invisible cristal*, p. 454.

1946, fut nommé maître des novices à Saint-Maximin (1946-1955) avant de s'occuper du monastère de Prouilhe.

Le père Rzewuski avait gardé de son passé quelques manières pour le moins originales. Le père Calmel les décrit avec amusement : « chauffeur personnel, cuisinière personnelle le matin pour son café personnel du matin et autres histoires d'un grand bourgeois russe polonais, entré dans l'ordre de saint Dominique à sa façon ! et qui fait profiter certains pères de la maison (je suis du nombre de ces pères) de ces usages [103]. » Il y avait « un côté drôle dans tout cela », même si ces coutumes juraient avec la pauvreté et la simplicité dominicaines. Cependant, malgré les différences énormes de leurs origines et de leurs manières, les deux dominicains s'entendirent fort bien.

Le troisième membre de la communauté était un Père allemand de soixante ans, « très bon, très abordable [104] », le père Behler.

• *Les contemplatives*

Désormais, c'est à travers les moniales de Prouilhe que le père Calmel pourrait suivre l'évolution de son Ordre. Cette place d'observation était d'autant plus intéressante que ces quelque cinquante-deux sœurs représentaient la partie plutôt conservatrice et observante de l'ordre dominicain.

La première constatation qu'il put faire fut celle de leur manque de ferveur. Profitant de la proximité de Toulouse, les sœurs invitaient de nombreux pères pour leur faire des conférences, aux dépens du recueillement et de la prière. « Les sœurs n'en deviennent pas révolutionnaires, mais ça leur fait un cinéma (...) Elles cherchent à se divertir [105]. » Parmi ces contemplatives, « il y a de saintes âmes », mais tout de même le Seigneur « n'est pas très aimé, même chez les moniales ». En définitive, « à part quelques sœurs admirables, je ne pense pas que la communauté en tant que telle soit embrasée d'amour de Dieu, ni consciente de la gravité de l'heure [106]. » Car si Dieu permet une telle décadence chez les gens d'Église et chez les fidèles, c'est bien pour développer la sainteté dans les âmes, spécialement chez les consacrés. Quelques-unes le comprenaient fort bien d'ailleurs. L'une d'elle expliquait un jour au père Calmel que la place des contemplatives, dans la tourmente, était

---

103 - Lettre du mois de décembre 1967.
104 - Lettre du 15 février 1967.
105 - Lettre du 25 janvier 1967.
106 - Lettre du 15 février 1967.

« uniquement de regarder Jésus et de persévérer dans cette contemplation d'amour à longueur de vie [107] ».

À la demande de la mère sous-prieure, le père Calmel accepta de faire quelques causeries à la communauté. Il parlerait donc de la prière [108]. Ces causeries permirent au prédicateur de mieux comprendre la vocation des moniales [109] et de leur faire quelque bien.

Malheureusement, le père Calmel dut assister au glissement progressif du monastère. En janvier 1968, il regrette que « les cloîtrées, sans être néomodernistes (les pauvres...) ne s'opposent pas à une foule de choses qui, tôt ou tard, feront craquer leur vie cloîtrée [110] ». Les exigences de quelques novatrices à l'intérieur et les influences de l'extérieur faisaient dériver la communauté vers les nouveautés. Les aumôniers – « braves aumôniers au demeurant, pieux mais irréels [111] » – n'exerçaient aucune influence, ayant pour seule règle de « leur faire plaisir ». Les autorités suivaient ou même accéléraient le mouvement, sans rien comprendre aux réticences et aux mises en garde des pères conservateurs [112].

La suite devenait inéluctable. Faute de guides et d'une réelle autorité, les moniales emboîtèrent le pas de l'*aggiornamento*. Le 21 mars 1968, au retour d'un long voyage apostolique, le père Calmel écrivit ses impressions sur l'évolution du monastère. Au cours de son absence, on avait donné un nouveau « coup de pouce à la liturgie en latin », en lisant désormais les capitules de l'office en français. « Pas méchant », certes, mais pourquoi donc ces innovations « sinon pour préparer la récitation en français du psautier lui-même ? » « Tout va finir pas sauter. »

Avant tout, la légèreté et l'insouciance des sœurs choquaient le père Calmel. « Elles font joujou avec la liturgie qu'elles ont reçu pour mission de garder, exactement comme les pères font joujou avec leurs pouvoirs divins de célébrer la messe ou de prêcher l'Évangile. » Quelle déception pour le prêtre de

---

107 - Lettre du 2 septembre 1967.

108 - Les thèmes abordés par le père Calmel auprès des moniales et dont nous avons gardé des traces sont les suivants : « Une âme droite qui prie », « la sainteté », « la joie des saints, surtout des martyrs », « les héros et les saints. L'héroïsme de la piété envers la patrie et l'héroïsme de la charité surnaturelle ».

109 - Lettre du 7 septembre 1967.

110 - Lettre du 27 janvier 1968.

111 - *Ibid.*

112 - « Ici le passage du provincial s'est très bien accompli : nous sommes pour lui des antédiluviens qu'il ne veut pas ennuyer. Parfait. » (Lettre du 1er février 1968)

Jésus-Christ : « Il y a de saintes âmes parmi ces moniales, mais le monastère comme tel ne se respecte pas assez (...) pour que je garde confiance (...) J'aurais cru que dans la tourmente, au moins le monastère de Prouilhe ne se serait pas laissé emporter. Je faisais trop confiance. » Comment prendre au sérieux, en effet, ceux et celles qui prennent leur mission divine si peu au sérieux ?

D'autant plus que les moniales ne s'arrêtaient pas à cette inconscience d'enfant. Progressivement, elles s'attribuaient beaucoup plus de place dans la liturgie. Pour ne pas avoir de difficultés, l'aumônier laissait faire, mais au mépris de ses pouvoirs sacerdotaux. À ce sujet, le père Calmel s'indignait : « Dans la façon de faire du père Behler, les droits du sacerdoce n'ont plus de sens : il laisse déjà les moniales improviser elles-mêmes (sans même qu'il ait pris soin de voir avant) la "prière universelle". Il leur laisserait faire l'homélie, je le crains, puisque déjà cela se fait ailleurs. Le prêtre est dépossédé de son droit. » Le monastère de ces sœurs « qui ont préféré "les mises à jour" à l'oraison, l'assemblée de ces contemplatives égarées, imposerait au prêtre (si le prêtre se laisse faire) une liturgie de son invention où le prêtre n'a plus qu'à répondre *Amen*. (...) Cette usurpation sera maudite. » Pour le père Calmel, il n'y a aucun doute : « Je défendrai les droits du sacerdoce et les droits de la liturgie. Le Seigneur me soutiendra. »

La question se posait donc à lui avec de plus en plus d'acuité. Comment fallait-il réagir à l'encontre de tels abandons ? Le 10 avril, le père Calmel priait son père saint Dominique : « Que saint Dominique m'éclaire sur ce que je peux faire pour mon Ordre – si du moins j'ai quelque chose de particulier à faire en plus de ce que je fais – car la décadence devient effroyable. Courage et paix[113]. » La perplexité du religieux sera plus forte encore lorsque le chapitre général de l'Ordre à River Forest (Chicago) ordonnera de nouvelles constitutions qui entraînaient l'ordre de saint Dominique dans le sens de la démocratie et de la « théologie de la communion ».

La première réponse, de loin la plus importante, était celle d'un désir plus grand et plus efficace de la sainteté. En présence des premiers signes d'un chambardement universel, le souvenir des soldats de la grande guerre s'imposait à lui irrésistiblement. Ce que les héros ont fait pour la patrie terrestre, il nous faut le faire aujourd'hui pour sauver la patrie céleste. Dans une conférence aux moniales de Prouilhe, il résumait sa pensée :

---

113 - Mercredi saint, le 10 avril 1968.

> La charité est nécessairement héroïque : d'une manière ou d'une autre celui qui aime le Seigneur donne sa vie pour lui ; – cet héroïsme c'est Dieu qui le fait à condition d'être tout petit ; – enfin l'héroïsme de la piété envers la patrie est déjà une grande vertu ; une vertu qui prépare à l'héroïsme dans l'amour de Dieu ; une vertu qui mérite que nous ayons reconnaissance et admiration envers ceux chez qui elle a brillé : notamment les héros de l'autre guerre.
> Héroïsme (je veux dire l'héroïsme du guerrier, du soldat), sainteté : ce sont là deux grandeurs ; mais sans commune mesure, encore qu'elles s'appellent l'une l'autre.

En octobre de cette même année, le père Calmel eut la joie de faire un pèlerinage à Domrémy. La grâce de ce jour transparaît dans ces lignes :

> Le grand intérêt du pèlerinage chez Jeanne la Pucelle aura été de me permettre de mieux me situer par rapport à ces deux grandeurs et d'aspirer beaucoup plus à l'héroïsme de la grâce – à la sainteté. Puissé-je en donner le goût à beaucoup d'âmes, puisque le Seigneur a voulu faire de moi son prêtre [114].

## *Un vent de folie*

Ceux qui ont vécu ces années 1966-1970 se souviennent. C'est un véritable vent de folie qui s'abattait alors sur l'Église. Comment apparaissait-il aux yeux du père Calmel ? Comme une déchirure, tous les jours un peu plus large, entre la Tradition et le progressisme, entre les témoins de la foi et les ministres du monde. « Oui, l'Église est divisée, écrit-il en février 1967 ; elle l'est comme au temps où il y eut deux papes et plus encore que dans ces temps lointains [115]. »

### • *Les prêtres*

C'est dans le clergé qu'apparaît d'abord cette hideuse rupture.

L'aspect extérieur de l'Église est pitoyable : « Que nos paroisses de France sont en piteux état. Ornements et vases sacrés sont à l'abandon et les quelques personnes qui viennent à la messe paraissent bien absentes [116]. » Mais ce sont surtout « les prêtres qui défroquent » et, pire encore, « ceux qui restent dans l'Église pour scandaliser et trahir [117] », ceux qui usent du confessionnal pour

---

114 - Conférence du 2 novembre 1968.
115 - Lettre du 15 février 1967.
116 - Lettre du 7 mai 1967.
117 - Lettre du 28 août 1967.

faire pression sur les âmes et leur faire embrasser le modernisme[118] qui déshonore l'Église. Quant aux prédications, elles se mettent de plus en plus au goût du jour, « répétant ce qui se publie partout. Quelle diminution de la foi et quel peu d'amour[119]. »

Lorsqu'il se rend à Gagnol en janvier 1969, il a la douleur de constater que sa chère paroisse natale est au plus mal : « La paroisse d'ici est au moins aussi désolée que la vôtre, avec ce curé hollandais et sa femme : car tout le monde le considère comme marié. »

Le prêtre de Jésus-Christ voit ces abandons non seulement dans les journaux, mais dans les âmes, dans les pauvres victimes, dont l'histoire, à chaque fois, éveille son indignation. Le père Calmel appelle une correspondante à la prière :

> Il y aura un jour, pour sûr, un renouveau du clergé – après quels châtiments ! Pour l'instant beaucoup de prêtres se perdent et perdent les âmes par leur impiété, leur hypocrisie et leur luxure. *Parce Domine*[120]...

• *Les évêques de France*

Un tel état du clergé réclamait des mesures fermes et un retour décidé à la sainteté sacerdotale de toujours. Or, au lieu d'user de leur autorité comme ils l'auraient dû, les évêques encourageaient ou protégeaient les novateurs les plus audacieux.

À une ferme prise de position du Préfet du Saint-Office défendant la foi de toujours en la divinité du Christ, les évêques de France firent une déclaration lénifiante :

> La réponse des évêques au cardinal Ottaviani est pitoyable. Ils laissent entendre que pour exprimer au monde moderne les vérités de foi définie, il faut donner un autre sens aux termes de personne, de natures et autres. Ce qui serait changer la religion. Ils sont manifestement manœuvrés. Rester en paix, tenir, prier[121].

L'évêque de Metz, Mgr Schmitt, brillait par son modernisme. Jean Madiran l'avait ouvertement contredit dans la revue *Itinéraires*. Le père Calmel commentait :

---

118 - « Voulez-vous dire de ma part à X de ne plus se confesser à son curé terroriste et tortionnaire des consciences et loufoque de surcroît. (...) les questions de conscience sont trop graves pour ne pas garder une totale indépendance. (...) Elle a le droit canonique pour elle. » (Lettre du 1er novembre 1967)
119 - Lettre du 4 février 1968.
120 - Lettre du 24 juillet 1968.
121 - Lettre du 25 février 1967.

Tant que le pape n'aura pas débarqué votre évêque – ou tant que votre évêque n'aura pas rétracté sa profession de foi hérétique, et rétracté en donnant des gages, c'est-à-dire en écartant Liégé et nombre de prêtres de son diocèse, je ne vois pas ce qui peut sortir de la brochure de Madiran. Pour ma part, si je savais que faire je le ferai. Écrire, prier; d'abord prier. Mais enfin les prêtres dans l'ensemble continuent de lâcher et ils continueront tant qu'il n'y aura pas des évêques pour les ressaisir; et comment y aura-t-il des évêques tant que des personnages hérétiques du genre de Schmitt continueront d'occuper les chaires épiscopales que devraient occuper des évêques catholiques ?[122]

Comme beaucoup de prêtres fidèles à la Tradition, le père Calmel accueillit avec joie la *Profession de foi* que le pape Paul VI promulgua le 29 juin 1968, ainsi que son encyclique *Humanæ vitæ* qui rappelait l'enseignement de l'Église de toujours relativement à la morale conjugale. « Enfin, le pape a parlé ! L'enfer se déchaîne, mais il est vaincu ; cependant l'épreuve de l'Église s'aggrave encore. Prions[123]. »

C'est alors que les évêques de France réunis à Lourdes publièrent une déclaration qui déformait le sens des deux écrits du pape. Ils s'exprimaient ainsi :

La contraception ne peut jamais être un bien. Elle est toujours un désordre, mais ce désordre n'est pas toujours coupable. Il arrive, en effet, que des époux se considèrent en face de véritables conflits de devoirs... D'une part ils sont conscients du devoir de respecter l'ouverture à la vie de tout acte conjugal ; ils estiment également en conscience devoir éviter ou reporter à plus tard une nouvelle naissance, et sont privés de la ressource de s'en remettre aux rythmes biologiques. D'autre part, ils ne voient pas comment renoncer actuellement à l'expression physique de leur amour sans que soit menacée la stabilité de leur foyer (*Gaudium et spes*, 51, § 1).

À ce sujet, nous rappellerons simplement l'enseignement de la morale : quand on est dans une alternative de devoirs où, quelle que soit la décision prise, on ne peut éviter un mal, la sagesse traditionnelle prévoit de rechercher devant Dieu quel devoir, en l'occurrence, est majeur. Les époux se détermineront au terme d'une réflexion commune menée avec tout le soin que requiert leur vocation conjugale[124].

---

122 - Lettre du 26 novembre 1967.
123 - Lettre du 1er août 1968.
124 - *In Documentation catholique* n° 1529, décembre 1968, p. 2060.

En définitive, explique le père Calmel, « nos évêques enseignent au fond que la faiblesse humaine a tous les droits et qu'il n'y a pas péché lorsque l'observation des commandements est difficile. Ils ne croient pas à la grâce[125]. » « Le contexte suggère suffisamment que la contraception n'est pas coupable lorsque l'observation de la loi est devenue trop pénible. (...) C'est un scandale pour le peuple fidèle et ce n'est pas un gage de bénédiction divine pour les évêques[126]. » Ils ont « édulcoré, noyé, en pratique aboli *Humanæ vitæ*. Résultat : la vente de pilules a monté en flèche, m'écrit Madiran. Tout le numéro de février sera contre l'assemblée hérétique de Lourdes ; j'ai fait une note ; l'abbé Berto y écrira aussi. Seigneur, pitié de votre peuple et des prêtres qui le défendent, et des quelques rarissimes évêques et du pape[127]. »

Se sentant attaqués, les évêques tentèrent de se défendre. Ne pouvant se placer sur le plan de la doctrine, où ils étaient indéfendables, leur argumentation se résumait à ceci : « Nous sommes évêques. Les bons chrétiens savent à qui ils doivent faire confiance[128]. » « Justement, répondait le père Calmel, pas aux évêques qui enseignent l'hérésie[129] », tels l'évêque de Metz et tant d'autres.

L'attitude des évêques de France était des plus alarmante, et annonçait des temps beaucoup plus durs :

> Cela vraisemblablement ira plus loin. Nous verrons cette division de l'épiscopat, que nous souhaitons pour l'unité de l'Église. Car l'unité de l'Église demande d'exclure les hérétiques à moins que ceux-ci n'aient la franchise de s'exclure. – Épiscopat divisé, prêtres tirant à hue et à dia, défrocages en série, guerres civiles : c'est cela qui est vraisemblable. Maintenant, ce n'est pas toujours le vraisemblable qui arrive. (...)
>
> Il est évident que l'épiscopat français est exaspéré par la déclaration du cardinal Ottaviani (Carrefour), l'article de Mgr Marcel Lefebvre (7 mars, Rivarol), l'affaire du catéchisme obligatoire. Par ailleurs tout un clergé carrément communiste et révolutionnaire (et faisant ouvertement profession d'être tel) commence à se manifester (Cardonnel o.p. de Montpellier, et bien d'autres). L'épiscopat où chaque évêque est ficelé par les votes qu'il a donnés (subissant une pression) à la conférence nationale, voudrait ne se compromettre ni avec les chrétiens de toujours ni avec les révolutionnaires. Mais c'est bien impossible. Il

125 - Lettre de fin novembre 1968.
126 - Janvier 1969.
127 - Lettre du 24 décembre 1968.
128 - Article de Monseigneur Boilon, évêque de Verdun, dans *La Croix*.
129 - Lettre du 5 décembre 1968.

sera conduit, notre épiscopat, à faire le jeu des révolutionnaires, par lâcheté, dans l'espoir que par cette manœuvre, il évitera le martyre. La nomination de Marty à Paris est significative ; Marty le maquignon du Rouergue (...), Marty qui avait reçu Khrouchtchev dans la cathédrale de Reims en 1960. Il essaiera de nager et sera noyé dans le courant révolutionnaire qu'il ne voudra condamner à aucun prix[130].

Face à de tels événements, il était difficile de rester optimiste. Seul le regard surnaturel de la foi maintenait la confiance dans les cœurs : « L'épreuve de l'Église va devenir bien plus forte, mais j'ai toute confiance que Jésus nous tiendra et que c'est une grâce de vivre en ces temps d'épreuve[131]. »

Le cours des choses semblait s'accélérer. À la Pentecôte 1969, les évêques tinrent une sorte de concile à Paris : « Évident que tout se pulvérise ; ... Mais nôtre est la reine des Victoires. Je suis allé la prier hier au soir, j'en ai été très heureux[132]. » Peu après, des prêtres contestataires se réunirent à Coire, en Suisse, sous la présidence du cardinal Suenens. Cette fois-ci, la coupe semble être pleine : « Le double jeu ne va plus être possible longtemps. J'ai suivi de près le "concile" de Coire (Suisse) avec le cardinal Suenens comme pape et les cent prêtres contestataires comme cardinaux. Cette fois, l'église rêvée par Vatican II et qui n'osait dire son nom, aura levé le masque : c'est une nouvelle église. » Conformément à son habitude, le père Calmel élevait alors son regard vers le Ciel : « Nous aurons la grâce de souffrir et de tenir sans en faire de tragédie. Marie nous défend[133]. »

• *La question du pape*

Si l'on pouvait compter sur le secours du Ciel, fallait-il attendre le soutien du pape ? Celui-ci, malheureusement, présentait un double visage. Tantôt il rappelait les vérités de toujours (*Humanæ vitæ*, *Profession de foi*) et consolait ainsi les âmes fidèles à la Tradition, tantôt il prétendait « gouverner l'Église en réunissant des synodes et sans condamner personne[134] ». Une telle situation pourrait être comparée à « une sorte d'éclipse de la papauté ». Certes, « elle ne peut être ni totale, ni très longue et nous avons assez de grâce pour

130 - *Ibid.*
131 - Lettre du 16 avril 1969.
132 - Lettre du 23 mai 1969.
133 - Lettre du 12 juillet 1969.
134 - Lettre du 17 janvier 1969.

nous sanctifier et l'Église tient... [135] », cependant, elle troublait les fidèles et laissait libre jeu aux forces révolutionnaires dans la chrétienté.

Déjà les novateurs s'appuyaient depuis des années sur « l'équivoque des textes de Vatican II » qui consiste en ce « qu'ils évitent le doctrinal et ne disent que du pastoral [136] ». Désormais, ils pouvaient profiter de la double conduite du pape. D'où la terrible perplexité des catholiques, car « le pape est là pour garder la Tradition et non pour en laisser créer une autre (celle du mouvement révolutionnaire) [137] ».

## *La situation politique et sociale*

La vie politique exerçait certainement une grande influence sur la vie de l'Église. Nous étions à l'époque de « mai 1968 ».

Les « événements » de 1968 commencèrent le 3 mai, à la suite de l'entrée de la police dans la Sorbonne afin d'arrêter des étudiants d'extrême gauche qui s'y étaient barricadés. Les voitures de police furent bombardées de projectiles divers. Les forces de l'ordre répliquèrent en chargeant le regroupement des étudiants accourus de toutes parts. Les affrontements se poursuivirent une bonne partie de la soirée.

Ce petit accrochage n'était que le début d'une émeute beaucoup plus générale qui avait pris feu simultanément, comme par hasard, dans plusieurs pays. Le soulèvement gagna toutes les universités, les usines, le monde de la culture et de la communication. Les manifestations se multiplièrent, au chant de l'Internationale, la grève générale s'installa. Pour les plus convaincus, il s'agissait véritablement d'une révolte à caractère politique, dont l'objectif était le renversement du régime du général de Gaulle et de son premier ministre Georges Pompidou. Le 29 mai, le président de la République s'enfuyait de Paris pour se rendre en Allemagne auprès du général Massu. Voulait-il par là s'assurer le soutien de l'armée ? S'agissait-il d'une mise en scène destinée à créer une peur du vide favorisant son retour ? Ou tout simplement craignait-il pour sa propre sécurité ?

Le 30 mai, la situation s'inversa au profit de l'État. Le 31, Georges Pompidou formait son gouvernement. Les élections législatives du 23 juin virent la victoire des gaullistes.

---

135 - Lettre du 12 juillet 1969.
136 - Lettre du 5 octobre 1969.
137 - *Ibid.*

Voici comment on vécut ces grèves et ces menaces communistes dans une petite école de Provence. La mère Hélène Jamet écrivait au père Calmel le 13 juin 1968 :

> Dans notre petit cours Saint-Dominique à Toulon, tout s'est jusqu'ici très bien passé. Nous n'avons pas un seul jour cessé de faire la classe avec (le plus mauvais jour) plus de la moitié des effectifs du côté des enfants. (...) Pendant cinq jours, des pères de famille se sont relayés pour « monter la garde » dans la cour d'entrée, en vain d'ailleurs (et fort heureusement) puisque nous n'avons pas vu le nez d'aucun assaillant. Les menaces (surtout téléphoniques) n'avaient pas manqué au cas où nous nous « désolidariserions » des grévistes et continuerions à être une féodalité, un fief, etc. Il nous a semblé d'ailleurs que le clergé rouge n'était pas étranger à ces menaces anonymes et téléphoniques. Comme vous le dites, mon Père, la révolution bat son plein dans l'Église ou du moins dans le clergé contre l'Église du Christ – Merci d'être là. En tout temps vous êtes avec le Seigneur et sa Mère, notre secours et notre appui. Nous ne l'avons jamais senti comme durant ces jours : si heureuses d'être vos filles [138].

Face à un tel chaos politique et social, le père Calmel levait les yeux au ciel et encourageait les siens à se tenir sur les sommets :

> Que dire des événements qui certes ne sont pas finis ? Nous en parlerons. La grande chose est de vivre près de Dieu, près de Marie en étant sûrs qu'ils nous tiendront prêts, même pour le pire. J'ai beaucoup prié sainte Jeanne d'Arc pendant tous ces jours troublés [139].

Dans l'immédiat, plus que les désordres de la Cinquième république, ce sont les âmes qui éveillaient la compassion du fils de saint Dominique. Car si la vie politique retrouva assez vite son cours normal, les slogans révolutionnaires s'étaient gravés dans les esprits [140]. La révolte avait visé moins le gouvernement que les valeurs traditionnelles qu'il était censé incarner, celles de la force armée, de la morale que l'on trouvait trop rigoureuse. Il s'agissait de remettre en cause tous les pouvoirs, les hiérarchies et les interdits. Il fallait changer la vie. Mai 1968 réalisa une profonde transformation dans les esprits, favorisée par la presse et la télévision, et bientôt par la dite Éducation nationale. Car, avec les universités, c'est tout l'enseignement qui adopta l'es-

---

138 - Lettre de la mère Hélène Jamet au père Calmel du 13 juin 1968.

139 - Lettre du 12 juin 1968.

140 - « Libérez nos camarades » - « CRS = SS » - « À bas l'État policier » - « Le pouvoir est dans la rue » - « Il est interdit d'interdire » - « Liberté de mœurs, de parole, de création ».

prit nouveau. Quel fut le résultat de cette « libération » ? Le père Calmel la voyait présentement d'abord comme une perte de la personnalité, la formation de robots, une pulvérisation de la société. Il écrivait en novembre 1968:

> À cause de moyens techniques nouveaux de communication entre les hommes (radio surtout et T.V.), à moins d'une grande vigilance et d'une ascèse nourrie de prière dans le Christ, la dissolution de toute vie personnelle est devenue un danger à l'échelle de la planète [141].

Certes, la solution ne consistait pas à devenir un « énergumène », à se singulariser par des mœurs ou des accoutrements sordides, cependant:

> le troupeau humain tout nu sur les plages,
> le troupeau humain qui fait des affaires,
> le troupeau humain qui sur toute la planète écoute à la radio les mêmes inepties: c'est là une possibilité hallucinante qu'il ne faut pas admettre.
> Refuser de devenir des énergumènes ou des décomposés.

Malheureusement, peu de gens comprenaient que la première réaction devait être celle de la sainteté: « Dans les pays d'influence chrétienne, trop de chrétiens s'avachissent tranquillement et méconnaissent le ferment d'héroïsme de la grâce chrétienne. » En outre, avec la recherche de la perfection de la charité, il fallait travailler au maintien ou à la restauration de l'ordre naturel. C'est pourquoi la menace nouvelle que représentaient les nouveaux moyens de communication et la nouvelle conception de la vie sociale confortaient le père Calmel dans sa défense de l'authentique littérature. C'est au contact de la civilisation et de la culture chrétienne que l'on préservera la personnalité tout à la fois chrétienne et humaine: « C'est en étant situés là-dedans que nous fréquentons le XVI<sup>e</sup> siècle, et que nous avons raison de le fréquenter... J'essaie de m'humaniser par ce contact, comme un chrétien qui vit en cette époque d'apocalypse [142]. »

## *L'histoire d'une âme*

La terrible crise dont le père Calmel était le témoin impuissant ne pouvait pas ne pas affecter profondément son âme et son cœur, et même jusqu'à sa santé physique. Il était un homme bâti comme les autres, doué d'une sensibilité très délicate, animé par un très grand idéal, mais aussi affaibli, comme tout le monde, par les blessures du péché originel. Il sera utile d'interrompre

---

141 - Lettre du 18 novembre 1968.
142 - *Ibid.*

ici le récit de ses activités pour tâcher de suivre la vie de la grâce dans cette âme de prêtre, et de découvrir ainsi la source profonde à laquelle s'abreuvait sa prédication extérieure.

À vrai dire, sa correspondance au cours des années 1966-1969 ne présente rien de nouveau, mais plutôt un mûrissement et un approfondissement des grâces qui l'avaient animé depuis les débuts de sa vie religieuse. Plus que jamais, il voulait être prêtre de Jésus-Christ, un vrai contemplatif, fils de Marie, mais aussi un homme intimement convaincu de son propre désarmement en regard de la tâche qui lui incombait.

• *Prêtre de Jésus-Christ*

En ce temps de ce qu'il appelait la troisième guerre mondiale, le père Calmel trouva un frère d'arme en la personne d'Ernest Psichari, mort au combat le 22 août 1914. C'est au mois d'août 1966 qu'il semble avoir découvert le petit-fils de Renan converti et devenu tertiaire dominicain :

> La vie de Psichari… passionnant à lire. Je suis remué au profond de l'âme de « découvrir » un frère dominicain aussi enraciné dans la tradition dominicaine la plus authentique. C'est à pleurer. – C'est un type d'homme, Psichari, d'une droiture, d'un sens de l'honneur, d'une générosité comme on n'en rencontre presque plus. On ne trouve que des gélatines d'hommes (si on peut dire) [143].

Mais le père Calmel voulait avant tout être prêtre de Jésus-Christ. Le 29 mars 1967, pour le 26ᵉ anniversaire de son ordination sacerdotale, il eut la joie de pouvoir chanter la messe en la présence de quelques sœurs dominicaines, guidées par la mère Hélène Jamet. Dans une note personnelle, il commente :

> Maintenant je viens de relire le Discours après la Cène, comme m'avait recommandé de le faire, pour chaque anniversaire d'ordination, l'évêque qui m'a ordonné. Que je vive toujours plus de cette vie surnaturelle que nous a donnée Jésus et qui dérive de son sacrifice pour nous; que je sois toujours plus habité par son Saint-Esprit; que je sois son apôtre courageux et paisible au milieu d'un monde qui, désormais, a installé ses organismes à l'intérieur de l'Église elle-même – mais en vain.

À ce titre, il était habité par une ardente et douloureuse compassion pour les âmes. Au sujet de tel écrivain catholique, il regrette qu'il « ne ressente pas assez la détresse spirituelle de tant de pauvres gens. L'important lorsque l'on ressent beaucoup cette détresse est de demeurer en Jésus et près de lui – étant assurés

143 - Lettre du 17 août 1966.

que dans l'épreuve grandit l'amour [144]. » Et la grâce du sacerdoce le poussait sans cesse vers une célébration toujours plus fervente du sacrifice de la messe :

> La messe... Je voudrais, certains jours, pouvoir passer une heure à dire le canon. Mais toute la communauté est là. Du moins je suis obligé de le dire à un rythme courant. Que j'en reçoive le plus possible les fruits. (...) Le principal : nous sommes à Jésus ; il nous rendra encore beaucoup plus libres et légers parce que beaucoup plus unis à lui. Les saints se penchent sur nous et nous prennent par la main. Paix et joie [145]...

Dans le même esprit, il exprime son amour pour Notre-Seigneur :

> Demandons l'un pour l'autre que descende dans notre cœur la grâce de la Transfiguration : être tellement pris par la beauté du visage du Seigneur Jésus que nous soyons captivés par lui, même quand ce visage est voilé dans la Passion [146].

La haute conception que le religieux se fait du sacerdoce apparaît particulièrement dans la note qu'il écrivit à l'occasion du 28ᵉ anniversaire de son ordination :

> J'ai donc relu d'affilée et même deux fois relu tout le discours après la Cène, ainsi que me l'avait conseillé l'évêque qui m'ordonna. Que retenir de ses divines paroles ?
> Je note celles-ci : « Le prince de ce monde vient, mais il n'a aucune part en moi. » (Jn 14, 30) Je le crois et je supplie le Seigneur de hâter le jour où le prince de ce monde n'aura absolument rien à réclamer en moi. Seigneur, créez en moi un cœur pur.
> Je note encore : « Si le monde vous hait, sachez que je suis le premier qu'il a haï. » Je ne dois donc pas m'étonner d'être mis de côté. Cette forme de persécution est prédite par le Seigneur quand il nous prédit la haine du monde. Les paroles sur le Saint-Esprit, son action dans nos âmes et dans l'Église sont belles à pleurer et doivent me garder rassuré, courageux, vaillant. C'est vrai que, assez souvent, je ne sais pas bien ce que j'ai à faire comme manifestation d'apostolat dans la situation présente de l'Église ; mais l'Esprit qui nous a été donné m'enseignera sur ce point également, puisqu'il m'enseigne sur le point infiniment plus

---

144 - Lettre du 29 avril 1967.
145 - Lettre du 1er novembre 1967.
146 - Lettre du 10 mars 1968.

important, d'où tout procède : la connaissance amoureuse des mystères divins[147]. (...)

Seigneur qui m'appelez ami, je crois que vous avez raison de m'appeler de ce nom ; mais je vous supplie de me pardonner tous mes péchés et de me consumer de votre amour. (...)

Oui, en votre nom, Seigneur, je vous supplie pour ces milliers d'âmes que vous m'avez fait approcher directement ; pour ces autres à qui mes écrits ont parlé. Mon sentiment est intense de n'avoir été que très imparfaitement pour ces âmes le prêtre que vous voulez. Seigneur, pardonnez-moi ; qu'elles n'aient pas à souffrir de mon indignité et incapacité. Prenez ce que vous voulez en moi pour réparer ce bien que je n'ai pas su leur faire. Mais surtout, consumez-moi dans votre amour afin que, au moins, ma prière pour elles, jaillie de l'amour, touche votre cœur. (...)

Quelle sera la prière d'un prêtre consumé dans l'amour ; quelle puissance d'intercession, quelle force de demande, quelle vertu réparatrice, quel abîme d'action de grâces a dû être la messe d'un saint Jean de la Croix, d'un saint Pie X... La messe détient la valeur infinie du Christ lui-même, souverain prêtre et hostie immaculée. Mais si la messe doit attirer notre prière et notre sacrifice à l'intérieur même du sacrifice de Jésus, lorsque le prêtre s'est enfin laissé totalement attirer, comment sa supplication, unie au sacrifice de Jésus, n'aurait-elle pas une portée prodigieuse ? Comment une telle messe ne serait-elle pas le sommet, le point culminant de l'apostolat et de l'oraison ? Seigneur, considérez que je suis un des prêtres par qui vous avez voulu offrir la messe ; à cause de votre saint nom donnez à ce prêtre qui vous en supplie d'offrir la messe toujours plus saintement[148].

À n'en pas douter, la Providence préparait son serviteur aux combats qu'allait susciter la réforme liturgique.

• *Un contemplatif*

Parallèlement à cet approfondissement de la spiritualité sacerdotale, le père Calmel connut à cette période un appel particulièrement vif à la contemplation. Plus la crise dans l'Église se faisait violente et douloureuse, plus il se sentait attiré vers l'oraison, vers le silence intérieur :

---

147 - Le 12 juillet suivant, il reprenait à son compte la prière de sainte Jeanne d'Arc : « Très doux Dieu, en l'honneur de votre sainte passion, je vous requiers si vous m'aimez que vous me révéliez ce que je dois faire avec ces gens d'Église. »

148 - Note du 29 mars 1969.

> Dans la mesure où nous sommes comblés par lui, brûlants de son amour, notre résistance pour persévérer dans la foi et dans les coutumes chrétiennes, notre effort pour soutenir et entraîner nos frères, pour pénibles et laborieux qu'ils soient, demeureront paisibles, tranquilles, détendus [149].
>
> L'oraison retrempe les vertus, leur donne une âme de charité, les place sous l'action des dons du Saint-Esprit, les rend héroïques.
> L'oraison est aux mains de Dieu qui la donne comme il veut. Laissez-vous toucher, Seigneur Jésus, par le cœur de votre mère et accordez-nous le don de l'oraison ; et faites-le grandir. Pour que vive l'Église il m'est demandé d'avoir la force des martyrs, mais pour avoir cette force, le don de l'oraison est nécessaire [150].
>
> Que saint Jean de la Croix nous obtienne donc avec saint Dominique un grand don de contemplation – afin que nous grandissions sans cesse dans l'amour, au milieu des luttes et des épreuves présentes, bien loin de nous fatiguer ou entraver [151].

L'oraison de la terre n'est qu'une anticipation de celle du Ciel. À l'occasion de son « pèlerinage » sur la tombe d'Ernest Psichari, il écrit :

> Le Seigneur a voulu faire savoir aux très rares pèlerins qui viendront ici sous la neige que, désormais, pour ceux qui ont eu la foi et ont livré leur vie par amour, le temps de la souillure est passé, le temps du discours bruyant est révolu, le temps de la distraction et de la dispersion terminé. Désormais pour eux tout est ramené à la pureté, à la paix d'une âme entièrement purifiée. Désormais, abrités et recueillis sous le manteau de la Vierge, ils contemplent la face de Dieu et la très sainte humanité du Christ dans le silence ineffable d'une adoration très pure [152].

Pour entrer dans une telle prière intérieure, il lui fallut consentir à de douloureuses purifications de l'âme. Pour être tout à Jésus, il faut être vide de soi-même :

> Comment serions-nous transformés et brûlants d'amour si nous étions encombrés de nous, de sorte qu'il ne soit pas libre de se donner ? Afin de pouvoir dire avec les saints « je vais me consumant d'amour » (saint Jean de la Croix), il faut auparavant dire avec eux : « appuyé sans aucun appui, consolé sans aucune consolation ».

---

149 - Noël 1967.
150 - Lettre du 15 octobre 1968.
151 - Lettre du 24 novembre 1968.
152 - Note à Rossignol, en Belgique, le 30 décembre 1968.

En août 1968, il comprend davantage qu'une telle union d'amour et une telle fidélité militante ne sauraient se réaliser ni durer sans l'immolation :

> La purification de notre âme nous demande d'accepter l'immolation (ou de la faire nous-même) dans une attitude de prière. « Au nom de votre Passion, Seigneur Dieu, que je ne mette pas d'obstacle. Au nom de votre mère immaculée la Vierge Marie, qu'il n'y ait en mon âme aucun barrage qui vous empêche de passer. »
> Que les pénitences recherchées soient recherchées dans la prière. Cette recherche doit nous disposer à accepter les vraies immolations envoyées par le Seigneur ; du reste, c'est parce que ces sacrifices volontaires ont un rôle dispositif qu'il ne faut pas s'en départir – sauf une raison fondée – malgré les prétextes qui se présentent – en nourriture, confort, curiosités inutiles, les voyages et distractions.
> Seigneur, afin que mon âme soit pure et que vous puissiez m'unir à vous toujours plus intimement, donnez-moi de vous prier dans la foi, d'une prière persévérante et loyale ; donnez-moi de désirer et d'aimer l'immolation dans une attitude de prière [153].

Du reste, pour atteindre un tel sommet, le religieux se savait entouré et aidé par les maîtres de la vie contemplative et les appelait à son aide. Pour garder la sérénité malgré les plus terribles combats, intérieurs et extérieurs, il avait recours à saint Jean de la Croix, et il y conduisait les âmes [154]. Le 4 janvier 1968, au cours d'un long voyage, il lit de nouveau « d'affilée tout le commentaire du Cantique (de saint Jean de la Croix) », et il comptait bien le reprendre petit à petit par la suite. Et à saint Thomas d'Aquin, il demandait « la force de l'amour [155] ».

• *« Voici ta Mère »*

Celui qui fréquente les écrits et la correspondance du père Calmel s'aperçoit bien vite que sa piété mariale n'était pas une dévotion parmi d'autres. Elle était une vie, omniprésente à son étude, à ses choix, à sa prédication, jusqu'à sa conception de la politique chrétienne. Plus profondément, elle était devenue comme le lieu de son union à Dieu.

---

153 - Entretien au Carmel de Virton sur la purification de l'âme, le 18 août 1968.

154 - « Pour la paix, malgré la souffrance des trahisons, relisons dans le Cantique de saint Jean de la Croix strophe XXI, vers 2 » (lettre du 23 septembre 1967). « Pour ouvrir une âme à cette vérité première que l'union à Dieu dans la foi vive (la foi rendue vivante par l'amour) est tout ce qu'il y a de plus réel et ne doit cesser de grandir, pour ouvrir une âme à ce mystère, le Cantique est incomparable » (entretien privé en décembre 1969).

155 - Lettre du 3 mars 1968.

À plusieurs reprises, le dominicain avait manifesté une dépendance filiale et intelligente à la sainte Vierge Marie. Car si Dieu est un mystère, son agir dans nos cœurs l'est également. C'est pourquoi, dans sa croissance en Dieu, l'homme a besoin d'être guidé par une mère :

> Pour lucide que soit quelqu'un, que sait-il de son propre cœur, que sait-il concrètement de la vie et des mœurs divines ? (...) Qu'il faudrait être présomptueux et même grossier pour imaginer qu'on saura se prendre en main comme il faut et accueillir la vie divine d'une manière convenable. On voudra se corriger et on sera inhumain ; on voudra patienter et on se fera complice ; on voudra aider ses frères et on les entravera ; on voudra les mettre au large et on les laissera glisser. Dès qu'il est question de la vie divine, quel chrétien en général et quel apôtre en particulier n'ont compris qu'il n'y entendait rien ? C'est une réalité trop délicate, trop simple, trop mystérieuse pour avoir la moindre espérance de s'y adapter si peu que ce soit en dehors de l'invitation, des lumières et de l'action de la femme bénie entre toutes les femmes [156].

La délicatesse des relations du dominicain avec la sainte Vierge apparaît dans cet aveu :

> Il est des nuances que nous n'arrivons pas à saisir, une façon de faire qui nous échappe, s'il nous manque une intervention maternelle, cette parole dite tout bas, ce regard qui atteint tout de suite le secret du cœur, ce geste sans bruit de parole. Aussi bien cette action, cette présence maternelle est-elle accordée au baptisé, et même mystérieusement à tout homme venant en ce monde. La femme bénie, la mère en la divine grâce, l'Ève nouvelle ne cesse pas de s'occuper de nous [157].

La Mère de Dieu est donc bien la mère de notre vie surnaturelle et de son épanouissement dans la contemplation. Telle fut bien l'intention de Notre-Seigneur lorsqu'il donna Jean, et chacun des baptisés, à sa mère du haut de la Croix. « Femme voici vos fils », semble dire le Sauveur, « afin que vous leur obteniez la sainteté ; afin qu'ils se laissent conduire par vous vers ma charité parfaite qui brûle comme un feu inextinguible [158]. » Tel était le secret de la vie contemplative du père Calmel :

---

156 - « *Salve Regina*, pour la fête de l'Immaculée Conception », *Itinéraires* n° 48, décembre 1960, p. 34-37 ; voir R.-Th. Calmel, *Voici ta Mère*, NEL, 2005, p. 43.
157 - « Marie, nouvelle Ève », *Itinéraires* n° 77, novembre 1963, p. 100-111 ; voir R.-Th. Calmel, *Voici ta Mère*, NEL, 2005, p. 78.
158 - « Maternité spirituelle et réalisme de notre combat », *Itinéraires* n° 86, septembre-octobre 1964, p. 166-172 ; voir R.-Th. Calmel, *Voici ta Mère*, NEL, 2005, p. 101-114.

Soyons vite consommés dans l'amour. Ne cessons d'implorer cette grâce de la mère du Bel Amour [159].

Donnez-moi de désirer et d'aimer l'immobilité dans une attitude de prière et d'amour. Que l'espérance ne tarisse jamais dans mon âme. Qu'elle soit semblable à celle de notre mère le vendredi et le samedi saints [160].

J'implore de vous la pureté d'âme, la pureté de l'amour, l'inoccupation de moi. La forêt sous la neige m'a fait pressentir, d'infiniment loin, mais pressentir tout de même, combien vous êtes pure, silencieuse et douce ; obtenez-nous la pureté de la contemplation. Vienne vite le jour, Vierge Marie, où vous cacherez entièrement mon âme sous votre manteau d'Immaculée Conception [161].

Une lettre de 1970 laisse deviner une grâce mariale que l'on peut qualifier de mystique, une expérience indicible de la sainteté de la Mère de Dieu. Marie, chef-d'œuvre de la grâce, avait conquis son âme de prêtre :

Je pressens, comme chaque année à pareille date, – oh ! ce n'est que d'une manière terriblement imparfaite, mais je pressens quand même quelque chose de la beauté de la Vierge Marie. On aurait envie de dire : ce n'est pas possible si l'on ne savait à quel point Dieu est miséricorde et beauté.

• *Un vase d'argile*

Cet appel pressant que ressentait le père Calmel pour la vie contemplative aurait pu le détourner du ministère de la prédication. À la manière des ermites de tous les temps, il aurait volontiers fui dans le désert pour vivre seul avec le Seul. C'est en dominicain, toutefois, qu'il comprenait ce primat de la contemplation. À une jeune fille de vingt ans fascinée par Charles de Foucauld, mais qui avait reçu l'appel à la vie dominicaine, il écrivait :

Foucauld : sens admirable de la vie cachée et de la sainteté de Nazareth. Mais son charisme, sa grâce dans l'Église n'est pas celle du prêcheur ; or les sœurs enseignantes de Toulouse sont filles de saint Dominique. Le savoir. Je dois beaucoup au père de Foucauld ; je l'ai beaucoup pratiqué ; mais j'ai toujours essayé de l'utiliser selon ma vocation qui est autre que la sienne [162].

---

159 - Lettre du 27 août 1968.
160 - Note du 17 août 1968.
161 - Note du 30 décembre 1968.
162 - Lettre du 27 janvier 1968.

D'autre part, un idéal si élevé ne risquait-il pas de favoriser, chez le religieux, ce qu'il est convenu d'appeler « l'orgueil du (faux) contemplatif », une suffisance qui fait tout regarder « de haut » avec dédain ? Les textes du père Calmel datant de cette époque montrent que la grâce qui le poussait vers une intime union à Dieu lui laissait pleine conscience de sa propre faiblesse. Pour ainsi dire, la même grâce qui l'armait pour les combats de l'Église, le désarmait par le sentiment de sa fragilité.

Aussi bien, il demandait dans la prière « d'être fidèle dans cette épreuve de l'Église, d'être heureux d'avoir à offrir une telle épreuve, de ne pas se laisser troubler en voyant la démolition progressive [163] ». Devant tant d'abandons parmi les prêtres et les religieux, face à certains dominicains qui pouvaient semer « partout le doute et ruiner la foi en Jésus-Christ », sans être importunés par quiconque, il sentait bien concrètement le danger de l'amertume:

> Je souffre beaucoup moins du penchant à l'amertume devant tant de si grandes trahisons. Que Jésus toutefois mette en place mes indignations, que du reste je ne traduis pas au dehors [164].

Ce religieux, qui écrivait au dos d'une image cette simple prière : « Vierge Marie obtenez-moi la joie et la pauvreté », était apte à toucher et à consoler les âmes visitées par le trouble et la maladie. C'est de cette époque que date sa note « Sur la prière en temps de crise » :

> Je dirai à ceux qui sont épuisés, désorientés, malheureux : la prière, la persévérance, l'obstination à prier remettent peu à peu tout en place dans notre cœur et permettent de continuer la lutte dans un monde chrétien où nous faisons figure d'idiots. Mais la prière nous fait savoir d'expérience que notre lutte est celle de la Sagesse de Dieu, parce qu'elle est la lutte de l'Église militante elle-même ; la vraie Église ; celle qui ne changera pas, même si de larges portions de ses troupes viennent à se débander et à changer de camp [165].

L'étendue de la décadence surpassait les conceptions et les forces humaines. Le père Calmel avouait lui-même sa difficulté à croire « que nous vivons une telle période » et que le pape lui-même encourage les novateurs. « C'est pourtant la vérité. Plus je saurai me le dire dans la prière – ce qui est une grâce que j'implore – plus je vivrai dans l'amour et la paix [166]. » Il comprenait que

163 - Lettre du 7 mai 1967.
164 - Lettre du 7 septembre 1967.
165 - 12 septembre 1967.
166 - Lettre du 21 août 1969.

l'heure était à la toute petitesse et à l'humilité. Déjà le 5 décembre 1968, il écrivait : « Plus nous serons petits, plus nous serons courageux. (...) Prière, paix et courage dans cette épreuve de l'Église avec des évêques qui ont perdu le nord. » À la suite d'un pèlerinage à Domrémy, en octobre 1969, il précisait :

> Plus je vois la situation se dégrader sur tous les plans, plus j'essaie d'être petit, confiant, abandonné, reconnaissant, étant absolument sûr que la vertu de la rédemption acquise par la Croix, n'est en rien diminuée par la malice des hommes. (...)
> Sainte Jeanne d'Arc interviendra pour la France de manière ou d'autre et nous obtiendra de lutter, souffrir et mourir en tranquillité, comme elle-même : de par le Roy du Ciel[167].

Tel est l'esprit d'enfance auquel le dominicain aspirait de toute son âme et dont il avait esquissé les grandes lignes, déjà en 1950, dans *Si ton œil est simple*. On le trouve résumé dans le poème suivant que le père Calmel composa lors d'un voyage en train, pour aider une sœur à vivre dans l'état d'oraison pendant la retraite qu'elle allait commencer :

> S'en remettre à la Vierge : elle est reine, elle est mère ;
> Adhérer simplement à ce que dit Jésus.
> En grand et doux silence adorer son mystère.
> Accueillir son amour en toute confiance
> Se tenir devant lui en état d'impuissance
> Et quel que soit le temps se lever résolu[168].

Et à l'occasion de l'anniversaire de son entrée en religion, il résumait tout en un mot :

> 32 ans que je suis fils de saint Dominique (Toussaint). Que le Seigneur se hâte de me sanctifier[169].

Ce survol de la correspondance du père Calmel au cours de ces années de bouleversement suffit à mesurer l'abîme qui le séparait du vacarme du monde, de la frénésie des novateurs, de la laideur des ambitions. Le Saint-Esprit préparait son instrument, creusait cette âme, éclairait et affinait cette intelligence, assouplissait et apaisait ce cœur en vue d'une union plus complète, celle du témoin de la vérité dans la persécution.

---

167 - Lettre du 20 octobre 1969.
168 - Lettre du 11 avril 1969.
169 - Lettre du 27 octobre 1969.

### *Donnez-nous un évêque*

À mesure que les trahisons se multipliaient, que l'apostasie se répandait et que la persécution ecclésiastique contre la Tradition se faisait plus violente, un nombre croissant de fidèles et de prêtres manifestaient leur attachement à l'Église de toujours et se montraient décidés à tenir coûte que coûte. Au milieu d'eux, le père Calmel comprenait fort bien quelle était sa mission :

> Les positions se durcissent : nombre de laïcs sont décidés à ne plus se laisser mener à l'apostasie (et à l'impossibilité de prier) par des prêtres et des évêques inconscients ou apostats. Je vois de plus en plus que mon rôle est d'aider ces laïcs à vivre du primat de l'oraison et à leur expliquer le contenu de la foi. Madiran en est très persuadé. Que Jésus me soutienne et me transforme en lui en même temps qu'il me charge de ce ministère [170].

De fait, le frère prêcheur était appelé de tous côtés. Après les fêtes de Pâques 1967, il doit se rendre à Espalion « où vit maintenant M^me^ F., avec ses quatre enfants (la veuve d'un capitaine assassiné à Alger) ; elle a réuni un cercle de chrétiens qui veulent tenir [171] ». Puis il assiste « à une réunion de prêtres qui essaient de se regrouper pour demeurer fervents [172] ». À la fin du même mois, il fait une conférence à Toulouse chez M. Vernette, un de ses grands amis, ancien architecte des dominicaines enseignantes [173]. Le 23 avril, il est déjà à Paris pour « une réunion avec des jeunes [174]. » En mai, il donne une nouvelle conférence à Toulouse et prêche une récollection pour les hommes du Carcassonnais. En juin, ce sont le pèlerinage de Vivières et ses visites dans « les marches de l'Est ». De ces voyages apostoliques, il garde l'impression suivante :

> Ce que je retiens de mes rencontres à Paris (et partout), c'est que Jésus nous demande de nous sanctifier dans l'épreuve – en continuant bien sûr de résister autant que nous pouvons. Mais la machine à démolir fonctionne partout ; sa violence n'est point partout égale : c'est toute la différence. Les sœurs de Saint-Cloud ont bien des ennuis et leur curé déploie un zèle diabolique à mettre la paroisse sens dessus dessous [175].

Les initiatives se multiplient en vue de défendre la Tradition. Le 3 septembre, de « braves garçons » lui demandent d'être chapelain d'une section

---

170 - Lettre du 12 octobre 1967.
171 - Lettre du 29 mars 1967.
172 - Lettre du 4 avril 1967.
173 - Lettre du 20 avril 1967.
174 - Lettre du 23 avril 1967.
175 - Lettre du 29 avril 1967.

d'un ordre international de chevalerie. En raison de certaines ambiguïtés relatives à la nature même et aux obligations de cette « chevalerie », le père Calmel préfère refuser cette aimable invitation.

Cependant, il encourageait toutes les résistances à la décadence. Les temps étaient trop durs, la guerre trop universelle pour pouvoir se disputer sur des choses accidentelles. Alors que des « bien pensants » se plaignaient de l'attitude trop polémique de certains défenseurs de la Tradition, le père Calmel écrivit une note qui montre sa largeur de vue et son cœur de croisé :

> J'ai autre chose à faire que d'ergoter sur la manière d'un tel ou d'un tel. La situation est trop grave pour perdre du temps à ces vaines disputes. Car depuis les histoires dessinées que l'on fait lire aux petits enfants [176] jusqu'aux conférences pour les personnes soi-disant sérieuses, depuis les rêves de simples paysans songe-creux [177] jusqu'aux projets babyloniens des grands ingénieurs, depuis les plans de pastorale de l'assemblée plénière épiscopale [178] jusqu'à la liturgie du moindre vicaire, depuis le nouveau style de vie des couvents jusqu'au néo-rubricisme infantile et vernaculaire des moniales cloîtrées, le monde moderne est devenu si uniformément désacralisé et bêtifié, et les clercs témoignent d'un empressement si violent et si factice à trahir leur vocation que je ne peux que féliciter tout chrétien qui entreprend, avec les armes de la foi, de pratiquer quelque brèche dans ce carcan diabolique. Je ne vais pas le quereller sur la façon dont il manie les armes spirituelles. Je désire seulement pour lui et pour moi que l'Esprit-Saint nous donne lui-même de les manier [179].

De son côté, prédicateur inlassable, il faisait tout ce qu'il pouvait pour aider les chrétiens à conserver la foi. Le 4 janvier 1969, il parle à Dijon à des parents d'élèves. Après leur avoir fait une description rapide de la situation présente, il les exhorte à « unir la paix contemplative à une pugnacité inlassable ». Aux maîtres, il conseille vivement l'étude approfondie de la théologie, qui consiste à « adorer intelligemment les mystères ». Aux familles, il prêche « un anticonformisme tranquille à l'avilissement ambiant ». On les affublera alors d'étiquettes de toutes sortes, celle d'être des « irréductibles », de former « une réserve de Peaux-rouges ». Laissez dire, leur répond-il. Et

---

176 - « Train Paris-Metz, la mère en face de moi et ses trois enfants » (note du père Calmel).

177 - « Paysans de chez moi et leurs rêves de faire monter l'eau des combes sur la colline pour alimenter un réservoir géant » (note du père Calmel).

178 - « Maints exemples de cette assemblée encore plus manœuvrée qu'elle n'est bêtifiante » (note du père Calmel).

179 - Note du 21 mars 1968.

avec son humour habituel, il avoue : « J'ai tellement d'étiquettes sur le dos que, bientôt, je n'aurai plus besoin de tricot ! »

Malgré le très bon accueil des prêtres de la maîtrise de la cathédrale, il doit constater qu'« ici comme partout les écoles libres, insensiblement, se laïcisent : quelle débâcle. J'essaierai de rallier ceux qui veulent résister[180]. »

Au demeurant, que pourrait-il faire de plus ?

> Prier, tenir, lutter : pour ce qui est de l'état de l'Église je ne crois pas que nous puissions faire autre chose : car le mal est partout considérable, je le vois bien par mes rencontres parisiennes. Mais le Seigneur veille sur nous[181].

Au mois d'avril 1969, il caressa le projet de réunir les prêtres qui résistaient à la révolution dans l'Église.

> J'envisage une lettre ouverte aux prêtres qui voudront s'engager sur six points :
> - prédication de la foi de toujours ;
> - catéchisme de toujours ;
> - canon romain latin ;
> - communion sur les lèvres ;
> - soutane ou habit de l'Ordre ;
> - répandre le rosaire.
>
> On verra bien, prions. Je suis sûr que peu à peu les meilleurs prêtres se regrouperont[182].

Très vite, il renonce à cette idée qui lui semble prématurée et surtout qui ne correspond pas à sa mission propre :

> Finalement, non ! Je continuerai d'écrire des articles de théologie et spiritualité. Mais rallier visiblement les prêtres je ne pense pas pouvoir le faire dans la pagaille présente. Et si le Seigneur le voulait il me le ferait faire. D'ici là (si cela doit venir) je continue comme avant et essaierai de prier mieux.

Quoi qu'il en soit, le réseau de ses amis et des gens qui faisaient appel à lui s'amplifiait de mois en mois. C'est ainsi qu'en juin 1969, il prêche une récollection à des messieurs près d'Avignon et visite son ami Pierre Debray à Aix-en-Provence. En août, il fait la connaissance du curé de Nègrepelisse,

---

180 - Lettre du 4 janvier 1969.
181 - Lettre du 10 janvier 1969.
182 - Lettre du 21 avril 1969.

l'abbé Choulot, qui lui « donne carte blanche » pour célébrer la messe de l'Assomption [183]. À Prouilhe, il prêche de temps à autre des récollections pour d'anciens retraitants de Chabeuil qui font appel à lui. L'un d'eux écrira au provincial des dominicains : « Heureusement que l'on a le père Calmel ! »

À tous, il prêche la vigilance et la persévérance dans la foi, en acceptant toutes les séparations que Dieu imposera à leur fidélité. « Les premières cathares à Prouilhe ont rompu avec leurs familles, explique-t-il en octobre 1969. Nous aussi, sans sectarisme, il nous faut rompre avec le modernisme. » Dès lors, il regrette l'aveuglement de ceux qui, trop attachés aux personnes, acceptent tout enseignement venu de Rome, même celui qui s'oppose ostensiblement à la Tradition. En octobre 1969, il mettait déjà des amis en garde contre l'erreur qui « ne veut pas voir que le pape puisse se tromper » (entre autres chez Marcel Clément).

• *Pontcallec*

Dans cette tourmente, les dominicaines du Saint-Esprit de Pontcallec continuaient leur œuvre d'enseignement. À la fin du mois d'août, le père Calmel fut invité à la consécration de leur nouvelle église. Étant seul au vicariat de Prouilhe à cette date, il dut renoncer au voyage [184]. Il se rattrapait en passant à leur institut à Saint-Cloud à chaque fois qu'il se rendait dans l'Est, surtout aux alentours de Noël. Alors, il restait huit ou dix jours, ce qui permettait aux sœurs d'avoir toutes les messes des fêtes de la Nativité. Il logeait à l'école. « Il était très simple de rapport, témoignent les sœurs anciennes. Il avait quelque chose de très simple, amusant, mais autrement très sérieux. À partir du moment où il franchissait le seuil de la chapelle, on sentait son recueillement, un grand respect du sacré. Il était resté d'une santé très faible et il arrivait souvent

---

183 - Décédé après soixante-deux ans de sacerdoce, le 25 décembre 1991, l'abbé Jean Choulot était prêtre du diocèse de Montauban. Il exerça son ministère sacerdotal comme vicaire à Montauban, puis comme curé de paroisse de campagne (Montalzat), puis curé-doyen de Nègrepelisse. Dès 1930, il avait résisté au retour en force du modernisme qui avait pris son essor à l'occasion de la condamnation de l'Action française. Homme d'une grande érudition, il soutint Jean Ousset et Jean Masson dans la fondation de la *Cité catholique* et fréquenta par la suite les congrès de Lausanne. « Ceux qui l'ont connu à cette occasion se rappellent sa puissante silhouette et ce trait qui le caractérisait : une sorte d'allégresse dans la vérité, une forme particulière du "*gaudium de veritate*" ; la joie tranquille de posséder et de communiquer les certitudes fondamentales » (Arnaud de Lassus, *Action Familiale et scolaire*, février 1992).

184 - « C'est une très belle église, qui se trouvait à 100 km de là et qui tombait en ruine. Elles l'ont fait transporter en numérotant les pierres (ce sont de belles pierres de taille, en granit) et en faisant faire une charpente métallique. D'après les photos, c'est admirable. J'aimerais leur faire le plaisir d'y aller. Mais je suis seul pour encore trois semaines. J'irai donc une autre fois. » (Lettre du 23 août 1967)

très fatigué. Lorsqu'il arrivait en haut de la colline de Saint-Cloud, il n'en pouvait plus. Parfois, quand on venait le visiter, il était assis, et demandait une faveur : "Pourriez-vous dire le chapelet avec moi ? Je ne puis me concentrer." En janvier 1969, il écrivait : « Le séjour à Saint-Cloud m'était bien nécessaire, car ma résistance est limitée. J'estime une grande chance d'être logé dans cette mansarde tranquille. Les sœurs sont très bonnes [185]. »

En novembre 1967, le fils de saint Dominique composa pour elles une note intitulée : *Détournement révolutionnaire de l'Évangile.*

En décembre 1968, les dominicaines du Saint-Esprit perdirent leur fondateur et leur père. L'abbé Berto mourut le 17 décembre 1968, « en plein combat, son cœur de chair brisé par l'autodestruction de l'Église [186] ». Le père Calmel put se rendre à ses obsèques. Au retour, passant à Saint-Cloud, il dit : « C'est quelqu'un qui a beaucoup aimé les enfants, mais avec beaucoup de détachement. » Il put admirer aussi le courage des sœurs qui « sont vaillantes dans ce deuil [187] ».

Dans le numéro spécial d'*Itinéraires* consacré à la mémoire de l'abbé Berto, le père Calmel apporta une contribution qui montrait la profondeur de l'amitié unissant les deux prêtres :

> Un des traits les plus saillants de la vie intérieure de l'abbé Berto était la vigueur, la pureté, la logique de sa foi dans l'Église. (...)
>
> Ce qu'il y avait de trop humain dans les membres de l'Église, y compris certains grands personnages, ne lui échappait aucunement. S'il en parlait à l'occasion avec une liberté tranquille c'est qu'il savait, jusqu'au fond de l'âme, que l'Église ce n'est pas cela ; cela qui, dans les membres de l'Église, relève de la bêtise humaine, des ténèbres de Satan, et non de l'autorité et sainteté de Jésus-Christ (p. 44).
>
> De même pour le souverain pontife.
>
> Il n'était pas un admirateur inconditionnel des papes. Mais il croyait au pape et il l'aimait pour ce qui, en cet homme unique, appartient véritablement au vicaire de Jésus-Christ, demeure imprenable à toutes les forces de l'enfer. Cette foi granitique était ce qui m'avait frappé le plus, ce qui m'avait le plus aidé lors de mes premières rencontres avec le Père, en une époque où je me ressentais beaucoup (et plus qu'il ne convient) de certains procédés d'hommes d'Église. (Il est vrai que tous les

---

185 - Lettre du 10 janvier 1969.
186 - Jean Madiran, *Itinéraires* n° 132, avril 1969.
187 - Lettre du 10 janvier 1969.

épidermes n'ont pas même délicatesse. Certains sont admirablement coriaces et d'autres comme prédisposés aux bleus et aux mâchures.) Mais il est vrai aussi, et plus encore, que parmi ceux qui ont foi dans l'Église, il s'en faut de beaucoup que tous aient la même qualité de foi. Celle du Père était d'un cristal sans défaut; de la même trempe que celle d'un saint Dominique, d'une Jeanne d'Arc, d'un Jean de la Croix, d'un Pie X. Il est un de ceux qui m'auront le plus sûrement acheminé à comprendre que si le péché existe dans tous les clercs, sans distinction de leur rang hiérarchique, avoir foi dans l'Église consiste à ne pas en faire cas, je veux dire ne mettre en doute à cause de cela aucun des points de la constitution hiérarchique de l'Église, mais en même temps lutter sans merci contre les germes d'erreur et de mort que tel membre de la hiérarchie ferait pénétrer jusque dans le sein de l'Église : *in sinu et gremio Ecclesiæ*; lutter sans merci avant tout par la prière et le sacrifice, mais aussi, selon nos forces et notre rang, par la prédication, la controverse, l'exposé direct ; – et l'exercice courageux de l'autorité pour ceux qui en sont les détenteurs (p. 45).

Il faudrait dire encore, ou plutôt il aurait fallu dire en premier, – mais d'autres l'auront fait et bien fait, – que le Père était foncièrement bon (...). Il faudrait évoquer, autant qu'il est possible de traduire les secrets d'une âme, l'ampleur et la tendresse de son affection qui lui permettait de faire jaillir comme sans le chercher et de diriger avec un rare équilibre des communautés spirituelles aussi différentes qu'un orphelinat, une congrégation de sœurs, un groupe de prêtres (p. 46)[188].

La confiance du père Calmel à l'égard de la vertu de l'abbé Berto se traduisait également dans la foi qu'il avait en l'efficacité de son intercession. En janvier 1970, le dominicain confie à son ami défunt ses intentions les plus pressantes :

Du 2 au 11 février, neuvaine pour mon Ordre, la congrégation de mère Hélène, et Mgr Lefebvre assez malade, en clinique; j'ai confiance que Notre-Dame et l'abbé Berto le guériront[189].

À la nouvelle de la guérison du prélat, le dominicain s'écrie : « Mgr Lefebvre tiré d'affaire : *Deo gratias !* et à saint Pie X et au père Berto et à Notre-Dame de Lourdes[190]. »

---

188 - *Itinéraires* n° 132, avril 1969, p. 44 et sv.
189 - Lettre du 31 janvier 1970.
190 - Lettre du 13 février 1970.

• Itinéraires

La revue *Itinéraires* continuait de plus belle son combat de résistance contre le modernisme. La mise en garde de l'épiscopat contre la revue lui avait fait « une réclame fructueuse ». Le père Calmel continuait à en rencontrer régulièrement le directeur. Il le vit en avril 1967, puis en août. Le dominicain se réjouit alors de son « excellente rencontre avec Madiran (qui n'est plus guère "papiste") ». C'est une authentique collaboration et une sincère amitié qui liait les deux hommes. On le voit par exemple lors de l'affaire de l'évêque de Metz:

> J'ai dû vous parler du « boulet rouge » que Madiran tire sur l'évêque de Metz; j'ai beaucoup aidé à sa fabrication et là, l'évêque n'aura rien à dire. (...) Pas d'autre moyen de défendre la foi (en dehors de la prière) car ces évêques enseignent depuis le Concile une autre religion, ou la laissent enseigner. J'ai l'impression que je ne suis qu'au début de cette lutte pour la foi. La certitude que la grâce ne manquera pas, au contraire, mais j'en ai un tel besoin [191].

Toutefois, comme il arrive souvent dans les amitiés humaines, un certain froid s'installa dans les relations du père Calmel avec Jean Madiran, à partir du mois d'avril 1969. L'occasion en fut une lettre incendiaire du directeur d'*Itinéraires* adressée au père Calmel qui, par écrit, lui avait suggéré une entente avec l'abbé de Nantes. Une discussion amicale de vive voix eût été certainement préférable. Depuis longtemps déjà, le religieux se sentait mal à l'aise au milieu de « ces grands chefs de la résistance catholique » et aspirait à se « tenir à l'écart de tous [192] ». Il se sentait attiré par une vie plus retirée des susceptibilités humaines, plus priante et plus contemplative :

> Comme ministère, plus le temps avance, plus j'ai envie de ne plus écrire que directement sur le mystère de Dieu. (...) Je travaillerai pour les novices - pour les sœurs qui veulent méditer et c'est ainsi que se composeront mes livres. Si Dieu veut. Ce sera de bien meilleures conditions. (...) Ma résolution est prise de vivre à distance. Nous approfondir dans la méditation des saints mystères et dans l'oraison, garder la religion de toujours et ne pas s'inquiéter du reste [193].

Cette tension entre les deux hommes s'explique certainement par leurs « formations si différentes et aussi leurs préoccupations [194] », et restait

191 - 1er novembre 1967.
192 - Lettre du 1er avril 1969.
193 - Lettre du 25 juillet 1969.
194 - *Ibid.*

somme toute très superficielle. Elle se résorba bien vite. Mais elle fut l'occasion pour le père Calmel d'exprimer les sentiments qui l'habitaient au sujet d'une certaine conception de la résistance catholique. L'accélération de la crise, les avancées prodigieuses du modernisme et de l'apostasie engendraient en effet chez certains une effervescence et une dureté qui agaçaient, c'est le mot qui nous paraît le plus juste, la sensibilité du père Calmel et lui arrachaient en privé des paroles cinglantes. Il regrettait beaucoup les bulletins qui ne pensaient qu'à « clouer le bec aux hérétiques plutôt qu'à nourrir les âmes. Comme s'il suffisait de leur clouer le bec [195]. » Bien plus, il ne pouvait supporter les « criailleries d'adjudants », les motets qui ne savent que « contredire (souvent à juste titre) sans s'élever presque jamais aux grands exposés sereins et pacifiants », les « ambitieux [196] » qui semblent profiter de la crise pour faire carrière, tel prêtre qui, comme il aimait à dire avec un sourire espiègle, « est atteint de la cirrhose du moi », ou enfin « les résistants pour la foi qui se montent tellement le cou qu'ils ont des cous de girafe ; des bonshommes à cou de girafe et qui crient comme des rhinocéros qu'on écorche [197] ! »

Certes, le père Calmel n'aurait jamais livré au public de telles expressions par lesquelles il laissait libre cours à son humeur et à son humour, et il les aurait d'ailleurs facilement rétractées par la suite. Car en définitive, elles ne visaient pas tant telle ou telle personne, mais plutôt la situation du moment. Plus que du caractère et de la formation des uns ou des autres, la difficulté ne venait-elle pas de l'isolement de ces résistants méritants qui étaient livrés à eux-mêmes ?

• *L'abbé de Nantes*

Le père Calmel s'efforçait de garder des contacts avec l'abbé de Nantes. Lors de ses rencontres, le dominicain essayait d'éclairer le fougueux orateur sur les lois du combat de la foi et de la polémique chrétienne [198]. C'est ainsi qu'il se réjouit, en décembre 1967, de voir paraître dans La *Contre-Réforme* un texte invitant les lecteurs à réciter les trois *Angelus* quotidiens pour leur persévérance dans la foi et pour la Tradition [199]. « Je lui avais demandé vingt fois [200] ! »

195 - Lettre du 4 février 1968.
196 - Lettre du 25 juillet 1969.
197 - Lettre du 24 avril 1969.
198 - Entretiens du 9 juin et de décembre 1967.
199 - En octobre 1967, l'abbé de Nantes transforma sa *Lettre à mes amis* dans le bulletin intitulé *La Contre-Réforme catholique au XX<sup>e</sup> siècle*. Celui-ci atteint jusqu'à 30 000 abonnés.
200 - Lettre du 16 décembre 1967.

C'est alors qu'une petite différence de point de vue entre Jean Madiran et l'abbé de Nantes permit au père Calmel de mettre le doigt sur la fragilité présente de la résistance catholique.

> L'abbé de Nantes m'écrit, mais sans la moindre précision, qu'il est en désaccord avec *L'hérésie du xx<sup>e</sup> siècle* de Madiran. Je suppose que pour l'abbé c'est le pape qui est coupable ; pour Madiran ce sont les évêques. À mon avis, les responsabilités, réelles des deux côtés, ne sont pas du même ordre : le pape a tort, non en ayant failli dans la foi, mais par omission, en omettant de condamner ceux qui ont failli ; mais les évêques, eux, en ayant failli dans la foi (le catéchisme nouveau) et non seulement en omettant de condamner. De toute façon je ne peux que supplier Notre-Dame de nous donner quelques vrais évêques ; je ne peux faire le rôle des évêques ; il me suffit d'être prêcheur. - Mais je vois une fois de plus que mon rôle ne ressemble ni à celui de l'abbé de Nantes ni à celui de Madiran [201].

Avec le temps, la nécessité se faisait de plus en plus sentir qu'un évêque parlât, qu'un descendant des apôtres défendît ouvertement la Tradition catholique. Aucun prêtre, aucun laïc ne pouvait le remplacer.

L'abbé de Nantes se lança dans une campagne bruyante contre le catéchisme hérétique. Il fut convoqué par son évêque (23 mai 1969), critiqué par Rome, mais d'une manière confuse et ambiguë (août 1969). Le pape déclara le prêtre « disqualifié », sans user d'aucune autre peine. En définitive, la réponse du pape sous-entendait que l'abbé de Nantes avait raison dans sa critique contre l'épiscopat français, mais que le pape ne voulait pas intervenir pour condamner les vrais coupables. « Tant mieux qu'il n'y ait pas plus », écrivait alors le père Calmel. Mais cette absence d'autorité était tout de même inquiétante. Si au moins elle pouvait aller jusqu'à « "tolérer" l'ancien *Ordo missæ* [202] » !

La promulgation imminente de la nouvelle messe rassemblait alors toutes les forces traditionnelles. On put même penser un moment que tous resteraient unis dans un même esprit :

> Avant Noël, j'essaierai de voir ce cher abbé de Nantes qui me réclame à cor et à cri. Le rapprochement, toujours plus étroit, de Madiran avec lui, la convergence de l'action : Dulac, de Nantes, Madiran (un peu *La Pensée catholique*), tous ces faits nouveaux me portent à croire que le Seigneur veut que nous fassions encore plus pour défendre ce qui

---

201 - Lettre du 30 septembre 1968.
202 - Le 21 août 1969.

> reste de bons prêtres, et pour obliger Paul VI à sortir de son horrible brouillamini ; et puis à la grâce de Dieu[203].

Cependant, le père Calmel se montrait de plus en plus consterné par l'attitude de l'abbé de Nantes. Si ce dernier avait souvent raison dans ses attaques contre le modernisme, il outrepassait manifestement sa mission réelle. En septembre 1969, le prêtre se comparait à sainte Jeanne d'Arc[204]. Et en novembre de la même année, il poussait la « modestie » jusqu'à affirmer que « Jésus se tient du côté de Maurras et du nôtre[205]. » Même si « l'orientation de la pensée de l'abbé, dans l'ensemble de ses lettres, est juste pour l'essentiel », et qu'il ne faut pas se rendre complice de la nouvelle messe « qui conduit à l'hérésie sans être hérétique », ces expressions choquaient la délicatesse d'âme du père Calmel.

Surtout, ce dernier s'opposa directement à la prétention de l'abbé de Nantes, manifestée dans la *Contre-Réforme* n° 26, de se faire le guide des prêtres catholiques tout en leur insinuant d'accepter les réformes. Le père Calmel écrivait avec vivacité :

> Consterné par les pages 14 et 15 du n° 26 de la lettre de l'abbé de Nantes ; je lui écris... Il prétend guider les prêtres et il les engage dans le chemin de la trahison. (...) Ah ! Seigneur, pitié pour vos prêtres ; je vous donne ma vie pour que nous gardions la vraie messe et j'ai confiance en vous[206].

• *L'abbé Coache*

À la même époque, un prêtre beaucoup plus discret commençait à faire parler de lui. Né en 1920 à Ressons-sur-Matz dans le diocèse de Beauvais, Louis Coache fit ses études au petit séminaire de Moncel à Pont-Sainte-Maxence. Il entra au séminaire français de Rome, puis à celui de Versailles en raison de la guerre. Ordonné prêtre le 24 avril 1943, d'abord vicaire à la cathédrale de Beauvais, il fut nommé curé de Montjavoult en 1958. Après avoir suivi des cours à l'Institut catholique de Paris, il obtint un doctorat de Droit canonique en soutenant une thèse sur « Le pouvoir ministériel du pape ». Le courageux curé se fit connaître d'abord par sa *Lettre d'un curé de campagne à ses confrères*, qu'il envoya aux prêtres de son diocèse pour Noël 1964, puis

---

203 - Lettre du 19 novembre 1969.
204 - « Quel phénomène de se comparer à Jeanne d'Arc. Vraiment c'est ridicule, pauvre cher abbé : que la Vierge le garde. » (Lettre du 19 septembre 1969)
205 - Lettre du 20 novembre 1969.
206 - Lettre du 24 novembre 1969.

par sa *Nouvelle lettre d'un curé de campagne* (8 septembre 1965), qui fut largement diffusée. En même temps, l'abbé Coache écrivait un article intitulé « La nouvelle religion » dans la revue *Le Monde et la vie,* qui lui valut les premières remontrances de son évêque. En juin 1967, le curé de Montjavoult publia sa *Dernière lettre d'un curé de campagne* à 150 000 exemplaires. De plus, il lança une revue qui vit le jour le 11 février 1968, *Le Combat de la foi*. Pour la Fête-Dieu de 1968, l'abbé Coache invita son évêque à présider la procession. Celui-ci profita de l'occasion pour attaquer son subordonné, lui interdisant de faire cette procession.

Par courrier, le père Calmel n'hésitait pas à l'encourager et à le conseiller.

> Dimanche dernier à Montjavoult, près de Beauvais, un curé qui m'écrit quelquefois (l'abbé Coache) a maintenu sa procession du Saint-Sacrement : 1 500 personnes venues de la région parisienne ; deux heures de procession sous une pluie battante ininterrompue... C'est à de tels signes qu'on s'aperçoit à quel point la grâce de Dieu est à l'œuvre dans l'Église toujours vivante[207].

L'évêque chercha à condamner le courageux curé. Mais l'abbé Coache, docteur en droit Canon, sut se défendre magistralement, tout en continuant sa résistance. En collaboration avec le père Noël Barbara, il composa son fameux *Vade mecum du catholique fidèle,* qui contenait les principes catholiques au sujet de la prière, de la messe, de la communion, du catéchisme. Il y ajoutait une liste considérable des prêtres qui, déjà, résistaient à l'avalanche moderniste. Paru à la fin de 1968, l'ouvrage avait déjà été vendu à 150 000 exemplaires à la fin du mois de janvier 1969. Avec la quatrième édition, en 1975, le nombre des lecteurs s'éleva à 360 000.

Un tel succès était intolérable aux yeux de l'épiscopat moderniste. Le curé de Montjavoult résista autant qu'il put. En mai 1969, le père Calmel se réjouit de ce que son appel à Rome ait été reçu. Ainsi, pour le moment, « l'abbé Coache ayant fait appel, il peut continuer, et Rome est fort lente à juger[208]. » Sa suspense par Mgr Desmazières, évêque de Beauvais, lui fut notifiée le 12 juin 1969, et il fut destitué de sa charge de curé le 4 juillet suivant. Un nouveau recours de l'abbé Coache à Rome retarda la procédure. Cependant,

---

207 - Lettre du 18 juin 1968.
208 - Lettre du 23 mai 1969.

sa condamnation fut confirmée par un décret cardinalice et approuvée par le pape Paul VI, le 12 juillet 1975[209].

Certes, la lenteur romaine laissait quelque marge de manœuvre aux défenseurs de la Tradition, mais l'obstination des modernistes ne lâcherait pas prise avant d'avoir pu les réduire au silence. C'est ainsi, par exemple, que le pèlerinage à Vivières, auquel le père Calmel participait depuis 1965, avait fini par être interdit par le clergé local et dut se transférer à Paris[210].

• *Mgr Lefebvre*

Les diverses initiatives prises par de simples fidèles ou par des prêtres isolés étaient méritoires et nécessaires. Avec le temps, elles montrèrent leurs limites. À mesure que l'étau moderniste se resserrait et que les abandons se multipliaient, il apparaissait de plus en plus clairement au père Calmel que la solution à la crise ne pouvait venir que d'un évêque.

Dès 1967, il s'adressa à Mgr Lefebvre. Puis il écrivit à l'abbé Dulac sa conviction que seul ce prélat, supérieur général des Pères du Saint-Esprit, pourrait faire l'unité dans ce combat pour la défense de la foi :

> J'ai envie de réécrire à Mgr Lefebvre. Bien sûr, il risque beaucoup s'il prend publiquement position contre le réformisme actuel. Mais s'il ne le faisait pas, il risquerait autant ce me semble et surtout, surtout, la sécurité de conscience dont beaucoup ont besoin et le principe d'unité qui nous manque ne nous serait pas accordé... Alors comment échapper au chaos ? Le jour où nous pourrons dire : « Un évêque a pris position ; notre résistance au chambardement liturgique, dogmatique, disciplinaire n'est plus le fait de simples laïcs, de simples prêtres, mais nous avons un évêque », ce jour-là les choses seront clarifiées, nous rallierons des hésitants, d'autres évêques surtout suivront. Je demande chaque jour à Notre-Dame et à saint Dominique que Mgr Lefebvre parle hautement. Je ne vois que lui...

Quelques semaines plus tard, le dominicain jubilait. Il pouvait écrire à une correspondante :

> Je vous dis notre union de prière pour tout, mais en particulier pour Mgr Lefebvre (Père du Saint-Esprit) que je connais ; qui doit faire une

---

209 - L'abbé Coache se retira alors à la Maison Lacordaire de Flavigny qu'il avait achetée en 1971. Il s'installa au Moulin du Pin (53) en mai 1985 où il mourut le 21 août 1994.
210 - Lettre du 15 juin 1969.

> lettre qui rompra (enfin) le silence des évêques; ce silence complice de l'apostasie. J'ai reçu la lettre de Mgr Lefebvre qui s'engage à cela[211].

En effet, le prélat prit la parole dans la presse. Le père Calmel l'annonça à une de ses filles spirituelles en ces termes :

> Dans *Itinéraires* de mars, vous lirez ce qui est dit du nouveau catéchisme hérétique. Déjà l'évêque, supérieur des Pères du Saint-Esprit, un saint évêque que je connais de près, a demandé que finisse ce nouveau gouvernement d'assemblée (impersonnel) qui est devenu celui des évêques de France et qui est une abdication rendant possibles les hérésies. L'article de cet évêque (Marcel Lefebvre, pas celui de Bourges) qui n'était accepté par aucun journal catholique a paru finalement dans un journal, *Rivarol* du 7 mars 68. Lire et méditer[212].

Dans ses lettres, il encourage ses dirigés à prier pour le prélat, et à lire ses déclarations[213]. Dans sa prière, il suppliait Notre-Dame « de nous donner quelques vrais évêques[214] ».

À travers ses contacts avec Mgr Lefebvre, le père Calmel put apprécier non seulement sa rigueur doctrinale et son amour de la Tradition, mais encore sa profonde modestie. Dans une lettre privée, le religieux pouvait écrire: « Mgr Lefebvre, des Pères du Saint-Esprit, m'écrit une très bonne lettre. Lui, au moins, il appartient à l'espèce (peu nombreuse) des résistants pour la foi qui ne se montent pas le cou[215]. »

Le dominicain reçut avec enthousiasme la nouvelle de la fondation du séminaire de Mgr Lefebvre. « Tout est en place, s'écriait-il, enfin, un évêque parle ! »

Mais quelle surprise ne l'attendait pas ! Mgr Lefebvre se voyant forcé par les événements de fonder un séminaire qui devait s'ouvrir à Fribourg, en Suisse, poussa sa confiance dans le père Calmel jusqu'à l'inviter à en devenir le supérieur. On devine l'étonnement du frère prêcheur. Se plaçant face à Dieu, il crut devoir refuser :

> Mgr Marcel Lefebvre me propose de devenir à Fribourg supérieur !!! du séminaire qu'il fonde. Je lui ai répondu non, en le remerciant beaucoup. Ce n'est pas mon charisme. Puis il faudrait voir cela de très près et aussi

---

211 - Lettre du 1er décembre 1967.
212 - Lettre du 15 mars 1968.
213 - « Lire dans *Itinéraires* de novembre p. 226, article très beau de Mgr Lefebvre » (lettre du 24 novembre 1968).
214 - Lettre du 30 septembre 1968.
215 - Lettre du 24 avril 1969.

voir avec l'Ordre. Mais je ne pense pas que les services que l'on attend de moi (si j'ose dire !!!) soient dans l'ordre de l'exercice de l'autorité.

## *La prédication dominicaine*

Le père Calmel se savait appelé par Dieu au ministère de la prédication, qu'il intensifiait autant que ses supérieurs et ses forces le lui permettaient. À ce titre, il se réjouit de la place qui lui est faite à Prouilhe[216] et de la compréhension de « son prince », le père Rzewuski[217].

Le 10 mars 1967, il put reprendre ses cours de Toulouse. Régulièrement, il montait à Fanjeaux, en solex quand le temps le permettait, pour confesser une petite communauté de sœurs. Pour les jours saints de 1967, il fut envoyé à Capdenac, dans le Lot[218]. Voici le bilan de ses prédications en paroisse :

> J'ai fait mon ministère de mon mieux dans trois paroisses d'une indifférence rare – qui ont été abandonnées pendant vingt-cinq ans – et que le curé actuel, un bon curé, essaie de relever. Mon seul désir est de me rapprocher de Jésus-Christ et de continuer d'annoncer et de défendre l'Évangile, dans la mesure où cela reste possible. Car il est évident que les ténèbres et la confusion se répandent toujours plus. Mais Jésus vainqueur nous fait vaincre avec lui et ne peut nous abandonner. C'est une évidence en ces fêtes de Pâques[219].

Pour la Pentecôte, il fut à nouveau invité dans deux paroisses. Il s'en réjouit, « mais je ne peux tenir lieu de curé, et ce curé (comme tant d'autres) est trop découragé et amorphe pour s'occuper activement de ses paroissiens[220] ».

Puis ce fut une retraite pour dames et demoiselles à Prouilhe du 12 au 16 juillet. Ce ne fut pas la foule, puisque sept retraitantes seulement y participèrent.

Les absences des uns et des autres, en été, lui donnèrent du calme, mais aussi beaucoup de travail. Il pouvait alors toucher de près la légèreté de certains chrétiens de passage et déplorait parfois leur manque de pudeur et de dignité. « À la messe de ce matin, écrit-il en septembre, au moment de la

216 - Lettre du 25 février 1967.
217 - Lettre du mois de mars 1967.
218 - En 1968, le dominicain est dans la paroisse des environs, à Villespy / Cenne Monesties / Carlipa, dans l'Aude.
219 - Lettre du 28 mars 1967.
220 - Lettre du 20 mai 1967.

communion, j'ai dit à une jeune fille qui venait les bras complètement nus, de se faire prêter un voile ; elle a boudé et elle est partie [221]. »

Lorsqu'il n'était pas en voyage à Paris (récollections aux Compagnons d'*Itinéraires*), à Saint-Cloud ou en Lorraine, le père Calmel assurait son ministère auprès des moniales. Au cours de l'avent 1967, il leur prêcha sur les vertus théologales qui nous font éviter le repli sur soi :

> Prenons garde de laisser le regard retomber sur nous. Même et surtout lorsque nous éprouvons notre impuissance, prenons garde à ne prêter attention à notre impuissance que dans la lumière de sa toute-puissance ; ne songer à notre impureté que dans la lumière de sa Sainteté ; ne voir notre injustice que dans la lumière de sa Perfection ; ne souffrir des tribulations de l'Église que dans la lumière de sa victoire et de son assistance infaillible [222].

Lecteur assidu et dévot de saint Jean de la Croix, il affectionnait particulièrement de prêcher dans les carmels. Pour l'instant, celui de Pamiers lui restait ouvert. Il put y donner encore une conférence en février 1968 et y retourner les 3 et 4 octobre 1969. Au cours de ses déplacements d'été, il visita à nouveau le carmel de Virton, mais aussi celui de Matagne où sont les reliques de sainte Radegonde. Il y resta du 13 au 22 août 1968. L'année suivante, il rencontra en Belgique le prieur carme de Chèvremont qui avait demandé à faire sa connaissance [223]. Les 12 et 13 juin 1969, le dominicain se trouvait au carmel de Domrémy. Le 22 novembre 1969, il prêcha trois jours de suite au carmel de Virton. Son compte rendu montre bien son attachement aux âmes contemplatives :

> Communauté vraiment avide. Que Notre-Dame fasse épanouir toutes ces fleurs au jardin de son Fils !!! Je leur ai rendu leur bien, à ces chères sœurs, les instruisant avec les saints du carmel qui m'ont d'abord instruit moi-même : saint Jean de la Croix et la *Teresita*. (...) Ce soir je vais commenter la strophe : *Vitam præsta puram*... et demain : *Verbum caro factum est* [224]...

Avec ses prédications aux carmels, il faut mentionner ses prédications de retraites. Si celle de 1967 n'eut pas un grand succès, celle du 31 août au 4 septembre 1968, sans doute grâce à l'annonce qu'en avait faite la revue

---

221 - Lettre du 3 septembre 1967.
222 - Sermon du 3 décembre 1967, *Levate capita vestra*.
223 - Lettre du 10 juin 1969.
224 - Lettre du 23 novembre 1969.

*Itinéraires*, accueillit vingt-quatre retraitantes. Avant l'ouverture de la retraite il pria: « Que je fasse l'œuvre de Jésus-Christ, les affermissant dans la foi, leur redonnant courage, paix, enthousiasme pour tendre à l'amour parfait. » À l'issue de ses prédications, il pouvait affirmer:

> Ce que j'ai dit de plus fort et de mieux, me semble-t-il, avec la primauté de la prière, le précepte donné par Jésus au chrétien d'être séparé du monde et comment la fidélité à ce précepte était le seul moyen de travailler à la conversion du monde; donc ne pas avoir peur de se singulariser, par exemple dans le costume; donc esprit du martyre. Un bon nombre aura certainement compris. En tout cas, Jésus a béni cette retraite (et le prédicateur) [225].

Le père Calmel recommença l'expérience en 1969. Les circonstances de la vie de l'Église lui arrachèrent des paroles sévères. Avant l'ouverture de la retraite, il confiait son propos:

> Je parlerai (je pense) du mystère de l'Incarnation rédemptrice et du mystère de la grâce. Je crois en Jésus. (...) Je crois qu'il est notre Dieu et sauveur, même et surtout dans les temps de détresse et dans les temps de pseudo-église et nous y sommes. « Il se lèvera de faux Christ (de pseudo-Christ) et de pseudo-prophètes » et ils inventeront une pseudo-église, une pseudo-religion. Mais Jésus nous garde dans la vraie Église fondée sur Pierre, même si pour quelque temps Pierre s'est mis en vacances, hélas. Et celui qui voudra, envers et contre tout, rester ce que Dieu demande, c'est-à-dire témoin du vrai Christ, de la vraie Église, de la vraie religion, qu'il s'attende celui-là à la persécution et à la solitude, à l'incompréhension et aux railleries. Mais je lui prépare une couronne de gloire, dit le Seigneur [226].

Si ce langage affermit et encouragea un bon nombre des participantes, il ne plut pas à tout le monde. Une religieuse « en révolution », en effet, crut bon de manifester son mécontentement et de troubler la retraite. Ce n'était pour le prédicateur qu'une preuve supplémentaire qu'il avait visé juste.

La prédication du père Calmel à cette époque était surabondante. Elle ne doit pas cependant nous faire oublier la fragilité croissante de sa santé. En juin 1967, il tomba malade au retour d'une course apostolique et dut garder la chambre. Il rassurait une correspondante en ces termes: « Ce temps de

---

225 - Lettre du 5 septembre 1968.
226 - Lettre du 21 août 1969.

repos forcé ne m'abrutit pas tellement que je ne puisse prier ; et puis ce ne sera rien ; et quel calme dans ce vicariat ! »

Suivant les conseils du médecin et de ses amis, le prédicateur se retire quelque temps chez sa famille à Gagnol, puis chez une personne âgée, dans l'ancien prieuré de Puychevrier, près de Mérigny. À la Toussaint, il dut revoir son médecin pour ses fameux saignements de nez qui l'épuisaient. « Rien d'alarmant » dit-il alors, et il promit de refuser des ministères trop lourds. Mais la fatigue et la faiblesse demeuraient. En mars 1968, il fut à nouveau victime d'un malaise. On s'inquiéta à juste titre. « Ne vous tracassez pas, répondait-il, le docteur le sait : essoufflement très fort si je marche très vite avec des changements de température (c'est le cas de la gare). Mais ne pas s'inquiéter, (je suis raisonnable)[227]. » Mais comment arrêter ce fils de saint Dominique en ces temps de détresse pour l'Église et pour les âmes ? D'autant plus que, avec la prédication orale, le travail harassant de la plume l'attendait.

## *Les articles d'*Itinéraires

Malgré ses nombreux voyages apostoliques, ses prédications et son abondante correspondance, le père Calmel trouvait le temps de continuer sa collaboration à la revue *Itinéraires* et de publier des articles qui, en raison des circonstances, étaient d'une particulière importance. Ils nous permettent de suivre sa vie intellectuelle au cours des événements troublés de cette période.

## *Les manœuvres de l'Antéchrist*

En mars 1967, le Père reprenait le sujet délicat qu'il avait abordé dans *Théologie de l'Histoire*[228]. Ce n'est pas la question oiseuse de la date de la venue de l'Antéchrist qui intéresse ici l'auteur, mais bien plutôt celle de son mode de pensée et d'agir. Car cet instrument du démon ne se contentera pas de s'opposer à l'Évangile. Sa stratégie consistera à rendre celui-ci inutile. Il répandra une pensée « sans intérêt et comme inassimilable à l'esprit », de telle sorte « que les pensées et les sentiments de l'homme n'aient plus d'orientation vers quoi que ce soit de surnaturel et même de religieux » (p. 146). Et, pour arriver à ses fins, il appellera à son secours le pouvoir politique et la vie sociale, « de telle sorte que l'irréligion imprègne la vie comme nécessairement, fasse corps avec la vie » (p. 147).

---

227 - Lettre du 21 mars 1968.

228 - « De l'Antéchrist », *Itinéraires* n° 111, p. 144-166.

Parmi les trois volets de la révolution qui avaient été dégagés dans *Théologie de l'Histoire*, l'auteur retient ici le troisième, celui de la collaboration des « sectes occultistes et maçonniques, du néomodernisme et du communisme » (p. 148). À cet endroit, le père Calmel tient à manifester sa gratitude à l'égard de deux écrivains qui lui avaient ouvert les yeux sur ce sujet difficile :

> Si des auteurs divers ont manifesté des aspects importants et indéniables de la révolution et du communisme, personne jusqu'ici, du moins à ma connaissance, n'a dégagé avec autant de perspicacité que Madiran et Cochin le caractère irréductible de la domination communiste ou révolutionnaire, c'est-à-dire l'existence et le rôle de noyaux dirigeants et des autorités parallèles. Ces autorités, d'un type spécial et non juridiquement défini, savent s'introduire dans les groupes et dans les rouages même de l'État pour les orienter et les ployer à leur bon plaisir (p. 154)[229].

Le système venant à se perfectionner, il devient mondial. C'est alors qu'il porte tous ses fruits empoisonnés :

> Quand il atteindra le stade de la mondialisation, le système du noyau dirigeant et des autorités parallèles deviendra d'une efficacité prodigieuse pour étouffer les âmes et subvertir l'Église. C'est sans doute par ce système de domination, devenu enfin mondial, que seront faits les préparatifs tout à fait immédiats de la venue de l'Antéchrist (p. 156).

Quand on connaît le don prophétique dont le père Calmel a fait preuve en plusieurs occasions, il y a lieu de s'inquiéter. Et pourtant, ses réflexions ne sont nullement défaitistes. Bien au contraire, elles vibrent comme un appel aux armes :

> Mais pratiquement, qu'est-ce qui demeure à notre portée ? Enterrés comme nous le sommes dans les réseaux innombrables de l'étatisme, évoluant dans un milieu sursaturé de laïcisme et de néomodernisme, dans un climat de veulerie et de luxure, comment appliquer le programme pontifical ?
> - Eh ! bien, aller jusqu'au bout de nos possibilités dans les domaines, même exigus, qui demeurent en notre pouvoir ; nous serrer et nous entraider en de petites communautés naturelles ; des communautés aussi nettement chrétiennes que possibles, qui acceptent un certain retrait du monde comme loi essentielle, d'existence et d'apostolat ;

---

229 - Le père Calmel trouve un exemple d'une telle subversion dans l'Église où les diocèses, les paroisses, séminaires et œuvres diverses « sont doublés dans les coulisses par d'autres autorités aux mains du Parti. » (p. 154)

> enfin persévérer dans la prière, afin que les ailes de notre espérance ne soient jamais brisées ni repliées. *C'est en vain que l'on tend des filets sous les pieds de ceux qui ont des ailes* (Pr 1, 17), et ceux qui ont des ailes sont ceux qui prient (p. 163-164).

## *Jacques Maritain*

En avril 1967, le père Calmel offrait à ses lecteurs une étude sur *Le Paysan de la Garonne* de Jacques Maritain [230]. On s'attendait, de la part du défenseur de la foi, à une critique plus sévère du philosophe personnaliste. Une anecdote fera comprendre le ton de cette recension. Il faut se souvenir que c'est en tant que dominicain, et fils de la province de Toulouse, qu'il collaborait à la revue *Itinéraires*. Et il tenait beaucoup à ce titre. De la même manière que tel curé devait réagir à la décadence en tant que curé, que les dominicaines du Saint-Esprit ou du Saint-Nom-de-Jésus devaient tenir la Tradition en tant que congrégations constituées, ou même que Mgr Lefebvre devait parler en tant que supérieur général des Pères du Saint-Esprit, c'est en tant que dominicain qu'il voulait prêcher haut et clair et combattre les nouveautés. À travers toutes ces œuvres, c'est l'Église du Christ et son ordre qui chassaient les vendeurs du temple et témoignaient de la vérité. Ceci explique pourquoi le père Calmel, conformément aux lois en vigueur, tenait à faire corriger ses écrits par quelque censeur de sa province. En l'occurrence, c'est le père Lavaud qui se chargeait de cette tâche.

Or, après lecture de sa critique sur Maritain, le père Lavaud envoya une réponse plutôt négative :

> Mon étude sur *Le Paysan de la Garonne* de Maritain a fait toute une histoire ; le père Lavaud est vieux ; il ne voulait pas que je dise, même discrètement, qu'il y avait une part de chimère dans la pensée de Maritain. Madiran lui a écrit pour me soutenir. Finalement mon article passera avec les réserves que je faisais (mais non appuyées). Le courage n'est pas une vertu fréquente – parce que la charité est faible [231].

Le père Calmel dut donc mettre de l'eau dans son vin et arrondir les angles. Même dans *Itinéraires*, il ne pouvait s'exprimer comme il le voulait [232].

---

230 - « Le "testament" de Maritain », *Itinéraires* n° 112, avril 1967, p. 123-145.

231 - Lettre du 15 février 1967.

232 - Le père Calmel prononça un jugement définitif sur Jacques Maritain dans le n° 181 de la revue *Itinéraires* de mars 1974, « Extravagances maritainiennes ».

Manifestement, la piété filiale jouait un grand rôle dans cette appréciation. C'est la lecture de Jacques Maritain, en effet, qui avait enthousiasmé le jeune Roger Calmel pour saint Thomas d'Aquin, lors de sa classe de Terminale et des premières années de séminaire à Toulouse. Il ne pouvait pas l'oublier :

> Ma dette à l'égard de Maritain est immense, c'est lui qui m'a fait pénétrer dans le thomisme. Nous sommes certainement nombreux à lui être ainsi redevables ; notre gratitude, qui est vive et profonde, demeurera toujours insuffisante pour un aussi grand bienfait.

C'est là un bel exemple de gratitude à l'égard d'un ancien maître. Mais cette reconnaissance reste critique et prudente. Car si les développements purement spéculatifs de Maritain introduisaient son élève dans la sagesse thomiste, ses « nombreuses analyses de la conjoncture historique » et « ses vues sur l'action du chrétien dans la cité » donnaient un autre ton. Le père Calmel propose donc de « désolidariser la métaphysique de Maritain de ses idées en matière plus contingente. Nous aurions tort de nous éloigner de sa philosophie, qui est d'un réalisme si puissant et si délicat, parce que nous n'aurions pas trouvé chez lui le même réalisme au sujet du temporel. » Car, dès ses premières lectures de Maritain, Roger Calmel avait compris qu'il n'était « point favorisé de dons exceptionnels dans le discernement des contingences ». Cette « fameuse nouvelle chrétienté » ne lui inspirait guère confiance, avec ses « citoyens divisés de croyance » et « leur cohabitation pacifique » (p. 127).

Cette recension du dernier ouvrage de Jacques Maritain est jointe, dans la revue *Itinéraires*, à celle qu'en donne l'abbé Berto[233]. Il n'est pas inutile de les comparer pour montrer la même délicatesse de cœur, mais aussi la même justesse de pensée qui habitait les deux amis.

> « Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
> Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien. »
>
> (...) S'il ne s'agissait que de définir notre propre et personnelle attitude à l'égard de M. Jacques Maritain, nous n'aurions besoin que du premier vers. Peut-être l'horreur de l'ingratitude nous jette-t-elle dans l'excès de la reconnaissance, mais nous sommes ainsi faits que nous préférons exagérer nos dettes plutôt que d'en rogner une parcelle. (...) En ce domaine, les maîtres dont nous sommes proprement le disciple, et ceux qui sont avec nous et mieux que nous leurs disciples, sont presque unanimement

---

233 - « Propos mêlés de souvenirs sur la personne et l'œuvre de M. Jacques Maritain », *Itinéraires* n° 112, avril 1967, p. 63.

> d'avis que les idées maîtresses de M. Jacques Maritain ne sont pas justes et que toute sa systématisation est en porte-à-faux (p. 64).

La contribution du père Calmel au numéro de juillet-août 1967 est une simple recension du livre de Jean-Marie Paupert *Peut-on être chrétien aujourd'hui ?* Il en profite pour défendre la réalité des événements de l'Évangile et des miracles[234]. Il reprendra le sujet dans un article de juin 1968 *Le Christ, Puissance de Dieu.*

## *Le père Teilhard de Chardin*

En novembre de la même année, le théologien revient sur les thèses du jésuite Teilhard de Chardin qu'il avait plusieurs fois critiquées avant le Concile. Il s'intéresse cette fois-ci à ses théories sur l'amour humain, qui ressemblent étrangement à celles de Freud[235]. Il commence son étude en citant un long passage d'une note qui, déjà en 1947, circulait à Toulouse :

> L'énergie dont s'alimente et se tisse notre vie intérieure est primitivement de nature passionnelle. L'homme, comme tout autre animal, est essentiellement une tendance à l'union complétive. (...) C'est à partir de cet élan primordial que se développe, monte et se diversifie la luxuriante complexité de la vie intellectuelle et sentimentale. (...) L'idée qu'il existe une genèse spirituelle de l'esprit à travers la matière (l'idée, autrement dit, d'une puissance spirituelle de la matière) déborde dans ses origines le problème de la chasteté. (...)
>
> Ce n'est pas isolément (mariés ou non mariés) mais c'est par unités couplées que les deux portions masculine et féminine de la nature doivent monter vers Dieu... Il y a une question générale du féminin qu'a laissée irrésolue ou inexplicitée *jusqu'ici* la théorie chrétienne de la sainteté. (...) S'immerger, pour être soulevé et pour soulever, dans le flot des énergies créées, sans excepter la première et la plus brûlante d'entre elles. (...) Non point fuite (par retranchement) mais conquête (par sublimation) des insondables puissances spirituelles encore dormantes sous l'attraction des sexes : telles sont, j'en suis de plus en plus persuadé, la secrète essence et la magnifique tâche à venir de la chasteté (p. 148).

Le père Calmel se dressait violemment contre ces propos non seulement en raison de leur caractère scandaleux – les conséquences de tels propos ne se faisaient que trop voir dans l'Église – mais parce qu'elles détruisaient par le

234 - *Itinéraires* n° 115, juillet-août 1967.
235 - « Le père Teilhard théoricien de l'amour et du féminin », *Itinéraires* n° 117, novembre 1967.

fond la beauté et la grandeur de la virginité consacrée, et même l'amitié toute pure qui unit les saints. Selon la théorie de Teilhard qui voit l'esprit comme une spiritualisation, comme un produit de la matière, il ne pourrait y avoir de chasteté radicale et d'amitié pure sans commerce charnel, « la virginité consacrée n'est qu'une atténuation, un dégradé du mariage » (p. 152). Pour répondre à de tels sophismes, le mieux était encore de revenir au bon sens. Car, dit le père Calmel, « tout chrétien convenablement instruit sait distinguer entre, d'un côté, l'amour qui tend au mariage et s'achève dans le mariage et, d'un autre côté, la réserve exclusive du corps et du cœur pour le Seigneur Dieu » (p. 152).

## Orate, fratres

L'aspect moral de la crise avait certes de quoi soulever l'indignation des âmes droites. Il n'était pourtant pas le plus important. À la racine de tout sévissaient une perte du sens de la foi, une fausse notion de Dieu et un attiédissement lamentable de l'amour pour Dieu. La réponse adéquate à une telle décadence consisterait donc tout d'abord dans un retour aux vérités premières de la foi et à une union d'amour avec Dieu, sincère et ardente.

C'est pourquoi le père Calmel se décida à livrer au public un enseignement qu'il avait réservé jusqu'alors à des religieux ou à ses fils et filles spirituels[236]. Il y exposait les grands principes qui nous sont déjà familiers, celui de la croissance constante de l'union à Dieu, de la correspondance à la grâce, de la loyauté, de la distinction des états de vie :

> La loi du contemplatif est de regarder le Seigneur sans détourner la tête et de laisser prendre sa vie par lui, courageusement. La loi de l'apôtre est de regarder le Seigneur et d'apprendre de lui à regarder les âmes à sauver. La loi de l'apôtre est encore de donner sa vie au Seigneur en la donnant pour les âmes dont il a la charge (p. 98).

Il complétera cette étude par un deuxième article dans le numéro 125 de juillet-août 1968. « Le vrai recueillement, écrira-t-il, est une des lois premières de l'amour ; il n'est rien d'autre que le souvenir du Bien-Aimé humble et adorant, la remise à son bon plaisir confiante et sans condition. » (p. 314) On comprend bien alors qu'un tel silence intérieur ne puisse venir que de la croix : « Il convient enfin que l'éducation de notre amour et notre formation aux mœurs divines s'accomplissent dans l'épreuve. (...) Ce que le monde appelle le scandale de la Croix nous le tenons pour un mystère d'amour. » (p. 317)

---

236 - « Maximes pour la vie spirituelle dans le monde et dans le cloître », *Itinéraires* n° 118, décembre 1967, p. 93 et sv.

On retrouve dans ces pages l'ardeur et la simplicité de ses lettres de direction spirituelle. Le prêtre de Jésus-Christ y ouvre son âme, s'adresse à Dieu directement sans fausse honte. Chez le père Calmel, le théologien était inséparable du mystique.

***Donnez-nous beaucoup de saints prêtres***

Parmi les articles que le père Calmel publia dans la revue *Itinéraires* à cette époque, l'un d'eux mérite une lecture particulièrement attentive[237]. Il représente un chef-d'œuvre du genre, et jette une forte lumière sur les bouleversements qui secouèrent le XX$^{e}$ siècle. L'auteur y manifeste les leçons qu'il a tirées des deux grandes guerres qu'il a subies. Tout en reconnaissant les faiblesses de Bernanos, il le félicite d'avoir exprimé son indignation à l'égard des « bien-pensants » et des prêtres qui, à la suite des terribles fléaux qui s'étaient abattus sur l'humanité, eurent la lâcheté de prêter leurs voix à ceux qui louaient les bourreaux. Or, aux deux premières guerres mondiales, le père Calmel en ajoute une troisième, qu'il appelle « la guerre subversive », montrant bien par-là les leçons qu'il avait su recevoir des deux premières.

De ces trois conflits, l'auteur dénonce bien sûr les responsables directs, mais aussi les chiens muets, ceux qui auraient dû s'opposer publiquement au gouvernement mondial et athée qui tenait les rênes de la politique. C'eût bien été le moment, après ces désastres politiques et sociaux, de montrer au monde la force du sacerdoce catholique.

Après la première guerre mondiale, « le clergé mondain fit surtout des variations sur la paix perpétuelle, le désarmement et la promotion sociale » (p. 41), il vantait les soldats morts au front pour « l'émancipation humaine selon la Déclaration des Droits de l'homme » (p. 39).

À la suite de « l'autre guerre », celle de 1939,

> les prêtres au goût du monde en sont venus progressivement à vouloir fusionner le messianisme proprement surnaturel du *royaume qui n'est pas de ce monde* avec le messianisme révolutionnaire de la maçonnerie ou du communisme. Ces prêtres sont entrés dans le jeu de César qui, depuis la révolution de 89, aspire plus que jamais à se substituer à Dieu, à faire croire qu'il va éliminer la faute originelle et ses conséquences, à assurer une paix et un développement qui seront le tout de l'homme. Les prêtres au goût de la révolution enseignent avec une insistance

---

237 - « Le prêtre et la révolution (1914-1968) », *Itinéraires* n° 127, novembre 1968, p. 37 et sv.

> croissante depuis plus de vingt ans que la paix du Christ se confond avec la paix politique selon l'O.N.U., et se résorbe toute en elle (p. 42).

Or l'humanité assiste depuis lors à un troisième conflit, celui de

> la guerre subversive, cette forme de guerre vraiment satanique, parce qu'elle entend échapper à toute règle morale, parce qu'elle travaille à casser les énergies de la vie intérieure par le terrorisme et la propagande. On la voit s'acharner simultanément à dépersonnaliser l'homme individuel et à détruire les cellules de base de toute société : famille, école, profession. La première guerre mondiale qui savait encore distinguer entre civils et combattants, qui n'aspirait point à remodeler les âmes, se tenait en deçà du seuil sacré, n'avait point tenté de franchir la porte de la vie intérieure. La guerre subversive ne connaît plus aucun interdit (p. 45-46).

Quelle fut, quelle est la réaction du clergé face à cette nouvelle offensive du diable ?

> Le prêtre au goût du monde, le prêtre « mondain » (...) s'est ravalé jusqu'à devenir l'homme du messianisme terrestre. (...) Il précipite la révolution dans la cité. (...) Il se fait le complice du César moderne (p. 46).

À cet endroit, l'auteur entre dans les détails :

> Plus d'un million et demi de jeunes chrétiens de France auront donné leur vie de 1914 à 1918, et les prêtres selon le monde, témoins hébétés de cette hécatombe sans précédent, n'auront pas été capables d'en saisir la signification, de comprendre que, si nous ne faisons retour à Dieu, des fléaux encore pires nous attendent (notamment la guerre subversive) – et toutes les super-organisations pacifistes ne les arrêteront pas. Ils n'auront pas su, ou pas voulu dire, ces prêtres mondains, que si la conversion elle-même ne met pas à l'abri des guerres et des dévastations, du moins rend-elle ces fléaux supportables en les unissant à la Croix du Rédempteur. Ils auront entendu parler d'une abomination, inouïe jusqu'au XX^e siècle, les camps d'extermination communistes ou nazis et ils n'auront pas voulu y reconnaître le châtiment de Dieu sur un monde qui rejette Dieu. L'État français, après avoir fait ce qu'il faut pendant un siècle pour empêcher l'évangélisation de l'Algérie, aura finalement, dans un parjure atroce, livré la nation algérienne au terrorisme systématique et aux agents des Soviets et, devant cela, des prêtres n'auront rien fait d'autre (ou peu s'en faut) que de palabrer sur la majorité des peuples. Ils auront été les témoins des plus grandes persécutions subies par l'Église depuis ses origines et ils seront demeurés indifférents au témoignage des martyrs. La Vierge Marie aura pris la

> peine de se manifester à Fatima avec un déploiement extraordinaire de merveilles et ils n'y auront attaché aucune importance.
> Ils assistent au raz-de-marée hérétique qui s'est abattu sur le peuple chrétien, et ils continuent de raconter que le salut nous viendra par ces parlements nationaux d'évêques en collégialité, avec les autorités parallèles des commissions et sous-commissions et la nouvelle religion des catéchismes hérétiques.
> Que faudra-t-il pour leur ouvrir les yeux ? De quelle façon faudra-t-il que le Seigneur s'y prenne pour que les prêtres selon le monde s'aperçoivent enfin de leur trahison ? – Pour nous, en tout cas, que notre résolution soit nette : persévérer dans la religion de toujours durant la longue vigile où le Seigneur nous fait attendre sa venue ; persévérer surtout à l'heure elle-même de sa venue lorsque sa colère éclatera pour préparer le chemin à sa miséricorde (p. 50-51).
> En vérité, la révolution doit être appelée péché et organisme de péché, mais ces clercs n'ont aucune envie de le dire, ni même de le savoir (p. 51).

Au terme de cette analyse, le père Calmel fait une magnifique profession de foi dans la sainteté et les vertus du sacerdoce catholique :

> Prêtres du Seigneur, nous n'avons pas à nous excuser d'être non seulement des hommes à part comme tout chrétien doit l'être, mais encore d'être des chrétiens à part au milieu des chrétiens ; nous n'avons pas à nous faire pardonner d'être avant tout les hommes de l'eucharistie parce que nous n'avons pas à faire pardonner au Seigneur Jésus de nous avoir constitués et « ordonnés » tels que nous sommes ; nous n'avons pas à nous faire accepter en acceptant les compromis que le monde espère, parce que nous avons mission pour annoncer l'Évangile véritable et non une « foi rectifiée » comme disait Teilhard[238], et parce que l'acceptation de l'Évangile dépend de la grâce toute-puissante (et de notre fidélité) et non pas du mensonge des hommes. Le prêtre fidèle est la première digue, et au fond la seule infranchissable, où vienne se briser la prétention de César à remplacer le vrai Dieu. Le prêtre fidèle par la vertu de l'Évangile qu'il transmet selon l'Église, par l'efficacité du sacrifice qu'il offre dans une liturgie pure est la réfutation invincible des allégations des faux prophètes : « César c'est déjà Dieu ; le développement du monde c'est déjà l'éternité ; les nouveaux horizons que contemple César ne nous effraient pas du tout, car c'était déjà les nôtres, mais nous ne l'avions pas encore compris. »

---

238 - *L'avenir de l'homme*, Seuil, Paris, p. 349.

> Le prêtre fidèle est la réfutation vivante de tous ces mensonges officiels, parfois des mensonges en armes, parce qu'il est le ministre de l'Église sainte et infaillible ; tiré du milieu des chrétiens, il est *ordonné* aux choses de Dieu : offrir le saint sacrifice, prêcher, donner les sacrements. Sans illusion au sujet du monde et de César, de leurs astuces et de leurs roueries, il ne doute pas que si le monde a reçu le Seigneur il recevra son ministre, et s'il a persécuté son Seigneur comment lui-même serait-il mieux traité ? Accomplissant l'œuvre propre de l'Église, il favorise de surcroît la restauration d'une cité juste, d'une cité selon les lois de l'honneur chrétien. Il est l'humble serviteur de la Mère immaculée de l'unique Prêtre : celle qui écrase la tête du Serpent et qui est *victorieuse de toutes les batailles de Dieu* (p. 56).

Une telle déclaration révèle l'âme profondément sacerdotale de son auteur. Elle est un magnifique programme de vie pour les prêtres de notre temps. Comment ne susciterait-elle pas des vocations dans les terribles épreuves de l'Église aujourd'hui ?

Mentionnons enfin un texte qui clôt cette période[239]. Le père Calmel prend occasion d'un article du père Cardonnel dans *Témoignage chrétien* du 3 avril 1969, pour envoyer une lettre ouverte à son ancien confrère du couvent de Montpellier. Ce dernier affirmait et expliquait une proposition qui résume fort bien la pensée moderniste sur le Christ : « Jésus-Christ est Dieu par une manière unique d'être humain. » Le chroniqueur d'*Itinéraires* fait une profonde défense théologique de la divinité du Christ. Tout est là, en effet, telle est en définitive la vérité fondamentale visée par toutes les nouveautés qui voudraient étouffer l'Église et qui ruinent le monde.

### *Le maître spirituel*

Les écrits et la prédication orale du père Calmel ne doivent pas faire oublier son ministère sacerdotal auprès des nombreuses personnes qui se confiaient à lui. L'impression que le dominicain laissait au premier contact est fort bien résumée par une dame qui participa à la retraite qu'il prêcha à Prouilhe en août 1968 :

> Il est arrivé comme une ombre transparente dans sa robe blanche, ascétique mais sans rigueur, et dégageant une lumière rassurante. (...) Les contacts avec lui étaient parfaitement simples. J'avais avec lui

---

239 - « La divinité de Jésus-Christ, lettre ouverte au père Cardonnel », *Itinéraires* n° 137, novembre 1969, p. 193.

> l'impression de confiance réciproque et de compréhension immédiate. Ses conseils étaient eux aussi très simples ; son autorité spirituelle était toute de tact et de prudence (cardinale) ; ses jugements avaient un tour malicieux dans sa grande mansuétude. (...) Avec lui, la confession était si simple (...) Ses remarques étaient éclairantes sur tout[240].

Pour saisir le rapport du père Calmel avec les âmes, pour le surprendre pour ainsi dire dans l'exercice de sa paternité spirituelle, rien ne sera plus efficace que d'interroger quelques-unes d'entre elles. Avec la permission des intéressées, nous allons suivre le père Calmel dans sa direction auprès de deux jeunes filles. Les exemples sont choisis à dessein parce que, de prime abord, ces personnes n'étaient pas du tout disposées à embrasser la Tradition que représentait le dominicain.

Germaine était issue d'une famille qui avait suivi et même devancé le courant novateur dans l'Église. On recevait à la maison le vicaire général du diocèse, on lisait les revues *Esprit* et *Témoignage chrétien*, on s'entichait de Teilhard de Chardin et de la « messe sur le monde », on suivait les mouvements d'Action catholique, la J.E.C. en particulier, dans leur dérive. Malgré cette orientation, Germaine fut inscrite par ses parents dès 1959 chez les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, à l'école de l'Annonciation, où l'enfant découvrit un monde nouveau.

Ce n'est qu'en Terminale, le 20 avril 1967, qu'elle rencontra le père Calmel pour la première fois. Elle s'était liée d'amitié avec Agnès, la fille d'un bon ami du père dominicain, et fut invitée par elle lors d'une de ses visites. Germaine assista à l'arrivée de celui qui allait changer sa vie. Comme à son habitude, il avait voyagé depuis Prouilhe en auto-stop (« Dieu y pourvoira » aimait-il à dire). La jeune fille fut frappée par la simplicité du prêtre qu'elle ne connaissait que de réputation et qu'elle redoutait un peu. D'emblée, le père Calmel lui dit : « Le mieux serait de commencer par une confession. » Il lui tint un langage simple mais direct : « Ma fille, le sang de Jésus va laver votre âme. (...) Il faut vous convertir... Il faut changer... » Puis il lui fit baiser le crucifix. À la fin de l'entretien, le Père lui annonça : « Je vais vous abonner à *Itinéraires.* » Il lui offrit son ouvrage *Théologie de l'Histoire* avec la dédicace suivante :

> Pour Germaine, ces pages écrites dans la lumière de la foi, pour les jours sombres où nous sommes entrés, afin que nous puissions continuer « d'espérer contre toute espérance » humaine et de lutter pour l'amour du Seigneur, en Notre-Dame de l'Alléluia, de tout cœur, R.-Th. Calmel.

240 - Lettres d'une retraitante du 30 août et du 26 novembre 2007.

Dès son retour à Prouilhe, le père Calmel écrivit à la jeune fille et lui envoya le numéro d'*Itinéraires* d'avril ainsi que la référence de quelques-uns de ses articles (sur l'Antéchrist, mars 1967, sur les sociétés secrètes, juillet 1966, à propos de Charles Maurras, juin 1966).

> Surtout soyons absolument certains que la grâce de Jésus nous donne de vaincre. Et bénissons Jésus de ce qu'il nous aime assez pour nous demander tout, qu'il nous veut tellement proche de lui qu'il n'hésite pas à nous appeler à l'aimer sans mesure[241].

Le bon pasteur n'oubliera pas la brebis égarée. Il lui écrivit de nouveau le 4 juillet 1967, se plaignant de ne pas avoir de ses nouvelles et l'invitant à passer à Prouilhe, et même à participer à la petite retraite qu'il y prêcha du 1er au 4 juillet. Et il concluait : « Courage. Prions assez pour savoir d'expérience que Jésus ne peut nous abandonner et qu'il est vainqueur. Je vous confie à Notre-Dame. »

Germaine confia au père Calmel les réticences qui lui restaient à l'égard du combat de la Tradition, en particulier à l'égard d'*Itinéraires*. La réponse du père Calmel représente tout à la fois une trace de sa direction spirituelle auprès des jeunes et une apologie de la revue de Jean Madiran et de la résistance pratique au modernisme. À ce double titre, elle est précieuse pour faire comprendre la manière d'être et d'agir du dominicain[242]. « Priez, lui dit-il en guise d'introduction, pour que la lumière que j'essaierai de vous donner ne vous fasse pas de mal ; au contraire qu'elle devienne un principe de vie et de paix. »

Puis, elle doit s'élever au-dessus des conditions de personnes, faire abstraction des travers des hommes pour saisir ce qu'ils peuvent lui apporter. Or le grand mérite des écrits d'*Itinéraires* est de la préserver « d'être la victime des fausses autorités sociologiquement installées ».

> Depuis 26 ans que je suis prêtre, j'ai vu implacablement – éliminer l'enseignement du thomisme – réformer tous les dogmes malgré l'encyclique de Pie XII, si nette, de 1950 (*Humani generis*) – se répandre une morale la plus immorale – empêcher de publier à peu près tous les clercs qui, sans être certes incompréhensifs et sectaires, tenaient la tradition de la vraie foi – bref depuis 26 ans, j'ai vu poursuivre avec une telle ténacité, une telle précision, une œuvre de falsification du christianisme que je serais imbécile si je niais l'existence d'autorité parallèles dissolvantes sociologiquement installées ; c'est-à-dire ayant un pouvoir

---

241 - Lettre de Prouilhe, avril 1967.

242 - Lettre du 20 août 1967, « le dimanche de l'Évangile des lys des champs ».

effectif (et usurpé) dans les postes de direction : revues (y compris revues religieuses) ; presse ; congrès ; sessions ; instituts catholiques ; commission de ceci ou de cela.

Eh ! bien, ça, Madiran l'a vu et vous aide à le voir. N'est-ce donc rien ? Or une logique implacable, et parfois même cinglante, « qui vous ferait crier aïe ! à la place de la victime (ou du coupable...) » est souvent la seule arme efficace pour « déloger (si peu que ce soit) des traîtres bien incrustés (...). Les traîtres existent, Germaine. On ne les démasque pas avec des exhortations grandioses. »

Du reste, la revue *Itinéraires* a pu remplir sa haute mission de défense de la vérité précisément « parce qu'elle s'est fait craindre suffisamment des traîtres pour ne pas être étouffée. Une revue qu'on ne redouterait pas, ne publierait jamais les études que j'ai commencées. »

Le directeur spirituel en vient ensuite aux questions d'ordre politique. Contre la distinction sophistique de « droite » et de « gauche », il rappelle les principes de la « philosophie politique chrétienne », et l'existence « des institutions politiques justes et chrétiennes qui, elles non plus, ne sont pas matière d'option : par exemple – la liberté scolaire pour les parents contre le monopole d'État ; – ou la libre gestion de la propriété rurale contre la mainmise étatique ; – ou la propriété en général ; – ou le droit à transmettre l'héritage sans qu'il soit confisqué par l'État. » De telles affirmations de bon sens suffisent sans doute à se faire taxer de « droite et nostalgiques des privilèges passés ». Mais, « pour éviter cette étiquette de réactionnaire baderne nostalgique, bouché, etc., je n'aurai qu'un moyen (infaillible) : prôner l'étatisme (socialisme ou communisme) ; c'est-à-dire trahir. »

Pour éclairer et apaiser cette jeune fille de dix-huit ans, troublée par certaines déclarations du pape, il précise la pensée de l'Église sur l'autorité du magistère :

> Le pape est gardien de la foi et des mœurs ; assisté par Dieu pour cela et seulement pour cela. Il exerce son pouvoir de gardien de la foi par des encycliques doctrinales ou actes semblables. Nous nous en tenons là, ça suffit. Sinon, avec des papes « *politicanti* » (saint Pie X n'était pas un pape « *politicante* »), eh ! bien nous saurons sur quel pied danser et nous ne nous tourmenterons la conscience pour rien.

Les faits parlent d'eux-mêmes. Ceux qui prônent l'abolition du latin « comme moyen d'accès à une foi adulte » feraient bien de considérer « ce que sont devenues la foi dans l'eucharistie et la piété eucharistique depuis le

chambardement liturgique. Communier sans jamais de confession et dans un débraillé infâme, c'est peut-être ça, la foi adulte ? »

Le père Calmel manifeste ici une grande compréhension pour les troubles de la jeune toulousaine. Au-delà de l'éducation qu'elle avait reçue et de sa propre inexpérience, le directeur spirituel voit un problème beaucoup plus profond :

> Le fond de votre lettre, Germaine : vous vous cognez contre le mystère du mal ; son organisation que vous n'osez peut-être pas (pas encore) croire comme telle ; la dureté du combat ; les limites même du pape qui n'est pas impeccable, ni en tout infaillible, même s'il est assisté pour défendre la foi. Eh ! bien, Germaine, vous resterez forte et tranquille, même vous heurtant au mystère du mal, si vous avez une grande foi au Seigneur Jésus. « J'ai vaincu le monde » dit-il ; et encore : « Tout pouvoir m'a été donné » ; et encore : « mes brebis nul me les ravira de ma main » ; et encore : « Je vous donnerai le consolateur que le monde ne peut recevoir pour qu'il demeure avec vous à jamais. »
>
> Ma fille, quand on sait cela du fond de l'âme, on n'a plus besoin de se faire illusion sur la perversité du monde où l'on est – y compris le monde ecclésiastique. On sait que le Prince de ce monde est déjà vaincu. On tient ; on lutte ; on est en paix ; nous ne nous laissons pas émouvoir par tous ceux qui veulent nous désarmer en essayant de nous donner mauvaise conscience...
>
> Ma fille, je vous souhaite la confiance théologale et l'amour (sans quoi la foi est morte) sans quoi nous nous brisons contre le mal (ou nous vivotons dans les illusions), au lieu de grandir dans l'amour vrai à travers « le mystère d'iniquité ». Et je prie pour vous Notre-Dame de tout mon cœur de prêtre. (...) Vous dites bien le chapelet tous les jours ? Consacrez-vous, ma fille, au Cœur immaculé de Marie.

Bien vite naquit chez Germaine le désir de la vie religieuse. Mais, lorsqu'elle s'en ouvrit à ses parents, ce fut un tollé général. Il n'était pas question qu'une fille de la maison entre chez les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus. On lui imposa d'entreprendre des études pour lui faire sortir de la tête cette idée incongrue. Elle entra donc dans une école d'infirmière.

Grâce au soutien et à la direction du père Calmel, ces deux années allaient lui être très profitables. Elle témoigne : « Il manifesta à mon égard une patience inlassable, répondait à toutes mes lettres et se montrait toujours prêt à aider. Il avait une grande miséricorde et se montrait très indulgent pour les écarts. Il était abordable par tout le monde et il était à l'aise avec tous. Il garda toujours son aspect rocailleux et rustique du paysan de Lot-et-Garonne, mais cela ne m'a jamais gênée. Toujours très humble, il était capable de revenir

sur un jugement. Par exemple, il m'avait vanté la lettre de l'abbé de Nantes. Puis il revint sur sa pensée suite à la lecture d'un numéro très critiquable. Il comprenait les situations, voyait juste et avait une vue lointaine des conséquences. D'un côté, il était assez "moderne", il prônait des réformes dans l'Église, mais non pas le chambardement d'aujourd'hui. Ses propos avaient quelque chose de prophétique. Lorsqu'on le rencontrait chez des amis, après le repas, on remontait au combat. »

De temps en temps, cette jeune fille venait le visiter à Prouilhe. Il commençait l'entretien directement : « Aujourd'hui, je vous parlerai de la sainte Vierge » ou « de la messe... » Lors d'un parloir, elle commença une prière par un signe de la Croix un peu furtif. Il l'arrêta aussitôt : « Non, le signe de la Croix, c'est sacré ! ... Refaites-le après moi. »

La direction spirituelle consistant avant tout à guider les âmes dans les voies de la prière, le père Calmel attachait une grande importance à l'oraison:

> Mais oui, ma fille Germaine, persévérez dans le chapelet - la sainte communion fréquente - l'oraison. L'oraison est une conversation d'amour, seule à seule avec le Seigneur ; c'est l'expression (bien souvent silencieuse) de notre foi, de notre espérance, de notre charité, de notre contrition et adoration.
> Vous avez sûrement durant la journée des lumières, ou des élans dont vous percevez qu'ils viennent de Jésus. Laissez-vous pénétrer de ces lumières dans l'oraison ; persévérez en silence. « Marie conservait en son cœur les paroles et les gestes de Jésus-Christ ; elle les repassait en son cœur » (Lc 2, 19 et 51). Qu'elle vous obtienne de faire pareil.
> Dans la journée, ma fille, toute pensée de retour sur vous : découragement, amour-propre, vanité, peur irraisonnée, sensualité, bref toute pensée hors de Jésus, soyez fidèle à l'écarter, de façon à ne pas être avec vous, mais à rester attentive à Jésus[243].

Un autre front attendait les soins paternels du père Calmel auprès de cette jeune fille éduquée dans un milieu libéral, celui de la tenue vestimentaire. À l'âge de dix-huit ans, ces considérations semblent tellement un détail! À quoi bon se gêner et se singulariser pour des questions qui relèvent plutôt des convenances sociales ? Et que vient faire le vêtement dans la vie de prière? Délicatement, par touches successives, le directeur spirituel invitait sa fille à la réflexion. Lors d'un entretien privé en 1968, il aborda la question de front. Voici les notes prises par l'intéressée :

---

243 - Lettre du 17 septembre 1967.

La femme qui se met en pantalon n'a aucune mauvaise intention, sûre de ne pas dépasser de limites (décences...).

Or il faut dépasser les intentions subjectives (bonnes...) et considérer les choses par le fond, en elles-mêmes. Il existe une différence voulue par le Créateur entre l'homme et la femme. Dieu « a établi l'homme et la femme » avec leurs qualités respectives pour une mission particulière. Même si actuellement les hommes pouponnent et font la vaisselle, il serait anormal que durant toute une vie, l'homme tienne la maison tandis que sa femme serait avocat ou inspecteur de police! Leur mission est différente et c'est aller contre la nature des choses que d'interchanger.

Le vêtement est le signe visible, le symbole public d'une nature différente. Le costume féminin plus coloré, plus gracieux jusqu'à notre siècle collaborait à faire de la jeune fille, de la mère, de l'épouse, un être gracieux et réservé, vers laquelle les regards se tournent non parce qu'elle est un objet de convoitise mais parce qu'elle est la reine du foyer, la présence indispensable pour que la maison soit joyeuse et rassurante.

L'habit féminin distinctif (quel qu'il soit selon les civilisations) est selon l'ordre et la nature des choses parce qu'il est différent de celui de l'homme. Le fait de s'habiller comme les garçons pour une jeune fille n'est pas seulement une question de mode ou d'aisance pour les mouvements, ce à quoi on l'attribue maintenant (et d'autres raisons de basse altitude). Les raisons profondes de ceux qui ont lancé petit à petit ce courant sont les mêmes que celles qui animent les mouvements féministes depuis la première guerre mondiale : « La femme est libérée, il ne s'agit pas seulement pour elle de se cantonner dans un rôle « subalterne » et effacé... Elle peut prétendre à la même place que l'homme dans la société... »

Le signe visible à faire adopter par ces nouvelles générations, le symbole, c'est le fait qu'elles ne portent plus d'habit distinctif. Elles peuvent jouir des mêmes libertés que les garçons. Plus de réserve, de pudeur dans l'attitude. Les qualités qui, normalement, protègent, respectent, suscitent naturellement le respect et l'estime de ce qui en elles est lié au mystère de la vie sont tournées en dérision, méprisées comme dépassées et serviles.

C'est dans cette inversion des valeurs, dans ce refus de porter la marque d'une nature différente qu'il faut situer le problème du pantalon : il fait partie d'un ensemble : la révolution continuelle, culturelle qui met à bas les valeurs traditionnelles de la famille. Pantalons, jupes fendues, robes décolletées, jupes-culottes, minijupes – sans parler des tenues

indécentes –, tout contribue, soit par la masculinisation de la tenue, soit par son indécence (plus suggestive que réelle le plus souvent), à faire de la femme un objet de convoitise ou à la destituer de son rôle de mère ou d'épouse – reine de la famille.

La tenue masculine est au même degré que la tenue indécente une offense à Dieu Créateur; dans le deuxième cas, il s'agit d'inciter l'homme à la luxure; dans le premier cas, il s'agit de s'établir à un autre plan que celui proprement féminin, de mettre dans l'ombre tout ce qui est l'apanage de la femme et de s'équiparer à l'homme.

Comment cela se fait-il que nous ne sentions pas l'équivoque de cette situation? Transposons; qu'en serait-il si les hommes, subitement complexés, singeaient les femmes? Le ridicule contre nature sauterait aux yeux et pour l'instant les efféminés n'ont pas réussi à s'imposer. C'est dire qu'il y a de par le péché originel des penchants naturels à fausser la nature des choses.

Les agents, continuels destructeurs des valeurs chrétiennes, n'ont pas mis cent ans à « tuer » chez les femmes le respect, l'estime de leur nature propre, de leur corps qui en est le dépositaire. Ce qui en elle est un trésor, cette capacité de donner la vie, d'être mère des corps mais aussi des cœurs et des âmes, a été relégué à la dernière place et la femme a cru se grandir en n'attachant d'importance qu'à son intelligence, ses qualités sociales... Elle s'est dénaturée, avilie, détournée de sa mission propre et l'ordre et l'harmonie n'existent plus dans nos sociétés. Tant que la femme ne met pas l'ordre voulu par le Créateur, en elle, ne l'inspire pas autour d'elle, il n'est pas possible de prétendre à une société meilleure.

Il faut avoir le courage de résister à la mode, à certains avantages pratiques, pour ne pas donner sa caution à un état d'esprit laïque, contre Dieu et contre sa loi inscrite dans nos cœurs.

Si les femmes chrétiennes, les jeunes filles chrétiennes ne sont pas les premières à porter témoignage de valeurs authentiquement chrétiennes, sur qui peut-on compter? Il y a un témoignage à porter à travers ses vêtements, sa tenue... et l'esquiver est une omission coupable – de plus le témoignage de la parole est vain, si l'exemple, la conformité des actes ne portent pas la marque des vertus chrétiennes.

Repensez à cela devant la sainte Vierge et vous verrez votre lâcheté – Ne soyez pas inconsciente, voyez les intentions.

C'est en Dieu que la jeune fille devait trouver la réponse à cette question, et dans la sainte volonté de Dieu. Le Créateur nous a fait corps et âme pour que nous retournions à lui corps et âme, selon notre nature propre.

Un autre aspect de la direction du père Calmel apparaît dans son ministère auprès de Germaine, elle était très apostolique.

> Vous êtes dans une école d'infirmière, disait-il à sa fille spirituelle, il vous faut y faire du bien. Regroupez quatre ou cinq bonnes amies et constituez un groupe d'étude dans lequel vous lirez des encycliques. Voyez ce que vous pouvez faire dans l'Action catholique médicale. Chacun doit faire de l'apostolat dans son milieu professionnel. L'action chrétienne doit retrouver l'ordre naturel pour le purifier et le sanctifier.

C'est pourquoi le Père ne supportait pas les petits groupuscules où l'on restait bien au chaud dans un milieu privilégié. La vérité devait jaillir comme d'une source. Toutefois, il encourageait beaucoup à participer aux congrès de Lausanne où l'on pouvait se former et s'armer pour mieux agir. « Là vous rencontrerez des gens droits. »

Dans ces mêmes années eut lieu une réunion des A.P.E.L. (Association des Parents de l'Enseignement Libre) à Toulouse au sujet des modifications de l'enseignement libre. Le père Calmel et M. Vernette vinrent en personne chercher la jeune fille à la gare pour lui demander d'intervenir. « Il faut des anciennes élèves d'écoles libres pour témoigner contre la mixité et le mélange des élèves. » La jeune fille s'excusa en disant qu'elle n'était pas éloquente. Qu'à cela ne tienne, « on vous préparera un texte ».

En 1968, le père Calmel envoya Germaine et une de ses amies à une réunion sur la vocation, organisée par les évêques de Toulouse et de Pamiers. La réunion se déroulait au Mirail, chez les dominicains. Germaine arriva en retard. Elle frappa à la porte. Un homme habillé en civil lui ouvrit et se présenta d'une manière légère et démagogue : c'était l'évêque de Pamiers ! Ce fut pour la jeune fille une belle leçon de choses sur la situation réelle de l'Église. À son retour, Germaine fit une relation au père Calmel de cette affligeante réunion. Il s'écria : « Comment Dieu peut-il supporter cela ? Mais l'Église, c'est le bon Dieu qui la tient. »

Au bout de ses deux années d'étude et de préparation, la jeune fille put réaliser son grand désir et entrer au noviciat des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus. Son père spirituel lui écrivit alors ces derniers conseils et ces encouragements :

> Dieu soit béni, ma bien chère fille. Entrez avec confiance, humilité, gratitude, courage. Celui dont vous deviendrez l'épouse ne désire que faire des merveilles dans nos âmes. Plus nous vivrons près de lui, dans sa lumière, plus nous serons capables de donner aux âmes la seule

> lumière qui les sauve, préservant ainsi leurs aspirations et leur générosité d'être détournées, confisquées, faussées par les faux prophètes de la pseudo-église (dissimulée dans la vraie et la seule).
>
> Tenir la Tradition qui ne commence pas à Vatican II. Prier[244]...

La même fermeté et la même patience du prêtre apparaissent dans le cas de Magali, enseignante laïque dans une des écoles des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, où elle œuvra pendant huit années. La première rencontre eut lieu à Prouilhe. Magali s'était laissé persuader de suivre la retraite prêchée par le dominicain. Elle arriva au volant de sa 2 CV, un bob sur la tête. Il la regarda, l'accueillit gentiment, avec un air qui semblait signifier: « Il y aura du travail. » Auprès de lui, témoigne-t-elle, j'ai perçu ce qu'était un vrai prêtre.

Le père Calmel était bon et patient. Cependant, il était strict sur la tenue vestimentaire des dames. Un jour où il la vit avec une jupe trop courte, il lui dit: « Un jour vous aurez une longue robe pour couvrir vos longues jambes ! » Le 4 juin 1969, il lui écrivait à ce sujet: « En finir avec la mollesse de la tenue: grande ou petite, je m'en moque. Une fille qui est au Seigneur se tient. »

Bien vite, la demoiselle comprit à qui elle avait à faire. « Chez lui, dit-elle, le bon Dieu était toujours là. On n'avait pas de contact avec lui sans que ce soit vers Dieu. Il nous conduisait toujours plus haut. Pour ce qui regardait la crise de l'Église, je n'y comprenais rien. J'étais même très réticente vis-à-vis de la Tradition et je fréquentais l'église moderniste. Le père Calmel m'a beaucoup éclairée. D'autant plus que j'avais des exemples tristes de gens qui avaient perdu la foi (ou de prêtres infidèles). Ce qu'il m'expliquait correspondait exactement à ce que les mères me disaient. Je lui écrivais tous les mois, tant sur ma vocation que pour des questions doctrinales. Je lui posais toutes sortes de questions et objections sur ce qu'il me disait. Il répondait toujours. Je laissais une marge pour qu'il puisse répondre directement. »

Le ton de ses lettres était parfois vif, mais on comprenait très vite qu'il tapait juste, et sa bonté paternelle faisait tout accepter:

> Ils n'ont jamais accepté à fond la parole de Jésus «le monde vous hait». Et vous, l'acceptez-vous? Quand on aime Jésus, je ne vois pas bien pourquoi on fait un plat du «c'est dur, – c'est trop dur... c'est terriblement dur» ! La vérité est dure parce qu'infrangible – Aimez la

---

244 - Lettre du 16 octobre 1969.

vérité qui est dure – Ne soyez pas timorée – hésitante – peut-être un peu lâche[245].

« Pour moi, continue-t-elle, il fut toujours transparent, il ne m'arrêtait pas à lui, mais il me remettait toujours devant le bon Dieu. Il réalisa en moi un rétablissement complet. »

La direction du père Calmel était prudente. S'il n'hésitait pas à conduire les âmes vers les hauteurs de la vie intérieure, et pour cela à exiger d'elles une coupure radicale avec les mœurs du monde, il ne négligeait pas pour autant les bonnes et simples pratiques, telles que la récitation de l'*Angelus*, de la méditation du chapelet, les prières avant et après les repas, les pèlerinages et autres œuvres de dévotion. Il s'exprimait à ce sujet :

> Le danger de routine est peu de chose comparé à l'avantage (dans une âme de bonne volonté) d'être disponible ; cette disponibilité est accrue par les pratiques régulières. Un jour viendra où le Seigneur Jésus aura élevé (et enlevé) cette âme bien au-delà des ornières où elle patauge maintenant. Bien des âmes seraient devenues contemplatives si elles avaient persévéré dans l'humble voie des mortifications nécessaires. Si elles avaient fait ainsi, elles se seraient trouvées présentes le jour où Jésus venait les visiter et frappait à la porte. Il est passé. Il a frappé. Mais comment ouvrir : elles étaient tellement loin ; seules les humbles pratiques les auraient tenues appliquées et attentives[246].

La simplicité de ses rapports touchait les âmes. Au début de l'année 1969, le père Calmel dut faire un séjour forcé à Toulon à cause d'une hépatite dont il faillit mourir. À cause de sa maladie, on l'installa dans la même maison où résidait alors Magali. Un jour, il tapa contre le mur et l'appela : « Magali, venez cinq minutes. » L'intéressée fut saisie de panique ! Elle s'exécuta tout de même. Lorsqu'elle arriva dans son bureau, il lui demanda : « Je voudrais absolument apprendre cette oraison du missel. Je suis trop fatigué, je n'y arrive pas. Dites-la moi phrase par phrase. » Il avait en effet l'habitude d'apprendre quelque chose par cœur tous les jours.

Lorsque Magali se décida à entrer en religion, le père Calmel la soutint beaucoup pour surmonter les attaques de sa famille. Au moment de son entrée au couvent, le père Calmel lui écrivit une lettre qui résume fort bien le sérieux et la simplicité de sa direction. Faisant allusion à la conduite audacieuse de la jeune fille, il lui dit :

---

245 - Lettre du 25 mars 1969.
246 - Lette du 22 juillet 1967.

> Quand il y aura quelque encombrement sur la route, vous pourrez miauler un peu (comme en 2 CV) mais surtout ne rien dramatiser et prier, et le passage redeviendra libre. Que la Vierge du Carmel, ma fille, et la petite Thérèse vous donnent à saint Dominique - en ce temps d'apostasie et de victoire.

Puis, juste après son entrée au postulat, il invitait sa fille spirituelle à prendre le large :

> Allons petite sœur dominicaine enseignante, entrez vite dans le silence et la paix du Seigneur avec Notre-Dame. Que votre âme devienne vite ce grand lac paisible, cette vaste nappe tranquille où le Bien-aimé est toujours libre d'aller et venir sur la barque de son amour[247].

## *L'étau se desserre*

Les nombreuses âmes qui bénéficiaient des conseils ou de la direction du père Calmel faisaient des jalouses, si on peut dire, chez les dominicaines du saint Nom de Jésus. Depuis une dizaine d'années, en effet, il restait sous l'interdit de toute prédication et de tout contact régulier. La mère Hélène Jamet faisait exception en raison de sa position dans la congrégation. Elle mesurait à sa juste valeur ce cadeau de la Providence. « Prions ensemble, écrit-elle à une fille spirituelle du père Calmel, pour obtenir l'une et l'autre assez de docilité active à la grâce de Dieu pour vivre cette précieuse direction[248]. »

Ce soutien spirituel et doctrinal, si utile dans les temps troublés de l'Église, allait-il rester le privilège de quelques âmes choisies ? Dieu écouta la prière du père Calmel et de ses filles, et bientôt la situation évolua.

Lors de passages à Toulouse ou dans la région, le dominicain ne se privait pas de rencontrer telle ou telle sœur, profitant ainsi de l'indulgence des supérieures. Le 19 mars 1967, c'est la mère Marie-Charles, puis, le 29, la mère Hélène accompagnée d'une sœur. Le 3 mai, c'est le tour de la mère Marie-Luc « courageuse pour défendre son école libre de l'Annonciation - mais quand même assez seule ». Le 22 juin de la même année, terrassé par une grosse fièvre, le père Calmel est conduit à Prouilhe par la mère Hélène Jamet, la mère Marie-François Dupouy et une autre sœur. Comme on le voit, les contacts restaient rares.

---

247 - Lettre du 3 novembre 1969.
248 - Lettre de la mère Hélène Jamet, le 24 août 1968.

Au début de l'été 1967, un événement allait exercer une grande influence par la suite. Les dominicaines du saint Nom de Jésus devaient élire une nouvelle mère générale. Le père Calmel confia cette intention importante non seulement à la sainte Vierge, mais aussi à une petite Geneviève, une élève de seconde à l'Annonciation, qui avait toujours pensé entrer chez les sœurs et qui était morte tout récemment dans une grande paix. Le 8 juillet, c'est la mère Anne-Marie Simoulin qui fut élue.

Ce choix fut un soulagement et un encouragement pour les sœurs attachées à la Tradition. Le père Calmel s'en réjouit beaucoup. « Vous ai-je dit l'élection de la chère sœur Anne-Marie, écrivait-il, et que sœur Marie-Luc est une des assistantes ? » Mais il devinait tout de suite les tracas qui les attendaient : « Pauvres petites. Prions pour elles. Que la petite sœur défunte Geneviève leur soit en aide [249]. » La nouvelle générale prenait en effet la tête d'une congrégation sinon divisée, du moins exposée à des influences très diverses. Son premier champ de bataille allait être celui de la liberté de l'enseignement chrétien, et donc du refus de la « carte scolaire » et de l'emprise des comités de l'Enseignement catholique.

Dès le mois de septembre, le père Calmel put rencontrer la nouvelle mère générale accompagnée de sa première assistante. Une réunion de prieures, à laquelle fut convoquée la mère Hélène, manifestait dès le mois d'octobre la détermination de beaucoup « à refuser de tourner avec le vent [250] ».

En 1968, le père Calmel put rencontrer la mère Hélène lors de ses voyages à Toulouse. « Nous nous aiderons mutuellement », lui écrit-il le 10 avril. Puis, il rencontra à nouveau la mère Anne-Marie Simoulin et la mère Marie-Luc. Cette même année, la mère Marie-Jean Sénacq fut nommée maîtresse des novices. Avec la permission de ses supérieures, elle put rendre visite au père Calmel à Prouilhe, mais en secret. Ils parlaient alors de nombreux sujets ayant trait à la direction spirituelle des novices.

L'année 1969 allait réaliser un tournant dans ses relations avec ses chères dominicaines.

Le 6 mai 1968, le père Marie-Joseph Nicolas, assistant religieux de la Congrégation du Saint-Nom-de-Jésus, avait fait une demande à Rome en vue d'une normalisation de la situation du père Calmel. Le 23 juin 1969, la mère Anne-Marie Simoulin écrivit elle-même fermement dans ce sens.

---

249 - Lettre du 12 juillet 1967.
250 - Lettre du 1er novembre 1967.

Accompagnées de la prière de beaucoup, ces demandes obtinrent satisfaction, au moins en partie. À la date du 9 juillet, le cardinal Antoniutti, Préfet de la Congrégation pour les religieux, écrivait simultanément au père Nicolas et à la mère générale sa décision de « modifier la décision prise antérieurement » (en 1954). Par une lettre du 15 août, le père Nicolas signifiait aux dominicaines le verdict exact de Rome : « Les décisions de la visite de 1954 demeurent en vigueur, mais en ce qui concerne les rapports personnels avec les religieuses (lettres, parloirs) aucune règle particulière n'est prise. » C'était donc, commente le père Nicolas, « en faveur du père Calmel, un retour au Droit commun, c'est-à-dire à la liberté pour tout ce qui est correspondance et visites individuelles ».

Dans sa lettre de remerciements adressée au père Nicolas, le père Calmel écrivait : « Que ce soit pour plus d'amour. »

Certes, la situation n'était pas encore idéale. Le père Calmel ne pouvait pas prêcher publiquement dans les maisons des dominicaines du saint Nom de Jésus, et la résistance demeurait chez certaines sœurs attachées aux idées modernes. Si une religieuse avait eu la joie de pouvoir le rencontrer, on la mettait en garde : « N'allez pas dire en communauté que vous avez vu le père Calmel. » Pour beaucoup, le père Calmel restait *persona non grata* et celles qui allaient le voir étaient considérées comme suspectes. Toutefois, il avait désormais des facilités beaucoup plus larges pour aider les sœurs et reprendre une direction spirituelle. Après cette nouvelle, il écrivait : « Nous remercions ensemble, combien, la Vierge Marie ! Au bout de quinze ans l'étau se desserre. Que ce soit pour plus d'amour[251]. » Désormais, « avec les sœurs de mère Hélène, c'est quand même tellement mieux – encore que je n'ai pas le droit de leur prêcher. Au moins elles passent ici librement[252]. »

Une des dominicaines enseignantes, entrée dans la congrégation en 1954, ne connaissait encore le père Calmel que par ouï-dire ou à travers ses écrits. Elle ne put faire sa connaissance que grâce à ces événements de l'été 1969. À la suite de leur première rencontre, elle raconte : « Je le découvris tout simple, humble, fragile physiquement, mais avec une force intellectuelle remarquable. Un contemplatif. Il avait une vision très réaliste de ce qui se passait. Il voyait les choses venir. »

Dans l'immédiat, c'est sans doute la nouvelle maîtresse des novices qui profita le plus des nouvelles libertés accordées au père Calmel. Grâce à ses notes

251 - Lettre du 18 juillet 1969.
252 - Lettre du 1er août 1969.

prises au fil des entretiens, il est facile de saisir comme au vol la conception de la vie religieuse et de la formation des novices qui habitait le dominicain :

> Sous des supérieures autoritaires et possessives, que les novices se gardent de toute servilité, agissant par crainte ou par intérêt, agissant par arrivisme.
> Rester libre de soi et des autres.
> Voici quelques attitudes très graves pour une religieuse: flatterie - caractère rampant - peur des histoires - cafardage pour se faire bien voir.
> Éviter les deux travers suivants: Une liberté d'esprit sans liberté de caractère,
> ou peu d'esprit et petite part de caractère.
> Quelques exemples d'impureté :
> - L'avarice est une impureté acquise (ordre et économie exagérés)
> - Honneur outré, entraînant un mépris haineux qui ne serait pas le mépris juste, imprégné de miséricorde.
> - La passion de servir : arrière-pensée de dominer.
> - Ressentiments inavoués, jalousies.
> La solitude du cœur est plus lourde que la solitude du corps.
> Ne pas se surfaire, ne pas s'embellir [253].
> Ne pas trop en faire au noviciat, même au postulat. Il faut voir d'où viennent les filles de maintenant.
> Être plutôt sévère pour recevoir au noviciat.
> Quand on est à former, il faut croire, faire confiance.
> Quand on doit former, il faut croire, faire confiance et empêcher que le gel et le vent ne détruisent les jeunes pousses fidèles [254].

Au-delà des conseils de direction spirituelle, le père Calmel faisait passer aux sœurs son amour de la vérité et de la Tradition, son sens de l'Église, son esprit authentiquement dominicain, sa vigilance contre les erreurs modernes [255]. En 1969, à quelques mois de la promulgation de la nouvelle messe et des graves conflits qui allaient en découler, cette liberté retrouvée du père Calmel était un cadeau de la Providence à la congrégation.

---

253 - Entretien au mois d'octobre 1969.
254 - Entretien au mois de novembre 1969.
255 - Dans ces entretiens particuliers, il lui était plus facile de mettre en garde contre les déviations de ses confrères, tels le père Labourdette, le père M.-J. Nicolas, le père Perrin et son « déballage psychiatrique » au sujet de la virginité.

# 21

# La révolution liturgique

La crise de l'Église allait connaître une nouvelle phase, particulièrement douloureuse, à la suite de la promulgation du *Novus Ordo missæ* par le pape Paul VI.

***Les signes avant-coureurs***

La première constitution promulguée par le concile Vatican II, le 4 novembre 1962, avait eu trait à la liturgie. Déjà se trouvaient exprimés les grands principes qui allaient gouverner bientôt les bouleversements du culte. La liturgie devait s'adapter aux besoins de chaque époque, y disait-on, elle devait faciliter l'œcuménisme et favoriser la participation des fidèles. Pour cela, affirmait-on, il fallait prôner « dès que possible » une réforme de la liturgie.

La première encyclique du pape Paul VI, *Ecclesiam suam,* du 6 août 1964, faisait allusion aux changements souhaités et en donnait l'intention profonde: « Sur de nombreux points qui nous différencient, en fait de tradition, de spiritualité, de lois canoniques, de culte, nous sommes prêts à étudier comment répondre aux légitimes désirs de nos frères chrétiens, encore séparés de nous[256]. »

De son côté, Annibale Bugnini, le principal artisan de la réforme liturgique, en avouait le but premier. Elle devrait écarter « toute pierre qui pourrait constituer ne serait-ce que l'ombre d'un risque d'achoppement ou de

---

256 - *In Documentation catholique* du 6 septembre 1964, col. 1090.

déplaisir » à « nos frères séparés [257] ». L'intention des réformateurs était avant tout celle de l'œcuménisme [258].

Dès la publication du schéma conciliaire, la réforme liturgique se déchaîna comme une avalanche. On donna de plus en plus de place à la langue vernaculaire, on tourna les autels face au peuple, on supprima les statues et on transforma les sanctuaires.

En 1965, le père Calmel fit les frais de cette manie de changement. Alors qu'il remplaçait un curé à la messe dominicale de la paroisse, il dut s'adapter aux mœurs déjà établies. Il écrit alors ses impressions :

> Pour lui obéir et ne pas dérouter encore ses paroissiens, le dimanche à la paroisse je dis « prends pitié » et toutes leurs autres ridicules traductions... Mais enfin ce n'est que le dimanche et à la paroisse. Que voulez-vous ? On leur a bourré le crâne à ces pauvres curés [259].

Les nouvelles que le père Calmel recevait de Gagnol n'étaient guère plus réjouissantes. Les bouleversements qui troublaient cette petite paroisse du Lot-et-Garonne étaient une petite image de ce qui se passait dans la France entière : le clergé enlevait les statues, retournait les autels et déformait les sanctuaires. Dans ses lettres à son fils, le bon chrétien qu'était Matthieu Calmel montre combien il en avait le cœur meurtri.

Mais si les paroisses et les évêchés se lançaient dans un grand chambardement, on ne chômait pas non plus à Rome. Le comité pour l'application de la constitution conciliaire sur la liturgie élabora une « messe normative », esquisse de ce que sera bientôt la nouvelle messe. Elle fut présentée à un synode d'évêques le 26 octobre 1967. Or, sur un total de 187 votants, il y eut 43 *non placet* (refus pur et simple), 62 *juxta modum* (acceptation moyennant de substantielles transformations) et 4 abstentions. Ceci signifiait un refus général. Malgré tout, c'est cette « messe normative », à quelques détails près, qui fut imposée deux ans plus tard à toute l'Église. De même, la communion dans la main, le 12 mars 1969, ne fut acceptée que par 567 évêques parmi les 2 136 consultés. Du reste, en France, on n'avait pas attendu les instructions de Rome. Dès le mois de juillet 1968, la Conférence épiscopale de France autorisait la communion dans la main.

---

257 - Annibale Bugnini, *in Documentation catholique* du 4 avril 1965, col. 604.
258 - De fait, sept pasteurs protestants participèrent activement aux travaux de préparation de la nouvelle messe.
259 - Lettre du 27 août 1965.

Le père Calmel, quant à lui, ne se laissait pas impressionner par ces décrets successifs et invitait les fidèles à la résistance. Dans leurs paroisses, ils devaient rester fermement attachés à la coutume ancestrale de l'Église, quelles que soient les pressions de leur curé. Si les sermons contenaient des hérésies, ils devaient sortir de l'église. Le rite de la messe restait celui de 1962, mais la tourmente profanatrice gagnait du terrain [260]. À Prouilhe, la fidélité du père Calmel fut source de tensions. Quelques sœurs protestaient en effet contre ce prêtre qui refusait opiniâtrement de distribuer la sainte communion dans la main.

Il ne manqua pas de prélats, de prêtres et de laïcs pour s'opposer à ce bouleversement radical de la liturgie. L'un des plus remarquables est peut-être le capucin stigmatisé de Calabre. Le Padre Pio (1887-1968) ne connut certes pas la version définitive du *Novus Ordo*, mais il en eut un avant-goût à travers les expériences liturgiques qui eurent cours dès 1964. Or, à deux reprises, le Padre Pio exprima son refus de ces changements et demanda explicitement la permission de rester fidèle, quoi qu'il arrive, à la messe de son ordination [261]. À Rome, on fit la sourde oreille à toutes ces réclamations. Le jeudi saint, 3 avril 1969, le pape Paul VI publiait la constitution apostolique *Missale Romanum*.

### *La nouvelle messe*

La lecture du nouveau rite de la messe jeta un bon nombre d'évêques, de prêtres et de laïcs dans une profonde consternation. Les omissions volontaires de vérités éternelles sur Dieu et sur ses œuvres, l'abolition de la plupart des signes extérieurs d'adoration, la pauvreté théologique des nouvelles expressions, la confusion entre le sacerdoce ministériel du prêtre et la participation des fidèles, tout était fait pour diluer la vérité catholique, à commencer par la réalité du sacrifice propitiatoire de l'autel, dans un verbiage pieux mais inconsistant.

L'*Institutio generalis* (introduction générale) donnait le ton et manifestait clairement l'intention des législateurs. Dans son paragraphe 7, elle définissait la messe ainsi : « La cène dominicale ou messe est la synaxe sacrée ou le rassemblement du peuple de Dieu se réunissant sous la présidence du prêtre pour célébrer le mémorial du Seigneur. C'est pourquoi vaut éminemment

---

260 - Au cours d'une conférence à Dijon, le 4 janvier 1969, le père Calmel dénonçait déjà ces messes dans lesquelles le prêtre disait le canon en français avec une traduction tendancieuse, où l'on distribuait la communion dans la main et, en tel endroit, par une femme.

261 - *In* Yves Chiron, *Padre Pio, le stigmatisé*, Perrin, 2002, p. 313. Dans une lettre privée, le père Calmel écrivait un jour son admiration pour le Padre Pio : « J'aime bien le Padre. (...) Je crois que c'est un saint. Qu'il intercède pour vous et pour moi ! C'est un saint et un grand saint. » (Lettre du 9 mars 1975)

pour l'assemblée locale de la sainte Église la promesse du Christ: "Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux" (Mt 18, 20)». Cette définition rejoint étrangement celle de la cène protestante.

La perplexité de tous était augmentée par le fait que cette nouvelle liturgie se présentait explicitement comme évolutive. On ne prétendait que mettre au point une étape de l'évolution liturgique et la livrer à l'initiative de tous[262], ce qui posait cette réforme en rupture radicale avec la liturgie traditionnelle de l'Église. Le père Calmel fut d'emblée très sensible à cet aspect de la réforme:

> Il faut être ou sot ou peureux (ou l'un et l'autre) pour s'estimer lié en conscience par des lois liturgiques et autres qui changent plus souvent que la mode des dames et qui sont encore plus incertaines[263].

Une réaction courageuse fit sensation à Rome. Les cardinaux Ottaviani et Bacci publièrent une ferme protestation, le *Bref examen critique* du nouvel *Ordo missæ*, qui traduisait l'indignation de nombreux évêques et prêtres: « Le nouvel *Ordo missæ* s'éloigne de façon impressionnante, dans l'ensemble comme dans le détail, de la théologie catholique de la sainte messe telle qu'elle a été formulée à la vingt-deuxième session du concile de Trente. » La critique venait de haut, puisque le cardinal Ottaviani avait été préfet du Saint-Office (aujourd'hui la Congrégation pour la doctrine de la foi).

Le texte en avait été composé par un groupe de théologiens qui se réunissaient une fois par semaine, le soir à Rome, au cours des mois d'avril et de mai 1969. Il fut achevé pour la Fête-Dieu, le 5 juin 1969, remis aux cardinaux Ottaviani et Bacci qui l'étudièrent soigneusement, le signèrent et le remirent au pape. Le texte français fut publié par la revue *Itinéraires* n° 141 de mars 1970, p. 212 et sv. D'autres réclamations furent envoyées à Rome provenant du monde entier.

Si, au moins, on s'était contenté d'un essai, d'une messe *ad experimentum*, laissant à chaque prêtre la possibilité de garder le rite de son ordination... Tel était le rêve du père Calmel:

> Je n'ai envie de lui demander (à saint Dominique) qu'une chose: que le pape tolère que les prêtres fidèles s'en tiennent à l'ancien rite de la messe. Le nouvel *Ordo* fabriqué par Paul VI (...) n'est sûrement pas hérétique, mais il conduit peu à peu à la cène protestante... Si le pape

262 - Voir à ce sujet les déclarations explicites du père Bugnini dans les *Actes de la Sacrée Congrégation pour le culte divin* (*Notitiæ* 10/1974, et *Osservatore Romano* du 10 avril 1974).
263 - Lettre du 12 novembre 1969.

> ne tolère pas, nous verrons un certain nombre de prêtres et d'évêques qui ne suivront pas. Mieux vaudrait ne pas être mené là ! Et puis, si cela arrive, nous aurons la grâce, sûrement.
> Paul VI laisse tout remettre en question : il se contente de discours... J'espère donc qu'il ne fera pas un acte d'autorité sans appel pour la messe nouvelle[264].

Malheureusement ces protestations et ces supplications ne furent pas écoutées, et le nouvel *Ordo missæ* fut maintenu, à la joie des champions de l'œcuménisme et des protestants eux-mêmes.

Le 20 octobre 1969, le cardinal Gut et son secrétaire Annibale Bugnini publièrent une instruction sur l'application progressive de la constitution apostolique *Missale Romanum*[265] :

> La Constitution apostolique *Missale Romanum* du souverain pontife Paul VI (3 avril 1969) a approuvé le nouveau missel romain réformé selon les prescriptions du IIe concile du Vatican. (...) Les documents précités ont établi, au 30 novembre de cette année, premier dimanche de l'Avent, la mise en vigueur des rites et des textes nouveaux. (...) C'est pourquoi, (...) cette Sacrée Congrégation pour le culte divin, avec l'approbation du souverain pontife, a établi les normes suivantes :
> 1. À partir du 30 novembre 1969, on peut utiliser le texte latin de l'*Ordo missæ*. (...)
> 7. Chaque conférence épiscopale fixera la date à partir de laquelle on devra obligatoirement utiliser le nouvel *Ordo missæ*, sauf les cas particuliers prévus aux n° 19-20. (...)
> 19. Les prêtres âgés qui célèbrent la messe *sine populo* (sans assistance) et qui auraient trop de difficultés à s'habituer au nouvel *Ordo missæ* et aux nouveaux textes du missel romain et de l'*Ordo lectionum missæ*, peuvent, du consentement de leur Ordinaire, suivre les rites et les textes actuels.
> 20. Les cas particuliers concernant par exemple les prêtres malades, infirmes et ayant d'autres difficultés, seront soumis à cette Sacrée Congrégation.
> Le souverain pontife Paul VI a approuvé, le 18 octobre 1969, la présente instruction et a ordonné de la publier pour qu'elle soit suivie soigneusement par tous ceux qu'elle concerne.

---

264 - Lettre du 1er août 1969.
265 - *Documentation catholique* n° 1551, 16 novembre 1969, p. 1007-1008.

En Italie, le nouvel *Ordo* fut rendu obligatoire dès le 30 novembre 1969[266]. Dans son ordonnance du 14 novembre 1969[267], l'épiscopat français décidait:

> Article premier: L'usage du nouveau lectionnaire dominical est autorisé à partir du premier dimanche de l'Avent, 30 novembre 1969. Il sera obligatoire à partir du 1er janvier 1970, sauf pour les cas particuliers prévus aux articles 10 et 11 ci-dessous[268].

Les objections graves et motivées contre le nouvel *Ordo* qui affluaient à Rome ne laissaient pas les autorités indifférentes. Au cours de deux audiences générales, le pape Paul VI essaya visiblement de défendre son œuvre liturgique.

Le 19 novembre 1969, il s'exprima dans un style manifestement gêné:

> Cette réforme imminente répond donc à un mandat officiel de l'Église; elle est un acte d'obéissance. (…) Ce n'est pas une expérience temporaire ou facultative; ce n'est pas une improvisation due à un quelconque dilettante. C'est une loi élaborée par d'éminents liturgistes après de longues discussions et de longues études. (…)
> Certains pourront peut-être se laisser impressionner par telle ou telle rubrique annexe, comme si elles constituaient ou cachaient une altération ou une minimisation de vérités définitives ou dûment sanctionnées de la foi catholique; comme si elles compromettaient l'équation *lex orandi – lex credendi* (loi de la prière – loi de la foi). Mais il n'en est absolument rien. Avant tout parce que le rite et la rubrique correspondante ne sont pas, en eux-mêmes, une définition dogmatique. Ils peuvent avoir des qualifications théologiques de valeurs diverses selon le contexte liturgique auquel ils se rapportent; ce sont des gestes et des paroles appliqués à une action religieuse vécue, vivant d'un mystère inexprimable de présence divine, et qui n'est pas toujours réalisé sous une forme univoque. (…)
> Ne parlons pas de « nouvelle messe », mais de « nouvelle époque »[269].

---

266 - Audience générale du pape Paul VI le 19 novembre 1969, *Documentation catholique* n° 1552, 7 décembre 1969, p. 1055.
267 - *Documentation catholique* n° 1552, 7 décembre 1969, p. 1078.
268 - On notera une petite différence d'avec le document romain. Les deux articles 10 et 11 du document français reprenaient les articles 19 et 20 de l'*Instruction* de la Congrégation du culte divin, mais ils en limitaient la portée. En plus de la maladie et de l'infirmité qui excusaient, étant exigée toutefois la licence de l'évêque, de la nouvelle messe, on ne connaissait plus les prêtres « ayant d'autres difficultés ». Cette dernière clause laissant peut-être une place aux objections de la foi ou de la conscience dont on ne voulait pas entendre parler en France.
269 - Donc étape d'une évolution irréversible.

Un tel repli sur l'argument d'autorité était un aveu de faiblesse. On disait en d'autres termes : « La nouvelle messe, c'est le Concile. Le Concile, c'est le Saint-Esprit. Obéissez. » Mais le pape mettait le doigt ici sur la difficulté principale de sa réforme. Car celle-ci ne fut pas critiquée, hormis l'introduction générale, comme un texte doctrinal, mais bien comme un rite liturgique, comme un corps de paroles, de gestes, de silences, qui expriment une réalité invisible. Or le rite traditionnel est le rite adéquat, ayant atteint une perfection canonisée, façonné par les siècles de foi et de sainteté, du sacrifice réalisé par le Christ dans son ministre, le prêtre. On ne demande pas à un rite d'être une définition dogmatique, mais d'être un signe évident et saint du sacrifice propitiatoire. Ce sera le fond de l'argumentation du père Calmel contre le nouvel *Ordo missæ*.

La finale du discours du pape Paul VI est à elle seule tout un programme, et un argument supérieur pour refuser la nouvelle messe. Celle-ci est évolutive, elle exprime la pensée d'une époque et doit bientôt disparaître.

Le 20 novembre 1969, l'*Osservatore Romano* publiait un compte rendu, composé par le père Bugnini, secrétaire de la Congrégation pour le culte divin, de la XII[e] session plénière de la commission spéciale pour la réforme liturgique. Il y reprenait la même fausse argumentation que celle de l'audience du pape :

> Les Pères ont pris en considération quelques difficultés qui sont apparues récemment au sujet de certains points de l'*Institutio generalis* du missel romain. Ils ont rappelé que cette présentation générale n'est pas un texte dogmatique, mais purement et simplement un exposé des normes qui régissent la célébration eucharistique ; elle veut donner non pas une définition de la messe, mais simplement une description des rites[270].

Dans une deuxième audience générale, le pape Paul VI revint sur le sujet, en soulignant le caractère tout nouveau, et même bouleversant, du rite du 3 avril précédent[271] :

> Cette nouveauté que constitue le nouveau rite de la messe. (...) C'est là un changement qui affecte une vénérable tradition multiséculaire, et donc notre patrimoine religieux héréditaire, lequel semblait devoir demeurer intangible, immuable, nous faire redire les mêmes prières que nos ancêtres et nos saints, nous apporter le réconfort de la fidélité à notre passé spirituel, que nous actualisions pour le transmettre ensuite aux générations suivantes. (...) Nous pouvons faire remarquer que ce

270 - *In Documentation catholique* n° 1552, 7 décembre 1969, p. 1055, note 1.
271 - Audience générale du pape Paul VI du 26 novembre 1969, *in Documentation catholique* n° 1553, 21 décembre 1969, p. 1102.

> seront les personnes pieuses qui seront les plus dérangées. Elles avaient leur façon respectable de suivre la messe; elles se sentiront maintenant privées de leurs pensées habituelles et obligées d'en suivre d'autres. (...)
>
> Comme nous le disions la dernière fois, nous devrons bien voir les motifs pour lesquels ce grave changement a été introduit: l'obéissance au Concile, laquelle devient maintenant obéissance aux évêques, qui interprètent et exécutent ses prescriptions. (...) C'est la volonté du Christ, c'est le souffle de l'Esprit-Saint qui appellent l'Église à cette mutation.

Il ne restait plus au pape, semble-t-il, qu'à user d'autorité pour imposer un rite qui troublait tant les âmes. On remarquera cependant que, ce faisant, le souverain pontife faussait les graves objections qui lui avaient été présentées et n'y répondait pas. La grosse difficulté qui arrêtait certains évêques et de nombreux prêtres n'était pas tant celle de la piété personnelle. Elle portait sur les ambiguïtés objectives, inhérentes au nouveau rite qui manifestait tout autre chose que le sacrifice du Christ.

La question de l'autorité ecclésiastique, et celle du pape en particulier, se posait donc désormais d'une façon brûlante. Le père Calmel avait expliqué à plusieurs reprises la doctrine catholique sur la question. Il lui faudrait désormais la mettre en pratique d'une manière déchirante.

### *Le* non possumus

- *La préparation*

En décembre 1962, le père Calmel avait résumé la pensée catholique sur la messe et sur l'histoire du monde:

> Jusqu'au dernier jour la messe sera célébrée qui présente au Père le sacrifice parfait, trésor de toute grâce, réparation de toute offense, consolation de toute détresse. L'Évangile, la messe, – la Parole de vie, le sacrifice saint –, ces deux réalités ne passeront pas, parce que *le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous* à jamais. (...) C'est à jamais le temps de l'Évangile[272].

Désormais, le pape appelait à une « nouvelle messe », à une « nouvelle époque », à une Église qui devait suivre l'évolution du monde. Ces deux conceptions ne pouvaient que s'affronter. Nous savons déjà que le père Calmel comprenait fort bien la nécessité d'une certaine réforme des hommes d'Église, en particulier dans le domaine de la liturgie. Il voyait comment le clergé de

---

272 - « Le temps de l'Évangile », *Nation Française*, décembre 1962.

son temps était éloigné de l'esprit de sainteté et de prière qui anime la liturgie catholique. En novembre de cette même année 1969, il s'affligeait : « Ce qui fait le plus mal, c'est que les prêtres aient si peu le sens de l'eucharistie[273]. »

C'est pourquoi il avait suivi avec intérêt, dans ses débuts, les travaux du Mouvement liturgique et même du Centre National de Pastorale Liturgique, jusqu'au jour où il comprit qu'il ne s'agissait pas, pour les réformateurs, de faire du prêtre un homme de Dieu et un homme du sacrifice, mais bien plutôt un homme du monde et un animateur social. Quelques semaines après sa *Déclaration* il écrivait :

> Il y avait certes quelques retouches à faire au missel – j'y répugnais moins que personne, par exemple ajouter quelques préfaces anciennes, ne pas tant multiplier les génuflexions. Mais Paul VI a fait tout autre chose (même quand il a fait aussi cela) ; il a introduit révolutionnairement une réforme permanente qui multiplie les équivoques et conduit au protestantisme. Qui voit cela – et bien des prêtres le voient – ne peut se faire complice[274].

Lui-même, en tout cas, ne voulait pas manquer à son devoir :

> Puisque la sainteté dominicaine inclut à un titre spécial la célébration de la messe, il convient au dominicain plus qu'à tout autre de défendre le rite de la messe et de faire barrage au modernisme sur ce front menacé...

Les premières réactions encouragèrent le défenseur de la foi. Dès le mois de juin, il pouvait se réjouir :

> Priez pour les prêtres qui refusent le nouvel *Ordo missæ*. Le *Courrier de Rome* (abbé Dulac, rédacteur du *Courrier de Rome*, 70 ans, ami de l'abbé Berto, canoniste admirable et l'homme le moins excité du monde – très différent de l'abbé de Nantes) a ouvert le feu avec des arguments irréfutables. Je crois que nous serons de nombreux prêtres à refuser[275].

Lui-même priait de toute son âme et faisait prier pour que, avant le mois de décembre, le pape Paul VI revienne sur sa décision. Il comprenait que les prêtres devaient prendre leur responsabilité : « Je crois aussi que nous pouvons dire au pape – au sujet de l'*Ordo missæ* qu'il voudrait imposer en novembre – lui dire (notre refus) non sans vertige. Jésus nous donnera de tenir[276]. »

---

273 - Lettre du 19 novembre 1969.
274 - Lettre du 4 janvier 1970.
275 - Lettre du 28 juin 1969.
276 - Lettre du 8 août 1969.

Le père Calmel passa aux actes. Le 19 septembre il osa écrire au pape. « Lettre très déférente, soyez sans crainte », précise-t-il à une correspondante. Il ne reste nulle trace d'un quelconque accusé de réception.

À mesure qu'approchait la date fatidique du 1er décembre, le père Calmel s'adressait avec toujours plus d'insistance à Dieu et à ses saints. Il demeurait, dans ces temps de « Révolution dans l'Église », dans la « certitude que Marie défend l'Église de son Fils[277] ». Et il gardait confiance. Le 4 novembre, il rencontra Jean Madiran à ce sujet. La veille, il avait écrit sa pensée:

> Il est impossible au pape de ne pas laisser libre de suivre la messe de saint Pie V, tellement les réclamations pleuvent et sont motivées; mais la « conférence épiscopale » française essaiera d'intimider les prêtres. Du moins ceux qui préfèrent le Seigneur sauront qu'ils ne se mettent pas en conflit avec le pape en gardant l'ancienne messe. Seigneur, augmentez le courage et la fierté des prêtres[278].

Cependant, la volonté de Rome semblait inéluctable: « Prier, tenir, lutter: pour ce qui est de l'Église je ne crois pas que nous puissions faire autre chose, car le mal est partout considérable[279]. » Et le père Calmel voyait venir le moment où il lui faudrait dire non. Ses longues études sur la stratégie de la révolution et sur les formes souvent larvées de la subversion trouvaient dans cette douloureuse circonstance une application pratique. Souvent, il reprenait la fameuse expression de Clémenceau: « La révolution est un bloc. » Dans le cas de la révolution liturgique, cela signifiait ne pas s'attarder à tel ou tel détail, mais considérer le phénomène dans son ensemble, non seulement dans ses éléments « matériels » mais dans sa « forme », dans son âme.

> Méthode de Paul VI: jamais de préceptes formels. Laisser imposer les choses par pression sociale, de sorte que les braves gens naïfs se croient liés en conscience.
> Car pour le nouvel *Ordo*, il n'use pas de la formule rituelle requise: nonobstant toute coutume contraire, même plusieurs fois séculaire. De toute façon, les raisons du cardinal Ottaviani suffisent à légitimer ce refus. Pourquoi refuser le nouvel *Ordo missæ*? Parce qu'il est pris dans un mouvement – Il a un sens. Il fait partie d'une liturgie mobile, interchangeable. Ce n'est pas hérétique en soi, c'est valide, mais elle conduit à l'hérésie.

---

277 - Lettre du 25 octobre 1969.
278 - Lettre du 3 novembre 1969.
279 - Lettre du 10 novembre 1969.

> La révolution a une fin lointaine, cachée, perverse. Et un objectif immédiat parfois bon, le plus souvent bon. Mais cet objectif n'est qu'une étape qui sert la fin lointaine perverse[280].

Le pape Paul VI avait résumé le devoir des catholiques à l'égard de sa réforme par celui de l'obéissance. Dans un entretien privé, le père Calmel rappelait la doctrine catholique sur cette belle vertu pour en conclure que c'était précisément par obéissance qu'il fallait refuser tout compromis avec la révolution liturgique. « Ce n'est pas faire schisme que de garder la Tradition », avait-il écrit le 15 novembre. Parlant deux jours plus tard à une dominicaine enseignante, il s'expliquait :

> Que les novices comprennent que l'extrême fait partie de la vie chrétienne. La fidélité au Christ n'exclut pas les situations extrêmes.
> La situation présuppose la foi en l'infaillibilité et en la primauté du pape. Mais ces dernières sont au service de la Tradition. Quand elles ne la respectent plus, il faut le voir.
> Infaillibilité limitée, donc, et obéissance limitée aussi. L'infaillibilité n'implique pas que le pape ne pèche pas. Or quand il pèche dans son autorité, quand il laisse faire et approuve des réformes révolutionnaires, il n'y a pas à le suivre. (...)
> Le jour où l'autorité du pape fait le jeu de réformes révolutionnaires, on ne peut plus le suivre. Cela risque de nous mener en marge, sans nous excommunier.
> En même temps que voir cela, se nourrir de la doctrine et s'approcher des sacrements.
> Il faut beaucoup prier. Mais la grâce est donnée. Pour que le moins possible se perdent, il faut rester fidèle à la Tradition[281].

Ce n'est pas à la légère, ce n'est pour faire de belles phrases que le père Calmel parlait de « situations extrêmes ». Il voyait arriver l'heure où il aurait à prendre une décision qui allait engager toute sa vie, à parler en public pour soutenir les âmes qui faisaient appel à son sacerdoce. Plus que jamais, c'est face à Dieu, face au Christ, qu'il voulait penser et agir. Sa correspondance de l'époque traduit son anxiété. Il semble se retirer au plus profond de son âme, faire appel à toutes les lumières, à toutes les grâces, à toutes les joies de l'oraison qui sont passées dans son cœur depuis l'âge de quinze ans, pour parler, pour offrir sa vie dans un ultime sacrifice, dans un dernier effort :

---

280 - Lettre du 15 novembre 1969.
281 - Entretien du 17 novembre 1969.

> Ce n'est pas par esprit propre, mais par fidélité à Dieu que nous avons à choisir, humblement. Demander beaucoup de détachement de nous-même, beaucoup de confiance, mais dans la fidélité à la Tradition rester dans l'Église.
> Refuser l'opposition progressisme – intégrisme. Ne pas l'admettre. Il n'y a pas deux lignes, ni un entre-deux. Il y a une ligne, la bonne : le traditionalisme. L'erreur, c'est l'autre.

Pas de concession dans un monde pareil. Tenir, à cause de Jésus-Christ[282].

• *La* Déclaration

Le 27 novembre 1969, trois jours avant la date fatidique de la mise en application du nouvel *Ordo missæ*, le fils de saint Dominique exprima son refus. Il suffit de lire ce texte historique pour deviner de quel regard de foi, de quelle sûreté théologique, de quel amour de Dieu, de quelle profondeur il provenait. Jusqu'à la mort, le père Calmel veut rester fidèle à la messe de son ordination.

> Je m'en tiens à la messe traditionnelle, celle qui fut codifiée, mais non fabriquée, par saint Pie V, au XVI[e] siècle, conformément à une coutume plusieurs fois séculaire. Je refuse donc l'*Ordo Missæ* de Paul VI.
>
> Pourquoi ? Parce que, en réalité, cet *Ordo Missæ* n'existe pas. Ce qui existe c'est une révolution liturgique universelle et permanente, prise à son compte ou voulue par le pape actuel, et qui revêt, pour le quart d'heure, le masque de l'*Ordo Missæ* du 3 avril 1969. C'est le droit de tout prêtre de refuser de porter le masque de cette révolution liturgique. Et j'estime de mon devoir de prêtre de refuser de célébrer la messe dans un rite équivoque.
>
> Si nous acceptons ce rite nouveau, qui favorise la confusion entre la messe catholique et la cène protestante – comme le disent équivalemment deux cardinaux et comme le démontrent de solides analyses théologiques – alors nous tomberons sans tarder d'une messe interchangeable (comme le reconnaît du reste un pasteur protestant) dans une messe carrément hérétique et donc nulle. Commencée par le pape, puis abandonnée par lui aux églises nationales, la réforme révolutionnaire de la messe ira son train d'enfer. Comment accepter de nous rendre complices ?
>
> Vous me demanderez : en maintenant, envers et contre tout, la messe de toujours, avez-vous réfléchi à quoi vous vous exposez ? Certes. Je m'expose, si je peux dire, à persévérer dans la voie de la fidélité à mon

282 - Lettre du 21 novembre 1969.

sacerdoce, et donc à rendre au souverain prêtre, qui est notre juge suprême, l'humble témoignage de mon office de prêtre. Je m'expose encore à rassurer des fidèles désemparés, tentés de scepticisme ou de désespoir. Tout prêtre en effet qui s'en tient au rite de la messe codifié par saint Pie V, le grand pape dominicain de la Contre-Réforme, permet aux fidèles de participer au saint sacrifice *sans équivoque possible*; de communier *sans risque d'être dupe*, au Verbe de Dieu incarné et immolé, rendu réellement présent sous les saintes espèces. En revanche, le prêtre qui se plie au nouveau rite, forgé de toutes pièces par Paul VI, *collabore pour sa part* à instaurer progressivement une messe mensongère où la présence du Christ ne sera plus véritable, mais sera transformée en un mémorial vide; par le fait même, le sacrifice de la Croix ne sera plus qu'un repas religieux où l'on mangera un peu de pain et boira un peu de vin; rien d'autre; comme chez les protestants. – Ne pas consentir à collaborer à l'instauration révolutionnaire d'une messe équivoque, orientée vers la destruction de la messe, ce sera se vouer à quelles mésaventures temporelles, à quels malheurs en ce monde ? Le Seigneur le sait dont *la grâce suffit*. En vérité la grâce du Cœur de Jésus, dérivée jusqu'à nous par le saint sacrifice et par les sacrements, suffit toujours. C'est pourquoi le Seigneur nous dit si tranquillement : « Celui qui perd sa vie en ce monde à cause de moi la sauve pour la vie éternelle. »

Je reconnais sans hésiter l'autorité du Saint-Père. J'affirme cependant que tout pape, dans l'exercice de son autorité, peut commettre des abus d'autorité. Je soutiens que le pape Paul VI commet un abus d'autorité d'une gravité exceptionnelle lorsqu'il bâtit un rite nouveau de la messe sur une définition de la messe qui a cessé d'être catholique. « La messe, écrit-il dans son *Ordo Missæ*, est le rassemblement du peuple de Dieu, présidé par un prêtre, pour célébrer le mémorial du Seigneur. » Cette définition insidieuse omet de parti pris ce qui fait la messe catholique, à jamais irréductible à la cène protestante. Car dans la messe catholique il ne s'agit pas de n'importe quel mémorial ; le mémorial est de telle nature qu'il contient réellement le sacrifice de la Croix, parce que le corps et le sang du Christ sont rendus réellement présents par la vertu de la double consécration. Cela apparaît à ne pouvoir s'y méprendre dans le rite codifié par saint Pie V, mais cela reste flottant et équivoque dans le rite fabriqué par Paul VI. De même, dans la messe catholique, le prêtre n'exerce pas une présidence quelconque ; marqué d'un caractère divin qui le met à part pour l'éternité, il est le ministre du Christ qui fait la messe par lui ; il s'en faut de tout pour que le prêtre soit assimilé à quelque pasteur, délégué des fidèles pour la bonne tenue de leur assemblée. Cela, qui est

tout à fait évident dans le rite de la messe ordonné par saint Pie V, est dissimulé sinon escamoté dans le rite nouveau.

La simple honnêteté donc, mais infiniment plus l'honneur sacerdotal, me demandent de ne pas avoir l'impudence de trafiquer la messe catholique, reçue au jour de l'ordination. Puisqu'il s'agit d'être loyal, et surtout en une matière d'une gravité divine, il n'y a pas d'autorité au monde, serait-ce une autorité pontificale, qui puisse m'arrêter. Par ailleurs, la première preuve de fidélité et d'amour que le prêtre ait à donner à Dieu et aux hommes c'est de garder intact le dépôt infiniment précieux qui lui fut confié lorsque l'évêque lui imposa les mains. C'est d'abord sur cette preuve de fidélité et d'amour que je serai jugé par le Juge suprême. J'attends en toute confiance de la Vierge Marie, la mère du souverain prêtre, qu'elle m'obtienne de rester fidèle jusqu'à la mort à la messe catholique, *véritable et sans équivoque. Tuus sum ego, salvum me fac* (Je suis tout à vous, sauvez-moi).

L'émotion et la force qui passent à travers cette *Déclaration* apparaissent à la première lecture. Le père Calmel sent qu'il est en train d'accomplir un acte d'une extrême importance, qui met en jeu son avenir et celui de tous ceux qui le suivront. Car, il ne s'agissait pas seulement, ici, d'une critique doctrinale et liturgique du nouvel *Ordo*, mais bien d'un refus pratique, définitif, de célébrer la messe selon ce rite.

Mû par une inspiration visible du Saint-Esprit, par les dons d'intelligence, de conseil et de force, il écrivit ce chef-d'œuvre d'une traite. Dans la précipitation, il ne garda même aucune copie. Il dira quelques jours plus tard : « Je n'ai pas de double ; c'est sorti d'un seul jet [283]. » Dès la parution de la *Déclaration*, le père Calmel reçut beaucoup de félicitations et de remerciements. Mais ce n'était pas fausse humilité que d'avouer : « De partout je reçois des lettres pour cette *Déclaration* qui vient de bien au-delà de moi – du Christ-Prêtre – et qui a délivré déjà des âmes (le Christ par cette *Déclaration*) [284]. »

Il est sans doute difficile de se faire une idée de la souffrance de l'âme, de l'effort intellectuel, de la tension même physique du père Calmel dans les jours et les heures qui précédèrent la composition de cette *Déclaration*. Il est certain, en revanche, qu'ils eurent des répercussions très néfastes sur sa santé. Il est étonnant de constater qu'un texte aussi fort et un acte aussi courageux furent posés par un religieux littéralement épuisé, dans un corps à l'extrémité et, qui plus est, dans une chambre d'hôpital.

---

283 - Lettre du 1er décembre 1969.
284 - Lettre du 13 janvier 1970.

Le jour même du 27 novembre, en effet, le père Calmel avait dû être conduit en toute urgence à la clinique de Carcassonne pour une transfusion sanguine. Il y resta une semaine et demie. C'est là, dans sa chambre de malade, qu'il jeta sur le papier sa prise de position historique contre la nouvelle messe. Il la remit à la sœur dominicaine qui l'avait accompagné afin qu'elle la transmît à Jean Madiran.

Aussitôt après sa sortie de la clinique, l'intrépide prédicateur reprit ses voyages apostoliques. Au début du mois de janvier, il eut un malaise sur le quai de la gare de Metz. Son cœur essoufflé n'en pouvait plus. Il essaya de rassurer les siens en rappelant que, à l'âge de quinze ans, il avait connu cela à certains moments [285]. Mais la situation empirait. Le vendredi 16 janvier, il dut se rendre chez le docteur Nauze qui le fit mettre immédiatement en clinique. La mère Hélène raconte :

> Après mille examens le docteur ne trouve rien au cœur ni nulle part, mais une telle anémie que manquent plus de la moitié des globules rouges ! Aussi a-t-on fait tout de suite une transfusion. (On lui en fit quatre.) Nous venons de l'avoir au téléphone. Il a parlé longtemps et ne manquait certes pas de vitalité malgré l'essoufflement. (...) Il s'agit que le Père se laisse soigner, cette fois il en a vraiment besoin.

Oui, car les conséquences de cet affaiblissement auraient pu être tragiques, comme l'avenir le montrera.

• *Les suites de la* Déclaration

Pour l'instant, le père Calmel pensait à autre chose. Il fallait diffuser cette *Déclaration*. Quelques semaines auparavant, il avait donné quelques indications à l'abbé de Nantes sur ce projet qu'il repassait dans son esprit. Malgré ses prises de position contradictoires, l'abbé aurait voulu se charger de sa publication [286]. Mais c'est à Jean Madiran que le Père en confia le soin.

Le directeur d'*Itinéraires* proposa une « heureuse correction » au texte du père Calmel, et celui-ci l'accepta bien volontiers. Aussitôt, il envoya son accord par la poste : « C'est fait, écrit-il. L'auto-stop a été du reste d'une facilité angélique – aller et retour (et P.T.T.) en une heure (...). Madiran a été grand dans cette affaire. Le papier paraîtra, si Dieu veut, pour le numéro de janvier, donc avant Noël [287]. »

---

285 - Lettre du 4 janvier 1970.
286 - Lettre du 1er décembre 1969.
287 - Lettre du 2 décembre 1969.

Certes, le père Calmel voyait les étroites limites de sa *Déclaration*. Elle sortait de la plume d'un simple prêtre. Il aurait voulu qu'elle partît de plus haut, que ce fût un évêque qui parlât. C'est pourquoi, avant même de composer son texte, il avait supplié Mgr Lefebvre de prendre la parole. Mais, pour l'instant, celui-ci préférait s'appuyer sur la lettre des cardinaux romains[288].

> Madiran a écrit à Mgr Lefebvre, comme je l'avais fait sans succès... cet été, le suppliant de se compromettre c'est-à-dire de publier quelque chose sous son nom. Jusqu'ici – sauf deux cardinaux, Ottaviani et Bacci – nul évêque n'a osé dire : c'est moi, un tel, qui dis non. Ça viendra[289].

En attendant, son honneur et son devoir de prêtre guidaient sa conduite :

> Puisque le présent pontificat par ses innovations inouïes met en cause la messe, le prêtre qui croit à la messe mettra en cause sur ce point capital les innovations du présent pontificat[290].

Une prise de position aussi forte ne pouvait pas laisser indifférentes les autorités de l'Ordre. « La *Déclaration* fait beaucoup de bruit dans l'Ordre et à Rome, écrivait la mère Hélène Jamet – lui est en paix – Là aussi que la sainte Vierge mette sa main[291] ! » Le père Rzewuski, supérieur immédiat du père Calmel au vicariat de Prouilhe, fut convoqué à Rome à ce sujet[292]. Mais à part quelques tracasseries dont il avait l'habitude, le défenseur de la foi ne fut pas inquiété. Il reçut l'interdiction de célébrer la messe aux moniales, devant se contenter de la chapelle de l'hôtellerie. De temps à autre, quelques amis de Carcassonne y assistaient. Mais il y avait alors toujours deux sœurs présentes, chargées par leurs supérieures de relever le nom de ceux qui venaient assister à la messe du prêtre « rebelle ».

Le père Calmel fut le premier, à notre connaissance, à exprimer en public un tel refus pratique du nouvel *Ordo*. Cependant, loin de se donner une mission de prophète, il s'appuyait sur la réaction des autres, bien qu'elles aient eu un caractère plus privé, et il s'en réjouissait beaucoup : « Ma *Déclaration* est loin d'être la seule. Le mensonge sera démasqué et commence de l'être[293]. »

---

288 - Le 25 novembre 1970, Mgr Lefebvre rédigea un texte tout à la fois doctrinal et pastoral où il refusait définitivement le nouvel *ordo* de la messe. Il ne confia cette déclaration qu'aux séminaristes et ne la rendit publique que le 9 juin 1971 (voir Mgr Tissier de Mallerais, *Marcel Lefebvre, une vie*, Clovis, 2002, p. 487).
289 - Lettre du 2 décembre 1969.
290 - *Brève apologie pour l'Église de toujours*, édition de 1987, p. 25.
291 - Lettre de la mère Hélène Jamet du 19 janvier 1970.
292 - Lettre du 23 janvier 1970.
293 - Lettre du 23 décembre 1969.

Sa réaction historique et providentielle éclaira et encouragea de nombreux prêtres et fidèles.

L'admiration et la gratitude d'un grand nombre trouvèrent une expression remarquable sous la plume de Luce Quenette, la fondatrice et directrice de l'école de la Péraudière :

> Je joins la simple, la toute belle, la reposante *Déclaration* du père Calmel, je dis bien la reposante. Ces prêtres ne sont point tendus, ils ne se sentent pas héroïques. Ils sont heureux et leur résolution est un chant dans la douleur. La messe inchangée s'offrira sur leur autel. Ils ne condamnent personne. Ils ne délibèrent point, ils voient et ils vont. Et qu'ils existent nous fait partager cette paix au-dessus de tout sentiment, cette paix des anges au sacrifice du Ciel. Nous donnerions notre vie, nos biens, tout ce qu'il faudra pour protéger ces prêtres-là. Pour le saint sacrifice, ils ne sentent pas qu'ils font un sacrifice.
>
> Lisez cette *Déclaration* avec piété, avec admiration, comme l'engagement d'un cœur de prêtre, mais aussi comme l'expression complète de notre souffrance, enfin comme une lumière pour que d'autres âmes sacerdotales reçoivent la même lumière, et soient portées, s'il plaît à Dieu, par la même inspiration.

Une paix profonde, en effet, celle du soldat qui a accompli son devoir, habitait l'âme du père Calmel en ces heures terribles. Sa correspondance montre son détachement :

> J'espère que Madiran publiera ma *Déclaration*, dûment motivée, envoyée le 27 novembre (Médaille miraculeuse) de m'en tenir à l'ancien *Ordo* et de refuser la messe de Paul VI équivoque - quoique non formellement hérétique. Je ne serai pas plus objet de sanctions, j'en suis moralement sûr, pour cela, pour cette *Déclaration* publique - que je ne l'ai été pour avoir traité les évêques de tartuffes... Simplement je serai un peu plus catalogué, mais j'aurai permis (j'espère) à quelques prêtres, par ma *Déclaration*, de ne pas céder sur ce point où il y va de tout : la messe. Là (et nulle part, mais là surtout), rien ni personne pas même le pape, ne me fera collaborer à jeter l'équivoque[294].
>
> La seule chose à demander pour moi, c'est de savoir toujours plus que la grâce suffit toujours. Nous le demandons à la mère de la divine grâce. Et puis, je suis de Marie qui me sauvera : *tuus sum ego, salvum me fac*[295].

---

294 - Lettre du 1er décembre 1969.
295 - Lettre du 2 décembre 1969.

ɜ tremblons pas. Jésus n'est jamais aussi proche de nous que lorsqu'il lui aît de nous jeter dans un combat pour lequel nos forces sont absolument disproportionnées – Notre-Dame des Victoires, priez pour nous[296].

râce (miracle) que nous demandons pour Noël :
ue je fasse, en total oubli de moi, le ministère que Jésus attend de moi ı ces temps de trahison papale. (...)
ue nous soyons consommés dans l'Amour[297].

ɛrviteurs inutiles dans une résistance d'une nature trop spéciale pour ıe jamais nous ne l'ayons pu prévoir, encore moins désirer : serviurs inutiles, nous implorons la grâce, non d'être dispensés de la lutte, ıais de la soutenir d'un cœur pur et tranquille. Que les créatures (ici s nécessités et les aléas de la résistance) ne soient rien pour nous et ous rien pour elles, comme dit saint Jean de la Croix, mais que nous emeurions dans le silence et l'oubli de nous-mêmes, cachés au cœur u Bien-Aimé[298].

our ma part, je suis bien en paix, c'est l'heure du *tuus sum ego, salvum ıe fac* (de ma *Déclaration*). Ayant la certitude morale plus que suffisante ue Paul VI a rompu avec l'Église, même si le grand nombre ne le voit as encore – j'ai choisi l'Église du Seigneur et de son eucharistie. Je pense galement que la lumière et la paix (sans fanfares) que Jésus me donne, il ɜs donnera à ceux et à celles qu'il a voulu unir à lui par mon sacerdoce[299].

ıvant tout, ce qui compte suprêmement, c'est de vivre dans le Seigneur.
l y a une telle douceur,
ıne telle paix,
ıne telle force dans la vie avec le Christ.
Ne pas séparer la force et la douceur. Voir le martyre : la force et la louceur des martyrs[300].

rs d'un entretien privé d'avril 1970, le père Calmel résumait joliment son ıde au cœur du combat et de la polémique. C'est la leçon qu'il voulait ımettre à ses enfants spirituels :

Traverser les luttes, les histoires, mais sans perdre la paix, le repos en Dieu. Ni désespoir, ni haine.
Ni trop aimer l'odeur de la poudre, ni manquer de nourriture intérieure[301].

---

Lettre du 3 décembre 1969.
Lettre du 19 décembre 1969.
Note pour un sermon à Saint-Cloud, Noël 1969.
Lettre de Noël 1969.
Entretien du mois de décembre 1969.
Entretien du mois d'avril 1970.

• *Articles*

La vive réaction du père Calmel aux réformes liturgiques était enrac dans la théologie la plus sûre. Cela apparaît clairement dans le texte mên sa *Déclaration*. Le théologien et le guide de tant d'âmes se devait cepen d'étayer davantage sa position, de la justifier à la lumière de l'enseigneme l'Église de toujours. Il le fit principalement dans la revue *Itinéraires*.

Dès le mois de décembre, Jean Madiran lui demanda un article qui défe le canon romain, une défense « pas longue, mais qui porte ». Le père Ca prie et fait prier afin d'être à la hauteur de la tâche, puis il ajoute : « Mad est très décidé à soutenir vrais prêtres et vraie messe et je l'ai trouvé très fr nel[302]. » Comme de coutume, l'auteur pense et rumine son article, il le naître petit à petit dans son esprit, il compte sur le secours du Ciel : « Tou saints et les saintes qui l'ont aimée me viendront en aide. »

Pour rester le plus objectif possible, le père Calmel évite soigneusen « toute pointe de polémique » dans son article, et l'abrège autant qu' peut[303]. Finalement, son travail est publié dans la revue au mois d'avril[30

Persuadé que la meilleure réfutation de la révolution liturgique de 1 qui était dans certains esprits « avant le Concile déjà », consiste dan exposé clair de la doctrine catholique sur la messe, le père Calmel prolong première explication du canon à travers plusieurs articles.

En juin 1970, « Le repas mystique » définit le saint sacrifice de la mess Avec la justesse théologique que nous lui connaissons, l'auteur va à l'essen

> La réalité objective du sacrifice de la Croix, (sa sainteté, son efficacité) n'est pas moins présente sur nos autels, à chaque messe, qu'elle ne fut présente sur le Calvaire l'après-midi du vendredi saint. (...) Le sacrifice est le même parce que l'immolation du vendredi saint, la même, est apportée jusqu'à nous sous un signe efficace, un rite sacramentel : *effecit quod significat* (p. 18)[306].

302 - Lettre du 1er janvier 1970.

303 - Lettre du 31 janvier 1970.

304 - On trouvera cet article dans *Si tu savais le don de Dieu*, t. I, « La messe », NEL, 2007, p. 19. Il s'agit d'un recueil d'articles du père Calmel parus dans *Itinéraires* confectionné par les d nicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus et du Cœur Immaculé (Brignoles). Le père Ca approfondira son étude dans le numéro de novembre 1971, « Apologie du canon romain », *tu savais le don de Dieu*, t. I, p. 69.

305 - « Le Repas mystique », *Itinéraires*, juin 1970, *in Si tu savais le don de Dieu*, N.E.L., t. I, p. 21

306 - Déjà en juillet 1958, lors de la retraite à Pontcallec, le père Calmel avait critiqué l'expressio [illegible] la réalité du sacrifice, le défini

Le développement qui suit sur « l'ordre sacramentel » touche au fond du problème de la messe[307]. Celle-ci est un sacrifice sacramentel, celui qui convient le mieux à l'amour infini de Dieu :

> Pour toutes les générations qui vont se succéder jusqu'à la Parousie - au milieu de quelles vicissitudes, de quelles angoisses, de quelles iniquités - pour ces générations qui ne peuvent pas plus se passer de sacrifice que de religion (car il n'existe pas de religion sans sacrifice) n'y aura-t-il pas de sacrifice sinon en souvenir, dans la commémoraison pieuse, mais privée de réalité objective et actuelle, de l'immolation du vendredi saint ? (...) À ces questions si graves, *à ces questions solennelles de l'absence que ne peut éviter de se poser un cœur qui aime*, le Cœur du Christ qui aime sans mesure a répondu par la présence réelle, mais sous un voile ; le sacrifice réel et la communion véritable, mais sous un voile ; le vrai sacerdoce, mais par un ministre validement ordonné à travers lequel c'est lui-même qui agit.
>
> Donc sous un voile, comme il est normal pour la vie de foi : vraie présence, vrai sacrifice, vrai pain du Ciel, vraie communion, vrai sacerdoce : *Mysterium Fidei*. Ce sont là quelques-unes des convenances de l'amour d'un Dieu rédempteur (p. 23).

Par ailleurs, c'est dans cette foi et cet amour, dans le même élan qui la faisait adorer et célébrer les saints mystères, « que l'Église a cru au mystère de la messe et a trouvé le cadre rituel le plus digne pour entourer, glorifier, présenter avec la plus belle transparence le sacrifice que son Époux lui a remis. » (p. 24) Appuyé sur cette foi vingt fois séculaire en la doctrine révélée sur la messe et en la sagesse de l'Église de toujours, tout prêtre et tout fidèle catholique doit refuser le nouvel *Ordo* de la messe :

> Le vice radical du *nouvel Ordo* c'est d'avoir introduit dans la célébration de la messe le système de rites *ad libitum*, de formulaires *ad libitum* et souvent imprécis qui autorisent, sous la garantie de la légalité, aussi bien la messe véritable que le « mémorial » hérétique. À cette *messe polyvalente*, comme dit si justement le *Courrier de Rome*, nous ne

---

d'une façon vague et plus ou moins mystique, relativisant l'actualité du sacrifice de l'autel et diminuant considérablement l'importance du rite. Telle avait été certainement l'orientation générale du Mouvement liturgique, préparant ainsi les esprits au bouleversement de la liturgie.

307 - Dans une lettre privée, le père Calmel explique le concept de « mémorial » que la Tradition applique avec raison au sacrifice de la messe, pourvu qu'on l'entende bien : « Je résume au sujet de l'eucharistie : mémorial, mais non pas comme aurait pu le faire un simple mortel ; mémorial efficace du sacrifice du vendredi saint : c'est-à-dire contenant ce sacrifice parce que contenant le Christ immolé. » (Lettre du 15 mars 1970)

cesserons d'opposer un refus respectueux mais irréductible. – Le *nouvel Ordo* est un *Ordo à tiroirs*. Par suite, il arrive cette chose vraiment monstrueuse que le prêtre catholique et le prêtre moderniste sont également justifiés dans leur célébration (p. 31).

Une année plus tard, le père Calmel revenait sur le sujet, mais sous l'angle de l'évolution permanente[308]. C'est bien sous ce titre, en effet, que l'on vante la nouvelle messe, au nom du progrès et de la tradition vivante. Ceux qui résistent à la réforme liturgique ne seraient-ils pas figés dans le passé par quelque nostalgie ou par raideur d'esprit ? L'auteur revient à la notion de tradition :

Jamais ne nous est venue la pensée de freiner, encore moins d'empêcher, ce que certains appellent, en termes d'ailleurs fort équivoques, le « progrès » de l'Église, disons plutôt la croissance homogène en matière doctrinale et liturgique, dans la continuité de la tradition, en vue de *la consommation des saints* (p. 1). (...)

Pour reprendre la distinction classique de saint Vincent de Lérins, autant nous avons désiré un bel accroissement, un splendide *profectus*, autant nous repoussons avec vigueur, et sans consentir à composer, une sinistre *permutatio*, une mutation radicale et honteuse ; radicale, parce que, étant issue du modernisme, elle est négatrice de toute foi ; honteuse, parce que la négation à la manière moderniste est fuyante et dissimulée.

La véritable croissance dogmatique et liturgique a toujours consisté, en partant d'un attachement indéfectible aux vérités révélées contenues dans l'Écriture et la Tradition, à les mettre dans leur jour le plus heureux. Lorsque l'Église a défini par exemple la doctrine de la transsubstantiation eucharistique ou la réalité objective et sacrificielle de la messe (...), lorsque l'Église a porté les solennelles définitions de Trente, elle a explicité, dans une fidélité absolue, les paroles et l'institution du Seigneur au soir du jeudi saint. Ces définitions, précisées encore par les anathématismes, furent une croissance, un admirable *profectus*. Et quand l'Église, assistée du Saint-Esprit, a composé les magnifiques anaphores alexandrines ou romaines, elle n'a fait que donner toutes ses dimensions à la liturgie sacrificielle, aux saints mystères que le Seigneur lui avait prescrit de célébrer : *faites ceci pour faire mémorial de moi*. Ce développement s'imposait et il s'est accompli comme un développement harmonieux du donné originel qui est définitif (p. 4-5).

---

308 - « L'esprit de notre résistance », *Itinéraires* n° 154, juin 1971, éditorial, p. 4 et sv., *in Si tu savais le don de Dieu*, t. I, p. 45.

> Si, comme nous l'avions un moment espéré, les responsables de la révolution liturgique actuelle avaient recherché un progrès véritable, ils auraient su tout d'abord que la première condition à remplir pour faire valoir le trésor du donné révélé est de s'insérer pieusement à l'intérieur de la Tradition qui nous a apporté ce trésor en explicitant ses richesses. S'ils avaient eu cette vue chrétienne des choses, ils auraient été capables, peut-être, de purifier les vrais accroissements en matière liturgique de quelques excroissances parasitaires ; ils auraient tiré de leur sommeil trop de fidèles et de prêtres engourdis dans la morne tiédeur d'une régularité paresseuse et d'un conformisme sans âme ; ils auraient travaillé pour un progrès digne de ce nom. (...) Au lieu de favoriser ce progrès on a essayé de nous imposer une déviation hypocrite.
>
> Notre résistance à la déviation liturgique post-conciliaire, disons notre refus de toute complicité avec l'immonde trahison moderniste qui opère surtout depuis treize ans, notre résistance chrétienne se situe dans le droit fil du progrès liturgique dont l'impulsion remonte au saint pape Pie X, quand le grand pape des temps modernes retrouvait dans son jaillissement la tradition patristique, sans négliger l'acquis médiéval et post-tridentin. Nous faisons ce qui est en nous pour que notre résistance prolonge cet élan plein de vie et chargé de promesses (p. 7).

Le père Calmel reprendra ces idées au chapitre cinquième de sa *Brève apologie pour l'Église de toujours*. Il ne cessera jusqu'à sa mort de revenir sur le sujet de la messe tant il le savait au cœur de la crise actuelle[309].

• *La vie liturgique*

D'où provenaient une telle ardeur et une telle constance à combattre le nouveau rite de la messe ? D'un cœur profondément sacerdotal, d'une âme attachée de tout son amour au souverain prêtre et à son sacrifice.

En 1950, déjà, dans *Selon l'Évangile*, le père Calmel regrettait la tiédeur avec laquelle beaucoup célébraient le saint sacrifice ou y assistaient[310]. Quelques années plus tard, lors de sa retraite à Pontcallec, en juillet 1958, le prédicateur avait consacré deux instructions au mystère de la messe. Il y avait rappelé les

---

309 - « L'assistance à la messe », *Itinéraires*, novembre 1971, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. I, p. 53. « Ce principe très simple », *Itinéraires*, décembre 1972, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. I, p. 151. « Protestantisation d'une sépulture et leçons d'un scandale », *Itinéraires*, mars 1973, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. I, p. 155. « Eucharistie illusoire de Taizé », *Itinéraires*, avril 1974, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. II, p. 125. « Le déroulement du canon romain », *Itinéraires*, mai 1975, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. I, p. 139.

310 - *Selon l'Évangile*, p. 69-70.

temps qui précédèrent le protestantisme : « Avant d'être niée dogmatiquement (par l'hérésie protestante), la messe, depuis déjà plus d'un siècle, était niée par le vécu. » C'est pourquoi elle fut abandonnée avec tant de facilité par une foule de prêtres et de fidèles. L'Histoire étant maîtresse de vie, le père Calmel voyait venir le temps très proche où les catholiques laisseraient les rites de la messe de toujours, faute d'amour, faute d'avoir vécu au diapason du sacrifice du Christ, faute de cette sainteté qui n'est rien d'autre que « la prière intérieure qui correspond à la prière liturgique ». En 1971, il pouvait affirmer :

> Il me paraît que le plus urgent que j'aie à faire est d'écrire encore sur la sainte messe. Quand on voit ce qu'un père Le Brun au XVIIe écrivait sur la messe, quand on s'applique à étudier ce monument d'érudition pieuse que représente l'*Explication de la messe*, quand on voit à quel degré de correction glaciale en était tombée – en général – la célébration de la messe avant la présente apostasie, on se dit que la tiédeur (et une ignorance fruit de la tiédeur) avait envahi le clergé depuis longtemps. Vous savez qu'il faut vivre du mystère de Dieu pour célébrer dignement les saints mystères. C'est cela que je voudrais vivre et que je voudrais dire[311].

Lorsqu'on l'interrogeait : « Pourquoi donc les prêtres ont-ils lâché si vite ? » Il répondait tout simplement : « Parce que la messe n'avait pas informé leur vie – Toute leur vie. » Et la conclusion s'imposait : « On ne reviendra à la messe de saint Pie V que si on se convertit[312]. » C'est toute une conception du sacerdoce, de l'Église et de la sainteté qui était en jeu.

Chez lui, c'était le cri de l'amour d'un fils aimant, l'indignation d'une foi adorante qui parlait, non celle du rubricisme ou de la nostalgie :

> Celui que j'adore dans ce tabernacle si mesquin – pardon, Seigneur pour ces sœurs aveuglées – c'est le même qui est à la droite du Père. (...) Ô Seigneur, comment se fait-il que vos prêtres et les vierges qui vous sont consacrées diminuent et suppriment les marques d'adoration ? Donnez-leur de croire et d'aimer. Laissez déborder dans mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous. Daignez faire de moi un saint prêtre de l'ordre de saint Dominique. C'est tellement normal d'être consumé par votre amour[313].

Il ne sera pas inutile de parcourir les travaux du père Calmel sur la liturgie à l'époque de sa *Déclaration*. Ils sont une trace de sa vision théologique et

---

311 - Lettre du 19 avril 1971.
312 - Entretien du 26 avril 1974.
313 - Lettre du 11 août 1971.

aimante de la prière de l'Église. Il y marie une grande maîtrise de la langue latine, une sensibilité artistique très fine et un esprit de foi très élevé.

Dès ses premières prédications auprès des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus, le fils de saint Dominique s'était essayé à traduire et à commenter l'hymne *Ave Maris Stella*, le « chant du voyageur », comme il l'appelait (29 novembre 1953), et les répons de l'Avent (14 décembre 1955).

En 1969, il reprend ces travaux avec une ardeur renouvelée. Avec l'étude de l'hymne du Saint-Nom-de-Jésus (versifié en vers de sept pieds), et de l'hymne des laudes de la Toussaint (novembre 1969), il entreprend un commentaire de tous les psaumes du bréviaire[314]. Il agrémente sa lecture de citations de saint Jean de la Croix, Pascal, et même de Virgile en latin et de Plotin en Grec, et de considérations personnelles[315]. Avec l'Église de toujours, le père Calmel voit dans les psaumes la prière du Christ et de l'Épouse, et donc une école d'oraison :

> Le psautier est l'expression, dans une poésie inspirée, d'une oraison très haute et très sainte. (...) L'oraison du psautier s'exprime sous des modes divers et passe facilement d'un mode à l'autre, souvent dans le même psaume. (...) Pour dire utilement les psaumes nous devons être nous-mêmes en état d'oraison et disposés à nous laisser entraîner dans le mode d'oraison du psalmiste. Ce faisant, les psaumes nous éduqueront beaucoup dans la vie avec Dieu ; ils nous mettront notamment sur la voie de la pureté dans notre conversation intérieure[316].

Son amour des textes liturgiques apparaît peut-être plus encore dans ses commentaires des hymnes. Dans celui des premières vêpres de l'Ascension, il voit une « contemplation adorante et admirative pour la majesté incréée du Christ, la magnificence de son œuvre et sa victoire définitive[317] ». Au sujet de l'hymne des laudes de cette même fête, il laisse libre cours à son admiration :

> Hymne très tendre (...) une des plus belles hymnes mystiques (et ascétiques) que je connaisse. (...) L'Église est épouse et c'est son cœur d'épouse qui s'exprime dans cette première strophe au Christ glorieux. Oui c'est une épouse qui parle. Son cœur d'épouse l'avertit que ce Christ

---

314 - Ces commentaires ont été écrits principalement de septembre 1969 à février 1970.

315 - Le 8 janvier 1974, expliquant le psaume 41 (mardi à sexte), il pense à sa propre mort : « "Quand est-ce que je viendrai et que je serai devant la face de Dieu ?" Quand ? à l'heure de ma mort que je lui confie ; et, en attendant cette rencontre, un peu plus chaque jour dans la mesure où l'amour purifiera mon âme, car la promesse de Jésus est formelle : "Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu." »

316 - 12 août 1972.

317 - *Æterne Rex altissime*, le 21 mai 1971.

> qui siège dans la gloire, qui préside au Ciel, qui gouverne la machine du monde, ce Christ en gloire est aussi notre joie ; et même il est allé siéger dans la gloire en vue de se faire notre joie (...) ; et ce Christ fait tellement notre joie qu'il abolit en quelque sorte les joies de la terre ; parce qu'il est dans la gloire et nous y attend, nous y fait parvenir, eh ! bien, nous ne manquons pas de joie alors même que manquent les joies de la terre, les joies les plus simples, par exemple celle d'une vie commune normale [318].

Ce sont ensuite l'office de saint Dominique [319] et les hymnes des laudes de Noël [320] qui retiennent son attention. Les années 1972 [321] et 1973 [322] sont aussi très riches en commentaires de textes. Quelques passages de ces méditations suffiront à saisir l'élévation et la profondeur de l'esprit liturgique de leur auteur :

> Comparez les manières diverses de s'adresser à Jésus-Christ dans les différentes hymnes et voyez comment elles sont toujours dignes et en même temps cordiales; adorantes et en même temps familières. (...) Péguy disait que la liturgie est une théologie détendue; ajoutons: une théologie priante. Le recours aux hymnes liturgiques doit nourrir notre foi et donner à notre prière cette solidité et cette simplicité que seule peut procurer une vision de foi [323].
>
> Plus on médite et chante ces hymnes de la Croix, de saint Venance de Poitiers, plus on y trouve une nourriture inépuisable pour la foi et la prière, car ces poésies, comme celles de saint Ambroise de Milan pour la Nativité, se tiennent à la hauteur du mystère, n'en parlent que selon l'analogie, et tout en restant insérées dans la réalité historique ne rabaissent jamais le mystère au niveau de l'anecdote de l'humanité ordinaire. C'est de la vraie poésie chrétienne, comme les vitraux de Notre-Dame de Chartres sont de l'art chrétien véritable. (...) Laissons-nous

---

318 - *Tu Christe nostrum gaudium*, 28 mai 1971.
319 - 3 août 1971, à Toulon.
320 - Noël 1971.
321 - Pour le dimanche des Rameaux de 1972, il commente le *Vexilla Regis*. Dans le train de Castelnaudary, le 6 juin 1972, il compose une traduction paraphrasée de la séquence *Lauda Sion*. Puis viennent le *Stabat Mater* (le 15 septembre 1972), l'hymne de l'Avent (*Conditor alme siderum, Verbum supernum, Vox clara ecce intonat*, 17 décembre 1972).
322 - Introduction à l'*Adoro te* (18 février 1973), *Regnavit Dominus*, motet de Sedulius (v^e^ siècle) (12 mars 1973), Hymne de Noël (*Veni Redemptor Gentium*) et de l'Épiphanie (*A Patre unigenitus*), complies de Pâques, et le *Pange lingua* (le 8 avril 1973), *Vexilla Regis* (transposition, le 9 avril 1973), hymne des vêpres du temps pascal *Ad cenam Agni providi* (4 mai 1973), Antiennes "O" (21 décembre 1973), séquence *Lætabundus* (traduction et commentaire, 22 décembre 1973).
323 - Complies de Pâques, 8 avril 1973.

> porter par l'invitation à ne considérer que dans la foi les peines et les tourments du Christ crucifié[324].
>
> Je ne nierai pas que les paroles et le mouvement du *Stabat* ne nous exposent à glisser sur une pente sentimentale. Nous sommes un peu trop loin du souverain équilibre doctrinal des Pères de l'Église. Les paroles qui maintiennent l'évocation de cette douleur au niveau de son mystère proprement surnaturel sont un peu noyées; toutefois elles y sont; mais il faut veiller à les dégager; sans cela on réciterait le *Stabat* au niveau d'un pathétique très noble sans doute, mais qui n'est pas le niveau de la douleur et de la paix du Christ et de Notre-Dame[325].

Ses commentaires, en 1974, du *Dies iræ*[326], du *Te lucis* des complies[327] et du *Rorate cœli*[328] lui arrachent de vifs élans d'admiration et de piété filiale à l'égard de ces compositeurs manifestement inspirés[329]. Nous retiendrons son dernier texte, écrit près de trois mois avant sa mort. Au sujet de l'office de sainte Agnès, il s'exclame :

> Cet office est composé comme un chant d'action de grâces et un cantique d'amour d'une vierge du Christ qui n'a qu'une hâte: rejoindre l'Époux; elle dit et répète les merveilles spirituelles de cette rencontre. (...) Dire un office comme celui de sainte Agnès aide (les vierges consacrées) à mieux saisir quelle doit être l'intensité de leur amour pour l'Époux divin[330].

C'est bien le cœur de l'Église, c'est son amour pour le Christ dans son expression la plus pure et la plus lumineuse que l'on visait en bouleversant la liturgie romaine. On comprend mieux alors l'indignation de l'auteur de telles élévations à la vue de la révolution liturgique des années 1969-1970. C'est à cette lumière qu'il faut considérer sa défense de la foi et de la prière de toujours.

---

324 - *Pange lingua*, le 8 avril 1973.

325 - Lecture du *Stabat* au niveau de la foi au-delà du simple sentiment dévotieux, à Saint-Pré, le 15 septembre 1974.

326 - 2 novembre 1974.

327 - 15 novembre 1974.

328 - Avent 1974.

329 - Au sujet du *Dies iræ*, il écrit ces « notes sur la douzaine d'invocations pour obtenir la grâce d'une sainte mort » : « Je me sens incapable de choisir entre les strophes. Ces grandes et douces flammes qui s'élèvent d'un cœur aimant et contrit sont toutes aussi ardentes, aussi pures. Elles se distinguent sans doute, mais pas une ne laisse la moindre trace de fumée. Je me sens incapable de préciser quelle est la plus belle et la plus sainte. »

330 - 24 janvier 1975.

## 22

# La messe dans les tranchées

Lors d'un voyage apostolique dans l'Est, en mai 1973, le père Calmel eut la grâce de visiter Verdun et le fort de Douaumont. À l'issue de la visite, il écrivait :

> Je parle en tremblant de Verdun et de Douaumont, ces hauts lieux de tant d'héroïsme, de tant de sainteté, d'une horreur aussi épouvantable ; un immense cimetière de quinze mille petites croix blanches, toutes les mêmes. Mais le nombre des morts en quelques mois ne fut pas de quinze mille ni de cent cinquante mille, mais d'un demi-million ; un demi-million de baptisés, fauchés entre vingt et trente-cinq ans en quelques mois. Et je ne parle que du côté français.
>
> Dans la chapelle de Douaumont, exactement dans la chapelle du Saint-Sacrement, à Douaumont, je revois – je ne l'oublierai jamais – le vitrail de la messe dans la tranchée. Derrière les sacs de terre, un prêtre avec des ornements élimés offre le saint sacrifice sur un autel de fortune ; un bout de chandelle est fixé dans les canons de deux fusils ; le ciel est sillonné d'obus, tous les arbres que l'on voit sont ébranchés, déchiquetés, hachés ; les soldats ont des tenues toutes tachées de boue ; c'est le moment solennel de la consécration : ils inclinent la tête, ayant sur leur visage une expression poignante d'adoration, de révérence, de consentement à la volonté divine.
>
> La messe dans la tranchée… Que les Français fassent chaque dimanche les efforts, qui peuvent devenir héroïques, pour s'unir à une messe catholique, et le Seigneur qui a institué la messe fera miséricorde à la France[331].

---

331 - 13 mai 1973.

Le parallèle que faisait le père Calmel entre les désastres de la grande guerre et ceux occasionnés par la révolution liturgique n'était pas nouveau. Il éclaire bien cependant l'action du dominicain dans les dernières années de sa vie: Au milieu de tant d'apostasies, parcourir le front, visiter les tranchées de la résistance catholique, encourager les soldats, leur apporter le soutien de ses conseils, la lumière de la théologie, le sang du Sauveur qui fait germer les saints.

### *Opération survie*

Dès le mois de décembre 1969, Le père Calmel reçut un abondant courrier qui alla s'intensifiant au fil des semaines. « Continuent d'affluer les lettres de prêtres et laïcs réconfortés par la *Déclaration*, écrit-il le 31 janvier. Merci à Notre-Dame. » Et, le 9 février: « Je reçois toujours des témoignages bouleversants de prêtres et de laïcs qui attendaient ma *Déclaration.* »

• *Les premières réactions*

Parmi ces réponses, celles des prêtres surtout touchaient son cœur.

Le 4 janvier lui arrivait « l'approbation et les éloges du cher dom Gérard. *Deo gratias.* »

En janvier 1970, le fameux abbé Dulac publiait un texte dans *Itinéraires* signé de son nom, montrant que le nouvel *Ordo missæ* n'obligeait à rien. « Il m'a écrit une lettre admirable, jubile le père Calmel, me disant qu'il avait tenu à publier une note signée Dulac pour ne pas me laisser seul comme prêtre. Or Dulac est redoutable et redouté. Se portant solidaire de moi. » Puis le dominicain exprime son optimisme d'une façon imagée: « Rome ne fait rien, ne fera rien, et ils sont certainement dans le goudron – comme lorsqu'on marche sur une route goudronnée de frais[332]. »

À la fin du mois de janvier, une nouvelle importante arrivait aux oreilles du père Calmel. « Les 10-11 février, la direction de l'association espagnole Saint-Antoine-Marie Claret (qui compte 6000 prêtres) tient ses assises à Madrid. Prions pour eux. Dulac y sera. C'est capital, car leur position contre la nouvelle messe est très nette – et redoutée[333]. » Dans le numéro d'*Itinéraires* de février fut publié leur refus du nouvel *Ordo*, accompagné des déclarations de l'abbé Dulac, de Madiran et de Marcel De Corte.

---

332 - Lettre du 31 janvier 1970.
333 - *Ibid.*

Bientôt, ce fut le père Guérard des Lauriers, dominicain, qui se manifesta. En même temps qu'il l'assurait de la parution en avril de son article sur le Canon de la messe, Madiran annonçait au père Calmel « la *Déclaration*, (*Deo gratias*) signée bien sûr, d'un autre dominicain – théologien célèbre – et difficile – le père Guérard des Lauriers. Enfin [334] ! » Au début du mois de mars, le père Calmel reçut une « excellente lettre du père Guérard des Lauriers o.p., vrai lutteur pour la foi. Merci à saint Dominique et à saint Thomas [335]. »

Le curé de Montjavoult, l'abbé Coache, qui échangeait une correspondance avec le père Calmel, maintenait de son côté le rite tridentin et rassemblait de nombreux fidèles lors des processions de la Fête-Dieu. D'autres, sans se manifester au grand public, résistaient contre vents et marées pour garder la messe de leur ordination [336].

Pour beaucoup de prêtres, cependant, la situation paraissait inextricable. Leur perplexité et même leur angoisse se comprenaient fort bien. Devant des ordres aussi formels de Rome et de leurs évêques, soumis à une terrible pression morale de leurs supérieurs comme de leurs confrères dans le sacerdoce ou de leurs fidèles, les prêtres tremblaient et certains ne savaient que pleurer.

Dans un accès d'humeur, le père Calmel décrira fort bien la situation :

> Mais enfin, qu'est-ce qu'ils ont tous à m'inonder de lettres pour m'annoncer que c'est le commencement de la fin – ou que j'ai été admirable – ou que cela va très mal, etc. S'ils priaient, méditaient, persévéraient à célébrer la messe de toujours, ils m'accableraient moins de leurs épîtres qui les dispensent de risquer pour de bon [337].

Cette invective est plus que l'agacement d'une humilité froissée par des compliments indiscrets. Elle est un appel. Avec un profond respect et une bonté indulgente, le père Calmel disait à ses confrères : l'heure n'est plus à gémir, mais à agir.

---

334 - Lettre du 21 février 1970. Le père Guérard des Lauriers avait été le principal rédacteur du *Bref examen critique du nouvel ordo missæ*, signé et envoyé par les cardinaux Ottaviani et Bacci au pape Paul VI.

335 - Lettre du 11 mars 1970.

336 - Ce furent parmi tant d'autres, l'abbé Fousset, à Dijon, que le père Calmel considérait comme un saint, ou l'abbé Choulot, curé de Montalzat puis de Negrepelisse.

337 - Lettre du 13 avril 1970.

• *Premières justifications*

En novembre 1969, il avait écrit à une toute jeune religieuse dominicaine, un peu affolée devant la gravité de la crise et des conséquences qu'elle pressentait:

> Vous savez, on croit de moins en moins en la divinité de Jésus et en la Trinité; même si on ne fait pas une profession provocante d'impiété. On demande à la religion fondée par Jésus d'être un ferment privilégié, un excitant, dans l'entreprise babylonienne, de construire un monde surdéveloppé, humanitaire et euphorique; le stimulant (toujours utile à la grande masse) dans l'édification de cette cité américanisée et standardisée, que l'industrie et la banque, la sociologie et la psychiatrie, l'État moderne avec ses polices et sa propagande, travaillent à mettre au point depuis la Troisième république (et 89 et même depuis Luther; mais je crois que la Troisième république et le Ralliement préconisé... puis regretté par Léon XIII marquent un tournant). (...) Pour ce travail de pseudo-messianisme, (...) place au prêtre devenu laïc à part entière, (...) place à un christianisme au goût du jour - au goût du diable - enfin complètement nouveau et adapté, résolument tourné vers l'avenir du monde et non vers la béatitude éternelle, ne conservant de l'ancienne religion que juste les apparences indispensables pour ne pas faire fuir la masse mais la faire virer insensiblement. (...)
>
> Oui. Excusez ma fille ce long diagnostic. Il est juste, et c'est terrible. Il constate qu'une pseudo-église est désormais à l'œuvre, s'est insinuée à l'intérieur de la vraie Église; un cancer qui la ronge; pas la déchirure du schisme mais la prolifération souterraine du cancer moderniste. (...)
>
> Or, vous ne pensez quand même pas que Jésus (...) nous laissera manquer de la grâce, quoi qu'il en soit des équivoques du déconcertant Paul VI et malgré la pression des évêques devenus les pantins dont la «collégialité» tire les ficelles. Nous ne pactiserons pas avec les équivoques du vicaire du Christ, (...) mais Jésus, qui nous montre de ne pas pactiser, est toujours là pour nous défendre; et un jour il donnera à son Église un vicaire qui sera digne des saints papes comme saint Pie V et saint Pie X[338].

Ce « nous ne pactiserons pas », ce ***nullam partem***, tout aussi radical qu'il paraisse, s'imposait aux fidèles les plus simples comme aux plus grands docteurs. Dès le début du mois de janvier 1970, le père Calmel envisage l'avenir:

> Dimanche (à Prouilhe) j'aurai... quelques autres paroissiens... Je pense que Notre-Seigneur me procurera ainsi un ministère inattendu,

338 - Lettre du 1er novembre 1969.

regroupant d'excellentes familles qui ne veulent ni des paroisses ni des pauvres moniales ni, au fond, de la révolution de Paul VI[339].

En mars 1970, il pouvait résumer les conseils qu'il avait reçus de l'abbé Raymond Dulac :

> - Ne pas traiter de questions abstraites (par ex. sur l'infaillibilité). Attendre que ça s'éclaircisse. Des têtes mal organisées exploitent les textes écrits.
> - Ne pas contester l'autorité, mais parler des fautes de prudence dans l'exercice de l'autorité.
> - L'Église a besoin de trouver de belles personnalités d'une douceur parfaite, mais qui tiennent, résistent sans faiblir.
> - Tout pape réformateur ne peut agir qu'en s'appuyant sur de petites communautés sûres et ferventes. Il faut les préparer pour le pape que le Saint-Esprit peut nous donner.
> - Ne plus aller à aucune réunion.
> - Ne répondre à rien, à aucun questionnaire. Cela met en doute ce qui est indubitable.

Fort de ces avis qui concordaient si bien avec sa propre pensée, le père Calmel n'hésitait pas à prôner un refus pratique et radical des nouveautés.

Le 15 mars 1970, il prêche devant quelques fidèles de Toulon une récollection dont voici le résumé :

> Nous sommes dans la vraie Église, leur dirai-je, éprouvée comme toujours; plus éprouvée cependant qu'il y a quinze ou vingt années de cela; mais une Église qui est sûre de vaincre maintenant, comme hier et demain. Mais comme hier et demain, elle vaincra maintenant non parce que nous resterons inactifs ou lâches, le Saint-Esprit devant nous dispenser de tout faire et se charger tout seul des opérations; mais parce que le Saint-Esprit loin de nous dispenser, nous fera coopérer c'est-à-dire n'aura pas été contrarié par nous, aura été libre de faire de nous des saints et des saintes qui sont militants dans son Église militante.
>
> L'épreuve actuelle de l'Église consiste à soutenir les vagues d'assaut de la protestantisation ou du néomodernisme qui dissimulent leur attaque diabolique sous des noms plus ou moins rassurants : œcuménisme ou esprit conciliaire, ou *aggiornamento*.

Aux prêtres, aux religieux et aux religieuses, le père Calmel tenait un langage adapté à leur état de vie consacrée. La tentation était forte, pour eux,

339 - Lettre du 4 janvier 1970.

« d'esquiver leur poste » au nom de la « mystique ». « Le plus grand danger, aujourd'hui, est de se faire illusion, d'éviter le combat au profit d'une paix », sous prétexte de conserver la vie spirituelle [340]. Or c'est poser fort mal le problème actuel que de choisir entre défense de la vérité, résistance aux nouveautés, d'une part, et vie intérieure ou mystique d'autre part. Car ce sont précisément la vie surnaturelle et les exigences de la vie religieuse qui interdisent toute compromission, toute crainte humaine, toute lâcheté. « Les martyrs des premiers siècles, les évêques (Athanase, Chrysostome et Hilaire) n'ont pas évité la prison. Ils l'ont acceptée d'une manière contemplative. » C'est pourquoi « ce témoignage ne peut pas être rendu sans vie mystique », il « ne peut se vivre sans vie d'union à Dieu », il est même exigé par la mystique.

Les règles et les constitutions religieuses doivent être lues selon les circonstances, qui sont aujourd'hui celles d'un « temps d'apostasie », il faut les comprendre « dans la conjoncture des martyrs », dans la situation exceptionnelle d'une Église « en état d'apostasie immanente », attaquée dans son sein par l'hérésie moderniste [341].

À n'en pas douter, le devoir de résistance se fait plus pressant aujourd'hui encore en raison de la nature même de l'hérésie. Les ennemis de la Tradition, en effet, ne se contentent pas d'œuvrer dans l'Église elle-même, ils utilisent une méthode d'action toute nouvelle, celle de la révolution qui agit au moyen de « commissions ». « En temps de révolution, et nous y sommes, l'autorité est manœuvrée et dominée par des autorités parallèles. » Quoi qu'elle fasse, l'autorité fait avancer la révolution.

Si donc, en temps normal, la résistance à l'autorité peut être nécessaire quand celle-ci « commande ou suggère le péché ou la complicité au péché », elle s'impose d'autant plus face à une autorité manœuvrée par des structures secrètes. « Sans psychose obsidionale, certes, qui serait un signe d'étroitesse et de durcissement, sans se gonfler et sans sectarisme, il faut alors se montrer intraitable, n'accepter aucune collaboration effective. »

La situation présente réclame une profonde compréhension du modernisme et de ses méthodes, telles qu'elles avaient été mises à nu par le pape

340 - Lors d'un séjour à Saint-Cloud en août 1971, le père Calmel eut la joie de recevoir la visite du père Marie-Dominique Philippe o.p. Ce dernier restait alors ferme sur la messe, mais le défenseur zélé de la foi qu'était le père Calmel regrettait chez son confrère un certain irénisme qui se consacrait à un enseignement de philosophie de haut niveau et à une prédication mystique, mais évitait la résistance ouverte et militante aux nouveautés.

341 - « *In sinu et gremio Ecclesiæ*, dans le sein et au cœur de l'Église » (saint Pie X).

saint Pie X : « Le moderniste est un hérétique doublé d'un traître (procédé net de destruction interne qui ne nie rien de précis, tout en gardant la façade). Savoir que le modernisme garde tout en théologie, mais réinterprète tout. » C'est pourquoi, « il ne faut rien concéder. Être religieuse maintenant, c'est cela. Ne rien concéder jusqu'au martyre. Il faut garder une ligne très ferme : la bagarre – le martyre. Pas de discours. »

On se souvient comment le père Calmel avait été aidé, dans sa compréhension des méthodes révolutionnaires, par les études d'Augustin Cochin et par celles de Jean Madiran. Ses contacts avec Louis Daménie (Fleury) (1911-1972) lui furent aussi très utiles. Dans sa contribution au numéro spécial de *L'Ordre Français* sur Louis Daménie, il écrivait :

> J'ai beaucoup admiré et aimé ce chrétien, ce soldat, ce penseur contre-révolutionnaire dont les idées étaient nourries d'expérience. Je l'ai profondément admiré et aimé dès notre première rencontre pour la lucidité de sa pensée, sa droiture, la trempe de son caractère. (...)
>
> Son instinct très sûr de l'honneur chrétien était fortifié en lui par une connaissance profondément avertie du déshonneur et du mensonge révolutionnaire, une étude attentive et parfaitement juste des moyens sataniques élaborés par la révolution. (...)
>
> Il savait profondément que la révolution est la même dans l'Église et dans la cité. Selon le mot fameux : la révolution est un bloc. C'est donc comme un bloc que nous devons la combattre. Elle ne sera pas vaincue dans la cité qu'elle ne le soit dans l'Église ; elle ne sera pas vaincue dans l'Église qu'elle ne le soit dans la cité. D'autre part elle ne sera vaincue dans l'Église que le jour où la collégialité étant cassée, Rome sera devenue Rome[342].

Lors d'un passage à Gagnol, le père Calmel s'efforça de montrer à son frère Simon la similitude entre les lois révolutionnaires en France, celle en particulier concernant les successions dans les campagnes, et les manœuvres modernistes dans l'Église :

> J'ai vainement essayé de faire comprendre à mon plus jeune frère les mécanismes, l'appareil révolutionnaire dans l'Église : collégialité qui supprime la responsabilité personnelle et la dépendance de Rome ; recyclage et sessions ; votes généralisés ; autorités parallèles : presse « catholique »,

342 - Numéro spécial de *L'Ordre Français* sur Louis Daménie, mai 1972, p. 8-9.

« action catholique », centres œcuméniques, etc. C'est tellement démoniaque et obscur que les bonnes gens ne comprennent pas[343].

Devant de telles méthodes, il n'y a pas à hésiter une seconde. Il faut refuser toute collaboration. « Les "bons" chefs », ceux qui veulent conserver quelque chose de la foi de toujours, semblent vouloir ménager la chèvre et le chou, « empêcher tout acte public conforme à la Tradition mais cependant contenir le modernisme dans certaines bornes ». Or cette attitude, même si elle vient de Rome, « est absurde. On ne fait pas à la révolution sa part[344]. »

• *Pour l'amour de l'Église*

En pratique, ce refus signifie s'en tenir à la Tradition, sans prétendre former une église parallèle, mais en formant des petites communautés qui prépareront l'avenir, quel qu'il soit. La nécessité des fortins de résistance se montrait plus urgente que jamais :

> Dans l'un et l'autre cas (la fin du monde imminente ou un renouveau de l'Église et de la chrétienté), nous prendrons le même parti : attacher tellement nos yeux sur Notre-Seigneur et sur l'Éternité, avoir le courage de nous attacher à faire vivre et prospérer tout ce qui le mérite, c'est-à-dire ce que nous transmettent les pouvoirs hiérarchiques de l'Église – Préparer ainsi les renouveaux futurs ou la Parousie, mais ne nous inquiéter en rien de ceux qui nous accusent de schisme et qui nous persécutent, car ils ont beau chercher à nous effrayer, ils n'y arriveront pas ; nous voyons, en effet, clair comme le jour, que, séduits par les mirages de Vatican II et se détournant de la Tradition millénaire, ils ont attaché leur espérance à un processus de décomposition. Ni le renouveau de la vie temporelle, ni la préparation de la Parousie ne sont de leur côté, mais du nôtre[345].

Les nécessaires séparations que nous impose la situation sont donc une conséquence de notre amour de l'Église. C'est la charité surnaturelle qui commande et anime tout :

> Jésus est en agonie dans son Église pouvons-nous dire à l'heure actuelle. Nous veillerons donc avec l'Église en agonie – assurés qu'elle est bien la même Église et que nous avons à être toujours plus généreux, chacun à

343 - Lettre du 10 mai 1972.
344 - Lettre du 20 août 1972.
345 - Entretien du 31 janvier 1971.

> notre poste, pour vivre d'elle et vivre en elle ; c'est comme cela que nous tiendrons compagnie à Jésus dans son agonie[346]...

La charité fera la différence. C'est ce que le père Calmel appelait « résister sur toute la ligne par l'amour de Dieu[347] ».

« Dans l'Église comme dans la cité, sur qui compter vraiment ? » Non pas tant « sur ceux que le caractère, les dons naturels inclinent à l'héroïsme pour servir les justes causes » car « sans grand amour cette inclination peut tourner à un terrible orgueil ». Ce qui compte en ces temps troublés, ce sont ceux qui, « quel que soit leur caractère », aiment assez pour « se poser la question d'un service héroïque et qui répondront avec droiture. De toute manière, c'est l'amour qui fait, lui seul, les héros dignes de Jésus, c'est-à-dire les saints[348]. »

• *Le prix de la fidélité*

Faut-il s'étonner que les choix que doivent faire les prêtres, les religieux et les fidèles soient douloureux ? Pour sûr, c'est cette difficulté qui découragea certains de s'opposer d'une manière effective aux autorités :

> Nous n'avons pas refusé la souffrance qui nous vient de la résolution d'être fidèles à l'Église de toujours (au sujet notamment du saint sacrifice), d'être fidèles à cette Église plutôt que de céder à des directions ambiguës, sans netteté juridique, et contraires manifestement à la Tradition quoique venant du pape. Nous sommes les fils dociles du pape mais nous refusons d'entrer en complicité de directives papales qui inclinent au péché parce que – la preuve est plus que suffisante – elles ruinent la messe en la démantelant de garanties objectives. D'autres ont refusé la souffrance inséparable d'une fidélité dans ces conditions. Ces autres nous font la guerre et nous accusent (bien à tort) d'être ennemis du pape (...) Le père X a choisi depuis longtemps de ne jamais se mettre en difficulté avec l'autorité sous aucun prétexte. Il ne pardonne pas à ceux qui n'ont pas fait le même choix[349].

Une grave question se posait alors aux prêtres et aux fidèles. Jusqu'où devait aller cette rupture ? Que signifiait concrètement « refuser la nouvelle messe » ? Que faire quand on se trouve dans l'impossibilité d'assister à une messe tridentine ?

---

346 - Lettre du 4 janvier 1971.

347 - Retraite de trois jours pour des anciennes élèves du cours Saint-Dominique de Toulon, les 22-23-24 décembre 1971.

348 - Lettre du 20 août 1972.

349 - Novembre 1971.

Dans ce domaine pratique, le père Calmel fit preuve d'une grande précaution. Dans le texte suivant, on le devine tiraillé entre des principes inflexibles et le respect pour les âmes, entre la volonté de se tenir auprès de Jésus humilié et crucifié et le souci du pasteur de ne pas imposer aux faibles un joug trop lourd. Avant d'être conduit par les faits à une position plus tranchée, le fils de saint Dominique écrivait, en novembre 1971[350] : Tout chrétien doit se poser la question : « Que dois-je faire pour ne pas donner la main à la destruction de la messe ? » (p. 8)

> Trop souvent les prêtres ne procurent aux fidèles que des messes nouvelles, donc privées de garanties suffisantes. *Les conditions dans lesquelles s'impose l'obligation de venir à la messe ne sont pas tenues.*
>
> Toute obligation relative à la messe n'est pas supprimée pour autant, mais l'obligation d'y assister, du fait qu'elle porte sur une messe présentant en elle-même un minimum de garanties, cette obligation-là se trouve suspendue. Par la faute des prêtres, mais avant tout par la faute des responsables du *novus Ordo*, les conditions de l'obligation légale ont été cassées [en majuscule dans le texte]. Cependant une très grave obligation persiste, une obligation dont nulle lâcheté, nulle trahison de la part de l'autorité hiérarchique ne saurait nous rendre exempts : tout chrétien demeure tenu de confesser ouvertement la foi dans la messe catholique ; le Seigneur lui demande même, lui fait l'honneur de lui demander, une confession de foi d'autant plus ferme que la messe est exposée à un péril plus grave et plus insidieux (p. 8-9).

Dans le cas des messes douteuses, la question ne se pose pas : tout fidèle doit s'en abstenir. Mais que faire lorsque le célébrant se croit permis de faire des compromis, s'il célèbre la messe « pieusement », mais sans s'en tenir intégralement au rite traditionnel ? Du fait que la légalité est brisée, on comprend que « la conduite des fidèles subira des variations légitimes » (p. 9). C'est là que le père Calmel croit pouvoir distinguer entre ceux qui sont forts dans la foi, qui ont une formation doctrinale et une lucidité suffisantes, et les « faibles » :

> Les uns estimeront n'avoir qu'un seul moyen, en ce qui les regarde, pour confesser la foi dans la vraie messe, empêcher la prescription, prouver l'attachement au Dieu de vérité qui ne supporte pas l'équivoque dans les rites de son Église ; le seul moyen qu'ils jugent bon, dans leur cas personnel, est de s'abstenir. Ils ne prennent certes pas ce parti comme une solution de facilité. Leur abstention est choisie devant

350 - « L'assistance à la messe », *Itinéraires* n° 157, novembre 1971, éditorial, p. 8 et sv., *in Si tu savais le don de Dieu*, t. 1, p. 53 et sv.

> Dieu comme un témoignage de fidélité, jamais comme une concession à la paresse ou à l'indifférence.

Manifestement, c'est cette position que préconise le père Calmel, celle de la fidélité sans concession au rite codifié par saint Pie V. Cependant, il pense à ceux qui, non préparés à la révolution liturgique, moins éclairés ou moins avancés dans la réflexion, à la multitude de fidèles illettrés :

> D'autres, en revanche, estimeront que, en ce qui les regarde, du moment qu'ils marquent leur réprobation en toute netteté, notamment par le silence et en communiant sur les lèvres, ils font bien d'assister à ces messes encore valides, quoique n'étant plus garanties. Ils n'estiment pas que Notre-Seigneur leur demande de témoigner de leur foi dans l'eucharistie en se retirant purement et simplement de cette célébration de la messe, du moment qu'elle est encore valide (p. 10).

Le Père voit bien le danger que « leur assistance aux nouvelles messes (en tout cas à une petite partie de ces messes) ne tourne à l'accoutumance et ne finisse par la complicité ». Car, « si vous mettez la main dans certains engrenages le corps entier sera broyé. Le *Novus Ordo missæ* peut se comparer à un engrenage implacable, exactement calculé pour broyer la messe et, avec la messe, le prêtre » (p. 12). Pour ce qui le concerne, cela ne fait aucun doute, il en reste à la position très tranchée de sa *Déclaration*, et il entend bien que tous les fidèles, forts ou faibles, arrivent à cette conclusion : « La messe catholique normale, ne laissant place à aucune hésitation sur la réalité de son mystère, totalement franche, n'offrant nulle possibilité de fissure, la bonne messe est la messe de saint Pie V » (p. 13).

Cependant, s'il ne se croit pas autorisé, pour l'instant, à exiger davantage des fidèles moins décidés, il demande qu'ils s'en tiennent à un minimum indiscutable, à deux conditions pratiques et « objectives » qui lui paraissent intouchables : le canon romain de saint Pie V récité en latin et la communion sur la langue. Car, dans ce cas, c'est alors sa conviction, le prêtre « a observé le minimum requis pour que la messe ne puisse tourner à autre chose que la messe » (p. 14). Et il insiste sur l'objectivité de ces garanties. Le problème qui nous occupe n'est pas celui de la piété supposée du prêtre. Il s'agit d'un rite de la sainte Église, qui doit être « un rempart protecteur indépendant des dispositions particulières du prêtre » (p. 14). Alors, pense-t-il, lorsque le prêtre tiendra le canon inchangé en latin[351] et la communion sur la langue, le prêtre reviendra à l'intégralité de la messe de saint Pie V, « il retrouvera la messe »

351 - Ce « canon inchangé », « en usage depuis seize siècles », n'est pas le canon 1 du nouvel *Ordo*.

(p. 17). Du reste, ces conditions « objectives », liées à un témoignage public de la doctrine et de la messe de toujours, sont-elles si fréquentes ? De toute façon, elles ne peuvent être que transitoires et ne dispensent pas les « faibles » d'un certain héroïsme.

En lisant ce texte, on ne peut s'empêcher de penser à saint Paul qui manifesta une grande tolérance pour les faibles dans la question des viandes consacrées aux idoles (Rm 14), ou même à Mgr Marcel Lefebvre qui, à cette date, tenait une position moins tranchée que celle du père Calmel. Bientôt le prélat et le dominicain prendront une position plus claire : plutôt être privé de la messe, même le dimanche, que d'assister activement à la messe nouvelle, quelle qu'elle soit.

La prise de position du frère prêcheur était d'ailleurs assez claire pour être fort bien comprise par ses confrères. Il confie à une correspondante :

> Mon article de novembre a mis en fureur le vieux père Lavaud qui se l'est fait lire (il y voit à peine). Pauvre vieux Père qui n'a pas eu le courage de défendre ce qu'il a aimé[352]...

Du reste, les événements allaient montrer toute la nocivité de la nouvelle messe et engager prêtres et fidèles à un refus radical.

> Ne pas dire « je me prive de messe », mais « je suis privé de messe » ; et si elle est encore valide, il se trouve que, à l'heure actuelle, elle glisse beaucoup trop vers la protestantisation et qu'elle sert trop le travail de protestantisation pour que je donne moi, ma caution à cette messe même valide.
>
> Messe lue chez soi : Peut-être, lire plutôt que l'ordinaire le propre : oraison, épître, évangile, graduel, etc[353].

Chez beaucoup, l'acharnement des autorités ecclésiastiques contre le rite tridentin fut un signe. Manifestement, on se trouvait en présence d'une révolution, d'une campagne organisée, à laquelle on ne pouvait répondre que par un *nullam partem* :

> Si les « bons » prêtres ne voient pas, les évêques collégialisés (ou leurs meneurs) voient fort bien, de leur côté, l'importance incomparable de la messe de saint Pie V : sans cela, pourquoi leur acharnement

352 - Lettre du 14 novembre 1971.

353 - Lettre du 10 janvier 1973.

diabolique à rendre ce rite impossible ? S'ils y parvenaient, ils savent que bientôt toute vraie messe serait détruite. Tenir et prier[354].

C'est dans ce sens que le père Calmel répondait à dom Gérard Calvet, prieur du prieuré bénédictin de Bédoin, qui lui avait demandé une étude sur la concélébration[355].

Après avoir rappelé la nature du saint sacrifice de la messe, réalisé par la double consécration du pain et du vin, qui est une, quel que soit le nombre des célébrants, le théologien prend une image, tout en notant que comparaison n'est pas raison :

> Que pour fusiller un traître on réunisse un peloton de douze soldats, il y aura certes douze actes « occisifs » mais la mise à mort est unique. Supposez qu'il y ait beaucoup de traîtres, eh ! bien, la patrie sera beaucoup plus efficacement secourue si chacun des soldats met à mort un traître que s'ils se groupent à douze pour tuer un seul traître. De même l'Église de Dieu sera bien plus aidée (et d'abord Dieu sera-t-il bien plus glorifié) si par exemple quarante prêtres disent chacun une messe, que si quarante prêtres s'agglomèrent pour faire, tous ensemble, une consécration unique, une seule messe. (…)
>
> La gloire rendue à Dieu, l'intercession propitiatoire pour les âmes est sûrement moindre lorsqu'il y a un seul sacrifice sacramentel (concélébration) que lorsqu'il y a quarante sacrifices sacramentels. Je dis sacramentel par distinction du sacrifice sanglant qui est unique[356].

Mais, après ces développements doctrinaux, l'auteur place le phénomène de la concélébration dans son contexte :

> L'argument tiré de l'actuelle « pratique » de l'Église, de l'acceptation pratique de l'Église actuelle, ne vaut strictement rien, si du moins on a compris que toutes les innovations de Paul VI sont frappées de suspicion légitime ; il y a suspicion légitime (au moins cela) que l'actuelle pratique est acceptée par une église simplement apparente, par la maffia qui a colonisé (en partie) la vraie Église. Cette pseudo-Église approuve aussi et encourage les nouvelles confessions, les nouvelles extrêmes-onctions en série (pour simple raison d'avoir atteint 65 ans, comme la carte vermeille de la S.N.C.F.) !

---

354 - Lettre du 18 février 1973.

355 - Note sur la concélébration, 26 novembre 1973.

356 - On voit par là comment la pratique de la concélébration telle qu'elle est prônée dans l'église conciliaire s'approche de la théologie protestante, qui nie le caractère sacrificiel de la sainte messe.

> La faiblesse de trop de « bons prêtres », c'est d'épiloguer sans fin sur des pointes d'aiguilles pour essayer de se prouver qu'après tout ces innovations ne sont peut-être pas aussi empoisonnées que l'on dit, au lieu de refuser en bloc tout le modernisme, c'est-à-dire le système de la thérapeutique criminelle par acupuncture à base de poison dont le dosage est calculé mais dont l'issue finale est mortelle.
>
> Ces élucidations sont assez oiseuses. La messe concélébrée ordinairement est une invention moderniste contre la vraie messe. Quand le modernisme crèvera, on en reviendra à la pratique de toujours.

C'est ainsi qu'il faut envisager toutes les nouveautés postconciliaires. Chacune n'est qu'une manœuvre d'une grande guerre contre l'Église de toujours.

## *La preuve par les faits*

Les modernistes allaient se charger de convaincre les fidèles de la malice de leurs réformes. Deux exemples parmi des milliers suffiront à caractériser les nouveautés. Dans un grand collège de garçons tenu par de révérends pères eudistes, on crut bon de transformer le beau sanctuaire de la grande chapelle. Pour cela il fallut casser un bon nombre de statues qui faisaient corps avec l'architecture. Pris par quelque scrupule fort légitime, les maçons se refusèrent à se mettre à l'ouvrage. Le directeur, « bon » prêtre au demeurant, dut prendre les choses en mains. Il brisa lui-même la première statue à coups de marteau. Les ouvriers furent ainsi libérés de la gêne que leur donnait un reste de foi.

La deuxième anecdote est beaucoup plus grave. La directrice d'un service de blanchisserie d'une grande ville vint voir les dominicains. Son métier lui donnait souvent l'occasion de nettoyer des manteaux d'enfants. Comme il se doit, elle fouillait systématiquement les poches avant de se mettre à l'œuvre. Au moins à deux reprises, dit-elle, elle trouva au fond d'une poche une hostie. Était-elle consacrée ? Que devait-elle faire ? On devine sa perplexité. L'enfant avait tout simplement reçu la communion dans la main, avait déposé l'hostie dans son manteau, pour voir, et l'y avait oublié.

Qui était fautif ? Était-ce ce bambin ignorant ? Ou bien le prêtre, et l'évêque et le pape qui avaient décrété un tel rite ?

À cette expérience universelle s'ajoutait, pour le père Calmel, celle de la décadence de son Ordre. Dès le mois de janvier 1970, le maître général organisa une grande réunion à Prouilhe pour modifier les constitutions des moniales et les ajuster aux idées du temps. Une centaine de sœurs (les soixante de Prouilhe et quarante de l'extérieur) et quinze pères de toutes tendances

allaient se bagarrer pendant quatre jours pour consacrer l'abandon progressif de la règle. Le père Calmel remerciait le Ciel d'avoir été retenu éloigné de ces « criailleries » en raison de sa maladie[357].

Quelle tristesse ce fut pour le fils de saint Dominique de constater les bouleversements au retour de sa longue absence. Il écrit alors avec sa verve habituelle :

> Prouilhe se transforme affreusement : basilique, porterie, chapelle de l'hôtellerie... Un cercueil capitonné où de vieilles sœurs s'installent confortablement et où trois vieux pères s'organisent en petits rentiers pieux – du moins deux d'entre eux car le père Behler est désormais en prédication européenne et polyglotte huit mois sur douze, et pour moi... saint Dominique n'a pas pu vouloir cette comédie. N'importe. Je lui demande de faire œuvre de dominicain par mes écrits et de ressusciter son Ordre[358].

Ces transformations étaient d'ailleurs très onéreuses. Ce qui donnait à Prouilhe « l'impression d'un monastère sans recrutement mais non sans argent... qui transforme et aménage sans nulle raison d'apostolat véritable mais parce qu'elles tournent en rond[359] ».

Le père Calmel, quant à lui, était mis de plus en plus de côté. Il en vint à ne pouvoir célébrer la messe qu'à la porterie, car la prieure lui avait interdit la messe conventuelle. « Je préfère priver la communauté de messe, lui avait-elle dit, que de faire appel à la vôtre. » Mais comme il célébrait plus tôt, y assistaient les sœurs qui devaient sortir. « Je vois passer toutes les sœurs qui vont chez le dentiste ! » disait-il à ses amis. Parfois la prieure, pour avoir des messes selon son goût, faisait appel à un bénédictin très fantaisiste qui n'était pas non plus du goût du père Rzewuski. Seul le père Calmel eut le courage de réagir. Un beau jour, il frappa du poing sur la table en s'écriant : « Saint Dominique ne peut le tolérer. »

En août 1971, il put voir à Prouilhe cinq ou six pères qui rentraient du chapitre général. Il constata l'avachissement général et la décadence. Parmi tous les capitulaires « un seul, un Tchèque, aura peut-être (est-ce sûr ?) la volonté de défendre le latin dans l'Ordre[360] ».

---

357 - Lettre du 31 janvier 1970.
358 - Lettre du 16 septembre 1970.
359 - Lettre du 23 avril 1971.
360 - Lettre du 31 août 1971.

En 1972, les moniales poussent le « progrès » jusqu'à accepter dans leur basilique des réunions de trente anglicans. Les sœurs avaient été assez rusées pour arranger ces réunions à l'insu du père Rzewuski. Mais celui-ci en fut informé à temps et « interdit (bien sûr) que personne communie au culte de ces hérétiques[361] ».

Plus le temps passait, plus il sentait que seul un miracle pourrait sauver l'ordre de saint Dominique du naufrage. À qui demander ce miracle, sinon au Cœur immaculé de Marie ? Il se résolut donc à écrire au maître général afin « qu'il fasse demander dans un acte officiel ce miracle pour notre Ordre ». « Puisse le général prêter l'oreille, écrit-il avec candeur. Mais il est sûr qu'il est agréable à notre Mère que nous lui demandions des miracles[362]. » La question n'était pas oiseuse, en effet, car le père Calmel pouvait voir « d'expérience (et avec une paix grandissante) que la plupart des pères (par lâcheté et imbécillité) se sont mis sur la voie du changement de religion et y entraînent le prochain[363] ».

Néanmoins, la profondeur et l'étendue de la crise n'empêchaient pas le fils de Gagnol de rester lui-même, mariant volontiers des saillies vives à un humour simple et franc. Il écrivait en 1973 :

> Passage (à Prouilhe) de Pères loufoques d'une loufoquerie par conditionnement : incurable. Notre-Dame me garde la gaieté : c'est un bien fort précieux, reflet certain de la paix en Jésus. Que Notre-Dame me garde toujours dans cette gaieté.

En outre, ses prises de position et ses observations ne l'empêchaient pas d'entretenir avec son prieur, le père Rzewuski, des relations courtoises et même fraternelles. C'était, au dire d'un témoin, « la cohabitation pacifique de gens qui pensaient différemment ». Le Père polonais lui écrivit plusieurs fois et lui téléphona avec bonté lors de sa grave maladie. Il lui rendit même visite à Cotignac en juillet 1970. « Il tient à moi » écrit le père Calmel en septembre 1970 et, en octobre 1972, « il est visiblement heureux de me retrouver ». Effondré par la décadence de l'Ordre, le prieur polonais trouvait quelques consolations dans les entretiens toujours très spirituels du

361 - Lettre du 6 août 1972.
362 - Lettre du 24 septembre 1972.
363 - Lettre du 31 juillet 1973. Le propos n'était pas excessif. Un dominicain contemporain devait avouer plus tard : « Il faut reconnaître qu'à l'époque (les années 1970) en passant d'un couvent à l'autre on changeait non seulement de vie religieuse mais parfois de confession de foi. » (Père Jean-Miguel Garrigues, *Par des sentiers resserrés*, Presses de la Renaissance).

père Calmel. Et il appréciait la rigueur doctrinale de ce dernier comme un contrepoids aux influences modernistes.

Abstraction faite de ses manières pour le moins originales, le père Rzewuski était le type de ces prêtres bons, spirituels, conservateurs, qui pleuraient les excès de la révolution sans avoir la force d'en analyser les principes ni de s'y opposer effectivement. L'exemple de la mort d'une moniale de Prouilhe en donne une bonne illustration. À la suite de la bonne visite de son prieur, le père Calmel écrivait :

> Visite parfaite du père Rzewuski : unique sujet de conversation : la sainte mort, en 48 heures, de mère Agnès ; une occlusion intestinale. Le Père avait les larmes aux yeux. Elle a été tuée en réalité par la révolution du monastère ; mais ne sachant comment réagir elle a supporté, puis elle en est morte, âgée seulement de 73 ans. Je ne comprendrai jamais que le père Rzewuski, par pitié justement pour des sœurs comme mère Agnès, ne se soit pas engagé dans une lutte jusqu'à épuisement. C'eût été peut-être la cassure du monastère mais cela vaut infiniment mieux que de laisser de pauvres êtres consacrés à Dieu, mourir étouffés dans la boue d'un marécage. Car Paul VI aura laissé la sainte Église de Dieu être envahie par le déferlement des eaux marécageuses de l'apostasie immanente. Enfin, je n'ai pas à juger le père Rzewuski, mais à supplier que je sois fidèle jusqu'à la mort dans la voie que me montre le Seigneur et qui est toute différente : la voie de la lutte ouverte dans la plus grande clarté possible ; la voie de sainte Jeanne et de saint Pie X[364].

Car la crise ne touchait pas uniquement l'ordre dominicain. Dans l'Église entière sévissait cette tornade qui emportait tout et qui ne faisait que conforter le père Calmel dans son refus catégorique de toute collaboration. Dans ses lettres et dans ses instructions, il aidait les siens à comprendre l'actualité.

En octobre 1970, certains crurent voir déjà un ralentissement de la décadence liturgique. Le dominicain les mettait en garde :

> Le décret qui « met fin aux expériences liturgiques » est exactement comme celui de la communion dans la main, c'est-à-dire contradictoire ; « fini l'expérience... cependant si... cependant en tel ou tel cas... » Ce qui reste à faire c'est de nous arc-bouter à la Tradition en priant Notre-Dame et dans l'espérance certaine que le Seigneur interviendra au jour marqué[365].

---

364 - Lettre du 4 juillet 1970.
365 - Lettre du 9 octobre 1970.

En France en particulier, la collégialité montrait sa face révolutionnaire et imposait déjà la tyrannie de « l'assemblée de Lourdes ». Or cette « volonté de faire une analogie entre la société démocratique et l'Église vient de Satan. Jésus-Christ a fondé une Église hiérarchique [366]. » Tout évêque devrait s'y opposer.

> Un évêque qui aime Jésus n'accepte pas de transformer son pouvoir de gouvernement, qui est personnel, pour le rendre collégial c'est-à-dire anonyme, se prêtant ainsi à toutes les aberrations du « collège », c'est-à-dire de l'assemblée de Lourdes. Non seulement par la fierté honnête d'exercer sa charge mais plus encore par amour de Jésus qui lui a remis cette charge, par amour de l'Église qui en a précisé le mode d'exercice et se refuse d'entrer dans un nouveau régime. Mais les évêques n'aiment pas assez le souverain prêtre pour continuer à exercer leur charge comme il le leur demande [367].

Le père Calmel souligna en son temps la transformation de la composition du conclave qui devrait élire le futur pape. Limitant l'âge des cardinaux, Paul VI excluait vingt-cinq d'entre eux, non nommés par lui, orientant ainsi les prochaines élections [368].

On lui objectait que le pape régnant défendait la morale traditionnelle. D'une certaine manière oui, mais au nom de quels principes ?

> Il dit net ce qu'il faut (sur l'avortement), mais au nom de la civilisation puis de la conscience – mais pas de la loi naturelle (ce sont des discours maçonniques). – Sans se réclamer de Dieu et du Sauveur Jésus-Christ – (un agnostique peut en dire autant que Paul VI). – Et quand la conscience est faussée [369] ?

En avril 1972, le scandale de Taizé, où les protestants avaient adopté les prières eucharistiques de la nouvelle messe, permettait au père Calmel de mettre à nu la trahison que signifiait la réforme liturgique. C'était la preuve par les faits pour ceux qui n'avaient pas encore compris :

> Que les prêtres catholiques renoncent une bonne fois à porter les déguisements préparés par des hiérarques félons pour arranger des prédicants hérétiques. Qu'ils refusent de dire la messe avec le *Novus Ordo* puisque ce *Novus Ordo*, avec son démantèlement calculé du formulaire et des rites, est devenu ce qu'il était destiné à devenir : un livre

---

366 - Lettre du 31 janvier 1971.
367 - Lettre du 20 octobre 1970.
368 - Entretien du 31 janvier 1971.
369 - *Ibid.*

liturgique à l'usage d'officiants hérétiques qui ne croient pas à la messe et qui ne sont pas prêtres [370].

En septembre 1972, il fallut déplorer une nouvelle agression contre la Tradition :

> Plus de tonsure, plus de sous-diaconat ; on commence avec le diaconat ; et le ministère de l'eucharistie (communion des malades, distribuer la communion) peut être confié aux laïcs : et les conférences nationales (collégialisées) pourront encore étendre tout cela. C'est le système moderniste de dévaluation et de ruine du sacerdoce qui est à l'œuvre par le moyen de Paul VI [371].

Puis ce fut la multiplication des abandons et du mariage des prêtres. En décembre 1972, le père Calmel écrivit une sévère critique à l'encontre d'une déclaration de Mgr Guyot, archevêque de Toulouse, du 24 novembre 1972, dans laquelle le prélat cherchait à justifier sa libéralité au nom des « appels de Vatican II ». Le dominicain voyait venir le jour où l'on accepterait tout à fait les prêtres mariés et où « les "messes" seront devenues des cènes et des intercommunions [372] ».

Les bouleversements qui suivirent le Concile produisaient désormais leurs effets en plein jour. Il devenait évident aux forts comme aux faibles que, pour survivre, il fallait se désolidariser de ce mouvement dévastateur. Le père Calmel résumait la réaction de beaucoup dans une lettre privée :

> Quant au grief de X : « On nous traite de cinglés, de fanatiques, etc. et il ne faut pas. » Ce qui ne tient pas debout. Il est trop évident que ceux qui résistent au modernisme, intraitablement, passent pour désobéissants, irrécupérables, retardataires, etc. Il faut que X apprenne à ne pas faire cas de ces âneries. C'est quand même ça la huitième Béatitude. (...)
>
> Quand on a vu en face à quoi les messes modernistes ont mené depuis trois ans (pas plus), quand on a constaté la décomposition générale du clergé en trois ans (je l'ai mesuré à Prouilhe avec le passage des pères entre le 20 juillet et le 20 août), on admet sans peine que le Seigneur nous demande de ne pas donner de caution aux messes modernistes, d'affirmer – par notre abstention – que la messe est un absolu et qu'on

---

370 - « Eucharistie illusoire à Taizé », *Itinéraires* n° 162, avril 1972, p. 56 et sv., *in Si tu savais le don de Dieu*, t. I, La messe, NEL, p. 125-137.

371 - Lettre du 15 septembre 1972.

372 - Lettre du 12 décembre 1972.

n'y saurait apporter la relativité, fantaisie, équivoque introduites par Paul VI (dont il plaise au Seigneur de délivrer l'Église)[373].

## *Quelques fortins de résistance*

Le message fut très bien reçu par quelques communautés religieuses[374] et par divers groupes de laïcs. En Lorraine, le père Calmel encourageait la petite Confrérie Saint-Jean, pieuse association de quelques fidèles, à rester ferme dans la foi. Dans le même registre, il exprima le souhait que les Compagnons d'*Itinéraires* se transformassent en une sorte de tiers-ordre pour unir la résistance militante à une intense vie spirituelle[375].

C'est dans ce sens aussi qu'il visitait l'école de la Péraudière. Il y prêcha la semaine sainte de 1970, tout heureux d'entendre le *Gloria Laus* chanté par des voix d'enfants. Il y retourna pour la semaine sainte de 1971, puis en septembre suivant où il resta quelques semaines. Ce lieu retiré lui donnait l'occasion de prier, d'écrire et de se reposer. Sûr d'être compris, le père Calmel se permettait quelques boutades, comme celle de mimer le père Guérard des Lauriers qu'il disait capable d'expliquer le mystère de la sainte Trinité avec des équations algébriques, ou se permettant un jeu de mots sur tel ou tel ecclésiastique. Il se plaisait à réciter quelques phrases célèbres de Shakespeare avec un accent épouvantable et même à essayer de jouer de la flûte, sans beaucoup de succès semble-t-il[376]. Souvent, il parlait de la guerre de 14-18.

Au cours de ses petites conférences, le père Calmel cherchait à éveiller la vigilance de son jeune auditoire contre les erreurs modernes. Il le faisait à sa manière, « élégante quoique sans rémission » :

> Avec toute la clarté surnaturelle dont il était habituellement habité, il nous exposait les élucubrations des esprits ténébreux qui complotent pour nous faire perdre la foi ; cette clarification était déjà leur perte. L'erreur ainsi exposée nous apparaissait comme une baudruche bien tendue. C'est alors que se dessinait sur le visage de notre théologien le sourire spirituel et malicieux annonciateur du coup d'épingle fatal : un

---

373 - Lettre du 31 août 1973.

374 - Au tout début de l'année 1971, la prieure des carmélites de Draguignan demanda au père Calmel de demeurer chez elles au titre d'aumônier, afin qu'elles puissent garder la messe traditionnelle. Les devoirs du dominicain étaient ailleurs. Sur la triste fin du carmel de Draguignan, voir abbé Raymond Dulac, « Les génocides des carmélites françaises », *Itinéraires* n° 155, juillet-août 1971, p. 34-51.

375 - Lettre du 12 janvier 1971.

376 - « Je viens de jouer un air de flûte ; ou plutôt d'essayer quelques notes. Il ne me reste qu'à apprendre. Cela doit pouvoir se faire, même pour moi » (Lettre du 29 septembre 1971).

mot, une phrase suffisait. L'effet était si étonnant qu'on riait et son œil d'un bleu vif luisait de plaisir en constatant le résultat. Alors l'air mi-amusé, mi-confus, il semblait dire modestement : je n'y peux rien, ça a claqué tout seul. Cet homme menu, diaphane et qui semblait avoir déjà une partie de lui-même dans l'autre monde, éprouvé par les terribles saignements de nez qui l'affaiblissaient davantage chaque année, était en réalité un « champion » de Dieu[377].

Le père Calmel laissa à la Péraudière le souvenir « d'un saint religieux qui aimait passionnément son Ordre notamment parce qu'il trouvait que la personnalité de ses membres y était respectée[378] ».

Certes, il jugeait préférable que « religieux (prêtres ou non) et religieuses prennent en main de vraies écoles chrétiennes », en raison de la grâce propre de leurs congrégations, mais il se disait « heureux d'aider ces garçons ». Il put y encourager au moins un ou deux d'entre eux « à entrer chez Mgr Lefebvre. Dieu soit béni. (...) La bénédiction de Dieu sur la maison est visible ; Luce Quenette aura permis à plusieurs vocations de se former et d'être préservées, et c'est l'essentiel[379]. »

Un autre pôle de résistance allait bénéficier du zèle du père Calmel à partir de cette époque. Ayant donné sa signature et son adresse au *Vade-mecum* de l'abbé Coache, un vigneron de la région de Narbonne, M. Cathala, vint le visiter à Prouilhe accompagné d'un ami. Voyant leur détermination, le dominicain put parler franchement à ses visiteurs : « Ne participez pas à la nouvelle messe, mettez-vous à part, car ils vont vous faire perdre la foi. (...) Pour défendre la messe de saint Pie V, les prêtres doivent la célébrer, et vous y participer. » Il se fâchait, d'ailleurs, lorsqu'on disait devant lui : « Je vais assister à la messe. » « On n'assiste pas à la messe, s'écriait-il, on y participe. »

Il vint donc célébrer la messe chez M. Cathala lui-même. Lorsqu'il arrivait à la maison, après les salutations d'usage, il montait dans sa chambre. Là, il plantait le décor : il posait une image de Fra Angelico, pour lequel il avait une dévotion immense, et une de ses parents. Après deux ou trois dimanches où il célébra la sainte messe à Narbonne, le père Calmel dit à ses hôtes : « Cela ne va pas. Installez une chapelle. » M. Cathala crut pouvoir lui faire une réponse de bon sens : « Construire une chapelle ? Cela n'est pas impossible. Mais à quoi bon ? Nous n'avons pas de prêtre. » « Qu'à cela ne tienne !

377 - Paul Ollion, *Lettre de la Péraudière* n° 63, octobre 1975.
378 - Lettre de Bernard Giroud du 21 juillet 1995, voir *Lettre de la Péraudière* n° 63, octobre 1975.
379 - Lettre du 11 octobre 1971.

répliqua le dominicain. La chapelle, ça vous concerne. Le prêtre, ça concerne la Providence. » On érigea donc une chapelle, tout d'abord dans l'ancienne salle capitulaire des frères du Saint-Esprit. Et, en effet, pas une seule fois jusqu'à aujourd'hui, la chapelle traditionnelle de Narbonne ne manqua de prêtres. Le père Calmel y vint plusieurs fois, mais aussi le père Sineux o.p.[380], à l'occasion de ses voyages aller ou retour de Bordeaux à Bédoin, où il donnait des cours aux moines de dom Gérard, puis le père Guérard des Lauriers o.p. et le père Simon.

Dans son souci de la formation de fortins de résistance, le père Calmel encouragea beaucoup la fondation de la Confrérie des Pénitents Blancs à Narbonne, qui avait disparu depuis 70 ans et qui put donc renaître en 1971. Mais avec son sens aigu de la subversion, il les mettait en garde : « Ne vous faites pas noyauter. » Voici les impressions que le frère prêcheur laissa lors de ses passages à Narbonne :

> Il était resté foncièrement paysan. Il avait un bon sens inimaginable. Le fait d'être dominicain n'avait rien changé à ce qu'il avait reçu à la ferme de son père. Les marchands de cochons n'auraient pas eu raison avec lui. Il célébrait la messe d'une manière saisissante. Il tenait souvent les yeux fermés. Son visage, qui était très vivant lorsqu'il parlait, restait figé dans l'impassibilité. Entre chaque prière du missel, il faisait une petite pause. Un prêtre diocésain dit à son sujet et au sujet de ses articles dans *Itinéraires* : « Le père Calmel, on le craignait. »

Le dominicain ne se faisait guère d'illusion sur la fragilité de ces places fortes de la résistance. Ce qui comptait pour lui, c'était qu'elles fussent des cellules saines et vivantes de l'Église, vivant autant qu'elles le pouvaient de la lumière et de la grâce de la Tradition. Il écrivait à une de ses dirigées en juin 1971 :

> Nos fortins sont infimes. Mais c'est l'Église entière – Apôtres, martyrs, vierges et confesseurs – qui est présente et qui résiste en chacun de nos fortins ; et les anges veillent sur nos remparts[381].

## *La double tentation*

Reconnaissons que le ministère du père Calmel auprès de ces âmes bien disposées était relativement facile et pouvait lui procurer de profondes consolations. Un autre public attendait cependant ses lumières et ses conseils, celui des âmes timorées, de ces prêtres ou de ces laïcs qui préféraient la voie

---

380 - Au jugement des Narbonnais, il faisait des sermons compliqués, « ça voltigeait » !
381 - Lettre du 29 juin 1971.

du compromis. Car s'il était relativement facile de constater qu'un grand nombre d'hommes d'Église avaient rompu avec la Tradition, il était beaucoup plus difficile de se démarquer soi-même radicalement du mouvement général. La tentation était forte de chercher à tout prix à esquiver les séparations douloureuses.

Le danger de ces voies médianes sautait pourtant aux yeux du père Calmel. La triste histoire du carmel de Draguignan, que l'abbé Dulac avait pourtant cherché à sauver, le lui montrait bien [382].

À ce titre, le dominicain mettait en garde contre la position des Silencieux de l'Église, dirigés par Pierre Debray (de son vrai nom Coué). Malgré sa générosité, ce dernier manquait de formation et de jugement, et subissait l'influence du cardinal Daniélou. Il cherchait à défendre « la bonne cause », mais sans trop la définir, et surtout « sans avoir d'histoires » :

> Son grand intérêt, du point de vue des évêques et de Daniélou, c'est de rassembler une foule de « traditionnels » qui s'imaginent que du Concile, il faut quand même prendre ce qu'il y a de bon (mais d'après quels critères ?), qu'il faut accepter les réformes, mais sans excès, etc. Bref tous ces braves gens qui ne sont certes pas révolutionnaires mais qui, n'ayant pas vu ou pas voulu voir que la révolution est un bloc, estiment que l'on peut faire la « juste part » à la révolution, – surtout qu'elle est bénite par Rome. – Le salut ne viendra pas du rassemblement des Silencieux et ces pauvres gens iront de déceptions en déceptions.
> Tenir la bonne messe, être fidèles au chapelet, maintenir le bon catéchisme : c'est cela qui est à notre portée et que Dieu demande, et qu'il bénira. Les grands rassemblements dans le vague : inutile [383].

Cette position des Silencieux (« qui font du bruit ») « pour la réforme de Paul VI et du Concile, mais contre ses déviations et ses excès subalternes » était certainement « commode et exempte de périls [384] », mais sans issue. À cet égard, le père Calmel disait à un ami : ces bonnes gens et ceux qui les imitent « sont nos pires ennemis, car ils ont une couleur de Tradition mais ils ne vont pas jusqu'au bout ».

L'Office international allait prendre la même direction. Jean Ousset, « pour garder sa clientèle, car c'est le fond de tout », avait refusé de promettre officiellement que la messe du congrès de Lausanne de 1972 serait la

---

382 - Lettre du 24 mars 1971.
383 - Lettre du 24 novembre 1971.
384 - Entretien au mois d'octobre 1972.

messe de saint Pie V. Certes, sur la liste des participants figuraient des prêtres fidèles au rite tridentin, et même Son Excellence Mgr Marcel Lefebvre, mais l'ambiguïté était volontairement entretenue. On ne savait pas quelle serait la messe officielle. L'abbé Guérin, qui avait opté pour la messe de Paul VI en latin, serait le responsable de la liturgie du congrès.

D'autre part, il fut demandé explicitement à Jean Ousset que soient traités des sujets se rapportant à « la violence dans l'Église à l'heure de la nouvelle messe et des nouveaux catéchismes. Il était normal et possible de traiter ce thème. » Or le directeur de l'Office refusa nettement. Face à ce double refus, celui de la messe officielle et celui des sujets traités, Jean Madiran retira officiellement sa participation au congrès de Lausanne.

Le refus de la nouvelle messe et le combat contre les nouveautés n'étaient pas un choix facultatif. Il y allait de la foi et même de l'esprit chrétien, de la définition de l'Église et de la chrétienté. À ce sujet, le père Calmel mettait en garde : « Ne nous raidissons pas, mais méfions-nous du monde comme dit saint Jean. Depuis que Ousset a exclu de résister sur la messe, depuis lors le monde est entré nécessairement dans son organisme[385]. »

Fallait-il pour autant se priver du ministère de tout prêtre qui, tout en ayant adopté la nouvelle messe, garderait la doctrine de toujours ? La question se posait d'une manière très pratique pour ceux qui organisaient des groupes de prière ou d'étude.

Dans une ville de province, le chef d'un tel cercle d'étude avait invité un bénédictin « agité et bavard (...) dont Mgr Lefebvre n'est guère enchanté », puis un dominicain certes non moderniste, bon religieux, mais qui n'avait « jamais pris parti pour la bonne messe ». Interrogé à ce sujet, le père Calmel répondait :

> Hélas ! je les connais personnellement l'un et l'autre. (...) Ils n'ont pas ce qu'il faut pour armer les fidèles dans une crise d'une gravité exceptionnelle. Plus on voit la gravité de la crise plus on a envie de prier, d'étudier les vérités de foi - mais pas de s'agiter.
>
> Avec la grande offensive moderniste, un certain nombre de religieux, qui en des temps normaux auraient eu un emploi paisible, se sont trouvés soudainement sans emploi. Ils n'ont pas eu le courage de s'affermir dans la Tradition pour autant. Ils sont assis entre deux chaises. (...) Certes, il ne suffit pas qu'un prêtre dise la bonne messe. (...) Si on

385 - Entretien des mois de janvier et mars 1972.

> demande lumière et secours à un prêtre (...) c'est parce qu'on est sûr que, avant tout, il dit la bonne messe. D'abord ça. Après on verra. Or le père X dit peut-être quelquefois, en cachette, la bonne messe, mais sûrement ce n'est pas pour lui une règle absolue. Le Père ne s'est jamais compromis pour la messe. (...) Comment des prêtres qui sont (au fond) des peureux, qui ne veulent pas d'histoire, vont-ils armer et soutenir des jeunes ou des catholiques tirés à hue et à dia? Comment, avec des causeries (orthodoxes je suppose) de prêtres qui ne veulent rien risquer, persuadera-t-on à des laïcs de tout risquer pour la messe et le catéchisme? (...) Une parole, même correcte, d'un prêtre qui n'a rien risqué pour la messe ne risque pas, à l'heure actuelle, de soutenir et d'armer les chrétiens en désarroi [386].

De telles exigences étaient-elles réalistes? Surtout, une telle rigueur doctrinale et la peur de tout compromis avec les nouveautés ne comportaient-elles pas le risque du schisme, de la formation d'une sorte d'église parallèle, de la création d'un collectif artificiel de gens tout purs qui en viendraient bien vite à se couper de l'Église du Christ? C'était la deuxième tentation qui guettait les défenseurs de la Tradition.

Une telle perspective eût fait horreur au père Calmel. Dès qu'avaient pris forme de grands rassemblements de fidèles catholiques, tels ceux des processions de la Fête-Dieu à Montjavoult ou des pèlerinages à Rome, le dominicain avait mis les siens en garde. Il est fort légitime que les catholiques inquiets ou indignés des dérives de la hiérarchie se retrouvent de temps en temps pour prier et trouver un réconfort spirituel, mais il n'est pas question d'organiser un rassemblement de tous les catholiques fidèles à la Tradition, une sorte de collectif qui unisse toutes les forces sous la même bannière.

En 1972, le cas du pèlerinage à Rome donna l'occasion au père Calmel d'exprimer son point de vue. Il le fit publiquement par le chapitre quatrième de sa *Brève Apologie pour l'Église de toujours*, dont il sera question bientôt.

Les pèlerinages de 1970 et de 1971 avaient été de véritables mouvements de prière et de pénitence [387]. Le dominicain avait invité les siens à y participer

386 - Lettre du 29 janvier 1973.

387 - Un témoin du pèlerinage de 1971 raconte: Un train spécial fut affrété qui venait de Nantes en passant par Bordeaux, Toulouse, Toulon. On retrouvait à Rome l'abbé Coache, dom Guillou, le père Barbara, *Una Voce* de M. von Saventhem, des groupes allemands dirigés par M<sup>me</sup> Gestner, des personnalités tels Jean Madiran et Louis Salleron et beaucoup d'autres. La première messe fut célébrée à San Andrea della Valle. La veillée de prière sur la place Saint-Pierre dura toute la nuit, animée par des chapelets, des cantiques et des litanies. La grande procession jusqu'à Sainte-Marie-Majeure rassembla près de 6000 personnes. Il y avait une véritable ambiance de prière et de paix. Pendant le

activement et s'était particulièrement réjoui de la présence d'une délégation des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus en 1971. Lui-même, inscrit par Jean Madiran, ne fut retenu que par son très mauvais état de santé.

Les choses changèrent considérablement à la fin de l'année 1971, ce qui incitait le père Calmel à conseiller explicitement de s'en abstenir :

> Antico a pris en main ce pèlerinage pour en faire autre chose qu'uniquement un pèlerinage de prières pour supplier les saints Apôtres de défendre la messe et de soutenir la papauté. Dans ces conditions, inutile de songer à y aller. Redoubler de ferveur dans votre fortin : c'est tout[388].

De quoi s'agissait-il ?

Jean Madiran fit un compte rendu de cette affaire dans le numéro 159 d'*Itinéraires* de janvier 1972. Il y rappelle que « les deux premiers pèlerinages à Rome, en 1970 et en 1971, furent le résultat d'une action personnelle, celle du Dr Élisabeth Gerstner, secondée notamment par l'abbé Coache ». Or, on apprenait à la fin de l'année 1971 que désormais, « la direction générale du Pèlerinage est confiée au secrétariat international Pro Ecclesia Romana Catholica (P.E.R.C.) ». La nouvelle fit sensation parmi les divers groupes concernés. D'autant plus que l'association était présentée comme la « grande alliance catholique des mouvements et personnalités fidèles à la Tradition[389] ».

Dans le périodique romain *Vigilia romana* (n° 7-8 de 1971, p. 5), le secrétaire général du P.E.R.C., le Dr Franco Antico, protestait de ne vouloir agir que « dans un esprit d'humilité et de service », il comptait bien « garantir à chacun sa liberté », et s'appuyer sur la prière de tous et sur la charité. Cependant, il ne cachait pas son intention de « conclure un pacte d'alliance entre ceux qui croient et travaillent à la cause de Dieu sur la terre », et de mener « une action globale, permanente, simultanée ». À ceux qui voyaient le danger d'une telle initiative, il opposait un argument spécieux :

> Mais il existe aussi un autre danger qui est celui (...) d'avoir une répugnance quasi instinctive pour tout ce qui veut être unité, collaboration, secours mutuel, entente réciproque, comme si être d'accord était devenu un délit. Cela est « le péché originel traditionaliste » ; il se manifeste en un particularisme absurde, en un individualisme exaspéré.

---

pèlerinage, une délégation fit une démarche auprès du Saint-Père en faveur de la liberté de la messe traditionnelle. Malgré leur demande, ils ne furent pas reçus par le pape.

388 - Lettre du 24 janvier 1972.

389 - *Combat de la Foi*, n° 16, page 3.

Avec sa logique implacable, Jean Madiran relevait les dangers de cette tentative de fédérer toutes les forces de la Tradition à l'occasion du pèlerinage de Rome. Y aurait-il désormais, « le P.E.R.C. ou rien », « le P.E.R.C., d'une part, et d'autre part l' "individualisme exaspéré" » ? Or, « ce n'est pas la même chose d'être "fidèle à la Tradition" et d'être "adhérent au P.E.R.C." »

Il se référait à Luce Quenette, qui donnait à ses amis les consignes suivantes pour leur participation au pèlerinage de 1971 :

> Dans notre intention très formelle, cette marche n'a d'autre inspiration que notre foi en l'Église qui ne peut périr ; nous n'obéissons à aucune association particulière, nous n'avons d'autre marque pour en faire partie, d'autre insigne, d'autre titre que la marque de notre baptême. Nous refusons de faire, par notre démarche, la moindre propagande pour tel mouvement particulier. Nous partons, ou nous envoyons nos enfants, comme nos Pères partaient aux Lieux Saints, ou même à la dure Croisade. Nous n'avons pas leur courage, mais nous avons la simplicité de leur intention. Nous allons demander à Dieu tout puissant, par l'intercession de Notre-Dame, Mère de l'Église, et par l'intercession des saints papes, particulièrement saint Pierre, saint Pie V, saint Pie X, la conservation de la sainte messe intégrale, du catéchisme du concile de Trente et de l'Écriture inviolée.

Une telle mise en garde enchantait le père Calmel. Car au-delà de la question délicate de l'autorité, la nature même de l'Église était en jeu. Tout « collectif » de catholiques fidèles à la Tradition ne serait en définitive qu'une fabrication artificielle sortie d'un cerveau humain, une sorte de parti parmi les chrétiens. Il ne serait au mieux qu'une partie de l'Église. Tandis que la véritable Tradition qu'il s'agit de défendre et qui doit nous nourrir, c'est l'Église elle-même ; la messe tridentine, c'est la messe de l'Église latine.

En définitive, la réponse adéquate aux assauts du modernisme dans l'Église consiste à être ce que nous sommes, à tenir le créneau de la muraille qui nous a été confié, modestement, tout simplement.

C'est le message que le dominicain essayait de faire passer depuis des années auprès de l'abbé de Nantes. Certes, le Père appréciait les qualités de l'abbé, mais il s'effrayait de la mission qu'il se donnait de « chef de ligue », et de guide universel des fidèles de la Tradition.

Du reste, l'abbé semblait écouter les avis de son aîné. Sous son influence il accepta de « transformer enfin ! ses réunions sur Vatican III !!! en prédications de la foi, suivies de vraies messes. (...) Et ce genre de prédication est

devenu urgent[390]. » Ce ministère était certes plus ingrat mais il nourrissait et fortifiait les âmes. Malheureusement, la volonté de réussir poussa l'abbé de Nantes dans la voie du compromis :

> Quant au pauvre de Nantes, je croirais qu'il tourne un peu les yeux vers des « personnages » romains (oh ! très comme il faut, certes, et « dans la Tradition », mais avec mesure) ; et ce « respect humain » suffira à le détourner d'une vraie prédication au simple peuple fidèle, car ce ministère n'a pas de chance, en général, d'être applaudi par les « personnalités » ecclésiastiques. Je voudrais me tromper[391].

Les méthodes de l'abbé de Nantes ne convenaient pas du tout à la modestie du père Calmel, toutefois, celui-ci en reconnaissait la valeur :

> L'abbé de Nantes a donc fait applaudir, à la Mutualité, les prêtres fidèles à la bonne messe : Guérard des Lauriers, moi-même, etc. Et il doit aller à Rome demander à Paul VI de se rétracter. Je lui écris que la démarche est bonne mais à la condition qu'il demande officiellement à ceux qui lui font confiance une prière précise quotidienne (chapelet quotidien, trois *angelus*). Sinon, pauvre gamin, s'imaginerait-il que l'on gagne une victoire bien plus grande que celle de Lépante (la libération de l'Église) en priant moins que l'on ne priait lors de la bataille de Lépante[392] ?

Toutefois, le « vacarme de l'abbé de Nantes » avait son intérêt, celui « de déblayer le terrain : les évêques en ont la terreur ; "Rome" est gênée de constater qu'en France "ça ne marche plus seul". Donc le carcan post-conciliaire est bien obligé de se desserrer un peu du fait de cette action. » Cependant, « l'abbé ne bâtit pas beaucoup sur ce terrain déblayé. Et comme il est trop désireux de se mettre en avant, il lui est difficile d'inviter beaucoup à la prière et à la conversion. Il aide quand même un certain nombre de gens à comprendre que vivre de l'Église (ce que nous devons faire) ne comporte pas (au contraire) de suivre un pape mauvais et un concile mauvais. Mais d'un mauvais pape seule la prière peut délivrer[393]. »

Ce n'est pas le succès personnel qu'il faut chercher, mais la vérité.

Les tentatives plus ou moins heureuses des uns et des autres en vue de garder et de défendre la foi aidaient le père Calmel à confirmer et à préciser ses propres

---

390 - Lettre du 3 octobre 1972.
391 - Lettre du 12 octobre 1972.
392 - Lettre du 13 novembre 1972.
393 - Lettre du 15 décembre 1972.

prises de position. Mais bientôt, il allait trouver un maître chez celui qui allait être placé, bien malgré lui, à la tête de l'opération survie de la Tradition.

### *Monseigneur Lefebvre*

Le père Calmel avait rencontré Mgr Lefebvre en août 1963 à Pontcallec. Depuis lors, le prélat et le dominicain avaient eu quelques échanges épistolaires. Nous avons vu comment il s'était adressé à lui à l'occasion de la promulgation de la nouvelle messe. Dès qu'il recevait de mauvaises nouvelles de la santé de Mgr Lefebvre, le père Calmel priait intensément et faisait prier pour lui. Du 2 au 11 février, il fit une neuvaine pour le prélat, alors en clinique[394], et put bientôt se réjouir de sa guérison[395].

Le 16 juillet 1970, Mgr Lefebvre fit une conférence à l'école Sainte-Marguerite, dépendant du cours Saint-Dominique de Toulon. La sûreté doctrinale, l'esprit surnaturel, la prudence et la sérénité du prélat impressionnèrent beaucoup le père Calmel.

Le prélat commença en soulignant le rôle des « cardinaux opposés à la Tradition, en particulier Liénart, Frings, Alfrink, Suenens » dans la préparation et dans le déroulement du Concile. Celui-ci « a été dominé de fait par une faction, organisée à l'avance », qui chercha à modifier des points essentiels de la doctrine catholique : « La faction a forgé des mots nouveaux ou imposé un sens nouveau à des termes anciens. »

> À la faveur de ce procédé, la « collégialité » (terme nouveau) permettait d'atteindre et de saper la structure hiérarchique de l'Église, structure de pouvoir personnel avec primauté d'un seul. L'œcuménisme (terme ancien, mais chargé d'un sens nouveau) permettait de relativiser les dogmes ; la liberté religieuse (terme ancien chargé d'un sens nouveau) permettait de combattre le principe d'une nation publiquement et légalement chrétienne ; quant à la liturgie rénovée, c'était évidemment l'arme de destruction universelle, puisque le chrétien use nécessairement et habituellement des sacrements pour vivre du Christ.
>
> Le processus suivi pour faire éclater la formulation doctrinale reçue a été relativement simple : crier à toute force que l'on fait de la pastorale et rien de plus ; ne rien définir, ne rien condamner ; au lieu d'aller de l'implicite à l'explicite, ramener au vague ce qui était déjà explicite.

Malheureusement,

---

394 - Lettre du 31 janvier 1970.
395 - Lettre du 13 février 1970.

l'intervention majeure des deux papes, par un coup inouï dans toute l'histoire de la papauté (deux mille ans, vingt conciles) a été d'imposer silence, peu après le début, à ceux des cardinaux qui étaient membres de la Curie – donc qui par position et conviction défendaient les thèses traditionnelles. – Cet interdit n'a pas manqué de produire l'effet attendu : l'immense majorité des évêques, peu instruits, indifférents à la saine doctrine, a estimé que les papes n'étaient plus attachés à la Tradition et a donné ses voix aux novateurs.

Nous savons les conséquences : l'autorité cesse d'être personnelle. C'est la collectivité, c'est le nombre qui désigne et décide. (...)

Autre conséquence : au nom de la liberté religieuse, les états encore chrétiens qui entendent protéger la foi de leurs citoyens (lesquels sont tous des baptisés), qui considèrent la foi comme un bien public, ces états sont combattus par le Vatican : voir la gifle donnée par le pape Paul VI au chef de l'État portugais. (...) Le Vatican ne fait strictement rien pour les centaines de milliers de chrétiens de Tchécoslovaquie déportés et torturés depuis l'an dernier. Pourquoi ? Parce que le schéma sur la liberté religieuse a été voulu comme une machine de guerre destinée à combattre les États chrétiens et à légitimer une politique procommuniste. (...)

Mais si le Concile est assisté du Saint-Esprit ? Comprendre que le Saint-Esprit n'a pas à intervenir dans un concile qui se situe en dehors des définitions et des condamnations. Le concile a pris une position telle, une position ignorée des vingt conciles antérieurs, que l'assistance du Saint-Esprit ne pouvait être que très générale, c'est-à-dire : ne pas enseigner formellement l'erreur. Le Saint-Esprit ne serait intervenu pour empêcher la composition des textes à tendance erronée que si les Pères avaient entendu exclure cette tendance, ce qui ne pouvait se faire que par des anathèmes : or, dès le départ, ils ont refusé tout anathème.

But évident : détruire le surnaturel dans la religion ; s'aligner sur le protestantisme. (...) Nous n'avons pas à précipiter le mouvement d'indépendance à l'égard des évêques collégialisés, mais ce ne serait ni sage ni chrétien de nous laisser ligoter par des interdits qui, laissant de fait toute latitude aux apostats, voudraient brimer les fidèles. Plus se multiplieront les messes de groupe sacrilèges moins il faudra hésiter à faire des messes chez les chrétiens fidèles, sans aller demander un papier à l'évêque du lieu.

Au sortir de la conférence, le père Calmel put avoir un entretien privé avec « ce saint Mgr Marcel Lefebvre », où il fut question de l'avenir. Le dominicain notait :

> Monseigneur continue de chercher les moyens canoniques pour faire ordonner ses séminaristes. Il espère aboutir. De toute façon, il fera ce qu'il peut pour rester dans la légalité. Mais si un jour cela devient impossible, il n'hésitera pas une seconde à ordonner lui-même ; l'ordination sera certainement valide.

Le bilan général de cette rencontre est une preuve supplémentaire de la justesse du jugement du père Calmel :

> Rarement j'ai vu un évêque moins casse-cou et plus solide que Mgr Lefebvre. Cela confirme ma première impression lors de la longue rencontre en Bretagne en août 1963. J'ai mieux vu qu'il serait injuste de demander à cet évêque de composer des livres ou même de publier des articles. C'est avant tout un homme de gouvernement, un homme de Dieu qui remplit comme un saint une charge de gouverneur dans l'Église.

En août suivant, le père Calmel put avoir de nouveau une « rencontre bénie avec Mgr Lefebvre[396] », où ils purent échanger leurs pensées sur la situation de l'Église et sur la solution de la crise. Le contenu de l'entretien ne nous est pas resté. Nous savons cependant que le dominicain suppliait le saint évêque de ne pas se contenter de la grande œuvre qu'il avait entreprise que représentait la Fraternité sacerdotale saint Pie X, mais encore de se manifester davantage publiquement.

> J'envoie une lettre à Mgr Marcel Lefebvre pour qu'il prenne les devants et parle, lui le premier, au peuple chrétien. Au lieu de se laisser mettre en accusation et de répondre aux accusations que doit porter contre son œuvre la collégialité épiscopale qui va se réunir à Lourdes. Je lui écris ma pensée et je prie ; priez avec moi à cette intention[397].

Quand l'occasion se présentait, il engageait les fidèles eux-mêmes à supplier le prélat de « parler clair et fort[398] ».

Encouragé par un exemple venu de si haut, le père Calmel reprit son poste avec une ardeur nouvelle. Au sortir de la conférence du 16 juillet 1970, il écrivait :

> L'assistance en repartit très réconfortée. Pour ma part, cette conférence renforce encore ma décision de prêtre, fils de saint Dominique, de combattre pour la foi jusqu'à la mort.

---

396 - Lettre du 16 août 1970.
397 - Lettre du 9 octobre 1972.
398 - Lettre du 6 novembre 1973.

Quelles étaient donc les armes dont il disposait ? Qu'est-ce donc que le bon combat de la foi ?

### *Les armes de lumière*

Au plus fort du combat pour la défense de la vérité, le père Calmel voyait bien le danger de se tromper de stratégie et de tomber dans les pièges que lui tendait l'ennemi. Il expliquait à une de ses filles spirituelles :

> La Tradition : la garder, mais ne pas se contenter de la garder, s'en nourrir. Elle a fait les saints. Être assez près de Dieu pour que même s'il faut combattre, lutter, se défendre, se séparer, ce soit avec un cœur uni à Dieu - sans durcissement. - C'est un danger, c'est notre danger de nous durcir, de nous dresser, en face d'organismes qui laïcisent la religion, qui détruisent la foi, qui laissent se corrompre les mœurs. Il faut combattre, mais avec des armes de lumière. Il faut beaucoup prier pour que Notre-Dame empêche nos cœurs de se durcir [399].

La première de ces « armes de lumière » est celle de la Croix.

• *La souffrance*

Pour la tâche gigantesque qui mobilisait le zèle du frère prêcheur en ce temps d'apostasie, on lui aurait volontiers souhaité une santé de fer et une résistance à toute épreuve. Or le bon Dieu donna à Roger Calmel dès sa naissance une santé très fragile. À l'âge de quinze ans, il souffrit ses premiers malaises cardiaques. Puis une maladie mal définie dut interrompre son noviciat à Saint-Maximin afin qu'il puisse subir des examens à Lyon. Plus tard, sa santé devint inquiétante, précisément au moment de la promulgation de la nouvelle messe. C'est d'abord par la maladie et l'expérience douloureuse de l'épuisement physique qu'il dut se battre pour l'Église.

On se souvient que le père Calmel avait dû être conduit en urgence à la clinique le jour même de sa *Déclaration* historique, le 27 novembre 1969. Apparemment remis de cette première alerte, il avait pu reprendre son ministère. L'amélioration ne fut que de courte durée. Le 1[er] janvier 1970, il tomba à nouveau malade, avec une très faible tension artérielle. Le 4, il eut un malaise en la gare de Metz, dû à sa grande fatigue et à une faiblesse cardiaque.

À la suite de cela, et en conséquence des diverses transfusions sanguines qu'il avait subies, il attrapa, le 25 janvier, une sérieuse hépatite. Alarmées par

---

399 - Entretien au mois de mai 1973.

son état pitoyable, la mère Hélène et la mère Marie-François Dupouy vinrent le prendre en toute hâte à Prouilhe pour le conduire en train jusqu'à Toulon. De là, on le conduisit à Cotignac, en 2 CV. Une bonne dame, ancienne carmélite, Mlle Matthieu, mettrait à sa disposition une petite maison à La Colle, au pied de la colline de Notre-Dame-des-Grâces. Cette demoiselle âgée (« l'antique demoiselle » comme l'appelait le père Calmel) lui rendit de très grands services. Il y resta environ six mois.

Au plus fort de sa maladie, le religieux s'était tourné vers Notre-Dame-des-Victoires, la petite Thérèse et le père Berto (« que j'ai beaucoup prié pour guérir », lettre du 28 janvier). Se croyant déjà tiré d'affaire, il remercie ses bienfaiteurs célestes dès le 26 janvier.

Depuis Toulon, des mères dominicaines, surtout la mère Hélène, lui rendaient visite chaque jour et restaient une bonne heure en sa compagnie. Ce fut l'occasion de profonds échanges relatifs à la vie spirituelle, à l'éducation des jeunes filles et à la crise de l'Église.

Le bon air de Provence et le repos firent du bien au père Calmel qui put se rendre à la Péraudière pour la semaine sainte, puis visiter ses amis lorrains. Mais en avril, il souffrit d'une terrible rage de dents qui dura 48 heures. « Le dentiste me dit que c'est une crise d'arthrite à la mâchoire... Je n'y comprends rien. (...) C'est bien simple : rien à comprendre à ma santé. Là aussi je n'ai qu'à me laisser mener[400]. »

Dans ses graves crises de santé, il ne peut s'empêcher de penser à la mort. À une religieuse venue le visiter, il dit : « J'ai 56 ans, ma fille, et je pense que le Seigneur, le juste juge, pourrait me demander compte de ma vie. » Et il lui conseille de parler aux sœurs sur la mort et sur le jugement : « Qu'apportera-t-on au dernier jour ? Sur quoi nous jugera-t-il ? Qu'a-t-on risqué pour lui[401] ? »

En mai, il fait une rechute qui l'oblige à trouver asile à Toulon, à l'école Sainte-Marguerite. Il est littéralement épuisé : « La jaunisse produit un accablement d'un genre que je ne connaissais pas encore : une torpeur perpétuelle, sans aucune envie de rien faire, de rien lire, de rien écrire[402]. » Il voit cependant le doigt de Dieu en tout cela :

> Ce que je trouve providentiel dans cette maladie (...) c'est la facilité que j'ai de paix, prière et recueillement. (...) Jamais peut-être depuis Castelnau (Noël 50) je n'avais joui de conditions aussi favorables[403].
>
> La chose qui me coûte le plus, c'est l'espèce de paralysie de l'esprit que ce mal vous inflige. Je pense que mon cœur reste appliqué à Dieu et c'est la seule chose qui compte, au fond[404].
>
> Ma prière est réduite à bien peu. Je vais me coucher et somnoler: c'est ma pauvre prière pour le moment[405].

En juin 1971, s'il peut se vanter d'avoir retrouvé un taux suffisant de globules rouges, il doit déplorer un foie en mauvais état qui lui cause une amertume constante et une salivation excessive. Il doit renoncer au pèlerinage à Rome dont Jean Madiran lui avait offert les frais. En septembre, il est repris par des vertiges qui lui font presque perdre l'équilibre pendant la messe.

En janvier 1972, les hémorragies nasales qui s'étaient un peu apaisées reprennent de plus belle. Il s'interroge : « Je ne sais s'il faut attribuer ces ennuis à l'essoufflement qui me prend parfois ; à des palpitations qui parfois viennent mais sans durer ; à la congénitale fragilité vasculaire ; aux trois réunis[406]. » C'est l'occasion pour lui de nouvelles faiblesses et d'une pesante incapacité à étudier.

En février 1973, le père Calmel souffre de nouveaux troubles cardiaques et d'une grosse anémie. Il doit alors subir deux nouvelles transfusions sanguines. Il note avec esprit surnaturel et une pointe d'humour :

> L'essentiel est de remplir avec douceur l'office que le Seigneur nous demande de remplir : pour moi, c'est l'office de malade plus que de prêcheur, pour le moment.
> Finalement cette grippe violente (plus de 40°, tête qui vous « décervelle », fatigue...) cédera, j'espère, peu à peu, devant une médication à l'ancienne : lit, lit, encore lit ; tisane sur tisane de bourrache diurétique et transpirative. – Merci à Notre-Dame pour cette semaine sainte[407].

En mai, il peut enfin se réjouir d'une certaine amélioration. Mais le 17 octobre 1973, il traverse une crise plus alarmante que jamais et d'une nature étrange. La mère Hélène témoigne :

---

403 - Lettre du 9 mai 1970.
404 - Lettre du 18 mai 1970.
405 - Lettre du 21 mai 1970.
406 - Lettre du 26 janvier 1972.
407 - Lettre du mardi saint 1973.

> Hier soir, le Père a été tout à coup en tel danger qu'il a demandé un prêtre. (...) Suite à une piqûre contre une grippe commençante, il a eu ce que je crois être une syncope, rien à voir, dit-il, avec un simple évanouissement[408].

Le malade rebondit aussitôt :

> Je profiterai de cette crise bizarre et imprévue pour vivre encore plus près du Seigneur. Du moins c'est mon désir le plus grand. (...) Comme on a envie que le Seigneur nous sanctifie totalement et sans tarder quand on constate la manière imprévisible dont il peut nous rappeler à lui. – Jamais encore je n'avais eu cette expérience de l'âme au bord du corps[409].

Grâce à Dieu, après avoir été « à deux doigts de la mort », le père Calmel put se remettre assez vite et reprendre, au ralenti toutefois, ses travaux. Jusqu'à sa mort, il eut à porter cette croix de l'épuisement.

• *L'humilité*

À vue humaine, la faiblesse du frère prêcheur semblait devoir le disqualifier des combats de l'heure. En réalité, elle le plaçait aux premières lignes. Non seulement par la grâce de la vie intérieure dont Dieu le gratifiait largement, ni même uniquement en tant que sa maladie l'unissait au Christ souffrant, mais encore parce qu'elle entretenait en lui une profonde humilité.

Tous les témoins sont unanimes. Le père Calmel, qui défendait avec honneur et fermeté la doctrine de l'Église, était d'une profonde humilité et d'une grande charité. Pour venir en aide aux âmes désorientées ou faibles, il était prêt à souffrir toutes sortes d'humiliations.

Le dominicain fut un jour invité à participer à une petite session d'étude organisée par des Versaillais dans une grande résidence de la vallée de Chevreuse. Le dimanche matin, il célébra la sainte messe dans l'oratoire de la propriété. Après le déjeuner, qui réunissait une dizaine de personnes, eurent lieu des échanges sur la crise de l'Église. Certains participants posèrent des questions au père Calmel auxquelles il répondit d'une façon très claire. On alla plus loin cependant et certains auraient voulu le pousser à dire ce qu'il n'avait pas à dire ou ne voulait pas dire. Au mépris des lois les plus élémentaires de la politesse et du respect, on assaillit le religieux de questions indiscrètes, alors qu'il subissait une hémorragie nasale qu'il épongeait de plusieurs

408 - Lettre de la mère Hélène Jamet, le 18 octobre 1973.
409 - Lettre du 18 octobre 1973.

mouchoirs. Dans cette situation qui devenait intolérable, le père Calmel gardait un grand calme. Un des invités dut intervenir énergiquement: « Comment traiterez-vous un mauvais prêtre, si vous traitez ainsi un bon prêtre ? C'est insupportable[410]. »

Dans ces années 1970-1971, dom Gérard Calvet vint rendre visite au père Calmel à Prouilhe, accompagné de son premier novice.

Le jeune bénédictin avait été fasciné par les textes du frère prêcheur, par ses articles dans *Itinéraires* et par ses premiers livres. Quelle surprise lorsqu'il aperçut pour la première fois ce dominicain chétif, maladif, comme écrasé par quelque lourd souci, parlant peu et d'une manière peu audible. « Quel contraste entre ce personnage et ses écrits si lumineux ! »

Les deux visiteurs furent invités à partager le déjeuner avec les pères Rzewuski, Calmel et Labourdette. Ce dernier en imposait par sa taille et par ses allures. Volontiers, il se moquait de son confrère si fatigué et malade, peut-être pas jusqu'à blesser strictement la charité, mais suffisamment pour indisposer les deux hôtes bénédictins habitués à des manières plus respectueuses. Le père Calmel semblait ne prêter aucune attention à ces boutades et « il fit preuve d'une humilité édifiante. Il gardait le silence, se levait, débarrassait la table et faisait le service. » Le prieur bénédictin présenta son tout jeune monastère. Lorsqu'il aborda la question du lever de nuit, le père Calmel lui rétorqua : « Attention, vous allez tuer vos moines ! »

Le novice bénédictin retint de sa visite l'impression d'une force et d'une sagesse habitant un être tout frêle et malade. Ce n'était pas une force humaine, ni une fierté de race qui jetait ce religieux dans les combats du temps présent, c'était une motion venue d'ailleurs : « Il était combatif parce qu'il était éclairé. » Et il était éclairé parce qu'il était resté un religieux soumis et un frère humble et serviable[411].

Le caractère impulsif du père Calmel et ses quelques défauts lui ménageaient d'ailleurs de nombreuses occasions d'exercer l'humilité.

Lors de ses séjours de convalescence à Toulon, on menait parfois le malade sur une hauteur isolée où il pouvait prier et lire dans le silence et la paix. Un jour où on le reconduisait, il dit : « Nous allons rendre grâce pour cette bonne promenade, on va chanter les litanies. » Il entonna tellement faux qu'il fut impossible aux sœurs de répondre aux invocations. Elles

410 - Témoignage de M. Maurice Muel.

411 - Témoignage du père Jehan de Belleville o.s.b.

partirent d'un fou rire irrésistible. Le père Calmel continua imperturbablement, se donnant à lui-même les réponses. À la fin, les jeunes sœurs s'excusèrent de ce manque de politesse. Il répondit d'un air entendu : « Ce n'est pas grave. »

Sa sincère humilité apparaît dans une prière qu'il composa à l'occasion de sa retraite de novembre 1973 :

> Cette fois, le sentiment de ces 59 années si peu ferventes, de ces 32 années de sacerdoce si peu sacerdotales, me déchire. - Seigneur, au nom de votre Passion, pardonnez-moi. - Ne tenez compte que de vous. Ne me laissez pas finir ma vie sans avoir tout réparé. - C'est possible si je vous rends tout l'amour que vous versez en moi. Il n'est pas d'autre repentir purifiant. « Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux... » *Dignior plagis quam osculis, non timeo quia amo* (plus digne de châtiments que d'embrassements, je ne crains pas parce que je vous aime). J'ai confiance en vous.

• *Le refus du monde*

Si c'est par la pénitence et l'humilité que l'on fait avancer le Royaume de Dieu et que l'on chasse les démons, c'est aussi par le refus du monde. Comment pourrait-on prétendre faire reculer les armées de Satan si on joue son jeu, si l'on imite ceux dont il est le prince ? Ce n'est pas par Béelzébub que l'on chasse les démons (Lc 11), ce n'est pas avec les armes de l'ennemi que l'on peut le vaincre. Pour le père Calmel la résistance au modernisme dans l'Église était une croisade au sens étymologique du mot. Elle consistait à s'armer de la croix, elle était une œuvre de conversion personnelle et l'occasion d'expier ses propres péchés. C'est pourquoi le dominicain appelait les chrétiens à une profonde réforme des mœurs.

On sait déjà ce qu'il pensait de la télévision et du cinéma, et sa rigueur quant à la tenue vestimentaire. À une jeune femme qui avait du mal à se vêtir convenablement, tout à la fois en raison des mauvaises habitudes qu'elle avait acquises et du « qu'en dira-t-on », il écrivait :

> Quand est-ce qu'elle verra qu'on ne refera des chrétiennes et une France que si un certain nombre de filles sont farouches (et acceptent de passer pour imbéciles en matière de costume) ? Il est vrai que la plupart, hélas ! de celles qu'on appelle éducatrices n'ont jamais pris la peine de méditer sur les conditions d'une renaissance. Pensez donc ! se fatiguer à voir si loin !

Puis il laissait s'exprimer l'amertume que lui causait le mauvais exemple de ses confrères :

> L'une des souffrances dans l'Ordre avec l'immense majorité des pères, de mes frères, fut de constater (je ne peux m'y méprendre) la légèreté, bêtise, vulgarité de leurs appréciations en matière de pureté. Ils ne sont point personnellement paillards (je parle de l'ensemble) mais sur ce point – comme sur d'autres – ils n'ont plus (ou ils n'ont jamais eu) des réflexes d'hommes honnêtes et de prêtres du Seigneur. Ils sont « informés », « compréhensifs », très au courant des « dernières découvertes de la psychologie et de la gynécologie » – Répugnants[412].

Le zèle du prêtre pour l'honneur des chrétiennes et de la maison de Dieu prenait parfois des formes originales. Lors d'un de ses séjours chez les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus à Toulon, le père Calmel entra dans la chapelle au cours d'une des messes du dimanche célébrée par l'aumônier. Il vit alors une femme insuffisamment vêtue. Il s'approcha de la mère prieure, la mère Raymond-Marie, pour lui demander la permission d'aller prendre un poncho dans la maison. Il s'y rendit et revint bientôt avec le vêtement désiré. Entré dans la chapelle, il posa le vêtement sur les épaules de la dame. L'histoire ne dit pas la réaction de l'intéressée !

Ces appels à la réforme venaient d'un principe élevé : Si Dieu permet le mal, c'est pour en tirer un plus grand bien, selon l'expression de saint Augustin. La crise présente est donc un appel à la sanctification et ne laisse aucune place à la tiédeur et à l'esprit mondain. Il nous faut donc « non seulement persévérer dans la foi (tenir la Tradition) mais, en même temps, nous sanctifier dans cette résistance », à la manière des martyrs qui furent « inflexibles dans le témoignage rendu à la foi », mais aussi « pleins de prière », tout donnés à Dieu[413].

Dans un sermon sur sainte Jeanne d'Arc à Toulon[414], le père Calmel posait la question : « Pouvons-nous encore nous sanctifier dans l'Église, même lorsque les prélats donnent le mauvais exemple ? » La vie de sainte Jeanne d'Arc répondait par l'affirmative :

> Elle a continué à servir la France malgré le peu d'ardeur du roi à faire son métier de roi, parce qu'elle s'oubliait elle-même et cherchait le bien commun. Elle s'est sanctifiée dans l'Église malgré le scandale horrible

---

412 - Lettre du 24 mai 1971.
413 - Lettre du 4 avril 1973.
414 - Le 13 mai 1973.

d'un Cauchon parce qu'elle vivait en Jésus, au-delà du scandale donné par des hommes d'Église.

Cet appel insistant à la réforme des mœurs s'imposait d'autant plus en raison de la nature même du combat présent. Qu'était donc ce refus farouche de la nouvelle messe qui unissait les catholiques « de Tradition », si ce n'est la défense active de la messe tridentine et de la Tradition catholique ? La défense de la messe de toujours était la défense du sacrifice du Christ. Se battre pour la messe, c'était revendiquer le droit à s'unir à la Passion du Christ, à se sacrifier avec lui, c'était faire profession de notre amour du sang de Jésus, c'était donc tendre à la sainteté.

Le père Calmel s'en expliqua d'une façon splendide dans un article de la revue *Itinéraires* de décembre 1973. Il y rappela la doctrine de l'Église au sujet de l'efficacité des sacrements qui, même s'ils agissent *ex opere operato* (par le fait même que l'on accomplit le rite avec l'intention droite), ne portent leurs fruits dans les âmes que dans la mesure où elles n'y mettent pas d'obstacle, *non ponentibus obicem*[415]. Car si la messe de saint Pie V ne court pas de risque dans son objectivité,

> elle peut en courir dans notre subjectivité. Je veux dire : il n'est pas obligatoire qu'elle porte dans notre âme les fruits qu'elle devrait y porter. L'effet n'est point automatique. La fontaine de vie coule à flots ; les fidèles sont tout près ; mais il peut bien arriver qu'ils ne tendent pas la main, formée en creux, – le creux de l'humilité, de l'intention droite et humble – pour recueillir au moins un peu de cette eau vive (p. 12).
>
> (...) Il faut bien hélas ! le constater, les tenants les plus fermes des conditions requises pour l'*ex opere operato*, les adversaires les plus éclairés des innovations modernistes et protestantes ne sont pas toujours les chrétiens qui ont le plus en horreur le *ponere obicem*. Je ne jette la pierre à personne. Je dis, j'élève la voix pour crier : *haec oportuit facere et illa non omittere* (Mt 23, 23), il faut faire l'un mais ne pas omettre l'autre. Il faut que le prêtre garde la messe catholique traditionnelle, latine et grégorienne, il faut qu'il sache pourquoi mais il faut aussi qu'il célèbre la sainte messe avec foi, amour, componction ; il faut qu'il s'y prépare ; il faut qu'il prenne du temps pour l'action de grâce ; il faut que dans la journée selon ses possibilités il vienne prier devant le tabernacle (p. 12-13). (...)

---

415 - « À ceux qui ne mettent pas d'obstacle », *Itinéraires* n° 178, Décembre 1973. Voir R.-Th. Calmel o.p., *in Si tu savais le don de Dieu*, t. II, Les sacrements, NEL, 2007, p. 117.

> Pour les laïcs, le *non ponere obicem* prend des formes un peu différentes mais la loi reste la même. Or quand on voit le manque de bienveillance, le manque d'esprit de service entre certains chrétiens qui assistent à la même bonne messe; quand on voit, en outre, dans quelle tenue indécente[416] certaines chrétiennes se permettent d'assister à la messe dite de saint Pie V et de venir s'agenouiller à la sainte table; quand on les voit bâcler l'action de grâces; quand on sait leur terrifiante force d'inertie pour maintenir, malgré remarques, conseils, exhortations, la mondanité, l'égoïsme, l'esprit de jouissance dans leur foyer et dans toute leur vie, il est impossible de ne pas se demander si ces chrétiennes, manifestement attachées à des péchés véniels de propos délibéré, ont jamais réfléchi sur la signification pour elles du *non ponere obicem*. (...) Il est encore plus probable qu'elles estiment avoir fait assez, du moment qu'elles défendent la bonne messe. L'idée que nous défendons la bonne messe *à la fois* pour elle-même et pour en recevoir les fruits, l'idée qu'il y ait *ce double motif* et que, *normalement*, le premier appelle le second ne semble même pas les effleurer.
>
> Étonnez-vous après cela que des âmes de bonne volonté, peu éclairées mais très profondément religieuses (...), étonnez-vous que de telles âmes n'arrivent pas à comprendre pourquoi nous défendons la messe catholique traditionnelle... (p. 14)

En conclusion, le prêtre de Jésus-Christ revenait à son principe immuable, à la charité surnaturelle, nécessairement contemplative, mortifiée et douce, qui est l'âme de toute vie chrétienne et de la résistance :

> En pleine révolution moderniste, soyons témoins de la foi, comme le furent nos frères les martyrs des premiers siècles en pleine persécution violente. Non seulement ils se montrèrent forts et courageux, mais encore doux et patients et cela parce que leur âme était ardente de charité. Que l'amour de Dieu, un amour de Dieu qui se prouve par des actes et qui tend à toujours grandir, soit l'âme de notre témoignage (p. 15).

• *La prière contemplative*

La réforme des mœurs et la recherche de la sainteté vont de pair avec la vie de prière, et d'abord avec la prière de demande.

Plus les ennemis de la Tradition multipliaient et durcissaient leurs assauts, plus il devenait évident que la solution ne pouvait venir que du Ciel. À une

---

416 - « La tenue décente exige de bannir au moins : jupes en arrière du genou, bras complètement nus, pantalons et les autres artifices diaboliques d'exposition très étudiée d'une carcasse éphémère. » (note du père Calmel)

religieuse qui venait de recevoir l'habit et qui tremblait à la pensée de l'avenir, il tenait le langage suivant :

> J'ai de plus en plus conscience que les quelques groupements constitués qui veulent, comme votre congrégation, tenir le parti que vous avez pris par pure fidélité à Jésus et à la vraie Église, ces groupements ont misé sur le miracle et doivent à tout instant le demander à Jésus[417].

Alors que tout laisse à penser que le Vatican va intensifier ses campagnes contre la Tradition, « il nous reste à tenir, à prier – à aller en pèlerinage à Rome aux tombeaux des saints Apôtres afin qu'ils intercèdent auprès du Christ pour l'Église et son pape (...). Une consécration des enfants à la Vierge Reine est prévue pour le 31 mai. Si Dieu veut[418]. »

Le père Calmel prêchait par l'exemple. En plus de la célébration de l'office divin, il ne manquait jamais une occasion de prier en récitant les litanies, en chantant telle hymne, en récitant le rosaire. Et il aimait à invoquer quelques protecteurs privilégiés : Notre-Dame des Victoires (dans la maladie, puisqu'elle avait guéri la petite Thérèse de Lisieux), sainte Thérèse de l'Enfant Jésus[419] et sainte Jeanne d'Arc, sainte Marie-Madeleine[420], saint Jean de la Croix[421] et saint Dominique[422] et d'autres dominicains[423] pour la vie d'oraison, saint Vincent Ferrier (pour le pape), l'abbé Berto (spécialement

---

417 - Lettre du 1er novembre 1969. Le père Calmel écrivait dans ce sens le 2 août 1970 : « Quand je pense à l'état présent de l'Église - et comment s'arrêter d'y penser ? - je vois qu'on ne peut que demander un miracle et nous le demandons - même si ce n'est pas nous qui devons voir la réalisation. »

418 - Lettre du mois d'avril 1970.

419 - Le père Calmel admirait beaucoup, également, les parents de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, M. et Mme Martin. Une de ses dirigées fut un jour libérée d'un tracas (des ouvriers agricoles qui voulaient travailler dans sa ferme le dimanche et donc allaient l'empêcher de respecter le repos dominical) grâce à l'intercession du père de la sainte carmélite. Le père Calmel lui écrit : « Le père de la petite Thérèse : je suis si heureux que vous le priiez ! Continuez, ainsi que sa maman : ce sont deux vrais saints. » (Lettre du 19 janvier 1975)

420 - « Tellement certain que Jésus veut mettre dans nos âmes des ascensions de plus en plus merveilleuses (ps 83, 6, sexte du vendredi) ; il suffit que nous le regardions lui seul, dans un parfait oubli de nous. Que sainte Madeleine nous obtienne cette grâce. » (Lettre du 22 juillet 1972)

421 - « Demandez à saint Jean de la Croix un amour assez grand pour supporter tous les "vides"... y compris le vide de l'apostolat actuel. » (24 novembre 1972)

422 - « Au nom de cette prière incessante et qui jaillissait, comme une eau vive, des profondeurs de votre âme très pure, obtenez-nous le don de la prière et la mystérieuse consolation de converser toujours avec Dieu. » (1er août 1971)

423 - « Demain 17, priez pour moi et pour l'Ordre le grand dominicain du XVIIIe siècle qui fut un saint (et un docteur) Jean de Saint-Thomas (Poinsot) d'origine française, mort jeune en Espagne ; je l'aime beaucoup. Son livre sur les dons du Saint-Esprit est une merveille. » (Lettre du 16 juin 1972)

pour Mgr Lefebvre), l'abbé Poppe[424], Charles de Habsbourg, dernier empereur d'Autriche[425], des personnes de sa connaissance qui étaient mortes saintement[426].

En même temps que la prière de demande, le père Calmel se sentait porté à une vie d'oraison plus intense et plus profonde.

À l'issue de son premier séjour de repos à Cotignac, il remercia Notre-Dame des Grâces de lui avoir donné « un apaisement intérieur nouveau[427] ». Il se sentait davantage poussé à « contempler le mystère du Seigneur[428] ».

Manifestement, l'âme de ce grand lutteur était visitée par des grâces de vie intérieure et d'union. « Pour le frère prêcheur, expliquait-il en janvier 1971, la fonction "prédicante" est une invitation continuelle à vivre dans la lumière. » Or cette invitation se faisait plus pressante au milieu du combat de la fidélité. « Le Seigneur m'attire à plus de prière intérieure, écrit-il, que je sois fidèle[429]. »

Du reste, le Père entendait bien que les âmes qui se confiaient à lui suivissent cette voie de l'union à Dieu. Ce qui signifiait principalement, du côté de l'homme, un oubli radical de soi. À ce titre, il ne cessait de prêcher à ses dirigées la pauvreté intérieure « qui se tient devant Dieu en état d'impuissance », le dépouillement de soi-même, le silence sur soi[430]. Il leur fallait unir le *Domine non sum dignus* au *Sursum corda*, demeurer éveillées dans « une confiance humble et totale »[431], et « chanter intérieurement avec légèreté ». Aussi bien, il faisait la guerre au retour sur soi et à l'autoanalyse qui mènent à une « autoparalysie ». « Non du psychologique mais de l'anagogique. Bondissez hors de vous-même. (...) rire de vos replis sur vous-même. "Il est plus facile qu'on ne croit de se haïr ; la grâce est de s'oublier" (dernière phrase du *Journal d'un curé de campagne*)[432]. » Surtout, « s'interdire de s'apitoyer sur

---

424 - « Oui, prions ensemble l'abbé Poppe pour des miracles chez les prêtres ! » (lettre du 8 juin 1972)
425 - « Je vous mobilise pour deux neuvaines. La première : *Sub tuum* et "vénérable empereur Charles, priez pour nous". Pour la défense de la vraie messe. (...) Qu'il mette le bras séculier au service de la vraie messe. » (20 octobre 1970)
426 - Son ami Michel Flichy (Louis Daménie, directeur de *L'Ordre Français*) mort vendredi 21 janvier 1972 : « Que Dieu ait son âme. Qu'il devienne un intercesseur. » (Lettre du 24 janvier 1972)
427 - Lettre du 11 mars 1970.
428 - Entretien du mois d'avril 1970.
429 - Lettre du 12 septembre 1973.
430 - « Le grand signe (si on fait bien oraison), c'est le progrès dans le silence sur soi. » (avril 1970)
431 - Entretien du 18 février 1971.
432 - Lettre du 17 mars 1971.

soi ou de gémir sur soi », mais bien plutôt « éviter le climat de tragédie[433] » et « être clément avec soi-même ». Et le directeur spirituel se montrait sévère contre celles qui se laissaient gagner par « la maussaderie, la grognerie, le mauvais caractère » qui ne sont que « les diverses variétés de l'égoïsme[434] ».

Lors d'un long voyage en train, il fit un résumé, en vers, de ce qui faisait le fond de sa direction spirituelle :

Notre grand Dieu vers nous s'avance,
De nous ne faisons aucun cas ;
Voyons-le, ne nous voyons pas,
En nous, sur nous, faisons silence.

Dans un grand silence d'amour
Gardons notre âme recueillie.
En droiture, sans nul détour,
En tout temps que notre âme prie.

Qu'un tranquille et prompt repentir
Nous soulève après le péché :
Bien vite il nous faut rebondir
Sur nous ne restons pas fixés.

Notre prière qui s'enlise
Dans notre moi, dans mille riens
Par la prière de l'Église
Prendra son envol souverain.

Ce sera belle délivrance :
Tous nos soucis, tous nos effrois
Graviteront dans l'attirance
Des grands mystères de la foi[435].

C'est dans l'oraison que l'on trouvera le lieu privilégié de cet oubli de soi et du regard intérieur sur Dieu :

> L'oraison ? C'est en un sens du temps perdu avec le Seigneur. Non pour apprendre du neuf ; non pour éprouver ; mais pour être là à aimer et croire et espérer et à ne rien [en capitale dans le texte] faire « d'utile ». Pour aucun rendement[436].

---

433 - Entretien du mois de mai 1971.
434 - Lettre du 9 septembre 1971.
435 - Le 27 décembre 1971, dans le train entre Dijon et Metz.
436 - Entretien du 17 mars 1971.

La vie d'oraison et la recherche de l'union à Dieu étaient donc une question de vie et de mort. La gravité de l'heure imposait aux fidèles une très haute spiritualité. C'est pourquoi le père Calmel enjoignait plus que jamais les siens à:

> Désirer d'être entièrement livrés à l'amour; d'autant qu'il viendra sans doute une situation plus difficile encore et que nous ne serons capables de faire face que si nous nous laissons transformer par l'Esprit du Seigneur[437].

L'exemple du clergé dans les années cinquante devait servir de leçon à tous:

> Comment le clergé de trente à cinquante a-t-il été formé? À l'activisme, sans assez de vie intérieure. Vatican II là-dessus – il ne reste plus rien. Les prêtres n'ont plus la foi. Leur faute est plus ancienne: ils n'ont pas été de taille quand il le fallait. Avec la spiritualité Action catholique de Pie XI; il n'est pas resté grand-chose[438].

Si une telle doctrine de la vie spirituelle enchantait de nombreuses âmes, elle pouvait déranger quelques-unes, soit en raison de leur manque de vie intérieure[439], soit à cause de vieilles et « bonnes » habitudes qu'elle semblait contredire. Parmi ces derniers, il faut compter les inconditionnels des exercices spirituels donnés à Chabeuil.

Depuis son arrivée à Prouilhe, le père Calmel était en contact régulier avec des « anciens de Chabeuil » et leur prêchait parfois des récollections. « On a le père Calmel, disait-on avec fierté, on ne risque rien. » Certains de ces bons chrétiens manifestaient cependant un enthousiasme et un zèle pour les retraites de Chabeuil qui prenaient parfois une allure trop partisane. Le dominicain se crut obligé de faire une mise au point, sous la forme d'une note, datée du 20 décembre 1970, à l'usage de ceux qui se confiaient à lui. Il y distinguait soigneusement la doctrine spirituelle, qui est universelle, et les différentes spiritualités avec leurs « méthodes ». Il le fit d'autant plus facilement que les pères de Chabeuil avaient fait officiellement le choix de la nouvelle messe, et l'imposaient à leurs anciens retraitants[440].

---

437 - Lettre du 3 octobre 1972.

438 - Entretien du mois de mai 1973.

439 - « Ce qui me paraît manquer le plus à Paris (parmi les chrétiens que je vois) et pas seulement à Paris: c'est le sens de la vie spirituelle. » (14 avril 1972)

440 - Témoignage de M. Maurice Muel, alors secrétaire national de l'*Association des Anciens Retraitants de Chabeuil*, fonction dont il démissionna lorsque l'aumônier imposa la messe de Paul VI « au nom de l'obéissance ».

Il y a dans l'Église, expliquait-il, des principes qui sont universels et qui ont été enseignés ou propagés par des saints choisis par Dieu et dont le message s'adresse donc à tout le monde.

Pour la théologie, c'est saint Thomas d'Aquin, qui fut précisément appelé par les papes le « Docteur commun ». « Pourquoi ? » Parce qu'il s'agit d'un enseignement « spéculatif et abstrait », une sagesse universelle.

Dans le domaine de la vie chrétienne, « beaucoup de documents d'Église » reconnaissent au rosaire le caractère de l'universalité, en tant qu'il est une « contemplation des mystères ».

Dans la voie de la vie mystique, « le grand docteur des chemins de l'union à Dieu – de la perte de soi – de la docilité au Saint-Esprit, c'est saint Jean de la Croix et sa fille, la petite Thérèse ». Là aussi, l'enseignement est universel.

Cependant, à côté de cette doctrine générale, c'est la « volonté de Dieu qu'il y ait des familles religieuses et donc des familles de spiritualité diverses (spiritualité, c'est-à-dire manière concrète et pratique que prennent l'imitation de Jésus-Christ et la remise à l'action du Saint-Esprit ; la spiritualité se diversifie non seulement avec chacun mais encore se diversifie en quelques genres selon le style du fondateur[441]). » Ces spiritualités sont nécessairement particulières. « Pourquoi ? Parce qu'il s'agit de démarches concrètes et individuelles. Identiques quant à l'imitation de Jésus, les spiritualités seront diverses quant aux cheminements, aux méthodes (si l'on y tient) de cette imitation. »

C'est ainsi qu'il faut comprendre la spiritualité et les Exercices de saint Ignace. Celui-ci « est l'initiateur d'une méthode particulière de retraites ; certes hautement louée par les papes », mais elle n'en reste pas moins particulière. « Nulle autorité dans l'Église ne m'impose les Exercices comme une méthode unique, universelle ; comme l'équivalence en spiritualité du docteur commun en théologie. »

Le père Calmel reconnaissait volontiers, et il en avait la preuve sous les yeux, « l'utilité pour certains de la méthode ignacienne et un fruit de conversion pour certains », mais il tenait à la remettre à sa place. Surtout, quand il fallait entrer dans les cas particuliers, il craignait que certains prédicateurs ne donnassent « le primat à la réussite et à l'efficacité », ne fussent « dominés par la hantise du succès "spirituel" et celle de la réussite dans la conversion

---

441 - Dans l'ordre de saint Dominique « le style spirituel » propre qui a donné « une floraison de saints de notre race » est « cousin germain du style o.c.d. (carme) parce que dans les deux Ordres il y a le primat organisé de la contemplation ».

du monde », que l'on cherchât avant tout à être « efficaces dans l'apostolat (et non pas d'abord : annoncer la vérité et laisser Dieu faire) ». Cette « technique de la réussite spirituelle », que l'on trouvait chez certains prêtres, faisait certainement mauvaise presse aux Exercices de saint Ignace.

Cette crainte était accentuée, en l'occurrence, par le choix de la nouvelle messe qu'avaient fait les pères de Chabeuil :

> Les pères croient tellement en leur méthode, - indépendamment de la messe et de la liturgie - que ces grands spécialistes de la conversion et de la vie spirituelle se sont bien gardés de lever le petit doigt pour défendre la vraie messe. Une méthode spirituelle qui se désintéresse du saint sacrifice !

Laissant à chacun la liberté dans les choses particulières, il prônait un retour de tous aux principes universels :

> - Intelligence et mise en œuvre de cette école d'oraison contemplative qu'est le rosaire.
> - Participation à la vraie messe et à la vraie liturgie (en grégorien) qui sont une école irremplaçable de contemplation.
> - Trouver des prédicateurs pénétrés de la vraie doctrine, soucieux avant tout d'annoncer les mystères.
> - Faire lire *L'Imitation*, la petite Thérèse (et saint Jean de la Croix - et même les quelques jésuites pénétrés de saint Jean de la Croix tels Lallement, Caussade et Grou).

Oui, donc, au bon saint Ignace et à ses retraites, dans la mesure où elles sont prêchées dans l'esprit de leur fondateur, c'est-à-dire dans la mesure où elles servent la vie vraie, le culte liturgique et qu'elles établissent l'âme sous la motion de la grâce. En définitive, c'est ce qui est artificiel, d'où qu'il vienne, qui agaçait le fils de saint Dominique[442].

On retrouve cette préoccupation du père Calmel deux ans plus tard. En juillet 1972, il fut invité à exercer son ministère sacerdotal auprès d'un camp de jeunes filles en Haute-Loire.

Il se réjouit sincèrement de pouvoir aider ces enfants. L'une d'elle, alors âgée de 15 ans, témoigne :

---

442 - Déjà en 1963, il mettait en garde contre « l'attrait inavoué et malsain pour une vie intérieure irréelle », celle qui faisait fi de l'ordre naturel (« L'Église et le temporel », *Itinéraires* n° 43, mai 1963, p. 83).

Le Père nous assistait spirituellement. Il nous donnait la bénédiction en bonne et due forme, avec abondance d'eau bénite. Quand il chantait les litanies nous répondions avec force et (un peu) avec son accent. Il m'a préparée au sens de la messe « de toujours », à la prise en charge personnelle de la vie chrétienne ; il m'a poussée à commencer l'étude du grec, au seuil de ma seconde, « pour pouvoir lire saint Luc dans la langue originale ». Sans bien me le formuler à l'époque, j'admirais ce Père si frêle – nous lui préparions ses repas, le pauvre : un steak grillé et des carottes à l'eau – et si fort dans sa prédication de chaque matin dans la petite chapelle du château.

Le religieux fut saisi, lui, par la fragilité de ces jeunes filles « à peu près inéduquées », par « l'impudeur inconsciente et la grossièreté du langage et des chansons », et il fut bien convaincu que « pour leur persévérance et pour qu'elles fondent un foyer chrétien (ou qu'elles entrent en religion) il faudra un vrai miracle[443] ».

Cependant, la difficulté qu'il retint était ailleurs. Elle consistait dans le décalage entre le déroulement de ce camp et la vie vraie. Certes, en ces temps de perdition, « c'est un moyen de les atteindre et regrouper », mais tout de même, il s'agissait là d'une « chose artificielle, sorte de vie nomade, accessible seulement aux riches et qui ne doit pas aller très avant dans la vie intérieure des filles[444] ». À l'inverse, il prêchait partout la vie chrétienne vraie, adaptée aux âges et aux situations, telle qu'elle a été faite par Dieu et transmise par une longue suite de saints.

Le rosaire en fournit un exemple excellent.

La dévotion du père Calmel pour la sainte Vierge nous est connue depuis sa quinzième année. Elle ne fit que croître au fil des ans, se précisant et trouvant peu à peu toute sa dimension théologique et mystique. Avec la dévotion au Cœur immaculé de Marie, c'est la méditation du rosaire qui lui paraissait de plus en plus actuelle. En juin 1971, il se décida à publier aux *Dominique Martin Morin* un livret avec des méditations des mystères du rosaire. « Que penseriez-vous du titre : Le rosaire dans la tourmente ? interroge-t-il librement, ou alors : dans l'épreuve de l'Église, le rosaire de Marie ? ou : Le rosaire dans l'épreuve de l'Église ; c'est peut-être un peu mieux[445]. »

---

443 - Lettre du 22 juillet 1972.
444 - Lettre du 18 juillet 1972. Le père Calmel fait ici un renvoi aux quatre lettres adressées par Henri Charlier à son évêque et publiées dans le numéro de juillet de la revue *Itinéraires*.
445 - Lettre du 15 juin 1971.

Le livret parut effectivement fin octobre et fut tiré à 5 000 exemplaires.

À la même époque, le père Calmel conseillait à une dominicaine enseignante de présenter ainsi la récitation du rosaire à ses élèves :

> Pour vos filles et pour vous il est fort important de dire le rosaire avec attention et comme une psalmodie. « Mes enfants nous allons passer du temps avec la sainte Vierge en nous souvenant de l'Incarnation et de la vie cachée et en égrenant les *Je vous salue Marie*. Nous nous souviendrons de l'Incarnation et de la vie cachée en 5 étapes, ou 5 mystères. Marie présentera notre prière à Jésus ; c'est elle qui priera pour nous. Nos intentions seront surtout »... Puis la « psalmodie » commence avec un mot avant chaque mystère[446].

De quoi s'agissait-il, en effet ? De « réciter les mystères du rosaire avec cœur, sans vous presser, pour que Notre-Dame vous tienne en présence de Jésus[447] ».

Le Père était profondément convaincu que « ces jours mauvais » que nous avons à vivre, sont « une invitation providentielle à un plus grand amour, comme un appel à une vie théologale plus profonde ». Or dans cette ascension vers la sagesse, le rosaire tient une place irremplaçable.

> Si, pour faire face aux malheurs des temps, nous nous mettons à réciter le chapelet comme il doit être récité, alors cette prière portera tous ses fruits dans notre cœur. Elle nourrira ce feu secret de l'oraison et du recueillement où grandit l'amour jusqu'au point de tout pénétrer et tout embraser. Par suite de la malignité des temps, nous aurons été conduits à la vraie prière. De ce point de vue encore nous aurons *racheté le temps*[448].

Pour illustrer ce lien entre la vie vraie et la vie mystique, le père Calmel voulut présenter aux lecteurs d'*Itinéraires* deux exemples concrets.

Le premier est celui du saint pape dominicain, saint Pie V[449].

Grand mystique, contemplatif, dévot de Notre-Dame, défenseur de la vérité « incapable de trahir, ou du moins incapable d'avoir une certaine complicité avec l'ennemi » (p. 3), chef de croisade, inquisiteur fort et prudent, incapable de « concilier tout doucettement vie chrétienne et médiocrité » (p. 7), saint Pie V est un soutien de l'Église militante dans tous ses combats jusqu'à

---

446 - Lettre du 22 octobre 1971.
447 - Lettre du 17 mars 1971.
448 - « Racheter le temps », *Itinéraires* n° 161, mars 1972, p. 28.
449 - « Un pape fils de saint Dominique », *Itinéraires* n° 162, Avril 1972, p. 3.

la fin des temps. Son exemple et son intercession nous mériteront de garder bien fermement « la première chose à faire, qui est de regarder le Seigneur ; ensuite de tenir inséparée de cette contemplation surnaturelle la considération des attaques à refouler et de la lutte à poursuivre jusqu'à la fin. » (p. 12)

Un deuxième exemple retint davantage l'attention du père Calmel, dans la mesure où il se tient plus proche de notre époque et de la condition des simples fidèles. Une sainte, en effet, fut donnée au monde par Dieu pour guider les chrétiens en ces temps de tourmente moderniste, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. En 1960, déjà, dans *Sur nos routes d'exil*, le dominicain s'était tourné vers la « petite » Thérèse, dont « le cœur est à la dimension des horreurs étranges du monde moderne[450] ». Aujourd'hui, il consacre un article de vingt-cinq pages de la revue *Itinéraires* à celle qui devait servir de phare à ce pauvre XX^e^ siècle décadent[451]. C'est elle qui nous donnera « un enseignement concret sur la perfection de l'amour. » (p. 55)

Des lettres et poésies de la sainte, qu'il cite abondamment, le père Calmel retient trois grands principes de la carmélite de Lisieux :

- Le tout de la vie est d'aimer le Seigneur, de lui sauver des âmes, de ne lui refuser aucun sacrifice[452].
- Petitesse – Pauvreté – Abandon[453].
- Le Ciel de Thérèse[454].

Le père Calmel étudie ensuite soigneusement la petite voie de sainte Thérèse, et il montre son actualité eu égard aux circonstances de la crise présente, « où le Seigneur nous requiert de lui rendre témoignage » (p. 66). À ceux qui lui reprochent l'inefficacité apparente de sa résistance et de « son propos de non-complicité à l'égard du modernisme », il répond :

> La question n'est pas de savoir si nous obtenons quelque chose, car nous sommes sûrs d'avance que le Seigneur bénit et fait fructifier le témoignage de foi de ceux qui l'aiment. Cette question ne se pose donc

---

450 - *Sur nos routes d'exil, les Béatitudes*, p. 21.

451 - « Le message spirituel de sainte Thérèse », *Itinéraires* n° 169, janvier 1973 (voir R.-Th. Calmel, *Nous sommes fils de saints*, NEL, 2011, p. 125). Dans ce numéro, le père Calmel propose à ses lecteurs trois articles, soit cinquante-cinq pages. Un travail colossal ! Avec un corps malade.

452 - « L'unique bonheur ici-bas, c'est de s'appliquer à trouver toujours délicieuse la part que Jésus nous donne. » (Lettre IV^e^ à sœur Françoise-Thérèse)

453 - « C'est ma faiblesse qui fait toute ma force. Je ne puis me briser puisque, quelque chose qui arrive, je ne vois que la douce main de Jésus. » (Lettre III^e^ à mère Agnès)

454 - « Ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime (...). Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre. » (*Histoire d'une Âme*, ch. 12)

> pas. La seule question est celle-ci: comment rendre saintement ce témoignage qui est à rendre? C'est là que la leçon de l'enfance évangélique est d'un prix inestimable car le fidèle dont la foi est d'une simplicité d'enfant, aussitôt qu'il a vu en quoi consiste le témoignage de foi acquiesce en parfaite droiture et grande paix (p. 67).

Il cite alors la grande sainte du Carmel et la prend à partie :

> « En songeant aux tourments qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir et je voudrais que ces tourments me soient réservés[455]. » Quels tourments? Vous pensiez peut-être, ô sainte dont la vocation est l'amour, à quelque réédition adaptée au monde moderne des grils incandescents et des bûchers, des mines suffocantes ou des peignes de fer? Aviez-vous entrevu qu'il y aurait pire? Aviez-vous pensé aux tourments spirituels de tant de fidèles trompés par la hiérarchie?

L'auteur fait ici une description indignée de la situation présente, de ce « dernier culte inventé par l'enfer: celui de l'humanité en développement », de « la destruction de la foi sous anesthésie », de ces « évêques et prêtres en grand nombre intoxiqués, dominés par le système, conduisant à l'apostasie une multitude de simples chrétiens sans défense qui s'en remettaient à leur autorité ». Puis il ajoute :

> Le peuple de Dieu est trompé, abusé, trahi par ses chefs. Ce n'est peut-être pas le temps de l'Antéchrist. C'en est la préfiguration. Or c'est dans un temps aussi terrible que vous auriez voulu vivre pour témoigner au Seigneur votre amour. Dans l'innombrable armée des saints et des saintes vous êtes la seule qui ayez manifesté semblable désir. Vous êtes donc capable plus que d'autres de comprendre notre situation et de venir à notre secours. Veuillez nous enseigner comment devenir des saints alors que les précurseurs de l'Antéchrist gouvernent, dominent la cité et enchaînent l'Église (p. 68).

Le mystique qu'était le père Calmel voyait en pleine clarté la difficulté qui se présente aujourd'hui aux âmes qui veulent en vérité vivre de Dieu en ces temps d'Apocalypse :

> Quelle ne sera pas l'intensité d'amour indispensable, quelle ne sera pas la force d'âme requise pour prendre le chemin de la sainteté alors que l'apostasie aura gagné non sans doute tous les prélats, ni tous les fidèles, ce qui sera toujours impossible, mais du moins un très grand

---

455 - - *Manuscrits Autobiographiques*, lettre à sœur Marie du Sacré-Cœur.

> nombre et jusque dans les rangs les plus élevés, puisque *l'abomination de la désolation siégera dans le lieu saint?* (...) Quoi qu'il en soit, en ce temps comme en tous les temps, c'est l'amour qui fera la sainteté. (...) Garder la foi lorsque la hiérarchie la laisse travestir et la laisse perdre, rester ferme dans la foi au milieu d'un péril de ce genre est impossible sans une grande simplicité de cœur. Pour peu que l'on soit attiré par la gloire qui vient des hommes, ou peureux et lâche devant les maux qu'ils infligent, on trahira sans trop s'en apercevoir, en se justifiant par la sagesse illusoire de ce monde (p. 69).

Le dominicain se tourne alors vers la « petite Thérèse » et lui demande « ce qu'elle peut me donner ». Celle-ci lui répond : « Il suffit d'aimer, d'être petit et simple. Cela est encore et toujours possible. » (p. 69)

> Plus que d'autres saints la petite Thérèse intercède efficacement pour les âmes qui veulent demeurer fidèles en des temps qui préfigurent ceux de l'Antéchrist, parce que plus que d'autres saints elle a montré le chemin très sûr où ne trouvent pas accès les précurseurs de l'Antéchrist : les chemins de l'humilité, de la simplicité du cœur, de l'enfance évangélique (p. 71).

Peu après la parution de cet article, il pouvait lui donner une interprétation plus personnelle dans le cadre d'une lettre de direction spirituelle :

> J'espère arriver à faire entrevoir la simplicité et la profondeur de la petite voie. Plus on y marche, plus on éprouve que c'est le Seigneur qui nous donne d'y marcher. Il ne faut pas reculer à faire le premier pas, puis l'on bondit avec une agilité de bichette. La biche a besoin de silence et de secret pour bondir ; un simple regard l'immobilise. Ainsi l'âme donnée au Seigneur : elle court, elle vole plus qu'elle ne marche ; mais à la condition qu'elle jouisse du silence et de la solitude[456].

C'est à cette source que doit boire celui qui veut parler aux hommes de notre temps et affronter le monde.

Ces armes de lumière, celles de la pénitence, de la réforme des mœurs et d'une profonde vie intérieure se trouvent résumées dans un texte magnifique du père Calmel adressé à une de ses dirigées[457]. Il peut être vu comme une charte de vie spirituelle en temps de guerre révolutionnaire :

> L'amour de Dieu et les progrès dans l'amour.
> La mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.

---

456 - Lettre du 18 mars 1973.
457 - 19 décembre 1973.

- Le premier échelon à gravir, c'est de ne rien refuser à Dieu consciemment.
- Le deuxième échelon consiste à toujours continuer à lever le pied même quand on a manqué la marche.
- Le troisième échelon consiste à ne pas se plaindre même si on trouve que la pente est un peu raide.
- Le quatrième échelon consiste à se réjouir de ce que d'autres montent plus vite que nous et à faire tout ce que l'on peut pour les suivre.
- Le cinquième consiste à trouver qu'il est bon que Jésus nous demande des sacrifices.
- Le sixième à nous porter avec empressement aux petits services qui sont en notre pouvoir[458].
- Le septième à être heureux si l'on n'est pas remarqué ni loué lorsque l'on fait ce qu'il faut; se savoir avec une grande paix serviteur inutile.
- Le huitième: ne pas abdiquer sa dignité de chrétien (de prêtre, de religieuse) et cependant piétiner son amour-propre, être heureux qu'il soit piétiné; unir à l'humilité le sens de l'honneur chrétien; c'est l'attitude des martyrs à l'imitation du Sauveur. L'humilité est certes première mais elle n'est véritable que conjointe indissolublement au sens de l'honneur.
- Le neuvième: l'habitude de vivre de plus en plus recueilli et le goût de prier en silence; cela bien sûr à partir de la prière liturgique et des vérités de foi sans quoi on tomberait dans l'illuminisme.
- Le dixième: avoir part à la béatitude des persécutés; être heureux de rendre témoignage de la foi, au prix de notre condition d'existence, de notre réputation et de notre vie.
- Le onzième (qui se tient avec le dixième): faire remise totalement de soi-même au Dieu bien-aimé, donc consentir par avance et sans condition à tout ce qu'il plaira au Seigneur de nous demander ou de nous proposer jusqu'à la mort inclusivement.
- Le douzième: mourir d'amour quelle que soit la forme extérieure de cette mort: celle des martyrs ou des confesseurs, des saintes femmes ou des vierges.

On ne peut s'empêcher de penser ici au père Vayssière. On le retrouve, mais enrichi, nous semble-t-il, par l'apport de saint Jean de la Croix et par la douloureuse expérience de l'agonie de l'Église.

---

458 - « Pour des jeunes filles, l'un des premiers services qu'elles peuvent rendre consiste à être soigneuses et ordonnées. »

• *Le témoignage*

Voici enfin la cinquième des armes de lumière dont le chrétien dispose pour défendre l'Église, la seule qui, de soi, est visible, le témoignage public de la foi. Car c'est une loi de l'amour et de l'union à Dieu que de déborder comme par surabondance dans la prédication de la vérité, lorsque les circonstances le réclament.

Les bourrasques de la tempête moderniste confirmaient le dominicain dans sa vocation. En « ces temps impossibles », il se sentait appelé plus que jamais à remplir son « office de prêcheur » et à donner « un plus fort volume de voix[459] ». Sa pauvre santé limitait bien sûr son zèle, mais il priait saint Dominique de lui obtenir la force de mener « jusqu'au bout, dans la nuit épaisse qui gagne de toutes parts, mon ministère lumineux de prêtre dominicain[460] ». Il se sent « si petit pour cette œuvre d'Église[461] », il sait bien que sa mission est très limitée, comme la lampe qui éclaire un coin de sanctuaire, mais qu'elle est nécessaire :

> Je ne suis ni évêque, ni cardinal. Je suis un frère prêcheur qui a reçu grâce de prêcher la foi et de dénoncer l'hérésie. Je pense que mon ministère demande de me lancer dans ce combat contre un concile qui favorise l'hérésie – et par ses textes et par l'utilisation qui en a été faite et qui ne pouvait pas ne pas l'être[462].

Et contre ceux qui rêvaient d'une contre-révolution par le truchement de la presse et des « mass media », le père Calmel prônait les modes traditionnels de la prédication :

> Toujours voir que les « mass media » ne sont pas à égalité pour le bien et pour le mal. Même s'ils sont contrôlés, ce qui est loin d'être. De plus ils ne peuvent atteindre le fond de l'homme, ni l'exprimer, et encore plus en cette période d'absence d'autorité.
>
> Renverser le courant de l'opinion publique par les mass media ? Non, il faut une autorité ferme, sûre, sainte (elle n'y est pas) et même avec cela, ce n'est pas un journal, ni la radio ni la T.V. qui convertiront le monde[463].

Pour mettre en garde non seulement contre les erreurs modernes, mais aussi contre leurs manœuvres, le père Calmel encourageait la lecture

---

459 - Lettre du 2 août 1970.
460 - Lettre du 6 août 1970.
461 - Lettre du 16 septembre 1970.
462 - Lettre du 1er septembre 1970.
463 - Entretien du 31 janvier 1971.

d'auteurs contre-révolutionnaires : Bernard Fay[464], Augustin Cochin, Jean Vaquié, le chanoine Catta[465]. Lui-même eut à prendre ses distances vis-à-vis de ses anciens maîtres. Le père Calmel, qui avait beaucoup admiré Maritain et avait découvert saint Thomas par lui, critiquait maintenant ouvertement ses « divagations ». Il mettait aussi en garde contre le cardinal Journet qui, bien qu'il eût été un grand théologien, en venait à enseigner de graves erreurs sur la science infuse du Christ, abandonnait la messe et attaquait Mgr Lefebvre[466].

Du reste, il savait s'adapter à son auditoire et aborder des sujets simples. Aux dominicaines enseignantes, il conseillait de revenir au magistère de l'Église de toujours. C'est de cette manière qu'elles devaient montrer leur foi en la primauté du pape, mais sans pour autant le croire impeccable : « C'est l'autre face de la foi en son infaillibilité. Faire voir l'importance de la Tradition. Le catéchisme du concile de Trente, ça ne peut pas changer[467]. »

Il insistait sur la nécessité de lire l'Écriture sainte à la lumière du dogme, et donc de la théologie traditionnelle. À cette fin, il suggéra à Jean Madiran, lors de la parution des textes du nouveau Testament qu'il avait entreprise, d'y joindre une petite explication accompagnée d'un résumé du commentaire de saint Thomas d'Aquin. Il s'expliquait :

> Pourquoi je désirerais cette méthode ? Pour vulgariser chez le lecteur le fait que les dogmes (ou les réponses du catéchisme) prennent source dans l'Écriture ; pour donner l'habitude de lire l'Écriture en se souvenant des définitions dogmatiques (et des réponses de l'Écriture). Car, sans cela la restitution du catéchisme et de l'Écriture restera insuffisante et aura moins de chance d'être entendue des lecteurs pieux de l'Écriture – et ce genre de lecteur existe[468].

Par ailleurs, puisqu'une des ruses de la sophistique et de la révolution consistait à changer la définition des mots et à poser les problèmes de travers, la contre-révolution devait commencer par revenir à la réelle définition

---

464 - « Grand nouveau livre paru : Bernard Fay : *L'Église de Judas ?* Sans équivalent pour montrer les dessous de la crise » (25 avril 1970).
465 - Entretien du mois de janvier 1972.
466 - Lettre du 8 décembre 1972, entretien du mois de février 1973.
467 - Entretien du mois d'avril 1970.
468 - Note du 15 décembre 1971.

des choses[469]. Ainsi, à Lyon comme au carmel de Draguignan, il expliqua les textes du canon de la messe[470].

La prédication du père Calmel était un appel à la réflexion. Car en ces temps de crise de la foi et de l'autorité, il fallait donner aux âmes une nourriture intellectuelle solide. Il leur fallait certes garder le dépôt révélé et transmis par le magistère et par la sainte Église, mais il leur fallait également pénétrer dans les textes et dans les rites, il leur fallait développer l'intelligence de la foi.

Il s'en explique dans une lettre que nous reproduisons en en gardant le style télégraphique qu'il affectionnait :

> Désir de demeurer à la fois fidèles et fermes dans la Tradition... et intelligentes ! Pas toujours réalisé – Ne pas s'y énerver. Voir l'importance de ce qui est « dans la ligne » – C'est premier. Parfois application un peu « cruche », mais il vaut mieux maintenir car « dans la ligne ».
>
> Par exemple : Jacques Maritain n'a pas voulu, lui « intelligent », reprendre ce qu'avaient dit ses prédécesseurs, comme ils l'avaient dit. Il en vient à professer une absurdité : Jésus n'aurait eu qu'une conscience progressive de sa divinité.
>
> Autre exemple : certains pères ont reçu un enseignement de saint Thomas orthodoxe. Mais pas « intelligent ». Donc, ils se sont voulus plus « intelligents » et ont laissé la porte ouverte à toutes les hérésies ! L'idéal, c'est d'être « traditionaliste intelligent », mais voir que c'est toujours la garantie de la vérité qui doit primer sur l'originalité[471].

Former des « traditionalistes intelligents », tel était le but du frère prêcheur en ces heures troublées. Chez tous, il avait à cœur de développer l'étude et la réflexion. Selon les talents de chacun, cela pouvait signifier un travail intellectuel soutenu ou, tout simplement, la fréquentation assidue du catéchisme de son enfance.

Une des plus belles traces, et peut-être la plus émouvante, de la prédication populaire du père Calmel à cette époque est le sermon qu'il prononça à la messe d'enterrement de son père, le 2 novembre 1971. On se souvient de la tendresse et de la gratitude qui unissaient depuis toujours le fils à son père.

---

469 - « Un nouveau langage », *Itinéraires* n° 152, mai 1971, éditorial, p. 1 et sv. L'auteur se souvient d'un passage de Frossard : « L'homme d'aujourd'hui se distingue par sa manière extrêmement courageuse et loyale de regarder le problème en face après l'avoir posé (tout) de travers. » (*Les Mains libres*, Desclée de Brouwer, Paris, 1955).
470 - Avril 1971.
471 - Lettre du 24 novembre 1972.

Elles passent dans cette allocution, unies à une foi forte et à une espérance lumineuse. Une très nombreuse assistance était venue de Sauveterre-La-Lémance et des villages avoisinants pour s'unir au deuil de la famille. Le père Calmel n'hésita pas à inviter tous ces baptisés à faire une réelle profession de foi et à rester fidèles au seul vrai sacrifice de la messe :

> En présence de ce cercueil et pendant la messe offerte pour le repos de l'âme de ce défunt très aimé, comment ne pas faire nôtre l'affirmation, la déclaration, la profession de foi de Marthe : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde...* Je crois que vous êtes Fils de Dieu en toute vérité, *consubstantiel* au Père. Je crois que vous êtes vraiment né de la Vierge et mort pour notre salut, je crois que la messe est un vrai sacrifice où vous continuez de vous offrir, comme sur la Croix, pour les vivants et pour les morts, par le ministère des prêtres. *Utique Domine ego credidi.*
>
> Cette profession de foi à cette messe de sépulture, nous la faisons avec d'autant plus de fermeté que celui dont le cadavre repose dans le cercueil fut un homme d'honneur, un homme loyal et juste, mais d'abord un homme de foi. Sa force de caractère dans le cours de sa vie, sa bonté avenante, sa générosité, sa patience dans la pénible condition où son infirmité l'avait réduit, toutes ces vertus il les devait, plus encore qu'à son bon naturel et à l'éducation, à la grandeur et à la simplicité de sa foi catholique.
>
> Le meilleur témoignage d'affection que vous puissiez apporter au cher défunt comme la plus douce consolation que vous puissiez donner à la famille, et à moi-même qui célèbre cette messe, c'est d'abord de vous unir au saint sacrifice avec piété et recueillement comme vous le faites ; c'est ensuite – si du moins vous vous approchez de la sainte Table – de communier selon le rite traditionnel, le rite qui marque le mieux l'adoration due au Seigneur réellement présent ; c'est de communier ainsi, du reste, que M. le Curé vous le recommandait dimanche, non pas en prenant vous-mêmes l'Hostie sainte dans votre main mais en la recevant sur vos lèvres et de la main du prêtre. Car, Seigneur, nous croyons que c'est vous-même qui vous offrez, par le ministère du prêtre, sous les espèces du pain et du vin ; nous croyons que vous êtes réellement et tout entier présent sous chacune des saintes espèces.
>
> Que la Vierge Marie, la Sainte Mère de Dieu, que mon père a tant aimée et tant priée et qu'il nous a enseigné à aimer et à prier, que la Vierge l'introduise dans le bonheur parfait de la patrie du Ciel. Qu'elle nous obtienne un accroissement de foi, de confiance, d'amour, car c'est la grande et nécessaire préparation à la joie éternelle du paradis. Amen !

Les assistants n'avaient pas entendu depuis bien longtemps un tel langage, pourtant si bien adapté à leur âme simple et réaliste. C'est celui qui aurait pu, encore en 1971, sauver l'Église en France, si le clergé l'avait bien voulu[472].

L'ardeur dans le témoignage de la foi allait-il freiner, chez le religieux, le zèle pour la vie intérieure et son amour de la solitude ? Bien au contraire. La prédication faite par amour de Dieu et des âmes sert d'aliment à l'union à Dieu. Cette cinquième arme du soldat chrétien, la prédication ouverte de la vérité, était faite pour enrichir son amour de la croix, son humilité et sa vie d'oraison. Il l'exprima dans une formule qui résume sa vocation dominicaine :

> J'ai bien des travaux en chantiers. Puissé-je donner la lumière et disparaître dans la lumière[473].

## Brève apologie pour l'Église de toujours

Le père Calmel avait compris depuis longtemps que parmi les réalités niées ou transformées par les modernistes, la théologie de l'Église tenait une place centrale. Après avoir défendu la messe de toujours, c'est donc la sainte Épouse du Christ, son corps mystique, qu'il fallait protéger des assauts de ses ennemis. Il le fit par une série d'articles de la revue *Itinéraires*[474] qui furent publiés par la suite en un livre, avec les modifications et les ajouts prévus par l'auteur (en particulier le chapitre quatrième : « Autorité et sainteté dans l'Église »)[475].

Déjà en février 1966, lors d'un séjour à l'abbaye bénédictine de Fontgombault, le père Calmel avait pu « aider le père abbé à préparer ses conférences aux moines sur l'Église[476] ». Depuis lors, il n'avait cessé d'étudier ce grand mystère et de le prêcher. Désormais, l'heure était venue d'en faire un ouvrage complet qu'il avait projet d'intituler *Pro Ecclesia.* Il exprime son intention à une commerçante, ainsi que sa manière de travailler :

> Je façonne mes phrases (du *Pro Ecclesia*) comme vous vendez vos paquets de laine : à grande patience (...) Je recopie le cinquième et dernier chapitre – court comme les autres. L'important c'est qu'ils tiennent

472 - Lors d'un passage à Gagnol au printemps 1972, le père Calmel revit le curé de Sauveterre-La-Lémance. Voici son compte-rendu : « Hier mon lamentable curé m'a reproché... la messe d'enterrement de mon père - six mois après... parce qu'il y a vu un désaveu de sa nouvelle religion. C'est misérable. C'est la rage de l'impuissant qui ne se sent pas tranquille dans son droit. » (10 mai 1972).

473 - Lettre du 25 juillet 1970.

474 - *Itinéraires* n° 151 à 155, de mars à juillet 1971.

475 - *Brève apologie pour l'Église de toujours*, Difralivre, 1987. On en trouvera un résumé à la fin de cette biographie, voir annexe 8, page 630.

476 - Lettre du 1er février 1966.

> par leur masse : dans ce cas on n'a pas besoin de longs développements analytiques ; *stat sua mole* ; ça tient par sa masse.
>
> J'espère qu'il s'en dégagera l'impression que l'Église est une cité imprenable et n'a rien à voir avec les conceptions vaporeuses et mortelles que Vatican II a mises à la mode[477].

Bientôt, c'est sous le titre de *Pro civitate Dei* qu'il entend publier ces études[478]. Finalement, cela deviendra une *Brève apologie pour l'Église de toujours*.

Les trois premiers chapitres sont consacrés à une étude doctrinale du mystère de l'Église. Contre les novateurs qui distinguent dans l'Église une réalité mystique, secrète, insaisissable, et le « phénomène », sa réalisation historique et évolutive, ses apparences contingentes, l'auteur rappelle que les éléments visibles de l'Église (sa hiérarchie, ses rites, ses définitions dogmatiques) et les éléments invisibles (la vérité, la sainteté), sont unis comme le corps et l'âme.

À la lumière de ce principe, le père Calmel aborde la question de l'exercice de l'autorité, et donc de l'obéissance en temps de crise, puis celle, beaucoup plus épineuse, de l'union des prêtres et des fidèles lorsque l'autorité fait défaut. À cette occasion, il propose des réflexions qui constituent une des plus belles pages de toute son œuvre écrite. Contre ceux qui rêvent d'une « immense et mondiale ligue ou association de prêtres et de chrétiens fidèles », qui n'aboutirait qu'à une sorte de parti dans l'Église, « étranger aux groupes réels, établis et reconnus », le dominicain revient à son cher principe : « Que chacun aille jusqu'au bout de sa grâce » :

> Que chaque prêtre, chaque laïc, chaque petit groupe de laïcs et de prêtres, ayant autorité et pouvoir sur un petit fortin d'Église et de chrétienté aille jusqu'au bout de ses possibilités et de son pouvoir. Que les chefs de fortin et les occupants ne s'ignorent pas et communiquent entre eux. Que chacun de ces fortins, protégé, défendu, entraîné, dirigé dans sa prière et ses chants par une autorité réelle, devienne autant que possible un bastion de sainteté : voilà qui assurera la continuité certaine de la vraie Église et préparera efficacement les renouveaux pour le jour qui plaira au Seigneur.

La suite des événements montrera la pertinence de ces réflexions.

La *Brève Apologie pour l'Église de toujours* se poursuit par une défense du régime monarchique de l'Église (ch. 5), qui est certainement le régime le mieux adapté à la nature et à la fin du corps mystique du Christ. Au passage,

---

477 - Lettre du 9 décembre 1970.
478 - Lettre du 18 décembre 1970.

le père Calmel fait remarquer fort justement qu'un bon nombre de modernistes ont perdu la foi en raison de leur mauvaise formation politique : « La politique fait chavirer leur théologie. » Ils ont tout simplement voulu appliquer à l'Église les conceptions de la démocratie moderne.

Reste bien sûr la question délicate que le Père approfondira plus tard au gré des circonstances, celle de l'autorité du pape. Celui-ci semble bien, en effet, emboîter le pas des faux prophètes de notre temps. C'est le lieu, pour le théologien, de rappeler les principes de l'obéissance chrétienne, qui ne dispense pas « d'ouvrir les yeux » et de résister aux ordres contraires à ceux du Christ. Car, « l'Église n'est pas le corps mystique du pape ; l'Église avec le pape est le corps mystique du Christ. (...) Nous vivons par et pour Jésus-Christ » et non « par et pour le pape ». C'est donc bien par « fidélité à la lumière », quelles que soient les circonstances, que le chrétien doit parfois faire la sourde oreille aux ordres du pape.

Le dilemme qui se pose à tous n'est donc pas celui de choisir entre l'obéissance et la foi, mais entre l'obéissance de la foi et la collaboration à la destruction de la foi.

Bien entendu, la foi dont il s'agit ici est celle qui est animée par la charité. Si le Christ invite ses fidèles aujourd'hui à le suivre dans la solitude de Gethsémani, ils le suivent par amour. Il est alors temps de « redoubler de prière avec paix et amour » (p. 75). Tous, nous sommes invités à faire, « dans les limites que nous impose la révolution, le maximum de ce que nous pouvons faire pour vivre de la Tradition avec intelligence et ferveur. *Vigilate et orate* » (p. 77).

# 23
# Les grands dilemmes

« VIVRE DE la Tradition avec intelligence et ferveur », ce beau programme, qui résume si bien la pensée du père Calmel, posait aux chrétiens des difficultés croissantes jusqu'à paraître insurmontables à plusieurs.

Les uns achoppaient sur la question de la validité des nouveaux rites des sacrements. D'autres, plus nombreux, étaient comme paralysés à la perspective de devoir désobéir au pape. À tous se posait l'angoissante question de l'avenir.

### *Les nouveaux rites des sacrements*

Après le rite de la messe, ce furent les six autres sacrements qui passèrent au crible du modernisme à partir de 1972 : remise en question du baptême des petits enfants, nouveaux rites du baptême (abandon des exorcismes), de la confirmation (permission d'une huile qui ne soit pas d'olive) et de l'extrême-onction (sans danger de mort).

Le père Calmel entretint alors une correspondance très abondante avec des prêtres (le chanoine Étienne Catta et l'abbé Rimaud, à Nantes, par exemple), qui l'interrogeaient sur la validité des nouveaux rites et sur l'attitude à tenir en cas de doute.

Des laïcs, saisis de panique, se permettaient des excentricités qu'il fallait évaluer et corriger (telle bonne dame qui rebaptise son petit-fils sous condition dans les toilettes d'une gare !...)

À cette foule de catholiques perplexes, il fallait faire entendre la parole forte et rassurante d'un théologien. Le père Calmel se mit donc au travail et publia quelques études d'une grande importance.

Cette série d'articles s'ouvre sur une réflexion sur le pouvoir des hommes d'Église sur le rite des sacrements[479].

> Il ne sert de rien de nous voiler la face. Les messes deviennent douteuses ou invalides selon le rythme d'une progression implacable. Et comment l'arrêter? S'en tenir strictement aux réformes? Mais que pourrait être la conformité rigoureuse et stricte à des réformes qui ont instauré la fluctuation, les variations, les adaptations pastorales sans terme ni mesure? On se le demande. *Les réformes sont ainsi faites qu'on ne peut plus savoir quand on passe leur mesure.* (p. 2)
>
> Ces nouveautés sont réglées avant tout par la mesure de l'ouverture au monde, non par la mesure de la tradition de la foi. Dès lors, il est logiquement impossible de garder une mesure; j'entends une mesure chrétienne. (...) On n'entre pas dans la révolution avec mesure. On n'entre pas non plus avec mesure dans le système actuel des réformes. On le refuse ou on se laisse entraîner. En tout cas on n'a plus, si l'on y entre, un critère objectif universel en vertu duquel on puisse justifier à autrui la position que l'on estime devoir tenir. (p. 3)
>
> Voilà pourquoi tant de prêtres, qui ont reçu une bonne formation, qui voudraient qu'on garde une mesure dans les innovations, se trouvent réduits à l'impuissance. Les messes indignes, les messes douteuses, les messes invalides se multiplient et continueront de se multiplier; ils en gémissent mais c'est en vain, car ils se sont démunis des moyens indispensables pour opposer une résistance irréductible; ces moyens qu'ils ont laissé échapper ne sont autres que les données d'une tradition liturgique plus que millénaire et toujours homogène et cohérente. (p. 4)

L'Église n'a-t-elle pas un certain pouvoir sur le rite des sacrements? Certes, mais *salva illorum substantia* dit le concile de Trente, étant sauve leur substance. Et les coutumes ne peuvent être changées que *gravibus et justis causis*, pour de graves et justes raisons. Or les motifs avancés pour la réforme de la messe (ne pas déplaire aux protestants) et ceux pour la réforme de la matière de la confirmation (permettant toute autre « huile » que l'huile d'olive en raison des difficultés de déplacement, au XX[e] siècle!) manifestent une intention mauvaise.

479 - « L'Église et les sacrements », *Itinéraires* n° 167, novembre 1972, p. 1 et sv. Voir R.-Th. Calmel o.p., *Si tu savais le don de Dieu*, t. II, Les sacrements, NEL, 2011, p. 17. Dans le même numéro, (« Gymnastique et dévotion », p. 179) le père Calmel s'amuse aux dépens de l'abbé Caffarel qui préface une brochure pour le moins cocasse sur les attitudes à prendre pendant la prière (*Le corps et la prière*, Feu nouveau, Paris, 1972).

Sur une seule chose nous avons la certitude c'est que l'huile de tournesol n'étant pas évidemment de l'huile d'olive et toute autre huile que l'huile d'olive ayant été proscrite pendant bientôt deux mille ans, il se trouve que le décret de Mgr Annibale Bugnini a écarté une tradition constante et, alléguant la difficulté des transports, il a écarté cette tradition pour des motifs mensongers. Comment ne pas être dans la plus grande incertitude au sujet de sa confirmation nouvelle? (p. 6-7)

Car si les hommes d'Église ont un certain pouvoir sur les rites des sacrements, c'est à condition qu'ils restent dans le rôle que la Providence leur a confié : il faudrait que la dite Congrégation nous montre qu'elle agit comme une intendante, une simple intendante qui donne honnêtement ses raisons, qui se maintient à son rang d'intendance, et donc qui respecte la tradition unanime *puisque cette tradition est celle de l'intendance, de la lieutenance et non du plein pouvoir, ni du pouvoir arbitraire* (p. 7). (...)

Lorsque des hommes d'Église dans la réglementation des sacrements se permettent des innovations radicales, essentiellement désinvoltes et arbitraires qui de toute évidence ne servent pas à garantir ni solenniser le rite, selon que la tradition l'a toujours fait, - quand des hommes d'Église agissent ainsi, nous n'avons plus de raison d'estimer qu'ils sauvegardent la substance des sacrements et qu'ils exercent un pouvoir d'Église ; nous ne les suivons pas. (p. 8)

Le père Calmel prolonge son étude dans le numéro suivant de la revue. Il s'en prend aux méthodes typiquement révolutionnaires qui ont régi les réformes liturgiques issues de Vatican II[480]. Qui donc a dirigé les opérations ? « La mafia moderniste des autorités parallèles occultes qui manipulent les autorités officielles ; à moins que, dans certains cas, le détenteur officiel de l'autorité ne soit lui-même l'un des pions de l'autorité occulte parallèle. » (p. 113) L'attitude pratique du fidèle est donc claire : « C'est la prudence chrétienne qui le demande et la foi dans l'Église, notamment la foi dans l'assistance de l'Esprit-Saint à l'égard de l'Église, car l'Esprit de vérité ne saurait inspirer ce qui est anonyme, arbitraire, louvoyant. » (p. 114)

Dans le même numéro, il répond à une affirmation présentée par la *Documentation catholique* du 6-20 août 1972 comme un « principe très simple » : « Ce que le pape a fait, le pape peut le défaire. »

---

480 - « Les modifications dans la discipline sacramentaire », *Itinéraires* n° 168, décembre 1972, p. 110 et sv. Voir R.-Th. Calmel o.p., *Si tu savais le don de Dieu*, t. II, Les sacrements, NEL, 2011, p. 31.

La première réponse est celle du bon sens : si ce « principe » était aussi simple, comment expliquer alors « qu'en vingt siècles de papes et vingt siècles d'Église, aucun souverain pontife n'ait fait, pour bouleverser la messe, ce qu'a osé faire le pape de maintenant ? » (p. 126)

Plus profondément, il convient de savoir quel type de transformation a été réalisé : « Qu'il s'agisse de dogme et de morale ou bien de discipline, lorsque le changement est de type moderniste, ce principe alors n'est jamais vrai, car les changements de ce type sont révolutionnaires et tout entiers orientés à détruire l'Église. » (p. 127)

Le père Calmel en profite pour rappeler les quatre caractères des changements de type moderniste : le rôle des autorités parallèles, anonymes et occultes, qui est « essentiellement le système de la démocratie moderne » – les faux prétextes (la participation, la commodité) avancés pour détruire la foi – non pas la négation mais la réinterprétation des dogmes – semer le doute par la multitude des formulaires, des variantes et des exceptions.

De tels changements « n'appartiennent pas au pouvoir du pape, d'aucun pape ». De telles manœuvres ne sont pas celles de l'Église du Christ et tendent à la détruire.

> Et lorsqu'un pape commet des abus de pouvoir dans l'ordre religieux tout chrétien sait également qu'il doit surmonter ce scandale ; le moyen est de s'en tenir à la Tradition en redoublant de prière et de ferveur (p. 128).

En janvier 1973, le théologien dominicain réfute un texte des évêques irlandais qui, « pour faire passer les changements d'après Vatican II – ces changements universels orientés vers une nouvelle religion », affirmaient : « Sans changements, il n'y aurait pas de croissance[481]. » (*La Croix*, 12 octobre 1972) Il invite alors les prélats à se poser la question de savoir si ces changements ne pourraient pas être « décroissance ou excroissance » ? Suffit-il de changer pour devenir meilleur ? Et il conclut :

> Lorsque, sous prétexte d'élargir et d'adapter, les pasteurs de maintenant prétendent mener le troupeau dans des pâturages qui font mourir, notre devoir est de ne pas les suivre, si du moins nous voulons suivre le bon Pasteur et, avec lui, les trop rares pasteurs qui lui restent fidèles. Méfiez-vous des mauvais bergers (p. 197).

---

481 - « Les sacrements demeurent ? », *Itinéraires* n° 169, janvier 1973.

Il aborde enfin la question délicate de la validité des baptêmes modernistes, en raison de l'intention du ministre[482]. À ceux qui sous-estimeraient l'importance de l'intention, sous prétexte que le ministre d'un sacrement n'est qu'instrument, il répond :

> Je le sais. Mais comme il s'agit d'un être humain, d'un être libre, cette instrumentalité n'est possible qu'en vertu d'un minimum d'acceptation volontaire ; au moins que le ministre manifeste, par son observation du rite, l'intention de faire ce que fait l'Église, *et donc* qu'il ne donne pas à entendre que son intention est de ne pas faire ce que fait l'Église (p. 4). Or, dans plus d'un cas, il est manifeste que le prêtre ne veut plus faire ce que fait l'Église.

Tandis qu'il composait cette série d'articles, un événement particulièrement douloureux allait soulever l'indignation du père Calmel.

Un bon ami du dominicain, l'abbé Becker était mort et avait été enterré le 29 décembre 1972. Le père Calmel avait fait la connaissance de ce bon et vieux prêtre lors de ses nombreux voyages en Lorraine. Contre les intentions les plus formelles du défunt, les prêtres du diocèse, sous le regard bienveillant de l'évêque de Metz, lui infligèrent une messe de sépulture scandaleuse (communion dans la main, renversement, à l'issue de la communion, des hosties consacrées dans les plateaux à quête, etc.) Le fait poussa le père Calmel à reprendre ses réflexions sur la nouvelle messe et sur la participation des fidèles et à conclure avec gravité[483] :

> L'expérience de Sainte-Rufine paraît concluante. Pour les catholiques qui veulent, pour eux-mêmes et pour leurs enfants, garder la foi véritable, traiter la vraie messe comme elle doit l'être et s'approcher des sacrements comme des catholiques doivent s'en approcher, une seule voie reste ouverte : ne pas aller à d'autres messes que la messe catholique traditionnelle, latine et grégorienne, selon le missel romain de saint Pie V ; ne recevoir les sacrements que d'après le rituel de Pie XII. (p. 245)
>
> Les dimanches où, malgré tous nos efforts, cette messe ne nous est pas accessible, nous la lisons chez nous et nous prions davantage. (p. 246)

Il y va en effet de l'honneur de Dieu et du salut des âmes. Dans une note de son article, l'auteur reprend une distinction qui lui était chère :

---

482 - « Le baptême des modernistes est-il valide ? », *Itinéraires* n° 170, février 1973, p. 1 à 5, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. II, Les sacrements, NEL, 2011, p. 39.
483 - « Protestantisation d'une sépulture », *Itinéraires* n° 171, mars 1972, p. 239, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. I, p. 155.

> Le chrétien dont je parle ne se prive pas de messe plus ou moins souvent ; il ose voir, sans se faire illusion, qu'il en est plus ou moins souvent privé. Il y supplée autant qu'il peut. Aucune solution de facilité[484]. (p. 246, note 1)

Dans l'éditorial du même numéro, le père Calmel approfondit la question de l'intention du ministre et donc de la validité des nouveaux sacrements[485]. Il fait suite à la lettre publique de Jean Madiran à Mgr Marty, archevêque de Paris, sur le missel de 1973 qu'il affirmait hérétique et dans laquelle il réclamait, au nom de la foi, soit la rétractation publique, soit la destitution du cardinal.

Le père Calmel avait envisagé la célébration des sacrements du point de vue de l'intention du ministre. Il la considère ici du côté des réformateurs eux-mêmes. Il ne revient pas à l'Église, en effet, d'instituer des sacrements. Et s'il lui revient de préciser et de développer les rites, « il n'existe pas non plus d'Église qui s'arrogerait un pouvoir autonome, indépendant, non subordonné, arbitraire et despotique à l'égard des réalités sacramentelles. » (p. 12) C'est pourquoi les interventions de l'Église dans l'ordre sacramentel ne peuvent être « qu'en faveur du sacrement, c'est-à-dire en vue d'honorer le sacrement, de le mettre en lumière, d'y préparer les fidèles » (p. 14). En conséquence :

> Si l'exercice de ce pouvoir se faisait dans des vues mondaines, on ne saurait l'attribuer à l'Église ni au Saint-Esprit. L'Église agit en effet comme épouse saintement soumise, comme intendante éclairée d'en haut. Si elle agissait comme une femme émancipée qui aurait mis la main sur le patrimoine de l'époux pour le dissiper au gré de ses caprices et de ses liaisons, elle cesserait, quelles que soient les apparences, d'être encore la sainte Église. On ne saurait reconnaître l'épouse du Christ dans des extravagances criminelles. (p. 15)

---

484 - Dans le dernier article que le père Calmel écrivit dans *Itinéraires* n° 192, avril 1975 (« Ce que peut être le témoignage de parents chrétiens », p. 2 et sv. *in Si tu savais le don de Dieu*, t. II, Les sacrements, NEL, 2011, p. 125), il encourageait les pères de famille à faire ce lourd sacrifice : « Puisque vous voyez que vous avez, vous, à être témoins de la messe de saint Pie V, vous ne pouvez pas hésiter. Cherchez cette messe, faudrait-il pour cela se donner bien du mal. Si, malgré tout, vous ne trouvez pas, priez chez vous, peut-être réunissez-vous autour du père de famille qui fera lecture de l'oraison, de l'épitre et de l'évangile ; faites la communion de désir ; récitez ensemble un chapelet, mais n'hésitez pas à vous abstenir des messes nouvelles. Dieu suppléera. » (p. 2) « De toute manière, il est capital que les enfants grandissent avec la persuasion que notre époque est une époque de persécution déguisée et perfide et que, au sein de cette persécution, leurs parents restent de fervents catholiques. » (p. 4)

485 - « L'Église dispensatrice des sacrements », *Itinéraires* n° 171, mars 1972, éditorial, p. 11-26, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. II, Les sacrements, NEL, 2011, p. 45.

L'intention des réformateurs depuis le concile Vatican II est manifeste. Ils l'ont exprimée en une multitude de déclarations et elle apparaît dans les décrets eux-mêmes. Celui de la promulgation du nouveau rite de la confirmation, alléguant le motif de la difficulté actuelle de transporter l'huile d'olive est symptomatique. « On nous ment et on se moque de nous. (...) Or l'Église ne se moque pas de ses fils, l'Église ne ment pas ; l'Esprit-Saint ne lui apprend pas à mentir. » (p. 16-17) Et si « l'on nous trompe sur le vrai motif du changement, c'est que ce motif n'est pas avouable. S'il n'est pas avouable c'est qu'il ne procède pas de la foi catholique. Nous sommes fondés à conclure que le changement vient de l'hérésie, c'est-à-dire d'une conception protestante des sacrements et qu'il va vers l'hérésie, c'est-à-dire vers une protestantisation de l'Église catholique. » (p. 17)

La question de l'intention des réformateurs touche indirectement celle du ministre. Celui-ci peut ignorer plus ou moins l'intention du Christ, mais il est entendu qu'il a implicitement l'intention de faire ce que veut le Christ quand il veut ce que veut l'Église. Or cette dernière intention est exprimée par le rite traditionnel. Le prêtre utilisant un rite traditionnel, quelle que soit la faiblesse de sa théologie, fait ce que veut l'Église, ce qui suffit à la validité. Le père Calmel prend l'exemple de Talleyrand et sa consécration d'évêques (p. 18). Dans le cas des rites nouveaux, la question devient beaucoup plus délicate, dans la mesure où ils n'expriment plus explicitement ce que veut le Christ. Le prêtre peut très bien les utiliser dans une intention tout autre que celle du Christ et de l'Église de toujours. On l'a vu à Taizé et en de nombreux endroits. C'est alors véritablement la question de la validité qui se pose.

> Pour comprendre cette question de la validité des sacrements et de l'intention du ministre, il faut donc se souvenir que c'est le Christ qui tient en main les sacrements ; lui, le souverain prêtre, il est le ministre principal ; ces signes sacrés il les a voulus et institués lui-même et il les fait par son Église. Son Église, dispensatrice fidèle, est toujours en accord avec son intention ; il agit sûrement par elle, par le rite qu'elle a fixé conformément à l'institution divine. Mais lorsque des hommes d'Église en viennent à avoir sur les sacrements une autre idée, une autre intention que celle du Christ, par exemple l'intention de complaire aux hérétiques, ils risquent non seulement de manipuler les rites mais de les déformer de telle sorte que l'intention du Christ en tant qu'elle porte sur la substance même du sacrement est niée et rejetée. Par suite, le rite qui contenait et exprimait en sa substance l'institution divine se trouve bientôt tellement changé de sens et de nature que le sacrement n'existe plus (p. 22).

La conclusion pratique s'impose : « Pour être assurés que les sacrements que nous pouvons donner ou recevoir sont en réalité ceux de l'Église, c'est-à-dire ceux du Christ par son Église, nous en resterons aux dispositions antérieures au dernier concile. » (p. 26)

Le père Calmel conclut cette longue série d'études sur les nouveaux sacrements dans le numéro d'avril 1973[486].

Il y présente un cas extrême. Supposez un curé qui annonce que la célébration sera remplacée par un pique-nique. Il ne fait alors qu'un pique-nique. Mais si, à la fin d'un pique-nique sur l'herbe, il dit : pour terminer on va faire la célébration eucharistique, et qu'il prononce les divines paroles sur du pain et du vin, la « messe » sera-t-elle valide ? (p. 14) Ce n'est pas impossible, s'il a la bonne intention. « Admettons-le à la rigueur ; admettons-le à la condition qu'il n'ait pas manifesté expressément qu'il prononçait les divines paroles avec une intention différente de celle de l'Église. » (p. 14) S'il n'utilise aucun missel, nous n'aurons que ses bonnes paroles pour nous en assurer. « Cependant, si le curé en question avait utilisé un missel fabriqué avec la collaboration d'hérétiques, utilisé par des hérétiques qui ne croient pas à la messe, bref si le curé s'était servi d'un missel polyvalent, serait-il aussi certain que son intention n'aurait pas été infléchie ? » (p. 14) Toute la question des nouveaux rites est là. Ils sont ambivalents, ils n'expriment pas d'une façon explicite l'intention du Christ et de l'Église. La preuve en est que des hérétiques l'utilisent en toute paix de conscience. Pour être sûr de la droite intention du célébrant, le fidèle ne peut plus se fier au rite. Alors que, avant le nouvel *Ordo*, « le prêtre entrait comme nécessairement dans une intention qui était exprimée avec toute la clarté désirable, sans la moindre ambiguïté. » (p. 15) La preuve en est que les hérétiques repoussaient farouchement le missel romain de saint Pie V.

Si quelqu'un pense pouvoir s'appuyer sur la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin pour le contredire, le père Calmel lui rappellera la manière sage et prudente de comprendre et d'utiliser les écrits du docteur angélique. La connaissance théorique de saint Thomas ne dispense nullement d'une analyse objective de la crise actuelle et des manœuvres révolutionnaires des modernistes :

> On trouve ce qu'il faut dans saint Thomas pour répondre aux erreurs modernes ; encore faut-il avoir saisi ce qui fait le caractère typiquement moderne de ces fameuses erreurs, lorsqu'on essaie de les situer sous

---

486 - « De la référence à la Somme théologique », *Itinéraires* n° 172, avril 1973, p. 14.

> l'éclairage du Docteur angélique. – C'est ainsi que les principes thomistes sur l'autorité expliquent l'iniquité essentielle de toute société de type révolutionnaire ; encore faut-il, pour le comprendre, s'apercevoir que des sociétés de ce type se caractérisent par la mise en place d'autorités parallèles, plus ou moins occultes. De même en matière de sacrements, les principes thomistes sur l'intention de l'Église permettent de résoudre, en tout temps, les questions d'invalidité ; encore faut-il avoir considéré, pour notre temps, la nouveauté moderniste d'une expression incertaine (même si elle se prétend officielle) de cette intention de l'Église (p. 16).

En d'autres termes, saint Thomas fournira la majeure du raisonnement (ici : la proposition universelle qui se tient au niveau des principes), mais il ne nous dispense pas de trouver et d'exprimer la mineure (ici : la proposition particulière qui tient compte des circonstances).

Au passage, le Père caractérise fort bien le style des réformes liturgiques comme de l'enseignement des hommes d'Église depuis le Concile :

> L'un de ces procédés consiste évidemment à utiliser les expressions fuyantes et les silences intentionnels dans les documents que l'on dit couverts par l'autorité suprême ; sans toutefois oser les dire irréformables ni garantis par l'infaillibilité (p. 16).

Le nouveau magistère est en effet « fuyant », il fait tout pour fuir et pour taire la vérité de toujours. Il s'efforce de l'éviter, de ne pas la rencontrer. Il y a quelque chose de malhonnête et de faux dans ce procédé, à l'instar d'un enfant ayant mauvaise conscience.

## *L'obéissance de la foi*

Les études du père Calmel sur les nouveaux sacrements et sur la révolution dans l'Église, aussi admirables qu'elles fussent, butaient contre un obstacle de poids, celui de l'obéissance. On tolérera peut-être qu'un théologien aussi brillant et aussi spirituel que le père Calmel se permette des critiques contre les nouveautés, on excusera même ses écarts de langage, mais quoi qu'il dise, il faudra bien qu'il se plie à la réalité : *Roma locuta, causa finita est* (Rome a parlé, la cause est entendue). Les réformes liturgiques et disciplinaires qu'il stigmatisait venaient de Rome, elles n'étaient plus matière à option libre.

Le dominicain s'était déjà exprimé sur ce sujet délicat. Cependant, une foule de prêtres et de fidèles attendaient de lui une parole théologique, un jugement sûr au sujet de l'obéissance. Il s'appliqua donc à satisfaire leur désir. Sur ce point, il ne se faisait guère d'illusion. Chez les modernistes, fort peu de prêtres ou d'évêques se montraient scrupuleux dans leur obéissance au pape.

Chacun en faisait à sa tête et n'obéissait aux directives de Rome que dans la mesure où elles servaient ses vues révolutionnaires.

> Composerai-je l'article sur le pape? J'ai tellement l'impression que, sauf chez quelques personnages de l'autre monde (comme les pères Behler ou Rzewuski) ou chez quelques moniales, personne ne croit plus qu'il soit question d'obéissance au pape dans les inepties actuelles, sur la messe et sur tout. Il faudrait plutôt que j'écrive: sur la sanctification en période d'anarchie dans l'Église. Je verrai[487].

Il comprenait que ce qui le séparait du courant dévastateur n'était pas avant tout d'ordre moral mais bien plutôt doctrinal. Il s'agissait de la nature même des choses, de la Révélation, de la foi et de l'Église.

De plus, de par sa formation théologique et dominicaine, le père Calmel était à l'abri d'une notion volontariste de l'obéissance. Il confiait à une dirigée:

> Certains se sont demandé si ma *Déclaration* était encore compatible avec la foi dans le pape, le respect dû au pape. Pour ma part, je n'ai pas eu serait-ce la durée d'une seconde, un atome de mauvaise conscience. Je crois au pape. Je bénis le Seigneur d'avoir fait une Église avec un pape, une Église hiérarchique. Mais je n'ai jamais pensé que le pape fût impeccable et pas davantage que, si le pape suggère un péché, ce soit manque de respect que de repousser sa suggestion. J'admets certes la nécessité des démarches juridiques pour faire cesser l'état des choses actuel; mais enfin nul besoin d'attendre le résultat de ces démarches pour déclarer mon refus, car la célébration d'une messe non-équivoque ne peut attendre. Avec la certitude que le Christ a trop aimé son Église pour la laisser périr faute d'eucharistie, j'ai la certitude qu'il l'aime trop pour la laisser périr faute d'un pape infaillible, un pape qui n'enseigne pas l'erreur. Et s'il permet que le pape même infaillible se laisse aller à des faiblesses extraordinaires, nous nous en tenons à son infaillibilité et n'acceptons pas ses faiblesses[488].

Cependant, un bon nombre de fidèles étaient véritablement déchirés entre leur désir ardent de garder la foi de toujours et leur amour du pape et de l'obéissance. Le théologien se mit donc au travail, demandant lumière et force à ses bienfaiteurs habituels du Ciel:

> Finalement j'ai écrit : *Grandeur et faiblesse du successeur de Pierre.* (...) Je demande la lumière au père Berto pour y voir clair si je dois publier : je pense que oui[489].

Finalement, son étude paraîtra sous le titre *La certitude dans l'Église*[490]. Son refus catégorique et sans appel de la nouvelle messe n'était-il pas une révolte contre l'autorité ? Était-il conciliable avec la soumission qu'il doit à l'Église et à son Ordre ? Où trouvait-il la sécurité de demeurer avec le Christ alors qu'il se coupait apparemment de l'Église ? Précisément la paix de sa conscience provenait de ce qu'il ne se coupait nullement de l'Église !

Il s'en explique en distinguant une sécurité suprême et une sécurité ordinaire d'être avec l'Église du Christ. La première repose sur l'infaillibilité du pape dans ses définitions *ex cathedra* et des conciles œcuméniques, et celles du magistère ordinaire, c'est-à-dire de l'enseignement dans « la continuité et la cohérence (...) avec les actes solennels et surtout avec l'enseignement de toujours : *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus* et en définitive, *quod ab ecclesia Romana* (ce qui s'est cru partout, toujours et par tous, et par l'Église romaine) » (p. 37).

Nul n'a jamais prétendu que le pape ne puisse jamais pécher, ne serait-ce que « par silence, par omission, par équivoque ». La « sécurité ordinaire », celle qui s'appuie sur les qualités personnelles du pape, sur ses dons « de nature et de grâce », fait alors défaut (p. 37). Que faire, alors, lorsque le pape prive l'Église de cette « sécurité ordinaire », si douce et « extrêmement précieuse » ? Prier pour le pape, certes :

> Ensuite, mettre à profit au maximum la sécurité suprême dont je parlais plus haut, s'attacher en particulier à la Tradition (...). Juger des actes et des décrets douteux et, dans la mesure où ils induisent à altérer le dogme et le culte, s'opposer avec fermeté ; avec respect sans doute, car il s'agit du pape ; avec fermeté tout autant, car il s'agit de ne pas se rendre complice d'un péché contre la vraie confession du dogme et la vraie célébration du culte (p. 38). (...)
>
> Au nom des définitions solennelles infaillibles autant que de l'enseignement ordinaire en continuité et cohérence avec la Tradition, (...) refuser les actes faillibles et réformables qui, de toute évidence, détruisent cette même Tradition (p. 38).

---

489 - Lettre du 15 avril 1970.

490 - « La certitude dans l'Église », *Itinéraires* n° 145, juillet-août 1970. *In Si tu savais le don de Dieu*, t. II, Les sacrements, NEL, 2011, p. 67.

N'y a-t-il pas, dans l'obéissance inconditionnelle que prônent certains prêtres conservateurs, un certain culte de la personne, « une espèce d'idolâtrie de la personne privée du pape » ? (p. 20) On parle de « la sublimité de la fonction », de l'autorité que le pape a reçue du Christ. « Mais enfin, cette autorité, cette fonction ne sont pas hypostasiées » (p. 39). Elles ne sont pas une réalité en soi, une sorte d'ange ou de divinité, à la manière des *Idées de Platon*, « elles sont conférées à une personne qui est telle ou telle ». Le pape reste homme, en lui-même et dans l'exercice de son autorité, avec ses faiblesses éventuelles ou ses lâchetés toujours possibles[491].

Le père Calmel élargit alors le problème à sa véritable dimension. Car dans le dilemme qui se pose aux catholiques aujourd'hui, ce n'est pas le pape seul qui est en cause. Ils se trouvent en présence des « procédés et méthodes révolutionnaires qui ont pénétré dans l'Église » et qui incitent le pape à prendre des mesures qui sont « un péril pour la foi et le culte ». Celui qui croit que le pape est impeccable se voilera la face et se dispensera trop facilement « de la défense intellectuelle qui préserverait efficacement de mettre le doigt dans l'engrenage de la subversion liturgique universelle » (p. 41).

On objectera peut-être qu'une telle prudence ressemble au libre examen protestant. Il répond fièrement :

> Comme tout chrétien je tiens fermement qu'il faut lire les textes de l'Évangile relatifs aux pouvoirs du pape en nous réglant non seulement sur l'Écriture mais encore sur la Tradition, en particulier sur la définition solennelle de Vatican I. (...) (J'entends) le *Tu es Petrus* selon la doctrine de la foi. Car la doctrine de la foi, qui est sûre, entend la primauté pontificale non dans un sens de pur arbitraire et de façon que les chrétiens soient ravalés au rang indigne de sujets inconditionnels du pape, mais dans un sens de conformité à la Tradition. Par là-même, l'obéissance du chrétien est contenue dans des limites définies. L'autorité qui prétend s'affranchir de ces limites ou qui fait semblant, oblige par là-même les sujets à ne plus lui obéir. (p. 41-42)

En conséquence, il est faux de dire qu'« en obéissant, on ne se trompe jamais » (p. 43). Il y va de la nature même de l'Église :

---

491 - Au sujet de ceux qui prônaient une obéissance inconditionnelle au pape, il écrivait : « Comme si cela avait un sens chrétien d'être les inconditionnels de quelque créature que ce soit, même ministre de Dieu ; comme si elle cessait d'être créature et de devoir, elle-même, respecter des lois et des traditions lorsqu'elle commande ; comme si elle était exempte de pouvoir commander le péché - la vraie obéissance est celle de Jeanne d'Arc : Dieu premier servi. » (Lettre du 20 décembre 1970)

> L'Église est la société hiérarchique de l'héroïsme chrétien, non du conformisme commode, et par ailleurs, on peut pécher hélas ! même en obéissant. Nous le savons depuis la solennelle déclaration de Pierre et des Apôtres : *Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes* (Ac v, 29) (...). L'Église n'est pas une gigantesque administration religieuse où ne serait demandé que le conformisme sans chercher plus loin ; c'est le Corps Mystique du Christ, son Épouse sainte, une société au niveau de la vie théologale et de l'honneur des saints, une société hiérarchique de la grâce où nous est prescrit l'héroïsme de la charité, dans l'obéissance véritable, bien différente des conformismes de toute nature. C'est le sens et l'expérience de la transcendance du mystère de l'Église qui permet aux âmes obéissantes d'opposer un refus respectueux mais ferme aux décrets de la hiérarchie lorsque, de toute évidence, ils viennent heurter la Tradition la plus certaine (p. 43).

Le caractère providentiel des études antérieures du père Calmel sur le mystère de l'Église apparaît ici en pleine lumière. Il s'agissait pour lui, présentement, d'appliquer aux circonstances douloureuses actuelles les grands principes qu'il avait longuement médités et enseignés autrefois.

L'article se termine par une prière magnifique aux saints prêtres des temps passés. La guerre d'un type tout nouveau qui sévissait dans l'Église et dans le monde, la troisième guerre mondiale, la guerre subversive, faisait revenir à la mémoire du dominicain les prêtres héroïques qui avait édifié son enfance, puis ceux qui avaient subi les terribles conséquences de la condamnation de l'Action française et, plus récemment, ceux qui avaient su vaincre la tentation de l'apostolat mondain d'après 1945. Il se sent leur héritier et s'adresse à eux dans une prière enflammée :

> Dans la mort vivante où nous voici jetés, notre Mère Marie et nos frères du Ciel nous préserveront de la mort spirituelle et nous obtiendront de faire face. Nous nous souvenons de ceux *qui nous ont précédés marqués du signe de la foi* et du caractère sacerdotal. Humbles curés des belles campagnes françaises au début du siècle sous la rafale glacée des persécutions de la maçonnerie, magnifiques prêtres-soldats, aumôniers inflexibles sur les champs de batailles hallucinants[492], petits vicaires de

492 - « À ce propos, je tiens à recommander hautement la vie de l'abbé Lucien Chatelard (1883-1916) par le chanoine Maugendre, t. III de *La Renaissance catholique au début du XXe siècle* (Beauchesne, rue de Rennes, Paris). Plus on connaît l'histoire de ces nombreux prêtres qui donnèrent leur vie pendant la guerre 14-18, plus on se persuade que l'Église de France connut alors une des plus belles efflorescences (la plus belle peut-être) de la sainteté sacerdotale. Quand on lit dans la vie de l'abbé Maugendre (p. 191) le récit de la communion dans les tranchées pendant l'hiver de

> faubourgs, abbés de patronage, prédicateurs de mon Ordre indifférents à la spécialisation des auditoires qui annonciez, infatigables, l'Évangile éternel au tout-venant du peuple fidèle, – immense foule de nos aînés qui a passé devant nous comme des modèles vivants de sainteté sacerdotale, frères héroïques qui nous montrez la voie, âmes limpides et fortes qui avez toujours cru à votre dignité de prêtre et vous êtes gardés libres de toute contamination des sophismes d'action catholique, certes votre croix ne fut pas légère et votre ferveur se tint à la mesure de votre croix; mais du moins aviez-vous le réconfort ordinaire que vous versaient à pleines mains la lucidité et la vigueur du pontife de Rome. (...) Prêtres nos aînés, vous qui êtes comblés pour les siècles éternels de la vision face à face et de la béatitude infinie, vous souvenant de la sécurité ordinaire qui fut hier votre partage dans l'Église militante, obtenez-nous de ne pas nous inquiéter, maintenant que cette espèce de sécurité nous fait défaut. Au-delà des fléchissements dans le gouvernement du pape, apprenez-nous à nous établir dans la fermeté de la Tradition qu'il lui est impossible de rejeter positivement par un acte formel de son magistère (p. 44-46).

Quelques mois après la parution de cet article, le père Calmel revint sur le sujet de l'obéissance, en s'intéressant cette fois-ci à l'autorité du concile Vatican II[493]. À une correspondante, il avoue avoir été très influencé par la récente conférence de Mgr Lefebvre à Toulon :

> La conférence de Mgr Marcel Lefebvre n'aura fait que me confirmer dans cette voie. Combattre le concile 21^e^ – parce que l'on reconnaît l'autorité – parce que l'on vit de la doctrine des vingt précédents; oui, combattre de cette façon. Combattre la nouvelle façon de gouverner du pape (qui abdique en fait entre les mains des Églises nationales au lieu d'exercer le pouvoir personnel des clés) parce que l'on reconnaît l'autorité propre et unique du pape et que l'on veut rester dans la tradition des papes. (...) En tout cas, je me confie très particulièrement à Notre-Dame pour ce travail; il faut le poursuivre sans fureur, sans mauvais sentiment (mais avec une colère chrétienne), mais aussi sans fléchir parce qu'on se laisserait faussement apitoyer par ceux qui ne voient pas. *Sedes sapientiæ, ora pro nobis*[494].

---

1916 et quand on compare avec les mises en scènes sacrilèges, devenues courantes aujourd'hui, pour la distribution de la communion, on est effrayé de la déchéance du clergé en l'espace d'un demi-siècle. » (Note du père Calmel)

493 - « Sans mauvaise conscience », *Itinéraires* n° 148, décembre 1970, éditorial, p. 8, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. II, Les sacrements, NEL, 2011, p. 87.

494 - Lettre du 21 août 1970.

Au fil de ses prières et de ses réflexions, le chroniqueur d'*Itinéraires* saisissait davantage l'angle par lequel il devait aborder les choses :

> Pour le « Concile », je crois discerner l'humble travail que je peux faire : montrer que ce concile est irréductible aux autres et qu'il faut comprendre cela afin de n'être pas le jouet de ses ruses[495].
>
> Mon article sur le Concile deviendra : *Loyauté de l'Église*, expliquera la loyauté de l'Église de toujours, recommandera de fuir les équivoques aggravées par le Concile ; mais je ne parlerai pas principalement de ce concile, ce serait trop long et ce n'est que bouillie toxique pour les chats[496].

En définitive, la question décisive est la suivante : oui ou non, « devons-nous convenir que Vatican II se contredivise aux vingt conciles qui l'ont précédé ? » (p. 8) En effet, le dernier concile diffère essentiellement des autres conciles de l'Histoire, « il est étranger à notre histoire » et doit être traité d'une manière particulière. Le théologien résout alors la question de l'autorité du Concile d'une façon toute simple : « Comme le dit parfois un de mes amis : "Au titre de concile jouissant de l'autorité particulière aux conciles, le second concile du Vatican n'a pas eu lieu". »

Pour arriver à cette conclusion, le père Calmel ne considère pas tant ici le contenu des textes du Concile, mais plutôt son déroulement et le mode de gouvernement qu'il a inauguré dans l'Église. On voit ici à quel point il avait été aidé, dans son jugement, par les travaux d'Augustin Cochin :

> À partir de Vatican II, par le moyen de ce concile et par l'obstination du pape à nous l'imposer, c'est une législation révolutionnaire qui a pénétré dans l'Église. Beaucoup plus étouffante que l'abus de pouvoir classique, une telle législation est ainsi conçue et appliquée qu'elle détruit ce qu'elle affirme organiser ou défendre (p. 10).

L'exemple de la communion dans la main et celui de la nouvelle messe sont éloquents :

> Le pape actuel aura gratifié l'Église (si l'on peut dire) d'une messe à tiroirs. Voilà ce qui s'appelle détruire la messe dans le décret même qui prétend l'organiser ; démolir au moment même où l'on prétend édifier. Voilà un bon exemple de législation révolutionnaire (p. 11).

Ne doit-on pas distinguer les enseignements du Concile, les décrets officiels d'avec leur application plus ou moins sauvage et des abus regrettables ?

---

495 - Lettre du 21 septembre 1970.

496 - Lettre du 25 septembre 1970.

Le père Calmel remonte au principe de causalité : « Vous jugerez l'arbre à ses fruits. » Les innovations sanctionnées par l'autorité conduisent, de par leur nature même, à ces extravagances :

> Mais quoi, puisque nous sommes obligés de nous rendre à cette évidence : les innovations officielles lancées par le législateur officiel conduisant *de soi* au sacrilège, est-ce que nous n'aurons pas la simplicité d'appliquer dans ce cas, invraisemblable mais réel, le principe indiscutable qui nous fut enseigné : ne jamais coopérer au sacrilège d'une manière formelle, le sachant et le voulant ? Ces innovations auxquelles personne ne songeait il y a dix ans, ne contraignent sans doute pas au sacrilège *toties quoties* (à chaque fois), mais elles y conduisent par elles-mêmes en vertu de leur orientation. Que faut-il de plus pour les refuser ? Est-ce que nous allons nous entortiller la conscience dans les méandres ténébreux d'une casuistique cauteleuse ? Allons-nous réprimer le premier sursaut de notre cœur de prêtre ? Étoufferons-nous, serait-ce pour faire plaisir au pape d'un jour, le cri indigné de notre honneur sacerdotal et la crainte révérencielle des jugements éternels de Dieu ? Mais de tels ordres, c'est-à-dire intrinsèquement révolutionnaires, quel que soit l'auteur, n'obligent qu'à une seule chose : ne pas en tenir compte (p. 11-12).

Tout de même, cela n'est-il pas tributaire d'une certaine vision contre-révolutionnaire ? Le père Calmel n'est-il pas trop dépendant de ses lectures des travaux d'Augustin Cochin ? Le théologien répond à cette objection par un appel au bon sens : « Il suffit de regarder pour se rendre compte. » (p. 13) C'est bien le mode de gouvernement de la Rome moderniste qui est foncièrement vicié et qui donc ne peut obliger en conscience : « Une loi polymorphe ou multiforme ou pluridimensionnelle, employez le mot que vous voudrez, n'est pas une loi qui oblige. » (p. 15)

Le religieux entend bien garder une sincère soumission au pape, mais il ne peut le suivre lorsqu'il se sépare du mode de gouvernement d'un successeur de Pierre. Suivre les directives du pape aujourd'hui, ce serait « ne pas faire ce qui s'est fait pendant quinze siècles ». Ceci ne remet pas en cause l'autorité du pape, car « dans ceux de ses actes qui laissent s'établir une législation révolutionnaire, c'est le pape qui annule lui-même son autorité » (p. 16). « La vertu d'obéissance n'a plus à s'exercer lorsque la situation est devenue révolutionnaire. » (p. 17)

Ceci n'est pas un appel à l'anarchie. Bien au contraire, c'est une invitation à une obéissance réelle, celle qui est éclairée par la foi et se tient à son service :

Je n'obéis pas à un processus de démolition, mais aux lois toujours valables qui furent portées régulièrement. Je ne me mets pas en dehors de l'obligation d'obéir commune à tout chrétien ; à tout homme droit. Mais je dis que cette obligation n'existe pas à l'égard du système monté par la révolution, quelle que soit l'autorité officielle qui la patronne. Je reporte l'obligation d'obéir sur les ordres réguliers qui, en vigueur pendant plus de dix siècles, ont été invariablement maintenus depuis la codification du concile de Trente, ordres sages et saints, que je continue d'observer. (p. 17)

Dans sa finale, le père Calmel met le doigt sur la plaie. Plus que les considérations spéculatives, c'est souvent la peur qui retient les prêtres et les fidèles dans la voie du *non possumus* héroïque :

> La peur d'être tournés en ridicule, d'être gênés dans l'action apostolique, d'être voués à l'insécurité matérielle. Partout la peur de la *relégation sociologique*. Trop rares sont ceux qui, à cause du Seigneur et de son nom, se moquent de l'isolement d'aujourd'hui et de l'incertitude de demain.

Faiblesse chez les subordonnés, la peur devenait un instrument chez les réformateurs. L'obéissance et l'humilité sont de très belles et nécessaires vertus, que le père Calmel pratiqua lui-même d'une manière remarquable. Mais elles étaient avancées par les novateurs comme un épouvantail à moineaux. Elles constituaient un véritable chantage. La meilleure preuve en est que ceux-là même qui brandissaient cet argument de l'obéissance pour imposer leur pensée étaient fort loin de la pratiquer, que ce soit à l'égard du magistère du passé ou du pape régnant. Leurs menaces faisaient plutôt figure de mesures d'exception[497].

À une jeune fille qui allait recevoir prochainement le saint habit religieux, il écrivait ces fortes paroles :

> Avoir un souverain mépris du chantage à l'obéissance, chantage à l'apostolat, chantage au sacrifice qui est l'arme courante et suprêmement perfide du néomodernisme pour nous faire capituler : vous n'obéissez pas

497 · Dans un article de 1974 dans lequel il mettait en scène le dialogue d'un jeune curé avec son évêque qui voulait lui imposer la célébration de la nouvelle messe, le père Calmel faisait dire au jeune prêtre : « Monseigneur, le chef qui prétend engager notre obéissance, alors qu'il n'ose pas engager son autorité, nous jette par là-même dans un chemin de ténèbres (...). Le pape (...) ne fait la guerre à personne excepté à ses fils qui gardent la messe de toujours. (...) Encore une fois s'il commande au nom du Saint-Esprit, qu'il condamne aussi au nom du Saint-Esprit. Il a le pouvoir de lier et de délier, qu'il l'exerce avec franchise. » (« Résister au chantage », *Itinéraires* n° 182, avril 1974, éditorial, p. 4 et sv.)



au pape (...) – vous vous coupez du monde à sauver (on ne sauve les âmes que si l'on n'est pas du monde, si l'on a refusé de se noyer avec ceux qui se noient) – faites le sacrifice du latin et du rite de la messe (on ne sacrifiera pas ce qui appartient au Seigneur, pas à nous...)[498].

« Ne cédez pas au chantage de l'obéissance », disait-il à une autre religieuse[499]. Car, « ces messieurs nouveaux-prêtres misent sur la confiance que les hommes accordent au prêtre pour détourner les hommes de la seule vraie Église du seul souverain prêtre[500] ». Le procédé, du reste, n'est pas nouveau:

C'est le b. a. ba du modernisme de faire plier les fidèles par le chantage de la vertu et de l'amour de Dieu, et l'abolition, au nom de la vertu, des moyens indispensables de formation et de conservation. Le modernisme fait marcher les victimes au nom de l'obéissance, grâce à la suspicion d'orgueil sur toute critique des réformes, au nom du respect du pape; au nom du zèle missionnaire, de la charité et de l'unité[501].

« Forcer au silence par la peur, écrivait le cardinal Wyszynski le 5 octobre 1954, telle est la première tâche dans la stratégie impie[502]. » Tel était bien le but de ce chantage à l'obéissance. Il s'agissait de paralyser, ou d'endormir sur l'édredon de la « vertu » la sainte réaction catholique. En privé, et pour prémunir les siens contre une telle tentation, le père Calmel donnait des noms:

Si l'on a compris et le principe de la révolution et son procédé de chantage à la vertu, il ne reste plus qu'à la refuser – à se méfier comme de la peste de tous les endormeurs: « qui ne sont pas intransigeants comme vous », et à tenir et prier en paix[503].

En définitive, au-delà de l'arme du moralisme et indépendamment des intentions particulières, cette stratégie révolutionnaire relevait d'un certain personnalisme, d'une conception trop humaine de l'autorité. Pour se prémunir contre ce chantage, il fallait donc revenir à une conception chrétienne de l'Église et de sa hiérarchie. La position traditionnelle qui refusait tout compromis avec le modernisme n'était pas du tout une question de personne. Ce qu'il suffit de savoir, c'est que « l'Église du Christ ne peut changer dans sa doctrine, sa messe, son gouvernement, son apostolat auprès du pauvre monde moderne, et que les inventions de Vatican II vont se dissiper l'une

498 - Lettre du 10 juillet 1970.
499 - Entretien du mois de novembre 1971.
500 - Lettre du 3 juillet 1972.
501 - Lettre du 8 août 1973.
502 - Cité *in* dom Gérard Calvet, *Demain la chrétienté*, DMM, p. 159.
503 - Lettre du 8 août 1973.

après l'autre[504]. » Peu importent alors les intentions et la part de responsabilité des uns et des autres.

À l'occasion du trentième anniversaire de son ordination, il écrivait :

> Que puis-je faire pour éclairer mes frères ? Il me semble que je vois de plus en plus clairement le système du diable, mais comment mettre en cause le Vicaire même du Christ sans provoquer un scandale ? (...)
>
> Quelle que soit la manière dont le pape est en cause, cela ne change rien à ce qui est notre devoir immédiat – même si d'autres devoirs se découvrent ensuite ; notre devoir immédiat est de refuser de pactiser avec cette destruction. (...)
>
> (Nous voulons nous régler) sur l'immuable dogme et sur la Tradition en son principe vivant qui est l'immuable foi[505].

Du reste, dans cette résistance aux décisions de l'autorité la plus haute de l'Église, le dominicain se sentait soutenu et encouragé par les saints de l'Histoire. Et il les appelait à son secours : « Saint Léon II *(680)* qui jeta l'anathème (en public) à son prédécesseur Honorius I^er^ pour avoir été, non hérétique, mais d'une grande lâcheté à défendre la foi des Apôtres. *Saint Léon II*, priez pour nous et défendez-nous de la lâcheté d'Honorius VI[506]. » Mais pour pouvoir imiter les saints sans hypocrisie dans leur défense de la vérité, il fallait commencer par les imiter dans leur amour de Dieu et dans leur mépris du monde : « Que nous ayons la patience des saints, comme dit l'Apocalypse. Car la révolution moderniste n'a pas l'air de beaucoup reculer. (...) Et les chrétiens dits traditionnels, combien sont fervents ? Soyons-le nous autres. Demandons sans cesse cette grâce[507]. »

En résumé, c'est au nom de l'amour de Dieu et de la foi, c'est au nom même de l'obéissance qu'il fallait refuser d'obéir. C'est la romanité qui obligeait à se séparer de « Rome ».

> Lorsque l'autorité défaille, ne pas entrer en complicité avec sa défaillance. Ne pas prendre la tête, mais rester à sa place. Nous sommes avec Rome, mais Rome est-elle avec elle-même[508] ?

Telle est bien la phase contemporaine du mystère d'iniquité à l'œuvre dans le monde. Déjà en 1955, le père Calmel avait été la victime de ce double

504 - Lettre du 29 septembre 1971.
505 - Lettre du 29 mars 1971.
506 - (Honorius VI pour Paul VI) Lettre du 4 juillet 1971.
507 - Lettre du 23 août 1973.
508 - Entretien du mois de janvier 1972.

langage provenant de Rome. Aujourd'hui, le dilemme prenait une dimension vertigineuse. Le père Calmel s'en expliqua à des sœurs dominicaines du Saint-Nom de Jésus, à l'occasion d'une visite canonique extraordinaire dans leur congrégation :

> Au-dessus des décisions apparemment légales de Rome, au-dessus de ses manigances, combinaisons et moyens, bref au-dessus d'une Rome aveuglée, manœuvrée, dominée, il y a la Rome véritable, la Rome de la Tradition chrétienne prudente et justifiée. Au-dessus de la Rome qui, tout en disant le contraire, dissout la sainte messe, il y a la Rome de la messe de Saint Pie V, de saint Grégoire VII et de saint Léon. Au-dessus de la Rome qui, encore qu'elle prétende le contraire, a détruit par les sessions et par les consultations démocratiques « aggiornantes » à peu près toutes les maisons religieuses, il y a la Rome qui approuva les grands ordres et les petites congrégations. Au-dessus des machinations obscures d'un visiteur (apostolique) qui déteste en vos maisons les rares fortins encore debout de résistance organisée au modernisme, il y a saint Pie V et saint Pie X et leurs mesures salvatrices pour la messe, l'enseignement chrétien, l'état religieux. (...). C'est à la Rome véritable que vous devez obéir. Pour le moment elle est dominée et trahie. Mais vous êtes sûres cependant d'obéir à cette Rome vraie en acceptant et faisant uniquement ce qui favorise vos choix sur la messe, l'école, l'état religieux dominicain, sous la direction de la Générale que vous avez. La loi qui régit et qui commande votre décision, c'est celle-là et pas une autre. Comme moi pour la messe et la vie dominicaine. Que Notre-Seigneur vous obtienne de n'obéir qu'à la Rome véritable[509].

De tels propos annonçaient un peu la magnifique *Déclaration* de Mgr Lefebvre le 21 novembre 1974 dont il sera bientôt question.

Remarquons toutefois qu'une telle clarté et une telle assurance n'allaient pas de soi. Ce n'est pas sans luttes intérieures, sans une remise en question personnelle que le père Calmel était arrivé à de telles conclusions. Car les auteurs spirituels qu'il avait fréquentés, d'une part[510], et les cours de théologie qu'il avait reçus à Saint-Maximin, d'autre part, ne l'avaient pas préparé à cette vision de sagesse. Sa formation initiale comportait des lacunes dans la

---

509 - Lettre du 8 juin 1972.

510 - « Les traités spirituels ne nous enseignent à peu près rien, j'entends par mode d'exposé direct, sur les formes révolutionnaires de l'exercice de l'autorité ni, par suite, sur la pratique de l'obéissance dans cette situation sans précédent. (...) Ils ne savent pas en quoi consiste exactement ni comment se manifeste l'exercice révolutionnaire de l'autorité » (« Sans mauvaise conscience », *Itinéraires* n° 148, p. 12).

mesure où elle séparait l'Église institution et l'Église mystique, sous prétexte de sauver les deux :

> Ce qui sans doute m'avait longtemps gêné (à mon insu) c'est la dislocation de l'enseignement qu'on m'avait donné (et pas à moi seulement) : à un traité de l'Église d'une mystique un peu irréelle et désincarnée, on juxtaposait des considérations sur le vicaire du Christ tout administratives et d'un autoritarisme désarmant. Or l'Église vit du Christ, et le corps mystique du Christ garde la Tradition du Christ (et son sacrifice même), gouvernée par un vicaire du Christ et les évêques unis à lui, – mais qui ont leurs limites hélas ! qui peuvent faiblir et qu'on ne peut suivre que dans la lumière (pas aveuglément), si du moins on veut vivre de l'Église et donc du Christ. Cela fait notre obéissance à la fois véritable et libre[511].

Obéir dans la lumière, suivre le Christ même lorsqu'il exige de nous de le suivre dans le désert, tel était le propos qui résumait la pensée et qui guidait la conduite du père Calmel. Tel était le message pacifiant et fortifiant que le dominicain donnait aux âmes.

## Les Mystères du Royaume de la grâce, *t. I*

Tandis que le concile Vatican II battait son plein et que l'on pouvait assister, déjà, à la décadence de la foi et des mœurs parmi les chrétiens, le père Calmel s'était senti de plus en plus porté à prêcher les grandes vérités de la foi. « Pour moi, écrivait-il le 13 janvier 1964, je crois que je travaillerai de plus en plus à écrire des "élévations" théologiques et spirituelles. » Bientôt, il prenait la décision « d'écrire de plus en plus sur les mystères de la foi » (19 janvier 1964) et même de composer, quand Dieu voudra « un livre dont la première partie traitera des mystères » (30 janvier 1964). Avec le temps, ce désir n'ira qu'en s'accentuant. En 1969, il affirmait : « Comme ministère, plus le temps avance, plus j'ai envie de ne plus écrire que directement sur le mystère de Dieu. » (25 juillet 1969)

Les conférences que le prédicateur était amené à faire ici ou là lui avait donné l'occasion de se faire la main. Le cours de doctrine à Toulouse en 1964, par exemple, ou celui aux moines de Maylis en juillet de la même année[512] l'avait obligé à penser profondément et à formuler avec clarté et précision ce

511 - Lettre du 29 mars 1973.

512 - « Comme je vous l'avais dit, je n'écrirai pas ici mon livre ; mais je le sens mûrir dans la lecture et la réflexion ; par ailleurs, dès demain, je vais commencer à le "parler" en partie. Je ne peux éviter de le faire, puisque ces pauvres moines le demandent (et ils sont incroyablement pauvres en nourriture

qu'il mettrait ensuite par écrit. Avec le temps, le projet se précisa. Ce sera une véritable « somme ». Pour le titre de l'ouvrage, on le vit hésiter : *Le Seigneur vient*, ou peut-être *Le temps de l'Évangile* (14 mai 1964), et bientôt, il pensa à un ouvrage de douze chapitres intitulé *Essai sur le Mystère du Christ*. C'est sur le tard que le père Calmel s'arrêtera sur le titre *Les Mystères de l'Ordre de la Grâce* et, pour finir, sur *Les Mystères du Royaume de la Grâce*, réservant à un ouvrage postérieur un traité exhaustif sur le Christ.

Pour ce travail dont il comprenait de mieux en mieux la signification, le père Calmel comptait bien sur la collaboration de la mère Hélène Jamet. Il faisait taper ses conférences se rapportant à ce sujet, et les faisait envoyer à celle-ci qui, écrit-il, « suit la composition de mon livre au fur et à mesure[513] ». Comme à son habitude, l'auteur avait sans cesse ses lecteurs présents à l'esprit. Ce sont « les sœurs de mère Hélène », bien sûr, puis leurs élèves et leurs parents[514]. Et pour leur rendre son « bouquin » « captivant », il se donnait de la peine : il s'obligeait à « relire et reméditer l'Évangile et la *Somme* de saint Thomas », et à « reprendre bien des fois les chapitres déjà écrits » pour les adapter à son lectorat.

Les aléas de sa vie de prêcheur, les lourds travaux que représentaient ses articles dans *Itinéraires*, spécialement ceux liés à la réforme liturgique de 1969, retardèrent considérablement la composition de l'ouvrage. Mais en 1971, il voyait venir le bout : « J'y travaillerai au mieux pour le Seigneur et les âmes », tout en comptant sur le soutien des habitants du Ciel. Le 4 février 1972, il avait la joie de pouvoir écrire : « J'ai pu transcrire au propre, ce matin, une bonne moitié de l'introduction au bouquin. Je crois qu'il s'écrira sans trop de peine (la partie qui reste à écrire : la sainte Trinité). Saint Thomas et les anges m'aideront à redire, en langage noble et en toute fidélité, l'enseignement commun de l'Église, en notre temps d'épaisses ténèbres. » Enfin, ce furent les dernières corrections : « Vous n'y apprendrez rien de nouveau, écrit-il humblement le 3 mars 1972. Vous trouverez seulement groupés et nettoyés des considérations et élévations déjà connues. Ce sera mon petit hommage de frère prêcheur à celui qui nous a tant aimés et qui a voulu le sacerdoce et la virginité consacrée. » Sourire de la Providence, *Les Mystères du Royaume de la Grâce* est achevé et daté chez une des saintes

doctrinale...) ; par ailleurs, ces cours seront un exercice excellent pour la composition du livre. » (Lettre de Maylis, le 12 juillet 1964)

513 - Lettre du 11 juin 1964.

514 - Lettre du 20 juin 1964.

que le père Calmel avait choisies pour guide et pour avocate en ces temps troublés, à Domrémy, le 5 avril 1972[515].

Si les écrits antérieurs du père Calmel avaient déjà permis à ses lecteurs assidus de deviner les grands axes de sa pensée et de sa vie spirituelle, *Les Mystères du Royaume de la Grâce* leur dira beaucoup plus clairement les secrets de son âme et de sa prière. Trois mots résument fort bien, nous semble-t-il, l'esprit qui l'animait et la direction qu'il donnait aux âmes, trois mots par lesquels il définissait la morale évangélique :

> Telles étant les propriétés merveilleuses et inamissibles de la loi nouvelle, il convient de l'appeler loi de liberté, de légèreté et de vérité.

La liberté de l'âme dans l'obéissance elle-même aux préceptes de la loi était dans la droite ligne de sa doctrine thomiste de la grâce, de ces « inclinations puissantes, harmonieuses et nobles » qui « transcendent les attraits les plus beaux de la nature, mais les pénètrent et les purifient » (p. 112).

La légèreté à porter le joug du Seigneur lui venait de son amour. Son insistance sur la primauté de l'oraison, sur la nécessaire croissance de l'amour, portait son âme à s'oublier et à bondir en Dieu à chaque manifestation de sa volonté, volonté de sainteté ou volonté de souffrance :

> Priez ; que la prière vous stabilise dans cet amour infini ; vous fasse tellement communier à cet amour que vous y goûtiez la paix, au-delà de toute discussion. (...) Seule l'oraison, sans apporter l'évidence, nous réconforte et nous apaise en même temps qu'elle nous incite à donner notre vie, chacun à notre place et sous la forme que Dieu veut, pour le bien des élus. Seule l'oraison nous fait habiter, en silence et amour, dans les plaies glorieuses du Crucifié. Grandissons dans l'amour ; nous ne comprendrons pas plus, mais nous dépasserons une certaine zone d'inquiétude[516].

Par ailleurs, la loi de l'amour conduit l'âme à la vérité. Celui qui aime s'oublie et pénètre dans les secrets de l'aimé. Dans son traité sur les anges[517], le père Calmel invite l'âme à attendre de son ange gardien le « don plus précieux que tout : il vous obtiendra l'humilité de celui qui regarde, comprend, disparaît dans la lumière, inattentif à sa propre personne » (p. 147), il établira votre âme dans la vérité.

---

515 - R.-Th. Calmel, *Les Mystères du Royaume de la Grâce*, DMM, 2e éd., 1990. On en trouvera un résumé à la fin de cette biographie : voir annexe 9, page 638.

516 - *Les Mystères du Royaume de la Grâce*, éd. 1997, p. 108.

517 - *Ibid.*, troisième annexe du t. I, p. 146-150.

Or cette vie dans la vérité conduit nécessairement au témoignage. La lumière ne peut pas ne pas dissiper les ténèbres. À ce sujet, le père Calmel stigmatise les faux contemplatifs qui s'abritent derrière leur retraite et la nécessaire paix de l'âme pour ne pas prendre parti, pour fuir les combats de l'Église militante :

> Surtout dans les temps où l'Église est trahie par l'autorité religieuse, l'une des formes les plus subtiles de la désobéissance à Dieu, comme l'un des sophismes les plus habituels de la fameuse recherche de la paix contemplative, consiste à dire plus ou moins consciemment: « mieux vaut obéir aux hommes d'Église inconditionnellement que d'obéir à Dieu » ; et à ajouter encore: « puisqu'il est difficile de garder la paix de l'âme lorsqu'on accepte de lutter pour rendre témoignage à la foi et aux sept sacrements, il nous est permis, sous prétexte de conserver la paix intérieure, de capituler en y mettant les formes; nous sommes donc dispensés de la lutte qui fait les confesseurs ou les martyrs ».

Tout bien considéré, cette lâcheté est fille d'une fausse spiritualité, car « c'est l'Esprit de Dieu, l'Esprit d'amour qui, habitant dans une âme pleinement docile, y réalise lui-même, sous une forme ou sous une autre, la surnaturelle contemplation ; et par la contemplation il prépare l'âme à l'héroïsme de l'amour. » (p. 119) Pour le père Calmel, le témoignage de la foi et la lutte ouverte contre l'hérésie du temps présent étaient une exigence de l'amour, le prolongement naturel de la vie contemplative, la loi de la sainteté. Car « la sainteté mérite d'être appelée un héroïsme ; l'héroïsme en effet, d'une façon générale, consiste dans la grandeur d'âme portée jusqu'au point extrême de subir volontairement la mort pour des biens qui nous dépassent. » (p. 116) C'est la loi de l'amour que de tout risquer pour rendre témoignage à la vérité. « La foi vivante, dira-t-il dans le deuxième tome, grandit dans les deux directions de la contemplation et du martyre. » (p. 193)

### Les Grandeurs de Jésus-Christ

Une année après la parution des *Mystères du Royaume de la Grâce*, le père Calmel présentait à ses lecteurs un ouvrage plus modeste quant à la dimension, mais d'une grande importance doctrinale[518]. Le théologien le présentait lui-même comme « le complément naturel du traité du Verbe

518 - *Les Grandeurs de Jésus-Christ*, N.E.L., 1973.

incarné dans *Les Mystères du Royaume de la Grâce* » paru l'année précédente[519]. Plus qu'un simple ajout de détail, *Les Grandeurs de Jésus-Christ* peut être vu comme la clef de voûte de l'œuvre doctrinale du dominicain, comme l'est le traité sur l'Incarnation rédemptrice dans la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. Faisant œuvre de sagesse, le père Calmel y remonte au principe le plus élevé, le dogme de l'union hypostatique.

Toute la théologie s'achève en effet dans la christologie. Et les erreurs modernes sont là pour nous le confirmer : « Toute l'entreprise moderniste de profanation et de falsification de la messe et des sacrements n'aurait pas été possible si la hiérarchie et le peuple chrétien, dans leur ensemble et avec ferveur, avaient tenu le Christ pour ce qu'il est. » (p. 10) C'est pourquoi « nous avons pensé que ce rappel du mystère du Christ en lui-même était indispensable pour résister aux embûches dressées de partout contre les sacrements du Christ. » (p. 11)

Le premier chapitre est le plus important de tous, puisqu'il contemple le Christ dans son être : une personne unique, divine, éternelle, celle du Verbe, et deux natures : la nature divine et la nature humaine. « Jésus et le Fils de Dieu ne sont qu'un seul et même quelqu'un », « un seul principe d'opération et de souffrance, *acta et passa* » (p. 15). Il faut dire en vérité qu'« une personne divine pâtit et meurt selon la nature humaine » (p. 16). « C'est en effet le même sujet qui possède à la fois la nature divine avec la toute-puissance et l'infinie sainteté, et la nature humaine avec sa fragilité et ses terribles possibilités de détresse et d'angoisse. » (p. 20)

Là réside tout le mystère de notre religion et la source de tous les autres : « Si les rapports entre Jésus et le Verbe étaient tels qu'il y ait "un autre et un autre quelqu'un" (deux personnes) ; alors Jésus n'aurait d'autres relations avec le Verbe que celles qui se rencontrent en n'importe quel juste (...) ; alors il n'y aurait plus rien de mystérieux dans notre religion. » (p. 19)

Il faut commencer par là, par contempler l'union hypostatique, l'unique personne du Verbe assumant une nature humaine, parce que cette union est la source de toutes les autres. Et le démon lui-même, qui s'efforce depuis toujours de « séparer ce que Dieu a uni », commence par là, par affirmer deux personnes dans le Christ, afin de pouvoir ensuite séparer dans l'homme le divin (la grâce, la charité, la foi) et l'humain (l'âme, la volonté et l'agir, la raison).

---

519 - Lettre du 4 juillet 1973.

À la suite de ces rappels, on peut en toute sécurité envisager les attributs de l'humanité du Christ : la plénitude de grâce au titre de tête de tout le corps mystique (ch. 2), la plénitude de sagesse et de science[520] (ch. 3), la royauté[521] (ch. 4), le sacerdoce (ch. 5), la rédemption (ch. 6), le pouvoir judiciaire (ch. 7).

L'étude du père Calmel sur Notre-Seigneur Jésus-Christ s'achève par un appel à la conversion et à la sanctification. Nous ne pouvons contempler le Sauveur sans « nous ramener sans cesse à la considération des biens de grâce qu'il veut nous dispenser » (p. 91). C'est à cela, c'est à une union d'amour à Dieu que doit déboucher la théologie. À l'issue de son étude, l'auteur ne peut que prier : « Que l'Esprit-Saint nous donne d'avoir une intelligence toujours plus pénétrante du mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa charité qui dépasse toute science. » (p. 92)

Ces méditations théologiques allaient-elles lui faire oublier les combats de l'heure ? Un petit fait montre bien que non. Dès le mois de décembre, le père Calmel envoya à Mgr Lefebvre un exemplaire dédicacé de son ouvrage. Au bas de la page de garde, on peut lire :

> À Mgr Marcel Lefebvre,
> en témoignage de gratitude et d'affectueuse admiration
> pour son œuvre vraiment épiscopale
> de défense et formation du clergé catholique.
> Dans le Cœur immaculé de Marie,
> le 17 XII 1973, cinquième anniversaire
> de la naissance au Ciel de l'abbé A.-V. Berto.
>
> R.-T. C.

---

520 - Le père Calmel fait ici une critique sévère mais justifiée de Jacques Maritain : « Un philosophe, trop souvent aventureux, a soutenu une thèse singulière sur la science infuse du Seigneur. Le Seigneur n'aurait joui de cette science que plus ou moins tardivement. (...) Comme si la conscience que Jésus avait d'être Un de la Trinité n'était pas une lumière qui a brillé immédiatement : absolue, indivisible, indépassable ; comme si Jésus pouvait se savoir Dieu, un peu moins, un peu plus, selon l'âge et les circonstances. » (p. 33) « Quant à la nature amoindrissante de cette thèse, on la voit tout de suite : ce Christ, que l'on nous dit être Dieu, commence cependant, dans l'ordre spirituel, comme n'importe quel homme ; il commence par l'inconscience et donc l'absence de liberté et de mérite. » (p. 34) « Le cardinal Journet, comme on pouvait le craindre, s'est mis à la remorque de son ami. » (Voir l'article du cardinal Journet dans *Nova et vetera*, 1967, n° 3, p. 236)

521 - « Encore qu'elle soit proprement d'ordre intérieur, surnaturel et sacerdotal, la royauté de Jésus ne laisse pas de s'étendre sur les royaumes terrestres, sur les autorités temporelles, sur les familles et sur les peuples, et d'une manière générale sur la cité avec toutes ses institutions profanes. » (p. 48)

### *Écône*

Depuis son entrée dans l'ordre dominicain, le frère Marie-Thomas Calmel avait donné le meilleur de lui-même pour correspondre à sa vocation de fils de saint Dominique, de religieux et de prêtre. Il avait prié, il s'était mortifié, il avait conseillé, prêché par oral puis par écrit, il avait rendu témoignage à la vérité de la Tradition contre les novateurs. Cependant, il savait fort bien et répétait souvent qu'il n'était que prêtre, qu'il ne pouvait faire mieux que de remplir son office de frère prêcheur auprès de ceux à qui il était envoyé. Plus que quiconque il sentait les limites de sa mission et de ses compétences. Avec son habituelle lucidité, il comprenait que l'avenir de la Tradition ne pourrait être assuré que par un évêque.

Non pas seulement par un évêque qui prêchât, mais par un évêque qui posât des actes afin d'assurer la continuité du sacerdoce et de la messe de toujours.

Un livre de Mgr Graber (1973), évêque de Ratisbonne en Allemagne, donna au dominicain l'occasion d'exprimer non seulement sa pensée personnelle mais l'attente d'une foule de prêtres et de fidèles[522].

Le père Calmel commence sa recension en se réjouissant de l'analyse loyale que faisait l'évêque bavarois de la crise de l'Église, allant jusqu'à la comparer à celle de l'arianisme au IV^e^ siècle. Il exprime cependant une vive déception :

> Eh ! bien, je suis arrivé à la dernière page, à la dernière ligne, au dernier point sans rien savoir de ce que fait cet évêque pour la messe de toujours et contre les messes nouvelles ; pour la constitution traditionnelle de l'Église et contre la collégialité ; pour s'opposer enfin au type de gouvernement, *entièrement nouveau sur le siège de Pierre,* inauguré par le pontife actuel (p. 188).
>
> Nous sommes très heureux de l'hommage public rendu par un évêque de 1973 au grand saint Athanase, mais comment ne pas souhaiter à un évêque qu'il imite de plus près le confesseur de la foi catholique en face des nouveautés ariennes ? L'heure est trop grave pour que je ne dise pas publiquement à un évêque qui écrit pour le public ce qu'attendent de lui beaucoup de prêtres et de fidèles ; nous attendons qu'il passe aux actes ; à l'heure où missel, rituel, catéchisme, constitution de l'Église sont hypocritement minés et chaque jour un peu plus menacés de dissolution, que fait cet évêque pour les maintenir et les défendre ? Que pense-t-il du degré d'autorité des innovations infinies tantôt déclenchées, tantôt acceptées, par le pontife actuel et jamais canoniquement

522 - « Le livre de Mgr Graber », *Itinéraires* n° 181, mars 1974, p. 188.

> réprouvées ? Beaucoup de prêtres et de fidèles commenceront à sortir du désarroi le jour où, dans chaque pays *quelques évêques au moins se risqueront* à prendre parti *clairement* en faveur du missel, du rituel, du catéchisme, du gouvernement de l'Église antérieurs à Paul VI (p. 189).

L'heure, en effet, n'est pas de gémir sur le malheur des temps. Il faut agir. Et qui, mieux qu'un évêque, est autorisé à le faire ?

Comme on le sait déjà, les initiatives de prêtres isolés ou de laïcs ne manquaient pas. Mais il fallait souvent déplorer la trop grande mainmise de ces bonnes personnes sur le culte et sur la vie sacerdotale[523]. La nécessité d'une autorité, ne serait-ce que morale, se faisait sentir partout. Or, elle ne pouvait venir que d'un évêque.

C'est pourquoi le père Calmel avait-il eu le courage mêlé de respect de s'adresser à Mgr Marcel Lefebvre « pour qu'il prenne les devants et parle, lui le premier, au peuple chrétien »[524]. Une parole d'évêque aurait un tout autre poids que celle d'un simple prêtre. En février 1974, il pouvait se réjouir :

> J'ai reçu le livre de Mgr Lefebvre : *Un évêque parle*. C'est sans doute l'étau du modernisme qui commence à se desserrer. Au sujet de ce que des prêtres et des laïcs répètent depuis dix ans contre le modernisme de la messe, du catéchisme, de la vie des clercs et pour la fidélité à la Tradition, sur tout cela nous pouvons crier enfin : un évêque le dit[525].

Néanmoins, l'Église attendait davantage de l'épiscopat. S'il lui fallait prêcher avec autorité, il lui revenait d'ordonner des prêtres. C'est pourquoi, plus qu'aux prédications ou aux livres de Mgr Lefebvre, le père Calmel applaudissait à l'œuvre d'Écône dans laquelle il voyait la survie du sacerdoce catholique.

Il comprenait bien, tout d'abord, que pour former des séminaristes aux lourdes tâches qui attendent les prêtres en ces temps de bouleversement universel, la première chose à faire était de les mettre à l'écart, de leur préparer un asile de prière, d'étude et de paix qui soit coupé du monde et du système mis en place par la révolution religieuse. Avant même d'avoir pu voir le séminaire d'Écône de ses propres yeux, le père Calmel le donnait en exemple aux dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus de Toulon qui s'apprêtaient, avec la permission de leur supérieure générale, à ouvrir la maison de Saint-Pré.

---

523 - Entretien du mois de novembre 1972 au sujet de l'A.P.S. (Association Progrès Spirituel), lettre du 15 septembre 1973.
524 - Lettres du 9 octobre 1972, du 6 novembre 1973.
525 - Lettre du 23 février 1974.

Bientôt, la sainte Providence allait lui donner la grande joie de faire la connaissance d'Écône. Mgr Lefebvre l'invita, en effet, à prêcher la retraite de la semaine sainte d'avril 1974.

Le rapport que le Père fit de son voyage et de son arrivée en Valais est pittoresque. Il vaut la peine d'être lu, tant il y apparaît dans toute sa fantaisie et sa grandeur d'âme :

> Voyage fort long. À Genève, avec les transvasements de France en Suisse, train manqué : mais j'ai fait connaissance avec les mendiants suisses de la salle d'attente : ils ne déparent pas la corporation si nécessaire des mendiants. Sion m'a semblé relativement « hippifiée ».
>
> La Suisse en cette saison (du moins en Valais) est un pays festif : chants d'oiseaux partout, pommiers en fleurs. Sous mes yeux, la montagne à pic et verdoyante et une cascade inépuisable. Maison de béton, mais relative insonorisation par des « moquettes » (je crois que c'est le nom – et l'étymologie ?) qui boivent le bruit ; mais les cloisons n'ont pas de moquettes, ce qui est une erreur technique grave. Oreillers en caoutchouc : (…) Reposer la tête sur du caoutchouc : ces gens-là n'ont rien dans la tête[526] !

Après cette pointe d'un humour bien français, le père Calmel passe à des observations plus sérieuses. D'emblée, c'est un cri d'admiration qui s'échappe de son cœur :

> Ici, maison pleine d'espoir : une centaine de futurs prêtres : le sang circule. Supérieur qui est un saint évêque. Corps professoral fort mélangé : cet évêque, pirate de Dieu, a écumé les océans ecclésiastiques pour récolter une collection hétéroclite de professeurs[527].

Il ajoute une note de joie et d'espérance :

> Fondation d'ici sous le double patronage du Sacré-Cœur, du Cœur immaculé – Impression que les fondations vraiment nouvelles veulent le patronage du Cœur immaculé[528].

La première impression du père Calmel fut celle d'une maison de prière, où l'on comprenait et voulait vivre intégralement l'idéal sacerdotal, et il se réjouit de trouver chez beaucoup un authentique esprit religieux. Cela lui semblait la condition de survie pour les prêtres de notre temps :

---

526 - Lettre du 5 avril 1974.

527 - Le père Calmel retrouva à Écône un autre dominicain qu'il connaissait bien, « mon magyars-germanique Mehrle o.p. »

528 - Lettre du 5 avril 1974.

> Je crois qu'ici, ils se rapprocheront encore plus de l'état religieux; ils en sont déjà assez près. Je ne vois pas comment ils pourraient ne pas évoluer vers ces conditions régulières pour assurer leur futur ministère, qui sera celui de « corps francs[529] ».

Comment aurait-il pu dire à ces séminaristes autre chose que ce qui enflammait son cœur depuis trente-trois ans ? Dans une lettre de février, il avait manifesté ses intentions à une correspondante :

> Pour la retraite d'Écône : merci de prier pour eux et pour le prédicateur. Je voudrais leur donner un grand sentiment du prêtre (il n'est juste, ce sens du prêtre, que s'il est très grand) et leur présenter les voies de la sainteté en telle manière qu'ils voient bien que nous devons y avancer toujours, de sorte que nous soyons consommés en charité lorsque le souverain prêtre viendra nous prendre[530].

Les instructions de la retraite ne furent pas enregistrées. On peut le regretter, mais aussi se réjouir de ce que le dominicain ait pu garder ainsi toute la liberté dont il avait besoin pour faire passer le message qui lui brûlait les lèvres. Les notes prises par un séminariste d'alors nous permettent cependant de suivre le fil de la retraite.

- *7 avril 1974, dimanche des rameaux*

Dès sa première conférence, le prédicateur donne le ton : « Nous faire une âme de martyr pour la messe catholique, traditionnelle et grégorienne. » Parlant à de futurs prêtres, il veut orienter leur esprit et leur cœur vers la messe. Mais il sait que les séminaristes auront à vivre cette sainteté sacerdotale dans un climat de guerre. Il leur faudra rendre témoignage de Dieu et de l'Église en rendant témoignage pour la messe de toujours.

> La messe appartient à l'Église. La nouvelle messe n'appartient qu'au modernisme. Je garde la messe catholique, traditionnelle, grégorienne, parce qu'elle n'appartient pas au modernisme : ils n'ont pas de pouvoir sur elle. Le modernisme, c'est le système moderniste : c'est un virus. C'est contagieux, ça se fuit.
> Un témoignage est absolu. Si je rends témoignage à la messe catholique, il faut que je m'abstienne des autres messes. C'est comme le grain d'encens aux idoles : c'est un seul grain ou pas du tout. Donc, « pas du tout ».

529 - Lettre du 7 avril 1974, dimanche des rameaux.
530 - Lettre du 17 février 1974.

Vouer sa vie à la messe comme tout prêtre doit le faire, c'est se vouer à la messe traditionnelle.

• *8 avril 1974, lundi saint, 9 heures.*

Après avoir fixé le but de la vie du prêtre, il en tire une conséquence immédiate : le devoir de tendre à la sainteté.

> En tant que futurs prêtres vous êtes appelés tout spécialement au parfait amour. Par la messe, nous sommes en effet unis à l'acte du plus grand amour. Saint Thomas dit : Le prêtre est tenu de tendre à la sainteté plus encore que le religieux (II-II, q. 184, a. 8). Que faire alors ? Se préoccuper d'aimer, dès le départ. Dans notre mémoire, ne mettre que Dieu seul : *Memor fui Dei et delectatus sum* (Ps 76, 4). Il faut demander aux créatures de nous oublier, de ne pas se souvenir de nous : mais nous, de nous souvenir de Dieu pour qu'il se souvienne de nous.

• *8 avril 1974, lundi saint, 17 heures.*

Cette charité, cette union à Dieu porte un nom, c'est l'amitié avec Dieu, l'amitié du prêtre avec Jésus. « Je ne vous appelle plus mes serviteurs mais mes amis. » (Jn 15, 15) Or pour vivre de cette amitié,

> le clergé dit séculier doit se rapprocher d'une vie régulière. Il ne faut pas de prêtres mondains. Il y a une exigence violente de tendre à la perfection chez celui qui célèbre la messe, qui tient en ses mains le corps et le sang de Dieu.
>
> En pratique, cela signifie :
>
> – Faire abstraction de nous et de nos états d'âme. Aimer, c'est faire abstraction de notre baromètre intérieur.
>
> – Prêcher que le Christ nous appelle tous à la perfection, à l'aimer parfaitement.
>
> – Prêcher la croix du Christ : l'amour du Seigneur et la façon de s'y conformer.
>
> – Nous oublier et être heureux de nous oublier. La jalousie ou la rivalité, c'est la volonté de puissance. Un apôtre s'oublie, il ne se retourne pas.

• *9 avril 1974, mardi saint, 9 heures.*

Comment cet amour va-t-il se nourrir et se développer ? Dans la prière.

> Si nous ne sommes pas des contemplatifs, nous ne serons pas de vrais apôtres. Pour parler de Dieu d'une façon digne de Dieu, et pour préparer la grâce, la contemplation est nécessaire : contemplation acquise

> des vérités de foi, et contemplation dans la prière, conversation avec Dieu, au sens théologal.
> C'est la prière du religieux de Dieu; et la prière de l'ami: Ces deux attitudes se compénètrent: l'exultation de la charité, la révérence de la religion.
> La prière de l'ami, nous nous y appliquons, mais Dieu lui-même l'opère en nous. Pour cela, il nous faut faire le recueillement en nous.

Après avoir rappelé les différents types de prière dans les psaumes, il conclut: « La prière est donc une conversation de foi, de confiance et d'amour avec Dieu, de l'amour dont nous sommes certains. C'est un silence d'amour avec Dieu dont on est sûr. »

- *9 avril 1974, mardi saint, 17 heures.*

> Pour cette œuvre de sainteté, d'amour et de prière contemplative, nous pouvons compter sur le Saint-Esprit: *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus Sancti* (Le Saint-Esprit descendra sur vous et vous serez revêtus de force) (Ac 1, 8).
> Pour cela, ne pas nous faire d'illusion sur notre temps. Voir les dangers décuplés pour nous actuellement:
> – l'activisme. Il est une activité humaine qui croit pouvoir remplacer la grâce. Trouvons le temps nécessaire à la prière tranquille.
> – la pitié désarmée, c'est-à-dire qui ne croit plus aux occasions de péchés.
> Le premier remède à ces défauts, c'est être en Dieu; avec sa doctrine transformée en prière. Devenons des âmes de prière.

- *10 avril 1974, mercredi saint, 9 heures.*

C'est en les confiant à la sainte Vierge que le père Calmel quitte les séminaristes d'Écône:

> Il faut lui demander, à la sainte Vierge, de faire notre éducation, qu'elle ne nous laisse rien passer. Il faut lui dire comme au Seigneur: « Ne vous gênez pas avec moi! » Qu'elle nous éduque dans les deux directions suivantes:
> – Le début de notre apostolat. Par exemple en formant des groupes de chapelet.
> – Que la sainte Vierge nous maintienne dans la fidélité à la vraie messe. Elle nous dit: « N'allez pas à la messe de la nouvelle religion! »

Le prédicateur avait appris que quelques séminaristes, pendant leurs vacances, se permettaient encore d'assister à la nouvelle messe, pourvu qu'elle

fût célébrée par un prêtre digne. Mgr Lefebvre ne leur avait pas encore donné de consigne péremptoire [531]. Le père Calmel réagit énergiquement :

> Voyez-vous Mgr Lefebvre aller à cette messe ? ou saint Pie X séminariste allant à la messe de la nouvelle religion ? En y allant, c'est Monseigneur, c'est saint Pie X que vous y emmenez ! Ne traînez pas saint Pie X à la messe de la nouvelle religion ! Si vous ne voyez pas cela, faites la prière de sainte Jeanne d'Arc dans sa prison : « Très doux Dieu, en l'honneur de votre très sainte Passion, je vous requiers si vous m'aimez, de me révéler ce que je dois faire avec ces gens d'Église. »
>
> Notre position n'est tenable que si nous avons une âme de martyrs. (...) Ce n'est pas drôle, mais c'est l'amour de Dieu qui nous demande cela : un témoignage aussi dur, aussi usant, avec tous les faux problèmes d'autorité, d'obéissance. C'est l'amour de Dieu qui a fait les martyrs, les témoins de la foi. Notre témoignage, notre combat à nous, c'est de maintenir le rite fidèle. Être confesseurs de la foi à notre époque, c'est un grand honneur que Dieu nous fait. Quels que soient nos sentiments de relégation, de déréliction, maintenons ! [532]
>
> Le témoignage est nécessaire : supplions la reine des martyrs de nous procurer la vertu de force, la force tranquille, le *sustinere* théologal, une stabilité adamantine. Qu'elle fasse en nous l'éducation de la force.

Les dernières paroles du prédicateur furent celles de l'espérance. La sainte Vierge l'a promis à Fatima : « Finalement, mon Cœur immaculé triomphera. »

Le père Calmel rentra enchanté de son séjour dans le séminaire valaisan. « Je suis tout à fait heureux d'Écône et de mon ministère là-bas [533]. » « Écône m'a bien édifié. » Certes, il ne pouvait s'empêcher de comparer la vie de ce séminaire à la formation et aux grâces qu'il avait reçues à Saint-Maximin. À ce titre, il regretta que saint Jean de la Croix soit « peu lu », et que « le désir violent de sainteté ne soit pas éveillé chez tous ». Il aurait voulu sans doute trouver son propre désir de la perfection chez ces futurs prêtres dont il pressentait l'immense responsabilité dans le monde actuel. Du reste, il se réjouis-

---

en la fête
531 - Dans sa biographie de Mgr Lefebvre, Mgr Tissier de Mallerais écrit : « Le 5 mai 1975, de conserver
de saint Pie V et le jour des funérailles du père Calmel, il prend même la résolution 19 mars 1979 »
coûte que coûte la messe traditionnelle. Cf. *Lettre aux amis et bienfaiteurs* n° 16,
(*Marcel Lefebvre, une vie*, Clovis, Etampes, 2002, p. 508, note 3)
532 - Ce dernier paragraphe est cité par Mgr Tissier de Mallerais, *Marcel Lefebvre, une vie*, Clovis,
Etampes, 2002, p. 490.
533 - Lettre du 5 mai 1974.

sait de deviner l'évolution du séminaire vers un état de vie plus « cadré », « un état de vie que réclamera la résistance vraie, ou le renouveau », un idéal sacerdotal qui soit « adapté aux nécessités présentes ; et les paroisses, quand elles revivront, seront gardées et nourries par des prêtres d'un autre modèle que les "curés de paroisse" qui subsistent encore ». Il en parla à Mgr Lefebvre qui partageait son grand idéal [534].

L'estime mutuelle et la communion de pensée qui unissaient le frère prêcheur et Mgr Lefebvre allaient se manifester quelques mois plus tard. À la date du 21 novembre 1974, le courageux archevêque publiait une *Déclaration* dont la lumière et la force étaient manifestement inspirées. Quelle joie ce fut pour le père Calmel de retrouver, sous une plume épiscopale, ce qui avait fait l'âme de sa vie et de sa prédication.

Lorsqu'il en prit connaissance, il se trouvait dans le réfectoire des prêtres de la maison de Saint-Pré. Un témoin, alors âgé de 17 ou 18 ans, raconte: La mère Hélène communiqua le texte au père Calmel. Celui-ci se leva, commença à lire. Il lut, relut le texte à haute voix, parcourant la salle de part en part, interrompant sa lecture pour laisser parler son cœur : « Oui, c'est cela, c'est exactement cela. » Saisi d'une vive émotion, le dominicain exultait. Un évêque avait parlé. Un successeur des Apôtres faisait entendre la voix de l'immuable Tradition.

Pour répondre à l'appel du père Calmel qui demandait aux siens de « méditer et faire connaître [535] » « la *Déclaration* décisive de notre cher et vénéré évêque Marcel Lefebvre [536] », nous en donnons ici le texte [537] :

> Nous adhérons de tout cœur, de toute notre âme à la Rome catholique, gardienne de la foi catholique et des traditions nécessaires au maintien de cette foi, à la Rome éternelle, maîtresse de sagesse et de vérité.
>
> Nous refusons par contre et avons toujours refusé de suivre la Rome de tendance néomoderniste et néoprotestante qui s'est manifestée clairement dans le concile Vatican II et après le Concile dans toutes les réformes qui en sont issues.
>
> Toutes ces réformes, en effet, ont contribué et contribuent encore à la démolition de l'Église, à la ruine du sacerdoce, à l'anéantissement du Sacrifice et des sacrements, à la disparition de la vie religieuse, à un

---

534 - Lettre du 14 avril 1974.
535 - Lettre du 21 janvier 1975.
536 - Lettre du 31 décembre 1974.
537 - *Itinéraires*, janvier 1975.

enseignement naturaliste et teilhardien dans les universités, les séminaires, la catéchèse, enseignement issu du libéralisme et du protestantisme condamné maintes fois par le magistère solennel de l'Église.

Aucune autorité, même la plus élevée dans la hiérarchie, ne peut nous contraindre à abandonner ou à diminuer notre foi catholique clairement exprimée et professée par le magistère de l'Église depuis dix-neuf siècles.

« S'il arrivait, dit saint Paul, que nous-même ou un Ange venu du Ciel vous enseigne autre chose que ce que je vous ai enseigné, qu'il soit anathème. » (Ga 1, 8)

N'est-ce pas ce que nous répète le Saint-Père aujourd'hui ? Et si une certaine contradiction se manifestait dans ses paroles et ses actes ainsi que dans les actes des dicastères, alors nous choisissons ce qui a toujours été enseigné et nous faisons la sourde oreille aux nouveautés destructrices de l'Église.

On ne peut modifier profondément la *lex orandi* sans modifier la *lex credendi*. À messe nouvelle correspond catéchisme nouveau, sacerdoce nouveau, séminaires nouveaux, universités nouvelles, Église charismatique, pentecôtiste, toutes choses opposées à l'orthodoxie et au magistère de toujours.

Cette réforme étant issue du libéralisme, du modernisme, est tout entière empoisonnée ; elle sort de l'hérésie et aboutit à l'hérésie, même si tous ses actes ne sont pas formellement hérétiques. Il est donc impossible à tout catholique conscient et fidèle d'adopter cette réforme et de s'y soumettre de quelque manière que ce soit.

La seule attitude de fidélité à l'Église et à la doctrine catholique, pour notre salut, est le refus catégorique d'acceptation de la réforme.

C'est pourquoi sans aucune rébellion, aucune amertume, aucun ressentiment nous poursuivons notre œuvre de formation sacerdotale sous l'étoile du magistère de toujours, persuadés que nous ne pouvons rendre un service plus grand à la sainte Église catholique, au souverain pontife et aux générations futures. C'est pourquoi, nous nous en tenons fermement à tout ce qui a été cru et pratiqué dans la foi, les mœurs, le culte, l'enseignement du catéchisme, la formation du prêtre, l'institution de l'Église, par l'Église de toujours et codifié dans les livres parus avant l'influence moderniste du Concile en attendant que la vraie lumière de la Tradition dissipe les ténèbres qui obscurcissent le ciel de la Rome éternelle.

Ce faisant, avec la grâce de Dieu, le secours de la Vierge Marie, de saint Joseph, de saint Pie X, nous sommes convaincus de demeurer fidèles à l'Église catholique et romaine, à tous les successeurs de Pierre, et d'être

les «*fideles dispensatores mysteriorum Domini Nostri Jesu Christi in Spiritu Sancto*» (fidèles dispensateurs des mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Esprit-Saint). Amen.

## 24

# Espérer contre toute espérance

LES COURSES incessantes du prédicateur de la foi, les inquiétudes de la tourmente que traversait l'Église, la correspondance surabondante, les écrits qui mobilisaient toute son énergie, la vie de prière et de pénitence achevèrent d'user la santé déjà si fragile du père Calmel.

À la mi-octobre 1973, alors qu'il était à Toulon, il souffrit d'une syncope d'un genre tout nouveau qui le poussa à appeler un prêtre pour lui administrer les sacrements. Il se vit « à deux doigts de la mort[538] ».

Comme à son habitude, il profita de cette nouvelle épreuve pour élever son regard vers Dieu. « Je profiterai de cette crise bizarre et imprévue pour vivre encore plus près du Seigneur. Du moins c'est mon désir le plus grand[539]. » « Comme on a envie que le Seigneur nous sanctifie totalement et sans tarder quand on constate la manière imprévisible dont il peut nous rappeler à lui[540]. »

Le bon Dieu préparait en effet et purifiait son serviteur en vue d'ultimes combats. Au milieu de l'effondrement général de la chrétienté et des œuvres catholiques, le père Calmel aurait à bâtir. Avant de s'éteindre, le théologien et le père des âmes aurait à donner une dernière lumière. Mais pour ce faire, il devait disparaître. La Providence l'affaiblissait pour être sa force, elle le privait de toutes ressources humaines pour qu'il ne mît qu'en elle son espérance.

---

538 - Lettre du 19 octobre 1973.
539 - Lettre du 18 octobre 1973.
540 - Lettre du 19 octobre 1973.

***Saint-Pré du Cœur-Immaculé***

Les facilités nouvelles qui avaient été concédées au père Calmel dans ses rapports avec les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus lui avaient permis de les éclairer et de les fortifier au cours des troubles qui suivirent la réforme de la messe et des sacrements. Elles furent aussi l'occasion de les soutenir dans les choix douloureux qui allaient aboutir à la fondation de la maison du Cœur-Immaculé à Saint-Pré (Brignoles).

Seule la part que prit le dominicain dans ces événements nous intéresse ici. Cependant, pour l'estimer à sa juste valeur, il sera bon de revenir un peu en arrière dans le temps et saisir la situation qui était imposée aux dominicaines enseignantes.

La première difficulté qu'elles rencontraient venait des lois scolaires du gouvernement français et de l'attitude de l'épiscopat.

Dès 1942, un « plan d'ensemble d'éducation et d'enseignement national » avait été préparé par Paul Langevin (président de la Ligue des Droits de l'Homme en 1945) et Henri Wallon (collaborateur du journal *L'Humanité* et ministre de l'Éducation nationale du gouvernement du général de Gaulle en 1944). Il se mit en place petit à petit. Les écoles privées devraient recevoir les subventions de l'État afin d'être placées sous son contrôle. Malheureusement, aucun évêque, à l'exception d'un seul, aucun prêtre ni dirigeants de l'A.P.E.L. (Association des Parents de l'Enseignement Libre) ne réagit contre ce projet qui tendait à absorber l'enseignement catholique et en faire un organe de l'État. En mai 1958, le congrès national des A.P.E.L., qui rassemblait près de quatre-vingt mille personnes, fit entériner l'affaire. On imposa aux assistants une déclaration qui se terminait par ces mots : « Les Congressistes appellent de tous leurs vœux pressants une législation inspirée de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme et réalisant enfin une véritable justice pour les parents et pour les maîtres de l'enseignement libre. »

Le 31 décembre 1959 fut votée une loi préparée par le premier ministre de Charles de Gaulle, Michel Debré, et par le ministre de l'Éducation nationale, le socialiste Boulloche. Le premier article de la loi en donne le ton :

> L'État proclame et respecte la liberté de l'enseignement. L'enseignement placé sous le régime des contrats est soumis au contrôle de l'État : l'établissement, tout en conservant son caractère propre, doit donner cet enseignement dans le respect total de la liberté de conscience. Tous les enfants, sans distinction d'origine, d'opinion ou de croyance, y ont accès.

Les établissements liés par ces contrats d'association devaient donc suivre les règles et les programmes de l'enseignement public, et les cours devaient être confiés à des maîtres soit soumis à l'État par contrat, soit désignés par les Académies.

Le 17 novembre 1960, une circulaire du ministère de l'Éducation nationale précisait déjà : « Il convient de refuser l'insertion dans le contrat de toute formule qui, mentionnant le caractère confessionnel de l'enseignement dispensé, serait de ce fait contraire à la liberté de conscience affirmée à l'article 1 de la loi. » Les chefs d'établissements n'étaient donc plus en droit de refuser des professeurs non catholiques.

L'attitude de l'Église de France face à cette mainmise du gouvernement fut celle du ralliement. Pour neutraliser toute tentative de réaction de la part de certaines A.P.E.L., le Secrétariat Général de l'Enseignement Catholique ôta aux responsables le droit de négocier avec l'État. Il leur fallait s'aligner sur les positions du Secrétariat Général (circulaire de Mgr Cuminal, 1964).

Pour les dominicaines, c'était une question de vie ou de mort. La pression était telle que la congrégation crut bon d'accepter les contrats simples pour ses maisons (1962). D'une façon très pratique, on vit à Toulon se présenter des professeurs, envoyés par le Secrétariat de l'enseignement catholique diocésain, divorcés « remariés », jeunes vivant fort mal, certains même non catholiques.

À cela s'ajoutait la « carte scolaire », c'est-à-dire la répartition imposée par le Secrétariat diocésain qui prétendait ôter aux établissements telle ou telle section, telle ou telle classe, sous prétexte d'une meilleure répartition des forces de l'enseignement catholique. Cela revenait à une dislocation et à un nivellement par le bas des écoles et à imposer les contrats d'association et, peu à peu, la mixité.

À la question purement scolaire se greffait celle des aumôniers et du catéchisme. À l'évidence, les réformes avaient pour but d'inculquer à tous les enfants catholiques les nouveautés qui sévissaient dans l'Église.

Dans tous les diocèses, les évêques imposèrent aux sœurs des prêtres qui suivaient ou même devançaient le courant progressiste. Toutes n'eurent pas la fermeté de la prieure de Toulon. L'évêque de Toulon, Mgr Barthe, proposa effectivement plusieurs prêtres parmi les plus progressistes du diocèse. La mère prieure, mère Marie-Francois Dupouy, dut en refuser successivement cinq. Sa résistance fut bénie par Dieu puisqu'arriva, pour Noël 1964, M. le chanoine Antoine Cutajar, ancien archiprêtre de la cathédrale de Constantine, âgé de

soixante-quatre ans. Il suivra les sœurs jusque dans leur fondation de Saint-Pré où il mourut le 19 mars 1992.

À la question des aumôniers s'ajoutait celle des catéchismes. Des directives très précises furent données aux auteurs des nouveaux catéchismes. Ils devaient impérativement suivre un « Fonds obligatoire à l'usage des auteurs d'adaptation », spécialement dans les classes du cours moyen. Ce texte, élaboré dès 1966 et adopté par l'Assemblée plénière de l'Épiscopat français tenue à Lourdes en octobre 1966, allait servir de base aux « Parcours catéchétiques » et à d'autres ouvrages répandus dans les diocèses. Sur beaucoup de points, leur contenu représentait un abandon ou une édulcoration de la foi. Aux objections que la prieure du cours Saint-Dominique de Toulon fit au directeur diocésain chargé du catéchisme, elle n'obtint comme réponse que l'argument d'autorité : « C'est une décision épiscopale. Nos évêques l'ont voulu et tous les experts étaient d'accord. » « Plutôt se saborder, conclut la mère Marie-François Dupouy, que d'entrer dans l'engrenage du système moderniste. » La mère Hélène Jamet, qui était toujours l'âme de la maison de Toulon aux points de vue spirituel, intellectuel et pratique, aidait les mères à y voir clair et à suivre en paix la volonté de Dieu. Les mères furent aussi très encouragées par une visite qu'elles firent à Mgr Lefebvre en janvier 1970, alors en repos à La-Croix-Valmer (entre Cavalaire et Saint-Tropez).

Face à une telle propagande moderniste, la plupart des établissements de la Congrégation des Dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus avaient plus ou moins obéi à la Direction de l'enseignement libre de leurs diocèses respectifs. Les aumôniers, souvent en clergyman ou en civil, adoptaient les innovations liturgiques. Cependant, en juillet 1967, le chapitre général de la congrégation élut comme supérieure la mère Anne-Marie Simoulin qui allait mettre toute sa fougue à combattre dans la congrégation les effets dévastateurs du progressisme. Aux sœurs qui avaient demandé en 1966 un *aggiornamento* des constitutions dans le sens de Vatican II, elle répondait, en s'appuyant sur une lettre du père Nicolas, que les dites constitutions avaient été transformées en 1953 et n'avaient nullement besoin d'une refonte. Elle obtint que le chapitre de 1968 refusât nettement la mixité et le regroupement des écoles selon la « carte scolaire ». Elle soutint la résistance des sœurs de Toulon contre les pressions de la Direction de l'Enseignement Catholique du diocèse et vint en personne, le 28 avril 1969, présider l'Assemblée générale de parents d'élèves. Elle écrivit elle-même une lettre très énergique au père de Sentenac, directeur de l'Enseignement Libre de Toulon, datée du 17 décembre 1969. À l'époque, seule la maison de Toulon

s'était clairement déclarée face à l'évêché, face aux parents et face aux professeurs, comme n'admettant ni la messe nouvelle, ni la liturgie post-conciliaire, ni les nouveaux catéchismes, ni la possibilité du contrat d'association avec toutes ses conséquences, ni celle du morcellement de l'école.

La situation était-elle durable ? Et qu'en serait-il de la congrégation ? Un bon nombre de sœurs, en effet, étaient de plus en plus influencées par le monde et par le progressisme. Certaines se croyaient autorisées à regarder la télévision, à introduire les lectures en français dans le bréviaire, ou manifestaient des sympathies pour l'œcuménisme.

Dans cette perplexité, la mère Hélène Jamet et la mère Marie-François Dupouy demandèrent une entrevue avec la mère Anne-Marie Simoulin, mère générale, à la fin de l'année scolaire 1969-1970. Elles lui présentèrent la nécessité qu'elles voyaient de rassembler dans des communautés les sœurs ayant choisi des options fondamentales intangibles, avec l'assurance d'avoir une prieure qui ne transige pas avec le modernisme.

Mgr Lefebvre, alors supérieur général des Pères du Saint-Esprit, avait écrit le 15 août 1968 :

> Désormais le temps n'est plus aux compromissions, aux dialogues de sourds... Il faut choisir... À nous d'encourager toutes les initiatives saines et conformes à la vraie tradition de l'Église. Il faudra de nouvelles sociétés religieuses, de nouveaux séminaires, qui naissent et se développent selon les normes séculaires de la sainteté... Déjà se dessine cette purification, sans doute douloureuse, mais nécessaire dans l'Église, dans les sociétés religieuses. Certains se divisent, d'autres se diviseront. Celles-là auront des vocations qui demeureront fidèles aux enseignements de l'Église, à ses saintes traditions, les autres se dissoudront et disparaîtront[541].

Les divisions internes au sein de la Congrégation du Saint-Nom-de-Jésus étaient devenues plus violentes en raison de l'introduction de la nouvelle messe à la fin de 1969. Elles poussèrent la mère générale à proposer, le 17 novembre 1971, le regroupement des sœurs ayant mauvaise conscience à suivre la position ferme de la congrégation, afin qu'elles vivent « dans des communautés où elles puissent mener une vie religieuse enseignante intégrale, mais conformément à ce qui leur paraît fidélité à l'Église ». Cette mesure n'empêcha pas les tensions, accentuées par le courageux

---

541 - Mgr Lefebvre, *Lettres pastorales*, « Nos raisons d'être optimistes », 15 août 1968, Clovis, édition de 1995, p. 324-325.

refus de la nouvelle messe que la mère Anne-Marie Simoulin exprima en décembre 1971. Les troubles dans les communautés acculèrent la mère générale et son conseil à demander un recours à Rome, par l'intermédiaire de l'Assistant ecclésiastique, le père Nicolas.

Dès le 21 janvier 1972, la Sacrée Congrégation des religieux nomma un Visiteur apostolique, le père Van den Broeck, prémontré. Celui-ci s'empressa de faire une visite canonique de la congrégation dès le mois de février. En août 1972, les pouvoirs du visiteur romain furent prolongés afin qu'il puisse préparer le chapitre général de la congrégation qui devait avoir lieu en juillet 1973. Manifestement, il s'agissait pour lui de préparer les esprits à l'élection d'une supérieure favorable aux orientations conciliaires.

La situation devenant intenable, l'ancienne prieure de Toulon, alors maîtresse des novices professes à Toulouse, la mère Marie-François Dupouy, écrivit une sorte de mémoire à la mère générale, daté du 1[er] janvier 1973. Après avoir remercié sa supérieure pour les mesures courageuses qu'elle avait prises dans la congrégation et avoir fait un bilan de l'état des choses, elle arrivait à la conclusion suivante :

> Ne faudrait-il pas regrouper nos forces dans trois maisons secondaires solides, - trois et pas plus - avoir ainsi, de nouveau, des communautés d'une vingtaine de sœurs professes et deux écoles paroissiales nettement orientées ? (...)
>
> Je précise que la première fidélité est de maintenir liturgie et *Ordo* traditionnels, office dominicain latin, catéchisme de toujours, enseignement doctrinal orthodoxe, éducation chrétienne soutenue par des groupements de piété (toutes choses pour lesquelles la mère générale a si fortement combattu).

La chose était urgente, précisait-elle, et devait être entreprise avant le prochain chapitre électif, faute de quoi « nous craignons fort que la congrégation se trouve à jamais incapable d'un redressement réel ». L'idée d'une fondation indépendante des pressions modernisantes et des contrats de l'État faisait donc son chemin.

Cependant, le chapitre général de la Congrégation du Saint-Nom-de-Jésus, convoqué le 11 mars 1973, ne put avoir lieu. Craignant peut-être la réélection de la mère Anne-Marie Simoulin, la Sacrée Congrégation des religieux interdit la tenue du chapitre par une lettre du 31 mars 1973. La supérieure « sortante » gardait son pouvoir jusqu'au prochain chapitre, sous l'autorité du visiteur romain, le père Van den Broeck.

L'année scolaire 1973-1974 commença donc dans un climat d'inquiétude bien compréhensible. Quel serait l'avenir de la congrégation et de ses orientations franchement traditionnelles qui habitait une bonne partie des sœurs ?

Le 1er novembre 1973, la mère générale profita d'une cérémonie pour réunir une dizaine des mères les plus importantes de la congrégation. Ce fut l'occasion pour la mère Hélène, appuyée par les mères Marie-François Dupouy, Raymond-Marie Berthommé et d'autres mères présentes, d'exprimer simplement mais fermement sa manière de voir la situation. Pour sauver la congrégation, il fallait ouvrir une maison, avec un noviciat, qui mène la vie de la congrégation dans « sa pureté absolue ». D'une manière très pratique, les mères de Toulon pensaient que l'heure était venue de vendre le cours Saint-Dominique de Toulon. Pour rompre le contrat avec l'État, la seule solution était en effet de fermer cette maison et d'en ouvrir une autre, hors contrat, en dehors de la ville. Les sœurs auraient ainsi les mains libres pour pouvoir suivre intégralement leurs constitutions. La chose devait être faite dès cette année scolaire 1973-1974, avant le prochain chapitre général ou avant toute nouvelle décision de Rome.

La mère Anne-Marie Simoulin accorda la permission de transférer le cours Saint-Dominique de Toulon dès la fin de l'année scolaire 1973-1974, et fit entériner la décision par le Conseil.

Dès lors, les événements allaient se précipiter. Aidées par un fils spirituel du père Calmel, on trouva la propriété de Saint-Pré (La Celle, Brignoles) pour la fête de l'Immaculée conception 1973. On put vendre facilement les diverses maisons et le terrain de l'école de Toulon.

À Toulouse également, les choses allaient s'accélérer. Le 11 janvier 1974, la Sacrée Congrégation des religieux nommait le père Decabooter, trappiste, abbé de Sainte-Marie du Désert, comme assistant religieux de la Congrégation du Saint-Nom-de-Jésus, en remplacement du père Nicolas qui avait démissionné, avec la charge de préparer et de présider le prochain chapitre général. Malgré ces précautions, et jugeant la congrégation dans une impasse et les résistances aux nouveautés modernisantes trop fortes, Rome intervint le 27 mai 1974. La Congrégation des religieux interrompit le mandat de la mère Anne-Marie Simoulin (« terminé de droit depuis 1973 mais prorogé de fait »), et nomma une administratrice qui gouvernerait la congrégation avec l'aide du père Decabooter.

Quel fut le rôle du père Calmel dans le dénouement de cette affaire ?

On se souvient des liens qui unissaient le dominicain aux enseignantes depuis son ordination en 1941 jusqu'en 1955 et, au-delà de son bannissement, jusqu'à ces années 1970. Les nombreuses rencontres, facilitées depuis 1968, avaient permis au père Calmel d'éclairer et de fortifier les esprits sur les événements de la vie de l'Église ou du monde. On l'a vu en particulier au sujet de la révolution liturgique de 1969. On devine avec quel intérêt, et même avec quelle inquiétude, il envisageait l'avenir de la Congrégation du Saint-Nom-de-Jésus qui comprenait tant de ses filles spirituelles et dans laquelle il avait fortement accentué l'esprit authentiquement dominicain. La mère Hélène Jamet notait en novembre 1973 :

> Vous savez que la santé de l'âme, pour notre cher Père, est toujours admirable, capable de remettre en santé toutes les âmes qui s'offrent à sa guérison par la grâce de Dieu. Il l'a fait son prêtre et fils de saint Dominique et nous l'a donné pour Père. Pendant l'éternité nous rendrons grâce au Seigneur pour ce bienfait.

Tout en restant très respectueuse, cette paternité soulevait les âmes ; le Père conseillait les sœurs autant qu'elles le désiraient. La mère Marie-François Dupouy, qui joua un rôle si important dans ces événements, avoue humblement :

> Nous suivions les choix du Père. Ce n'était pas seulement nous, pauvres petites sœurs, qui aurions pu résister. À chaque fois que j'avais à visiter une autorité, j'avais vu, ou téléphoné ou écrit au père Calmel. Il y a des choses que je ne savais pas. J'étais jeune.
>
> Quant à la question des contrats, il nous a beaucoup aiguillées. Il répondait toujours longuement quand on lui écrivait au sujet de ce qu'on pouvait accepter ou non. Grâce à lui, la communauté de Toulon a vu qu'il fallait absolument refuser les contrats.

Dès l'élection de la mère Anne-Marie Simoulin comme mère générale, le père Calmel entretint avec elle des relations fréquentes. Un petit incident fut même l'occasion d'explications simples et profondes. Alors qu'il avait prévu de passer à Toulon les fêtes de Noël 1970 et d'y rester quelques semaines, il se vit interdire l'accès au cours Saint-Dominique, sans doute à cause d'une intervention du père Nicolas. Le père Calmel et la mère générale purent ainsi s'expliquer et réaliser un « rapprochement » qui « réconforta » beaucoup le dominicain [542].

---

542 - Lettres du 18 et 20 décembre 1970.

Lorsque la mère Anne-Marie Simoulin manifesta sa détermination à rester attachée à la liturgie traditionnelle (décembre 1971), ce fut un déchaînement « du père Nicolas, de quelques pères dominicains et de quelques maisons de sœurs » contre cette décision. Le père Calmel l'encouragea fortement et incita de nombreuses sœurs à la soutenir. Après une rencontre avec elle, il écrivait sa joie :

> Vu mère générale ; elle tient bien ; 91 sœurs (dont toutes les jeunes) sont d'accord avec elle sur tout y compris la bonne messe. C'est admirable. Je demande à Notre-Dame que Rome (qui est devenue la fausse Rome) ne s'occupe pas d'elles[543].

Cette prière ne fut pas exaucée, comme nous l'avons vu. Lors de la visite canonique du père Van den Broeck en février 1973, le père Calmel engagea les sœurs à refuser absolument de se « laisser enliser dans le sable mouvant des questions de personne. (...) Ce qui est en cause ce sont les choix conformes à l'Église de toujours et à la Rome éternelle au milieu d'une Église collégialisée et moderniste qui ose se donner comme vraie[544]. »

La visite était l'occasion pour les sœurs de rendre témoignage « comme dominicaines enseignantes de leur foi dans la vraie messe, la vraie vie consacrée, la vraie éducation, l'ordre vrai de saint Dominique et de saint Thomas ». Force était de constater que le Visiteur romain était « l'émanation d'une collégialité moderniste et d'une congrégation romaine dominée par les collégialités, par les émissaires de Villot et par les courroies de transmission des hiérarchies parallèles, plus ou moins maçonniques, installées dans Rome. *Rome n'est plus dans Rome.* » C'est au nom de la Rome de toujours qu'il fallait rester inflexible sur les choix de la Tradition.

Le père Calmel ne pouvait pas ne pas penser, à l'occasion de cette inspection romaine, à la visite canonique qui avait abouti à son bannissement en 1954. Dans une lettre, il en dégageait les points communs et les divergences :

> En 1954, j'étais le Père qu'il fallait écarter, avec l'arrière-pensée que, une fois ma disparition obtenue, l'alignement de la congrégation sur un « courant » qui se cherchait (courant fédéraliste du père Paul Philippe) deviendrait plus facile[545].

---

543 - Lettre du 24 janvier 1972.
544 - Lettre du mois de février 1972.
545 - C'est le père Paul Philippe o.p., qui créa en 1960 une fédération en regroupant quatre congrégations dominicaines enseignantes. Le but était de fondre peu à peu les congrégations afin de mieux les tenir en main.

> En 1972, c'est la congrégation qui est à abattre avec la volonté arrêtée que cette liquidation une fois achevée, la religion postconciliaire sera délivrée en France de l'opposition d'un fortin bien dirigé et bien muni. (...) En 1972, il s'agit d'en finir avec une institution de l'Église de toujours, de l'éducation traditionnelle et de la Rome éternelle. (...)
>
> En 1954, vous aviez à dépasser l'humain, un humain qui se parait de titres sublimes et purs: mission apostolique, unité à sauvegarder, charité fraternelle à promouvoir, observances à garder, autorité du Vicaire de Pierre à respecter. Ce qui grouillait sous ces titres, c'était surtout: jalousie, volonté d'avancement, servilité, hypocrisie.
>
> En 1972, vous avez à dépasser la révolution en clergyman et anneau pastoral; non seulement les vilenies humaines, mais utilisant ces vilenies, la révolution installée dans l'Église qui se fait passer pour l'Église vraie qui se réclame de Rome et du pape; et qui continue de se prévaloir bien sûr des bons vieux titres toujours chers au monde ecclésiastique: ferveur à restaurer, unité d'amour, charité fraternelle à préserver, autorité du vicaire de Pierre à respecter[546].

Face à une telle manœuvre qui veut manifestement « abuser de votre obéissance », dit-il aux sœurs, il faut « ne pas vaciller d'un millimètre », parler et rester sur ses positions quelles que soient les conséquences:

> De faux mystiques peuvent voir là une obstination sinon un fanatisme digne de Port-Royal; d'esprit de secte; un attachement prodigieux à son sens propre. En réalité, c'est la simplicité de la colombe prescrite par le Seigneur lui-même parce que c'est la fidélité à la vraie Rome, à la Tradition apostolique. Le moment où cette attitude commencerait à déplaire au Seigneur serait le moment où elle se compliquerait de calculs humains ou d'orgueil[547].

À toutes, le Père prêchait la sérénité et la confiance. Car, dit-il, « la sainte Vierge est plus forte que les visiteurs. Elle pourvoit et pourvoira au mieux à l'établissement des sœurs fidèles[548]. » À la suite d'une entrevue avec la mère générale, il écrit: « Elle est courageuse, je l'exhorte beaucoup à se sanctifier dans la paix c'est-à-dire en ne tenant pas compte de ce que peut dire en bien (?) ou en mal le visiteur[549]. » Surtout, il encourageait la jeune mère générale à « recourir à mère Hélène », qui avait été sa supérieure et qui avait une vi-

546 - Lettre du 13 février 1972.

547 - Lettre du 25 mars 1972.

548 - Lettre du 4 février 1972 à une fille spirituelle.

549 - Lettre du 5 mars 1972.

sion si surnaturelle et paisible de la situation [550]. Chez cette ancienne qui av fait ses preuves dans des situations tragiques, toutes les sœurs trouverai un exemple de fermeté et de prudence, mais aussi de paix et de modestie nécessaires en ces temps troublés [551].

À la lueur des événements, la pensée du père Calmel sur l'avenir se fais plus précise. Dès le mois de décembre 1969, au lendemain de sa famet *Déclaration* de refus de la nouvelle messe, il avait demandé comme « mira pour Noël » que les sœurs qui le désirent « soient regroupées par leur gé rale (quitte à fermer des maisons) autour de vrais prêtres ne transigeant sur la messe [552] ».

À mesure que les pressions de Rome, de l'épiscopat français et de l'État faisaient plus fortes et plus explicites, cette idée lui devenait de plus en p évidente. Il fallait « s'orienter maintenant vers des maisons sans contrat avec des groupes de parents qui veulent consciemment assurer les transm sions que vous avez choisies devant Dieu d'assurer : la messe de saint Pie V - grégorien – le latin – les bonnes mœurs de la culture chrétienne [553] ».

La situation des sœurs et des écoles devenait en effet de plus en plus ins portable. À une sœur qui fut nommée en 1972, malgré ses protestations, d une maison où se célébrait la nouvelle messe, le père Calmel conseilla d' cepter cette nomination, mais de n'aller à la messe qu'une fois par semai Solution bancale bien entendu, et qui ne pouvait avoir qu'un temps.

Certaines sœurs, jusqu'à la prieure d'une maison, essayaient de justif l'acceptation des nouveautés par l'esprit missionnaire. Il fallait aujourd'h disait celle-ci, faire des « écoles missionnaires ». Le père Calmel s'éleva én giquement contre cette « confusion meurtrière ». La France n'est pas pays de mission, elle est une ancienne chrétienté en temps d'apostasie :

> La seule école chrétienne dans de tels pays c'est tout simplement ce qui a toujours été appelé une école chrétienne : enseignement et de la foi et des sciences humaines dans la lumière de la foi. Mais, plus l'apostasie devient puissante, plus de telles écoles se marquent d'une double fonction de suppléance : amour de la bonne messe et de la liturgie catholique.

---

550 - Lettre du 13 novembre 1972.
551 - Lettre du 28 mars 1973.
552 - Lettre du 19 décembre 1969.
553 - [illegible] décembre 1971.

> Ce ne sont pas des écoles missionnaires. Ce sont des écoles qui sont et restent chrétiennes dans une conjoncture d'apostasie et d'apostasie moderniste.
>
> Il est mortel, meurtrier, désastreux d'appeler école missionnaire une école chrétienne en un pays et pour un temps d'apostasie. Car c'est se détourner du front de combat et ne pas donner aux enfants les armes qu'il faut. Les armes qu'il faut c'est la messe de toujours, la liturgie de toujours, le dogme d'avant l'offensive moderniste. Et si vous vous dites missionnaires, vous penserez bien plus à des « adaptations » qu'au maintien de la Tradition vivante (s'adapter à quoi ? à la religion nouvelle et le tour est joué). Vous laisserez les enfants rentrer dans la religion de maintenant. Le beau travail ! Bannir le terme trompeur d'« école missionnaire », vouloir et continuer de faire une école chrétienne pour des enfants que menace partout l'apostasie moderniste[554].

Pour maintenir ce cap, il fallait « être de plus en plus catégorique. Regrouper les maisons sur la messe. Ne pas accepter de compromission avec des sœurs ou des prêtres qui ont accepté la révolution [555]. » Quelle que soit l'issue du prochain chapitre,

> on ne pourra continuer comme jusqu'ici. Pourquoi ? Avant tout parce que la désintégration de la foi (catéchisme) de la messe (messe des enfants et des sœurs) des sacrements (avec la préparation donnée aux enfants) n'est pas stabilisée et ne peut pas l'être. L'autre raison est que la majorité des sœurs ont accepté les yeux fermés le glissement progressif, cette destruction croissante, alors qu'une petite fraction, en revanche, estime ne pouvoir ni pactiser ni élever des filles avec une liturgie fuyante. (...)
>
> À l'avenir, les positions foncièrement traditionnelles et antimodernistes seront, par force, beaucoup plus tranchées. Entre autres parce que la congrégation sera non seulement surveillée par l'œil de Moscou mais télécommandée par Moscou (Van den Broeck et les évêques)[556].

Le père Calmel invitait les sœurs à envisager leur situation à la lumière de celle de l'Église tout entière :

> La congrégation et les écoles n'ont naturellement de raison d'être que comme éléments vivants de la résistance d'ensemble au modernisme et dans la fidélité d'ensemble à la Tradition (je parle d'ensemble parce que

---

554 - Entretien du 3 novembre 1972.
555 - Entretien du mois de février 1973.
556 - Lettre du 17 mars 1973.

de fait, il y a partout quelques ilots). Or cela n'est possible que si vos maisons échappent aux diocèses (c'est fait, et il faut toujours y veiller pour les aumôniers), à l'État (ce n'est pas fait: contrats). (...)

Une revue n'est pas une école... Mais ce que Madiran a fait (et réussi) pour une revue (avec pour sûr un « trou » financier au départ) quand il a choisi la messe, et ce que Ousset a refusé (afin de garder du monde et des sous... et il perdra tout), votre congrégation doit le faire[557].

Il était bien entendu, du reste, que ce courage face aux menaces de Rome devait aller de pair avec une grande loyauté à l'égard des supérieurs de l'Ordre et de la congrégation. Cette ouverture faisait bien partie de l'héritage dominicain que le père Calmel avait reçu à Saint-Maximin et qu'il s'efforçait de transmettre:

De tant d'exemples[558], je retiens la grâce de l'Ordre qui est d'abord celle de la contemplation de la vérité, et ensuite, dans les rapports soit fraternels soit de sujets à supérieur et vice-versa, de dire la vérité, d'empêcher la pénombre. Comment dire: laisser les plaies respirer, au lieu de les dissimuler. Supérieurs et sujets meurent par asphyxie de demi-vérités (parce qu'ils ne sont aimés qu'à demi) (et aussi parce qu'ils ne désirent qu'à demi la vérité).

Quand je pense à saint Vincent Ferrier interpellant son ami Grégoire XII et pour finir, faisant débarquer celui qu'il avait repris en public par ces termes: *Ossa arida audite verbum Dei*... (Os desséchés, écoutez la parole de Dieu). Quand je pense au cardinal alexandrin (Ghislieri, le futur saint Pie V) s'opposant de front au népotisme de Pie IV, je me dis qu'il y a une grâce propre de l'Ordre et qui n'est plus guère vivante en nos temps dégénérés. Rien de la « timoration » qui « cale » pour ne pas faire de peine. Ce disant, je sais qu'il faut que nous portions et notre vérité, et la vérité de ceux dont nous sommes chargés, toujours plus devant Dieu, mais enfin c'est pour arriver à la dire. Prudence, mais prudence qui fait corps avec la grandeur. La grandeur de l'amour[559].

Pour atteindre et pour conserver cette force et cette simplicité, il fallait intensifier sa vie d'union à Dieu. Cette épreuve était certainement un appel de la Providence à « une vraie conversion de tous (...) ; ensuite à un témoignage de fidélité et un effort pour armer et défendre ceux qui viennent à vous. (...) S'il y a plus de ferveur, il y aura plus d'intelligence de la foi. S'il y a cette intelligence

557 · Lettre du 30 mars 1973.
558 · Saint Vincent Ferrier, saint Pie V, saint Thomas, saint Dominique.
559 · Entretien du mois de mars 1973.

plus grande, filles et parents seront animés à se défendre ; à entrer dans votre "système de défense"[560]. »

Lui-même prêchait par l'exemple. Au cours de l'été 1973, la mère Hélène pouvait noter :

> Toutes les sœurs qui passent chez nous, en vacances, et qui ne l'avaient pas vu depuis longtemps sont éblouies de sa sainte sérénité et de la lucidité de sa vision des malheurs de l'Église[561].

Sa force parfois farouche était animée d'une grande charité, comme illuminée par une paix venue du Ciel. Quelques mois plus tard, il invitera les sœurs à vivre intensément dans le Cœur immaculé de Marie à « s'approcher plus de lui par de saints désirs, une totale docilité intérieure, avec l'attention à ne pas nous satisfaire nous-même et en nous-même, et alors il pourvoira lui-même à votre défense et établissement[562] ». Et quelles que soient les épreuves, « dans la nuit noire, ne cessez de chanter et de bénir[563] ».

En outre, désormais, il fallait marcher. C'est pourquoi il encourageait beaucoup le transfert du cours Saint-Dominique de Toulon dans une maison « pas trop loin de Toulon (à cause des "paroissiens" du dimanche) qui permette aux sœurs qui le veulent et aux novices (ça fait 25 !) de vivre en vraies dominicaines enseignantes : libres des contrats, des parents peu décidés, des programmes laïques[564] ». Il suggère même un nom pour la future maison : « L'École de l'*Angelus* (puisque déjà existe l'Annonciation) ». Mais de son côté, il sent bien le poids des avis qu'il donne et il fait prier pour savoir donner « des conseils sûrs mais effacés : c'est l'œuvre de Dieu ». C'est de la prière des sœurs, des enfants et des familles, c'est de l'Immaculée que dépendra la fondation[565].

Quelle fut sa joie, lorsqu'il apprit qu'une « maison tranquille sur une colline (à mi-pente) dans les bois, près de Brignoles » avait été trouvée au cours de la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée conception ; il put la visiter dès le 18 décembre 1973.

Après avoir trouvé cette propriété à vendre, il fallait l'acheter. On fit venir quelques laïcs (MM. Pierre Castellan, Davion, Demolins) pour recueillir leurs conseils pour cette délicate opération financière. Ils conseillèrent à l'unanimité

---

560 - Sermon du 1er juillet 1973 aux sœurs de Toulon.
561 - Lettre de la mère Hélène, le 27 août 1973.
562 - Entretien du 17 février 1974.
563 - Lettre du 20 avril 1974.
564 - Lettre du 5 novembre 1973.
565 - Lettre du 28 novembre 1973.

de ne pas se lancer dans cette affaire, eu égard au prix d'achat et au manque de moyens. Le père Calmel « qui a eu le flair », comme raconte l'un d'entre eux, leur dit au contraire avec grande assurance : « faites l'opération ». C'est lui qui eut raison, en effet. La vente des maisons de Toulon et les dons de bienfaiteurs permirent l'acquisition de Saint-Pré.

Néanmoins, plus que les difficultés d'ordre financier, le père Calmel voyait bien les objections que l'on ne manquerait pas de faire au choix d'une telle école : « et tant de filles dont on se coupe ! » Il y répondait avec son habituelle lucidité :

> C'est du vent ! Il n'existe pas (en 1974) d'autres moyens de montrer aux familles et aux enfants l'absolu de l'éducation dans le Christ que de se « couper ». Mgr Lefebvre a vu, lui, le premier, qu'il n'est d'autre moyen de former de futurs prêtres au sens de l'absolu du sacerdoce et de montrer cela à tous les chrétiens, qu'en retirant ces jeunes au fond de l'Helvétie et loin de leurs diocèses dont ils se « coupent ».
>
> Et puis ces raisonneurs du « se couper » ne croient pas au primat de la prière. Ils croient que c'est leur œuvre et leur passion de faire quelque chose, ils croient que c'est cela qui sauve les âmes [566].

Restait bien sûr la délicate question du lien de cette maison avec la congrégation. Même si la fondation avait été acceptée par la mère générale et son conseil, qu'en serait-il de la prochaine supérieure qui, à n'en pas douter, aurait le profil de la nouvelle Rome ?

En mars 1974, le père Calmel croyait qu'une séparation à l'amiable était encore possible [567], et restait très serein, puisque tout était confié au Cœur immaculé de Marie, la fondation allant être faite en son honneur [568].

Pour ses filles spirituelles, le père Calmel ne voyait pas d'autre issue. Le choix de Saint-Pré se tenait dans la droite ligne de leur vœu « de tendre à la perfection en rendant témoignage sans la moindre équivoque face au modernisme [569] ».

Il félicite l'une d'elles en ces termes :

> Ma chère fille,
>
> Vous avez très bien fait de demander d'être affectée à la fondation de Saint-Pré. Quel que soit le nom, la réalité est une fondation :

---

566 - Entretien du 16 février 1973.
567 - Lettre du 11 mars 1974.
568 - Lettres du 5 avril et du 25 mai 1974.
569 - Lettre du 8 mai 1974.

> fondation pour répondre aux nécessités actuelles de la résistance. (...) L'obéissance est placée actuellement dans la situation très exceptionnelle d'avoir à s'agréger à une fondation pour ne pas trahir ce qui a dicté votre entrée en religion. Il faut bien voir que la profession que vous avez faite est placée dans cette perspective. Il ne faut pas raisonner comme en des temps de paix où l'appartenance à n'importe quelle maison assure indifféremment (sinon parfaitement) les conditions de fidélité à la profession[570].

L'intervention de Rome rendue publique le 3 juin 1974, ne changeait rien à la situation. Elle accentuait plutôt l'urgence de la nouvelle maison. D'autant plus que les motifs avancés par l'assistant religieux étaient clairs. Le père Calmel les traduisait ainsi : « Il est inadmissible que des sœurs comme elles, osent jeter la suspicion sur les nouveautés du Concile et des évêques. Les innovations détruisent la foi (...), mais ça ne fait rien : obéissance sans condition car "c'est nous l'Église"[571]. » Sans hésiter, il écrit à une sœur :

> Inutile de discuter. Les jeux sont faits jusqu'à ce que le Cœur de Jésus intervienne miraculeusement dans son Église. D'ici-là sans bruit, sans cri, sans nous en prendre à personne, vous « engranger » dans le manoir du Saint-Pré, faire un fortin qui tienne bon avec la grâce de Dieu, essaimer si les novices se multiplient – ce que nous espérons – et préparer des temps meilleurs. Faites pour vous autres, vierges du Christ, ce que fait à Écône Mgr Lefebvre pour les prêtres du Christ. Allez au Saint-Pré aussitôt vos classes finies. Je suppose dès le 1er ou 2 juillet[572].

Il termine sa lettre par un jeu de mots, traduisant littéralement le psaume 22 : « *In loco Pascuae ibi me collocavit.* Au lieu du (Saint) Pré, il m'a établie ».

Il fallut alors aux dominicaines beaucoup de courage pour quitter des sœurs très aimées et pour surmonter les critiques et les appels pressants à suivre les directives romaines. Pour conforter l'une d'entre elles, le père Calmel lui rappelle le sens chrétien de l'obéissance :

> Le seul problème, si l'on tient à employer ce mot, n'est pas d'obéissance, d'héroïsme dans l'obéissance, encore moins de panache, mais d'aller au plus sûr pour persévérer dans votre vocation sainte. C'est seulement si l'on a pris la voie la plus sûre – en un temps exceptionnel, parce que l'Église en fait est occupée par la contre-Église par ses suppôts

---

570 - Lettre du 5 mai 1974.
571 - Lettre du 4 juin 1974.
572 - Lettre du 21 juin 1974.

modernistes – que l'on peut parler d'obéissance ou d'héroïsme dans le détachement. Car c'est dans cette voie, dans cette seule voie, que nous avons à pratiquer l'obéissance[573].

Ce langage paternel fut une grande consolation pour la mère Hélène et pour celles qui se préparaient au déménagement, et renforça leur détermination à suivre le chemin tracé par la Providence. Les sœurs qui avaient connu le père Calmel depuis 1948 s'étaient écriées, unanimes : « Il fut pour moi un père. » Il le demeura jusqu'au bout.

Du reste, s'il joua un grand rôle dans ce dénouement, le dominicain ne fit nullement ombrage à l'influence déterminante de la mère Hélène Jamet. Il le reconnaissait lui-même en toute simplicité et en attribuait le mérite à celle qui fut véritablement l'âme de tous ces événements. Pour le père Calmel, la fondation de Saint-Pré était avant tout l'œuvre de la mère Hélène dont « la justesse du jugement » disait-il alors, « désensibilise par une vue de raison dans la foi[574] ».

## *Une vie nouvelle*

C'est donc une nouvelle étape de la vie du père Calmel qui s'ouvrait en juillet 1974, la dernière.

Depuis des années déjà, le dominicain aspirait à retrouver un couvent ou une maison authentiquement dominicaine. Dans les derniers mois, sa soif s'était accentuée. Il n'y allait pas seulement de lui-même, d'ailleurs, mais de l'Ordre tout entier. « Ma prière de plus en plus fréquente, écrivait-il, c'est qu'il se forme une maison (ou un noviciat) de frères prêcheurs qui garderaient la tradition sacerdotale et apostolique de notre Père : messe et liturgie dominicaine ; étude et prédication dominicaine[575]. » Il ne manquait pas de dominicains de bonne volonté, tel le maître des novices de Toulouse « qui a la foi et qui n'est certes ni fanatique ni buté », « gentil et intelligent » mais qui ne voyait pas du tout le danger des récentes réformes de la liturgie et de la vie religieuse. Ce n'est pas de là que viendrait le salut. C'est pourquoi le père Calmel suppliait le Ciel :

> Ce à quoi j'aspire de plus en plus, c'est une vie cadrée (dominicainement cadrée) avec un ministère à ma mesure. (...) Ici, (à Prouilhe)

---

573 - Lettre du mois de juin 1974.

574 - Entretien du 29 mai 1973. Le père Calmel précisait alors sa pensée : « La désensibilisation est une grande grâce et l'effet (je crois) du don de sagesse et d'intelligence. »

575 - Lettre du 12 mai 1974.

le cadre est nul: nulle liturgie, nulle prière commune, nulle vie commune; le danger de me tendre – pour rien – est beaucoup trop grand; me tendre parce que l'étude n'est plus équilibrée faute de prière liturgique commune et faute de ministère. J'ose espérer de saint Dominique qu'il trouvera autre chose pour un de ses fils qui ne veut qu'être dominicain jusqu'à la mort[576].

La réponse du Ciel lui vint à travers la fondation de Saint-Pré qui lui ouvrait ses portes. Il est à noter que son supérieur immédiat, le père Rzewuski, comprenait fort bien les intentions de son confrère. C'est tout à son honneur.

Le père Rzewuski approuve que j'aille vivre chez les sœurs – ou à Écône – car il voit fort bien que je ne peux encore rester à Prouilhe sans prière liturgique commune – ni ombre de ministère ni conversation commune. Et il confirme mon sentiment qu'il est impossible que le couvent de Toulouse, malgré ses sept novices et un minimum de règle, reprenne la liturgie de l'Ordre[577].

Le père Calmel dut retarder quelque peu son départ afin de régler quelques affaires et de guider deux séminaristes d'Écône qui faisaient chez lui leur retraite d'ordination. Mais dès qu'il eut la date de la fondation de Saint-Pré, il put écrire sa joie:

C'est le dimanche 7 au soir ou le 8 au matin que je pars pour Saint-Pré. Il me tarde moi aussi. (...) Le père Rzewuski, mon supérieur, est tout à fait d'accord. Je l'ai vu hier en rentrant de Narbonne. J'ai compris qu'il regrettait que je parte. Mais il voit juste et il est assez bon pour l'admettre sans difficulté. Il m'a dit de l'annoncer à mon provincial, en marquant bien que lui est d'accord avec moi. Je viens de le faire. Le provincial dira *amen*, c'est tout ce que je lui demande[578].

C'est donc comme assigné au vicariat de Prouilhe que le père Calmel se rendit à Brignoles. L'annuaire de la province dominicaine de Toulouse du 1er janvier 1975 porte à sa page 35: vicariat de Prouilhe, maison Saint-Dominique.

– Père Ceslas Rzewuski, supérieur de la maison.
– Père Gebhard Behler, aumônier et confesseur ordinaire des moniales.

Hors maison:

– Père Thomas Calmel, Saint-Pré, La Celle, 83170, Brignoles.

---

576 - Lettre du 19 mai 1974.
577 - Lettre du 4 juin 1974.
578 - Lettre du 24 juin 1974. À cette occasion le père Calmel notait l'affection fraternelle qui l'unissait au père Rzewuski, âgé de 81 ans, « qui lui avait rendu de si grands services en l'aimant à sa façon ».

Avant de partir, le dominicain put suivre sa retraite annuelle. La fragilité de sa santé lui faisait penser à la mort et à ses déchirements, et son humilité croissante l'établissait dans sa toute petitesse face à Dieu et face à sa nouvelle mission :

> Je ne veux pas vous craindre ni craindre la mort qui m'unira avec vous à jamais. Je crains mon inadaptation à vos desseins, mon inconscience, mais vous l'avez vaincue, je le crois. L'exemple de vos saints me le confirme. Je ne veux donc plus avoir de frayeur. Faites-moi l'un de vos saints prêtres.
>
> Guérissez-moi, Seigneur, de ces effrois au sentiment de la séparation de mon âme et de ma chair, car c'est vous, et non le vieil Adam, qui êtes le maître de toute chair.
>
> Me donner à vous avec mes imperfections. Savoir en vous mes possibilités d'éblouissement absurde et de vertige[579].

C'est dans ces dispositions intérieures que le père Calmel allait quitter le vicariat de Prouilhe dans lequel il résidait depuis 1967.

Le 1er juillet 1974, deux sœurs vinrent chercher ses cantines avec la camionnette que leur prieure leur avait gentiment prêtée pour l'occasion. Elles mirent les malles à la gare de Castelnaudary, tandis que le père Calmel se rendit lui-même par le train à Marseille le samedi 7, où l'on vint le prendre avec la fameuse 2 CV de la communauté pour le conduire à Brignoles. Nouveau sourire de la Providence, le serviteur de Dieu allait terminer ses jours en terre de Provence, là où il avait commencé sa vie dominicaine, à l'ombre de sainte Marie-Madeleine et dans la grâce de sa vie contemplative.

À son arrivée à Saint-Pré, les sœurs furent très surprises de son allure. Il était très pâle, plus frêle que jamais, malade. Il semblait avoir beaucoup souffert. Mais il y avait dans ses yeux une profonde joie et un bon sourire.

Au-dessus de la porte d'entrée se tenait une statue de la Vierge Marie qui semblait attendre les nouveaux arrivants. Lorsqu'il la vit, le père Calmel s'écria : « Cette maison est un pur cadeau du Cœur immaculé de Marie. » Il entraîna la communauté dans la chapelle où il entonna le *Magnificat*.

Il tint ensuite à bénir les lieux. Il bénit donc un seau d'eau avec laquelle il aspergea largement tous les recoins de la maison. Le goupillon lui paraissant trop timide, il jetait même l'eau avec sa main !

---

579 - Notes de retraites.

Le lendemain, dimanche 8 juillet, pour sa première messe à Saint-Pré, le dominicain donna le ton qui avait été le sien depuis toujours :

> Confiance – Espérance.
>
> Faire à Jésus l'honneur de ne rien craindre, à cause de lui. Ce n'est pas une question de volonté, mais d'humilité et de prière.

Il tenait beaucoup en effet à garder les sœurs dans la paix, celle de la modestie et de l'humilité, dans une union à Dieu simple et joyeuse. Les avis qu'il leur donnait en cette circonstance sont fort bien résumés par les notes de deux d'entre elles, prises en juillet 1974 :

> Dans ce temps d'Apocalypse, plus les situations sont tragiques ou embrouillées ou lamentables, plus il faut intérieurement refuser la tragédie, la tristesse ou l'embrouillement. Pour cela être enraciné dans l'Amour et chanter : *In caritate radicati et fundati* (enracinés et fondés dans la charité).
> Fuir tous les visages de l'épouvante et toutes les formes de dégoût de la vie... Les vrais disciples apprennent à croire à la tendresse de Dieu, se cachent en Dieu dans la prière, restent en paix malgré toutes les causes de trouble et les menaces qui pèsent sur notre monde déboussolé parce que devenu apostat.

Quelques jours après son arrivée, il pouvait exprimer sa joie :

> Les conditions de vie spirituelle et fraternelle, avec 22 ou 23 sœurs (je ne sais plus) (en fait 26) sont aussi favorables que possible. J'ai enfin un cadre dominicain de prière. Les « apprenties » (novices) sont avides comme de petits oiseaux affamés. Que Notre-Dame me donne de ne pas les décevoir.
> Vernette arrive demain et va faire l'œuvre où il excelle de sage architecte pour la chapelle et pour tout[580].

Dans la même lettre, le père Calmel se réjouit également de ne trouver chez les sœurs aucune animosité à l'égard de « l'administratrice » (mère Marie-Rose Tassy) nommée par Rome, ni des sœurs qui n'avaient pas osé faire le pas. Jamais lui-même n'en parlera par la suite. De plus le noviciat échappait enfin à « la vie d'usine » qu'était devenue la maison de l'Annonciation près de Toulouse, et pouvait être enfin porté par « un vrai cadre de

---

580 - Lettre du 11 juillet 1974.

prière liturgique[581] ». « La vie ici est une bénédiction, peut-il écrire quelques semaines plus tard. Puissions-nous ne pas abîmer ce pur cadeau du Cœur immaculé[582]. »

La mère Hélène résumait l'entrain et la gratitude de toutes dans ces lignes écrites juste après l'arrivée du père Calmel :

> Nous voilà donc toutes réunies, par la grâce du Cœur immaculé de Marie, vingt-six sœurs parfaitement d'accord et ravies de l'animation spirituelle qui ne risque plus de nous manquer puisque le Père est là. Nous croyons rêver après les épreuves des jours passés. *Post nubila Phœbus*, c'est l'inscription qui se trouve sous la statue de la Vierge à la porte d'entrée. *Après les nuages, le soleil.* Notre Soleil, c'est le Seigneur, puisse-t-il illuminer nos cœurs dociles à l'enseignement de son apôtre et notre Père.

Les premiers mois de la vie à Saint-Pré ne manquèrent pas de sel, non seulement à cause des travaux et de la précarité de l'installation, mais aussi en raison du tempérament du père Calmel. Les sœurs rapportent aujourd'hui encore quelques *fioretti* qui font bien saisir le personnage.

Chaque matin, à 7 heures, le Père célébrait la messe selon le rite dominicain, dans un petit oratoire proche de son logement. Il y disait toujours un petit mot selon la fête ou les textes liturgiques, mot court mais qui donnait aux assistantes une lumière pour la journée :

> - La prière du Christ : en Jésus il y a plus que sa prière, il y a son action, en nous, à chaque communion.
> - La grâce fleurit en béatitude chez tous, pas seulement chez quelques saints, mais chez tous, chez le moindre chrétien.
> - Le détachement et le renoncement n'ont de raison d'être que de nous faire vivre l'esprit d'enfance...

Lorsque les élèves étaient présentes, les plus grandes qui le désiraient pouvaient être réveillées pour assister à ces messes matinales.

Aux grandes occasions, l'aumônier de la maison, le chanoine Cutajar, invitait le père Calmel à célébrer la messe chantée. Hélas, sa voix ne s'améliorait pas avec l'âge ! À la sacristie, avant la cérémonie, une sœur lui faisait répéter les deux premiers mots du *Gloria*. Arrivé le moment d'entonner, on lui donnait les deux premières notes. Un beau jour, il partit sur un ton tellement

---

581 - Lettre du 14 juillet 1974.
582 - Lettre du 30 juillet 1974.

faux que personne ne put reprendre. Quatre sœurs essayèrent successivement de repartir, en vain. Toutes les sœurs ne purent retenir un fou rire. Lui, souriant et calme, attendait à l'autel. Une sœur fredonna l'intonation et le chœur poursuivit.

La matinée était consacrée au travail, dans son bureau devant l'aire du Noviciat abritée par « la harpe des cyprès ». C'est là qu'il termina, le 22 juillet 1974, la rédaction du second tome des *Mystères du Royaume de la Grâce*, son dernier livre. Lorsqu'il écrivait, il appuyait tellement sur la plume qu'il lui arrivait souvent de la briser. « La plume n'a pas tenu ! » disait-il ingénument.

Presque tous les jours il faisait un « petit cours aux novices » – « petit » disait-il, par comparaison avec les cours du *Studium* des pères dominicains. Bien entendu, l'ancien novice et frère étudiant de Saint-Maximin ne pouvait s'empêcher de comparer la nouvelle institution avec ce qu'il avait connu jadis. Par exemple, en comparaison des récréations de son noviciat, celles des sœurs lui paraissaient insignifiantes. « Nous autres, nous rebâtissions le monde, nous détruisions et rebâtissions ! »

À midi, il récitait tout haut l'office de sexte à la chapelle de communauté, avec les volontaires qui étaient libres.

L'après-midi, le père Calmel se promenait dans l'allée d'un pas lourd. Un jour où il rencontra une sœur, il lui confia : « Je suis vidé, mais il faut bien avancer. Sinon la machine risque de s'arrêter. » À une sœur, il posa la douloureuse question : « Mais comment cela se fait-il que je sois tout seul ? » Elle esquissa la réponse suivante : « Mon Père, c'est le choix de Dieu, c'est une grâce », à laquelle il rétorqua vivement : « imméritée, imméritée... »

Lors du premier été à Saint-Pré, on réunissait la communauté deux ou trois fois par semaine. Le Père commentait les psaumes des vêpres du jour, très librement. Il transmettait son grand amour de la liturgie et il poussait fortement à orienter la prière des enfants par la liturgie. Il invitait même les sœurs, à titre de dévotion privée, à dire quelques petites heures du bréviaire pendant les vacances.

Son enseignement était tout à la fois très fort, doctrinal et théologique, mais il était aussi très gai. Il aimait à faire des plaisanteries. Il avait avec toutes des rapports très cordiaux, chaleureux, un bon rire et beaucoup d'humour. Il multipliait les jeux de mots. Dans sa simplicité, il faisait partager ses lectures et ses travaux. « J'ai écrit tel article », « je lis tel livre ». Ou bien il parlait des poésies qu'il écrivait, celles par exemple sur saint Martin, saint Athanase,

saint Hilaire, ou, pour lier la gaîté au sérieux de la situation, celle intitulée « La solitude, c'est charmant » qu'il chantait sur l'air de Cadet Roussel[583].

On présenta un jour au père Calmel des images de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il rétorqua vivement : « je ne veux pas de la bonne normande (avec de grosses joues roses). Mais je la veux avec un crucifix, comme une religieuse donnée à Jésus. »

Quand on lui posait une question, il répondait très brièvement sur des bouts de papiers ou sur le dos d'une enveloppe. C'est ainsi qu'une sœur conserve sur un papier de fortune des notes fort judicieuses sur Kant et les philosophes modernes.

De son côté, il annotait tout, livres, articles, au crayon de couleur bleue ou rouge, par des commentaires parfois très savoureux.

À la sœur qui assurait des cours d'Allemand, il donna des conseils qui se résument en celui-ci : faire connaître l'Allemagne catholique. Ayant lui-même étudié l'Allemand au petit séminaire, il pouvait lui indiquer de bons auteurs et des vies de saints. D'une façon générale, il engageait les sœurs qui enseignent les langues anglo-saxonnes à voir les conséquences du protestantisme dans la société et dans l'Église. Il demanda à la sœur d'écrire à Mgr Graber, évêque de Ratisbonne, pour lui demander son fascicule sur saint Athanase. Il aimait à réciter des poèmes (Heine, Goethe) qu'il appréciait. Mais avec son fort accent du Lot-et-Garonne, la belle langue de Goethe souffrait le martyre !

Souvent, il assistait aux vêpres et aux complies dans le chœur de la grande chapelle. Il entraînait la psalmodie, la prière commune, comme saint Dominique. Un soir, la communauté n'avait pas terminé sa récréation lorsque la cloche des matines sonna. Les quatre novices se retrouvèrent seules dans la chapelle avec le père Calmel. Il fit signe de commencer malgré l'absence des mères. Mais il entonna sur un ton beaucoup trop bas, laissant les novices dans une grande perplexité. Lorsque les sœurs arrivèrent enfin, elles rirent bien de la situation. Et lui, de son côté, était content de son coup.

Un soir aux complies, alors qu'il bénissait la communauté, le goupillon lui échappa des mains et tomba sur le dos de la sœur Marie-Joseph. Le Père

583 - Une petite anecdote datant de cette époque montre bien la fantaisie et la liberté du père Calmel. Lors d'un de ses nombreux passages chez les dominicaines du Saint-Esprit, à Saint-Cloud, il logeait dans une petite chambre au deuxième étage. Un beau matin, une dame qui se trouvait dans une chambre voisine l'entendit chanter, alors qu'il se rasait, « Nous irons tous en paradis », de Michel Polnareff.

continua imperturbablement, tandis que les sœurs partirent d'un fou rire irrésistible.

Pour reposer le père Calmel, les sœurs le conduisaient parfois, comme autrefois à Toulon, sur quelque hauteur des environs où il pouvait goûter le bon air et le silence. Dès que l'on avait fermé la porte de la 2 CV, il commençait à prier : le chapelet, les litanies de la Sainte Vierge, le *Salve* chanté, l'*Ave Regina cælorum*, etc. Il était toujours en prière. D'une certaine manière, il avait une âme inquiète, assoiffée, toujours en quête de Dieu et de sa lumière. D'ailleurs, même pendant les récréations, il avait horreur des phrases creuses, des rires idiots. Quand cela se produisait dans son entourage, il se fermait. Il n'était plus là.

Bien sûr, les défauts du père Calmel apparaissaient davantage à l'occasion de ces fréquents contacts. Il était vif, vibrait dans ses indignations, portait parfois des jugements durs, quoique vrais, et avait des paroles un peu blessantes. Vis-à-vis des prêtres modernes, par exemple, il lui échappait parfois des expressions sévères ou trop ironiques. Surtout, il stigmatisait les gens « tranquillement installés dans leur nid ». Néanmoins, dès qu'il lui semblait avoir passé la mesure, il s'en excusait. Lorsqu'il parlait des dominicains, il déplorait leur décadence doctrinale et morale, mais il ne s'apitoyait pas sur les traitements qu'ils lui avaient fait subir. Volontiers il parlait de Saint-Maximin dont il gardait un très bon souvenir.

La présence du dominicain à Saint-Pré lui permettait bien sûr d'accentuer sa direction spirituelle auprès des religieuses qui le demandaient. Quel que soit le travail qui l'occupait, il se montrait toujours prêt à s'interrompre si on avait besoin de lui. « Il était notre père spirituel, dit l'une d'elles, toujours très disponible, attentif, paternel. »

Comme à son accoutumée, la direction du père Calmel tenait en un mot : apprendre à prier, à se tenir devant Dieu. Il encourageait constamment à se livrer à la vie intérieure, à l'union à Dieu, à ne pas avoir peur de Dieu. « Courage – paix – légèreté », revenait comme un refrain. « Une petite brebis du bon Dieu se laisse conduire. » « Gardez la gaieté intérieure, savoir rire de soi, ne pas s'appesantir sur les difficultés, chanter dans son cœur. Surtout, chassez la tristesse. Veillez à ne pas être tendue et inquiète. Obéissez à la règle, mais prenez de la détente. Allez jouer de la flûte sur la colline ou dessinez, pour garder l'allégresse du cœur et le chant intérieur. Pas de scrupule, liberté avec Dieu. » « Ne pas compter sur vous, ne pas vous insulter, veiller à chanter intérieurement... Rester toujours animée de cette simple vaillance qui jaillit de l'amour... Courage et paix, petite brebis du bon Pasteur. »

Le religieux orientait volontiers les âmes vers l'acte d'offrande à l'amour miséricordieux de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. À une sœur tentée par la colère ou par une indignation démesurée, il conseillait : « Dites souvent l'acte. Nous ne serons purifiés que si le Bien-Aimé verse son amour dans notre cœur. » Dans son dernier voyage vers Marseille, il dit à la sœur qui conduisait la 2 CV : « Vous vous souvenez de l'acte d'offrande ? Disons-le ensemble. »

Au confessionnal, il était très encourageant. Regretter le péché, bien sûr, mais Notre-Seigneur n'en tient plus aucun compte si on le regrette et que l'on reste uni à lui. Il ne voulait pas qu'une épouse du Christ ait peur de son Dieu. « Soyez plutôt dans la gratitude. Remerciez le Seigneur de ce qu'il a fait de vous une religieuse. »

À l'inverse des directeurs ou des supérieurs qui se croient autorisés d'exercer une pression morale sur les âmes, le père Calmel « nous laissait libres. Il avait une autorité paternelle de l'ordre évangélique. Il nous mettait la réalité devant les yeux et nous y adhérions. » Lui-même gardait une grande réserve et une grande humilité. Il était très présent à l'âme qui s'ouvrait à lui, très à l'aise, certes, « il n'avait pas peur de nous dire le fond de notre âme », cependant, « il s'effaçait devant le Seigneur et sa grâce ».

Auprès de toutes, le père Calmel avait pleine conscience de sa responsabilité. Il représentait auprès d'elles leur père commun, saint Dominique. L'occasion lui fut présentée de résumer et de formuler sa pensée devant toutes les sœurs lors de la retraite de communauté qu'il prêcha du 21 au 28 août. Il exhorta les sœurs à être toujours plus ce qu'elles sont : Épouses et servantes du Christ – religieuses – contemplatives – zélées pour l'honneur de l'Église – dans une congrégation dominicaine. Ce qui implique d'être « enracinée dans la liturgie », d'entretenir une intense vie d'oraison et une étude du dogme « tout à la fois savante et pieuse ». C'est alors qu'elles pourront et devront appeler les âmes, les demander à Dieu et les faire grandir.

Il parla d'abondance du cœur. Et il ne pouvait en être autrement. Épuisé, très gêné par la chaleur et par le bruit des travaux, il demanda à la maîtresse des novices : « Que voulez-vous que je vous dise ? De quoi ont besoin vos petites ? » Après chaque instruction, il lui disait : « Et maintenant, de quoi voulez-vous que je leur parle ? » Et les instructions sont venues comme cela.

En vérité, le père Calmel était à bout de souffle. Si son âme exultait de se trouver à Saint-Pré, son corps, usé par la maladie et les travaux, souffrait beaucoup. C'était une âme de feu dans un corps délabré. Aux sœurs, il aimait répéter : « Je ne suis qu'en sursis. » C'est pourquoi il fallut de toute urgence envoyer

le malade prendre du repos. Dès la fin de la retraite, il se rendit à Saint-Yan, près de Paray-le-Monial, chez la famille Malleray qui s'occupa de lui avec une attention touchante. Là il trouva une « maison calme », où il put se reposer.

Sa correspondance nous permet de suivre l'évolution de sa vie spirituelle et de sa santé :

> Le Seigneur m'invite à vivre beaucoup plus d'oraison et à le bénir à l'intérieur des limites cérébrales dont je ne pensais pas qu'elles pouvaient se resserrer à ce point[584].
>
> Je vois qu'il ne faut pas intellectuellement forcer. Mais je peux prier et chanter. (...) D'ici huit jours, je crois que ma tête sera en grand partie recollée[585].
>
> Je marche, je marche dans ce plat pays de prés carrés sur des routes sans auto ni tracteurs. Puissé-je vivre bien davantage en faisant oraison et chantant des psaumes pendant ces longues courses[586].
>
> Mieux certain, mais ma tête fatigue encore vite[587].

À l'issue de ce séjour bienfaisant à la campagne, et tout en se promettant « de ne pas forcer[588] », le père Calmel repassa au vicariat de Prouilhe qu'il avait quitté trois mois auparavant. Il y retrouva le père Rzewuski « très vieilli par l'accident (de voiture) », toujours aussi bon pour lui, ainsi que le père Behler. La maison lui donna toutefois la triste impression d'une « fin de règne » qui contrastait tant avec la jeunesse de Saint-Pré et d'Écône !

Le fils de saint Dominique profita de ces quelques jours pour se ressourcer auprès de son Père. C'était certainement pour lui la grande grâce du moment, alors que ses forces physiques s'évanouissaient : être de plus en plus un saint dominicain, s'abandonner à saint Dominique, lui ressembler, en prolonger la mission. Déjà un mois auparavant, au jour de la fête du saint fondateur, il avait exprimé sa reconnaissance et sa confiance filiale :

> L'institution de notre Père fondateur fut un don particulier du Cœur de Notre-Dame. C'est le jour même de l'Assomption 1217 que l'institution prenait son élan depuis Sainte-Marie de Prouilhe qui est dans la plaine au bas du village de Fanjeaux.

---

584 - Lettre du 1er septembre 1974.
585 - Lettre du 3 septembre 1974.
586 - Lettre du mois de septembre 1974.
587 - Lettre du 18 septembre 1974.
588 - Lettre du 1er octobre 1974.

> Saint Dominique est non seulement le prêcheur, mais le prêcheur qui a voulu me compter parmi ses *fratres*... Je sais qu'il s'occupera de moi comme de Bertrand quand il allait à Carcassonne, comme de Mannès quand il allait de Roc-Amadour à Paris.
>
> Sa sollicitude pour les moniales, elle se continue auprès du Seigneur pour ses religieuses. Son application à l'étude sacrée par amour pour le Seigneur et les âmes, son don merveilleux de contemplation, je ne doute pas qu'il me donnera d'y participer. Pendant sept ans, j'ai été près de lui, sur place. Je saurai un jour toutes les grâces qu'il m'a prodiguées pendant cette longue retraite. Qu'il lui plaise de m'obtenir de les faire fructifier. Qu'il ne cesse de s'adresser en notre faveur à la Vierge Mère de Dieu qui est reine de notre Ordre[589].

À Prouilhe, il pouvait refaire le chemin si souvent parcouru qui mène à la maison de saint Dominique à Fanjeaux, se recueillir à la croix du Sicaire, prier longuement au premier monastère de l'Ordre, se laisser gagner un peu plus par la grande grâce contemplative des frères prêcheurs.

> Pendant ces quelques jours de retraite, j'essaie de me rapprocher de notre père saint Dominique. (...) À mesure que je vois la vie se raccourcir, que je sais par expérience (si je peux dire) que j'en verrai la fin, comment ne pas supplier le Seigneur qu'il fasse en moi – en vous, ma fille, en tant d'âmes qu'il a mises sur mon chemin – son œuvre d'amour et de sanctification. *Per Christum*[590].

Il comprenait mieux que jamais, comme le lui exprimait la mère Hélène Jamet dans une lettre, que Dieu lui demandait avant toutes choses d'être « un dominicain théologien et priant »[591].

Le père Calmel profita de ce séjour en Languedoc, le dernier de sa vie, pour revoir ses amis de Narbonne. Face aux innombrables scandales qui sévissent dans l'Église, leur dit-il, « réagissons au niveau de l'amour de Dieu, c'est-à-dire enfonçons-nous dans une vie de prière paisible, et gardons la Tradition. »

Après le 15 octobre, le prédicateur retrouva avec joie son cher « Saint-Pré du Cœur-Immaculé ». Aidé par la vie de la communauté, il trouva alors, écrit-il, un « rythme de sortie et de ministère – d'étude – de prière (mais pour la prière le cadre est parfait) de façon à ne pas me tendre et à rendre encore les services apostoliques que le Seigneur attend de moi. » L'horaire

---

589 - Texte du 4 août 1974.
590 - Lettre du 2 octobre 1974.
591 - Lettre de la mère Hélène Jamet, le 21 septembre 1974.

des sœurs l'obligeait non seulement « à donner plus de temps à la prière », mais la soutenait et la portait : « "Lorsque deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux" dit le Seigneur. Et c'est bien en son nom que nous sommes rassemblés[592]. » La communauté des sœurs et des internes lui donna « une impression tout à fait excellente » et lui procura une vraie consolation[593]. Mais, à sa grande peine, sa santé ne lui permettait toujours pas de participer à toute la vie liturgique.

Fin décembre, les forces du dominicain n'étaient pas encore rétablies, ou du moins pas assez à son goût. « Je ne peux pas dire que j'ai repris encore une étude bien suivie. D'ailleurs j'ai (par une heureuse nécessité) adopté un rythme d'études moins tendu. (...) Le Seigneur nous donnera au jour le jour force, patience et paix. » Car, face à « la démolition de la religion de toujours qui suit comme automatiquement le système collégial », il aurait voulu se battre encore et défendre la vérité. Ce qui compte le plus, cependant, c'est l'amour : « C'est pour que nous l'aimions que Jésus permet ces épreuves[594]. »

Cet aspect occupait manifestement de plus en plus le religieux. Au début de l'année 1975, il pouvait se réjouir de constater le progrès spirituel de ses filles, qu'il attribuait à la sainte Vierge et à la mère Hélène Jamet :

> J'ai l'impression que la protection du Cœur immaculé se fait ici bien sentir : la plupart – et cela grâce pour beaucoup à mère Hélène... – comprenant qu'elles sont venues ici d'abord pour leur sanctification et pour donner au Seigneur Jésus ce qu'elles n'auraient sans doute pas donné ailleurs[595].

Tout portait à un tel approfondissement. Car, pour le père Calmel comme pour les sœurs, la « vie retirée et bien rythmée par la prière liturgique invite à vivre caché en Dieu et dans sa paix : et c'est une grande grâce[596] ».

Du reste, les enfants le sentaient bien et recevaient beaucoup de l'esprit qui régnait dans la maison :

> Beaucoup d'enfants entrent bien dans l'atmosphère et le cadre de prière liturgique de la maison. Vraiment, c'est une consolation où l'on éprouve sensiblement l'intercession du Cœur immaculé.

---

592 - Lettre du 18 octobre 1974.
593 - Deux lettres du 19 octobre 1974.
594 - Lettre du 27 décembre 1974.
595 - Lettre du 21 janvier 1975.
596 - Lettre du 22 février 1975.

La solitude du père Calmel à Saint-Pré restait toutefois très relative. En plus de son ministère habituel auprès des sœurs, son abondante correspondance, les quelques contacts avec les élèves, les visites des fidèles amis de Toulon et des parents lui prenaient une bonne partie de son temps. C'est à cette occasion qu'il eut la joie de faire la connaissance de deux « responsables du Mouvement de la Jeunesse Catholique de France. – totalement distinct de tout ce qui touche de près ou de loin à l'Action catholique. (...) Ils s'adressent surtout à cette immense foule scolarisée hélas ! de garçons et de filles des lycées. Les responsables sont des fervents d'*Itinéraires*: c'est tout vous dire sur la place de la prière, de la vraie liturgie, de la formation doctrinale et de la tenue[597]. »

Aux élèves, le père Calmel s'efforçait de transmettre un amour simple et filial de Dieu, une authentique vie de prière et un esprit de victoire. Lors d'une récollection au cours du carême 1974, il leur fit une conférence portant le titre « Hardiment ». Voici les quelques notes prises par une des élèves. Elles résument fort bien la jeunesse d'âme et de cœur du prédicateur:

- Ne pas avoir un esprit de défaite.
- Aller hardiment, comme disait saint Michel à sainte Jeanne d'Arc. Pour deux raisons: Ayant la foi, nous comptons sur le Christ vainqueur et non pas sur nous – Ayant l'amour, la charité, nous ne calculons pas et nous n'hésitons pas pour entreprendre (ex.: notre jeûne de carême, l'esprit de service).
- Aller hardiment sans rien attendre de nous et sans nous féliciter nous-mêmes des victoires remportées. Parce que c'est Dieu seul qui donne la victoire – Parce que celui qui aime n'a pas un regard pour lui-même.

La correction fraternelle fait partie de notre vie, soit pour la recevoir, soit même pour la donner. Attention de ne pas avoir un épiderme hypersensible.

Nous serons chrétiennes pour refaire une France chrétienne, mais d'abord, nous serons chrétiennes pour être de vraies filles de la sainte Église, sans nous laisser égarer par la nouvelle religion. Nous nous souviendrons de la parole de saint Michel à sainte Jeanne d'Arc: « Réponds hardiment à ce faux prêcheur. »

L'esprit de prière ne fait pas des âmes endormies, mais des âmes promptes et rapides pour faire ce que Dieu demande: changer d'occupation, arrêter un jeu, rendre service, s'attaquer à une dissertation, etc.

---

597 - Lettre du 11 février 1975.

L'esprit de prière va de pair avec l'esprit de bagarre (pour Dieu). Voir la pugnacité de sainte Jeanne d'Arc, de Psichari, des Chouans.

Cet apostolat oral ne faisait pas oublier au père Calmel celui de la plume, dans lequel il excellait particulièrement. Par la force des choses, en raison de sa fatigue et des cours presque quotidiens aux sœurs, il ne pouvait consacrer tout le temps qu'il aurait voulu à la composition d'articles. Il voyait bien combien cette vie nouvelle était équilibrante[598], mais il regrettait tout de même son activité littéraire réduite et attendait l'aide du Ciel : « Je demande cependant à Notre-Dame de m'inspirer, écrit-il, car je sais bien que c'est là un ministère très important[599]. »

### *Allez à saint Thomas*

Les bouleversements que subit le père Calmel dans les deux dernières années de sa vie ne lui firent nullement abandonner ce créneau vital du combat de la foi qu'est l'apostolat par la plume. Il publia dans la revue *Itinéraires* des articles de grande importance qui font apparaître la vie intellectuelle du frère prêcheur. Manifestement, celui-ci voulait sauver la théologie catholique en général et le thomisme en particulier.

Le théologien commença sa dernière série d'articles par une note critique sur un dernier livre du père Marie-Joseph Nicolas[600]. On se souvient comment celui-ci avait collaboré à sa condamnation en 1954. Vingt ans après, l'accusateur niait un dogme de foi, le monogénisme, et passait au banc des accusés. On ne trouve aucun esprit de revanche chez le père Calmel, mais la confirmation de la justesse de ses choix de jadis[601].

À la source de cette « théologie-fiction » du doyen de la faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse, qui tentait de « donner aux catholiques et aux incroyants un livre qui mettrait tout le monde d'accord, ne demandant la conversion de personne », le père Calmel voit « la complaisance de l'auteur pour les grandeurs vaines d'un certain monde dit scientifique » (p. 173). Ce qui conduit le père Nicolas à marier, au prix de ce qu'il nomme

---

598 - Lettre du 22 février 1975.

599 - Lettre du 11 février 1975.

600 - « Notes critiques, Irréalisme théologique », *Itinéraires* n° 177, Novembre 1973, p. 247.

601 - Par la suite, le père Calmel précisera son état d'esprit : « C'est sans nul enthousiasme que je me suis décidé à être le "justicier" public du père Nicolas pour son livre public. Mais j'ai cru ne pas devoir laisser supposer que tout l'Ordre acceptait le polygénisme et Teilhard » (entretien du mois de janvier 1974).

« une recherche prudente », l'idée catholique « d'un péché commis aux origines » avec le polygénisme.

La réponse du père Calmel est simple et habile, elle consiste à renvoyer le père Nicolas aux livres qu'il avait lui-même publiés vingt ans auparavant sur la sainte Vierge. « L'Ève nouvelle, en effet, présuppose non pas une "population" féminine originelle mais l'unique première Ève ; comme le nouvel Adam, le Verbe de Dieu incarné, rédempteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ présuppose non pas tout un groupe simultanément hominisé, mais le premier et unique Adam, *en qui tous ont péché.* » (p. 250)

• *Sainte Jeanne et saint Thomas*

Les dominicains s'étaient fait les champions de cette gymnastique intellectuelle qui consiste à tenter l'union des concepts catholiques et thomistes à la pensée moderne. Pour résister à une telle tentation, il fallait tout simplement revenir à la philosophie réaliste et la mettre loyalement au service de la foi. Le père Calmel s'en expliqua dans un article de janvier 1974, dans lequel il tenta un parallèle entre sainte Jeanne d'Arc et saint Thomas d'Aquin[602].

L'oraison liturgique de la fête de l'héroïne d'Orléans la loue en effet d'avoir été choisie par Dieu *ad fidem ac patriam tuendam*, pour la défense de la foi et de la patrie. La vérité de foi pour laquelle elle est morte est que « Dieu est libre d'intervenir par des *Voix* et par une sainte messagère afin de rétablir contre des usurpateurs le roi chrétien légitime » (p. 163). « Le contenu du message c'est la reconnaissance des droits de Jésus sur une patrie chrétienne. Le contenu de ce message est lié à la foi chrétienne. » (p. 164) Jeanne d'Arc atteste que Dieu a des droits sur les patries de la terre.

Or une telle vérité, affirmée jusqu'à la mort du bûcher, est une réponse miraculeuse à la grande hérésie du temps présent, « à la séparation entre la droite raison naturelle et la foi chrétienne », entre les réalités humaines et le monde surnaturel. Le père Calmel revient donc ici sur un sujet qui l'occupe depuis trente ans, celui des rapports entre la nature et la grâce, celle-ci purifiant, élevant, fortifiant, embellissant celle-là, comme l'âme vivifie et unifie le corps. À notre époque, constate-t-il, on entend partout prêcher que

> – Une chrétienté s'accommode de n'importe quelle constitution politique. Une constitution toute pénétrée des principes de la démocratie rousseauiste ou même du socialisme ne rend pas impossible la

---

602 - « Sainte Jeanne d'Arc, vierge et martyre », *Itinéraires* n° 179, janvier 1974, p. 162.

> réalisation d'une chrétienté... Comme si la seigneurie du Christ sur les nations n'avait point d'exigence précise dans l'ordre politique.
>
> – On peut garder la foi en professant n'importe quelle philosophie en vogue, serait-ce les aberrations issues de l'hégélianisme... Comme si la foi théologale pouvait normalement coexister avec les systèmes philosophiques qui détruisent les *præambula fidei.*
>
> – La liturgie est compatible avec n'importe quelle attitude et n'importe quelle musique. Comme si certaines expressions musicales n'étaient pas une offense à la sainteté du culte chrétien, comme si certaines attitudes ne constituaient pas une négation pratique de la foi dans l'eucharistie (p. 166-167).
>
> Au fond, et sans l'exprimer ainsi, on estime non pas que la grâce purifie et surélève la nature mais que la grâce justifie et canonise la contre nature. On fait de la religion du Fils de Dieu rédempteur la caution et la garantie d'une vie et d'une société démoniaques.
>
> La foi, l'oraison, la vie théologale exigent impérieusement que, par attachement à cette foi elle-même, soient sauvegardés et défendus les principes naturels, les institutions et traditions conformes à la droite raison naturelle (p. 167).

Un véritable renouveau de la théologie ne pourra donc faire l'économie d'un retour conscient à la philosophie réaliste.

- *Un maître de sagesse*

C'est pourquoi le père Calmel fait un appel pressant, dans le numéro suivant d'*Itinéraires*, à un retour à saint Thomas d'Aquin [603]. Pour cela, il part à nouveau de la prière de l'Église. L'oraison liturgique pour la fête de saint Thomas d'Aquin nous fait demander à Dieu, en effet, de « saisir par notre intelligence son enseignement et d'imiter ce qu'il a fait ».

La seconde partie de cette prière se comprend facilement : Imiter son détachement du monde, son zèle pour la pureté, son oraison devenue habituelle... comme on doit le faire des autres saints. « Mais l'Église fait demander encore : *quæ docuit intellectu conspicere* (saisir ce qu'il a enseigné). L'Église demanderait-elle au Père céleste, dans une oraison liturgique, que chacun de ses fils devienne un lecteur assidu de la *Somme de Théologie ?* » (p. 90) Certes non. Car

603 - « La prière de l'Église à saint Thomas d'Aquin », *Itinéraires* n° 180, février 1974, p. 86 et sv.

l'Église sait que la plupart de ses fils ne disposent ni du loisir ni de la formation intellectuelle qui sont indispensables pour s'adonner utilement à l'étude de la *Somme*. Mais l'Église sait aussi qu'il faut voir dans la *Somme*, non seulement la construction technique mais le principe animateur qui l'a suscitée. À ce titre, au titre de l'esprit qui l'anime, la *Somme* est accessible à tout chrétien. Tout chrétien en effet est capable, avec la grâce de Dieu, de conduire son esprit de la manière suivante: ne réfléchir sur les mystères de la foi qu'à partir de la soumission de l'intelligence; – poursuivre cette réflexion afin d'approfondir notre soumission adorante et de grandir en charité; – ne jamais réduire les mystères surnaturels à des connaissances rationnelles; – surtout ne jamais les aligner sur les erreurs modernes, quel que soit l'aspect sous lequel elles se présentent: critique ou philologique, politique ou psychologique (p. 90).

Il importe donc surtout de saisir et de s'assimiler le fond de la pensée de saint Thomas, ce qui constitue l'âme de son œuvre. Du reste, pour les clercs et les étudiants, l'Église est très stricte: Les canons 589 et 1 366 prescrivent

« que les clercs s'attachent à la doctrine de saint Thomas en philosophie et théologie » et que « les directeurs des futurs prêtres traitent de la philosophie rationnelle et de la théologie et forment les élèves à ces disciplines selon les arguments, la doctrine et les principes du docteur angélique qu'ils garderont religieusement; *rationem, doctrinam et principia.* » Telle est la signification pour les clercs et les savants de l'oraison liturgique: *quæ docuit intellectu conspicere* (de saisir ce qu'il a enseigné).

Arguments, principes, doctrine: essayons de manifester la portée de ces termes. Ayons conscience d'abord de l'unité synthétique de la *Somme;* c'est tout le contraire d'une série de monographies rapprochées plus ou moins heureusement; c'est un corps de doctrine où tout se tient (p. 89).

Il s'agit de trouver « la cohérence interne », « l'unité de lumière qui éclaire la *Somme* ». Qu'y a-t-il encore de fondamental à saisir dans la *Somme de théologie*? Ceci qui est si facilement méconnu par une raison orgueilleuse et qui est trahi sournoisement par le modernisme: à savoir que l'argumentation rationnelle la plus exigeante doit être employée à se soumettre lucidement aux mystères, jamais à les réduire et à les dissiper. Pas un traité, pas une question, pas un article de la *Somme* qui ne suppose à son principe un acte de foi simple et total et qui ne soit destiné à approfondir cette même foi (p. 91).

Il est encore une grande vérité qu'il importe de saisir dans la lecture de la *Somme;* une vérité fondamentale de la Révélation et que la petite

> Thérèse est venue rappeler au monde: toute âme est appelée à la perfection de l'amour; la morale chrétienne est une morale de croissance dans la charité (p. 91). Il est très remarquable (...) que saint Thomas lorsqu'il traite de telle ou telle vertu se demande souvent si elle restera encore après cette vie, *post hanc vitam.* (...) Pour lui la vie vertueuse ne se conçoit que dans la charité et elle ouvre sur le paradis; sa signification ultime, c'est la contemplation éternelle du Dieu bien-aimé (p. 92).
>
> Ajoutons seulement qu'une philosophie, une très sûre philosophie est vitalement utilisée dans tout le labeur théologique du docteur commun; c'est la philosophie naturelle de l'esprit humain, la philosophie de l'être, déjà formulée par Aristote, mais purifiée dans la lumière de la foi. Il est assez visible que, privée de cet instrument, la synthèse théologique de la Somme n'aurait jamais été menée à bien. – Il est assez visible d'autre part que n'importe quelle philosophie n'est point utilisable pour celui qui veut étudier droitement et sans les altérer les vérités de la foi (p. 92).
>
> Laïcs ou religieux, prêtres ou évêques, quel que soit notre poste dans l'Église catholique, nous tous qui sommes accablés par le déferlement postconciliaire du mensonge et de la stupidité modernistes, ayons recours à saint Thomas, mais commençons par le commencement: veillons à imiter son exemple de sainteté, en particulier sa dévotion à la sainte messe et au sacrement de l'autel. C'est une des conditions premières à remplir, – une autre condition étant, lorsque c'est possible, la fréquentation de la *Somme*, pour que le modernisme soit confondu et pour que se ranime enfin le zèle de la saine doctrine, dans la fidélité au thomisme, en vue d'une plus grande fidélité à l'Évangile du Seigneur (p. 93).

Ce plaidoyer pour saint Thomas résume magnifiquement ce qui fut l'âme de l'étude et de la prédication du père Calmel tout au long de sa vie et ce qui fit de lui un grand théologien. « Ayons recours à saint Thomas », semble le dernier mot d'ordre qu'il lançait aux lecteurs d'*Itinéraires* et à tous ceux qui voulaient résister à la révolution moderniste.

Il revint sur le sujet à l'occasion de la présentation d'un livre posthume de Louis Jugnet, *Problèmes et grands courants de la philosophie*, publié par les *Cahiers de l'Ordre Français*[604]:

> Louis Jugnet a puisé sa force dans l'enseignement du « Maître de ceux qui savent » : Aristote, et dans celui de saint Thomas d'Aquin qui le

604 - « Une introduction à la philosophie », *Itinéraires* n° 182, Avril 1974.

clarifie, le prolonge et en souligne sans cesse l'harmonie avec la révélation chrétienne. Il ne craint pas de se présenter tel qu'il est : un *philosophe catholique*, un thomiste de la stricte observance qui affirme, avec une sereine et solide assurance, prête à faire front à tout « contestataire », que, « si une doctrine telle que le thomisme est substantiellement vraie, elle peut fort bien contenir la réponse à des problèmes historiquement variables en leur formulation, d'autant plus que la pensée humaine, loin d'être affectée du coefficient de variabilité que certains voudraient lui attribuer, oscille entre un assez petit nombre de problèmes fondamentaux, pourvus d'un nombre presque aussi restreint de solutions-types ». Pour Louis Jugnet, comme pour nous, *la valeur du thomisme est quelque chose de présent – et d'éternel, – de présent parce qu'éternel* (p. 10).

Après avoir présenté l'urgente nécessité du thomisme, il convenait de dénoncer deux erreurs qui risquent fort d'atténuer ou même de détruire la pureté de la foi et la pénétration du regard théologique. Le premier est le révélationisme.

• *Le révélationisme*

En cette période de crise de la foi et de l'autorité, un certain nombre de fidèles étaient tentés de rechercher dans des apparitions ce que la hiérarchie leur refusait, une vérité certaine et une piété surnaturelle. On courait alors volontiers, sans suffisamment d'esprit critique, vers les phénomènes extraordinaires. Ce qui comportait de graves inconvénients.

Le père Calmel se pencha sur la question en deux articles de la revue *Itinéraires*[605]. Si la crise actuelle est effectivement une crise de la foi, c'est de la foi et non des charismes supposés, que viendra la solution.

> J'appelle « révélationisme » une confiance désordonnée dans les révélations privées ; confiance qui n'est pas assez éclairée et rectifiée par la raison et par la foi. L'expérience montre que les chrétiens atteints soit d'« apparitionisme », soit de « révélationisme », sont gens difficiles à guérir. Je voudrais au moins que leur maladie ne soit pas trop contagieuse (...).
>
> On trouve donc certains chrétiens qui accordent à des révélations puériles et bizarres, reçues soi-disant par des âmes privilégiées, exactement le même crédit qu'aux messages de Lourdes si limpides, si sobres, si consonants avec le dogme catholique. Et que dire de ces chrétiens

605 - « Brumes du "révélationisme" et lumière de la foi », *Itinéraires* n° 181, mars 1974, p. 177.

> qui, se prévalant des visions de ces fameuses âmes privilégiées, en savent beaucoup plus long sur la passion du Seigneur que les évangélistes eux-mêmes (p. 177).

À quoi bon ces écrits qui ont pour effet d'« affoler les âmes et de les terroriser », de les faire « vivre dans l'irrationnel, à préférer aux lumières du bon sens et de la réflexion sagement conduite des racontars sans garantie » ? Tandis que les chrétiens, aujourd'hui plus que jamais, ont besoin de « s'affermir dans la foi, la foi dans la grâce de la rédemption ».

Le bon sens chrétien impose donc deux conditions avant de donner crédit à des prophéties privées :

> D'abord des titres suffisants pour admettre que le messager ou la visionnaire nous parle de par Dieu, *en nom Dieu,* et non pas de son propre cru ; ce qui suppose cette deuxième condition que sa prophétie se situe dans cette ligne de paix, de conversion, d'équilibre surnaturel qui est la ligne de l'Évangile. En un mot que les prophéties privées, même comminatoires, se tiennent à ce niveau d'élévation, de sobriété, de pureté qui est celui de l'Évangile (p. 182).
>
> Le plus souvent, les victimes de ces fausses apparitions en oublient les devoirs de l'heure présente, le combat pour la messe et pour le catéchisme. Quel contraste, en effet, entre ces révélations et les « *messages de sainteté* des mystiques les plus autorisés : l'auteur de l'*Imitation,* saint Jean de la Croix, la petite Thérèse ». Les amateurs d'extraordinaire oublient trop que les premiers des charismes, qui se tiennent à la source des autres, sont « les charismes d'ordre doctrinal, comme l'enseignement de sagesse, le *sermo sapientiæ* » (p. 184).
>
> Dans la vie et la mort de ces privilégiés authentiques rien que de simple, de calme, de limpide ; ni affolement, ni exaltation. Leur message fut le moins entortillé qui soit, le moins compliqué (...) L'âme de leur vie c'est la charité, non le merveilleux (p. 185).

Certes, le Magistère reconnaît la possibilité des révélations privées, mais pour autant qu'elles soient au service de la foi.

> L'Église n'exclut pas les révélations privées, elle demande seulement que ce ne soit pas des illusions privées (p. 186).
>
> Les révélations privées et, d'une façon générale tous les charismes, ont une place dans la vie de l'Église, un rôle non négligeable, non surérogatoire mais nécessaire ; il faut donc les mettre à leur place : les subordonnant à l'autorité du magistère véritable (tout autre que le faux magistère moderniste), les situant dans la ligne de la révélation divine, nous

laissant réveiller, toucher, convertir, édifier par l'accent miraculeux avec lequel ils nous redisent les paroles de la vie éternelle (p. 187).

À la suite de ce premier article, le père Calmel reçut un abondant courrier de « lecteurs bienveillants ». C'est pourquoi il crut bon de revenir sur le sujet quelques mois plus tard[606]. À supposer que tel message ait une source authentiquement surnaturelle, cela ne signifie pas qu'il ait par le fait même une portée universelle et que celui qui le reçoit en devienne infaillible. « Qu'un stigmatisé qui mène une sainte vie ait la grâce de lire dans les cœurs, ne signifie pas qu'il est capable de lire dans tous les cœurs, ni même que sa lecture sera toujours exacte. » (p. 105)

On avait rapporté au père Calmel que la sainte Vierge aurait béni le pape Paul VI lors d'une des apparitions à San Damiano, et que Marthe Robin donnait des avis qui favorisaient le courant moderniste. Ne pouvant vérifier les faits, le dominicain répondait avec discernement et bienveillance :

> Au sujet d'apparitions aussi étonnantes que San Damiano, pour les stigmatisées comme Marthe Robin ou d'autres, la sagesse est de ne pas tout prendre argent comptant, de garder notre bon sens, d'être certains que nous sommes agréables à Dieu en nous servant des lumières certaines qu'il nous a données. Il est certain par exemple qu'un pape qui fait « réviser » la messe en collaboration avec six protestants (qui ne croient pas à la messe) agit très mal et que sa révision ne procède pas de l'Esprit de Jésus-Christ. Cela est certain. Devant une telle certitude les éloges que la Vierge (soi-disant) a décernés à Paul VI sont une illusion et ne tiennent pas debout, voyons ! Après cela qu'il y ait eu (ou qu'il y ait) une part de vrai à San Damiano, on ne le nie pas. Marthe Robin répond à tous en matière religieuse et sur n'importe quoi ; les réponses sont parfois contradictoires... Je ne nie pas la surnaturalité de ses stigmates, mais je nie (de toute la force de mon esprit de foi) que Notre-Seigneur ait donné au monde une stigmatisée pour qu'elle réponde sur n'importe quoi (en matière religieuse) à n'importe qui. Les voies de Dieu ne sont pas cela[607].

• *Le modernisme*

Un autre danger menaçait la pureté de la foi et de la théologie, celui, beaucoup plus dangereux, du modernisme ou des idées modernisantes.

---

606 - « Les révélations privées à l'heure du modernisme », *Itinéraires* n° 185, Juillet-août 1974, p. 101 et sv.

607 - Entretien du mois de septembre 1973.

Tout d'abord, le père Calmel s'en prit à ce qu'il appelait les « faux amis », les faux thomistes qui s'appliquent à marier le thomisme aux illusions modernes. L'exemple le plus manifeste d'un tel faux conservatisme est celui de Jacques Maritain. En mars 1974, il revient sur le cas de celui qui avait enchanté ses premières années d'étude[608]. Aujourd'hui, il est obligé de constater que Maritain a servi le modernisme :

> À côté du grand professeur de thomisme, et parfois même se fusionnant avec lui, il existe le Maritain de ce qu'il faut bien appeler le maritainisme ; le Maritain des théories, « approches » ou essais qui prétendent faire progresser la doctrine thomiste dans les directions aberrantes des modernes. Comme ces théories personnelles, ces « approches », ces essais utilisent copieusement une espèce de phraséologie thomiste, on risque de s'y laisser prendre. Mais il s'agit en réalité d'erreurs modernes ; toutes déguisées qu'elles soient, diluées ou maquillées, ce sont toujours des erreurs modernes, dans les divers domaines de l'esthétique, de la politique, de la psychologie ou même de la théologie ou de la vie spirituelle. Mises à part certaines formules ou expressions, que reste-t-il encore du thomisme dans une utopie politique telle que *l'Humanisme intégral* ou dans la théologie pour ectoplasme de *la Grâce et de L'Humanité de Jésus ?* Et que reste-t-il, non seulement de la saine théologie, mais du donné de la foi au sujet de la rétribution éternelle, dans *les idées eschatologiques* du dernier livre *Approches sans entraves ?* Cet enfer vaincu est digne de Victor Hugo visionnaire ; c'est la *Fin de Satan* expliquée dans un langage théologique ; en somme une vieille hérésie. Il est désolant de penser que l'auteur « mourut soudain » lorsque l'éditeur lui envoyait pour révision les épreuves de ce chapitre hétérodoxe (p. 191).

Le philosophe en est même venu à « suggérer l'ordination de prêtres mariés. Voici les innovations que propose pour les prêtres de Jésus-Christ ce vieux laïque moins réformiste que révolutionnaire » (p. 192).

> Nous avions souhaité pour Maritain une fin tellement plus digne de ses premiers amis, de ses premiers maîtres : Psichari, le père Clérissac, le père Garrigou[609], ces hommes éminents par la foi, la sainteté, l'attache-

608 - « Extravagances maritainiennes », *Itinéraires* n° 181, mars 1974, p. 190.

609 - Le père Réginald Garrigou-Lagrange (1877-1964) fut ordonné prêtre en 1902. Il rencontra Jacques Maritain en 1904. Il enseigna l'histoire de la philosophie au Saulchoir de 1905 à 1909, puis fut nommé à l'*Angelicum*, à Rome, où il enseigna les grands traités de théologie dogmatique ainsi que de théologie mystique. Il fut un ardent défenseur de la Tradition et combattit vaillamment le modernisme.

ment à la Tradition. Il faut en prendre notre parti. Maritain sera entré dans l'éternité à la veille de corriger les épreuves de sa *Fin de Satan*. Nous ne pouvons que nous répéter la recommandation de l'Apôtre: *qui se existimat stare videat ne cadat* (Celui qui croit être debout prenne garde de tomber) (1 Co 10; épître du 9e dimanche après la Pentecôte) (p. 193).

Quel est donc ce modernisme qui infecte tant d'hommes d'Église, jusqu'à contaminer les défenseurs mêmes du thomisme? Le père Calmel eut bientôt l'occasion de donner un résumé de sa pensée sur l'hérésie du siècle. Le père Barbara l'invita en effet à rédiger la préface d'une réédition qu'il envisageait du *Catéchisme antimoderniste* du père Lémius *o.m.i.* (1910). Dès qu'il se mit au travail, le dominicain écrivit son intention dans un mot qui le définit si bien:

> Que saint Pie X et saint Thomas m'inspirent de faire clair, court, entraînant – entraînant à la prière, à l'étude sacrée, au témoignage net, et doux et humble[610].

Puis, quelques jours après, il précisait:

> La préface (du *Catéchisme antimoderniste*) est écrite. (...) Je m'étends (c'est nouveau) sur l'un des remèdes: un enseignement contemplatif de la bonne doctrine. Car ce livre est destiné (pour une part) aux jeunes de Mgr Lefebvre[611].

Avec la permission du père Barbara, la revue *Itinéraires* publia cette préface en juin 1974 afin de la rendre accessible à un plus vaste public[612]. Il convient d'en lire des passages conséquents afin de s'imprégner de la sagesse théologique et de la lucidité de son auteur. Le père Calmel commence par une affirmation tirée tout à la fois de son expérience personnelle et des écrits de saint Pie X:

> C'est dans l'hypocrisie qu'il faut placer la note caractéristique et différentielle du moderniste. Le moderniste, on ne le saura jamais assez suffisamment, est un apostat doublé d'un traître (p. 140).

Après cette entrée en matière, il convient de définir le modernisme en partant de sa définition nominale:

> Pour le moderniste, ainsi que le nom le dit, la religion est essentiellement moderne. Elle ne domine pas le temps. Elle est immergée tout

---

610 - Lettre du 10 mars 1974.

611 - Lettre du 19 mars 1974.

612 - « Le modernisme actuel », *Itinéraires* n° 184, Juin 1974, p. 140 et sv. Voir *Si tu savais le don de Dieu*, t. II, p. 133.

> entière dans l'Histoire, dans les aventures de l'humanité en marche. Pas de Révélation donnée *une fois pour toutes* pour enseigner les mystères divins. Pas de sacrifice méritant la grâce *une fois pour toutes.* Pas de testament *nouveau et éternel.* Une évolution indéfinie. C'est en ce sens que la religion est dite moderne par les modernistes (p. 141).

Une fois de plus, le père Calmel se réfère à Augustin Cochin pour faire saisir le procédé essentiellement révolutionnaire des modernistes :

> Aussi bien ce n'est pas le génie de quelques grands penseurs qui a donné au modernisme sa force, c'est la perfection des procédés de pénétration et de domination. Les procédés eux-mêmes sont calqués sur ceux des sociétés occultes, notamment les diverses franc-maçonneries. Ce sont les vieux procédés, mis en lumière jadis par Augustin Cochin[613], qui avaient fait déjà leur preuve à la révolution française, et qui ont été appliqués à l'Église pour la dévaster. On en connaît les caractères distinctifs : avant tout une autorité de mensonge (p. 143).

Un exemple aidera le lecteur à comprendre l'application de cette méthode dans l'Église :

> La réinterprétation c'est-à-dire une explication mensongère des vérités de la foi qui, sous prétexte de les faire mieux comprendre par l'esprit des modernes, les volatilise furtivement et sans bruit, la réinterprétation, dis-je, est devenue l'un des procédés les plus fréquents du modernisme (p. 143).

On s'étonnera peut-être de ce qu'un tel procédé ait pu avoir tant de succès dans l'Église. C'est qu'il avait été préparé de longue date :

> Comment expliquer que le virus ait pénétré si avant dans l'organisme ? On peut énumérer trois raisons principales : premièrement l'imposture de Vatican II, le seul de tous les conciles qui ait refusé d'être doctrinal ; deuxièmement l'occupation progressive des charges les plus élevées par des prélats modernistes ; troisièmement la débilité de la vie théologale dans tout le peuple chrétien, en commençant par la tête. Un concile qui a trahi[614], certains prélats qui ont trahi, un peuple chrétien incapable de résister à la trahison, parce qu'il était spirituellement débilité (p. 145).

---

613 - - Voir Augustin Cochin, surtout *Les Sociétés de Pensée et la Démocratie Moderne* (Plon édit.) et *Abstraction révolutionnaire et réalisme catholique* (Desclée de B. édit. à Paris).

614 - « Sur les "bombes à retardement" de ce concile, voir Mgr Lefebvre *Un évêque parle*, DMM, p. 196 » (note du père Calmel).

Après avoir rappelé la « sauvage condamnation de l'Action française », qui eut comme « issue désastreuse », « d'abord l'écrasement des catholiques attachés au *Syllabus*, ensuite l'avènement d'un épiscopat non opposé aux erreurs modernes », le père Calmel cherche le remède au fléau du modernisme. Il ne pourra venir que d'une réforme simultanée, d'une part de la hiérarchie de l'Église et, d'autre part, des simples prêtres et des fidèles.

> Existe-t-il un remède? Pour sûr, il existe. (...) Mais cette fois-ci, à la différence de ce qui arriva au début du siècle, le mal a grandement pénétré dans la hiérarchie elle-même. Tant que la hiérarchie n'aura pas éliminé le poison qui l'infecte, le remède ne peut être que partiel et limité. Sans doute, ce n'est pas de la hiérarchie toute seule, ce n'est pas non plus du chef tout seul que viendra le remède. Le corps, en tous ses organes, doit se débarrasser du poison. Il reste qu'une guérison d'ensemble réclame que la tête retrouve la santé (p. 147).

Du côté des prêtres et des fidèles, le premier remède consistera dans la profession de la foi catholique, « un témoignage public avec autant d'humilité et de douceur que de fierté et de patience » (p. 149). Le deuxième remède sera le retour à « un enseignement de la saine doctrine qui favorise la vie de prière et la contemplation », à une « étude théologique qui non seulement éclaire les intelligences mais qui dispose l'âme à l'oraison et nourrisse la prédication » (p. 150).

## Sentire cum Ecclesia

Néanmoins, en attendant la victoire du Christ-Roi, les catholiques ont à prendre des décisions douloureuses et à refuser toute sorte de collaboration avec la révolution. « Les carences de l'autorité hiérarchique, la puissance étonnante des autorités parallèles, les sacrilèges dans le culte, les hérésies dans l'enseignement doctrinal » les obligent à répondre un ***non possumus*** à toutes les invitations et à toutes les menaces. Ne vont-ils pas perdre à cause de cela leur lien avec l'Église ? Resteront-ils fils de l'Église ? Ne risquent-ils pas de diminuer en eux le *sentire cum Ecclesia* qui fait la force du catholique ? Pour les rassurer, le père Calmel aborde loyalement, dans un article de janvier 1975, ces questions délicates que pose aux catholiques leur devoir de résistance[615].

Il commence par remarquer que les prêtres, religieux et religieuses qui disent avoir pris « le parti de ce qu'ils appellent l'obéissance », « en réalité suivent, généralement sans grand enthousiasme, des indications ambiguës ;

---

615 - « Fils de l'Église en un temps d'épreuve », *Itinéraires* n° 189, janvier 1975, p. 9-16.

ils subissent, ils "encaissent" les innovations ». Ce qui est fort éloigné de l'obéissance chrétienne. Souvent « ils sont abusés plutôt que coupables ». Cependant, quoiqu'ils disent, « leur conduite fait le jeu de la subversion. Ils se sont pliés en effet à des innovations désastreuses ; des innovations introduites par des ennemis cachés, des transformations équivoques et polyvalentes, qui n'ont d'autre but effectif que d'énerver une tradition certaine et solide, de la débiliter et finalement, sans donner l'éveil, de changer peu à peu la religion. »

Or les catholiques qui s'en tiennent aux mœurs, à la doctrine, à la liturgie, en un mot à l'Église de toujours, ces fidèles qui croient que « l'Église condamne la révolution et la condamnera toujours, qu'elle s'appelle libéralisme ou socialisme », « ces chrétiens fidèles les accuserons-nous de désobéissance ? »

Ces catholiques « refusent les compromis ; ils refusent d'entrer en complicité avec une révolution qui est assurément moderniste. Sociologiquement ils sont tenus à l'écart », ils sont humiliés, exclus de toute responsabilité. Cependant, sans amertume, ils tiennent à ce que « leur fidélité soit pénétrée d'humilité et de ferveur ; ils n'ont de goût ni pour le sectarisme, ni pour l'ostentation. À leur place, qui est modeste et tout juste supportée, ils essaient de maintenir ce que l'Église leur a transmis. » En définitive, ces chrétiens fidèles ne sont rien d'autre que les dignes enfants de leur Mère :

> Ce faisant nous ne doutons pas d'être fils de l'Église. Nous ne formons aucunement une petite secte marginale ; nous sommes de la seule Église catholique, apostolique et romaine. Nous préparons de notre mieux le jour béni où l'autorité s'étant retrouvée elle-même, dans la pleine lumière, l'Église sera délivrée enfin des brouillards suffocants de l'épreuve présente. Encore que ce jour tarde à venir, nous essayons de ne rien relâcher du devoir essentiel de nous sanctifier ; nous le faisons en gardant la Tradition *dans l'esprit même où nous l'avons reçue*, un esprit de sainteté.

Le père Calmel cite alors ce que lui disait son ami Louis Daménie, fondateur et directeur de *L'Ordre Français*, vers la fin de 1969 : « Après tout c'est l'Église qui m'a appris à faire comme je fais : ne point pactiser avec ce qui détruit la foi. »

Il termine son article par une vision d'espérance, fondée sur sa foi inébranlable en la sainteté de l'Église :

> Tout ce que nous croyons de l'Église et de sa stabilité vivante nous persuade que, sans trop tarder et bien clairement, elle approuvera notre attitude et la consacrera de son autorité.

> Nous espérons en paix, et non pas dans le sommeil, mais dans une fidélité attentive, que l'Église, sans trop tarder, élèvera sa voix puissante (...).
>
> Les innovations postconciliaires ne sont pas d'Église, n'engagent pas notre obéissance, seront manifestement rejetées lorsque prendra fin l'occupation de l'Église (...). Nous gardons la Tradition avec patience. Les forces modernistes occupantes ne pourront plus bâillonner bien longtemps les lèvres sacrées de notre Mère. Elle nous dira tout haut que nous n'avons rien de mieux à faire que de tenir saintement la Tradition. *Patientia pauperum non peribit in finem* (psaume 9). La patience des pauvres ne sera plus indéfiniment trompée.

Bien entendu, cette confiance n'exclut nullement le combat, cette espérance ne paralyse pas les initiatives. C'est pourquoi, dans le numéro suivant de la revue *Itinéraires*, le père Calmel appelle les fidèles à l'action[616]. « Les innovations postconciliaires » étant « un système stratégique d'occupation » (p. 4), il convient de fonder et d'entretenir modestement les fortins de la foi :

> Ayant vu où nous sommes, mesurons ce qui reste en notre pouvoir. Ce qui reste en notre pouvoir, c'est d'abord l'oraison et la vie cachée en Dieu ; ce qui reste en notre pouvoir c'est encore ce que la revue *Itinéraires* a tant de fois préconisé : sans éclat et sans bruit élever des fortins de résistance, d'attachement pieux et vivant à la Tradition. Ces fortins paraîtront dérisoires ; face à l'Église apparente et occupante, ils paraissent une défense trop faible. Qu'importe. La grâce de Dieu ne se mesure pas à ce qui paraît. Il est en notre pouvoir de dresser de modestes ouvrages de résistance et de les entretenir. Donc nous n'avons pas à hésiter, avec la grâce de Dieu. Je parle surtout de les entretenir de l'intérieur, de l'entretien qui procède de la vie de prière, de l'étude sacrée humblement conduite, de la charité fraternelle, de la modestie. On peut reprendre à ce sujet toutes les recommandations adressées par saint Paul à ces minuscules communautés naissantes, ces premiers fortins de Salonique ou d'Éphèse (p. 5).

Pour récapituler ces pensées à la fois si théologiques et si pratiques, il convient de lire les dernières lignes que le père Calmel écrivit dans la revue *Itinéraires*[617]. Conclusion de dix-sept ans d'un apostolat infatigable, de près de cent cinquante articles qui furent la consolation et même le salut d'un

---

616 - « Présentation de la Réclamation au Saint-Père de Jean Madiran », *Itinéraires* n° 190, février 1975, p. 4 et sv.

617 - « Ce que peut être le témoignage de parents chrétiens », *Itinéraires* n° 192, avril 1975, éditorial, p. 2 et sv, *in Si tu savais le don de Dieu*, t. II, p. 125.

grand nombre d'âmes, héritage qu'il laissait à ses fils et à ses filles. Après avoir encouragé les fidèles à se passer de toute messe nouvelle, quitte à se passer de messe le dimanche, il terminait :

> La grâce fait que le désir de sanctification se tient à la hauteur de la fermeté dans la résistance. (...) La grâce fait que dans la résistance résolue, qui est nécessaire pour rendre témoignage, la paix intérieure, loin de diminuer, s'approfondit. (...) Qu'ils nourrissent leur oraison et leur prière de la prière de l'Église selon les temps liturgiques ; que la conversation intérieure se poursuive dans la lumière des mystères de la foi, conformément, du reste, à la pratique du rosaire ; que le témoignage soit rendu par amour. (...)
>
> Par amour rendons témoignage
> Au dogme et au culte établis.
> Nous aurons assez de courage
> *Le Dieu bien-aimé sera notre appui.*
>
> Que notre cœur *de puiser ne se lasse*
> *Aux trésors divins que nous défendons.*
> Les eaux pures et vives de la grâce
> Durant le combat nous rafraîchiront.
>
> Sans nul appui bien appuyés
> Allons nous consumant d'amour.
> La foi dont nos cœurs sont illuminés
> Fait notre nuit plus belle que le jour.

### Les Mystères du Royaume de la Grâce, *t. II*

En même temps qu'il s'épuisait à rédiger ces articles si puissants et décisifs dans la revue *Itinéraires*, le père Calmel composait ce qui peut être vu comme la justification doctrinale de la formation spirituelle qu'il donnait aux âmes, comme un exposé de la spiritualité dominicaine qui l'animait depuis bientôt quarante ans.

Le premier tome des *Mystères du Royaume de la Grâce* avait déjà jeté une belle lumière sur les dogmes chrétiens. Il appelait un complément, comme un rayonnement nécessaire sur les secrets de la morale et de la vie spirituelle. La pensée théologique devait s'étendre à « notre retour à Dieu dans le Christ, à pas d'amour » (p. 156).

Avant de le jeter sur le papier, le père Calmel porta longtemps cet ouvrage dans son cœur. Tandis que la crise de l'Église s'accentuait et qu'il s'apprêtait, avec ses filles, à faire des choix douloureux, le fils de saint Dominique voulait

conduire ses lecteurs plus avant dans les voies de l'union à Dieu. « Le leitmotiv, comme on dit, du tome deuxième, écrit-il le 31 juillet 1973, ce sera : élévation de la vie spirituelle, croissance de la vie spirituelle en temps d'apostasie. » Puis, le 19 octobre : « Dans les cinq ou sept chapitres du tome deuxième, je vois de plus en plus clair et je ne doute pas que les anges me tiendront la plume pour la rédaction : que mon propos ne rabaisse pas ce que Jésus nous a révélé sur la dignité incomparable de la vie en lui, de la perfection avec lui et par lui : c'est tout ce que je désire. »

En outre, dans le fracas des combats de l'Église militante, le fils de saint Dominique voudrait ajouter une note de paix : « Que le deuxième tome (des *Mystères du Royaume de la grâce*) que je vois venir soit une œuvre de vérité et de paix ; une étude de vie spirituelle qui porte la paix. Le demander à Notre-Dame[618]. » Il compte bien, en effet, sur une lumière particulière d'en haut. « Quant au tome deuxième, il est en bonne voie : il me sera "donné" peu à peu[619] », « je le vois s'éclairer du dedans et s'écrire peu à peu : j'ai confiance que j'aurai la force[620] ».

La tâche était énorme, en effet. Pour décrire *Le chemin de la sainteté* – c'est le titre de ce deuxième tome –, il fallait définir et distinguer la grâce sanctifiante, les vertus, les dons et les béatitudes, faire saisir toutes les nuances de la présence et de l'action de Dieu dans l'âme juste, montrer jusque dans ses conséquences pratiques la vie des vertus théologales et morales, rappeler la grande loi de la croissance de la vie spirituelle et guider les âmes dans la vie d'oraison, sans oublier les graves devoirs qui incombent à ceux qui sont doués de charismes. Enfin, l'ouvrage se termine par des considérations sur la vie consacrée : le sacerdoce et la virginité.

Dès son premier chapitre, il montre comment les baptisés sont invités à entrer « dans l'intimité de Dieu et de son Christ, de sorte que l'on sache d'expérience qui est Dieu et que l'on goûte la dilection et la tendresse de Dieu », à se laisser conduire par l'Esprit de Dieu, à « connaître d'expérience les béatitudes, en particulier goûter la joie qui est promise à ceux qui sont persécutés pour le Seigneur et pour son Évangile ». Pour tout dire : « être conformés à l'image du Fils bien-aimé et, quelle que soit la place que l'on occupe, clerc ou laïc, vierge consacrée ou femme mariée, être rendu semblable au Seigneur Jésus. » La suite du livre est de la même veine et ne fera que développer ce

---

618 - Lettre du 20 mars 1973.
619 - Lettre du 3 septembre 1973.
620 - Lettre du 6 novembre 1973.

programme de vie. C'est vers ces sommets que le père Calmel veut conduire son lecteur.

Fidèle à l'idée directrice qui le guide depuis ses années d'études, le disciple de saint Thomas se montre préoccupé, tout au long de l'ouvrage, par le mystère de la vie dans son unité indissociable, par « l'incarnation » de cette haute union à Dieu dans toute la psychologie et dans l'action de chacun. « Tu ne sépareras pas ce que Dieu a uni », semble-t-il crier à toutes les pages.

La charité étant la forme des vertus, *forma virtutum*, elle anime tout à la fois la liberté pour qu'elle se dresse vers Dieu[621], la foi pour l'ouvrir à la contemplation[622], les vertus du combat pour les adoucir[623], la prudence pour la rendre audacieuse[624], le sens de l'honneur pour le faire bondir[625].

Un chapitre mérite une attention particulière. Au terme, et comme au sommet de ses études sur les vertus, les dons et les béatitudes, leur vie et leur nécessaire croissance, le père Calmel considère ce qui devrait être le couronnement normal de la vie morale. « Vie théologale et contemplation » prêche avec force le primat et les lois de la prière silencieuse (ch. 6) :

---

621 - L'erreur d'un certain nombre d'ouvrages de morale, mais surtout de beaucoup de chrétiens, consiste à « préciser à une liberté qui fait abstraction de l'amour de Dieu tout ce qui lui reste permis avant de se faire arrêter par la loi » (p. 160-161).

622 - « Celui dont la foi est vivante, celui qui vit en état de grâce, celui dont la foi est animée par l'amour, celui qui croit comme un ami de Dieu (...) celui-là est avide (...) de voir sa réalisation pratique la plus achevée (...) l'achèvement que l'on peut appeler contemplatif. » (p. 185)

623 - « Lucidité sur le mal des hommes et du monde, fermeté et ténacité dans le beau combat de la foi, courage dans le maniement des armes offensives et défensives pour l'honneur du nom chrétien, il est sûr que la charité pour le prochain ne fait fi d'aucune de ces dispositions intérieures ; elle anime et vivifie toutes ces vertus que réclame la vie d'ici-bas en vue de préparer la vie éternelle. Mais dans la mesure où c'est l'amour du prochain, dérivé de l'amour de Dieu, qui donne leur vie à ces vertus d'apparence si terrestres, ces vertus cessent d'être lourdes ou obscures ; elles vont au-delà d'elles-mêmes et prennent un envol radieux. » (p. 213)

624 - « Au sujet de la nature de la prudence, (...) l'erreur la plus meurtrière est de la concevoir à l'état séparé, à part de la charité. On la considère alors comme une habileté cultivée et une astuce entretenue qui dirige tous les actes de façon à assurer un confort aussi plat qu'il est indestructible. (...) Certes, la prudence est avisée et raisonnable, mais c'est dans le même sens que la folie de la croix et l'héroïsme de l'amour. » (p. 236-237)

625 - « Qu'une chrétienne ne bondisse pas devant certaines allusions déshonnêtes, qu'un chrétien ne se dresse pas à certains outrages contre la religion ou la patrie, de telles absences de réactions ne sont pas un signe de charité ni d'humilité, ce sont démission et connivence de lâches : rien de plus. (...) Comme si l'esprit de lâcheté s'identifiait à la miséricorde. (...) Il existe le garde-à-vous de la sainteté ; celui que célèbre la sainte Liturgie, celui que l'on apprend dans la milice des saints, - *vos estis cives sanctorum* - celui où les anges sont passés maîtres pour faire notre instruction de petites recrues. Il se fonde sur un frémissement, un redressement qui tiennent à la vitalité, à l'ardeur de la charité. » (p. 231-232)

La traduction inévitable de l'amour est la prière. Impossible d'aimer Dieu sans converser avec Dieu dans la foi. La charité pour Dieu a beau se continuer en amour du prochain, elle commence par se tourner vers Dieu, par fleurir du côté de Dieu sous forme de conversation dans la foi ; sous forme d'une prière qui est non seulement adorante mais contemplative[626]. C'est la loi de l'amour de faire le plus grand cas de la conversation avec l'Aimé, du silence avec lui ; or le recueillement et l'oraison ne sont pas autre chose[627].

Comme il se doit, cette doctrine sur la vie spirituelle est issue de l'Écriture et de la Tradition. C'est pourquoi le père Calmel appuie son étude sur l'Évangile, saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix. Mais il insiste sur le fait que la mystique et la contemplation ne se tiennent pas à côté de la vie réelle, du combat pour la vertu et de la défense de la vérité. Le terme de « mystique », en effet, signifie tout simplement la sainteté évangélique, « la vie de charité parfaite mais considérée sous l'angle de ce que Dieu fait dans une âme par l'Esprit d'amour » (p. 251). Or cette vie d'oraison, cette vie spirituelle, ne peut être « juxtaposée » à la vie et à la croissance des trois vertus théologales. Elle leur est liée aussi intimement que leur âme. Elle est tout simplement « la vie dans le Christ par les vertus théologales » et sous la motion des dons du Saint-Esprit, l'union à sa vie et à sa Passion, la participation à sa grâce.

La prière contemplative authentique ne saurait donc être une sorte d'opium. Car si le silence en Dieu est un acte de foi, il est un oubli de soi et un regard objectif sur la grande réalité de Dieu. S'il est un acte d'espérance, il nous dresse vers l'union d'amour. S'il est un acte de charité, il est un don de soi.

> L'union à Dieu est bien impossible sans recueillement et silence intérieur, en un mot impossible sans oraison. (...) Si le premier effet de la charité théologale est bien de recueillir l'âme en Dieu dans la foi, cela veut dire que le premier effet de la charité est d'habituer l'âme fidèle à ce recueillement mystérieux et réaliste où, par amour, elle ne refuse rien à Dieu, « ne se passe rien » à soi-même[628].

Puisque le but de la vie chrétienne est la sainteté, qui est la perfection de la charité et de l'amitié avec Dieu, le père Calmel, à l'exemple de la *Somme théologique* de saint Thomas, clôt cet ouvrage qui traite de la morale chrétienne par une étude sur les états de vie consacrée. Le sacerdoce et la virginité

---

626 - *Les Mystères du Royaume de la Grâce*, édition 1997, p. 249.
627 - *Ibid.*, p. 257.
628 - *Ibid.*, p. 260.

consacrée sont en effet tout orientés vers les sommets de la charité. Le prêtre, parce qu'il est le ministre du Christ dans son sacrifice rédempteur, « a un devoir tout particulier de tendre à la sainteté, et à une sainteté contemplative » (p. 274). Comme par contagion, le feu de l'amour qui consume le cœur du Christ veut enflammer le cœur du prêtre. La religieuse, quant à elle, « sacrifie ce qui tient de plus près à la destinée de la femme, en vue de mieux aimer le Verbe de Dieu fait homme, né de la Vierge Marie » (p. 282). Par son vœu de virginité, elle libère son cœur pour un plus grand amour.

C'est sur cette note mystique que se termine le dernier ouvrage du père Calmel.

Sourire de la Providence, le père Calmel en finit la rédaction en la fête de sa chère sainte Marie-Madeleine, le 22 juillet 1974, à Saint-Pré. Il fut achevé d'imprimer en mars 1975, quelques semaines avant sa mort.

### *« Disparaître dans la lumière »*

Bientôt, le père Calmel allait quitter cette terre, comme une mèche qui s'éteint faute d'huile, littéralement épuisé. Depuis de longues années, la Providence avait préparé son serviteur à ce dernier détachement par une longue série d'épreuves physiques et morales, surtout par celle de la solitude. Il s'attendait donc à partir d'un jour à l'autre, tellement sûr de celui à qui il avait donné sa vie. En se souvenant des héros de la guerre qui l'avaient tant marqué dans son enfance, il avait écrit en juin 1973 :

> Pour le soldat, le sacrifice de la vie est accepté d'avance comme inséparable de la défense héroïque de la patrie charnelle et des biens spirituels qu'elle porte. Pour le prêtre, la solitude possible, la disgrâce, la mort sont acceptées d'avance comme inséparables de la fonction de ministre de la parole de Dieu et de ses sacrements ; car cette dispensation exige la fidélité à la Tradition et le refus d'entrer en complicité avec le système moderne de destruction, fidélité et refus qui vont jusqu'à la mort[629].

Après les fêtes de Pâques 1975, une légère amélioration de sa santé lui permit l'audace de reprendre la route vers les « marches de l'Est ». À M^lle^ Yvette Évrard, qui avait été la confidente de beaucoup de ses combats et des grâces reçues, et qu'il voyait pour la dernière fois, il fit cette requête toute sacerdotale : « Priez pour les âmes à qui j'ai refusé l'absolution. »

629 - Lettre du 16 juin 1973.

Le dimanche 20 avril, troisième dimanche après Pâques, il se trouvait à Saint-Cloud à l'Institution Saint-Pie X des dominicaines du Saint-Esprit. C'est là que le frère prêcheur donna son dernier sermon. Il parla de la joie des Apôtres à la vue de Jésus ressuscité, joie qui ne leur a pas été ravie par le monde hostile et persécuteur, joie que doit connaître le chrétien à chaque visite du Seigneur, surtout lors de la visite définitive de la mort :

> Spirituellement, cette entrée dans la joie du Seigneur doit se réaliser en nous. (...) Que faut-il que je fasse, comment faut-il que je vive pour accéder à cette joie ? Il faut que je demeure en vous ; que j'habite par avance dans l'éternité ; que mon cœur soit fixé en vous. Il faut que je reçoive votre visite : *iterum videbo vos et gaudebit cor vestrum* (je vous reverrai et votre cœur se réjouira), que je sois toujours disposé à recevoir cette visite. (...) Si je fais attention à vous, si je ne cherche qu'à vivre par amour, si je fais abstraction de moi, de mes inquiétudes et de mes vaines imaginations, je me dispose alors à votre visite ; *iterum videbo vos* et cette visite qui m'entraîne bien au-delà de moi m'entraîne, par cela même, dans votre joie ineffable. (...) Que la Vierge à qui nous disons trois fois par jour le *Regina Cœli lætare* nous donne de connaître la joie que rien ne peut enlever d'une vie donnée à Jésus et cachée dans son amour.

Tel fut le dernier sermon d'un grand prédicateur, la quintessence de ses trente-quatre ans de ministère apostolique : dans le dur combat de la terre, garder le cœur assez uni au Christ Jésus et assez pur pour vivre constamment, par l'intercession de la Vierge immaculée, dans la joie de Dieu, ne rien perdre des visites du Seigneur. Telle fut également son ultime préparation à la mort.

Le jour même, le père Calmel prit le train qui lui permit d'être à Saint-Pré à 20 heures. Au cours du voyage, il écrivit ces lignes où transparaît son cœur de père :

> Les deux jours à Paris ont été un peu trop chargés et je n'étais pas en excellente forme avec ce temps moite qu'il faisait. Mais j'ai été heureux de retrouver les sœurs qui sont bien seules et qui, me semble-t-il, ont trop d'élèves (520) quoique seulement des externes.

À son arrivée, une sœur lui demanda s'il était fatigué. Il répondit avec bonté : « On ne l'est plus quand on revient. On est si content de revenir ici. C'est qu'ici, c'est une maison dominicaine ! Saint-Pré, c'est une maison dominicaine. »

Cependant, les sœurs comprirent vite que son état était grave. Sa santé semblait profondément atteinte. Lors de son séjour dans l'Est, en effet, il

avait attrapé une mauvaise grippe. Il dut garder le lit, dans sa chambre chauffée par un poêle à bois.

Le lundi 21 avril, il put célébrer la sainte messe. « La joie ne vient que de Dieu », dit-il lors de son petit mot habituel. Il ne put faire de « petit cours » à cause de son état, mais il demanda copie d'une lettre qu'il avait écrite à Metz au sujet des « vertus cachées ». « J'en parlerai à vos filles demain, et de ma petite tournée apostolique », dit-il à la maîtresse des novices.

Le lendemain, mardi 22 avril, il put en effet faire ce petit cours aux novices, attendu de toutes. Voici les notes prises par l'une des sœurs :

> La sûreté doctrinale sans pratique des vertus cachées ne permettra pas de former nos filles dans un monde d'apostasie. (...)
> Que faire ? Une école qui soit une cellule de chrétienté. Vie animée par la prière. (...) Pour nous, danger de somnolence – ou de contentement là où l'on est. Non approfondissement intérieur conforme au cadre.
> Douceur. Ni criailleries ni plaintes.
> Humilité : demander conseil, et pardon.
> Prière les unes pour les autres.
> Charité mutuelle : assez réaliste pour vouloir être aidée et venir en aide sans dominer.
> Obéissance intelligente et confiante qui facilite la tâche des supérieurs.

Le mercredi 23 avril était un grand jour pour la communauté de Saint-Pré. Mgr Lefebvre devait venir pour administrer les confirmations à 16 heures À l'arrivée du prélat, le père Calmel entonna lui-même l'oraison en l'honneur de saint Dominique. Un repas était prévu à 19 heures avec Monseigneur et les prêtres présents. Le dominicain se rendit malgré tout aux matines récitées par les sœurs, en faisant un geste d'un air de dire : « L'office a plus d'importance. J'irai après. »

Le lendemain, le Père put s'entretenir avec Mgr Lefebvre de 9 heures à 10 h 30. Il nota ensuite quelques impressions :

> C'est un évêque complet. Je le savais bon missionnaire – excellent organisateur – prêtre – sens profond du sacerdoce catholique – Il est bon théologien – esprit clair – il reste humble – ne se laisse pas démonter – (et quelle résistance à la fatigue !) – vue politique juste – il lit toujours – il est bon.

Malheureusement la surcharge de ces derniers jours accentua la maladie du religieux qui attrapa une congestion pulmonaire.

Toutefois, il put encore célébrer la sainte messe le lendemain en présence des enfants. Très pâle, les yeux enfoncés, respirant mal pour parler un peu fort, il était exténué.

Après la messe, la maîtresse des novices lui demanda s'il comptait faire son petit cours habituel. « Est-ce que c'est nécessaire, ma fille ? » répondit-il doucement. À vrai dire, la question avait été posée plus pour s'assurer qu'il irait se reposer. La mère Hélène trancha : « Non, le Père est fatigué. Il va se coucher. » « Oh ! seulement après le repas », rétorqua le malade qui voulait travailler.

À 13 h 30, il avait 39°6 de fièvre. Le soir le thermomètre indiquait 39°9.

Le samedi 26 avril, fête de Notre-Dame du Bon Conseil, la température restait à 39°9. Le père Calmel put cependant célébrer la messe à 8 heures. Voulant rassurer les sœurs et peut-être en faisant allusion à la déclaration de Jésus au sujet de Lazare, il leur dit : « N'ayez pas ces airs tristes. Cette maladie ne va pas à la mort, mes filles. » Puis il se réjouit de la belle vue qu'il avait depuis son lit. « Cela ressemble un peu à chez vous ? » demanda la mère Hélène. « Oui, répondit-il, mais dans mon pays, il y a des sources un peu partout, de l'eau qui court. »

Le lendemain, 27 avril, quatrième dimanche après Pâques, il dut rester au lit. « C'est la première fois depuis mon ordination que je ne peux célébrer » remarqua-t-il avec regret. Mais son cœur restait attaché à la sainte liturgie du jour : « L'oraison de ce dimanche, dit-il à son entourage, il faut l'apprendre par cœur, il faut la dire très souvent. *Id amare quod præcipis – id desiderare quod promittis* (Aimer ce que vous commandez – Désirer ce que vous promettez). »

Lundi 28 avril, son état était stationnaire. Il ne célébra pas la messe. Désolé de donner du travail et d'attrister les sœurs il leur demanda avec grande bonté : « Que rien ne soit pour vous occasion de peine durant ma maladie. »

Mardi, pas d'amélioration notable. Très attentif à tous et à toutes, et très présent spirituellement à la communauté, il dit à la novice qui lui apportait son repas :

> Est-ce que vous aimez vos sœurs ? Est-ce que vous vous aimez bien entre vous ? Aimez-vous les unes les autres – Sachez vous demander conseil, vous aider, lisez mes livres… et d'autres. Communiquez-vous les lumières reçues.

Et avec assurance, il lui dit qu'il pourrait célébrer le saint sacrifice le lendemain.

En effet, pour la fête de sainte Catherine de Sienne, la température baissa légèrement. Ce qui lui permit de célébrer la messe, la dernière de sa vie de prêtre, beau cadeau, certainement, de la grande sainte dominicaine dont il se sentait si proche. Avant la messe, il eut la délicatesse de dire à une mère : « C'est pour vous, ma fille (25e anniversaire de vêture) et pour votre maman (10e anniversaire de sa mort). » Toutefois, après la messe, il déclara :

> Je ne célébrerai plus quand j'aurai encore tant de fièvre. Je l'ai assez défendue la messe, j'ai assez dit moi-même que les rites ne sont pas indifférents pour le sacrifice, et, pour les accomplir comme il faut, l'attention est nécessaire. Je suis trop fatigué.

À la vue du malade, le médecin se montra très pessimiste : « Ou bien on fait tomber la fièvre, et le cœur lâche. Ou bien il est emporté par la fièvre. »

Le jeudi 1er mai, la maîtresse des novices le remercia pour tout ce qu'elle avait reçu de lui au cours de ces vingt-cinq ans où elle avait bénéficié de ses conseils. Il répondit : « Au Ciel, nous saurons de qui Dieu s'est servi – au Ciel, nous saurons. » Puis, en pensant aux novices : « Est-ce que vos petites s'aiment bien ? Il faut qu'elles s'aiment bien... Dites à vos petites qu'elles soient bien vaillantes. »

Le soir, la mère Hélène avoua très simplement : « J'ai été insupportable avec tout le monde toute la semaine à cause de vous (à cause du souci que vous me faites). » Le grand malade répondit : « Il ne faut pas s'inquiéter de moi. » Et pourtant, le thermomètre, qui indiquait 39° 9, restait peu rassurant.

Vendredi 2 mai, fête de saint Athanase, le père Calmel reçut la communion de l'aumônier, l'abbé Cutajar. Avant de communier, il dit à la mère Hélène : « Dites-moi l'*Adoro te.* » Et après la communion : « Le *O salutaris hostia* ». Et comme, dans son émotion, elle ne le trouvait pas : « Redites-moi l'*Adoro te.* » Puis elle dut s'excuser : « Mon Père, je vais à la messe de 7 heures. Je vous laisserai seul. Vous aurez reçu la communion. Je vous laisserai faire l'action de grâces avant de vous porter quelque chose. » « L'action de grâces – oui, si je peux. Sinon, Dieu la fera en moi, je le sais. »

C'est alors qu'il prononça devant la mère Raymond-Marie Berthommé ces dernières paroles qui définissent si bien le fils de saint Dominique qu'il n'avait jamais cessé d'être :

> La vie ? la vie, c'est *militia, certamen, beatitudo*[630].

---

630 - Milice (ou état de mobilisation), combat, béatitude.

Oui, la vie est sérieuse. Les patries terrestres et la vie de la Tradition catholique sont sérieuses, elles sont des trésors à protéger, un héritage à faire fructifier. Elles veulent être défendues par des soldats qui ont le regard fixé et comme déjà illuminé par la lumière du Ciel. Cependant, il fallait regarder les choses en face. Dans son réalisme, la mère Hélène dit au père Calmel :

« Peut-être que la Sainte Vierge va vous guérir, mon Père, mais pas sans l'extrême-onction ?
— Ma vie est en danger ?
— Le docteur est inquiet, mon Père.
— Bon, eh bien, demain matin. »

Au cours de l'après-midi, il pria le chapelet avec la mère prieure et la mère René-Dominique. Puis il récita l'office de l'Invention de la sainte croix avec cette dernière, lui demandant de lui lire les répons, l'hymne et l'oraison. Au cours de la lecture, il l'interrompait par des exclamations : « Que c'est beau. Comme c'est beau ! *Salve crux – spes unica.* »

La nuit suivante, vers minuit, il interrogea la mère Hélène qui le veillait :

« Quelle heure est-il, ma mère ?
— Minuit, mon Père.
— Ah ! une nouvelle journée qui commence. Tout ce qui m'arrivera sera la volonté de Dieu. Que sa sainte volonté soit faite. *Da... id amare quod præcipis, id desiderare quod promittis* ».

À 4 heures, il voulut se préparer à la communion : « Lisez-moi l'*Adoro te* » ; puis : « la deuxième prière avant la communion : *Deus qui...* », et l'oraison de la fête du jour, l'invention de la sainte croix par sainte Hélène. Comme c'était un peu la fête de la mère Hélène, il lui dit : « Bonne fête, mère Hélène. »

Tandis que celle-ci récitait la deuxième strophe de l'*Adoro te*, il l'interrompit : « Chantez. » Puis, il la remercia : « Vous pouvez me laisser. Merci de m'avoir fait prier. Quand on est malade, on ne peut plus. »

À 7 h 10, le grand malade reçut la sainte communion des mains de l'aumônier. On lui présenta une image de Notre-Dame du sourire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il la regarda longuement puis la baisa.

En fin de matinée, la mère Claude-Madeleine se tenait seule auprès du malade avec la mère Hélène. Voyant que c'était la fin, cette dernière lui dit : « Courez prévenir la mère Marie-François et M. l'aumônier. » À leur arrivée, le Père se dressa sur son séant. Il regardait loin devant lui, peut-être la statue de la sainte Vierge qui se tenait devant son lit. « On avait l'impression qu'il voyait. » Puis il retomba. C'était fini.

La chrétienté chantait alors le *Regina Cæli*, le premier samedi du mois, 3 mai 1975, en la fête de l'exaltation de la sainte croix.

Le père Calmel étant toujours membre du vicariat de Prouilhe, il fallut en premier lieu avertir son supérieur et lui demander l'autorisation d'effectuer l'enterrement dans le caveau aménagé à Saint-Pré. Après bien des recherches, la mère prieure put parler directement au révérend père Rzewuski qui se trouvait en Suisse. Lui-même, très touché par ce brusque départ vers le Seigneur d'un confrère qu'il aimait et appréciait beaucoup, comprit très bien ce désir et l'approuva. Dans son émotion, il s'écria : « Pour moi, le père Calmel, c'était plus qu'un frère, c'était comme un autre moi-même. »

Cependant il n'était pas en mesure de donner cette permission qui dépendait du provincial, alors en visite dans le couvent du Brésil. Ce fut donc au révérend père Lauzière, remplaçant le provincial durant son absence, que revint cette décision. Après sa réponse seulement, parents, amis et proches du Père purent être avertis.

La messe des funérailles fut célébrée dès le lundi 5 mai, premier jour des Rogations (auxquelles le père Calmel avait toujours attaché tant d'importance, en bon fils de la terre), et jour de la fête du pape saint Pie V, son frère dans l'ordre de saint Dominique qui avait codifié le rite traditionnel de la messe de toujours. N'est-ce pas un signe de la Providence ? Le 5 mai avait été aussi, autrefois, le jour de la fête de la translation des reliques de sainte Marie-Madeleine. Les grands amis célestes et protecteurs du père Calmel se retrouvaient au jour de sa sépulture pour l'accueillir à la porte du Ciel.

La famille Calmel fut bien représentée par Jean Calmel et sa femme Georgette, et par son frère Simon. Parmi les assistants se trouvaient aussi quelques pères dominicains des couvents de Marseille et de Nice, et des amis de longue date. Jean Madiran représentait la revue *Itinéraires*, M. Barrois les éditions DMM. Tous deux perdaient, avec le défunt, un collaborateur très estimé.

Les amis du père Calmel voulurent porter eux-mêmes le corps du défunt jusqu'au tombeau, sur la colline. Avant la dernière bénédiction, devant la tombe, le père Avril lut la *Déclaration sur la messe* du père Calmel :

> Je m'en tiens à la messe traditionnelle (...). Je refuse donc l'*Ordo missæ* de Paul VI (...). J'attends en toute confiance de la Vierge Marie, la Mère du souverain prêtre, qu'elle m'obtienne de rester fidèle jusqu'à la mort à la messe catholique, véritable et sans équivoque. *Tuus sum ego, salvum me fac.*

Les fidèles « dirigés » du défunt rédigèrent un *memento* à sa mémoire qui dépeint avec justesse, en s'inspirant de la séquence de la messe de saint Dominique, le père que Dieu leur avait donné :

> Fils très aimant et très courageux de saint Dominique,
> ardent disciple de saint Thomas d'Aquin,
> rempli de la force et de la lumière de son Ordre,
> dévot prédicateur du Cœur immaculé de Marie,
> témoin fidèle et inébranlable de la sainte messe,
> père et directeur pour tous ceux qui venaient à lui,
> *novus athleta Domini*
> comme le chantent ses frères à propos de saint Dominique,
> que sa prière attentive plaide en tout temps à la cour du Grand Roi,
> la cause du troupeau qu'il a laissé.

Exténué par vingt-cinq ans de lutte pour la foi, le père Calmel s'était éteint comme un cierge. Il laissait derrière lui une grande peine, certes, mais animée par une profonde paix. Lui qui avait prié si souvent pour être « consommé dans l'amour à l'heure de la mort », qui, à toutes les grandes étapes de sa vie, avait « choisi la lumière », léguait à ses enfants et à ses amis une forte espérance. « La mort, avait-il écrit en 1970, remet tout en place »,

> En présence de Marguerite dont l'âme est partie pour le Ciel, comme l'on est sûr que toute l'agitation d'apostasie, toutes les manœuvres du diable contre l'Église, cela ne tiendra pas, ne peut pas tenir. En présence d'une mort chrétienne, d'une mort après tant de souffrances patiemment offertes, comme l'on est sûr que rien ni personne ne nous enlèvera le paradis[631].

Nous laisserons à un maître général de l'ordre dominicain (de 1904 à 1916), ami de saint Pie X et fervent restaurateur de la vie dominicaine, le père Hyacinthe-Marie Cormier, le soin de résumer et de conclure la vie spirituelle et apostolique du père Calmel. Il affirmait sur un ton quelque peu prophétique :

> Après les bouleversements de l'heure présente, il y aura à travailler beaucoup et à souffrir beaucoup pour Dieu et pour l'Église. Dans ces combats, les fils de saint Dominique auront leur place toute marquée aux premiers rangs, parmi les plus fidèles et les plus vaillants.

Le père Roger-Thomas Calmel fut l'un d'entre eux.

---

631 - Lettre du 12 août 1970, le jour de la nouvelle de la mort de M[lle] Marguerite Claude, à Metz



# Annexes

## *ANNEXE 1 : CHRONOLOGIE*

- ***1914***
  11 mai 1914 : naissance
  13 mai 1914 : baptême
- ***1914-1926***
  Vie à Gagnol et école primaire à Sauveterre-la-Lémance (Lot-et-Garonne)
  1926 : confirmation
- ***Octobre 1926 – juillet 1933***
  Petit séminaire de Notre-Dame de Bon-Encontre
  1930 : prise de soutane en classe de troisième
- ***1933-1936 :***
  Séminaire Pie XI (séminaire universitaire de l'Institut catholique de Toulouse)
- ***1936-1941***
  Noviciat et Studium à Saint Maximin
  7 décembre 1936 : prise d'habit
  1er novembre 1937 : première profession
- ***29-30 mars 1941***
  Ordination à Toulon par Mgr Brulé des Varannes, en la chapelle des Dames de Saint-Maur, et première rencontre avec les dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus
- ***28 août et fin novembre 1941 à décembre 1945***
  Toulouse
- ***2 décembre 1945 – 8 mai 1946***
  Marseille

- ***8 mai 1946 – 1956***
  Toulouse : ministère auprès des dominicaines
- ***1954***
  Sanction et exil (5 novembre 1954 : lettre du père Nicolas)
- ***1956 – 1957***
  Espagne
  17 novembre 1957 : mort de M^me^ Héloïse Calmel
- ***1957 – 1958***
  Grotte de la Sainte-Baume
- ***1958 – 1959***
  Montpellier
- ***1959 – 1960***
  Hôtellerie de la Sainte-Baume
- ***1960 – 1964***
  Biarritz
  23 juin 1963 : lettre du père Nicolas
- ***1964 – 1967***
  Sorèze
- ***1967 – 1974***
  Prouilhe
  9 juillet 1969 : lettre du père Nicolas
  30 octobre 1971 : mort de M. Matthieu Calmel
- ***1974-1975***
  Saint-Pré du Cœur-Immaculé
  3 mai 1975 : décès du père Calmel

## *ANNEXE 2 : BIBLIOGRAPHIE*


• *Selon l'Évangile* (Lethielleux, 1952) dédié à Gustave Thibon, en témoignage d'amitié reconnaissante.

• *Si ton œil est simple* (Impr. du Viguier, Toulouse, 5 janvier 1955) : *Sororibus dilectissimis*

• *École et sainteté* (Éd. de l'École, 1958)

• *Le Rosaire dans la vie* (Fleurus, 1958)

• *École chrétienne renouvelée* (Téqui, 1958)

• *Sur nos routes d'exil, les Béatitudes* (NEL, 1960) : *Venerabili Patri Armando Nicolas Dausse felicis memoriæ pie fideliter dicatum.*

• *Le Rosaire de Notre-Dame* (DMM, 7 octobre 1971)

• *Les Mystères du Royaume de la grâce* (DMM, 1972 et 1975), t. I., les dogmes, 4e trimestre 1972 : *Amico qui in periodico suo de Itinerariis sanæ doctrinæ docendæ facultatem mihi libenter præbuit, Sororibus ordinis quæ locum otii ministraverunt inspirationemque scribendi aluerunt, In Corde Immaculato Beatæ Virginis Mariæ dicatum.*

• *Les Grandeurs de Jésus-Christ* (NEL, 1973) : À sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, vierge du Carmel, martyre de l'amour miséricordieux, seconde patronne de la France, en témoignage de très humble et très aimante gratitude et pour honorer le centenaire de sa naissance.

• *Les Mystères du Royaume de la grâce* (DMM, 2e trimestre 1975) t. II, le chemin de la sainteté : *Beatæ Mariæ semper Virgini ad gloriam Immaculati Cordis tamquam servus et filius auctor dicat.*

- *Théologie de l'Histoire* (tiré à part de *Itinéraires*, 1966, 2[e] éd., DMM, 1984)
- *Brève Apologie pour l'Église de toujours* (articles d'*Itinéraires* de 1971, Difralivre, 1987)
- Réédition de divers articles du père Calmel dans la revue *Itinéraires*, par les soins des dominicaines du Saint-Nom-de-Jésus et du Cœur-Immaculé (Brignoles) :
  *Voici votre mère* (NEL, 2006)
  *Si tu savais le don de Dieu*, t. I : la messe (NEL, 2007)
  *Si tu savais le don de Dieu*, t. II : les sacrements (NEL, 2007)
  *Nous sommes fils de saints* (NEL, 2011)

## Annexes suivantes

*Nous donnons dans les annexes qui suivent une présentation des principaux ouvrages du père Calmel. Rien ne remplacera cependant la découverte et la joie qui naissent de la lecture personnelle et approfondie des écrits d'un auteur. Puissent ces résumés donner au lecteur le désir de se procurer les ouvrages correspondants et de s'y plonger.*

## *ANNEXE 3 :* SELON L'ÉVANGILE[632]

LE PÈRE Calmel se montre soucieux, dès son introduction, d'établir la vie spirituelle sur une théologie solide, celle de saint Thomas, puis, à l'école de ce dernier, d'ouvrir la morale par un traité sur la Béatitude. Les tribulations de la vie, extérieures ou intérieures, sont en effet marquées par la victoire de Dieu, par l'immense bonheur promis par les huit Béatitudes, pourvu que l'on ait la simplicité de « présenter et de donner au Christ » nos épreuves et nos blessures (p. 15).

Voyez la première Béatitude : « Bienheureux les pauvres... » Souffrez-vous de la sécheresse ? Vous sentez-vous pauvre de la grâce ? Tenez-vous tranquille devant Dieu. Êtes-vous affligé d'une pauvreté psychologique, affective, ou même de l'affreuse pauvreté du péché ? Présentez-vous au Christ mort et ressuscité. « Le bonheur (...) est dans une abondance divine et, comme Dieu même, elle n'est donnée qu'à l'âme pauvre et vide » (p. 15). En définitive,

> Le bonheur est dans l'amour ; c'est dans l'amour que Dieu se donne à l'âme, Dieu qui est le bonheur ; mais l'amour ne devient lui-même que par la croix. (...) C'est à travers les maux que la charité se purifie (p. 16).

Manifestement, le père Calmel voit l'amour partout, comme la source et l'âme de toute vie spirituelle, mais un amour crucifié. Son lecteur serait-il tenté de pusillanimité, de prendre la doctrine des Béatitudes comme un prétexte à s'installer dans une vie douceâtre et iréniste ? Il ferait alors un grave contre sens. Car :

> Douceur et humilité évangéliques n'ont jamais un sens d'impuissance, de lâcheté, de démission : elles témoignent au contraire d'intrépidité et

---

632 - R.-Th Calmel, *Selon l'Évangile*, Lethielleux, Paris, 1952.

> de grandeur d'âme (...). Il n'y a pas de plus grand amour, il n'y a pas aussi de plus grande force, que d'être doux et pacifique et de mourir pour ses frères (p. 19).

Le deuxième chapitre, qui traite de « quelques aspects d'une vie évangélique » est un chef-d'œuvre de pensée et de pédagogie thomistes. Face aux divers dangers qui menacent la vie spirituelle, celui par exemple de la fausse humilité ou d'une certaine hypocrisie qui « n'accomplit pas la vérité », le théologien invite l'âme à considérer Notre-Seigneur :

> Les deux traits qui me frappent le plus dans les exemples de Jésus (...) : la vie selon l'Évangile est jaillissante, spontanée, « naturelle dans le surnaturel », bref elle est vivante ; et, d'autre part, elle est au-delà de la raison, elle n'est pas laborieuse et besogneuse, elle dépasse ces maigres vertus sur lesquelles se lamentent les enfants d'Ève dans la réalité comme dans la poésie.

La vie évangélique est tout à la fois une vie vraie et proprement surnaturelle. Qui donnera donc son unité et son dynamisme à cette vie ? C'est l'amour. L'âme des vertus, c'est la charité, *forma virtutum,* elle-même inspirée et vivifiée par le Saint-Esprit, Amour incréé :

> Mais quoi d'étonnant que l'âme évangélique soit vivante et libre, et transcende les mesures étroites et tâtonnantes de la raison, puisque l'amour pénètre cette âme tellement de toutes parts et tellement au fond qu'elle en devient inspirée et conduite par l'Esprit de Jésus, qui est un Esprit d'amour (p. 26)[633].

La préoccupation principale et fondamentalement thomiste du père Calmel est bien celle de découvrir et de favoriser la vie vraie qui jaillit de l'union intime de la charité avec tout le comportement, comme l'âme est unie au corps. Toute sa doctrine, toute sa direction spirituelle, sa pensée sur la littérature et sur la vie religieuse, et même son combat antimoderniste, sont contenus dans ces principes.

Cette vision de synthèse de la vie chrétienne se prolonge tout naturellement dans la conception thomiste et très dominicaine de « l'esprit de la morale évangélique » (ch. 3), qui s'oppose radicalement à toute sorte de moralisme.

---

633 - Certes, il ne faut pas se faire illusion, une telle unité de vie ne s'acquiert qu'avec du temps et des labeurs. Car « la réalisation de l'Évangile dans notre vie risque de présenter souvent quelque chose de tiré, de travaillé, de tendu et de plus ou moins intermittent ». Que faire alors ? « Suivre le Seigneur en portant chaque jour la croix des efforts et des épreuves. » (p. 26)

« La morale évangélique n'est vécue que dans l'union à Dieu » (n° 1, p. 28). Car « le Christ n'est pas venu comme un moraliste, mais comme un Dieu Sauveur » (n° 2). Pour se faire comprendre de son interlocuteur, le père Calmel va procéder par induction. Il part d'exemples très concrets qu'il a sous les yeux : la pauvreté chrétienne (n° 3), la paix intérieure (n° 4), la discipline et le contrôle de soi (n° 5), si chères aux stoïciens de toutes les époques, les relations d'« humanité » (n° 6-7) que l'on entretient avec les autres. À partir de ces quelques exemples, l'auteur peut conclure :

> Le Christ n'est pas venu selon la richesse ou le pouvoir, la science ou la poésie, c'est trop évident ; mais non pas même selon la vertu au sens légal (...). Il est venu selon la vie éternelle, et selon sa préparation ici-bas qui est la vie mystique, (...) cette mystique qui est une expérience ineffable, habituelle et profonde du mystère de Dieu, de sa lumière et de son amour, qui procède des vertus théologales et du souffle de l'Esprit Saint, et en qui les vertus sont revivifiées (p. 34).

Une telle lumière est exigeante, puisque cette conception de la morale « suppose que l'on est capable de se quitter totalement à cause de Dieu et d'aimer "dans le vide" ». Ce qui donne à l'auteur l'occasion de présenter saint Jean de la Croix, qui « nous apprend à suivre l'étroit sentier de l'amour, dans le vide, dans le silence, la nuit, la solitude » (p. 34), puis sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui nous invite « à ne refuser aucun petit sacrifice » et « à repartir, quels que soient les résultats obtenus et le degré de lassitude, tellement l'on est confiant, abandonné, uniquement désireux de plaire au Bien-Aimé ».

La conclusion s'impose : « Ce n'est que dans l'amour mystique du Christ, parce que nous partirons de là et que nous saurons toujours mieux y revenir, que nous pratiquerons en vérité la morale du Christ sur les choses humaines. » (p. 36)

Ces considérations ne sont en fait que l'explicitation de l'Évangile. C'est l'union à Dieu, « présent dans le secret » (Mt 6), qui emporte tous les aspects de la vie humaine, jusqu'aux saintes colères de l'indignation, dans la vie divine (p. 48).

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'Évangile selon saint Jean, l'« Évangile mystique », qui nous « ramène constamment au cœur, à l'essentiel, nous tire vers le centre et nous y recueille » (p. 56). C'est l'Évangile de l'eau vive, c'est-à-dire d'une vie « qui prend en elle-même, qui fond et dissout et recrée en elle-même les éléments les plus vivants de notre vie ; une vie au cœur même de notre être » (p. 65).

La méditation du discours sur le pain de vie permet au père Calmel de ramener tout ce qui précède, toute la vie spirituelle et mystique du chrétien, à leur source, la croix du Sauveur et la sainte messe. Son émotion est évidente lorsqu'il évoque les négligences en matière liturgique qui sévissaient de son temps, en 1950 déjà !

> Cela fait mal de constater ce qu'est devenu l'Évangile dans l'acte même du suprême culte évangélique, dans certaines messes en musique ou dans certaines messes d'enterrement ou de mariage. « Vous en avez fait une caverne de voleurs ! » et une maison de comédie... Une réaction s'impose de la part des laïcs comme des clercs, car le scandale est brûlant ! (p. 69-70)

Saint Jean a le grand mérite, d'autre part, de nous rappeler la primauté de la foi. Avant même d'être des « ascètes, des prudents, des docteurs, si Dieu le veut » (p. 80), ce qui compte et qui se tient à la racine de tout, c'est la foi qui transforme notre regard sur Dieu et sur le monde. C'est elle aussi qui nous maintient dans l'humilité, dans la toute petitesse face à Dieu. Elle nous fait « convenir de nos ténèbres », et saisir que « rien n'est acquis, tout est donné à tout instant, à la condition d'être pauvre et de vivre cette pauvreté » (p. 82). Pour lui-même et pour son élève, le père Calmel prie : « Seigneur, plus encore que la vertu, donnez-nous la pauvreté de la vertu ! »

À cette lumière tout est fait pour la gloire de Dieu (ch. 13), et le chrétien se sépare volontiers du monde et de son esprit.

Dans son chapitre quatorzième, dans le style tout nouveau d'une lettre, le père Calmel exhorte son « cher frère », avec vivacité, à « avoir le courage d'être ce que vous êtes, et tel que Dieu vous a appelé » (p. 103) :

> Vous n'êtes pas fait pour vous accommoder à la bassesse ambiante ni pactiser avec elle ; vous êtes de ceux qui dérangent et qui font scandale. (...) Tous les chrétiens y sont destinés à vrai dire, chacun à leur niveau. Oh ! que ne savent-ils quelle race est la leur ! (...)
>
> Nous avons simplement reçu le dépôt pour le garder et le faire fructifier ; nous soustraire serait une infidélité bien plus grande assurément que les infidélités irréelles de certains catalogues de péché (...).
>
> Je n'ignore pas ce qu'il en coûte de refuser de plier le genou devant Bélial et de ne pas vouloir se laisser enfourner dans l'appareil à avilir, aussi confortable que perfectionné ; il est cruel dans son milieu de vie d'être seul, suspect et tourné en dérision. Mais après tout, si l'on a cru en Jésus-Christ et qu'il nous a appelés à une certaine vocation irremplaçable, et si l'on a la certitude que le premier amour à donner à nos

frères, c'est de témoigner devant eux des valeurs suprêmes, dussent-ils s'en moquer et nous persécuter, à ce moment-là, on n'attache pas autrement d'importance au verdict social. (...)

En tout cela je n'ai fait que vous commenter le mot de saint Paul : « Vous êtes libre dans le Christ », – devant lui et en lui –, et la déclaration du Christ lui-même dans saint Jean : « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous libérera. » Ah ! mon cher frère, que je vous désire ce goût de la liberté vif et ardent ; car vous êtes un « fidèle » du Christ ; vous devez être fidèle à la vocation qu'il vous a donnée et par suite vous tenir libre de tout le reste.

On croirait volontiers que cette lettre a été écrite en 1975, en réponse aux circonstances dramatiques de l'Église. Or nous sommes en 1950, et le père Calmel va tout simplement et paisiblement jusqu'au bout de ses principes. La vie intérieure, les exigences des Béatitudes et de la foi, le feu ardent de l'amour vrai le préparaient, lui et les âmes qui se confiaient à lui, à tout souffrir pour la gloire de Dieu et pour sa sainte Église.

Les exigences de l'Évangile et du combat ne risquent-elles pas de troubler ou d'aigrir le fidèle ? Non, car Dieu lui a donné une Mère. Dans son dernier chapitre le père Calmel remet tout dans les mains de la Vierge Marie. La sainte Mère de Dieu a compris l'Évangile mieux que quiconque, son message de vérité et d'amour, son appel à la croix et au combat. Elle donne à ses enfants le bel équilibre de la charité :

> La Vierge Marie nous enseignera le secret d'une joie simple, adorante, ouverte au malheur et aux malheureux, le secret d'une vie foncièrement humble et miséricordieuse ; et surtout le secret d'un amour qui reconnaisse franchement le sacrifice et la mort comme ses conditions indispensables. En un mot, elle nous instruira de l'Évangile réel dans sa pureté humaine et divine (p. 108-109).

## *ANNEXE 4:* SI TON ŒIL EST SIMPLE[634]

Ce nouvel ouvrage s'adresse principalement aux sœurs dominicaines enseignantes. Il intéressera toute personne qui, par devoir d'état, mène une vie active. Le titre en est tiré de l'Évangile selon saint Luc : « La lampe de ton corps, c'est ton œil. Si ton œil est simple, tout ton corps est dans la lumière. » (Lc 11, 34) Lorsque le regard de l'âme est simplifié par la foi et par l'espérance, lorsqu'il se porte sans repli ni détour sur Dieu et sur les principes chrétiens, le « corps » des comportements et des activités est illuminé par la lumière de Dieu et de son amour. Cette simplicité, cette disposition fondamentale qui donne à la vie religieuse active d'être vivifiée par la charité, le père Calmel les voit ici dans la perspective de la première béatitude : « Bienheureux les pauvres en esprit ». Il propose ainsi à son lecteur une sorte de traité sur la pauvreté spirituelle.

Celle-ci aidera tout d'abord à comprendre les âmes et à « aimer les êtres tels qu'ils sont, à la fois limités et pauvres comme nous-mêmes et cependant rachetés par le Christ » (p. 11). À ce titre, les inévitables sécheresses que Dieu permet seront l'instrument privilégié pour nous rappeler cette petitesse.

De même, le sentiment de son incompétence libère l'âme de « l'occupation de soi » (p. 12) et de « l'habileté à protéger son moi (...) à offrir au prochain (et à Dieu) un être conventionnel », au lieu de soi-même, tout simplement. « Or si nous voulons que le Seigneur nous purifie, et cela aussi bien par l'oraison que par la vie avec le prochain, il faut que nous soyons sans protection et sans défense » (p. 13), tout petit devant le « père des pauvres ».

En outre, c'est la pauvreté spirituelle qui pousse le religieux actif à prier. Car « avant d'être celui qui agit dans tel service déterminé, je suis celui qui est

634 - R.-Th. Calmel, *Si ton œil est simple*, Impr. du Viguier, Toulouse, 1955.

incapable d'agir. Avant mon action pour mes frères, Jésus attend ma prière, mon aveu d'impuissance pour eux; l'aveu que j'ai besoin à tout instant d'être inspiré, d'être aidé par lui pour eux. » (p. 14) Alors, « nous veillerons à prier intérieurement toujours ». Là encore, c'est une affaire de disposition intérieure: « La même action auprès du prochain peut être exercée ou bien avec une âme humble et qui ne croit pas en elle-même ou bien avec une âme qui se prend pour ce qu'elle n'est pas. » (p. 16)

Par ailleurs, la pauvreté spirituelle engendre la solitude qui est nécessaire à toute vie spirituelle. « Je ne puis vouloir de vie avec Dieu, en effet, sans rechercher la solitude. (...) Ce n'est que dans un certain retrait de mes frères que je le trouverai. » Ceci vaut pour toute vie chrétienne, même lorsqu'elle est très active. Dieu veut être l'unique « hôte suprême » de mon âme, « même lorsque je suis mêlé au prochain » (p. 18). Comment y parvenir dans un état de vie qui réclame des contacts fréquents avec les hommes? Comment « me tenir seul devant Dieu dans le dégagement du prochain, tout en restant relié à celui-ci » ? Ce n'est certes pas à l'extérieur, dans la fuite du devoir providentiel, que la religieuse active trouvera la si nécessaire solitude du cœur, mais bien plutôt dans la certitude que le prochain appartient à Dieu, dans la décision de ne les voir que comme étant en Dieu et à Dieu. Loin de nous comporter en propriétaire des âmes, « nous admettons leur secret, (...) nous les aimons sans y porter une main indiscrète ». La pauvreté fait le désert autour de celui qui est voué à l'action, elle le détache du prochain et le fixe en Dieu.

Enfin, la pauvreté spirituelle conduit l'âme active au silence, au « recueillement en Dieu, en sa volonté, (...) un recueillement profond, adorant, au-delà de ce qui peut être formulé. » Ce silence est d'autant plus important dans la vie active qu'il doit pouvoir « assumer le discours ». « La vie active demande un discours dans le silence; un discours ayant la franchise d'allure, la saveur et la résonance humaine, le réalisme propre à la vie active et cependant silencieux dans le Christ. » (p. 19) Or le chemin vers ce silence, c'est le détachement de soi-même, le détachement du prochain que l'on ne voit qu'en Dieu, c'est « l'abandon à Jésus-Christ dans l'œuvre humaine que l'on fait », la « remise à Dieu ». En un mot c'est l'oubli de tout ce qui n'est pas Dieu.

Le père Calmel trouve dans la dernière parole d'une mystique l'exacte expression de sa pensée. Mère Marie-Thérèse du carmel d'Avignon avait dit sur son lit mort: « Être pauvre, être trouvé pauvre; ce n'est pas la vertu que Jésus demande, c'est la pauvreté. » (p. 56) Qu'est-ce à dire si ce n'est que « la vertu d'un cœur pauvre est pauvre elle-même; elle est faite de dépendance, d'humilité, de confiance, de désintéressement de soi; elle éprouve à tout instant le

besoin d'être portée et protégée par la grâce. Elle est "un amour ineffable et toujours menacé". » (p. 57) C'est alors que toute la vie, intérieure et extérieure, sera faite « de prière, d'adoration et de confiance », et qu'elle atteindra, malgré les faiblesses de tempérament, l'équilibre et la simplicité, la force et la constance.

En définitive, c'est la pauvreté spirituelle qui dispose l'âme à l'influence pacifiante et simplifiante de la grâce, qui livre tout le monde de nos passions à la lumière et à la pureté, qui est la porte du royaume de la charité. C'est pourquoi elle est plus indispensable à la vie active qu'à tout autre état de vie. Ici l'amour doit animer non seulement la prière et le travail du cloître, mais au-delà, les œuvres de miséricorde. Toute la vie est alors « située dans l'amour et dans la pauvreté » (p. 63). « Ce que Dieu demande, ce n'est pas la réussite vertueuse, c'est d'être pauvre et d'aimer. » (p. 65)

La pauvreté spirituelle, l'humilité, l'effacement, sont-ils des étouffoirs de la personnalité ? Ne vont-ils pas paralyser l'action ? Bien au contraire, ils apparaissent ici comme la source abondante des grandes résolutions et des initiatives audacieuses. Ce sont les humbles, ce sont les petits qui ont conquis le monde et construit la chrétienté. « Dans la mesure où il devient pauvre, l'homme devient fort, il sait qu'il ne tirera de soi-même aucune force, il est donc profondément réceptif à la force divine. » (p. 64)

*Si ton œil est simple* donne à son lecteur la clé d'une vie spirituelle authentiquement libre et stable, d'une pensée toujours jaillissante, d'une action entraînée par Dieu et entraînante.

Dans un sermon qu'il adressait à des fidèles au moment de la parution de cet ouvrage (Rogations de mai 1955), le père Calmel prêcha sur la sainteté. Il dit en conclusion ce qui résume exactement sa pensée sur la pauvreté spirituelle :

> Pour être ces enfants de Dieu dignes de leur Père il n'est qu'un moyen, un seul : être tout petits. *Nisi efficiamini.* C'est le seul moyen d'avoir assez d'audace, d'espérer assez, d'aimer avec assez de simplicité.

## *ANNEXE 5 :* ÉCOLE ET SAINTETÉ[635]

Le titre de l'ouvrage présente une apparente antinomie. L'école, avec ses agitations, ses vicissitudes, ses travaux, la vigilance et la prévoyance de tous les instants qu'elle réclame, semble s'opposer à la recherche sincère de Dieu et à la prière intérieure et constante. Le père Calmel considère loyalement l'objection et y répond par une apologie de cette institution de l'Église qu'est la vie religieuse enseignante. Celle-ci n'est pas une vie religieuse à demi (ch. 1). La sœur qui s'y engage est une véritable servante du Seigneur, donnée à lui dans une « appartenance exclusive et une réserve totale », « une religieuse du Seigneur, aussi bien qu'une carmélite ». Sauf que « l'Église elle-même vous applique à une tâche », à « enseigner les petites chrétiennes ».

La définition même de la sainteté donne le principe général de cette justification. Elle consiste en effet dans « la perfection de la charité », dit saint Thomas, qui constitue le but de toute vie religieuse. Or « la charité pour le prochain se tient avec la charité pour Dieu », elle forme avec l'amour pour Dieu, un seul et même commandement. Comment pourrait-il être un piège ? « Le Seigneur, qui veut votre sainteté, veut en même temps que vous ayez l'amour et le souci du prochain. » (p. 12)

En bon directeur d'âmes, le père Calmel descend tout de suite à des applications pratiques : « D'abord, que votre charité soit priante. (...) Parce que l'amour de Dieu nous fait demeurer avec lui, nous tenir en lui, converser avec lui, écouter Dieu en l'aimant et parler à Dieu en l'aimant. » Ensuite, « la charité implique le silence ». Ce qui signifie très concrètement le refus de certains bruits : « Si nous laissons se former et se développer en nous toutes sortes de conversations qui viennent de la chair et du sang ; de l'orgueil ou du

---

635 - R.-Th. Calmel, *École et sainteté*, L'École, 1957.

ressentiment; de la jalousie ou de l'indolence; du désir conscient ou non de notre prestige personnel ou collectif, comment l'amour de Dieu n'en serait-il pas péniblement gêné ? » Enfin, ce n'est pas « en vertu d'une concession regrettable et de mauvais gré » que vous irez aux âmes, mais de tout son cœur d'Épouse du Christ. « Ainsi, écrit le père Calmel dans une expression qui résume si bien sa pensée, l'action la plus réaliste sera conduite avec une âme mystique. Ainsi l'amour du prochain vous fera perpétuellement retomber en Dieu. » (p. 17)

Les religieuses enseignantes trouvent d'ailleurs une autre justification, si besoin était, et une gloire de leur état, dans le simple fait qu'elles sont filles de l'Église (ch. 3). Elles sont mandatées par l'Église, comme femmes consacrées à Dieu, à une œuvre qui relève du temporel chrétien. Ce faisant, elles ressemblent à leur mère l'Église et participent à sa fécondité de grâce. À ce titre, le père Calmel leur lance un appel :

> Éducatrice consacrée et mandatée par l'Église, faites saisir que, non seulement l'Église demeure dans la sainteté du Ciel, mais qu'elle doit exercer une action sur les choses de cette terre, sur la famille et la cité, pour leur illumination et leur salut (p. 24).

Par le fait même, on répond à l'objection de ceux qui voudraient que toute vie religieuse sacrifie tous les talents et toutes les compétences humaines (ch. 4). Dieu ne demande-t-il pas tout de ceux qui se consacrent à lui ? Ne vais-je pas tricher, confisquer quelque chose de mon sacrifice que je voudrais être total, si j'utilise dans l'enseignement mes dons et mes compétences ?

Avec beaucoup de délicatesse et de respect pour toutes les sortes de vocations, et sans cacher son admiration pour ceux qui sont effectivement appelés à ne pas utiliser directement pour le royaume de Dieu les dons que celui-ci leur a donnés, le père Calmel rappelle qu'« il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ». Plus précisément il montre que la vie active honnête est tout orientée, d'une manière objective, vers Dieu et vers les besoins du prochain. Elle travaille, elle se bat, mais elle le fait par amour, comme « une épouse d'éternité dans les choses du temps ». Une fois encore, c'est la charité surnaturelle, âme de la vie chrétienne, qui unifie et qui simplifie. Emportés par ce torrent de l'amour, « vos talents n'offriront plus pour vous d'autre intérêt que de servir » (p. 28). En définitive, les aptitudes et les compétences sont autant immolées quand on les utilise par amour dans la vie active que si on y renonce dans le cloître. Dans les deux cas, elles sont le lieu du pur amour. Faute de quoi, dans le cloître même, ni le bon chantre ne devrait chanter, ni le bon cuisinier nourrir ses frères.

La vie religieuse active n'est pas davantage la fuite de la croix (ch. 5). Car « l'épouse du Christ, qu'elle soit dans le cloître ou dans une œuvre temporelle, choisit sans contredit la meilleure part parce que, si elle ne triche pas, elle participe à l'amour le plus vivant et le plus pur mais aussi le plus exigeant et le plus crucifiant » (p. 32). En faisant parler Notre-Seigneur, l'auteur conclut :

> À votre croix, pensez le moins possible. Pensez à moi, à mon amour, à faire purement auprès des jeunes filles l'œuvre que je vous confie. (...) Donnez au monde ce témoignage d'une œuvre temporelle où resplendit un rayon de la paix et de la sérénité de la patrie éternelle (p. 34).

Tout de même, la vie religieuse active, surtout celle des enseignants, n'est-elle pas trop exposée à la tentation ? (ch. 6) Le père Calmel voit les choses en face, il voit la tentation de perdre la pureté de la prière, la tentation d'aimer les enfants d'une manière trop sensible, la tentation de se livrer à son propre tempérament, la tentation de mettre trop d'enthousiasme dans l'action. Or, face à ces tentations, il en voit une, bien plus néfaste que les autres, celle de la pusillanimité, celle du « péché d'omission des serviteurs infructueux », « la tentation de démissionner ».

Certes, la religieuse enseignante est exposée à de nombreux dangers, mais elle porte en elle-même, dans sa virginité consacrée, l'issue heureuse de ces combats. Lorsque la tentation se présente, dit Jésus, « veillez et priez » pour ne pas vous laisser emporter par le courant. À nouveau, c'est l'amour, c'est la sainte charité qui emporte la victoire. « Vous ne trouverez pas les vertus que réclame la vie au milieu du monde en fuyant le monde et l'expérience du monde. Vous ne les trouverez pas en mettant la tête sous l'aile, mais bien en ayant la simplicité de marcher en plein vent. » Il s'agit d'établir sa vie, ses responsabilités, son expérience du monde, « au niveau même du cœur de Dieu ». Un tel sommet est réservé à ceux qui savent être tout petits, « rester devant Dieu en état de perpétuelle insécurité et de confiance infatigable, assumer en Dieu toute la part d'humain que requiert votre mission d'éducatrice ».

Pour aider les religieuses dans cet effort de vigilance et d'amour, la Providence leur donne un soutien de grand prix, celui de la vie commune (ch. 7). Car, si celle-ci est un élément vital de toute vie religieuse, elle l'est d'une manière particulière dans celle vouée à l'enseignement. Ce dernier réclame en effet une « unité de conception de l'enseignement : unité profonde et vivante et foisonnante comme la vie », unité « d'un ordre vigoureux et constructif » (p. 41), établi par le jeu de l'autorité et de l'obéissance religieuses.

La pauvreté est aussi une garantie de l'authenticité de la vie religieuse enseignante (ch. 8). Le père Calmel s'en était expliqué dans *Si ton œil est simple*. Ici, il s'intéresse surtout à l'usage des biens matériels. Certes, les maisons doivent être habitables avec un minimum de tranquillité, mais, leur dit-il, prenez garde à la tentation de « l'amour de vos aises qui rend incapable de communiquer avec réalisme le message évangélique de la pauvreté ; (...) de la recherche du prestige qui rend aveugle sur l'impureté des moyens ; (...)de la passion véhémente de la grandeur de la congrégation ou de la maison qui conduit insensiblement aux tricheries les plus astucieuses et les plus répugnantes » (p. 43). Tout cela n'est que « trouvaille de l'esprit d'installation », et porte la même marque : « On fait une œuvre d'ici-bas avec l'esprit du monde et non pas en épouse du Seigneur et comme habitant déjà dans la Cité céleste. »

On sait par avance où le père Calmel va trouver le remède à ces maux :

> Comment, en vérité, se vouer à une œuvre d'ici-bas et être pérégrinante vers le Ciel ? (...) La réponse nous semble se résumer en ces mots : que ce soit la charité qui nous anime. (...) Si votre œuvre procède de l'amour, si c'est par amour que vous prenez en charge ces petites chrétiennes, il vous sera bien impossible de vous installer : l'amour, parce qu'il vous fait habiter en dehors de vous, vous tirera de votre égoïsme individuel ou collectif. (...) Si vous aimez, votre œuvre du temps sera accomplie dans l'attraction de l'éternité et vous serez établie comme ne l'étant pas. Vous serez vraiment pérégrinante.

Bien entendu, cet équilibre de l'amour trouve son modèle dans le Christ, car « le Verbe s'est fait chair, et il a travaillé à la charpenterie ».

Le chapitre neuvième insiste sur la validité de la consécration à Dieu de la religieuse enseignante. Car, comme tout autre religieux, elle dit : « J'entre en religion pour vous. (...) Les dons que je tiens de vous, je veux vous en faire le sacrifice et les mettre au service du prochain purement pour son amour... » Bien entendu, pour cela, je compte bien trouver le temps « pour converser avec vous explicitement, (...) pour passer du temps avec vous ». À nouveau, il ne s'agit pas d'établir « un balancement, un jeu de bascule plus ou moins compliqué entre la prière et l'enseignement », car la vie est une, mais de tout animer par la sainte charité. « C'est avant tout la ferveur de l'amour qui me permettra de vous trouver et de vous servir sans faire diversion, qui établira l'unité et l'ordre dans ma vie. »

Ici, l'accent est mis sur la partie active de cette vie religieuse, sur l'œuvre à faire. Pour que cette union difficile entre la contemplation et l'action soit possible, il ne suffit pas d'aimer Dieu, ni même de s'appliquer à imprégner

la prédication, ici l'enseignement, de foi et de charité. Il faut encore jeter un regard lucide sur l'œuvre à entreprendre. L'insistance de l'auteur sur les verbes qui se rapportent au sens de la vue est frappante : « Nous avons peur de voir ce qui est à voir, (...) si nous avons vu, (...) si nous avons fini par voir, (...) donnez-nous de regarder » (p. 49). « Il faut que vous soyez lucides et capables de discerner les poisons diaboliques. » (p. 53) « Regardant vos filles avec un regard de foi, un regard contemplatif... » (p. 57) C'est un appel à l'intelligence de l'action et, plus précisément, au don de science. C'est ce dernier en effet qui fait regarder les choses de la terre dans leur relation à Dieu. C'est ce don du Saint-Esprit qui donne donc de comprendre l'œuvre d'enseignement, sa grandeur et ses lois, et les conditions pour qu'elle soit en vérité, sans se mentir à soi-même, une œuvre religieuse, le lieu de l'amour d'une vierge consacrée pour son Époux céleste. Dans « notre terrible époque », plus que jamais (p. 49).

Pour nourrir la foi et favoriser l'exercice du don de science, « il faut, par l'Esprit de Jésus, mener une vie théologale » (ch. 10). Car c'est l'amour qui « incline à bien voir ». Cette lumière libère la sœur enseignante d'elle-même. Celle-ci se sait alors un pur instrument, la simple servante d'un mystère qui la dépasse et qui est proprement sacré (ch. 11), collaborant à la grâce et trouvant Dieu là où il est, dans l'âme des enfants. « Devenue attentive aux gémissements indicibles de l'Esprit dans l'âme des enfants, toute votre vie en sera transformée et simplifiée. » (p. 57)

Tout cela est très beau, mais le père Calmel se souvient d'une objection qu'il a souvent entendue et qui, à elle seule, pourrait anéantir toutes les justifications de la vie dominicaine enseignante qu'il a apportées jusqu'ici, celle de son impossibilité (ch. 12). Cette union par l'amour de la contemplation et de l'enseignement, avec tout ce que ce dernier comporte de temporel et de contact avec le monde, ce bel idéal serait tout simplement chimérique.

Bien sûr, la première réponse est celle de l'Église. C'est bien elle, la sainte Épouse du Christ, qui appelle certaines religieuses à cette œuvre de miséricorde. Et elle le fait au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne demande jamais l'impossible. Au-delà de cette réponse théorique, le père Calmel oriente le regard de son lecteur vers un cadeau que Dieu nous fait tous les jours, une source de sainteté et de force, une victoire quotidienne qui rend possibles les choses qui paraissaient les plus impossibles, le saint sacrifice de la messe. « Ce scepticisme ne saurait tenir en présence du Saint-Sacrement, si vous avez une foi vive dans l'eucharistie et si vous prenez part en vérité au sacrifice eucharistique. » (p. 59)

De même qu'il serait impossible de comprendre l'Église et son histoire sans la messe, toute vie religieuse, cloîtrée ou active, serait absurde sans le saint sacrifice. Celui-ci « est le même sacrifice que celui du vendredi saint, rendu sacramentellement présent et de telle manière qu'il soit possible d'y communier » (p. 59), il est la source de tous les héroïsmes et de toutes les lumières. La mort du Christ, en effet, « mystérieusement, mais réellement offerte chaque jour, enlève le péché du monde et mérite l'union avec Dieu pour toute âme de bonne volonté ». L'Église demande certes à la religieuse enseignante de marcher sur une ligne de crête, et elle pourrait bien être saisie de vertige. Cependant, par la communion, elle peut être « transformée en lui », en son Époux de toute gloire. C'est pourquoi, « au cœur même de votre incapacité vous resterez confiantes et tranquilles, dans la mesure où vous aurez foi dans la messe et dans la communion » (p. 60).

C'est sur cette note de confiance que se ferme *École et sainteté*. Le bel équilibre de la vie apostolique et celui de la vie active sont à la portée de tous ceux qui y sont appelés, et la source d'un immense bonheur, celui de la communion d'amour, de pensée et d'action avec le Christ Sauveur.

## *ANNEXE 6* : ÉCOLE CHRÉTIENNE RENOUVELÉE[636]

La restauration de l'école catholique fut une préoccupation constante du père Calmel depuis ses premières années de sacerdoce. Son étroite collaboration avec les dominicaines enseignantes ne fit que lui confirmer l'urgente nécessité d'une telle réforme. D'autant plus que, autour de lui, il était obligé de constater que, bien souvent, « l'enseignement de l'école paroissiale, du pensionnat des religieuses ou du collège des révérends Pères est le même que celui de l'école communale et du lycée, sauf qu'il est encadré de prières » (p. 12).

*École chrétienne renouvelée* veut donner les principes directeurs d'une telle œuvre dont il résume ainsi l'objectif général :

> Que dans toute école chrétienne de filles, quel qu'en soit le type, le patronage du Docteur commun (saint Thomas d'Aquin), proclamé par le pape voici près d'un siècle[637], soit reconnu et devienne efficace ; ensuite que la maison d'école, un peu comme la maison de famille, soit à l'image et ressemblance de la maison de Nazareth.

L'auteur fait bien sentir, et il parle d'expérience, que la solution ne relève pas premièrement de l'ordre des programmes ou des méthodes, mais qu'elle réside dans l'enseignant lui-même (ch. 2 à 7). Faute d'une doctrine théologique, d'une philosophie chrétienne et d'une sensibilité artistique, sans une profondeur de pensée personnelle et de vie hors du commun, on verra le professeur chrétien plaquer de l'extérieur les vérités de foi sur la matière de son cours, comme le vernis sur une planche de bois.

---

636 - R.-Th. Calmel, o.p., *École chrétienne renouvelée*, Téqui, 1958, rééd. 1990.

637 - Léon XIII, bref *Cum hoc sit*, 4 août 1880.

Dans ce travail, « la théologie est irremplaçable » (p. 22). Quelle que soit la matière qu'il enseigne, le professeur doit « étudier la théologie ». Non que tous soient tenus de devenir des docteurs en la matière, mais il leur faut rechercher activement l'intelligence de la foi, il leur faut « exceller en théologie, autant du moins qu'il leur est possible ». « Qu'il enseigne le français, l'Histoire ou les sciences, le maître voit venir vers lui une foule de questions suprêmes », auxquelles seule la lumière de la théologie donnera la réponse.

Le patronage de saint Thomas d'Aquin sur les écoles catholiques commence donc dans la chambre de travail du professeur. Que cela ne l'effraie pas, le docteur angélique se montrera très fraternel. Dans une remarque qui trahit son culte concret de la communion des saints et sa propre manière d'étudier, le père Calmel explique :

> Ne doutez pas, du reste, de l'efficace protection, sur ses disciples futurs, du théologien qui est le premier de tous et qui fut incomparablement libre, affectueux, proche du pauvre peuple et ami du Seigneur ; s'il est en effet un auteur qui assiste son lecteur et son disciple pour tous les temps c'est bien saint Thomas d'Aquin ; il passe son Ciel à protéger ceux qui, à son école, veulent approfondir le mystère révélé (p. 26).

Le choix des maîtresses sera guidé par le même principe (ch. 4). L'école vraiment chrétienne exige d'elles qu'elles aient pensé leur enseignement à la lumière de la philosophie réaliste et de la théologie, car leur mission est de « servir le Christ dans l'âme des enfants par la tâche enseignante » (p. 30). Il y va de toute la vie de l'enfant, car « l'éducation, c'est-à-dire la formation de l'être humain dans le domaine moral, la droite orientation de son agir se fait en grande partie par l'enseignement lui-même » (p. 37).

Pour atteindre ce but, les maîtresses ne peuvent se contenter des programmes officiels qui sont faits par des païens et pour des païens. Il leur faut repenser entièrement toutes les matières. Les exemples pris par le père Calmel, ceux du français (p. 38), de l'Histoire (p. 39) et des sciences physiques et biologiques (p. 40), sont très éloquents pour montrer le travail qui attend le professeur catholique de nos jours. Il s'agit de voir et de montrer comment les lettres, l'esthétique, l'Histoire, les sciences et une juste conception de l'homme « se joignent en un tout, sans se brouiller et se nuire » (p. 41).

On objectera peut-être que la charité et la vertu suffisent à tout, qu'il suffit d'être un bon chrétien pour faire un bon professeur (ch. 7). C'est la position d'un certain angélisme ou d'un idéalisme. Contre ceux qui prônent

un enseignement purement laïc, la solution serait celle d'une vie spirituelle mystique et conquérante.

Jamais l'idéalisme n'a été la réfutation adéquate au matérialisme. Certes, l'enseignement est une œuvre de miséricorde, la miséricorde de la vérité, qui est bien une charité. Mais celle-ci anime une œuvre bien précise. « Votre service des enfants est un service déterminé. (...) Comment la charité serait-elle indifférente aux lois fondamentales de ce service ? » (p. 43). L'enseignement doit être pensé, ordonné, unifié, embelli, pour qu'il puisse être véritablement une œuvre d'amour de Dieu et des enfants.

Un tel programme est exigeant ! Les maîtresses doivent en effet atteindre une « vitalité et originalité de l'esprit » hors du commun, afin d'être « des enseignantes vivantes et unifiées dans la vérité ; qui écoutent sans cesse le chant de la vérité dans leur esprit et dans leur âme », et qui « font entrer les élèves dans la mélodie et les mettent à l'unisson » (p. 43).

Ce principe rejaillit bien entendu sur les matières étudiées elles-mêmes (ch. 8 à 23).

Pour que celles-ci puissent être véritablement animées par l'esprit de foi et par la fin militante et dynamique qu'elles se proposent (la formation de chrétiens fidèles dans un temps de guerre révolutionnaire), la première chose à faire est de mettre de l'ordre dans le savoir (ch. 8) :

> Couture et cuisine, sciences et français et Parole de Dieu, il y a tout cela dans une école chrétienne et pas moins que cela. Mais non pas pêle-mêle, ni désorbité, ni embouteillé. Tout cela à sa place ; dans l'ordre, harmonisé, harmonieux, organique (p. 48-49).

Avant de considérer dans le détail toutes ces parties du savoir, le père Calmel consacre un court chapitre au cadre de cet enseignement (ch. 9). Nous trouvons là une confirmation d'une des idées maîtresses qui avaient guidé, quelques années auparavant, la réforme des constitutions des dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus. La femme, de par sa nature même, trouve force et lumière, et elle rayonne autour d'elle, avant tout, dans et à travers sa maison.

> La femme demeure extrêmement gênée pour accomplir son œuvre de vie tant que lui fait défaut un foyer matériel, une maison, dans laquelle elle accueille, réchauffe, nourrit, aide à vivre, ceux qu'elle a déjà accueillis au foyer de son cœur : son mari d'abord, avec qui elle bâtit leur maison, et bientôt ses enfants. Il lui est donné de concevoir ses enfants et de les garder longtemps dans le sanctuaire imprenable de

> son corps ; et c'est un vœu essentiel de son être de trouver un berceau et une maison pour continuer le sein maternel, pour y poser son enfant et l'aider à grandir. En être privé est une détresse terrible.
>
> Ainsi, dans le domaine matériel, rien plus que la maison n'est proche de la nature féminine et de sa mission. Voilà pourquoi, du reste, la maison est sacrée (p. 50)[638].

Dès lors, l'auteur peut entrer dans le détail des matières à enseigner, en commençant par les plus importantes.

Le cours de doctrine chrétienne (ch. 10) se fera à la lumière des sources : le magistère de l'Église, l'Écriture sainte, et sous la direction de saint Thomas d'Aquin. On s'appliquera à « faire accéder les élèves à la théologie, (...) en la manière qui convient à leur niveau intellectuel. (...) Non pas précisément les initier d'une manière directe à la *Somme* de saint Thomas, sauf peut-être les plus grandes, mais déjà leur donner le sens et le goût d'une synthèse théologique et les arêtes principales. » (p. 56-57) À la lumière de cette synthèse, on les aidera à jeter un jugement de foi sur le monde ennemi du Christ et de son Église.

Les Lettres auront bien entendu une place de choix (ch. 11). Le père Calmel proclame ici avec une certaine solennité :

> Nous prenons le parti de la philosophe thomiste, et avant cette classe décisive, le parti du français, et des langues modernes ou anciennes ; les langues étant étudiées dans un sens de culture plus encore que d'utilité.
>
> Notre choix est conscient et délibéré, fondé en raison. Les auteurs, en effet, enseignés dans l'esprit et avec l'armature que nous avons dite, font connaître et sentir l'homme à travers des œuvres qui nous charment et qui nous obligent à juger de l'homme et de son destin (p. 61).

Tandis qu'un programme dont la dominante serait d'ordre scientifique risque « de former un type d'homme inhumain, où les valeurs suprêmes seraient la production et la consommation » (p. 62).

Les sciences ne seront « point séparées mais intégrées dans une conception chrétienne de l'homme » (ch. 12), et « illuminées d'en haut », afin de « les situer et d'en user droitement » (p. 64), car « la science et la technique ne peuvent, en définitive, servir le bien de l'homme que dans une civilisation inspirée par l'Église » (p. 68).

---

638 - « Le but des permanences ménagères est d'apprendre aux filles à rendre légère leur maison et de la tenir pour sacrée. » (p. 151)

La question de l'enseignement du français est reprise au chapitre treizième. Il s'agit surtout d'en rappeler le but, qui est la formation juste et profonde de l'homme, et de mettre en garde contre « bon nombre de nos chefs-d'œuvre littéraires qui portent la marque d'une civilisation qui s'éloignait de l'Église, – qui acceptait la dichotomie entre l'homme du culte et l'homme de la vie quotidienne : écrivain, politique, ou philosophe » (p. 69-70). Or, aujourd'hui comme hier une telle vie humaine et chrétienne artificielle, qui serait l'agglomérat fortuit de parties hétérogènes, serait stérile et ne pourrait résister à l'attraction de la masse. « Ce dualisme n'est plus tenable. (...) Nous autres chrétiens, ce que nous voulons de notre monde, c'est qu'il soit chrétien dans sa texture profane elle-même. » (p. 76)

Ce choix, inscrit dans la nature des choses, est une question de vie et de mort. On devine ici pourquoi l'enseignement doctrinal et prudentiel du père Calmel, dans ces années 1950, fut la planche de salut de beaucoup d'âmes lors de la sinistre tempête des années 1962-1970. L'avenir montrera par les faits la justesse de cette vision de la vie chrétienne et de l'école, sa dimension antimoderniste et sa fécondité.

Mais revenons en classe. Car le père Calmel veut offrir à son lecteur des exemples d'œuvres religieuses ou profanes que l'on étudiera avec profit (ch. 15). Il propose une lecture de quelques textes de l'Écriture sainte (Abraham, la femme adultère, etc.) ou de classiques (*L'Iliade* d'Homère, Ronsard, l'*Ève* de Péguy, Gertrude von Le Fort).

Manifestement, l'Ève de Charles Péguy est une des œuvres favorites du dominicain. Il nous dit l'avoir lu d'un jet cinq ou six fois, « et je n'en ai pas été fatigué » ajoute-t-il candidement ! (p. 107) Il jubile. À toutes les pages de l'œuvre gigantesque, il trouve cette chère harmonie, le mariage de deux principes qui font la vie, celle de l'écrivain autant que celle du lecteur. La condition humaine, les patries charnelles, les blessures de la nature déchue, la mort et la souffrance, sont pénétrées et vivifiées par l'ordre de la grâce : le Christ-Roi, la cité du Ciel, l'action du Christ dans les âmes et le sacrifice rédempteur (p. 101). De même, les cinq « histoires » d'Ève sont « contées avec des détails matériels, parfaitement sentis et sensibles, mais qui ont été repris et transfigurés dans la vie intérieure ». Enfin, si Péguy est l'héritier et l'interprète de la tradition française, celle-ci est « décidément éclairée d'une lumière chrétienne » (p. 105). Le poète se faisait ainsi le chantre du « réalisme mystique » qui enchantait le père Calmel.

Cette perspective explique, nous semble-t-il, les limites que l'auteur imposait volontairement à sa critique littéraire. Certes, il aimait passionnément la

littérature. On se souvient que, en classe de troisième, il avait appris Athalie er entier par cœur ! Et ses abondantes lectures, ses articles et ses livres montreni suffisamment sa compétence en la matière. Toutefois, il considère les Lettre: la plupart du temps sous une lumière particulière, celle de l'unité et de l: vérité de la vie, de l'union de la nature et de la grâce. Le point de vue est trè: élevé, essentiel même, mais il a ses limites. On pourra regretter, par exempl tel ou tel jugement un peu hâtif (le paragraphe sur La Fontaine est sans dout trop expéditif), ou tel aspect laissé dans l'ombre (aucune allusion n'est fait au danger, à la lecture de Péguy, d'une certaine confusion entre l'ordre de l: nature et celui de la grâce). Ce n'était pas ignorance mais fidélité à son idé directrice[639]. Par ailleurs, on se souviendra de la situation délicate et douloureuse du père Calmel. Les quelques faiblesses, inévitables dans toute œuvr humaine, s'excusent d'autant mieux que, par la force des choses, il travaillai dans une amère solitude morale et intellectuelle. Certes, il avait été efficacement aidé par les dominicaines enseignantes, mais il ne pouvait compter su la correction fraternelle et constructive de quelque frère d'armes.

Néanmoins, au-delà de quelques critiques secondaires toujours légitimes c'est le point de vue général, c'est l'idée maîtresse du père Calmel qui nou: intéresse ici. C'est elle qui restera et qui montrera bientôt sa force. Il introdui son lecteur dans la lecture chrétienne et thomiste des textes et fait sentir l: richesse des auteurs pour la vivifier.

Ce même principe éclaire les leçons de philosophie (ch. 17). D'emblée l'auteur nous prévient qu'il aura un maître, en la personne de saint Thoma: d'Aquin. Il fait remarquer que, dans le thomisme, qui est tout sauf un système, toutes les disciplines, toutes les dimensions de l'être et de la pensé sont reliées par des « liaisons vitales où chaque partie existe de l'existenc du tout » (p. 117). Et puisque saint Thomas est avant tout un théologien les découvertes de la philosophie seront reliées aux vérités surnaturelles. Er résumé, « notre philosophie sera une philosophie de l'être et une philosophi dans la foi » (p. 126).

639 - Dans un autre contexte, le père Calmel s'exprimera clairement. Voir *Itinéraires* n° 60 février 1962. Dans le numéro 169 de la même revue, en janvier 1973, il n'hésitera pas à signale les faiblesses de Charles Péguy, tout en avouant son admiration pour la force de son chef-d'œuvre « Que le noble Péguy ait admiré Hugo - Victor Hugo qui est d'une telle épaisseur de vulgarité – que le chrétien Péguy ait admiré certains côtés de la révolution, laquelle est en vérité satanique, qu le paroissien Péguy dans son œuvre en prose ne se situe pas toujours dans le droit fil de la chrétient française, de ces trop certaines lacunes vous ne remarquerez rien, pas une trace, lorsque vous lire: *Ève*. (...) Plus nous lisons *Ève*, plus nous avons le sentiment d'avancer en paix dans un royaume d chrétienté » (p. 122) [illegible]

Le père Calmel pense ensuite aux maîtresses des petites classes (ch. 18) et leur demande d'avoir « des idées non seulement justes mais des idées qui chantent en vous et qui enchantent vos petites, en même temps qu'elles leur donnent une armature » (p. 131). Ce qui les aidera beaucoup à éviter le danger du moralisme (ch. 19).

Il revient ensuite aux classes de latin, qui s'abreuveront en premier lieu aux textes de la liturgie, de l'Écriture sainte, des Pères de l'Église (ch. 21). Pourquoi étudier le latin et le grec ?

> Par l'étude de ces langues, non seulement développer la sagacité de l'esprit, mais plus encore enraciner dans une tradition, amener à percevoir les aspirations et les misères de l'humanité gréco-latine avant Notre-Seigneur Jésus-Christ et le nouveau Testament, la liturgie, les Pères[640] et les théologiens, faire saisir l'universalité de la pensée gréco-latine qui était providentiellement destinée à servir d'instrument aux exposés dogmatiques de la sainte Église (p. 149).

Bien entendu, il faut de la grammaire, mais pourvu qu'elle soit animée, encore une fois, par un esprit, par une vie qui est faite de sobriété, d'objectivité et de joie.

Les derniers chapitres insistent sur la nécessaire collaboration entre l'école et la famille (ch. 25), « qui est la première responsable de l'éducation de l'enfant » (p. 159), puis sur la dimension politique de la vie chrétienne et donc de l'école qui y prépare (ch. 27). Il s'agit de former des femmes qui, à leur place, militeront pour la restauration de la chrétienté. Car « la première des institutions requises pour que renaisse une chrétienté – serait-ce à la manière de petites îles disséminées dans le vaste océan – c'est la famille chrétienne. Et par là, vous voyez le rôle de la femme » (p. 170). Cette chrétienté, « une chose difficile, précaire et menacée » (p. 169) réclame pugnacité et compétence. Elle exige de la femme « vigueur et netteté » (ch. 28), c'est-à-dire un sens aigu et farouche de la pudeur.

Néanmoins, malgré l'aide réelle qu'apportera l'école aux enfants et aux parents, malgré la beauté et la nécessité des institutions chrétiennes, jamais elles ne dispenseront de la sainteté personnelle, car ces institutions « sont suscitées et portées par les personnes mêmes » qui les composent (p. 190). Après

---

640 - Le 19 juin de cette même année 1958, le père Calmel écrivait dans une note personnelle: « Jamais je n'ai entendu prêcher sur ce miracle (Cana) quelque chose qui dépassât la vignette gentille. Les prédications kérygmatiques sur ce miracle, je ne les ai lues que dans une langue qui n'est pas ma langue vivante, dans le latin des Pères. »

avoir fondé l'école sur le réalisme profondément chrétien et thomiste, le père Calmel ne pouvait oublier que ce réalisme ne pouvait naître et durer sans être animé lui-même par la mystique. C'est pourquoi l'ouvrage se termine par un appel à la sainteté (p. 190), à une sainteté qui voit clairement les maux de son temps pour les combattre.

> Dans notre vallée de misère, tout ce qui est juste et droit ne saurait durer un peu de temps, à moins que d'être inlassablement défendu par l'héroïsme et la sainteté; en particulier, des institutions honnêtes ne peuvent durer et même venir à l'existence que parce qu'elles sont gardées et soutenues par des saints (p. 191).

L'Histoire nous donne les figures saisissantes de saint Louis et de sainte Jeanne d'Arc (p. 192), et d'autres exemples plus modestes de la sainteté dans les choses temporelles. Éclairée à la lumière de ces héros, l'école catholique apparaît comme le bataillon d'une immense croisade, la croisade de la vérité, soulevée par l'enthousiasme des conquérants. C'est donc bien par un appel à la croisade que l'ouvrage se termine, mais à une croisade animée par l'esprit d'enfance :

> Nous sommes tellement soulevés par l'espérance de la Résurrection que ce qui est grave n'est point ennuyeux et morne. Pour ce qui est de *la croix tous les jours de la vie,* il faut savoir qu'elle n'est point tragique ni systématique : il suffit de la recevoir avec une âme d'enfant.

## *ANNEXE 7:* THÉOLOGIE DE L'HISTOIRE[641]

LE PROGRESSISME est une idéologie qui fait du progrès un principe absolu, recherché par lui-même et pour lui-même. Dans ce recueil d'articles, le père Calmel réagit énergiquement contre ce mythe qui ravage la Vigne du Seigneur.

Le monde étant en perpétuelle évolution, et l'Église, croyait-on, devant se modeler sur les mœurs de son temps, l'auteur commence son ouvrage par définir les différentes significations des termes de « monde » et de « cité ». Cela lui permet de distinguer l'Église, société essentiellement surnaturelle, et le monde, même quand celui-ci est compris dans le sens de la société des hommes rachetés, la cité temporelle. Il ressort de cette distinction fondamentale que « le dialogue de l'Église avec le monde, dont on parle tant aujourd'hui, ne peut jamais être celui de deux interlocuteurs qui seraient à égalité, en quelque sens du reste que l'on entende le monde. (...) La seule rencontre véritable et salutaire de l'Église avec le monde est celle des confesseurs sans reproche, des docteurs infrangibles, des vierges fidèles et des martyrs inflexibles, revêtus de la robe écarlate, trempée dans le sang de l'Agneau. » (p. 21) On ne peut donc demander à l'Église, sans lui faire une grave injure, de « présenter un immense intérêt au point de vue terrestre, à aider l'homme à être homme... »

L'auteur trouve dans l'Apocalypse la réponse adéquate au progressisme (ch. 2). Les révélations de saint Jean contiennent en effet deux vérités fondamentales : celle de la « souveraineté du Christ sur tous les événements de la vie du monde et de l'Église », et celle de « la victoire du Christ sur le démon

---

641 - R.-Th. Calmel, *Théologie de l'histoire*, DMM, 1984 (tiré à part du numéro spécial de la revue *Itinéraires* n° 106, septembre-octobre 1966).

et ses suppôts, et du prolongement de cette victoire dans l'Église et dans ses saints » (p. 34). Toute l'histoire de l'Église est marquée du sceau de la victoire car, « depuis que le Fils de Dieu s'est fait homme, nous avons en lui pour jamais la plénitude de la grâce et de la vérité. » (p. 39)

Le commentaire du chapitre douzième de l'Apocalypse est particulièrement remarquable (p. 42-44). La femme attaquée par le Dragon est l'image tout à la fois de la Vierge Marie et de l'Église. Or saint Jean nous apprend « que l'Église est poursuivie par le Dragon et qu'elle va se cacher dans le désert ; c'est dire que son existence est avant tout secrète, retirée en Dieu, infiniment distante du monde ; en effet l'Église vit principalement de la vie théologale qui la fait demeurer en Dieu. » Ainsi « recueillie en Dieu » par « la charité et par les pouvoirs hiérarchiques », elle est « comme protégée dans un désert et n'a pas à redouter les attaques du Dragon ». Irrité par son échec, le Dragon va recruter deux alliés pour les lancer contre l'Église. C'est tout d'abord la Bête qui monte de la mer (Ap 12, 18), qui représente le diable qui « s'introduit dans les pouvoirs politiques afin de les tourner contre l'Église (depuis les empereurs romains idolâtres jusqu'à la révolution et le communisme) ». Ensuite, c'est la Bête de la terre (Ap 13, 11-18), ce sont « les faux docteurs, les hérésiarques, les porte-parole de l'apostasie », les fausses philosophies qui tendent à s'introduire dans la véritable religion comme un poison. Cette Bête de la terre voudrait tout entraîner dans un « élan vertigineux vers un néochristianisme jamais atteint », et elle « nous raconte que c'en est fini du monde et de son hostilité », que l'heure est venue d'une cohabitation pacifique et même d'une certaine coïncidence entre l'Église et le monde (p. 47).

La véritable Épouse du Christ, cependant, fait la sourde oreille à ces sirènes et demeure sûre de son Époux, elle se hâte « à la rencontre de l'Époux, non pas en se prêtant à je ne sais quelle mutation sacrilège, mais en redisant pendant que se prolonge son pèlerinage sur la terre, le même chant de victoire et la même imploration suggérés par le Saint-Esprit » (p. 52).

Éclairée par ces hautes lumières de l'Apocalypse, la théologie de l'Histoire peut s'appliquer sereinement à dissoudre les grands sophismes qui ont cours chez de nombreux ecclésiastiques et qui ruinent la foi des prêtres et des fidèles (ch. 3). C'est tout d'abord le mythe de l'évolution enseigné par le père Teilhard de Chardin, longuement cité ici. Puis vient le sophisme d'une « Histoire béatifiante », selon lequel « le cours des siècles, ou l'effort de l'Histoire comme on nous dit, serait chargé d'enfanter lentement une humanité libre qui se confondrait avec le royaume de Dieu » (p. 60). Ce sont enfin les sophismes de la « croissance de l'Histoire » et du « progrès indéfini »,

surtout quand il s'agit du progrès technique, du prétendu « sens de l'Histoire » et de « l'histoire humaine baptisée histoire sainte ».

Le chapitre quatrième, sur « les derniers jours du monde » offre au lecteur un travail plus proprement théologique que les précédents, davantage étayé par les textes de l'Écriture sainte et par le magistère de l'Église (saint Pie X dans *E supremi apostolatu*, Pie XI dans *Divini Redemptoris*). La question que le Père aborde est en effet des plus épineuses. « À la vue du monde actuel gagné par l'apostasie », dans lequel « la luxure insolente, impavide, progresse partout et multiplie les stratagèmes pour obséder, pour abrutir les pauvres mortels, (...) à la vue de ce monde qui est exactement organisé pour perdre les âmes sans faire beaucoup de bruit, en neutralisant les réactions », le danger est grand pour le chrétien de bonne volonté « de se laisser vaincre par la frayeur ou l'angoisse » (p. 84-85). D'autant plus qu'il n'y a pas lieu d'être optimiste, car la route que nous devons suivre deviendra un jour plus impraticable qu'elle ne l'est aujourd'hui, tout simplement parce que c'est prédit: « Il est prédit que la grande apostasie doit être consommée par l'ensemble des nations cependant que surgira l'Antéchrist, l'homme de péché. » (p. 85) Alors, « c'est dans les paroles de Dieu même que nous puiserons le réconfort » (p. 88), et chez ceux qui ont reçu une lumière particulière pour comprendre les maux actuels.

Ici, le père Calmel fait référence à Georges Bernanos. Tout en reconnaissant les limites du romancier chrétien, il préfère, « plutôt que de lui en faire grief, regarder bien en face le mal contre lequel il s'indigne », « faire attention avec lui à la nouveauté, à la gravité du mal qui nous empoisonne ». Car « la mission de Bernanos fut de dénoncer la conspiration diabolique de notre monde contre toute vie de prière; de clamer qu'un tel monde étouffait les âmes en série ou les rejetait dans le désespoir » (p. 89). Ce faisant, Bernanos reprenait d'ailleurs à sa manière les analyses de saint Pie X et de Pie XI sur les malheurs de notre temps, dans lequel le démon possède une puissance inouïe, jusqu'à pénétrer dans le sein même de l'Église (p. 98), et à mettre au point « un système de pensée et un appareil de pression dont le modernisme peut nous faire entrevoir la puissance et la perfidie » (p. 100).

Cependant, le mal que Dieu permet servira toujours à sa gloire. C'est pourquoi le livre se termine comme un chant de victoire et de paix. Quoi qu'il arrive sur cette pauvre terre, quel que soit le nombre des apostats, quels que soient les chemins qu'il emprunte, le Christ vient, la Parousie approche. Tout au long de l'Histoire, « l'Esprit et l'Épouse disent: Venez. Que celui

i entend dise : Venez... » Et le Sauveur répond : « Oui, je viens promptement » (Ap. 22). C'est la théologie de l'Histoire.

Sept annexes complètent le corps de l'ouvrage. Nous retiendrons la cinquième qui résume la pensée du père Calmel sur la nature et les procédés de révolution. Pensée qui s'est formée lentement au cours de ses observations, ses méditations et de ses lectures, surtout à l'école des grands contre-révolutionnaires, comme Augustin Cochin. Elle gouvernera bientôt l'attitude atique du Père lorsqu'apparaîtront la nouvelle messe et les nouveaux sacrements, puis dans les conseils à ses amis au cours de la tempête moderniste.

Il présente les trois caractères distinctifs de la révolution :

> Non pas remédier aux abus mais s'attaquer à la nature même des choses[642] ;
>
> non pas faire aboutir les tendances nobles et généreuses et les sages aspirations au renouvellement, mais les confisquer au profit de la destruction et par là même les empoisonner ;
> non pas dominer par une autorité visible, serait-elle tyrannique, mais réduire en esclavage par une autorité occulte, contre laquelle le recours est presque impossible, parce qu'elle ressemble à un poison répandu dans le tissu du corps social (p. 138).

Les travaux d'Augustin Cochin avaient éclairé le père Calmel sur le jeu des ıtorités parallèles. Il en voyait désormais la confirmation dans cette « organisation révolutionnaire et athée, un messianisme dialectique de la divinisation de l'homme : le communisme » (p. 147)[643], et dans les manœuvres des ıodernistes. Nulle amertume, cependant et nul repli sur soi, ne viennent oubler ces réflexions. Conformément à son habitude, le dominicain garde : regard fixé sur les vérités éternelles. Il termine son ouvrage par ces mots :

> Le système teilhardien profite merveilleusement à l'organisation de l'église initiatique et cette pseudo-église a tout intérêt à répandre et monnayer le système teilhardien. Ne cessons de combattre l'un et l'autre et grandissons dans l'amour de Dieu en poursuivant cette lutte sans répit (p. 155).

---

42 - La révolution s'en prend « aux racines mêmes de la société par un mouvement sacrilège et raiment satanique. » « Le révolutionnaire s'attaque à la nature elle-même, poussé par je ne sais uelle fièvre, je ne sais quelle jalousie ; plus encore que les routines et les abus c'est la nature même es êtres et des choses qu'il veut abattre pour la transformer. » (p. 139) C'est le fameux *solve et oagula* diabolique.

43 - « Les sociétés occultes révolutionnaires ne constituaient elles-mêmes que le prélude du parti ommuniste. » (p. 146)

La *Théologie de l'Histoire* fut recensée dans la *Revue Thomiste* de 1970 (p. 135) sous la signature du père Jean-Julien de Santo Thomas, secrétaire de la revue[644], ainsi que par Paul Ollion dans la *Lettre de la Péraudière*. Cette dernière met bien en lumière le lien entre la personnalité du père Calmel, sa prédication orale et ses écrits. En voici quelques passages :

> Nous remercions l'éditeur d'avoir pensé à publier, maintenant, ces pages qui conviennent si bien à l'homme d'aujourd'hui, quoique, de par leur point de vue même, elles soient valables en tout temps et lieux, d'une façon éminente. (...) L'ouvrage est indispensable à tous ceux qui se dévouent dans une action civique ou politique. (...) À partir de la Rédemption, nous sommes dans la « plénitude des temps » et aucune ère nouvelle n'apportera de modification radicale dans nos rapports avec notre Créateur. Ceci nous permet d'envisager les événements les plus troublants, voire décourageants de notre époque avec calme et sérénité.
>
> Le cher père Calmel n'était ni un fantaisiste, ni un illuminé ; ces considérations sont appuyées sur une interprétation claire et objective de la Révélation et spécialement de l'Apocalypse, dont il montre quelques points majeurs « sur l'histoire mystérieuse de l'immuable Église de Dieu », en vrai historien et théologien, sans interprétations abusives ni décryptages hasardeux comme on en voit trop souvent. (...) Le livre se termine par un chapitre consacré aux « derniers jours du monde ». Nous y retrouvons la même élégance là encore, cette surnaturelle clarté de l'auteur permet une grande économie de moyens par rapport à l'importance du résultat. (...)
>
> Ce que le Seigneur nous prédit ne peut que nous inciter à « vivre au niveau du Ciel », car le monde, ennemi de Dieu et de son Église, atteindra une puissance d'égarement et de perversité jamais atteinte, mais il demeurera à jamais impuissant sur « ceux qui ont renoncé à l'amour de la vie jusqu'à souffrir la mort » (Ap 12, 11). (...)
>
> Cet homme si cultivé qui nous récitait des vers latins ou citait des poèmes dans presque toutes les langues européennes, chaque fois que l'occasion s'en présentait, n'a pu s'empêcher de faire une annexe spéciale sur « les classiques ». Il les aimait tant ! Mais ce n'était pas un amour déréglé et il examine la formation politique que nous en pouvons tirer, tout en reconnaissant leurs limites du point de vue théologique.

---

644 - Le père Jean-Julien de Santo Thomas o.p., espagnol, donna des cours d'histoire de l'Église aux novices dominicaines à l'Annonciation. Il a beaucoup regretté leur départ en 1974. Il mourut subitement, s'écroulant au cours d'un office dans le chœur des Nouveaux Jacobins de Toulouse. Sans le manifester, il était très proche des positions du père Calmel.

## *ANNEXE 8 :* BRÈVE APOLOGIE POUR L'ÉGLISE DE TOUJOURS[645]

UNE DÉFENSE de l'Église, la défense filiale d'une mère par son fils, telle fut une des intentions principales de l'œuvre écrite du père Calmel. La divine Providence donna à son serviteur de pouvoir résumer sa pensée sur ce sujet dans un dernier livre, la *Brève apologie pour l'Église de toujours.*

L'ouvrage s'ouvre par un prologue dont le ton est particulièrement sévère. C'est parce qu'ils se sont laissés égarer « par la grande chimère de vouloir découvrir les moyens infaillibles et faciles de réaliser une bonne fois l'unité religieuse du genre humain » que « des prélats occupant les charges les plus importantes, travaillent à inventer une église sans frontières dans laquelle tous les hommes, préalablement dispensés de renoncer au monde et à Satan, ne tarderaient pas à se retrouver, libres et fraternels » (p. 9). C'est « le Maître prestigieux des mensonges et des illusions », Satan, qui dirige cette « grande œuvre, d'inspiration maçonnique » de l'édification d'une « Église postconciliaire ». C'est une religion dont les dogmes sont sans objet précis et relativisent le surnaturel, les sacrements placés à la portée des incroyants, et la hiérarchie dissoute dans le « peuple de Dieu ».

D'emblée, l'auteur remonte à la cause. C'est une fausse philosophie, c'est « la perversion moderniste de l'intelligence » qui guide les novateurs. Estimant l'intelligence incapable du vrai, « ils supposent plutôt qu'il existe quelque part, on ne sait où, une sorte de noumène religieux insaisissable à propos duquel l'esprit fabrique des systèmes ingénieux, indéfiniment variables au gré de l'évolution de notre espèce, mais toujours impuissants à atteindre ce qui

645 - *Brève apologie pour l'Église de toujours*, Difralivre, 1987.

est. Une chose compte : que ces systèmes, idéologies, théologies soient mis au service de l'essor de l'humanité ; on les appréciera sur leur potentiel stimulateur d'une ascension grandiose vers la liberté et le progrès. » (p. 11-12)

Voilà un résumé saisissant de l'ecclésiologie issue du concile Vatican II.

Pour réfuter cette funeste erreur, faut-il se contenter de défendre la structure traditionnelle de l'Église ? Ou bien faut-il mettre en lumière la dimension surnaturelle et mystique de l'Église de toujours ? Le père Calmel prend bien garde de tomber dans le piège du dualisme qui voudrait séparer ou au moins juxtaposer ces deux aspects de l'Église. L'Église est dispensatrice de la vérité et du Salut, et à ce titre elle est douée d'une hiérarchie, de sacrements et de dogmes bien définis. Mais elle est aussi, en même temps, « la demeure sacrée où Dieu habite ». Elle a un caractère divin. Ces deux aspects sont inséparables. Ils sont bien réels et distincts, mais conjoints. Il faut défendre les deux en même temps, tandis que le modernisme voudrait pulvériser les conditions visibles de l'Église (les rites, les dogmes, la structure) au profit d'un vague mysticisme. Les deux caractères de l'Église sont unis comme le corps et l'âme. Leur dissociation serait une mort.

Une autre conséquence en découle : la dimension invisible et mystique de l'Église confère aux éléments visibles quelque chose de son immobilité (ch. 2).

> Évidemment l'Église grandit et se développe ; elle explicite les dogmes, elle enrichit parfois la liturgie, elle fait naître chaque jour de nouveaux saints ; mais elle se développe *in eodem sensu* dans le même sens et dans la même ligne. Ainsi la graine de sénevé devient-elle un arbre immense, capable d'abriter dans ses rameaux sans nombre la foule des passereaux quand se déchaîne l'ouragan furieux ; mais enfin l'arbre immense reste toujours du sénevé. – Il n'y a pas, il n'y aura pas d'Église nouvelle. (...) Toute Église qui se voudra nouvelle, qui se contredivisera, comme le fait l'église *aggiornamentée*, à l'Église des vingt premiers conciles ne sera rien d'autre qu'une pseudo-Église (p. 24).

Cette « permanence de l'Église », son « grand caractère de stabilité » se manifeste dans la « fixité du rite » des sacrements, les « formulations rigoureuses de la foi », « nettes et précises » qui sont « irréformables », et rendues plus précises encore par les anathèmes, la vie morale et spirituelle qui « barre la route aux faux-fuyants ».

C'est donc à un double titre que l'Église est et ne peut être que l'Église de toujours, c'est au titre de son origine et de sa dimension divines, d'une part,

mais aussi en raison de la nature humaine d'autre part, qu'elle doit éclairer, purifier et sanctifier (p. 32).

Les formulations dogmatiques en donnent un exemple éclairant (ch. 3). Elles se caractérisent, dans la Tradition, par « le maximum de netteté et d'honnêteté » (p. 33). Et c'est par « un surcroît de franchise » que l'Église exprime et condamne la proposition contraire au dogme. Quel contraste avec le nouveau magistère. Car, « il n'est que d'ouvrir Vatican II pour constater que les pères ont décidément rompu avec cette Tradition de langage net et sans équivoque. » (p. 35) Du reste, comment s'en étonner ? « On sait depuis longtemps que ce sont des textes de compromis. » Ne pouvant imposer tout ce qu'ils voulaient, les plus modernistes des pères du Concile ont obtenu des textes non formels qui tout en ne pouvant « être taxés de propositions carrément hérétiques », peuvent « être tirés dans un sens opposé à la foi ». Ils sont pensés comme la première étape d'une évolution.

Le père Calmel connaît bien l'objection, si souvent avancée, de l'apostolat, de la pastorale. Pour toucher nos contemporains, dit-on, il faut trouver les mots qu'ils peuvent entendre. Ce qui ne peut se faire avec le bagage doctrinal de la scolastique. Ce n'est pas à ce prédicateur de carême, à ce voyageur, à cet auto-stoppeur chevronné que l'on allait apprendre à parler aux personnes simples, aux hérétiques ou aux non-croyants.

> Bienveillance, patience, compréhension, agilité d'esprit pour écouter et pour s'expliquer, mais en même temps et d'abord rigueur inflexible pour proposer les définitions de la foi : telle fut en tout temps et depuis l'origine la double loi de la pastorale catholique (p. 38).

Le même flou et le même esprit de compromis ont guidé les réformes liturgiques. Le rite est en effet au sacrement ce que la définition dogmatique est à la vérité révélée. Le père Calmel les défend par une belle image, celle de la tunique du Christ. Celle-ci, « tissée par les mains de Notre-Dame, est l'image fidèle de la robe somptueuse des rites sacrés que la Tradition de l'Église, depuis les origines, a tissés » pour le sacrifice du Christ et pour les sacrements (p. 43). Or, force est de constater que l'épisode de l'Évangile se reproduit aujourd'hui :

> *Diviserunt sibi vestimenta mea* (Jn 19, 24). Désormais ce sont les prêtres de Jésus-Christ, non les soldats de Pilate, qui se partagent les vêtements du roi crucifié. En détruisant l'unité et la stabilité des rites reçus de la Tradition, en les manipulant au gré de leurs caprices et de leurs fantaisies, les prêtres du Seigneur mettent en péril l'institution sacramentelle

> indivisible et universelle (...). Cependant la tunique de Jésus *qui était d'un seul tenant depuis le haut* ne fut point partagée (p. 43).

De la même manière, jusqu'à la fin des temps, l'Église suscitera des hommes pour préserver l'unité et « la stabilité de l'ordonnance rituelle. C'est ainsi qu'ils garderont entière et indivise la robe sans couture. » (p. 44)

Ce sont les mêmes relations qui unissent l'autorité et la sainteté dans l'Église. Pour une édition ultérieure, qui ne put être réalisée qu'après sa mort, le père Calmel tint à ajouter, au tiré à part de la revue *Itinéraires* (automne 1971), un nouveau chapitre ayant trait à l'exercice de l'autorité. C'était reprendre le thème général de son ouvrage en l'appliquant aux rapports entre l'autorité et la sainteté. Au nom de la mystique, en effet, et des dons de la vie contemplative, certains auraient facilement tendance à dénigrer la hiérarchie de l'Église.

> L'Évangile qui est essentiellement mystique (...), révélation plénière de la sainteté, est, indivisiblement, plénière révélation d'une certaine autorité ; de ce genre d'autorité qui a des pouvoirs adaptés à la sainteté. (...) L'Église, dont l'Évangile nous garantit l'existence et la constitution, est une société hiérarchique de la vie surnaturelle ; ou si vous voulez, une société à la fois surnaturelle et hiérarchique de la vie avec Dieu (p. 45-46).

Que faire, lorsque l'autorité semble se parlementariser, se collégialiser, on pourrait dire se soviétiser (p. 47) ? Le père Calmel donne ici une des pages les plus importantes de son enseignement pratique dans la crise présente de l'Église. En même temps qu'il appelait de tous ses vœux l'intervention de Mgr Lefebvre, il ne s'illusionnait pas sur la nature des œuvres de la résistance catholique :

> Quoi qu'il en soit des aberrations de l'autorité hiérarchique dans la sainte Église (...), les prêtres du second ordre ne peuvent tenir la place des évêques, ni les laïcs tenir la place des prêtres. Songeons-nous alors à mettre sur pied une immense et mondiale ligue ou association de prêtres et de chrétiens fidèles qui, devenus des « interlocuteurs valables » pour la hiérarchie officielle, l'obligeront à reprendre en main les rênes et à rétablir l'ordre ? Dessein grandiose, dessein émouvant, dessein chimérique. Car enfin ce groupe qui se voudra d'Église mais ne sera ni diocèse, ni archidiocèse, ni paroisse, ni ordre religieux, qui n'entrera dans aucun des secteurs sur lesquels et pour lesquels s'exerce l'autorité dans la sainte Église, ce groupe sera artificiel : *artefactum* étranger aux groupes réels, établis et reconnus. Comme pour tout groupement, le problème du chef et de l'autorité se posera pour ce groupe ; et même avec d'autant d'acuité que le groupe sera plus

> énorme. Nous ne tarderions pas à aboutir à ceci : un groupe qui, étant une association, ne peut éluder la question de l'autorité ; un groupe qui étant artificiel (par là même en dehors des associations selon la nature et selon la Révélation et la grâce) rendra insoluble la question de l'autorité. Des groupes rivaux ne tarderont pas à s'élever. La guerre en deviendra inévitable. Il n'existera entre les groupes rivaux aucun moyen canonique de mettre fin à cette guerre ni même de la conduire.
>
> Sommes-nous alors condamnés à l'impuissance au milieu du chaos, et souvent un chaos sacrilège ? Je ne le crois pas. D'abord du fait d'être de Jésus-Christ, l'Église est assurée d'une certitude absolue, de conserver, jusqu'à la fin du monde inclusivement, assez de hiérarchie personnelle authentique pour que se maintiennent les sept sacrements, en particulier les sacrements de l'autel et de l'ordre ; ensuite pour que soit prêchée et enseignée la doctrine du Salut, unique et invariable. (...) Par ailleurs, même dans l'amenuisement progressif – mais toujours limité – de l'autorité hiérarchique personnelle et réelle, nous détenons tous, prêtres et laïcs, chacun pour notre compte, une petite part d'autorité. (...) Donc que le prêtre fidèle qui est apte à instruire et prêcher, absoudre et dire la messe aille jusqu'au bout de son pouvoir et de sa grâce de prêcher et d'instruire, de pardonner les péchés et d'offrir le saint sacrifice dans le rite traditionnel[646]. Que la sœur enseignante aille jusqu'au bout de sa grâce et de son pouvoir de former les jeunes filles dans la foi, les bonnes mœurs, la pureté, les belles-lettres. Que chaque prêtre, chaque laïc, chaque petit groupe de laïcs et de prêtres, ayant autorité et pouvoir sur un petit fortin d'Église et de chrétienté aille jusqu'au bout de ses possibilités et de son pouvoir. Que les chefs de fortin et les occupants ne s'ignorent pas et communiquent entre eux. Que chacun de ces fortins, protégé, défendu, entraîné, dirigé dans sa prière et ses chants par une autorité réelle, devienne autant que possible un bastion de sainteté : voilà qui assurera la continuité certaine de la vraie Église et préparera efficacement les renouveaux pour le jour qui plaira au Seigneur (p. 48-51).
>
> Nous n'avons donc pas à craindre, mais à prier en toute confiance, exercer sans peur, selon la Tradition et dans notre sphère, le pouvoir qui est le nôtre, préparer ainsi les temps heureux où Rome se ressouviendra d'être Rome et les évêques d'être des évêques (p. 58).

On vit par la suite la fécondité de tels principes et d'une telle sagesse. La fondation d'une fraternité sacerdotale et de plusieurs séminaires, la *Déclaration*

---

646 - « Il va sans dire que l'exercice de ces pouvoirs n'est pas invalidé par la *vacatio legis* quand elle survient dans l'Église. »

solennelle de novembre 1974, les ordinations de 1976 malgré les menaces de Rome, le sacre des évêques de 1988 : un évêque, Mgr Marcel Lefebvre, allait « jusqu'au bout de sa grâce ». Sans étouffer ni prétendre régenter les œuvres religieuses ou laïques qui défendaient la Tradition, un évêque maintenait dans l'Église les sources immuables de la grâce.

Le chapitre cinquième de cette *Brève apologie* défend le régime monarchique de l'Église. Tel est le mode de gouvernement qui convient le mieux à l'âme, à la fin et à la nature surnaturelles de l'Église. En revanche, « le gouvernement de type démocratique et rousseauiste est étranger au royaume de Dieu », car la réalité du pouvoir y est transférée « à des autorités parallèles, irresponsables et fuyantes » (p. 54).

On retrouve donc dans le domaine du gouvernement ce que l'on constatait dans l'ordre des définitions dogmatiques et des formules de foi :

> De même que l'on parlerait de la charité surnaturelle tout de travers si l'on essayait de l'expliquer en termes d'amour sentimental, (...) de même raisonnerait-on à contresens si, pour pénétrer dans le mystère de l'Église, on allait prendre une analogie, sans peut-être s'en rendre compte, dans les sociétés contre nature, les sociétés révolutionnaires. (...) N'importe quelle analogie ne permet pas de réfléchir à n'importe quel mystère surnaturel (p. 61-62).
>
> Or, la conception de l'Église qui se répand de nos jours a ceci de nouveau qu'elle est une transposition d'une idée fausse et pernicieuse : l'idée rousseauiste ou maçonnique de la société. Si beaucoup de théologiens ou prétendus tels, admirent la collégialité, s'ils applaudissent à telles initiatives d'un pseudo-messianisme qui est une parodie de l'Évangile, c'est qu'ils trouvent tout normal le concept révolutionnaire de société. Dès lors leur théologie de l'Église devient aberrante. La politique fait chavirer leur théologie. (...) C'est contre cette altération radicale, cette falsification perverse du mystère de l'Église que nous avons rappelé la doctrine traditionnelle de la *Sancta Civitas* (p. 62-63).

Le père Calmel trouve une application de tout ce qui vient d'être dit dans la question du messianisme (ch. 6) qu'il avait abondamment développée dans la revue *Itinéraires*. Le messianisme est une caricature de l'Église puisqu'il voit « la montée de l'humanité et sa réussite terrestre comme la forme nouvelle de notre religion » (p. 71).

L'Église pourrait-elle atteindre le point où le pape lui-même tiendrait un tel langage ? Puisque la chrétienté est en déroute, « on se demande quel obstacle majeur rendrait absolument impossible l'avènement de quelque pape

étrange sur qui le faux messianisme exercerait une sorte de fascination. » (p. 68) Certes, jamais le pape ne pourra enseigner *ex cathedra* des hérésies formelles, mais dans quelle mesure peut-il prêter sa voix au messianisme actuel ?

La question du pape se pose donc, et de l'obéissance que tous les fidèles lui doivent. Nous avons le pape, certes, mais

> non pour nous empêcher d'ouvrir les yeux en obéissant (...) ; non pour nous interdire jamais aucune résistance, quels que soient le contenu de l'ordre donné ou la forme dans laquelle il est donné... (p. 69). Lorsqu'en effet le pape ordonne ou omet de condamner, alors que cela est requis, des actes gravement coupables qui sont contraires soit à la morale, soit même, à certains égards, à la sauvegarde de la foi, il n'agit pas comme Vicaire du Christ. Ce n'est plus Jésus-Christ qui parle par sa bouche. Lui résister alors ce n'est pas résister à Jésus-Christ; c'est au contraire obéir à Jésus-Christ. C'est, de plus, honorer la dignité du Vicaire de Jésus-Christ que de ne pas lui céder sur un point où il déshonore cette dignité (p. 70).

Le père Calmel prolonge ces réflexions dans une longue annexe intitulée « De l'Église et du pape » (p. 103-118). Il résume fort bien le problème par une expression lapidaire :

> L'Église n'est pas le corps mystique du pape; l'Église avec le pape est le corps mystique du Christ. Lorsque la vie intérieure des chrétiens est de plus en plus référée à Jésus-Christ, ils ne tombent pas désespérés, même lorsqu'ils souffrent jusqu'à l'agonie des défaillances d'un pape (...), que ce soit, à l'extrême limite, un pape qui défaille selon les nouvelles possibilités de défaillance offertes par le modernisme. Lorsque Jésus-Christ est le principe et l'âme de la vie intérieure des chrétiens ils n'éprouvent pas le besoin de se mentir sur les manquements d'un pape pour demeurer assurés de ses prérogatives; ils savent que ces manquements n'atteindront jamais un tel degré que Jésus cesserait de gouverner son Église parce qu'il en aurait été efficacement empêché par son Vicaire (p. 106-107).
>
> Il paraît certain que, trop souvent, on a prêché un type d'obéissance à l'égard du pape plus soucieuse d'efficacité, de réussite dans les mouvements d'ensemble que de simple fidélité à la lumière. (...) Mais Dieu ni le service du pape n'ont besoin de notre mensonge: *Deus non eget nostro mendacio* (p. 108). Trop souvent, quand il s'agit de ne pas se couper de Rome, on a formé les fidèles et les prêtres dans le sens d'une crainte en partie mondaine de sorte qu'ils soient pris de panique, qu'ils

vacillent dans leur conscience et n'examinent plus rien, aussitôt que le premier venu les accuse de *ne pas être avec Rome* (p. 111).

Après des considérations aussi graves, le père Calmel consacre son épilogue à une exhortation.

Le modernisme ayant fait entrer l'Église en agonie, il ne suffit pas d'une méditation, même pieuse et apologétique, sur la nature de l'Église pour se tenir à la hauteur de l'épreuve qui l'accable. Il faut encore, et c'est urgent, veiller auprès du Seigneur Jésus qui est en agonie dans son Église (p. 74). Le modernisme n'attaque pas en face mais en dessous et sournoisement, en introduisant partout l'équivoque. Dès lors, confesser la foi en face d'autorités modernistes, c'est se refuser à toute équivoque, aussi bien dans les rites que dans la doctrine. (...)

Accepter les rites nouveaux, serait-ce en y mettant une réelle piété, serait-ce même en prêchant droitement sur la messe, ne serait certainement pas une confession de foi qui ne laisse pas d'échappatoire, ni une réprobation suffisante de l'hérésie dans sa forme actuelle (p. 76).

En période de révolution, garder intacte la Tradition ne signifie pas: ne pas vivre, mais vivre dans l'ordre – (dans l'ordre limité à notre petit fortin, qui se tient en liaison avec les fortins d'alentour) – puisque l'ensemble du territoire est systématiquement livré à l'anarchie. Vivre dans l'ordre, même à l'intérieur de limites étroites, c'est tout le contraire de somnoler, grogner sans rien faire, se consumer de rage impuissante et de dégoût. C'est faire, dans les limites que nous impose la révolution, le maximum de ce que nous pouvons faire pour vivre de la Tradition avec intelligence et ferveur. *Vigilate et orate* (p. 77).

## *ANNEXE 9:* LES MYSTÈRES DU ROYAUME DE LA GRÂCE, T. I[647]

L'INTENTION DE l'auteur apparaît dès la préface. Il se propose de servir aux fidèles une nourriture solide et sûre, « la doctrine théologique du Docteur commun », saint Thomas d'Aquin, puis « lutter selon nos forces contre l'hérésie contemporaine la plus répandue et la plus dissimulée: le modernisme » (p. 10). Puisque, « avec ce procédé hypocrite de la "réinterprétation", le contenu de tout le dogme est pompé de l'intérieur », et que le modernisme s'appuie sur le postulat de l'« évolutionnisme intégral », visant ainsi à « instaurer une religion universelle, rendez-vous syncrétiste des religions existantes », il importe aux fidèles de revenir à la vérité immuable de la Tradition catholique[648]. Face à de tels dangers, les prédicateurs ne peuvent pas ne pas tenir compte de la crise présente de la foi, même lorsqu'ils traitent de la vie spirituelle. Le père Calmel s'explique au cours de son chapitre sur le mystère de l'Incarnation. Quinze ans auparavant, dans *Sur nos routes d'exil, les Béatitudes*, il pouvait parler du Dieu caché, de l'abaissement du Christ, en étant sûr d'être compris. Aujourd'hui, après la tornade moderniste,

> il est pratiquement impossible d'enseigner les voies de l'humilité chrétienne si l'on ne commence par rappeler de la manière la plus ferme les grandes lignes du traité de l'Incarnation. Voilà pourquoi, sans abandonner les sujets de vie spirituelle, nous traitons le plus souvent désormais des sujets de théologie dogmatique[649].

647 - R.-Th. Calmel, *Les Mystères du Royaume de la Grâce*, DMM, 2e éd. 1990.

648 - « La première forme de la riposte à opposer consiste à refuser tout dans les procédés modernistes et donc à garder intacts formulaires et rites; l'autre forme est de connaître mieux les mystères et de persévérer dans l'oraison. » (p. 24)

649 - *Les Mystères du Royaume de la Grâce*, édition 1997, p. 66, note 1.

Il n'est pas exagéré de dire que *Les Mystères du Royaume de la Grâce* est l'œuvre d'un très grand théologien, l'ouvrage d'un docteur qui maîtrise souverainement la méthode théologique. Les différents chapitres suivent une démarche analogue. À propos de tel ou tel sujet, l'auteur commence par un acte de foi simple et paisible. Le point de départ de la théologie est en effet la foi du catéchisme. Alors seulement, le lecteur est conduit à travers les lieux théologiques (Écriture sainte, liturgie, textes des pères) qui fondent et expriment le dogme. Puis vient un raisonnement proprement théologique qui a pour but d'éclairer le mystère à partir de l'enseignement du magistère, sans prétendre le prouver, bien entendu[650].

Après quoi, l'auteur propose une application de la vérité contemplée au monde contemporain pour confondre l'erreur moderniste qui attaque cette vérité. Enfin, chaque étude s'élargit en une réflexion personnelle. Car le Père ne se contente pas de répéter machinalement ce que d'autres ont dit, il tient à faire avancer la pensée et conduire son lecteur à une véritable contemplation. « Les mystères de la foi, en effet, ne nous sont pas révélés seulement pour être la nourriture de notre esprit ; ils doivent devenir la vie de notre vie. » (p. 136)

C'est ainsi que le lecteur est invité à contempler les mystères de la sainte Trinité, de la création et du péché originel, de l'incarnation rédemptrice, de la Vierge Marie et de la grâce. Il se dégage ainsi de tout l'ouvrage une lumière forte et sereine sur le donné révélé et une compréhension profonde des erreurs du temps présent. Il s'agit en vérité d'une œuvre de sagesse.

C'est peut-être dans son traité sur l'Église (ch. 7, avec l'annexe intitulée « Les charnières ») qu'apparaît le plus nettement la vision du père Calmel sur la doctrine et sur les méthodes du néomodernisme. Puisque l'ecclésiologie se situe nécessairement « dans le prolongement de l'Incarnation rédemptrice » (p. 123), le problème majeur qui se pose au théologien sera celui de l'union entre l'humain et le divin dans l'Église. Celle-ci est en effet tout à la fois « médiatrice du Christ » et « temple vivant du Christ et de la Trinité sainte » (p. 124), elle est « la société hiérarchique de la grâce chrétienne » (p. 144). Son premier caractère en fait une société visible, hiérarchique, dotée de rites, de formules doctrinales et d'anathèmes. C'est l'aspect humain, mais

---

650 - « Nous ne démontrons pas ; aucun esprit angélique ou humain n'est en mesure de démontrer qu'il y a en Dieu, en vertu de ses opérations *ad intra*, du fait de l'infinité de sa pensée et de son amour, une Trinité dans l'unité. » (p. 21) « Ce donné de notre foi est donc concevable. Nous disons concevable, pas plus. Il serait ridicule de soutenir : c'est démontrable ou c'est démontré. Le mystère demeure intact. » (p. 22) C'est le propre de l'hérésie, justement, de prétendre « mettre le dogme trinitaire à la portée des contemporains et assurer le succès de la religion au milieu du monde de leur temps. » (p. 23)

voulu par Dieu, de l'Église. Son deuxième caractère en fait une société sainte et mystique. Or, ces deux aspects de l'Église « sont ici-bas nécessairement inséparables » (p. 131), comme l'âme et le corps, « la grandeur de l'Église comme demeure de Dieu adhère de toute part à la grandeur de médiatrice et se soutient par celle-ci » (p. 131). Les conditions de cette « médiation hiérarchique », les institutions, les rites et les formules, ne peuvent être transformés arbitrairement par l'Église « parce que ce moyen doit s'adapter à un bien céleste précis et déterminé et qu'elle l'a choisi pour cela » (p. 133).

Les modernistes, plutôt que d'attaquer de front la dimension mystique de l'Église, vont l'exalter, tout en passant sous silence et en transformant les éléments visibles de la « médiatrice du Christ ». Ils vont se placer « à la jointure », à la « charnière » pour « faire rompre la liaison » (p. 145). Ils s'attaquent au « corps » pour atteindre l'« âme ».

Pour se faire comprendre, le père Calmel prend l'exemple de la réforme liturgique (p. 125 et sv.) Pour « faire pénétrer leur hérésie au sujet des sacrements » (p. 125), les modernistes s'en sont pris aux rites et aux formulaires « en ce qui fait corps avec la forme sacramentelle » (p. 126). C'est pourquoi « si nous voulons confesser la foi comme le demande le Seigneur, nous ne devons pas seulement affirmer de la manière la plus explicite la vérité divine au sujet des sacrements, en particulier au sujet du Saint-Sacrement ; nous devons encore, face au démantèlement calculé, maintenir la pratique de la liturgie telle que la transmet et la garde la Tradition la plus vénérable. » (p. 126)

Élargissant le procédé à toute l'Église, « le modernisme n'engage pas une attaque de front » (p. 131). « Il trouve beaucoup plus habile, et c'est plus habile en effet, de passer habituellement sous silence, de relativiser sans faire de bruit les formules et les anathèmes », de prêcher une « hétérogénéité entre les données de l'Écriture » et les développements du magistère et de la Tradition (p. 134), de « neutraliser la primauté romaine ou la succession apostolique des évêques » par la « démocratisation baptisée collégialité » (p. 132). C'est la méthode « qui consiste à s'insinuer à la jointure de ce qui est d'institution divine et de ce qui est d'institution ecclésiale » (p. 132), à mettre en valeur la première, la dimension surnaturelle et mystique de l'Église, dans un premier temps, afin de laisser s'évanouir la réalité humaine et visible[651]. Notre réaction maintiendra donc fermement, chacun dans son

651 - À ce titre, la critique du père Calmel à l'égard du cardinal Journet est significative : « La grande force du cardinal Journet (*L'Église du Verbe incarné*) est d'avoir mis en lumière cette vérité que l'Église est un mystère surnaturel ; malheureusement le cardinal semble ignorer l'essentiel de la

ordre, et les institutions, les rites, les formules de la foi, et la vie mystique que notre mère l'Église distribue à ses enfants, d'autant plus largement peut-être qu'ils sont en butte à la persécution.

Le premier tome se termine par une annexe sur les anges. Plutôt qu'une conclusion, il vaudrait mieux parler d'une ouverture sur le Ciel, où les anges regardent avec tendresse et indulgence l'Église militante, l'assistent fraternellement et orientent le regard de chacun vers la Patrie céleste.

---

forme actuelle de l'hérésie : le modernisme, à laquelle l'Église doit faire face ; il semble ne pas avoir idée de ce que représente le type de société contre-nature issue de la révolution et de Rousseau, et comment l'idéal et les techniques de ce type de société travaillent à s'imposer à l'Église elle-même. »
(*Les Mystères du Royaume de la Grâce*, 1997, p. 152)

# INDEX

## A



## B



## C

**D**



**E**



**F**

**M**



**N**



**O**



**P**

T



V

# TABLE DES MATIÈRES

# Le père Roger-Thomas Calmel

Le XXᵉ siècle a vu naître un nombre impressionnant de prêtres éminents par leur science, leur prudence et leur amour de Dieu. Ils furent pour beaucoup d'âmes une lumière dans la nuit, une force dans la tourmente, une consolation dans l'épreuve. Le père Roger-Thomas Calmel fut l'un d'entre eux.

La biographie que l'on va lire nous fait parcourir, munis des yeux de ce grand dominicain, les terribles tempêtes de son temps : les suites de la Grande Guerre, la condamnation de l'Action française, la guerre d'Espagne, l'essor du néomodernisme, le drame de l'Algérie, le concile Vatican II et les chambardements qui le suivirent, la réforme liturgique de 1969, les choix douloureux mais nécessaires de la fidélité.

Une grande âme apparaît au fil de ces pages – mais dans un corps si faible et si souvent malade –, un religieux doué d'une véritable noblesse sacerdotale, d'une sagesse profondément thomiste, c'est-à-dire réaliste et mystique, et d'une lucidité prophétique. Et qui garda jusqu'à sa mort la joyeuse espièglerie d'un paysan du Lot-et-Garonne. « C'est bien lui, je le retrouve, je le reconnais bien », témoignent les lecteurs qui ont connu le père Calmel.

Assurément, son exemple et sa prière donneront aux chrétiens du XXIᵉ siècle l'enthousiasme et la vigueur pour reprendre son flambeau.

ISBN 978-2-35005-120-8




24 €